00101718

THE
ASIATIC SOCIETY OF BOMBAY
Town Hall, Bombay.

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 19 September, 2016

COLLECTION COMPLETE DES ŒUVRES

DE 101718

J. J. ROUSSEAU.

TOME CINQUIEME.

00101718

LIBRARY OF THE BOMBAY BRANCH OF THE ROYAL ASIATIC SOCIETY

J. M. Moreau inv. P. A. Martini Sculp. 1779.

COLLECTION
COMPLETE
DES ŒUVRES
DE
J. J. ROUSSEAU
Citoyen de Geneve.

TOME CINQUIEME.

Contenant les derniers Livres d'*Emile* ou de l'*Education*. Suivis d'*Emile & Sophie*, ou les *Solitaires*.

LIBRARY OF THE BOMBAY BRANCH OF THE ROYAL ASIATIC SOCIETY

A GENEVE.

M. DCC. LXXXII.

EMILE,

OU

DE L'ÉDUCATION.

SUITE DU LIVRE QUATRIEME.

» IL y a trente ans que dans une ville d'Italie, un jeune » homme expatrié se voyoit réduit à la derniere misere. Il » étoit né Calviniste ; mais par les suites d'une étourderie, » se trouvant fugitif, en pays étranger, sans ressource, il » changea de religion pour avoir du pain. Il y avoit dans » cette ville un hospice pour les Prosélytes, il y fut admis. » En l'instruisant sur la controverse, on lui donna des dou- » tes qu'il n'avoit pas, & on lui apprit le mal qu'il ignoroit : » il entendit des dogmes nouveaux, il vit des mœurs encore » plus nouvelles ; il les vit, & faillit en être la victime. Il » voulut fuir, on l'enferma ; il se plaignit, on le punit de » ses plaintes ; à la merci de ses tyrans, il se vit traiter en » criminel pour n'avoir pas voulu céder au crime. Que ceux » qui savent combien la premiere épreuve de la violence & » de l'injustice irrite un jeune cœur sans expérience, se figu- » rent l'état du sien. Des larmes de rage couloient de ses » yeux, l'indignation l'étouffoit. Il imploroit le Ciel & les » hommes, il se confioit à tout le monde, & n'étoit écouté

» de perſonne. Il ne voyoit que de vils domeſtiques ſoumis
» à l'infâme qui l'outrageoit, ou des complices du même
» crime, qui ſe railloient de ſa réſiſtance & l'excitoient à
» les imiter. Il étoit perdu ſans un honnête Eccléſiaſtique
» qui vint à l'hoſpice pour quelque affaire, & qu'il trouva
» le moyen de conſulter en ſecret. L'Eccléſiaſtique étoit
» pauvre, & avoit beſoin de tout le monde; mais l'opprimé
» avoit encore plus beſoin de lui, & il n'héſita pas à favo-
» riſer ſon évaſion, au riſque de ſe faire un dangereux
» ennemi.

» Echappé au vice pour rentrer dans l'indigence, le jeune
» homme luttoit ſans ſuccès contre ſa deſtinée; un moment
» il ſe crut au-deſſus d'elle. A la premiere lueur de fortune,
» ſes maux & ſon protecteur furent oubliés. Il fut bientôt
» puni de cette ingratitude, toutes ſes eſpérances s'évanoui-
» rent: ſa jeuneſſe avoit beau le favoriſer, ſes idées roma-
» neſques gâtoient tout. N'ayant ni aſſez d'adreſſe pour ſe
» faire un chemin facile; ne ſachant être ni modéré, ni
» méchant, il prétendit à tant de choſes qu'il ne ſut par-
» venir à rien. Retombé dans ſa premiere détreſſe, ſans
» pain, ſans aſyle, prêt à mourir de faim, il ſe reſſouvint
» de ſon bienfaiteur.

» Il y retourne, il le trouve, il en eſt bien reçu; ſa vue
» rappelle à l'Eccléſiaſtique une bonne action qu'il avoit
» faite; un tel ſouvenir réjouit toujours l'ame. Cet homme
» étoit naturellement humain, compatiſſant, il ſentoit les
» peines d'autrui par les ſiennes, & le bien-être n'avoit point
» endurci ſon cœur; enfin les leçons de la ſageſſe & une

» vertu éclairée avoient affermi ſon bon naturel. Il accueille
» le jeune homme, lui cherche un gîte, l'y recommande;
» il partage avec lui ſon néceſſaire, à peine ſuffiſant pour
» deux. Il fait plus, il l'inſtruit, le conſole, il lui apprend
» l'art difficile de ſupporter patiemment l'adverſité. Gens à
» préjugés, eſt-ce d'un Prêtre, eſt-ce en Italie que vous
» euſſiez eſpéré tout cela?

» Cet honnête Eccléſiaſtique étoit un pauvre Vicaire Sa-
» voyard, qu'une aventure de jeuneſſe avoit mis mal avec
» ſon Evêque, & qui avoit paſſé les monts pour chercher
» les reſſources qui lui manquoient dans ſon pays. Il n'étoit
» ni ſans eſprit, ni ſans lettres; & avec une figure intéreſ-
» ſante, il avoit trouvé des protecteurs qui le placerent chez
» un Miniſtre pour élever ſon fils. Il préféroit la pauvreté à
» la dépendance, & il ignoroit comment il faut ſe conduire
» chez les Grands. Il ne reſta pas long-tems chez celui-ci;
» en le quittant il ne perdit point ſon eſtime; & comme il
» vivoit ſagement & ſe faiſoit aimer de tout le monde, il ſe
» flattoit de rentrer en grace auprès de ſon Evêque, & d'en
» obtenir quelque petite Cure dans les montagnes, pour y
» paſſer le reſte de ſes jours. Tel étoit le dernier terme de
» ſon ambition.

» Un penchant naturel l'intéreſſoit au jeune fugitif, & le
» lui fit examiner avec ſoin. Il vit que la mauvaiſe fortune
» avoit déjà flétri ſon cœur, que l'opprobre & le mépris
» avoient abattu ſon courage, & que ſa fierté, changée en
» dépit amer, ne lui montroit dans l'injuſtice & la dureté
» des hommes, que le vice de leur nature & la chimere de

» la vertu. Il avoit vu que la Religion ne sert que de masque » à l'intérêt, & le culte sacré de sauve-garde à l'hypocrisie : » il avoit vu dans la subtilité des vaines disputes, le Paradis » & l'Enfer mis pour prix à des jeux de mots; il avoit vu » la sublime & primitive idée de la Divinité défigurée par » les fantasques imaginations des hommes ; & trouvant que » pour croire en Dieu il faloit renoncer au jugement qu'on » avoit reçu de lui, il prit dans le même dédain nos ridicules » rêveries, & l'objet auquel nous les appliquons; sans rien » savoir de ce qui est, sans rien imaginer sur la génération » des choses, il se plongea dans sa stupide ignorance, avec » un profond mépris pour tous ceux qui pensoient en savoir » plus que lui.

» L'oubli de toute religion conduit à l'oubli des devoirs » de l'homme. Ce progrès étoit déjà plus d'à moitié fait » dans le cœur du libertin. Ce n'étoit pas pourtant un enfant » mal né; mais l'incrédulité, la misere étouffant peu-à-peu » le naturel, l'entraînoient rapidement à sa perte, & ne lui » préparoient que les mœurs d'un gueux & la morale d'un » athée.

» Le mal, presque inévitable, n'étoit pas absolument con- » sommé. Le jeune homme avoit des connoissances, & son » éducation n'avoit pas été négligée. Il étoit dans cet âge » heureux, où le sang en fermentation commence d'échauffer » l'ame sans l'asservir aux fureurs des sens. La sienne avoit » encore tout son ressort. Une honte native, un caractere » timide suppléoient à la gêne, & prolongeoient, pour lui, » cette époque dans laquelle vous maintenez votre Eleve avec

» tant de ſoins. L'exemple odieux d'une dépravation brutale
» & d'un vice ſans charme, loin d'animer ſon imagination,
» l'avoit *amortie*. Long-tems le dégoût lui tint lieu de vertu
» pour conſerver ſon innocence; elle ne devoit ſuccomber
» qu'à de plus douces ſéductions.

» L'Eccléſiaſtique vit le danger & les reſſources. Les diffi-
» cultés ne le rebuterent point; il ſe complaiſoit dans ſon
» ouvrage, il réſolut de l'achever, & de rendre à la vertu la
» victime qu'il avoit arrachée à l'infamie. Il s'y prit de loin
» pour exécuter *ſon projet; la beauté du motif* animoit ſon
» courage, & lui inſpiroit des moyens dignes de ſon zele.
» Quel que fût le ſuccès, il étoit ſûr de n'avoir pas perdu ſon
» tems : on réuſſit toujours quand on ne veut que bien faire.

» Il commença par gagner la confiance du Proſélyte en ne
» lui vendant point ſes bienfaits, en ne ſe rendant point im-
» portun, en ne lui faiſant point de ſermons, en ſe mettant
» toujours à ſa portée, en ſe faiſant petit pour s'égaler à lui.
» C'étoit, ce me ſemble, un ſpectacle aſſez touchant, de
» voir un homme grave devenir le camarade d'un poliſſon,
» & la vertu ſe prêter au ton de la licence, pour en triom-
» pher plus ſurement. Quand l'étourdi venoit lui faire ſes
» folles confidences & s'épancher avec lui, le Prêtre l'écou-
» toit, le mettoit à ſon aiſe; ſans approuver le mal il s'inté-
» reſſoit *à tout*. Jamais une indiſcrete cenſure ne venoit arrêter
» ſon babil & reſſerrer ſon cœur. Le plaiſir avec lequel il ſe
» croyoit écouté, augmentoit celui qu'il prenoit à tout dire.
» Ainſi ſe fit ſa confeſſion générale, ſans qu'il ſongeât à rien
» confeſſer.

» Après avoir bien étudié ses sentimens & son caractere, » le Prêtre vit clairement que, sans être ignorant pour son » âge, il avoit oublié tout ce qu'il lui importoit de savoir, » & que l'opprobre où l'avoit réduit la fortune, étouffoit » en lui tout vrai sentiment du bien & du mal. Il est un » degré d'abrutissement qui ôte la vie à l'ame ; & la voix » intérieure ne sait point se faire entendre à celui qui ne songe » qu'à se nourrir. Pour garantir le jeune infortuné de cette » mort morale dont il étoit si près, il commença par » réveiller en lui l'amour-propre & l'estime de *soi-même*. Il » lui montroit un avenir plus heureux dans le bon emploi » de ses talens ; il ranimoit dans son cœur une ardeur géné- » reuse, par le récit des belles actions d'autrui ; en lui faisant » admirer ceux qui les avoient faites, il lui rendoit le desir » d'en faire de semblables. Pour le détacher insensiblement » de sa vie oisive & vagabonde, il lui faisoit faire des extraits » de livres choisis ; & feignant d'avoir besoin de ces extraits, » il nourrissoit en lui le noble sentiment de la reconnoissance. » Il l'instruisoit indirectement par ces livres ; il lui faisoit » reprendre assez bonne opinion de lui-même pour ne pas se » croire un être inutile à tout bien, & pour ne vouloir plus se » rendre méprisable à ses propres yeux.

» Une bagatelle fera juger de l'art qu'employoit cet hom- » me bienfaisant pour élever insensiblement le cœur de son » disciple au-dessus de la bassesse, sans paroître songer à » son instruction. L'Ecclésiastique avoit une probité si bien » reconnue & un discernement si sûr, que plusieurs person- » nes aimoient mieux faire passer leurs aumônes par ses

» mains, que par celles des riches Curés des villes. Un » jour qu'on lui avoit donné quelqu'argent à diſtribuer aux » pauvres, le jeune homme eut, à ce titre, la lâcheté de » lui en demander. Non, dit-il, nous ſommes freres, vous » m'appartenez, & je ne dois pas toucher à ce dépôt pour » mon uſage. Enſuite il lui donna de ſon propre argent » autant qu'il en avoit demandé. Des leçons de cette eſ- » pece ſont rarement perdues dans le cœur des jeunes gens » qui ne ſont pas tout-à-fait corrompus.

» Je me laſſe de parler en tierce perſonne, & c'eſt un » ſoin fort ſuperflu; car vous ſentez bien, cher concitoyen, » que ce malheureux fugitif c'eſt moi-même; je me crois » aſſez loin des déſordres de ma jeuneſſe pour oſer les » avouer; & la main qui m'en tira mérite bien, qu'aux » dépens d'un peu de honte, je rende, au moins, quel- » que honneur à ſes bienfaits.

» Ce qui me frappoit le plus, étoit de voir, dans la vie » privée de mon digne maître, la vertu ſans hypocriſie, » l'humanité ſans foibleſſe, des diſcours toujours droits & » ſimples, & une conduite toujours conforme à ſes diſcours. » Je ne le voyois point s'inquiéter ſi ceux qu'il aidoit al- » loient à Vêpres; s'ils ſe confeſſoient ſouvent; s'ils jeû- » noient les jours preſcrits; s'ils faiſoient maigre; ni leur » impoſer d'autres conditions ſemblables, ſans leſquelles, » dût-on mourir de miſere, on n'a nulle aſſiſtance à eſpérer » des dévots.

» Encouragé par ces obſervations, loin d'étaler moi-même » à ſes yeux le zele affecté d'un nouveau converti, je ne

» lui cachois point trop mes manieres de penser, & ne l'en » voyois pas plus scandalisé. Quelquefois j'aurois pu me dire ; » il me passe mon indifférence pour le culte que j'ai em- » brassé, en faveur de celle qu'il me voit aussi pour le culte » dans lequel je suis né ; il sait que mon dédain n'est plus » une affaire de parti. Mais que devois-je penser, quand je » l'entendois quelquefois approuver des dogmes contraires à » ceux de l'Eglise Romaine, & paroître estimer médiocre- » ment toutes ses cérémonies ? Je l'aurois cru Protestant » déguisé, si je l'avois vu moins fidele à ces mêmes usages » dont il sembloit faire assez peu de cas ; mais sachant qu'il » s'acquittoit sans témoin de ses devoirs de Prêtre aussi ponc- » tuellement que sous les yeux du public, je ne savois plus » que juger de ces contradictions. Au défaut près, qui jadis » avoit attiré sa disgrace, & dont il n'étoit pas trop bien » corrigé, sa vie étoit exemplaire, ses mœurs étoient irré- » prochables, ses discours honnêtes & judicieux. En vivant » avec lui dans la plus grande intimité, j'apprenois à le res- » pecter chaque jour davantage ; & tant de bontés m'ayant » tout-à-fait gagné le cœur, j'attendois avec une curieuse » inquiétude le moment d'apprendre sur quel principe il fon- » doit l'uniformité d'une vie aussi singuliere.

» Ce moment ne vint pas sitôt. Avant de s'ouvrir à son » disciple, il s'efforça de faire germer les *semences de raison* » & de bonté qu'il jettoit dans son ame. Ce qu'il y avoit » en moi de plus difficile à détruire, étoit une orgueilleuse » misanthropie, une certaine aigreur contre les riches & les » heureux du monde, comme s'ils l'eussent été à mes dépens,

» &

» & que leur prétendu bonheur eût été usurpé sur le mien.
» La folle vanité de la jeunesse qui regimbe contre l'humiliation, ne me donnoit que trop de penchant à cette humeur colere; & l'amour-propre que mon Mentor tâchoit de réveiller en moi, me portant à la fierté, rendoit les hommes encore plus vils à mes yeux, & ne faisoit qu'ajouter, pour eux, le mépris à la haine.

» Sans combattre directement cet orgueil, il l'empêcha de se tourner en dureté d'ame, & sans m'ôter l'estime de moi-même, il la rendit moins dédaigneuse pour mon prochain. En écartant toujours la vaine apparence & me montrant les maux réels qu'elle couvre, il m'apprenoit à déplorer les erreurs de mes semblables, à m'attendrir sur leurs miseres, & à les plaindre plus qu'à les envier. Emu de compassion sur les foiblesses humaines, par le profond sentiment des siennes, il voyoit par-tout les hommes victimes de leurs propres vices & de ceux d'autrui; il voyoit les pauvres gémir sous le joug des riches, & les riches sous le joug des préjugés. Croyez-moi, disoit-il, nos illusions, loin de nous cacher nos maux, les augmentent, en donnant un prix à ce qui n'en a point & nous rendant sensibles à mille fausses privations que nous ne sentirions pas sans elles. La paix de l'ame consiste dans le mépris de tout ce qui peut la troubler; l'homme qui fait le plus de cas de la vie, est celui qui sait le moins en jouir, & celui qui aspire le plus avidement au bonheur, est toujours le plus misérable.

» Ah! quels tristes tableaux, m'écriois-je avec amertume!

» s'il faut ſe refuſer à tout, que nous a donc ſervi de naî-
» tre, & s'il faut mépriſer le bonheur même, qui eſt-ce
» qui ſait être heureux? C'eſt moi, répondit un jour le Prê-
» tre, d'un ton dont je fus frappé. Heureux, vous! ſi peu
» fortuné, ſi pauvre, exilé, perſécuté; vous êtes heureux!
» Et qu'avez-vous fait pour l'être? Mon enfant, reprit-il,
» je vous le dirai volontiers.

» Là-deſſus il me fit entendre qu'après avoir reçu mes
» confeſſions, il vouloit me faire les ſiennes. J'épancherai dans
» votre ſein, me dit-il en m'embraſſant, tous les ſentimens
» de mon cœur. Vous me verrez, ſinon tel que je ſuis, au
» moins tel que je me vois moi-même. Quand vous aurez
» reçu mon entiere profeſſion de foi, quand vous connoîtrez
» bien l'état de mon ame, vous ſaurez pourquoi je m'eſtime
» heureux, & ſi vous penſez comme moi, ce que vous avez
» à faire pour l'être. Mais ces aveux ne ſont pas l'affaire d'un
» moment; il faut du tems pour vous expoſer tout ce que
» je penſe ſur le ſort de l'homme, & ſur le vrai prix de la
» vie; prenons une heure, un lieu commodes pour nous
» livrer paiſiblement à cet entretien.

» Je marquai de l'empreſſement à l'entendre. Le rendez-
» vous ne fut pas renvoyé plus tard qu'au lendemain matin.
» On étoit en été; nous nous levâmes à la pointe du jour.
» Il me mena hors de la ville, ſur une haute colline, au-
» deſſous de laquelle paſſoit le Pô, dont on voyoit le cours
» à travers les fertiles rives qu'il baigne: Dans l'éloignement,
» l'immenſe chaîne des Alpes couronnoit le payſage. Les
» rayons du ſoleil levant raſoient déjà les plaines, & projet-

» tant sur les champs par longues ombres les arbres, les
» coteaux, les maisons, enrichissoient de mille accidens de
» lumiere, le plus beau tableau dont l'œil humain puisse
» être frappé. On eût dit que la Nature étaloit à nos yeux
» toute sa magnificence, pour en offrir le texte à nos entre-
» tiens. Ce fut là, qu'après avoir quelque tems contemplé ces
» objets en silence, l'homme de paix me parla ainsi.

PROFESSION DE FOI

DU VICAIRE SAVOYARD.

MON enfant, n'attendez de moi ni des discours savans, ni de profonds raisonnemens. Je ne suis pas un grand Philosophe, & je me soucie peu de l'être. Mais j'ai quelquefois du bon sens, & j'aime toujours la vérité. Je ne veux pas argumenter avec vous, ni même tenter de vous convaincre; il me suffit de vous exposer ce que je pense dans la simplicité de mon cœur. Consultez le vôtre durant mon discours; c'est tout ce que je vous demande. Si je me trompe, c'est de bonne foi; cela suffit pour que mon erreur ne me soit pas imputée à crime; quand vous vous tromperiez de même, il y auroit peu de mal à cela : si je pense bien, la raison nous est commune, & nous avons le même intérêt à l'écouter; pourquoi ne penseriez-vous pas comme moi ?

Je suis né pauvre & paysan, destiné par mon état à cultiver la terre; mais on crut plus beau que j'apprisse à gagner

mon pain dans le métier de Prêtre, & l'on trouva le moyen de me faire étudier. Aſſurément ni mes parens, ni moi ne ſongions gueres à chercher en cela ce qui étoit bon, véritable, utile, mais ce qu'il faloit ſavoir pour être ordonné. J'appris ce qu'on vouloit que j'appriſſe, je dis ce qu'on vouloit que je diſſe, je m'engageai comme on voulut, & je fus fait Prêtre. Mais je ne tardai pas à ſentir qu'en m'obligeant de n'être pas homme, j'avois promis plus que je ne pouvois tenir.

On nous dit que la conſcience eſt l'ouvrage des préjugés; cependant je ſais par mon expérience qu'elle s'obſtine à ſuivre l'ordre de la Nature contre toutes les loix des hommes. On a beau nous défendre ceci ou cela, le remords nous reproche toujours foiblement ce que nous permet la Nature bien ordonnée, à plus forte raiſon ce qu'elle nous preſcrit. O bon jeune homme! elle n'a rien dit encore à vos ſens, vivez long-tems dans l'état heureux où ſa voix eſt celle de l'innocence. Souvenez-vous qu'on l'offenſe encore plus quand on la prévient, que quand on la combat; il faut commencer par apprendre à réſiſter, pour ſavoir quand on peut céder ſans crime.

Dès ma jeuneſſe j'ai reſpecté le mariage comme la premiere & la plus ſainte inſtitution de la Nature. M'étant ôté le droit de m'y ſoumettre, je réſolus de ne le point profaner; car malgré mes claſſes & mes études, ayant toujours mené une vie uniforme & ſimple, j'avois conſervé dans mon eſprit toute la clarté des lumieres primitives; les maximes du monde ne les avoient point obſcurcies, & ma pauvreté m'éloignoit des tentations qui dictent les ſophiſmes du vice.

Cette résolution fut précisément ce qui me perdit; mon respect pour le lit d'autrui laissa mes fautes à découvert. Il falut expier le scandale; arrêté, interdit, chassé, je fus bien plus la victime de mes scrupules que de mon incontinence, & j'eus lieu de comprendre aux reproches dont ma disgrace fut accompagnée, qu'il ne faut souvent qu'aggraver la faute pour échapper au châtiment.

Peu d'expériences pareilles menent loin un esprit qui réfléchit. Voyant par de tristes observations renverser les idées que j'avois du *juste*, de l'honnête, & de tous les devoirs de l'homme, je perdois chaque jour quelqu'une des opinions que j'avois reçues; celles qui me restoient ne suffisant plus pour faire ensemble un corps qui pût se soutenir par lui-même, je sentis peu-à-peu s'obscurcir dans mon esprit l'évidence des principes; & réduit enfin à ne savoir plus que penser, je parvins au même point où vous êtes; avec cette différence, que mon incrédulité, fruit tardif d'un âge plus mûr, s'étoit formée avec plus de peine, & devoit être plus difficile à détruire.

J'étois dans ces dispositions d'incertitude & de doute, que Descartes exige pour la recherche de la vérité. Cet état est peu fait pour durer, il est inquiétant & pénible; il n'y a que l'intérêt du vice ou la paresse de l'ame qui nous y laisse. Je n'avois point le cœur assez corrompu pour m'y plaire; & rien ne conserve mieux l'habitude de réfléchir, que d'être plus content de soi que de sa fortune.

Je méditois donc sur le triste sort des mortels, flottans sur cette mer des opinions humaines, sans gouvernail, sans bouf-

ſole, & livrés à leurs paſſions orageuſes, ſans autre guide qu'un pilote inexpérimenté qui méconnoit ſa route, & qui ne ſait ni d'où il vient, ni où il va. Je me diſois; j'aime la vérité, je la cherche & ne puis la reconnoître; qu'on me la montre, & j'y demeure attaché : pourquoi faut-il qu'elle ſe dérobe à l'empreſſement d'un cœur fait pour l'adorer?

Quoique j'aie ſouvent éprouvé de plus grands maux, je n'ai jamais mené une vie auſſi conſtamment déſagréable que dans ce tems de trouble & d'anxiétés, où ſans ceſſe errant de doute en doute, je ne rapportois de mes longues méditations qu'incertitude, obſcurité, contradictions ſur la cauſe de mon être & ſur la regle de mes devoirs.

Comment peut-on être ſceptique par ſyſtême & de bonne foi? je ne ſaurois le comprendre. Ces Philoſophes, ou n'exiſtent pas, ou ſont les plus malheureux des hommes. Le doute ſur les choſes qu'il nous importe de connoître eſt un état trop violent pour l'eſprit humain; il n'y réſiſte pas longtems, il ſe décide malgré lui de maniere ou d'autre, & il aime mieux ſe tromper que ne rien croire.

Ce qui redoubloit mon embarras, étoit qu'étant né dans une Egliſe qui décide tout, qui ne permet aucun doute, un ſeul point rejetté me faiſoit rejetter tout le reſte, & que l'impoſſibilité d'admetrre tant de déciſions abſurdes, me détachoit auſſi de celles qui ne l'étoient pas. En me diſant; croyez tout, on m'empêchoit de rien croire, & je ne ſavois plus où m'arrêter.

Je conſultai les Philoſophes, je feuilletai leurs livres, j'examinai leurs diverſes opinions; je les trouvai tous fiers, affir-

matifs, dogmatiques, même dans leur ſcepticiſme prétendu, n'ignorant rien, ne prouvant rien, ſe moquant les uns des autres; & ce point commun à tous, me parut le ſeul ſur lequel ils ont tous raiſon. Triomphans quand ils attaquent, ils ſont ſans vigueur en ſe défendant. Si vous peſez les raiſons, ils n'en ont que pour détruire; ſi vous comptez les voix, chacun eſt réduit à la ſienne; ils ne s'accordent que pour diſputer : les écouter n'étoit pas le moyen de ſortir de mon incertitude.

Je conçus que l'inſuffiſance de l'eſprit humain eſt la premiere cauſe de cette prodigieuſe diverſité de ſentimens, & que l'orgueil eſt la ſeconde. Nous n'avons point les meſures de cette machine immenſe, nous n'en pouvons calculer les rapports; nous n'en connoiſſons ni les premieres loix, ni la cauſe finale; nous nous ignorons nous-mêmes; nous ne connoiſſons ni notre nature, ni notre principe actif; à peine ſavons-nous ſi l'homme eſt un être ſimple ou compoſé; des myſteres impénétrables nous environnent de toutes parts; ils ſont au-deſſus de la région ſenſible; pour les percer nous croyons avoir de l'intelligence, & nous n'avons que de l'imagination. Chacun ſe fraye, à travers ce monde imaginaire, une route qu'il croit la bonne; nul ne peut ſavoir ſi la ſienne mene au but. Cependant nous voulons tout pénétrer, tout connoître. La ſeule choſe que nous ne ſavons point, eſt d'ignorer ce que nous ne pouvons ſavoir. Nous aimons mieux nous déterminer au hazard, & croire ce qui n'eſt pas, que d'avouer qu'aucun de nous ne peut voir ce qui eſt. Petite partie d'un grand tout dont les bornes nous échappent, & que

ſon auteur livre à nos folles diſputes, nous ſommes aſſez vains pour vouloir décider ce qu'eſt ce tout en lui-même, & ce que nous ſommes par rapport à lui.

Quand les Philoſophes ſeroient en état de découvrir la vérité, qui d'entre eux prendroit intérêt à elle ? Chacun ſait bien que ſon ſyſtême n'eſt pas mieux fondé que les autres ; mais il le ſoutient parce qu'il eſt à lui. Il n'y en a pas un ſeul, qui venant à connoître le vrai & le faux, ne préférât le menſonge qu'il a trouvé à la vérité découverte par un autre. Où eſt le Philoſophe, qui, pour ſa gloire, ne tromperoit pas volontiers le genre humain ? Où eſt celui, qui, dans le ſecret de ſon cœur, ſe propoſe un autre objet que de ſe diſtinguer ? Pourvu qu'il s'éleve au-deſſus du vulgaire, pourvu qu'il efface l'éclat de ſes concurrens, que demande-t-il de plus ? L'eſſentiel eſt de penſer autrement que les autres. Chez les croyans il eſt athée, chez les athées il ſeroit croyant.

Le premier fruit que je tirai de ces réflexions, fut d'apprendre à borner mes recherches à ce qui m'intéreſſoit immédiatement ; à me repoſer dans une profonde ignorance ſur tout le reſte, & à ne m'inquiéter, juſqu'au doute, que des choſes qu'il m'importeroit de ſavoir.

Je compris encore que, loin de me délivrer de mes doutes inutiles, les Philoſophes ne feroient que multiplier ceux qui me tourmentoient, & n'en réſoudroient aucun. Je pris donc un autre guide, & je me dis ; conſultons la lumiere intérieure, elle m'égarera moins qu'ils ne m'égarent, ou, du moins, mon erreur ſera la mienne, & je me dépraverai

moins

moins en ſuivant mes propres illuſions, qu'en me livrant à leurs menſonges.

Alors en repaſſant dans mon eſprit les diverſes opinions qui m'avoient tour-à-tour entraîné depuis ma naiſſance, je vis que, bien qu'aucune d'elles ne fût aſſez évidente pour produire immédiatement la conviction, elles avoient divers degrés de vraiſemblance, & que l'aſſentiment intérieur s'y prêtoit ou s'y refuſoit à différentes meſures. Sur cette premiere obſervation, comparant entre elles toutes ces différentes idées dans le ſilence des préjugés, je trouvai que la premiere & la plus commune, étoit auſſi la plus ſimple & la plus raiſonnable; & qu'il ne lui manquoit, pour réunir tous les ſuffrages, que d'avoir été propoſée la derniere. Imaginez tous vos Philoſophes anciens & modernes, ayant d'abord épuiſé leurs bizarres ſyſtêmes de forces, de chances, de fatalité, de néceſſité, d'atomes, de monde animé, de matiere vivante, de matérialiſme de toute eſpece; & après eux tous l'illuſtre Clarke, éclairant le monde, annonçant enfin l'Etre des Etres & le diſpenſateur des choſes. Avec quelle univerſelle admiration, avec quel applaudiſſement unanime n'eût point été reçu ce nouveau ſyſtême ſi grand, ſi conſolant, ſi ſublime, ſi propre à élever l'ame, à donner une baſe à la vertu, & en même tems ſi frappant, ſi lumineux, ſi ſimple, &, ce me ſemble, offrant moins de choſes incompréhenſibles à l'eſprit humain, qu'il n'en trouve d'abſurdes en tout autre ſyſtême! Je me diſois; les objections inſolubles ſont communes à tous, parce que l'eſprit de l'homme eſt trop borné pour les réſoudre, elles ne prouvent donc con-

tre aucun par préférence ; mais quelle différence entre les preuves directes ! Celui-là seul qui explique tout ne doit-il pas être préféré, quand il n'a pas plus de difficulté que les autres ?

Portant donc en moi l'amour de la vérité pour toute philosophie, & pour toute méthode une regle facile & simple, qui me dispense de la vaine subtilité des argumens, je reprens, sur cette regle, l'examen des connoissances qui m'intéressent, résolu d'admettre pour évidentes toutes celles auxquelles, dans la sincérité de mon cœur, je ne pourrai refuser mon consentement; pour vraies toutes celles qui me paroîtront avoir une liaison nécessaire avec ces premieres, & de laisser toutes les autres dans l'incertitude, sans les rejetter ni les admettre, & sans me tourmenter à les éclaircir, quand elles ne menent à rien d'utile pour la pratique.

Mais qui suis-je ? Quel droit ai-je de juger des choses, & qu'est-ce qui détermine mes jugemens ? S'ils sont entraînés, forcés par les impressions que je reçois, je me fatigue en vain à ces recherches, elles ne se feront point, ou se feront d'elles-mêmes, sans que je me mêle de les diriger. Il faut donc tourner d'abord mes regards sur moi pour connoître l'instrument dont je veux me servir, & jusqu'à quel point je puis me fier à son usage.

J'existe, & j'ai des sens par lesquels je suis affecté. Voilà la premiere vérité qui me frappe, & à laquelle je suis forcé d'acquiescer. Ai-je un sentiment propre de mon existence, ou ne la sens-je que par mes sensations ? Voilà mon premier doute, qu'il m'est, quant à présent, impossible de résoudre. Car

étant continuellement affecté de ſenſations, ou immédiatement, ou par la mémoire, comment puis-je ſavoir ſi le ſentiment du *moi* eſt quelque choſe hors de ces mêmes ſenſations, & s'il peut être indépendant d'elles?

Mes ſenſations ſe paſſent en moi, puiſqu'elles me font ſentir mon exiſtence; mais leur cauſe m'eſt étrangere, puiſqu'elles m'affectent malgré que j'en aye, & qu'il ne dépend de moi ni de les produire, ni de les anéantir. Je conçois donc clairement que ma ſenſation qui eſt moi, & ſa cauſe ou ſon objet qui eſt hors de moi, ne ſont pas la même choſe.

Ainſi non-ſeulement j'exiſte, mais il exiſte d'autres êtres, ſavoir les objets de mes ſenſations; & quand ces objets ne ſeroient que des idées, toujours eſt-il vrai que ces idées ne ſont pas moi.

Or, tout ce que je ſens hors de moi & qui agit ſur mes ſens, je l'appelle matiere; & toutes les portions de matiere que je conçois réunies en êtres individuels, je les appelle des corps. Ainſi toutes les diſputes des idéaliſtes & des matérialiſtes ne ſignifient rien pour moi: leurs diſtinctions ſur l'apparence & la réalité des corps ſont des chimeres.

Me voilà déjà tout auſſi ſûr de l'exiſtence de l'Univers que de la mienne. Enſuite je réfléchis ſur les objets de mes ſenſations; & trouvant en moi la faculté de les comparer, je me ſens doué d'une force active que je ne ſavois pas avoir auparavant.

Appercevoir c'eſt ſentir, comparer c'eſt juger: juger & ſentir ne ſont pas la même choſe. Par la ſenſation, les

objets s'offrent à moi séparés, isolés, tels qu'ils sont dans la Nature; par la comparaison, je les remue, je les transporte, pour ainsi dire, je les pose l'un sur l'autre pour prononcer sur leur différence ou sur leur similitude, & généralement sur tous leurs rapports. Selon moi la faculté distinctive de l'être actif ou intelligent, est de pouvoir donner un sens à ce mot *est*. Je cherche en vain, dans l'être purement sensitif, cette force intelligente qui superpose & puis qui prononce; je ne la saurois voir dans sa nature. Cet être passif sentira chaque objet séparément, ou même il sentira l'objet total formé des deux; mais n'ayant aucune force pour les replier l'un sur l'autre, il ne les comparera jamais, il ne les jugera point.

Voir deux objets à la fois ce n'est pas voir leurs rapports, ni juger de leurs différences; appercevoir plusieurs objets les uns hors des autres n'est pas les nombrer. Je puis avoir au même instant l'idée d'un grand bâton & d'un petit bâton sans les comparer, sans juger que l'un est plus petit que l'autre, comme je puis voir à la fois ma main entiere sans faire le compte de mes doigts (24). Ces idées comparatives, *plus grand*, *plus petit*, de même que les idées numériques d'*un*, de *deux*, &c. ne sont certainement pas des sensations, quoique mon esprit ne les produise qu'à l'occasion de mes sensations.

(24) Les relations de M. de la Condamine nous parlent d'un peuple qui ne savoit compter que jusqu'à trois. Cependant les hommes qui composoient ce peuple ayant des mains, avoient souvent apperçu leurs doigts, sans savoir compter jusqu'à cinq.

On nous dit que l'être ſenſitif diſtingue les ſenſations les unes des autres par les différences qu'ont entre elles ces mêmes ſenſations : ceci demande explication. Quand les ſenſations ſont différentes, l'être ſenſitif les diſtingue par leurs différences : quand elles ſont ſemblables, il les diſtingue parce qu'il ſent les unes hors des autres. Autrement, comment, dans une ſenſation ſimultanée, diſtingueroit-il deux objets égaux ? Il faudroit néceſſairement qu'il confondît ces deux objets & les prît pour le même, ſur-tout dans un ſyſtême où l'on prétend que les ſenſations repréſentatives de l'étendue ne ſont point étendues.

Quand les deux ſenſations à comparer ſont apperçues, leur impreſſion eſt faite, chaque objet eſt ſenti, les deux ſont ſentis ; mais leur rapport n'eſt pas ſenti pour cela. Si le jugement de ce rapport n'étoit qu'une ſenſation, & me venoit uniquement de l'objet, mes jugemens ne me tromperoient jamais, puiſqu'il n'eſt jamais faux que je ſente ce que je ſens.

Pourquoi donc eſt-ce que je me trompe ſur le rapport de ces deux bâtons ? Pourquoi dis-je, par exemple, que le petit bâton eſt le tiers du grand, tandis qu'il n'en eſt que le quart ? Pourquoi l'image, qui eſt la ſenſation, n'eſt-elle pas conforme à ſon modele, qui eſt l'objet ? C'eſt que je ſuis actif quand je juge, que l'opération qui compare eſt fautive, & que mon entendement qui juge les rapports, mêle ſes erreurs à la vérité des ſenſations qui ne montrent que les objets.

Ajoutez à cela une réflexion qui vous frappera, je m'aſſure,

quand vous y aurez penſé ; c'eſt que ſi nous étions purement paſſifs dans l'uſage de nos ſens, il n'y auroit entre eux aucune communication ; il nous ſeroit impoſſible de connoître que le corps que nous touchons & l'objet que nous voyons ſont le même. Ou nous ne ſentirions jamais rien hors de nous, ou il y auroit pour nous cinq ſubſtances ſenſibles, dont nous n'aurions nul moyen d'appercevoir l'identité.

Qu'on donne tel ou tel nom à cette force de mon eſprit qui rapproche & compare mes ſenſations ; qu'on l'appelle attention, méditation, réflexion, ou comme on voudra ; toujours eſt-il vrai qu'elle eſt en moi & non dans les choſes, que c'eſt moi ſeul qui la produis, quoique je ne la produiſe qu'à l'occaſion de l'impreſſion que font ſur moi les objets. Sans être maître de ſentir ou de ne pas ſentir, je le ſuis d'examiner plus ou moins ce que je ſens.

Je ne ſuis donc pas ſimplement un être ſenſitif & paſſif, mais un être actif & intelligent, & quoi qu'en diſe la philoſophie, j'oſerai prétendre à l'honneur de penſer. Je ſais ſeulement que la vérité eſt dans les choſes & non pas dans mon eſprit qui les juge, & que moins je mets du mien dans les jugemens que j'en porte, plus je ſuis ſûr d'approcher de la vérité : ainſi ma regle de me livrer au ſentiment plus qu'à la raiſon, eſt confirmée par la raiſon même.

M'étant, pour ainſi dire, aſſuré de moi-même, je commence à regarder hors de moi, & je me conſidere avec une ſorte de frémiſſement, jetté, perdu dans ce vaſte Univers,

& comme noyé dans l'immensité des êtres, sans rien savoir de ce qu'ils sont, ni entre eux, ni par rapport à moi. Je les étudie, je les observe, & le premier objet qui se présente à moi pour les comparer, c'est moi-même.

Tout ce que j'apperçois par les sens est matiere, & je déduis toutes les propriétés essentielles de la matiere des qualités sensibles qui me la font appercevoir, & qui en sont inséparables. Je la vois tantôt en mouvement & tantôt en repos (25), d'où j'infere que, ni le repos, ni le mouvement ne lui sont essentiels; mais le mouvement étant une action, est l'effet d'une cause dont le repos n'est que l'absence. Quand donc rien n'agit sur la matiere, elle ne se meut point; & par cela même qu'elle est indifférente au mouvement, son état naturel est d'être en repos.

J'apperçois dans les corps deux sortes de mouvement, savoir; mouvement communiqué, & mouvement spontanée ou volontaire. Dans le premier, la cause motrice est étrangere au corps mû; & dans le second elle est en lui-même. Je ne conclurai pas de-là que le mouvement d'une montre, par exemple, est spontanée; car si rien d'étranger au ressort n'agissoit sur lui, il ne tendroit point à se redresser, & ne tireroit pas la chaîne. Par la même raison je n'accorderai point, non plus, la

(25) Ce repos n'est, si l'on veut que relatif; mais puisque nous observons du plus & du moins dans le mouvement, nous concevons très-clairement un des deux termes extrêmes qui est le repos, & nous le concevons si bien que nous sommes enclins même à prendre pour absolu le repos qui n'est que relatif. Or il n'est pas vrai que le mouvement soit de l'essence de la matiere, si elle peut-être conçue en repos.

ſpontanéïté aux fluides, ni au feu même qui fait leur fluidité (26).

Vous me demanderez ſi les mouvemens des animaux ſont ſpontanées ; je vous dirai que je n'en ſais rien, mais que l'analogie eſt pour l'affirmative. Vous demanderez encore comment je ſais donc qu'il y a des mouvemens ſpontanées ; je vous dirai que je le ſais parce que je le ſens. Je veux mouvoir mon bras & je le meus, ſans que ce mouvement ait d'autre cauſe immédiate que ma volonté. C'eſt en vain qu'on voudroit raiſonner pour détruire en moi ce ſentiment, il eſt plus fort que toute évidence ; autant vaudroit me prouver que je n'exiſte pas.

S'il n'y avoit aucune ſpontanéité dans les actions des hommes, ni dans rien de ce qui ſe fait ſur la terre, on n'en ſeroit que plus embarraſſé à imaginer la premiere cauſe de tout mouvement. Pour moi, je me ſens tellement perſuadé que l'état naturel de la matiere eſt d'être en repos, & qu'elle n'a par elle-même aucune force pour agir, qu'en voyant un corps en mouvement je juge auſſi-tôt, ou que c'eſt un corps animé, ou que ce mouvement lui a été communiqué. Mon eſprit refuſe tout acquieſcement à l'idée de la matiere non organiſée, ſe mouvant d'elle-même, ou produiſant quelque action.

Cependant cet Univers viſible eſt matiere ; matiere éparſe

(26) Les Chymiſtes regardent le Phlogiſtique ou l'élément du feu comme épars, immobile, & ſtagnant dans les mixtes dont il fait partie, juſqu'à ce que des cauſes étrangeres le dégagent, le réuniſſent, le mettent en mouvement & le changent en feu.

&

& morte (27), qui n'a rien dans son tout de l'union, de l'organisation, du sentiment commun des parties d'un corps animé ; puisqu'il est certain que nous qui sommes parties ne nous sentons nullement dans le tout. Ce même Univers est en mouvement ; & dans ses mouvemens réglés, uniformes, assujettis à des loix constantes, il n'a rien de cette liberté qui paroit dans les mouvemens spontanées de l'homme & des animaux. Le monde n'est donc pas un grand animal qui se meuve de lui-même ; il y a donc de ses mouvemens quelque cause étrangere à lui, laquelle je n'apperçois pas ; mais la persuasion intérieure me rend cette cause tellement sensible, que je ne puis voir rouler le soleil sans imaginer une force qui le pousse, ou que si la terre tourne, je crois sentir une main qui la fait tourner.

S'il faut admettre des loix générales dont je n'apperçois point les rapports essentiels avec la matiere, de quoi serai-je avancé ? Ces loix n'étant point des êtres réels, des substances, ont donc quelqu'autre fondement qui m'est inconnu. L'expérience & l'observation nous ont fait connoître les loix du mouvement, ces loix déterminent les effets sans montrer les causes ; elles ne suffisent point pour expliquer le systême du monde & la marche de l'univers. Descartes avec des dez formoit le Ciel & la terre, mais il ne put donner le pre-

(27) J'ai fait tous mes efforts pour concevoir une molécule vivante, sans pouvoir en venir à bout. L'idée de la matiere, sentant sans avoir des sens, me paroit inintelligible & contradictoire. Pour adopter ou rejetter cette idée il faudroit commencer par la comprendre, & j'avoue que je n'ai pas ce bonheur là.

mier branle à ces dez, ni mettre en jeu sa force centrifuge qu'à l'aide d'un mouvement de rotation. Newton a trouvé la loi de l'attraction, mais l'attraction seule réduiroit bientôt l'Univers en une masse immobile ; à cette loi, il a falu joindre une force projectile pour faire décrire des courbes aux corps célestes. Que Descartes nous dise quelle loi physique a fait tourner ses tourbillons ; que Newton nous montre la main qui lança les planetes sur la tangente de leurs orbites.

Les premieres causes du mouvement ne sont point dans la matiere ; elle reçoit le mouvement & le communique, mais elle ne le produit pas. Plus j'observe l'action & réaction des forces de la Nature agissant les unes sur les autres, plus je trouve que d'effets en effets, il faut toujours remonter à quelque volonté pour premiere cause, car supposer un progrès de causes à l'infini, c'est n'en point supposer du tout. En un mot, tout mouvement qui n'est pas produit par un autre, ne peut venir que d'un acte spontanée, volontaire ; les corps inanimés n'agissent que par le mouvement, & il n'y a point de véritable action sans volonté. Voilà mon premier principe. Je crois donc qu'une volonté meut l'Univers & anime la Nature. Voilà mon premier dogme, ou mon premier article de foi.

Comment une volonté produit-elle une action physique & corporelle ? Je n'en sais rien, mais j'éprouve en moi qu'elle la produit. Je veux agir, & j'agis ; je veux mouvoir mon corps, & mon corps se meut : mais qu'un corps inanimé & en repos vienne à se mouvoir de lui-même ou

produiſe le mouvement, cela eſt incompréhenſible & ſans exemple. La volonté m'eſt connue par ſes actes, non par ſa nature. Je connois cette volonté comme cauſe motrice, mais concevoir la matiere productrice du mouvement, c'eſt clairement concevoir un effet ſans cauſe, c'eſt ne concevoir abſolument rien.

Il ne m'eſt pas plus poſſible de concevoir comment ma volonté meut mon corps, que comment mes ſenſations affectent mon ame. Je ne ſais pas même pourquoi l'un de ces myſteres a paru plus explicable que l'autre. Quant à moi, ſoit quand je ſuis paſſif, ſoit quand je ſuis actif, le moyen d'union des deux ſubſtances me paroit abſolument incompréhenſible. Il eſt bien étrange qu'on parte de cette incompréhenſibilité même pour confondre les deux ſubſtances, comme ſi des opérations de nature ſi différentes s'expliquoient mieux dans un ſeul ſujet que dans deux.

Le dogme que je viens d'établir eſt obſcur, il eſt vrai, mais enfin il offre un ſens, & il n'a rien qui répugne à la raiſon, ni à l'obſervation; en peut-on dire autant du matérialiſme? N'eſt-il pas clair que ſi le mouvement étoit eſſentiel à la matiere, il en ſeroit inſéparable, il y ſeroit toujours en même degré, toujours le même dans chaque portion de matiere, il ſeroit incommunicable, il ne pourroit augmenter ni diminuer, & l'on ne pourroit pas même concevoir la matiere en repos. Quand on me dit que le mouvement ne lui eſt pas eſſentiel, mais néceſſaire, on veut me donner le change par des mots qui ſeroient plus aiſés à réfuter, s'ils avoient un peu plus de ſens. Car, ou le mouvement de

la matiere lui vient d'elle-même & alors il lui eſt eſſentiel, ou s'il lui vient d'une cauſe étrangere, il n'eſt néceſſaire à la matiere qu'autant que la cauſe motrice agit ſur elle : nous rentrons dans la premiere difficulté.

Les idées générales & abſtraites ſont la ſource des plus grandes erreurs des hommes ; jamais le jargon de la métaphyſique n'a fait découvrir une ſeule vérité, & il a rempli la philoſophie d'abſurdités dont on a honte , ſitôt qu'on les dépouille de leurs grands mots. Dites-moi, mon ami, ſi, quand on vous parle d'une force aveugle répandue dans toute la Nature, on porte quelque véritable idée à votre eſprit ? On croit dire quelque choſe par ces mots vagues de force univerſelle, de mouvement néceſſaire, & l'on ne dit rien du tout. L'idée du mouvement n'eſt autre choſe que l'idée du tranſport d'un lieu à un autre, il n'y a point de mouvement ſans quelque direction ; car un être individuel ne ſauroit ſe mouvoir à la fois dans tous les ſens. Dans quel ſens donc la matiere ſe meut-elle néceſſairement ? Toute la matiere en corps a-t-elle un mouvement uniforme, ou chaque atome a-t-il ſon mouvement propre ? Selon la premiere idée, l'Univers entier doit former une maſſe ſolide & indiviſible ; ſelon la ſeconde, il ne doit former qu'un fluide épars & incohérent, ſans qu'il ſoit jamais poſſible que deux atomes ſe réuniſſent. Sur quelle direction ſe fera ce mouvement commun de toute la matiere ? Sera-ce en droite ligne, ou circulairement, en haut, en bas, à droite, à gauche ? Si chaque molécule de matiere a ſa direction particuliere, quelles ſeront les cauſes de toutes ces directions & de toutes ces différences ?

Si chaque atome ou molécule de matiere ne faisoit que tourner fur fon propre centre, jamais rien ne fortiroit de fa place, & il n'y auroit point de mouvement communiqué ; encore même faudroit-il que ce mouvement circulaire fût déterminé dans quelque fens. Donner à la matiere le mouvement par abftraction, c'eft dire des mots qui ne fignifient rien ; & lui donner un mouvement déterminé, c'eft fuppofer une caufe qui le determine. Plus je multiplie les forces particulieres, plus j'ai de nouvelles caufes à expliquer, fans jamais trouver aucun agent commun qui les dirige. Loin de pouvoir imaginer aucun ordre dans le concours fortuit des élémens, je n'en puis pas même imaginer le combat, & le cahos de l'Univers m'eft plus inconcevable que fon harmonie. Je comprends que le méchanifme du monde peut n'être pas intelligible à l'efprit humain ; mais fitôt qu'un homme fe mêle de l'expliquer, il doit dire des chofes que les hommes entendent.

Si la matiere mue me montre une volonté, la matiere mue felon de certaines loix me montre une intelligence : c'eft mon fecond article de foi. Agir, comparer, choifir, font des opérations d'un être actif & penfant : donc cet être exifte. Où le voyez-vous exifter, m'allez-vous dire ? Non-feulement dans les Cieux qui roulent, dans l'aftre qui nous éclaire ; non-feulement dans moi-même, mais dans la brebis qui paît, dans l'oifeau qui vole, dans la pierre qui tombe, dans la feuille qu'emporte le vent.

Je juge de l'ordre du monde quoique j'en ignore la fin, parce que pour juger de cet ordre il me fuffit de comparer

les parties entre elles, d'étudier leur concours, leurs rapports; d'en remarquer le concert. J'ignore pourquoi l'Univers exiſte; mais je ne laiſſe pas de voir comment il eſt modifié; je ne laiſſe pas d'appercevoir l'intime correſpondance par laquelle les êtres qui le compoſent ſe prêtent un ſecours mutuel. Je ſuis comme un homme qui verroit, pour la premiere fois, une montre ouverte, & qui ne laiſſeroit pas d'en admirer l'ouvrage, quoiqu'il ne connût pas l'uſage de la machine & qu'il n'eût point vu le cadran. Je ne ſais, diroit-il, à quoi le tout eſt bon : mais je vois que chaque piece eſt faite pour les autres; j'admire l'ouvrier dans le détail de ſon ouvrage, & je ſuis bien ſûr que tous ces rouages ne marchent ainſi de concert, que pour une fin commune qu'il m'eſt impoſſible d'appercevoir.

Comparons les fins particulieres, les moyens, les rapports ordonnés de toute eſpece, puis écoutons le ſentiment intérieur; quel eſprit ſain peut ſe refuſer à ſon témoignage; à quels yeux non prévenus l'ordre ſenſible de l'Univers n'annonce-t-il pas une ſuprême Intelligence, & que de ſophiſmes ne faut-il point entaſſer pour méconnoître l'harmonie des êtres, & l'admirable concours de chaque piece pour la conſervation des autres? Qu'on me parle tant qu'on voudra de combinaiſons & de chances; que vous ſert de me réduire au ſilence, ſi vous ne pouvez m'amener à la perſuaſion, & comment m'ôteriez-vous le ſentiment involontaire qui vous dément toujours malgré moi? Si les corps organiſés ſe ſont combinés fortuitement de mille manieres avant de prendre des formes conſtantes, s'il s'eſt formé d'abord des eſtomacs ſans bouches,

des pieds ſans têtes, des mains ſans bras, des organes imparfaits de toute eſpece qui ſont péris faute de pouvoir ſe conſerver, pourquoi nul de ces informes eſſais ne frappe-t-il plus nos regards; pourquoi la Nature s'eſt-elle enfin preſcrit des loix auxquelles elle n'étoit pas d'abord aſſujettie? Je ne dois point être ſurpris qu'une choſe arrive lorſqu'elle eſt poſſible, & que la difficulté de l'événement eſt compenſée par la quantité des jets, j'en conviens. Cependant ſi l'on me venoit dire que des caracteres d'imprimerie, projettés au hazard, ont donné l'Enéide toute arrangée, je ne daignerois pas faire un pas pour aller vérifier le menſonge. Vous oubliez, me dira-t-on, la quantité des jets; mais de ces jets là combien faut-il que j'en ſuppoſe pour rendre la combinaiſon vraiſemblable? Pour moi, qui n'en vois qu'un ſeul, j'ai l'infini à parier contre un, que ſon produit n'eſt point l'effet du hazard. Ajoutez que des combinaiſons & des chances ne donneront jamais que des produits de même nature que les élémens combinés, que l'organiſation & la vie ne réſulteront point d'un jet d'atomes, & qu'un Chymiſte combinant des mixtes, ne les fera point ſentir & penſer dans ſon creuſet (28).

J'ai lu Nieuventit avec ſurpriſe, & preſque avec ſcandale. Comment cet homme a-t-il pu vouloir faire un livre des merveilles de la Nature, qui montrent la ſageſſe de ſon Au-

(28) Croiroit-on, ſi l'on n'en avoit la preuve, que l'extravagance humaine pût être portée à ce point? *Amatus Luſitanus* aſſuroit avoir vu un petit homme long d'un pouce enfermé dans un verre, que *Julius Camillus*, comme un autre Prométhée, avoit fait par la ſcience Alchymique. Paracelſe, *de naturâ rerum*, enſeigne la façon de produire ces petits hommes, & ſoutient que les Pygmées, les Faunes,

teur ? Son Livre seroit aussi gros que le monde, qu'il n'auroit pas épuisé son sujet; & sitôt qu'on veut entrer dans les détails, la plus grande merveille échappe, qui est l'harmonie & l'accord du tout. La seule génération des corps vivans & organisés est l'abyme de l'esprit humain; la barriere insurmontable que la Nature a mise entre les diverses especes afin qu'elles ne se confondissent pas, montre ses intentions avec la derniere évidence. Elle ne s'est pas contentée d'établir l'ordre, elle a pris des mesures certaines pour que rien ne pût le troubler.

Il n'y a pas un être dans l'Univers qu'on ne puisse, à quelque égard, regarder comme le centre commun de tous les autres, autour duquel ils sont tous ordonnés, en sorte qu'ils sont tous réciproquement fins & moyens les uns relativement aux autres. L'esprit se confond & se perd dans cette infinité de rapports, dont pas un n'est confondu ni perdu dans la foule. Que d'absurdes suppositions pour déduire toute cette harmonie de l'aveugle méchanisme de la matiere mue fortuitement ! Ceux qui nient l'unité d'intention qui se manifeste dans les rapports de toutes les parties de ce grand tout, ont beau couvrir leurs galimatias d'abstractions, de co-ordinations, de principes généraux, de termes emblématiques; quoiqu'ils fassent, il m'est impossible de

les Satyres & les Nymphes ont été engendrés par la chymie. En effet je ne vois pas trop qu'il reste désormais autre chose à faire pour établir la possibilité de ces faits, si ce n'est d'avancer que la matiere organique résiste à l'ardeur du feu, & que ses molécules peuvent se conserver en vie dans un fourneau de réverbere.

concevoir

concevoir un ſyſtême d'êtres ſi conſtamment ordonnés que je ne conçoive une intelligence qui l'ordonne. Il ne dépend pas de moi de croire que la matiere paſſive & morte a pu produire des êtres vivans & ſentans, qu'une fatalité aveugle a pu produire des êtres intelligens, que ce qui ne penſe point a pu produire des êtres qui penſent.

Je crois donc que le monde eſt gouverné par une volonté puiſſante & ſage; je le vois, ou plutôt je le ſens, & cela m'importe à ſavoir: mais ce même monde eſt-il éternel ou créé? Y a-t-il un principe unique des choſes? Y en a-t-il deux ou pluſieurs, & quelle eſt leur nature? Je n'en ſais rien; & que m'importe? A meſure que ces connoiſſances me deviendront intéreſſantes, je m'efforcerai de les acquérir; juſques-là je renonce à des queſtions oiſeuſes qui peuvent inquiéter mon amour-propre, mais qui ſont inutiles à ma conduite & ſupérieures à ma raiſon.

Souvenez-vous toujours que je n'enſeigne point mon ſentiment, je l'expoſe. Que la matiere ſoit éternelle ou créée, qu'il y ait un principe paſſif ou qu'il n'y en ait point, toujours eſt-il certain que le tout eſt un, & annonce une Intelligence unique; car je ne vois rien qui ne ſoit ordonné dans le même ſyſtême, & qui ne concoure à la même fin, ſavoir la conſervation du tout dans l'ordre établi. Cet Etre qui veut & qui peut, cet Etre actif par lui-même; cet Etre, enfin, quel qu'il ſoit, qui meut l'Univers & ordonne toutes choſes, je l'appelle Dieu. Je joins à ce nom les idées d'intelligence, de puiſſance, de volonté que j'ai raſſemblées, & celle de bonté qui en eſt une ſuite néceſſaire; mais je

n'en connois pas mieux l'Etre auquel je l'ai donné; il se dérobe également à mes sens & à mon entendement; plus j'y pense, plus je me confonds; je sais très-certainement qu'il existe, & qu'il existe par lui-même: je sais que mon existence est subordonnée à la sienne, & que toutes les choses qui me sont connues sont absolument dans le même cas. J'apperçois Dieu par-tout dans ses œuvres, je le sens en moi, je le vois tout autour de moi; mais sitôt que je veux le contempler en lui-même, sitôt que je veux chercher où il est, ce qu'il est, quelle est sa substance, il m'échappe, & mon esprit troublé n'apperçoit plus rien.

Pénétré de mon insuffisance, je ne raisonnerai jamais sur la nature de Dieu, que je n'y sois forcé par le sentiment de ses rapports avec moi. Ces raisonnemens sont toujours téméraires; un homme sage ne doit s'y livrer qu'en tremblant, & sûr qu'il n'est pas fait pour les approfondir: car ce qu'il y a de plus injurieux à la Divinité n'est pas de n'y point penser, mais d'en mal penser.

Après avoir découvert ceux de ses attributs par lesquels je connois son existence, je reviens à moi, & je cherche quel rang j'occupe dans l'ordre des choses qu'elle gouverne, & que je puis examiner. Je me trouve incontestablement au premier par mon espece; car par ma volonté & par les instrumens qui sont en mon pouvoir pour l'exécuter, j'ai plus de force pour agir sur tous les corps qui m'environnent, ou pour me prêter ou me dérober comme il me plait à leur action, qu'aucun d'eux n'en a pour agir

ſur moi malgré moi par la ſeule impulſion phyſique, &, par mon intelligence, je ſuis le ſeul qui ait inſpection ſur le tout. Quel être ici-bas, hors l'homme, ſait obſerver tous les autres, meſurer, calculer, prévoir leurs mouvemens, leurs effets, & joindre, pour ainſi dire, le ſentiment de l'exiſtence commune à celui de ſon exiſtence individuelle? Qu'y a-t-il de ſi ridicule à penſer que tout eſt fait pour moi, ſi je ſuis le ſeul qui ſache tout rapporter à lui?

Il eſt donc vrai que l'homme eſt le Roi de la terre qu'il habite; car non-ſeulement il dompte tous les animaux, non-ſeulement il diſpoſe des élémens par ſon induſtrie; mais lui ſeul ſur la terre en ſait diſpoſer, & il s'approprie encore, par la contemplation, les aſtres mêmes dont il ne peut approcher. Qu'on me montre un autre animal ſur la terre qui ſache faire uſage du feu, & qui ſache admirer le ſoleil. Quoi! je puis obſerver, connoître les êtres & leurs rapports; je puis ſentir ce que c'eſt qu'ordre, beauté, vertu; je puis contempler l'Univers, m'élever à la main qui le gouverne; je puis aimer le bien, le faire, & je me comparerois aux bêtes? Ame abjecte, c'eſt ta triſte philoſophie qui te rend ſemblable à elles! ou plutôt tu veux en vain t'avilir; ton génie dépoſe contre tes principes, ton cœur bienfaiſant dément ta doctrine, & l'abus même de tes facultés prouve leur excellence en dépit de toi.

Pour moi, qui n'ai point de ſyſtême à ſoutenir, moi, homme ſimple & vrai que la fureur d'aucun parti n'entraîne & qui n'aſpire point à l'honneur d'être chef de ſecte, con-

tent de la place où Dieu m'a mis, je ne vois rien, après lui, de meilleur que mon eſpece; & ſi j'avois à choiſir ma place dans l'ordre des êtres, que pourrois-je choiſir de plus que d'être homme?

Cette réflexion m'enorgueillit moins qu'elle ne me touche; car cet état n'eſt point de mon choix, & il n'étoit pas dû au mérite d'un être qui n'exiſtoit pas encore. Puis-je me voir ainſi diſtingué ſans me féliciter de remplir ce poſte honorable, & ſans bénir la main qui m'y a placé? De mon premier retour ſur moi naît dans mon cœur un ſentiment de reconnoiſſance & de bénédiction pour l'Auteur de mon eſpece, & de ce ſentiment mon premier hommage à la Divinité bienfaiſante. J'adore la Puiſſance ſuprême, & je m'attendris ſur ſes bienfaits. Je n'ai pas beſoin qu'on m'enſeigne ce culte, il m'eſt dicté par la Nature elle-même. N'eſt-ce pas une conſéquence naturelle de l'amour de ſoi, d'honorer ce qui nous protége, & d'aimer ce qui nous veut du bien?

Mais quand pour connoître enſuite ma place individuelle dans mon eſpece, j'en conſidere les divers rangs, & les hommes qui les rempliſſent, que deviens-je? Quel ſpectacle! Où eſt l'ordre que j'avois obſervé? Le tableau de la Nature ne m'offroit qu'harmonie & proportions, celui du genre humain ne m'offre que confuſion, déſordre! Le concert regne entre les élémens, & les hommes ſont dans le cahos! Les animaux ſont heureux, leur roi ſeul eſt miſérable! O! ſageſſe, où ſont tes loix? ô! Providence, eſt-ce ainſi que tu régis le monde? Etre bienfaiſant qu'eſt devenu ton pouvoir? Je vois le mal ſur la terre.

Croiriez-vous, mon bon ami, que de ces tristes réflexions, & de ces contradictions apparentes se formerent dans mon esprit les sublimes idées de l'ame, qui n'avoient point jusques-là résulté de mes recherches ? En méditant sur la nature de l'homme, j'y crus découvrir deux principes distincts, dont l'un l'élevoit à l'étude des vérités éternelles, à l'amour de la justice & du beau moral, aux régions du monde intellectuel dont la contemplation fait les délices du sage, & dont l'autre le ramenoit bassement en lui-même, l'asservissoit à l'empire des sens, aux passions qui sont leurs ministres, & contrarioit par elles tout ce que lui inspiroit le sentiment du premier. En me sentant entraîné, combattu par ces deux mouvemens contraires, je me disois : non, l'homme n'est point un ; je veux & je ne veux pas, je me sens à la fois esclave & libre ; je vois le bien, je l'aime, & je fais le mal : je suis actif quand j'écoute la raison, passif quand mes passions m'entraînent, & mon pire tourment, quand je succombe, est de sentir que j'ai pu résister.

Jeune homme, écoutez avec confiance, je serai toujours de bonne foi. Si la conscienc est l'ouvrage des préjugés, j'ai tort, sans doute, & il n'y a point de morale démontrée ; mais si se préférer à tout est un penchant naturel à l'homme, & si pourtant le premier sentiment de la justice est inné dans le cœur humain, que celui qui fait de l'homme un être simple, leve ces contradictions, & je ne reconnois plus qu'une substance.

Vous remarquerez que par ce mot de substance, j'entends en général l'Etre doué de quelque qualité primitive & abstrac-

tion faite de toutes modifications particulieres ou secondaires. Si donc toutes les qualités primitives qui nous sont connues, peuvent se réunir dans un même être, on ne doit admettre qu'une substance; mais s'il y en a qui s'excluent mutuellement, il y a autant de diverses substances qu'on peut faire de pareilles exclusions. Vous réfléchirez sur cela; pour moi je n'ai besoin, quoi qu'en dise Locke, de connoître la matiere que comme étendue & divisible, pour être assuré qu'elle ne peut penser; & quand un Philosophe viendra me dire que les arbres sentent, & que les rochers pensent (29), il aura beau m'embarrasser dans ses argumens subtils, je ne puis voir en lui qu'un sophiste de mauvaise foi, qui aime mieux donner le sentiment aux pierres, que d'accorder une ame à l'homme.

Supposons un sourd qui nie l'existence des sons, parce qu'ils n'ont jamais frappé son oreille. Je mets sous ses yeux un instrument à corde, dont je fais sonner l'unisson par un

(29) Il me semble que loin de dire que les rochers pensent, la philosophie moderne a découvert au contraire que les hommes ne pensent point. Elle ne reconnoit plus que des êtres sensitifs dans la Nature, & toute la différence qu'elle trouve entre un homme & une pierre, est que l'homme est un être sensitif qui a des sensations, & la pierre un être sensitif qui n'en a pas. Mais s'il est vrai que toute matiere sente où concevrai-je l'unité sensitive, ou le moi individuel? sera-ce dans chaque molécule de matiere, ou dans des corps aggrégatifs? Placerai-je également cette unité dans les fluides & dans les solides, dans les mixtes & dans les élémens? Il n'y a, dit-on, que des individus dans la Nature, mais quels sont ces individus? Cette pierre est-elle un individu ou une aggrégation d'individus? Est-elle un seul être sensitif, ou en contient-elle autant que de grains de sable? Si chaque atome élémentaire est un être sensitif, comment concevrai-je cette intime communication par la-

autre inſtrument caché : le ſourd voit frémir la corde ; je lui dis, c'eſt le ſon qui fait cela. Point du tout, répond-il ; la cauſe du frémiſſement de la corde eſt en elle-même ; c'eſt une qualité commune à tous les corps de frémir ainſi : montrez-moi donc, reprends-je, ce frémiſſement dans les autres corps, ou du moins ſa cauſe dans cette corde ? Je ne puis, replique le ſourd ; mais parce que je ne conçois pas comment frémit cette corde, pourquoi faut-il que j'aille expliquer cela par vos ſons, dont je n'ai pas la moindre idée ? C'eſt expliquer un fait obſcur, par une cauſe encore plus obſcure. Ou rendez-moi vos ſons ſenſibles, ou je dis qu'ils n'exiſtent pas.

Plus je réfléchis ſur la penſée & ſur la nature de l'eſprit humain, plus je trouve que le raiſonnement des matérialiſtes reſſemble à celui de ce ſourd. Ils ſont ſourds, en effet, à la voix intérieure qui leur crie d'un ton difficile à méconnoître : Une machine ne penſe point, il n'y a ni mouvement,

quelle l'un ſe ſent dans l'autre, en ſorte que leurs deux *moi* ſe confondent en un ? L'attraction peut être une loi de la Nature dont le myſtere nous eſt inconnu ; mais nous concevons au moins que l'attraction agiſſant ſelon les maſſes, n'a rien d'*incompatible avec l'étendue* & la diviſibilité. Concevez-vous la même choſe du ſentiment ? Les parties ſenſibles ſont étendues, mais l'être ſenſitif eſt indiviſible & un : il ne ſe partage pas, il eſt tout entier ou nul : l'être ſenſitif n'eſt donc pas un corps. Je ne ſais comment l'entendent nos matérialiſtes, mais il me ſemble que les mêmes difficultés qui leur ont fait rejetter la penſée, leur devroient faire auſſi rejetter le ſentiment, & je ne vois pas pourquoi ayant fait le premier pas, *ils* ne feroient pas auſſi l'autre ; que leur en coûteroit-il de plus, & puiſqu'ils ſont ſûrs qu'ils ne penſent pas, comment oſent ils affirmer qu'ils ſentent ?

ni figure qui produiſe la réflexion : quelque choſe en toi cherche à briſer les liens qui le compriment : l'eſpace n'eſt pas ta meſure, l'Univers entier n'eſt pas aſſez grand pour toi ; tes ſentimens, tes deſirs, ton inquiétude, ton orgueil même, ont un autre principe que ce corps étroit dans lequel tu te ſens enchaîné.

Nul être matériel n'eſt actif par lui-même, & moi, je le ſuis. On a beau me diſputer cela, je le ſens, & ce ſentiment qui me parle eſt plus fort que la raiſon qui le combat. J'ai un corps ſur lequel les autres agiſſent & qui agit ſur eux ; cette action réciproque n'eſt pas douteuſe ; mais ma volonté eſt indépendante de mes ſens, je conſens ou je réſiſte, je ſuccombe ou je ſuis vainqueur, & je ſens parfaitement en moi-même quand je fais ce que j'ai voulu faire, ou quand je ne fais que céder à mes paſſions. J'ai toujours la puiſſance de vouloir, non la force d'exécuter. Quand je me livre aux tentations, j'agis ſelon l'impulſion des objets externes. Quand je me reproche cette foibleſſe, je n'écoute que ma volonté ; je ſuis eſclave par mes vices, & libre par mes remords ; le ſentiment de ma liberté ne s'efface en moi que quand je me déprave, & que j'empêche enfin la voix de l'ame de s'élever contre la loi du corps.

Je ne connois la volonté que par le ſentiment de la mienne, & l'entendement ne m'eſt pas mieux connu. Quand on me demande quelle eſt la cauſe qui détermine ma volonté, je demande à mon tour, quelle eſt la cauſe qui détermine mon jugement : car il eſt clair que ces deux cauſes n'en font qu'une, & ſi l'on comprend bien que l'homme eſt actif

dans ses jugemens, que son entendement n'est que le pouvoir de comparer & de juger, on verra que sa liberté n'est qu'un pouvoir semblable, ou dérivé de celui-là; il choisit le bon comme il a jugé le vrai; s'il juge faux il choisit mal. Quelle est donc la cause qui détermine sa volonté? C'est son jugement. Et quelle est la cause qui détermine son jugement? C'est sa faculté intelligente, c'est sa puissance de juger; la cause déterminante est en lui-même. Passé cela, je n'entends plus rien.

Sans doute je ne suis pas libre de ne pas vouloir mon propre bien, je ne suis pas libre de vouloir mon mal; mais ma liberté consiste en cela même, que je ne puis vouloir que ce qui m'est convenable, ou que j'estime tel, sans que rien d'étranger à moi me détermine. S'ensuit-il que je ne sois pas mon maître, parce que je ne suis pas le maître d'être un autre que moi?

Le principe de toute action est dans la volonté d'un être libre, on ne sauroit remonter au-delà. Ce n'est pas le mot de liberté qui ne signifie rien, c'est celui de nécessité. Supposer quelque acte, quelque effet qui ne dérive pas d'un principe actif, c'est vraiment supposer des effets sans cause, c'est tomber dans le cercle vicieux. Ou il n'y a point de premiere impulsion, ou toute premiere impulsion n'a nulle cause antérieure, & il n'y a point de véritable volonté sans liberté. L'homme est *donc libre dans* ses actions, & comme tel animé d'une substance immatérielle, c'est mon troisieme article de foi. De ces trois premiers vous déduirez aisément tous les autres, sans que je continue à les compter.

Si l'homme est actif & libre, il agit de lui-même; tout ce qu'il fait librement n'entre point dans le systême ordonné de la Providence, & ne peut lui être imputé. Elle ne veut point le mal que fait l'homme, en abusant de la liberté qu'elle lui donne, mais elle ne l'empêche pas de le faire; soit que de la part d'un être si foible ce mal soit nul à ses yeux; soit qu'elle ne pût l'empêcher sans gêner sa liberté, & faire un mal plus grand en dégradant sa nature. Elle l'a fait libre afin qu'il fît, non le mal, mais le bien par choix. Elle l'a mis en état de faire ce choix, en usant bien des facultés dont elle l'a doué: mais elle a tellement borné ses forces, que l'abus de la liberté qu'elle lui laisse, ne peut troubler l'ordre général. Le mal que l'homme fait, retombe sur lui, sans rien changer au systême du monde, sans empêcher que l'espece humaine elle-même ne se conserve malgré qu'elle en ait. Murmurer de ce que Dieu ne l'empêche pas de faire le mal, c'est murmurer de ce qu'il la fit d'une nature excellente, de ce qu'il mit à ses actions la moralité qui les ennoblit, de ce qu'il lui donna droit à la vertu. La suprême jouissance est dans le contentement de soi, c'est pour mériter & obtenir ce contentement que nous sommes placés sur la terre & doués de la liberté, que nous sommes tentés par les passions & retenus par la conscience. Que pouvoit de plus en notre faveur la puissance Divine elle-même? Pouvoit-elle mettre de la contradiction dans notre nature, & donner le prix d'avoir bien fait à qui n'eut pas le pouvoir de mal faire? Quoi! pour empêcher l'homme d'être méchant faloit-il le borner à l'instinct & le faire bête? Non, Dieu de

mon ame, je ne te reprocherai jamais de l'avoir faite à ton image, afin que je puſſe être libre, bon & heureux comme toi.

C'eſt l'abus de nos facultés qui nous rend malheureux & méchans. Nos chagrins, nos ſoucis, nos peines nous viennent de nous. Le mal moral eſt inconteſtablement notre ouvrage, & le mal phyſique ne ſeroit rien ſans nos vices qui nous l'ont rendu ſenſible. N'eſt-ce pas pour nous conſerver que la Nature nous fait ſentir nos beſoins ? La douleur du corps n'eſt-elle pas un ſigne que la machine ſe dérange, & un avertiſſement d'y pourvoir ? La mort.... les méchans n'empoiſonnent-ils pas leur vie & la nôtre ? Qui eſt-ce qui voudroit toujours vivre ? La mort eſt le remede aux maux que vous vous faites; la Nature a voulu que vous ne ſouffriſſiez pas toujours. Combien l'homme vivant dans la ſimplicité primitive eſt ſujet à peu de maux ! Il vit preſque ſans maladies ainſi que ſans paſſions, & ne prévoit ni ne ſent la mort; quand il la ſent, ſes miſeres la lui rendent deſirable : dès-lors elle n'eſt plus un mal pour lui. Si nous nous contentions d'être ce que nous ſommes, nous n'aurions point à déplorer notre ſort; mais pour chercher un bien-être imaginaire nous nous donnons mille maux réels. Qui ne ſait pas ſupporter un peu de ſouffrance doit s'attendre à beaucoup ſouffrir. Quand on a gâté ſa conſtitution par une vie déréglée, on la veut rétablir par des remedes; au mal qu'on ſent on ajoute celui qu'on craint; la prévoyance de la mort la rend horrible & l'accélere ; plus on la veut fuir, plus on la ſent ; & l'on meurt de frayeur durant toute ſa vie, en murmurant contre la Nature, des maux qu'on s'eſt faits en l'offenſant.

F 2

Homme, ne cherche plus l'auteur du mal ; cet auteur c'eſt toi-même. Il n'exiſte point d'autre mal que celui que tu fais ou que tu ſouffres, & l'un & l'autre te vient de toi. Le mal général ne peut être que dans le déſordre, & je vois dans le ſyſtême du monde un ordre qui ne ſe dément point. Le mal particulier n'eſt que dans le ſentiment de l'être qui ſouffre ; & ce ſentiment, l'homme ne l'a pas reçu de la Nature, il ſe l'eſt donné. La douleur a peu de priſe ſur quiconque, ayant peu réfléchi, n'a ni ſouvenir, ni prévoyance. Otez nos funeſtes progrès, ôtez nos erreurs & nos vices, ôtez l'ouvrage de l'homme, & tout eſt bien.

Où tout eſt bien, rien n'eſt injuſte. La juſtice eſt inſéparable de la bonté. Or la bonté eſt l'effet néceſſaire d'une puiſſance ſans borne & de l'amour de ſoi, eſſentiel à tout être qui le ſent. Celui qui peut tout, étend, pour ainſi dire, ſon exiſtence avec celle des êtres. Produire & conſerver ſont l'acte perpétuel de la puiſſance ; elle n'agit point ſur ce qui n'eſt pas ; Dieu n'eſt pas le Dieu des morts, il ne pourroit être deſtructeur & méchant ſans ſe nuire. Celui qui peut tout ne peut vouloir que ce qui eſt bien (30). Donc l'Etre ſouverainement bon, parce qu'il eſt ſouverainement puiſſant, doit être auſſi ſouverainement juſte, autrement il ſe contrediroit lui-même ; car l'amour de l'ordre qui le produit s'appelle *bonté*, & l'amour de l'ordre qui le conſerve s'appelle *juſtice.*

(30) Quand les Anciens appelloient *Optimus Maximus*, le Dieu ſuprême, ils diſoient, très-vrai ; mais en diſant *Maximus Optimus*, ils auroient parlé plus exactement, puiſque ſa bonté vient de ſa puiſſance, il eſt bon parce qu'il eſt grand.

Dieu, dit-on, ne doit rien à ses créatures; je crois qu'il leur doit tout ce qu'il leur promit en leur donnant l'être. Or c'est leur promettre un bien, que de leur en donner l'idée & de leur en faire sentir le besoin. Plus je rentre en moi, plus je me consulte, & plus je lis ces mots écrits dans mon ame; *sois juste & tu seras heureux.* Il n'en est rien pourtant, à considérer l'état présent des choses : le méchant prospere, & le juste reste opprimé. Voyez aussi quelle indignation s'allume en nous quand cette attente est frustrée! La conscience s'éleve & murmure contre son Auteur; elle lui crie en gémissant : tu m'as trompé!

Je t'ai trompé, téméraire! & qui te l'a dit? Ton ame est-elle anéantie? As-tu cessé d'exister? O Brutus! ô mon fils! ne souille point ta noble vie en la finissant : ne laisse point ton espoir & ta gloire avec ton corps aux champs de Philippes. Pourquoi dis-tu : la vertu n'est rien, quand tu vas jouir du prix de la tienne? Tu vas mourir, penses-tu; non, tu vas vivre, & c'est alors que je tiendrai tout ce que je t'ai promis.

On diroit, aux murmures des impatiens mortels, que Dieu leur doit la récompense avant le mérite, & qu'il est obligé de payer leur vertu d'avance. Oh! soyons bons premierement, & puis nous serons heureux. N'exigeons pas le prix avant la victoire, ni le salaire avant le travail. Ce n'est point dans la lice, disoit Plutarque, que les vainqueurs de nos jeux sacrés sont couronnés, c'est après qu'ils l'ont parcourue.

Si l'ame est immatérielle, elle peut survivre au corps; & si elle lui survit la Providence est justifiée. Quand je n'aurois d'autre preuve de l'immatérialité de l'ame, que le

triomphe du méchant, & l'oppression du juste en ce monde cela seul m'empêcheroit d'en douter. Une si choquante dissonance dans l'harmonie universelle, me feroit chercher à la résoudre. Je me dirois : tout ne finit pas pour nous avec la vie, tout rentre dans l'ordre à la mort. J'aurois, à la vérité, l'embarras de me demander où est l'homme, quand tout ce qu'il avoit de sensible est détruit. Cette question n'est plus une difficulté pour moi, sitôt que j'ai reconnu deux substances. Il est très-simple que durant ma vie corporelle n'appercevant rien que par mes sens, ce qui ne leur est point soumis m'échappe. Quand l'union du corps & de l'ame est rompue, je conçois que l'un peut se dissoudre & l'autre se conserver. Pourquoi la destruction de l'un entraîneroit-elle la destruction de l'autre? Au contraire, étant de natures si différentes, ils étoient, par leur union, dans un état violent; & quand cette union cesse, ils rentrent tous deux dans leur état naturel. La substance active & vivante regagne toute la force qu'elle employoit à mouvoir la substance passive & morte. Hélas! je le sens trop par mes vices; l'homme ne vit qu'à moitié durant sa vie, & la vie de l'ame ne commence qu'à la mort du corps.

Mais quelle est cette vie, & l'ame est-elle immortelle par sa nature? Je l'ignore. Mon entendement borné ne conçoit rien sans bornes; tout ce qu'on appelle infini m'échappe. Que puis-je nier, affirmer, quels raisonnemens puis-je faire sur ce que je ne puis concevoir? Je crois que l'ame survit au corps assez pour le maintien de l'ordre; qui sait si c'est assez pour durer toujours? Toutefois je conçois comment le corps

s'uſe & ſe détruit par la diviſion des parties, mais je ne puis concevoir une deſtruction pareille de l'être penſant; & n'imaginant point comment il peut mourir, je préſume qu'il ne meurt pas. Puiſque cette préſomption me conſole, & n'a rien de déraiſonnable, pourquoi craindrois-je de m'y livrer?

Je ſens mon ame, je la connois par le ſentiment & par la penſée; je ſais qu'elle eſt, ſans ſavoir quelle eſt ſon eſſence; je ne puis raiſonner ſur des idées que je n'ai pas. Ce que je ſais bien, c'eſt que l'identité du *moi* ne ſe prolonge que par la mémoire, & que pour être le même en effet, il faut que je me ſouvienne d'avoir été. Or, je ne ſaurois me rappeller après ma mort ce que j'ai été durant ma vie, que je ne me rappelle auſſi ce que j'ai ſenti, par conſéquent ce que j'ai fait; & je ne doute point que ce ſouvenir ne faſſe un jour la félicité des bons & le tourment des méchans. Ici bas mille paſſions ardentes abſorbent le ſentiment interne, & donnent le change aux remords. Les humiliations, les diſgraces, qu'attire l'exercice des vertus, empêchent d'en ſentir tous les charmes. Mais quand, délivrés des illuſions que nous font le corps & les ſens, nous jouirons de la contemplation de l'Etre ſuprême & des vérités éternelles, dont il eſt la ſource, quand la beauté de l'ordre frappera toutes les puiſſances de notre ame, & que nous ſerons uniquement occupés à comparer ce que nous avons fait avec ce que nous avons dû faire, c'eſt alors que la voix de la conſcience reprendra ſa force & ſon empire; c'eſt alors que la volupté pure qui naît du contentement de ſoi-même, & le regret amer de s'être avili, diſtingueront par des ſentimens inépuiſables le ſort que chacun ſe ſera préparé. Ne me deman-

dez point, ô mon bon ami, s'il y aura d'autres ſources de bonheur & de peines; je l'ignore, & c'eſt aſſez de celles que j'imagine pour me conſoler de cette vie & m'en faire eſpérer une autre. Je ne dis point que les bons ſeront récompenſés; car quel autre bien peut attendre un être excellent, que d'exiſter ſelon ſa nature? Mais je dis qu'ils ſeront heureux, parce que leur Auteur, l'Auteur de toute juſtice les ayant faits ſenſibles, ne les a pas faits pour ſouffrir; & que n'ayant point abuſé de leur liberté ſur la terre, ils n'ont pas trompé leur deſtination par leur faute; ils ont ſouffert pourtant dans cette vie, ils ſeront donc dédommagés dans une autre. Ce ſentiment eſt moins fondé ſur le mérite de l'homme, que ſur la notion de bonté qui me ſemble inſéparable de l'eſſence divine. Je ne fais que ſuppoſer les loix de l'ordre obſervées, & Dieu conſtant à lui-même (31).

Ne me demandez pas non plus ſi les tourmens des méchans ſeront éternels, & s'il eſt de la bonté de l'Auteur de leur être de les condamner à ſouffrir toujours. Je l'ignore encore, & n'ai point la vaine curioſité d'éclaircir des queſtions inutiles. Que m'importe ce que deviendront les méchans? je prends peu d'intérêt à leur ſort. Toutefois j'ai peine à croire qu'ils ſoient condamnés à des tourmens ſans fin. Si la ſuprême Juſtice ſe venge, elle ſe venge dès cette vie. Vous & vos erreurs, ô nations! êtes ſes miniſtres. Elle employe les maux que vous vous faites, à punir

(31) *Non pas pour nous, non pas pour nous, Seigneur,*
Mais pour ton nom, mais pour ton propre honneur,
O Dieu! fais-nous revivre! Pſ. 115.

les crimes qui les ont attirés. C'eſt dans vos cœurs inſatiables, rongés d'envie, d'avarice & d'ambition, qu'au ſein de vos fauſſes proſpérités les paſſions vengereſſes puniſſent vos forfaits. Qu'eſt-il beſoin d'aller chercher l'enfer dans l'autre vie ? il eſt dès celle-ci dans le cœur des méchans.

Où finiſſent nos beſoins périſſables, où ceſſent nos deſirs inſenſés, doivent ceſſer auſſi nos paſſions & nos crimes. De quelle perverſité de purs eſprits ſeroient-ils ſuſceptibles ? N'ayant beſoin de rien, pourquoi ſeroient-ils méchans ? Si, deſtitués de nos ſens groſſiers, tout leur bonheur eſt dans la contemplation des êtres, ils ne ſauroient vouloir que le bien ; & quiconque ceſſe d'être méchant, peut-il être à jamais miſérable ? Voilà ce que j'ai du penchant à croire, ſans prendre peine à me décider là-deſſus. O Etre clément & bon ! quels que ſoient tes décrets, je les adore ; ſi tu punis éternellement les méchans, j'anéantis ma foible raiſon devant ta juſtice. Mais ſi les remords de ces infortunés doivent s'éteindre avec le tems, ſi leurs maux doivent finir, & ſi la même paix nous attend tous également un jour, je t'en loue. Le méchant n'eſt-il pas mon frere ? Combien de fois j'ai été tenté de lui reſſembler ? Que, délivré de ſa miſere, il perde auſſi la malignité qui l'accompagne ; qu'il ſoit heureux ainſi que moi ; loin d'exciter ma jalouſie, ſon bonheur ne fera qu'ajouter au mien.

C'eſt ainſi que, contemplant Dieu dans ſes œuvres, & l'étudiant par ceux de ſes attributs qu'il m'importoit de connoître, je ſuis parvenu à étendre & augmenter par degrés l'idée, d'abord imparfaite & bornée, que je me faiſois de

cet Etre immenſe. Mais ſi cette idée eſt devenue plus noble & plus grande, elle eſt auſſi moins proportionnée à la raiſon humaine. A meſure que j'approche en eſprit de l'éternelle lumiere, ſon éclat m'éblouit, me trouble, & je ſuis forcé d'abandonner toutes les notions terreſtres qui m'aidoient à l'imaginer. Dieu n'eſt plus corporel & ſenſible; la ſuprême Intelligence qui régit le monde n'eſt plus le monde même: j'éleve & fatigue en vain mon eſprit à concevoir ſon eſſence. Quand je penſe que c'eſt elle qui donne la vie & l'activité à la ſubſtance vivante & active qui régit les corps animés; quand j'entends dire que mon ame eſt ſpirituelle & que Dieu eſt un eſprit, je m'indigne contre cet aviliſſement de l'eſſence divine, comme ſi Dieu & mon ame étoient de même nature; comme ſi Dieu n'étoit pas le ſeul Etre abſolu, le ſeul vraiment actif, ſentant, penſant, voulant par lui-même, & duquel nous tenons la penſée, le ſentiment, l'activité, la volonté, la liberté, l'être. Nous ne ſommes libres que parce qu'il veut que nous le ſoyons, & ſa ſubſtance inexplicable eſt à nos ames ce que nos ames ſont à nos corps. S'il a créé la matiere, les corps, les eſprits, le monde, je n'en ſais rien. L'idée de création me confond & paſſe ma portée, je la crois autant que je la puis concevoir, mais je ſais qu'il a formé l'univers & tout ce qui exiſte, qu'il a tout fait, tout ordonné. Dieu eſt éternel, ſans doute; mais mon eſprit peut-il embraſſer l'idée de l'éternité? Pourquoi me payer de mots ſans idée? Ce que je conçois, c'eſt qu'il eſt avant les choſes, qu'il ſera tant qu'elles ſubſiſteront, & qu'il ſeroit même au-delà, ſi tout

devoit finir un jour. Qu'un Etre que je ne conçois pas donne l'existence à d'autres êtres, cela n'est qu'obscur & incompréhensible ; mais que l'être & le néant se convertissent d'eux-mêmes l'un dans l'autre, c'est une contradiction palpable, c'est une claire absurdité.

Dieu est intelligent, mais comment l'est-il ? L'homme est intelligent quand il raisonne, & la suprême Intelligence n'a pas besoin de raisonner ; il n'y a pour elle ni prémisses, ni conséquences, il n'y a pas même de proposition ; elle est purement intuitive, elle voit également tout ce qui est, & tout ce qui peut être ; toutes les vérités ne sont pour elle qu'une seule idée, comme tous les lieux un seul point, & tous les tems un seul moment. La puissance humaine agit par des moyens, la puissance Divine agit par elle-même ; Dieu peut, parce qu'il veut, sa volonté fait son pouvoir. Dieu est bon, rien n'est plus manifeste : mais la bonté dans l'homme est l'amour de ses semblables, & la bonté de Dieu est l'amour de l'ordre ; car c'est par l'ordre qu'il maintient ce qui existe, & lie chaque partie avec le tout. Dieu est juste ; j'en suis convaincu, c'est une suite de sa bonté ; l'injustice des hommes est leur œuvre & non pas la sienne : le désordre moral, qui dépose contre la Providence aux yeux des Philosophes, ne fait que la démontrer aux miens. Mais la justice de l'homme est de rendre à chacun ce qui lui appartient, & la justice de Dieu de demander compte à chacun de ce qu'il lui a donné.

Que si je viens à découvrir successivement ces attributs dont je n'ai nulle idée absolue, c'est par des conséquences

forcées, c'eſt par le bon uſage de ma raiſon : mais je les affirme ſans les comprendre, & dans le fond, c'eſt n'affirmer rien. J'ai beau me dire, Dieu eſt ainſi ; je le ſens, je me le prouve ; je n'en conçois pas mieux comment Dieu peut être ainſi.

Enfin plus je m'efforce de contempler ſon eſſence infinie, moins je la conçois ; mais elle eſt, cela me ſuffit ; moins je la conçois, plus je l'adore. Je m'humilie, & lui dis : Etre des êtres, je ſuis, parce que tu es ; c'eſt m'élever à ma ſource que de te méditer ſans ceſſe. Le plus digne uſage de ma raiſon eſt de s'anéantir devant toi : c'eſt mon raviſſement d'eſprit, c'eſt le charme de ma foibleſſe de me ſentir accablé de ta grandeur.

Après avoir ainſi de l'impreſſion des objets ſenſibles, & du ſentiment intérieur qui me porte à juger des cauſes ſelon mes lumieres naturelles, déduit les principales vérités qu'il m'importoit de connoître ; il me reſte à chercher quelles maximes j'en dois tirer pour ma conduite, & quelles regles je dois me preſcrire pour remplir ma deſtination ſur la terre, ſelon l'intention de celui qui m'y a placé. En ſuivant toujours ma méthode, je ne tire point ces regles des principes d'une haute philoſophie, mais je les trouve au fond de mon cœur écrites par la Nature en caracteres ineffaçables. Je n'ai qu'à me conſulter ſur ce que je veux faire : tout ce que je ſens être bien eſt bien, tout ce que je ſens être mal eſt mal : le meilleur de tous les Caſuiſtes eſt la conſcience, & ce n'eſt que quand on marchande avec elle, qu'on a recours aux ſubtilités du raiſonnement. Le premier de tous les ſoins

eſt celui de ſoi-même ; cependant combien de fois la voix intérieure nous dit qu'en faiſant notre bien aux dépens d'autrui, nous faiſons mal ! Nous croyons ſuivre l'impulſion de la Nature, & nous lui réſiſtons : en écoutant ce qu'elle dit à nos ſens, nous mépriſons ce qu'elle dit à nos cœurs ; l'être actif obéit, l'être paſſif commande. La conſcience eſt la voix de l'ame, les paſſions ſont la voix du corps. Eſt-il étonnant que ſouvent ces deux langages ſe contrediſent, & alors lequel faut-il écouter ? Trop ſouvent la raiſon nous trompe, nous n'avons que trop acquis le droit de la récuſer ; mais la conſcience ne trompe jamais, elle eſt le vrai guide de l'homme ; elle eſt à l'ame ce que l'inſtinct eſt au corps (32) ; qui la ſuit, obéit à la Nature, & ne craint point de s'égarer Ce point eſt important, pourſuivit mon bienfaicteur, voyant que j'allois l'interrompre ; ſouffrez que je m'arrête un peu plus à l'éclaircir.

(32) La Philoſophie moderne qui n'admet que ce qu'elle explique, n'a garde d'admettre cette obſcure faculté appellée *inſtinct*, qui paroit guider, ſans aucune connoiſſance acquiſe, les animaux vers quelque fin. L'inſtinct, ſelon l'un de nos plus ſages philoſophes, n'eſt qu'une habitude privée de réflexion, mais acquiſe en réfléchiſſant ; & de la maniere dont il explique ce progrès, on doit conclure que les enfans réfléchiſſent plus que les hommes ; paradoxe aſſez étrange pour valoir la peine d'être examiné. Sans entrer ici dans cette diſcuſſion, je demande quel nom je dois donner à l'ardeur avec laquelle mon chien fait la guerre aux taupes qu'il ne mange point, à la patience avec laquelle il les guette quelquefois des heures entieres, & à l'habileté avec laquelle il les ſaiſit, les jette hors terre au moment qu'elles pouſſent, & les tue enſuite pour les laiſſer là, ſans que jamais perſonne l'ait dreſſé à cette chaſſe, & lui ait appris qu'il y avoit là des tau-

Toute la moralité de nos actions est dans le jugement que nous en portons nous-mêmes. S'il est vrai que le bien soit bien, il doit l'être au fond de nos cœurs comme dans nos œuvres ; & le premier prix de la justice est de sentir qu'on la pratique. Si la bonté morale est conforme à notre nature, l'homme ne sauroit être sain d'esprit ni bien constitué, qu'autant qu'il est bon. Si elle ne l'est pas, & que l'homme soit méchant naturellement, il ne peut cesser de l'être sans se corrompre, & la bonté n'est en lui qu'un vice contre Nature. Fait pour nuire à ses semblables comme le loup pour égorger sa proie, un homme humain seroit un animal aussi dépravé qu'un loup pitoyable, & la vertu seule nous laisseroit des remords.

Rentrons en nous-mêmes, ô mon jeune ami ! examinons, tout intérêt personnel à part, à quoi nos penchans

pes ? Je demande encore, & ceci est plus important, pourquoi la premiere fois que j'ai menacé ce même chien, il s'est jetté le dos contre terre, les pattes repliées, dans une attitude suppliante & la plus propre à me toucher ; posture dans laquelle il se fût bien gardé de rester, si, sans me laisser fléchir, je l'eusse battu dans cet état ? Quoi ! mon chien tout petit encore, & ne faisant presque que de naitre, avoit-il acquis déjà des idées morales, savoit-il ce que c'étoit que clémence & générosité ? sur quelles lumieres acquises espéroit-il m'appaiser en s'abandonnant ainsi à ma discrétion ? Tous les chiens du monde font à peu près la même chose dans le même cas, & je ne dis rien ici que chacun ne puisse vérifier. Que les Philosophes, qui rejettent si dédaigneusement l'instinct, veuillent bien expliquer ce fait par le seul jeu des sensations & des connoissances qu'elles nous font acquérir : qu'ils l'expliquent d'une maniere satisfaisante pour tout homme sensé : alors je n'aurai plus rien à dire, & je ne parlerai plus d'instinct.

nous portent. Quel spectacle nous flatte le plus, celui des tourmens ou du bonheur d'autrui? Qu'est-ce qui nous est le plus doux à faire, & nous laisse une impression plus agréable après l'avoir fait, d'un acte de bienfaisance ou d'un acte de méchanceté? Pour qui vous intéressez-vous sur vos théâtres? Est-ce aux forfaits que vous prenez plaisir; est-ce à leurs auteurs punis que vous donnez des larmes? Tout nous est indifférent, disent-ils, hors nôtre intérêt; & tout au contraire, les douceurs de l'amitié, de l'humanité, nous consolent dans nos peines; &, même dans nos plaisirs, nous serions trop seuls, trop misérables, si nous n'avions avec qui les partager. S'il n'y a rien de moral dans le cœur de l'homme, d'où lui viennent donc ces transports d'admiration pour les actions héroïques, ces ravissemens d'amour pour les grandes ames? Cet enthousiasme de la vertu, quel rapport a-t-il avec notre intérêt privé? Pourquoi voudrois-je être Caton qui déchire ses entrailles, plutôt que César triomphant? Otez de nos cœurs cet amour du beau, vous ôtez tout le charme de la vie. Celui dont les viles passions ont étouffé dans son ame étroite ces sentimens délicieux; celui qui, à force de se concentrer au-dedans de lui, vient à bout de n'aimer que lui-même, n'a plus de transports, son cœur glacé ne palpite plus de joie, un doux attendrissement n'humecte jamais ses yeux, il ne jouit plus de rien; le malheureux ne sent plus, ne vit plus; & il est déjà mort.

Mais quel que soit le nombre des méchans sur la terre, il est peu de ces ames cadavéreuses devenues insensibles, hors

leur intérêt, à tout ce qui est juste & bon. L'iniquité ne plait qu'autant qu'on en profite; dans tout le reste on veut que l'innocent soit protégé. Voit-on dans une rue ou sur un chemin quelque acte de violence & d'injustice : à l'instant un mouvement de colere & d'indignation s'éleve au fond du cœur, & nous porte à prendre la défense de l'opprimé; mais un devoir plus puissant nous retient, & les loix nous ôtent le droit de protéger l'innocence. Au contraire si quelque acte de clémence ou de générosité frappe nos yeux, quelle admiration, quel amour il nous inspire! Qui est-ce qui ne se dit pas : j'en voudrois avoir fait autant? Il nous importe surement fort peu qu'un homme ait été méchant ou juste il y a deux mille ans; & cependant le même intérêt nous affecte dans l'Histoire ancienne, que si tout cela s'étoit passé de nos jours. Que me font à moi les crimes de Catilina? Ai-je peur d'être sa victime? Pourquoi donc ai-je de lui la même horreur que s'il étoit mon contemporain? Nous ne haïssons pas seulement les méchans parce qu'ils nous nuisent; mais parce qu'ils sont méchans. Non-seulement nous voulons être heureux, nous voulons aussi le bonheur d'autrui; & quand ce bonheur ne coûte rien au nôtre, il l'augmente. Enfin l'on a, malgré soi, pitié des infortunés; quand on est témoin de leur mal, on en souffre. Les plus pervers ne sauroient perdre tout-à-fait ce penchant: souvent il les met en contradiction avec eux-mêmes. Le voleur qui dépouille les passans, couvre encore la nudité du pauvre; & le plus féroce assassin soutient un homme tombant en défaillance.

On parle du cri des remords, qui punit en secret les crimes cachés,

cachés, & les met ſi ſouvent en évidence. Hélas! qui de nous n'entendit jamais cette importune voix? On parle par expérience, & l'on voudroit étouffer ce ſentiment tyrannique qui nous donne tant de tourment. Obéiſſons à la Nature, nous connoîtrons avec quelle douceur elle regne, & quel charme on trouve après l'avoir écoutée, à ſe rendre un bon témoignage de ſoi. Le méchant ſe craint & ſe fuit; il s'égaye en ſe jettant hors de lui-même; il tourne autour de lui des yeux inquiets, & cherche un objet qui l'amuſe; ſans la ſatyre amere, ſans la raillerie inſultante, il ſeroit toujours triſte; le ris moqueur eſt ſon ſeul plaiſir. Au contraire, la ſérénité du juſte eſt intérieure; ſon ris n'eſt point de malignité, mais de joie: il en porte la ſource en lui-même; il eſt auſſi gai ſeul qu'au milieu d'un cercle; il ne tire pas ſon contentement de ceux qui l'approchent, il le leur communique.

Jettez les yeux ſur toutes les Nations du monde, parcourez toutes les Hiſtoires. Parmi tant de cultes inhumains & bizarres, parmi cette prodigieuſe diverſité de mœurs & de caracteres, vous trouverez par-tout les mêmes idées de juſtice & d'honnêteté, par-tout les mêmes principes de morale, par-tout les mêmes notions du bien & du mal. L'ancien paganiſme enfanta des Dieux abominables qu'on eût punis ici-bas comme des ſcélérats, & qui n'offroient pour tableau du bonheur ſuprême, que des forfaits à commetre & des paſſions à contenter. Mais le vice, armé d'une autorité ſacrée, deſcendoit en vain du ſéjour éternel, l'inſtinct moral le repouſſoit du cœur des humains. En célébrant les débauches de Jupiter, on admiroit la continence de Xénocrate; la chaſte Lucrece

adoroit l'impudique Vénus; l'intrépide Romain ſacrifioit à la Peur; il invoquoit le Dieu qui mutila ſon pere, & mouroit ſans murmure de la main du ſien : les plus mépriſables Divinités furent ſervies par les plus grands hommes. La ſainte voix de la Nature, plus forte que celle des Dieux, ſe faiſoit reſpecter ſur la terre, & ſembloit reléguer dans le Ciel le crime avec les coupables.

Il eſt donc au fond des ames un principe inné de juſtice & de vertu, ſur lequel, malgré nos propres maximes, nous jugeons nos actions & celles d'autrui comme bonnes ou mauvaiſes ; & c'eſt à ce principe que je donne le nom de conſcience.

Mais à ce mot j'entends s'élever de toutes parts la clameur des prétendus ſages : erreurs de l'enfance, préjugés de l'éducation, s'écrient-ils tous de concert ! Il n'y a rien dans l'eſprit humain que ce qui s'y introduit par l'expérience; & nous ne jugeons d'aucune choſe que ſur des idées acquiſes. Ils font plus ; cet accord évident & univerſel de toutes les Nations, ils l'oſent rejetter ; & contre l'éclatante uniformité du jugement des hommes, ils vont chercher dans les ténebres quelque exemple obſcur & connu d'eux ſeuls, comme ſi tous les penchans de la Nature étoient anéantis par la dépravation d'un peuple, & que ſitôt qu'il eſt des monſtres, l'eſpece ne fût plus rien. Mais que ſervent au ſceptique Montaigne les tourmens qu'il ſe donne pour déterrer en un coin du monde une coutume oppoſée aux notions de la juſtice ? Que lui ſert de donner aux plus ſuſpects voyageurs l'autorité qu'il refuſe aux Ecrivains les

plus célebres ? Quelques usages incertains & bizarres, fondés sur des causes locales qui nous sont inconnues, détruiront-ils l'induction générale tirée du concours de tous les peuples, opposés en tout le reste, & d'accord sur ce seul point ? O Montaigne ! toi qui te piques de franchise & de vérité, sois sincere & vrai, si un Philosophe peut l'être, & dis-moi s'il est quelque pays sur la terre où ce soit un crime de garder sa foi, d'être clément, bienfaisant, généreux ; où l'homme de bien soit méprisable, & le perfide honoré ?

Chacun, dit-on, concourt au bien public pour son intérêt ; mais d'où vient donc que le juste y concourt à son préjudice ? Qu'est-ce qu'aller à la mort pour son intérêt ? Sans doute nul n'agit que pour son bien ; mais s'il n'est un bien moral dont il faut tenir compte, on n'expliquera jamais par l'intérêt propre que les actions des méchans. Il est même à croire qu'on ne tentera point d'aller plus loin. Ce seroit une trop abominable philosophie que celle où l'on seroit embarrassé des actions vertueuses ; où l'on ne pourroit se tirer d'affaire qu'en leur controuvant des intentions basses & des motifs sans vertu, où l'on seroit forcé d'avilir Socrate & de calomnier Régulus. Si jamais de pareilles doctrines pouvoient germer parmi nous, la voix de la Nature, ainsi que celle de la raison s'éleveroient incessamment contre elles, & ne laisseroient jamais à un seul de leurs partisans l'excuse de l'être de bonne foi.

Mon dessein n'est pas d'entrer ici dans des discussions métaphysiques qui passent ma portée & la vôtre, & qui,

dans le fond, ne menent à rien. Je vous ai déja dit que je ne voulois pas philosopher avec vous, mais vous aider à consulter votre cœur. Quand tous les Philosophes prouveroient que j'ai tort, si vous sentez que j'ai raison, je n'en veux pas davantage.

Il ne faut pour cela que vous faire distinguer nos idées acquises de nos sentimens naturels; car nous sentons avant de connoître, & comme nous n'apprenons point à vouloir notre bien & à fuir notre mal, mais que nous tenons cette volonté de la Nature, de même l'amour du bon & la haine du mauvais nous sont aussi naturels que l'amour de nous-mêmes. Les actes de la conscience ne sont pas des jugemens, mais des sentimens; quoique toutes nos idées nous viennent du dehors, les sentimens qui les apprécient sont au-dedans de nous, & c'est par eux seuls que nous connoissons la convenance ou disconvenance qui existe entre nous & les choses que nous devons rechercher ou fuir.

Exister pour nous, c'est sentir; notre sensibilité est incontestablement antérieure à notre intelligence, & nous avons eu des sentimens avant des idées (*). Quelle que soit la cause de notre être, elle a pourvu à notre conser-

(*) A certains égards les idées sont des sentimens & les sentimens sont des idées. Les deux noms conviennent à toute perception qui nous occupe & de son objet, & de nous-mêmes qui en sommes affectés : il n'y a que l'ordre de cette affection qui détermine le nom qui lui convient. Lorsque premiérement occupés de l'objet nous ne pensons à nous que par réflexion, c'est une idée ; au contraire quand l'impression reçue excite notre premiere attention, & que nous ne pensons que par réflexion à l'objet qui la cause, c'est un sentiment.

vation en nous donnant des ſentimens convenables à notre nature, & l'on ne ſauroit nier qu'au moins ceux-là ne ſoient innés. Ces ſentimens, quant à l'individu, ſont l'amour de ſoi, la crainte de la douleur, l'horreur de la mort, le deſir du bien-être. Mais ſi, comme on n'en peut douter, l'homme eſt ſociable par ſa nature, ou du moins fait pour le devenir, il ne peut l'être que par d'autres ſentimens innés, relatifs à ſon eſpece ; car à ne conſidérer que le beſoin phyſique, il doit certainement diſperſer les hommes au lieu de les rapprocher. Or c'eſt du ſyſtême moral, formé par ce double rapport, à ſoi-même & à ſes ſemblables, que naît l'impulſion de la conſcience. Connoître le bien, ce n'eſt pas l'aimer : l'homme n'en a pas la connoiſſance innée ; mais ſitôt que ſa raiſon le lui fait connoître, ſa conſcience le porte à l'aimer : c'eſt ce ſentiment qui eſt inné.

Je ne crois donc pas, mon ami, qu'il ſoit impoſſible d'expliquer par des conſéquences de notre nature, le principe immédiat de la conſcience indépendant de la raiſon même ; & quand cela ſeroit impoſſible, encore ne ſeroit-il pas néceſſaire : car puiſque ceux qui nient ce principe admis & reconnu par tout le genre humain, ne prouvent point qu'il n'exiſte pas, mais ſe contentent de l'affirmer ; quand nous affirmons qu'il exiſte, nous ſommes tout auſſi bien fondés qu'eux, & nous avons de plus le témoignage intérieur, & la voix de la conſcience qui dépoſe pour elle-même. Si les premieres lueurs du jugement nous éblouiſſent & confondent d'abord les objets à nos regards, attendons que nos foibles yeux ſe rouvrent, ſe raffermiſſent, & bientôt nous reverrons

ces mêmes objets aux lumieres de la raiſon, tels que nous les montroit d'abord la Nature; ou plutôt, ſoyons plus ſimples & moins vains; bornons-nous aux premiers ſentimens que nous trouvons en nous-mêmes; puiſque c'eſt toujours à eux que l'étude nous ramene, quand elle ne nous a point égarés.

Conſcience! conſcience! inſtinct divin; immortelle & céleſte voix, guide aſſuré d'un être ignorant & borné, mais intelligent & libre; juge infaillible du bien & du mal, qui rends l'homme ſemblable à Dieu; c'eſt toi qui fais l'excellence de ſa nature & la moralité de ſes actions; ſans toi je ne ſens rien en moi qui m'éleve au-deſſus des bêtes, que le triſte privilege de m'égarer d'erreurs en erreurs à l'aide d'un entendement ſans regle, & d'une raiſon ſans principe.

Graces au Ciel, nous voilà délivrés de tout cet effrayant appareil de philoſophie; nous pouvons être hommes ſans être ſavans; diſpenſés de conſumer notre vie à l'étude de la morale, nous avons à moindres frais un guide plus aſſuré dans ce dédale immenſe des opinions humaines. Mais ce n'eſt pas aſſez que ce guide exiſte, il faut ſavoir le reconnoître & le ſuivre. S'il parle à tous les cœurs, pourquoi donc y en a-t-il ſi peu qui l'entendent? Eh! c'eſt qu'il nous parle la langue de la Nature, que tout nous a fait oublier. La conſcience eſt timide, elle aime la retraite & la paix; le monde & le bruit l'épouvantent: les préjugés dont on la fait naître ſont ſes plus cruels ennemis, elle fuit ou ſe tait devant eux; leur voix bruyante étouffe la ſienne, & l'empêche de ſe faire entendre; le fanatiſme oſe la contrefaire, & dicter

le crime en son nom. Elle se rebute enfin à force d'être éconduite; elle ne nous parle plus, elle ne nous répond plus; & après de si longs mépris pour elle, il en coûte autant de la rappeller qu'il en coûta de la bannir.

Combien de fois je me suis lassé dans mes recherches de la froideur que je sentois en moi! Combien de fois la tristesse & l'ennui, versant leur poison sur mes premieres méditations, me les rendirent insupportables! Mon cœur aride ne donnoit qu'un zele languissant & tiede à l'amour de la vérité. Je me disois, pourquoi me tourmenter à chercher ce qui n'est pas? Le bien moral n'est qu'une chimere; il n'y a rien de bon que les plaisirs des sens. O quand une fois on a perdu le goût des plaisirs de l'ame, qu'il est difficile de le reprendre! Qu'il est plus difficile encore de le prendre quand on ne l'a jamais eu! S'il existoit un homme assez misérable pour n'avoir rien fait en toute sa vie dont le souvenir le rendît content de lui-même, & bien-aise d'avoir vécu, cet homme seroit incapable de jamais se connoître; & faute de sentir quelle bonté convient à sa nature, il resteroit méchant par force, & seroit éternellement malheureux. Mais croyez-vous qu'il y ait sur la terre entiere un seul homme assez dépravé, pour n'avoir jamais livré son cœur à la tentation de bien faire? Cette tentation est si naturelle & si douce, qu'il est impossible de lui résister toujours; & le souvenir du plaisir qu'elle a produit *une fois*, suffit pour la rappeller sans cesse. Malheureusement elle est d'abord pénible à satisfaire; on a mille raisons pour se refuser au penchant de son cœur; la fausse prudence le resserre dans les bornes du *moi* humain;

il faut mille efforts de courage pour oſer les franchir. Se plaire à bien faire eſt le prix d'avoir bien fait, & ce prix ne s'obtient qu'après l'avoir mérité. Rien n'eſt plus aimable que la vertu, mais il en faut jouir pour la trouver telle. Quand on la veut embraſſer, ſemblable au Protée de la Fable, elle prend d'abord mille formes effrayantes, & ne ſe montre enfin ſous la ſienne qu'à ceux qui n'ont point lâché priſe.

Combattu ſans ceſſe par mes ſentimens naturels qui parloient pour l'intérêt commun, & par ma raiſon qui rapportoit tout à moi, j'aurois flotté toute ma vie dans cette continuelle alternative, faiſant le mal, aimant le bien, & toujours contraire à moi-même, ſi de nouvelles lumieres n'euſſent éclairé mon cœur; ſi la vérité qui fixa mes opinions, n'eût encore aſſuré ma conduite & ne m'eût mis d'accord avec moi. On a beau vouloir établir la vertu par la raiſon ſeule, quelle ſolide baſe peut-on lui donner? La vertu, diſent-ils, eſt l'amour de l'ordre : mais cet amour peut-il donc & doit-il l'emporter en moi ſur celui de mon bien-être? Qu'ils me donnent une raiſon claire & ſuffiſante pour le préférer. Dans le fond, leur prétendu principe eſt un pur jeu de mots; car je dis auſſi moi, que le vice eſt l'amour de l'ordre, pris dans un ſens différent. Il y a quelque ordre moral par-tout où il y a ſentiment & intelligence. La différence eſt, que le bon s'ordonne par rapport au tout, & que le méchant ordonne le tout par rapport à lui. Celui-ci ſe fait le centre de toutes choſes, l'autre meſure ſon rayon & ſe tient à la circonférence. Alors il eſt ordonné, par rapport au centre commun, qui eſt Dieu, & par rapport

à

à tous les cercles concentriques, qui sont les créatures. Si la Divinité n'est pas, il n'y a que le méchant qui raisonne, le bon n'est qu'un insensé.

O mon enfant! puissiez-vous sentir un jour de quel poids on est soulagé, quand, après avoir épuisé la vanité des opinions humaines & goûté l'amertume des passions, on trouve enfin si près de soi la route de la sagesse, le prix des travaux de cette vie, & la source du bonheur dont on a désespéré. Tous les devoirs de la loi naturelle, presque effacés de mon cœur par l'injustice des hommes, s'y retracent au nom de l'éternelle *justice*, qui me les impose & qui me les voit remplir. Je ne sens plus en moi que l'ouvrage & l'instrument du grand Etre qui veut le bien, qui le fait, qui fera le mien par le concours de mes volontés aux siennes, & par le bon usage de ma liberté : j'acquiesce à l'ordre qu'il établit, sûr de jouir moi-même un jour de cet ordre & d'y trouver ma félicité; car quelle félicité plus douce que de se sentir ordonné dans un systême où tout est bien? En proie à la douleur, je la supporte avec patience, en songeant qu'elle est passagere & qu'elle vient d'un corps qui n'est point à moi. Si je fais une bonne action sans témoin, je sais qu'elle est vue, & je prends acte pour l'autre vie de ma conduite en celle-ci. En souffrant une injustice, je me dis, l'Etre juste, qui régit tout, saura bien m'en dédommager; les besoins de mon corps, les miseres de ma vie me rendent l'idée de la mort plus supportable. Ce seront autant de liens de moins à rompre, quand il faudra tout quitter.

Pourquoi mon ame est-elle soumise à mes sens & enchaî-

née à ce corps qui l'aſſervit & la gêne ? Je n'en ſais rien ; ſuis-je entré dans les décrets de Dieu ? Mais je puis, ſans témérité, former de modeſtes conjectures. Je me dis, ſi l'eſprit de l'homme fût reſté libre & pur, quel mérite auroit-il d'aimer & ſuivre l'ordre qu'il verroit établi & qu'il n'auroit nul intérêt à troubler ? Il ſeroit heureux, il eſt vrai ; mais il manqueroit à ſon bonheur le degré le plus ſublime ; la gloire de la vertu & le bon témoignage de ſoi ; il ne ſeroit que comme les Anges, & ſans doute l'homme vertueux ſera plus qu'eux. Unie à un corps mortel, par des liens non moins puiſſans qu'incompréhenſibles, le ſoin de la conſervation de ce corps excite l'ame à rapporter tout à lui, & lui donne un intérêt contraire à l'ordre général qu'elle eſt pourtant capable de voir & d'aimer ; c'eſt alors que le bon uſage de ſa liberté devient à la fois le mérite & la récompenſe, & qu'elle ſe prépare un bonheur inaltérable, en combattant ſes paſſions terreſtres & ſe maintenant dans ſa premiere volonté.

Que ſi même, dans l'état d'abaiſſement où nous ſommes durant cette vie, tous nos premiers penchans ſont légitimes, ſi tous nos vices nous viennent de nous, pourquoi nous plaignons-nous d'être ſubjugués par eux ? Pourquoi reprochons-nous à l'Auteur des choſes, les maux que nous nous faiſons, & les ennemis que nous armons contre nous-mêmes ? Ah ! ne gâtons point l'homme ; il ſera toujours bon ſans peine, & toujours heureux ſans remords ! Les coupables qui ſe diſent forcés au crime, ſont auſſi menteurs que méchans ; comment ne voient-ils point que la foibleſſe dont ils ſe plaignent, eſt leur propre ouvrage ; que leur premiere dépra-

vation vient de leur volonté ; qu'à force de vouloir céder à leurs tentations, ils leur cedent enfin malgré eux & les rendent irréſiſtibles ? Sans doute il ne dépend plus d'eux de n'être pas méchans & foibles ; mais il dépendit d'eux de ne pas le devenir. O que nous reſterions aiſément maîtres de nous & de nos paſſions, même durant cette vie, ſi, lorſque nos habitudes ne ſont encore point acquiſes, lorſque notre eſprit commence à s'ouvrir, nous ſavions l'occuper des objets qu'il doit connoître, pour apprécier ceux qu'il ne connoit pas ; ſi nous voulions ſincerement nous éclairer, non pour briller aux yeux des autres, mais pour être bons & ſages ſelon notre nature, pour nous rendre heureux en pratiquant nos devoirs ! Cette étude nous paroit ennuyeuſe & pénible, parce que nous n'y ſongeons que déjà corrompus par le vice, déjà livrés à nos paſſions. Nous fixons nos jugemens & notre eſtime avant de connoître le bien & le mal ; & puis rapportant tout à cette fauſſe meſure, nous ne donnons à rien ſa juſte valeur.

Il eſt un âge, où le cœur libre encore, mais ardent, inquiet, avide du bonheur qu'il ne connoit pas, le cherche avec une curieuſe incertitude, & trompé par les ſens, ſe fixe enfin ſur ſa vaine image, & croit le trouver où il n'eſt point. Ces illuſions ont duré trop long-tems pour moi. Hélas ! je les ai trop tard connues, & n'ai pu tout-à-fait les détruire ; elles dureront autant que ce corps mortel qui les cauſe. Au moins elles ont beau me ſéduire, elles ne m'abuſent plus ; je les connois pour ce qu'elles ſont, en les ſuivant je les mépriſe. Loin d'y voir l'objet de mon

bonheur, j'y vois son obstacle. J'aspire au moment où, délivré des entraves du corps, je serai moi sans contradiction, sans partage, & n'aurai besoin que de moi pour être heureux; en attendant je le suis dès cette vie, parce que j'en compte pour peu tous les maux, que je la regarde comme presque étrangere à mon être, & que tout le vrai bien que j'en peux retirer dépend de moi.

Pour m'élever d'avance autant qu'il se peut à cet état de bonheur, de force & de liberté, je m'exerce aux sublimes contemplations. Je médite sur l'ordre de l'Univers, non pour l'expliquer par de vains systêmes, mais pour l'admirer sans cesse, pour adorer le sage Auteur qui s'y fait sentir. Je converse avec lui, je pénetre toutes mes facultés de sa divine essence; je m'attendris à ses bienfaits, je le bénis de ses dons, mais je ne le prie pas; que lui demanderois-je? qu'il changeât pour moi le cours des choses, qu'il fît des miracles en ma faveur? Moi qui dois aimer par-dessus tout l'ordre établi par sa sagesse & maintenu par sa providence, voudrois-je que cet ordre fût troublé pour moi? Non, ce vœu téméraire mériteroit d'être plutôt puni qu'exaucé. Je ne lui demande pas non plus le pouvoir de bien faire; pourquoi lui demander ce qu'il m'a donné? Ne m'a-t-il pas donné la conscience pour aimer le bien, la raison pour le connoître, la liberté pour le choisir? Si je fais le mal, je n'ai point d'excuse; je le fais parce que je le veux; lui demander de changer ma volonté, c'est lui demander ce qu'il me demande; c'est vouloir qu'il fasse mon œuvre, & que j'en recueille le salaire; n'être pas content de mon

état c'eſt ne vouloir plus être homme, c'eſt vouloir autre choſe que ce qui eſt, c'eſt vouloir le déſordre & le mal. Source de juſtice & de vérité, Dieu clément & bon! dans ma confiance en toi, le ſuprême vœu de mon cœur eſt que ta volonté ſoit faite. En y joignant la mienne, je fais ce que tu fais, j'acquieſce à ta bonté; je crois partager d'avance la ſuprême félicité qui en eſt le prix.

Dans la juſte défiance de moi-même la ſeule choſe que je lui demande, ou plutôt que j'attends de ſa juſtice, eſt de redreſſer mon erreur ſi je m'égare, & ſi cette erreur m'eſt dangereuſe. Pour être de bonne foi je ne me crois pas infaillible: mes opinions qui me ſemblent les plus vraies ſont peut-être autant de menſonges; car quel homme ne tient pas aux ſiennes, & combien d'hommes ſont d'accord en tout? L'illuſion qui m'abuſe a beau me venir de moi, c'eſt lui ſeul qui m'en peut guérir. J'ai fait ce que j'ai pu pour atteindre à la vérité; mais ſa ſource eſt trop élevée: quand les forces me manquent pour aller plus loin, de quoi puis-je être coupable? c'eſt à elle à s'approcher.

LE BON PRÊTRE avoit parlé avec véhémence; il étoit ému, je l'étois auſſi. Je croyois entendre le divin Orphée chanter les premieres hymnes, & apprendre aux hommes le culte des Dieux. Cependant je voyois des foules d'objections à lui faire; je n'en fis pas une, parce qu'elles étoient moins ſolides qu'embarraſſantes, & que la perſuaſion étoit pour lui. A meſure qu'il me parloit ſelon ſa conſcience, la mienne ſembloit me confirmer ce qu'il m'avoit dit.

Les ſentimens que vous venez de m'expoſer, lui dis-je, me paroiſſent plus nouveaux par ce que vous avouez ignorer, que par ce que vous dites croire. J'y vois, à peu de choſes près, le théiſme ou la religion naturelle, que les chrétiens affectent de confondre avec l'athéiſme ou l'irréligion, qui eſt la doctrine directement oppoſée. Mais dans l'état actuel de ma foi, j'ai plus à remonter qu'à deſcendre pour adopter vos opinions; & je trouve difficile de reſter préciſément au point où vous êtes, à moins d'être auſſi ſage que vous. Pour être, au moins, auſſi ſincere, je veux conſulter avec moi. C'eſt le ſentiment intérieur qui doit me conduire à votre exemple, & vous m'avez appris vous-même qu'après lui avoir longtems impoſé ſilence, le rappeller n'eſt pas l'affaire d'un moment. J'emporte vos diſcours dans mon cœur, il faut que je les médite. Si, après m'être bien conſulté, j'en demeure auſſi convaincu que vous, vous ſerez mon dernier apôtre, & je ſerai votre proſélyte juſqu'à la mort. Continuez, cependant, à m'inſtruire; vous ne m'avez dit que la moitié de ce que je dois ſavoir. Parlez-moi de la révélation, des Ecritures, de ces dogmes obſcurs ſur leſquels je vais errant dès mon enfance, ſans pouvoir les concevoir ni les croire, & ſans ſavoir ni les admettre ni les rejetter.

Oui, mon enfant, dit-il en m'embraſſant, j'acheverai de vous dire ce que je penſe; je ne veux point vous ouvrir mon cœur à demi: mais le deſir que vous me témoignez étoit néceſſaire, pour m'autoriſer à n'avoir aucune réſerve avec vous. Je ne vous ai rien dit juſqu'ici que je ne cruſſe pouvoir vous être utile, & dont je ne fuſſe intimement perſuadé.

L'examen qui me reste à faire est bien différent ; je n'y vois qu'embarras, mystere, obscurité ; je n'y porte qu'incertitude & défiance. Je ne me détermine qu'en tremblant, & je vous dis plutôt mes doutes que mon avis. Si vos sentimens étoient plus stables, j'hésiterois de vous exposer les miens ; mais dans l'état où vous êtes, vous gagnerez à penser comme moi (33.) Au reste, ne donnez à mes discours que l'autorité de la raison ; j'ignore si je suis dans l'erreur. Il est difficile, quand on discute, de ne pas prendre quelquefois le ton affirmatif ; mais souvenez-vous qu'ici toutes mes affirmations ne sont que des raisons de douter. Cherchez la vérité vous-même ; pour moi je ne vous promets que de la bonne foi.

Vous ne voyez dans mon exposé que la religion naturelle : il est bien étrange qu'il en faille une autre ! Par où connoîtrai-je cette nécessité ? De quoi puis-je être coupable en servant Dieu selon les lumieres qu'il donne à mon esprit, & selon les sentimens qu'il inspire à mon cœur ? Quelle pureté de morale, quel dogme utile à l'homme, & honorable à son Auteur, puis-je tirer d'une doctrine positive, que je ne puisse tirer sans elle du bon usage de mes facultés ? Montrez-moi ce qu'on peut ajouter, pour la gloire de Dieu, pour le bien de la société, & pour mon propre avantage, aux devoirs de la loi naturelle, & quelle vertu vous ferez naître d'un nouveau culte, qui ne soit pas une conséquence du mien ? Les

(33) Voilà, je crois, ce que le bon Vicaire pourroit dire à présent au public.

plus grandes idées de la Divinité nous viennent par la raison seule. Voyez le spectacle de la Nature, écoutez la voix intérieure. Dieu n'a-t-il pas tout dit à nos yeux, à notre conscience, à notre jugement ? Qu'est-ce que les hommes nous diront de plus ? Leurs révélations ne font que dégrader Dieu, en lui donnant les passions humaines. Loin d'éclaircir les notions du grand Etre, je vois que les dogmes particuliers les embrouillent ; que loin de les ennoblir ils les avilissent ; qu'aux mysteres inconcevables qui l'environnent ils ajoutent des contradictions absurdes ; qu'ils rendent l'homme orgueilleux, intolérant, cruel ; qu'au lieu d'établir la paix sur la terre, ils y portent le fer & le feu. Je me demande à quoi bon tout cela, sans savoir me répondre. Je n'y vois que les crimes des hommes & les miseres du genre humain.

On me dit qu'il faloit une révélation pour apprendre aux hommes la maniere dont Dieu vouloit être servi ; on assigne en preuve la diversité des cultes bizarres qu'ils ont institués ; & l'on ne voit pas que cette diversité même vient de la fantaisie des révélations. Dès que les peuples se sont avisés de faire parler Dieu, chacun l'a fait parler à sa mode, & lui a fait dire ce qu'il a voulu. Si l'on n'eût écouté que ce que Dieu dit au cœur de l'homme, il n'y auroit jamais eu qu'une religion sur la terre.

Il faloit un culte uniforme ; je le veux bien : mais ce point étoit-il donc si important qu'il falût tout l'appareil de la puissance divine pour l'établir ? Ne confondons point le cérémonial de la religion avec la religion. Le culte que Dieu demande est celui du cœur ; & celui-là, quand il est sincere, est toujours

jours uniforme ; c'eſt avoir une vanité bien folle, de s'imaginer que Dieu prenne un ſi grand intérêt à la forme de l'habit du Prêtre, à l'ordre des mots qu'il prononce, aux geſtes qu'il fait à l'autel, & à toutes ſes génuflexions. Eh! mon ami, reſte de toute ta hauteur, tu ſeras toujours aſſez près de terre. Dieu veut être adoré en eſprit & en vérité : ce devoir eſt de toutes les religions, de tous les pays, de tous les hommes. Quant au culte extérieur, s'il doit être uniforme pour le bon ordre, c'eſt purement une affaire de police ; il ne faut point de révélation pour cela.

Je ne commençai pas par toutes ces réflexions. Entraîné par les préjugés de l'éducation, & par ce dangereux amour propre qui veut toujours porter l'homme au-deſſus de ſa ſphere, ne pouvant élever mes foibles conceptions juſqu'au grand Etre, je m'efforçois de le rabaiſſer juſqu'à moi. Je rapprochois les rapports infiniment éloignés, qu'il a mis entre ſa nature & la mienne. Je voulois des communications plus immédiates, des inſtructions plus particulieres ; & non content de faire Dieu ſemblable à l'homme, pour être privilégié moi-même parmi mes ſemblables, je voulois des lumieres ſurnaturelles ; je voulois un culte excluſif ; je voulois que Dieu m'eût dit ce qu'il n'avoit pas dit à d'autres, ou ce que d'autres n'auroient pas entendu comme moi.

Regardant le point où j'étois parvenu, comme le point commun d'où partoient tous les croyans pour arriver à un culte plus éclairé, je ne trouvois dans les dogmes de la religion naturelle que les élémens de toute religion. Je conſidérois cette diverſité de ſectes qui regnent ſur la terre, & qui s'ac-

cusent mutuellement de mensonge & d'erreur ; je demandois *quelle est la bonne ?* Chacun me répondoit, c'est la mienne; chacun disoit, moi seul & mes partisans pensons juste, tous les autres sont dans l'erreur. *Et comment savez-vous que votre secte est la bonne ?* Parce que Dieu l'a dit (34). Et qui vous dit que Dieu l'a dit ? Mon Pasteur qui le sait bien. Mon Pasteur me dit d'ainsi croire, & ainsi je crois ; il m'assure que tous ceux qui disent autrement que lui mentent, & je ne les écoute pas.

Quoi, pensois-je, la vérité n'est-elle pas une, & ce qui est vrai chez moi, peut-il être faux chez vous ? Si la méthode de celui qui suit la bonne route & celle de celui qui s'égare est la même, quel mérite ou quel tort a l'un de plus que l'autre ? Leur choix est l'effet du hazard, le leur imputer est iniquité ; c'est récompenser ou punir, pour être né dans tel ou

(34) *Tous*, dit un bon & sage Prêtre, *disent qu'ils la tiennent & la croient, (& tous usent de ce jargon,) que non des hommes, ne d'aucune créature, ains de Dieu.*

Mais à dire vrai sans rien flatter ni déguiser, il n'en est rien, elles sont, quoi qu'on die, tenues par mains & moyens humains ; tesmoin premierement la maniere que les religions ont été reçues au monde & sont encore tous les jours par les particuliers : la nation, le pays, le lieu donne la Religion : l'on est de celle que le lieu auquel on est né & élevé tient : nous sommes circoncis, baptisés, Juifs, Mahométans, Chrestiens, avant que nous sachions que nous sommes hommes, la Religion n'est pas de notre choix & élection ; tesmoin après la vie & les mœurs si mal accordantes avec la Religion ; tesmoin que par occasions humaines & bien légeres, l'on va contre la teneur de sa Religion. Charron, de la sagesse. L. II. Chap. 5 p. 257. Edition de Bordeaux 1601.

Il y a grande apparence que la sincere profession de foi du vertueux Théologal de Condom, n'eût pas été fort différente de celle du Vicaire Savoyard.

tel pays. Oser dire que Dieu nous juge ainsi, c'est outrager sa justice.

Ou toutes les religions sont bonnes & agréables à Dieu; ou, s'il en est une qu'il prescrive aux hommes, & qu'il les punisse de méconnoître, il lui a donné des signes certains & manifestes pour être distinguée & connue pour la seule véritable. Ces signes sont de tous les temps & de tous les lieux, également sensibles à tous les hommes, grands & petits, savans & ignorans, Européens, Indiens, Afriquains, Sauvages. S'il étoit une religion sur la terre hors de laquelle il n'y eût que peine éternelle, & qu'en quelque lieu du monde un seul mortel de bonne foi n'eût pas été frappé de son évidence, le Dieu de cette religion seroit le plus inique & le plus cruel des tyrans.

Cherchons-nous donc sincérement la vérité? Ne donnons rien au droit de la naissance & à l'autorité des peres & des pasteurs, mais rappellons à l'examen de la conscience & de la raison tout ce qu'ils nous ont appris dès notre enfance. Ils ont beau me crier, soumets ta raison; autant m'en peut dire celui qui me trompe; il me faut des raisons pour soumettre ma raison.

Toute la théologie que je puis acquérir de moi-même par l'inspection de l'Univers, & par le bon usage de mes facultés, se borne à ce que je vous ai ci-devant expliqué. Pour en savoir davantage, il faut recourir à des moyens extraordinaires. Ces moyens ne sauroient être l'autorité des hommes: car nul homme n'étant d'une autre espece que moi, tout ce qu'un homme connoit naturellement, je puis aussi le connoî-

tre, & un autre homme peut ſe tromper auſſi bien que moi: quand je crois ce qu'il dit, ce n'eſt pas parce qu'il le dit, mais parce qu'il le prouve. Le témoignage des hommes n'eſt donc au fond que celui de ma raiſon même, & n'ajoute rien aux moyens naturels que Dieu m'a donnés de connoître la vérité.

Apôtre de la vérité, qu'avez-vous donc à me dire dont je ne reſte pas le juge? Dieu lui-même a parlé; écoutez ſa révélation. C'eſt autre choſe. Dieu a parlé! voilà certes un grand mot? Et à qui a-t-il parlé? Il a parlé aux hommes. Pourquoi donc n'en ai-je rien entendu? Il a chargé d'autres hommes de vous rendre ſa parole. J'entends: ce ſont des hommes qui vont me dire ce que Dieu a dit. J'aimerois mieux avoir entendu Dieu lui-même; il ne lui en auroit pas coûté davantage, & j'aurois été à l'abri de la ſéduction. Il vous en garantit, en manifeſtant la miſſion de ſes envoyés. Comment cela? Par des prodiges. Et où ſont ces prodiges? Dans des livres. Et qui a fait ces livres? Des hommes. Et qui a vu ces prodiges? Des hommes qui les atteſtent. Quoi! toujours des témoignages humains? toujours des hommes qui me rapportent ce que d'autres hommes ont rapporté? Que d'hommes entre Dieu & moi! Voyons toutefois, examinons, comparons, vérifions. O ſi Dieu eût daigné me diſpenſer de tout ce travail, l'en aurois-je ſervi de moins bon cœur?

Conſidérez, mon ami, dans quelle horrible diſcuſſion me voilà engagé; de quelle immenſe érudition j'ai beſoin pour remonter dans les plus hautes antiquités; pour examiner,

peſer, confronter les prophéties, les révélations, les faits, tous les monumens de foi propoſés dans tous les pays du monde, pour en aſſigner les tems, les lieux, les auteurs, les occaſions ! Quelle juſteſſe de critique m'eſt néceſſaire pour diſtinguer les pieces authentiques des pieces ſuppoſées ; pour comparer les objections aux réponſes, les traductions aux originaux ; pour juger de l'impartialité des témoins, de leur bon ſens, de leurs lumieres ; pour ſavoir ſi l'on n'a rien ſupprimé, rien ajouté, rien tranſpoſé, changé, falſifié ; pour lever les contradictions qui reſtent ; pour juger quel poids doit avoir le ſilence des adverſaires dans les faits allégués contre eux ; ſi ces allégations leur ont été connues ; s'ils en ont fait aſſez de cas pour daigner y répondre ; ſi les livres étoient aſſez communs pour que les nôtres leur parvinſſent ; ſi nous avons été d'aſſez bonne foi pour donner cours aux leurs parmi nous, & pour y laiſſer leurs plus fortes objections, telles qu'ils les avoient faites.

Tous ces monumens reconnus pour inconteſtables, il faut paſſer enſuite aux preuves de la miſſion de leurs auteurs ; il faut bien ſavoir les loix des ſorts, les probabilités éventives, pour juger quelle prédiction ne peut s'accomplir ſans miracle ; le génie des langues originales, pour diſtinguer ce qui eſt prédiction dans ces langues, & ce qui n'eſt que figure oratoire ; quels faits ſont dans l'ordre de la Nature, & quels autres faits n'y ſont pas ; pour dire juſqu'à quel point un homme adroit peut faſciner les yeux des ſimples, peut étonner même les gens éclairés ; cher-

cher de quelle espece doit être un prodige & quelle authenticité il doit avoir, non-seulement pour être cru, mais pour qu'on soit punissable d'en douter; comparer les preuves des vrais & des faux prodiges, & trouver les regles sûres pour les discerner; dire enfin pourquoi Dieu choisit, pour attester sa parole, des moyens qui ont eux-mêmes si grand besoin d'attestation, comme s'il se jouoit de la crédulité des hommes, & qu'il évitât à dessein les vrais moyens de les persuader.

Supposons que la Majesté divine daigne s'abaisser assez pour rendre un homme l'organe de ses volontés sacrées; est-il raisonnable, est-il juste d'exiger que tout le genre humain obéisse à la voix de ce ministre, sans le lui faire connoître pour tel? Y a-t-il de l'équité à ne lui donner pour toutes lettres de créance, que quelques signes particuliers faits devant peu de gens obscurs, & dont tout le reste des hommes ne saura jamais rien que par ouï-dire? Par tous les pays du monde si l'on tenoit pour vrais tous les prodiges que le peuple & les simples disent avoir vus, chaque secte seroit la bonne, il y auroit plus de prodiges que d'événemens naturels; & le plus grand de tous les miracles seroit que, là où il y a des fanatiques persécutés, il n'y eût point de miracles. C'est l'ordre inaltérable de la Nature qui montre le mieux la sage main qui la régit; s'il arrivoit beaucoup d'exceptions, je ne saurois plus qu'en penser; & pour moi, je crois trop en Dieu pour croire à tant de miracles si peu dignes de lui.

Qu'un homme vienne nous tenir ce langage: Mortels, je

vous annonce la volonté du Très-Haut; reconnoissez à ma voix celui qui m'envoye. J'ordonne au soleil de changer sa course, aux étoiles de former un autre arrangement, aux montagnes de s'applanir, aux flots de s'élever, à la terre de prendre un autre aspect: à ces merveilles, qui ne reconnoîtra pas à l'instant le maître de la Nature? Elle n'obéit point aux imposteurs; leurs miracles se font dans des carrefours, dans des déserts, dans des chambres; & c'est là qu'ils ont bon marché d'un petit nombre de spectateurs déjà disposés à tout croire. Qui est-ce qui m'osera dire combien il faut de témoins oculaires pour rendre un prodige digne de foi? Si vos miracles faits pour prouver votre doctrine ont eux-mêmes besoin d'être prouvés, de quoi servent-ils? Autant valoit n'en point faire.

Reste enfin l'examen le plus important dans la doctrine annoncée; car puisque ceux qui disent que Dieu fait ici-bas des miracles, prétendent que le diable les imite quelquefois, avec les prodiges les mieux attestés nous ne sommes pas plus avancés qu'auparavant, & puisque les magiciens de Pharaon osoient, en présence même de Moyse, faire les mêmes signes qu'il faisoit par l'ordre exprès de Dieu, pourquoi dans son absence n'eussent-ils pas, aux mêmes titres, prétendu la même autorité? Ainsi donc après avoir prouvé la doctrine par le miracle, il faut prouver le miracle par la doctrine (35), de

(35) Cela est formel en mille endroits de l'Ecriture, & entr'autres dans le Deuteronome, Chapitre XIII. où il est dit que, si un Prophete annonçant des Dieux étrangers confirme ses discours par des prodiges, & que ce qu'il prédit arrive, loin d'y avoir aucun égard on doit met-

peur de prendre l'œuvre du Démon pour l'œuvre de Dieu. Que penſez-vous de ce dialele?

Cette doctrine venant de Dieu, doit porter le ſacré caractere de la Divinité ; non-ſeulement elle doit nous éclaircir les idées confuſes que le raiſonnement en trace dans notre eſprit; mais elle doit auſſi nous propoſer un culte, une morale, & des maximes convenables aux attributs par leſquels ſeuls nous concevons ſon eſſence. Si donc elle ne nous apprenoit que des choſes abſurdes & ſans raiſon, ſi elle ne nous inſpiroit que des ſentimens d'averſion pour nos ſemblables & de frayeur pour nous-mêmes, ſi elle ne nous peignoit qu'un Dieu colere, jaloux, vengeur, partial, haïſſant les hommes, un Dieu de la guerre & des combats toujours prêt à détruire & foudroyer, toujours parlant de tourmens, de peines, & ſe vantant de

tre ce Prophete à mort. Quand donc les payens mettoient à mort les Apôtres leur annonçant un Dieu étranger & prouvant leur miſſion par des prédictions & des miracles, je ne vois pas ce qu'on avoit à leur objecter de ſolide, qu'ils ne puſſent à l'inſtant rétorquer contre nous. Or que faire en pareil cas? Une ſeule choſe : Revenir au raiſonnement, & laiſſer là les miracles. Mieux eût valu n'y pas recourir. C'eſt là du bon-ſens le plus ſimple, qu'on n'obſcurcit qu'à force de diſtinctions tout au moins très-ſubtiles. Des ſubtilités dans le Chriſtianiſme! Mais Jeſus Chriſt a donc eu tort de promettre le royaume des Cieux aux ſimples? il a donc eu tort de commencer le plus beau de ſes diſcours par féliciter les pauvres d'eſprit; s'il faut tant d'eſprit pour entendre ſa doctrine, & pour apprendre à croire en lui? Quand vous m'aurez prouvé que je dois me ſoumettre, tout ira fort bien : mais pour me prouver cela, mettez-vous à ma portée; meſurez vos raiſonnemens à la capacité d'un pauvre d'eſprit, ou je ne reconnois plus en vous le vrai diſciple de votre maître, & ce n'eſt pas ſa doctrine que vous m'annoncez.

punir

punir même les innocens, mon cœur ne feroit point attiré vers ce Dieu terrible, & je me garderois de quitter la religion naturelle pour embraffer celle-là ; car vous voyez bien qu'il faudroit néceffairement opter. Votre Dieu n'eft pas le nôtre, dirois-je à fes fectateurs. Celui qui commence par fe choifir un feul peuple & profcrire le refte du genre humain, n'eft pas le pere commun des hommes ; celui qui deftine au fupplice éternel le plus grand nombre de fes créatures, n'eft pas le Dieu clément & bon que ma raifon m'a montré.

A l'égard des dogmes, elle me dit qu'ils doivent être clairs, lumineux, frappans par leur évidence. Si la religion naturelle eft infuffifante, c'eft par l'obfcurité qu'elle laiffe dans les grandes vérités qu'elle nous enfeigne : c'eft à la révélation de nous enfeigner ces vérités d'une maniere fenfible à l'efprit de l'homme, de les mettre à fa portée, de les lui faire concevoir afin qu'il les croye. La foi s'affure & s'affermit par l'entendement ; la meilleure de toutes les religions eft infailliblement la plus claire : celui qui charge de myfteres, de contradictions, le culte qu'il me prêche, m'apprend par cela même à m'en défier. Le Dieu que j'adore n'eft point un Dieu de ténebres, il ne m'a point doué d'un entendement pour m'en interdire l'ufage ; me dire de foumettre ma raifon, c'eft outrager fon Auteur. Le miniftre de la vérité ne tyrannife point ma raifon ; il l'éclaire.

Nous avons mis à part toute autorité humaine, & fans elle je ne faurois voir comment un homme en peut convaincre un autre en lui prêchant une doctrine déraifonnable. Mettons un moment ces deux hommes aux prifes, & cherchons ce

qu'ils pourront se dire dans cette âpreté de langage ordinaire aux deux partis.

L'Inspiré.

« La raison vous apprend que le tout est plus grand que
» sa partie ; mais moi, je vous apprends de la part de
» Dieu, que c'est la partie qui est plus grande que le tout.

Le Raisonneur.

» Et qui êtes-vous, pour m'oser dire que Dieu se con-
» tredit ; & à qui croirai-je par préférence, de lui qui m'ap-
» prend par la raison les vérités éternelles, ou de vous qui
» m'annoncez de sa part une absurdité ?

L'Inspiré.

» A moi ; car mon instruction est plus positive, & je
» vais vous prouver invinciblement que c'est lui qui m'envoie.

Le Raisonneur.

» Comment ! vous me prouverez que c'est Dieu qui vous
» envoie déposer contre lui ? Et de quel genre seront vos
» preuves pour me convaincre qu'il est plus certain que Dieu
» me parle par votre bouche, que par l'entendement qu'il
» m'a donné ?

L'Inspiré.

» L'entendement qu'il vous a donné ! Homme petit &

» vain! comme si vous étiez le premier impie qui s'égare
» dans sa raison corrompue par le péché!

Le Raisonneur.

» Homme de Dieu, vous ne seriez pas, non plus, le
» premier fourbe qui donne son arrogance pour preuve de sa
» mission.

L'Inspiré.

» Quoi! les Philosophes disent aussi des injures!

Le Raisonneur.

» Quelquefois, quand les Saints leur en donnent l'exemple.

L'Inspiré.

» Oh! moi j'ai le droit d'en dire: je parle de la part de
» Dieu.

Le Raisonneur.

» Il seroit bon de montrer vos titres avant d'user de vos
» privileges.

L'Inspiré.

» Mes titres sont authentiques. La terre & les Cieux dé-
» poseront pour moi. Suivez bien mes raisonnemens, je
» vous prie.

Le Raisonneur.

» Vos raisonnemens! vous n'y pensez pas. M'apprendre

» que ma raison me trompe, n'est-ce pas réfuter ce qu'elle » m'aura dit pour vous? Quiconque veut récuser la raison, » doit convaincre sans se servir d'elle. Car, supposons qu'en » raisonnant vous m'ayez convaincu; comment saurai-je » si ce n'est point ma raison corrompue par le péché qui » me fait acquiescer à ce que vous me dites? D'ailleurs, » quelle preuve, quelle démonstration pourrez-vous jamais » employer, plus évidente que l'axiome qu'elle doit détruire? » Il est tout aussi croyable qu'un bon syllogisme est un » mensonge, qu'il l'est, que la partie est plus grande que » le tout.

L'Inspiré.

» Quelle différence! mes preuves sont sans replique; elles » sont d'un ordre surnaturel.

Le Raisonneur.

» Surnaturel! Que signifie ce mot? Je ne l'entends pas.

L'Inspiré.

» Des changemens dans l'ordre de la Nature, des pro- » phéties, des miracles, des prodiges de toute espece.

Le Raisonneur.

» Des prodiges, des miracles! je n'ai jamais rien vu de tout cela.

L'Inspiré.

» D'autres l'ont vu pour vous. Des nuées de témoins.....
» le témoignage des peuples.....

Le Raisonneur.

» Le témoignage des peuples est-il d'un ordre surnaturel?

L'Inspiré.

» Non; mais quand il est unanime, il est incontestable.

Le Raisonneur.

» Il n'y a rien de plus incontestable que les principes de
» la raison, & l'on ne peut autoriser une absurdité sur le
» témoignage des hommes. Encore une fois, voyons des
» preuves surnaturelles, car l'attestation du genre humain n'en
» est pas une.

L'Inspiré.

» O cœur endurci! la grace ne vous parle point.

Le Raisonneur.

» Ce n'est pas ma faute; car, selon vous, il faut avoir
» déjà reçu la grace pour savoir la demander. Commencez
» donc à me parler au lieu d'elle.

L'Inspiré.

» Ah! c'est ce que je fais, & vous ne m'écoutez pas:
» mais que dites-vous des prophéties?

Le Raisonneur.

» Je dis premierement que je n'ai pas plus entendu de » prophéties, que je n'ai vu de miracles. Je dis de plus, » qu'aucune prophétie ne sauroit faire autorité pour moi.

L'Inspiré.

» Satellite du Démon! & pourquoi les prophéties ne font-» elles pas autorité pour vous ?

Le Raisonneur.

» Parce que pour qu'elles la fissent, il faudroit trois cho-» ses dont le concours est impossible ; savoir, que j'eusse été » témoin de la prophétie, que je fusse témoin de l'événe-» ment, & qu'il me fût démontré que cet événement n'a » pu quadrer fortuitement avec la prophétie : car fût-elle » plus précise, plus claire, plus lumineuse qu'un axiome de » géométrie ; puisque la clarté d'une prédiction faite au ha-» zard n'en rend pas l'accomplissement impossible, cet ac-» complissement, quand il a lieu, ne prouve rien à la rigueur » pour celui qui l'a prédit.

» Voyez donc à quoi se réduisent vos prétendues preu-» ves surnaturelles, vos miracles, vos prophéties. A croire » tout cela sur la foi d'autrui, & à soumettre à l'autorité » des hommes l'autorité de Dieu parlant à ma raison. Si » les vérités éternelles que mon esprit conçoit, pouvoient » souffrir quelque atteinte, il n'y auroit plus pour moi » nulle espece de certitude, & loin d'être sûr que vous

» me parlez de la part de Dieu, je ne serois pas même » assuré qu'il existe ».

Voilà bien des difficultés, mon enfant, & ce c'est pas tout. Parmi tant de religions diverses qui se proscrivent & s'excluent mutuellement, une seule est la bonne, si tant est qu'une le soit. Pour la reconnoître, il ne suffit pas d'en examiner une, il faut les examiner toutes; & dans quelque matiere que ce soit, on ne doit point condamner sans entendre (36); il faut comparer les objections aux preuves; il faut savoir ce que chacun oppose aux autres, & ce qu'il leur répond. Plus un sentiment nous paroit démontré, plus nous devons chercher sur quoi tant d'hommes se fondent pour ne pas le trouver tel. Il faudroit être bien simple pour croire qu'il suffit d'entendre les Docteurs de son parti pour s'instruire des raisons du parti contraire. Où sont les Théologiens qui se piquent de bonne foi? Où sont ceux qui, pour réfuter les raisons de leurs adversaires, ne commencent pas par les affoiblir? Chacun brille dans son parti; mais tel au milieu des siens est fier de ses preuves, qui feroit un fort sot personnage avec ces mêmes preuves parmi des

(36) Plutarque rapporte que les Stoïciens, entre autres bizarres paradoxes, soutenoient que dans un jugement contradictoire, il étoit inutile d'entendre les deux parties? car, disoient-ils, ou le premier a prouvé son dire, ou il ne l'a pas prouvé. S'il l'a prouvé, tout est dit, & la partie adverse doit être condamnée; s'il ne l'a pas prouvé, il a tort, & doit être debouté. Je trouve que la méthode de tous ceux qui admettent une révélation exclusive, ressemble beaucoup à celle de ces Stoïciens. Sitôt que chacun prétend avoir seul raison, pour choisir entre tant de partis, il les faut tous écouter, ou l'on est injuste.

gens d'un autre parti. Voulez-vous vous inſtruire dans les livres ? quelle érudition il faut acquérir, que de langues il faut apprendre, que de bibliothéques il faut feuilleter, quelle immenſe lecture il faut faire ! Qui me guidera dans le choix ? Difficilement trouvera-t-on dans un pays les meilleurs livres du parti contraire, à plus forte raiſon ceux de tous les partis ; quand on les trouveroit, ils ſeroient bientôt réfutés. L'abſent a toujours tort, & de mauvaiſes raiſons dites avec aſſurance, effacent aiſément les bonnes expoſées avec mépris. D'ailleurs ſouvent les livres nous trompent, & ne rendent pas fidelement les ſentimens de ceux qui les ont écrits. Quand vous avez voulu juger de la Foi catholique ſur le livre de Boſſuet, vous vous êtes trouvé loin de compte après avoir vécu parmi nous. Vous avez vu que la doctrine avec laquelle on répond aux Proteſtans n'eſt point celle qu'on enſeigne au peuple, & que le livre de Boſſuet ne reſſemble gueres aux inſtructions du prône. Pour bien juger d'une religion, il ne faut pas l'étudier dans les livres de ſes ſectateurs, il faut aller l'apprendre chez eux ; cela eſt fort différent. Chacun a ſes traditions, ſon ſens, ſes coutumes, ſes préjugés, qui font l'eſprit de ſa croyance, & qu'il y faut joindre pour en juger.

Combien de grands peuples n'impriment point de livres & ne liſent pas les nôtres ! Comment jugeront-ils de nos opinions ? Comment jugerons-nous des leurs ? Nous les raillons, ils nous raillent : ils ne ſavent pas nos raiſons, nous ne ſavons pas les leurs, & ſi nos voyageurs les tournent en ridicule, il ne leur manque, pour nous le rendre,

que

que de voyager parmi nous. Dans quel pays n'y a-t-il pas des gens sensés, des gens de bonne foi, d'honnêtes gens amis de la vérité, qui, pour la professer, ne cherchent qu'à la connoître ? Cependant chacun la voit dans son culte, & trouve absurdes les cultes des autres Nations ; donc ces cultes étrangers ne sont pas si extravagans qu'ils nous semblent, ou la raison que nous trouvons dans les nôtres ne prouve rien.

Nous avons trois principales religions en Europe. L'une admet une seule révélation, l'autre en admet deux, l'autre en admet trois. Chacune déteste, maudit les deux autres, les accuse d'aveuglement, d'endurcissement, d'opiniâtreté, de mensonge. Quel homme impartial osera juger entre elles, s'il n'a premierement bien pesé leurs preuves, bien écouté leurs raisons ? Celle qui n'admet qu'une révélation est la plus ancienne, & paroit la plus sûre ; celle qui en admet trois est la plus moderne, & paroit la plus conséquente ; celle qui en admet deux & rejette la troisieme peut bien être la meilleure, mais elle a certainement tous les préjugés contre elle ; l'inconséquence saute aux yeux.

Dans les trois révélations, les Livres sacrés sont écrits en des langues inconnues aux peuples qui les suivent. Les Juifs n'entendent plus l'Hébreu, les Chrétiens n'entendent ni l'Hébreu ni le Grec, les Turcs ni les Persans n'entendent point l'Arabe, & les Arabes modernes, eux-mêmes, ne parlent plus la langue de Mahomet. Ne voilà-t-il pas une maniere bien simple d'instruire les hommes, de leur parler toujours une langue qu'ils n'entendent point ? On

traduit ces livres, dira-t-on; belle réponſe! Qui m'aſſurera que ces livres ſont fidelement traduits, qu'il eſt même poſſible qu'ils le ſoient, & quand Dieu fait tant que de parler aux hommes, pourquoi faut-il qu'il ait beſoin d'interprete?

Je ne concevrai jamais que ce que tout homme eſt obligé de ſavoir ſoit enfermé dans des livres, & que celui qui n'eſt à portée ni de ces livres, ni des gens qui les entendent, ſoit puni d'une ignorance involontaire. Toujours des livres! Quelle manie! Parce que l'Europe eſt pleine de livres, les Européens les regardent comme indiſpenſables, ſans ſonger que ſur les trois quarts de la terre on n'en a jamais vu. Tous les livres n'ont-ils pas été écrits par des hommes? Comment donc l'homme en auroit-il beſoin pour connoître ſes devoirs, & quels moyens avoit-il de les connoître avant que ces livres fuſſent faits? Ou il apprendra ſes devoirs de lui-même, ou il eſt diſpenſé de les ſavoir.

Nos Catholiques font grand bruit de l'autorité de l'Egliſe; mais que gagnent-ils à cela, s'il leur faut un auſſi grand appareil de preuves pour établir cette autorité, qu'aux autres ſectes pour établir directement leur doctrine? L'Egliſe décide que l'Egliſe a droit de décider. Ne voilà-t-il pas une autorité bien prouvée? Sortez de-là, vous rentrez dans toutes nos diſcuſſions.

Connoiſſez-vous beaucoup de Chrétiens qui aient pris la peine d'examiner avec ſoin ce que le Judaïſme allégue contre eux? Si quelques-uns en ont vu quelque choſe, c'eſt dans les livres des Chrétiens. Bonne maniere de s'inſtruire

des raiſons de leurs adverſaires! Mais comment faire? Si quelqu'un oſoit publier parmi nous des livres où l'on favoriſeroit ouvertement le Judaïſme, nous punirions l'Auteur, l'Editeur, le Libraire (37). Cette police eſt commode & ſûre pour avoir toujours raiſon. Il y a plaiſir à réfuter des gens qui n'oſent parler.

Ceux d'entre nous qui ſont à portée de converſer avec des Juifs ne ſont gueres plus avancés. Les malheureux ſe ſentent à notre diſcrétion; la tyrannie qu'on exerce envers eux les rend craintifs; ils ſavent combien peu l'injuſtice & la cruauté coûtent à la charité chrétienne: qu'oſeront-ils dire ſans s'expoſer à nous faire crier au blaſphême? L'avidité nous donne du zele, & ils ſont trop riches pour n'avoir pas tort. Les plus ſavans, les plus éclairés ſont toujours les plus circonſpects. Vous convertirez quelque miſérable payé pour calomnier ſa ſecte; vous ferez parler quelques vils fripiers, qui céderont pour vous flatter; vous triompherez de leur ignorance ou de leur lâcheté, tandis que leurs Docteurs ſouriront en ſilence de votre ineptie. Mais croyez-vous que dans les lieux où ils ſe ſentiroient en ſureté l'on eût auſſi bon marché d'eux? En Sorbonne, il eſt clair comme le jour que les prédictions du Meſſie ſe rapportent à Jeſus-Chriſt. Chez les Rabbins d'Amſ-

(37) Entre mille faits connus, en voici un qui n'a pas beſoin de commentaire. Dans le ſeizieme ſiecle, les Théologiens catholiques ayant condamné au feu tous les livres des Juifs, ſans diſtinction, l'illuſtre & ſavant Reuchlin conſulté ſur cette affaire, s'en attira de terribles, qui faillirent le perdre, pour avoir ſeulement été d'avis qu'on pouvoit conſerver ceux de ces livres qui ne faiſoient rien contre le Chriſtianiſme, & qui traitoient de matieres indifférentes à la religion.

terdam, il est tout aussi clair qu'elles n'y ont pas le moindre rapport. Je ne croirai jamais avoir bien entendu les raisons des Juifs, qu'ils n'aient un Etat libre, des écoles, des universités, où ils puissent parler & disputer sans risque. Alors, seulement, nous pourrons savoir ce qu'ils ont à dire.

A Constantinople, les Turcs disent leurs raisons, mais nous n'osons dire les nôtres; là, c'est notre tour de ramper. Si les Turcs exigent de nous pour Mahomet, auquel nous ne croyons point, le même respect que nous exigeons pour Jesus-Christ des Juifs qui n'y croient pas davantage; les Turcs ont-ils tort, avons-nous raison? Sur quel principe équitable résoudrons-nous cette question?

Les deux tiers du genre humain ne sont ni Juifs, ni Mahométans, ni Chrétiens, & combien de millions d'hommes n'ont jamais ouï parler de Moyse, de Jesus-Christ, ni de Mahomet? On le nie; on soutient que nos Missionnaires vont par-tout. Cela est bientôt dit: mais vont-ils dans le cœur de l'Afrique encore inconnue, & où jamais Européen n'a pénétré jusqu'à présent? Vont-ils dans la Tartarie méditerranée suivre à cheval les Hordes ambulantes dont jamais étranger n'approche, & qui loin d'avoir ouï parler du Pape, connoissent à peine le grand Lama? Vont-ils dans les continens immenses de l'Amérique, où des Nations entieres ne savent pas encore que des peuples d'un autre monde ont mis les pieds dans le leur? Vont-ils au Japon, dont leurs manœuvres les ont fait chasser pour jamais, & où leurs prédécesseurs ne sont connus des générations qui naissent, que comme des intrigans rusés, venus avec un zele hypocrite pour s'emparer

doucement de l'Empire? Vont-ils dans les Harems des Princes de l'Afie, annoncer l'Evangile à des milliers de pauvres efclaves? Qu'ont fait les femmes de cette partie du monde pour qu'aucun Miffionnaire ne puiffe leur prêcher la Foi? Iront-elles toutes en enfer pour avoir été recluses?

Quand il feroit vrai que l'Evangile eft annoncé par toute la terre, qu'y gagneroit-on? La veille du jour que le premier Miffionnaire eft arrivé dans un pays, il y eft furement mort quelqu'un qui n'a pu l'entendre. Or, dites-moi ce que nous ferons de ce quelqu'un là? N'y eût-il dans tout l'Univers qu'un feul homme à qui l'on n'auroit jamais prêché Jefus-Chrift, l'objection feroit auffi forte pour ce feul homme, que pour le quart du genre humain.

Quand les Miniftres de l'Evangile fe font fait entendre aux peuples éloignés, que leur ont-ils dit qu'on pût raifonnablement admettre fur leur parole, & qui ne demandât pas la plus exacte vérification? Vous m'annoncez un Dieu né & mort il y a deux mille ans à l'autre extrêmité du monde, dans je ne fais quelle petite ville, & vous me dites que tous ceux qui n'auront point cru à ce myftere feront damnés. Voilà des chofes bien étranges pour les croire fi vîte fur la feule autorité d'un homme que je ne connois point! Pourquoi votre Dieu a-t-il fait arriver fi loin de moi les événemens dont il vouloit m'obliger d'être inftruit? Eft-ce un crime d'ignorer ce qui fe paffe aux *Antipodes*? *Puis-je* deviner qu'il y a eu dans un autre hémifphere un peuple Hébreu & une ville de Jérufalem? Autant vaudroit m'obliger de favoir ce qui fe fait dans la lune. Vous venez, dites-vous, me l'apprendre; mais pourquoi n'êtes-

vous pas venu l'apprendre à mon pere, ou, pourquoi damnez-vous ce bon vieillard pour n'en avoir jamais rien ſu? Doit-il être éternellement puni de votre pareſſe, lui qui étoit ſi bon, ſi bienfaiſant, & qui ne cherchoit que la vérité ? Soyez de bonne foi, puis mettez-vous à ma place : voyez ſi je dois, ſur votre ſeul témoignage, croire toutes les choſes incroyables que vous me dites, & concilier tant d'injuſtices avec le Dieu juſte que vous m'annoncez. Laiſſez-moi, de grace, aller voir ce pays lointain, ou s'opérerent tant de merveilles inouies dans celui-ci ; que j'aille ſavoir pourquoi les habitans de cette Jéruſalem ont traité Dieu comme un brigand. Ils ne l'ont pas, dites-vous, reconnu pour Dieu ? Que ferai-je donc, moi qui n'en ai jamais entendu parler que par vous? Vous ajoutez qu'ils ont été punis, diſperſés, opprimés, aſſervis; qu'aucun d'eux n'approche plus de la même ville. Aſſurément ils ont bien mérité tout cela : mais les habitans d'aujourd'hui, que diſent-ils du déïcide de leurs prédéceſſeurs ? Ils le nient, ils ne reconnoiſſent pas non plus Dieu pour Dieu : autant valoit donc laiſſer les enfans des autres.

Quoi! dans cette même ville où Dieu eſt mort, les anciens ni les nouveaux habitans ne l'ont point reconnu, & vous voulez que je le reconnoiſſe, moi qui ſuis né deux mille ans après à deux mille lieues de-là. Ne voyez-vous pas qu'avant que j'ajoute foi à ce livre que vous appellez ſacré, & auquel je ne comprends rien, je dois ſavoir par d'autres que vous quand & par qui il a été fait, comment il s'eſt conſervé, comment il vous eſt parvenu, ce que diſent dans le pays, pour leurs raiſons, ceux qui le rejettent, quoiqu'ils ſachent

aussi bien que vous tout ce que vous m'apprenez? Vous sentez bien qu'il faut nécessairement que j'aille en Europe, en Asie, en Palestine, examiner tout par moi-même; il faudroit que je fusse fou pour vous écouter avant ce tems là.

Non-seulement ce discours me paroit raisonnable, mais je soutiens que tout homme sensé doit, en pareil cas, parler ainsi, & renvoyer bien loin le Missionnaire, qui, avant la vérification des preuves veut se dépêcher de l'instruire & de le baptiser. Or je soutiens qu'il n'y a pas de révélation contre laquelle les mêmes objections ou d'autres équivalentes n'aient autant & plus de force que contre le Christianisme. D'où il suit que s'il n'y a qu'une religion véritable, & que tout homme soit obligé de la suivre sous peine de damnation, il faut passer sa vie à les étudier toutes, à les approfondir, à les comparer, à parcourir les pays où elles sont établies: nul n'est exempt du premier devoir de l'homme, nul n'a droit de se fier au jugement d'autrui. L'artisan qui ne vit que de son travail, le laboureur qui ne sait pas lire, la jeune fille délicate & timide, l'infirme qui peut à peine sortir de son lit, tous, sans exception, doivent étudier, méditer, disputer, voyager, parcourir le monde: il n'y aura plus de peuple fixe & stable; la terre entiere ne sera couverte que de pélerins allant, à grands frais & avec de longues fatigues, vérifier, comparer, examiner par eux-mêmes les cultes divers qu'on y suit. Alors adieu les métiers, les arts, les sciences humaines, & toutes les occupations civiles, il ne peut plus y avoir d'autre étude que celle de religion: à grand'peine celui qui aura joui de la santé la plus robuste, le mieux

employé son tems, le mieux usé de sa raison, vécu le plus d'années, saura-t-il dans sa vieillesse à quoi s'en tenir, & ce sera beaucoup s'il apprend avant sa mort dans quel culte il auroit dû vivre.

Voulez-vous mitiger cette méthode, & donner la moindre prise à l'autorité des hommes? A l'instant vous lui rendez tout; & si le fils d'un Chrétien fait bien de suivre, sans un examen profond & impartial, la religion de son pere, pourquoi le fils d'un Turc feroit-il mal de suivre de même la religion du sien? Je défie tous les intolérans du monde de répondre à cela rien qui contente un homme sensé.

Pressés par ces raisons, les uns aiment mieux faire Dieu injuste, & punir les innocens du péché de leur pere, que de renoncer à leur barbare dogme. Les autres se tirent d'affaire en envoyant obligeamment un Ange instruire quiconque, dans une ignorance invincible, auroit vécu moralement bien. La belle invention que cet Ange! Non contens de nous asservir à leurs machines, ils mettent Dieu lui-même dans la nécessité d'en employer.

Voyez, mon fils, à quelle absurdité menent l'orgueil & l'intolérance, quand chacun veut abonder dans son sens, & croire avoir raison exclusivement au reste du genre humain. Je prends à témoin ce Dieu de paix que j'adore & que je vous annonce, que toutes mes recherches ont été sinceres; mais voyant qu'elles étoient, qu'elles seroient toujours sans succès, & que je m'abymois dans un océan sans rives, je suis revenu sur mes pas, & j'ai resserré ma foi dans mes notions primitives. Je n'ai jamais pu croire que Dieu m'ordonnât,

donnât, ſous peine de l'enfer, d'être ſi ſavant. J'ai donc refermé tous les livres. Il en eſt un ſeul ouvert à tous les yeux, c'eſt celui de la Nature. C'eſt dans ce grand & ſublime livre que j'apprends à ſervir & adorer ſon divin Auteur. Nul n'eſt excuſable de n'y pas lire, parce qu'il parle à tous les hommes une langue intelligible à tous les eſprits. Quand je ſerois né dans une Iſle déſerte, quand je n'aurois point vu d'autre homme que moi, quand je n'aurois jamais appris ce qui s'eſt fait anciennement dans un coin du monde; ſi j'exerce ma raiſon, ſi je la cultive, ſi j'uſe bien des facultés immédiates que Dieu me donne, j'apprendrois de moi-même à le connoître, à l'aimer, à aimer ſes œuvres, à vouloir le bien qu'il veut, & à remplir, pour lui plaire, tous mes devoirs ſur la terre. Qu'eſt-ce que tout le ſavoir des hommes m'apprendra de plus?

A l'égard de la révélation, ſi j'étois meilleur raiſonneur ou mieux inſtruit, peut-être ſentirois-je ſa vérité, ſon utilité pour ceux qui ont le bonheur de la reconnoître; mais ſi je vois en ſa faveur des preuves que je ne puis combattre, je vois auſſi contre elle des objections que je ne puis réſoudre. Il y a tant de raiſons ſolides pour & contre, que ne ſachant à quoi me déterminer, je ne l'admets ni ne la rejette; je rejette ſeulement l'obligation de la reconnoître, parce que cette obligation prétendue me ſemble incompatible avec la juſtice de Dieu, & que, loin de lever par-là les obſtacles au ſalut, il les eût multipliés, il les eût rendus inſurmontables pour la plus grande partie du genre humain. A cela près, je reſte ſur ce point dans un

doute respectueux. Je n'ai pas la présomption de me croire infaillible : d'autres hommes ont pu décider ce qui me semble indécis ; je raisonne pour moi & non pas pour eux ; je ne les blâme ni ne les imite : leur jugement peut être meilleur que le mien ; mais il n'y a pas de ma faute si ce n'est pas le mien.

Je vous avoue aussi que la majesté des Ecritures m'étonne, la sainteté de l'Evangile parle à mon cœur. Voyez les livres des Philosophes avec toute leur pompe ; qu'ils sont petits près de celui-là ! Se peut-il qu'un livre, à la fois si sublime & si simple, soit l'ouvrage des hommes ? Se peut-il que celui dont il fait l'histoire ne soit qu'un homme lui-même ? Est-ce là le ton d'un enthousiaste ou d'un ambitieux sectaire ? Quelle douceur, quelle pureté dans ses mœurs ! quelle grace touchante dans ses instructions ! quelle élévation dans ses maximes ! quelle profonde sagesse dans ses discours ! quelle présence d'esprit, quelle finesse & quelle justesse dans ses réponses ! quel empire sur ses passions ! Où est l'homme, où est le sage qui sait agir, souffrir & mourir sans foiblesse & sans ostentation ? Quand Platon peint son juste imaginaire (38) couvert de tout l'opprobre du crime, & digne de tous les prix de la vertu, il peint trait pour trait Jesus-Christ : la ressemblance est si frappante, que tous les Peres l'ont sentie, & qu'il n'est pas possible de s'y tromper. Quels préjugés, quel aveuglement ne faut-il point avoir pour comparer le fils de Sophronis-

(38) *De Rep.* Dial. 2.

que au fils de Marie ? Quelle diſtance de l'un à l'autre ! Socrate mourant ſans douleur, ſans ignominie, ſoutint aiſément juſqu'au bout ſon perſonnage, & ſi cette facile mort n'eût honoré ſa vie, on douteroit ſi Socrate, avec tout ſon eſprit, fût autre choſe qu'un ſophiſte. Il inventa, dit-on, la morale. D'autres avant lui l'avoient miſe en pratique ; il ne fit que dire ce qu'ils avoient fait, il ne fit que mettre en leçons leurs exemples. Ariſtide avoit été juſte avant que Socrate eût dit ce que c'étoit que juſtice ; Léonidas étoit mort pour ſon pays avant que Socrate eût fait un devoir d'aimer la patrie ; Sparte étoit ſobre avant que Socrate eût loué la ſobriété : avant qu'il eût défini la vertu, la Grece abondoit en hommes vertueux. Mais où Jeſus avoit-il pris chez les ſiens cette morale élevée & pure, dont lui ſeul a donné les leçons & l'exemple (39) ? Du ſein du plus furieux fanatiſme la plus haute ſageſſe ſe fit entendre, & la ſimplicité des plus héroïques vertus honora le plus vil de tous les peuples. La mort de Socrate philoſophant tranquillement avec ſes amis, eſt la plus douce qu'on puiſſe deſirer ; celle de Jeſus expirant dans les tourmens, injurié, raillé, maudit de tout un peuple, eſt la plus horrible qu'on puiſſe craindre. Socrate prenant la coupe empoiſonnée, bénit celui qui la lui préſente & qui pleure ; Jeſus au milieu d'un ſupplice affreux prie pour ſes bourreaux acharnés. Oui, ſi la vie & la mort de Socrate

(39) Voyez dans le diſcours ſur la montagne, le parallele qu'il fait lui-même de la morale de Moyſe à la ſienne. *Matth.* c. 5. vſ. 21. & *ſeq.*

ſont d'un Sage, la vie & la mort de Jeſus ſont d'un Dieu. Dirons-nous que l'hiſtoire de l'Evangile eſt inventée à plaiſir? Mon ami, ce n'eſt pas ainſi qu'on invente, & les faits de Socrate, dont perſonne ne doute, ſont moins atteſtés que ceux de Jeſus-Chriſt. Au fond, c'eſt reculer la difficulté ſans la détruire; il ſeroit plus inconcevable que pluſieurs hommes d'accord euſſent fabriqué ce livre, qu'il ne l'eſt qu'un ſeul en ait fourni le ſujet. Jamais des Auteurs Juifs n'euſſent trouvé ni ce ton, ni cette morale, & l'Evangile a des caracteres de vérité ſi grands, ſi frappans, ſi parfaitement inimitables, que l'inventeur en ſeroit plus étonnant que le héros. Avec tout cela, ce même Evangile eſt plein de choſes incroyables, de choſes qui répugnent à la raiſon, & qu'il eſt impoſſible à tout homme ſenſé de concevoir ni d'admettre. Que faire au milieu de toutes ces contradictions? Etre toujours modeſte & circonſpect, mon enfant; reſpecter en ſilence ce qu'on ne ſauroit ni rejetter, ni comprendre, & s'humilier devant le grand Etre qui ſeul ſait la vérité.

Voilà le ſcepticiſme involontaire où je ſuis reſté; mais ce ſcepticiſme ne m'eſt nullement pénible, parce qu'il ne s'étend pas aux points eſſentiels à la pratique, & que je ſuis bien décidé ſur les principes de tous mes devoirs. Je ſers Dieu dans la ſimplicité de mon cœur. Je ne cherche à ſavoir que ce qui importe à ma conduite; quant aux dogmes qui n'influent ni ſur les actions, ni ſur la morale, & dont tant de gens ſe tourmentent, je ne m'en mets nullement en peine. Je regarde toutes les religions particulieres comme autant d'inſtitutions ſalu-

taires qui preſcrivent dans chaque pays une maniere uniforme d'honorer Dieu par un culte public ; & qui peuvent toutes avoir leurs raiſons dans le climat, dans le gouvernement, dans le génie du peuple, ou dans quelqu'autre cauſe locale qui rend l'une préférable à l'autre, ſelon les tems & les lieux. Je les crois toutes bonnes quand on y ſert Dieu convenablement : le culte eſſentiel eſt celui du cœur. Dieu n'en rejette point l'hommage quand il eſt ſincere, ſous quelque forme qu'il lui ſoit offert. Appellé dans celle que je profeſſe au ſervice de l'Egliſe, j'y remplis, avec toute l'exactitude poſſible, les ſoins qui me ſont preſcrits, & ma conſcience me reprocheroit d'y manquer volontairement en quelque point. Après un long interdit, vous ſavez que j'obtins, par le crédit de M. de Mellarede, la permiſſion de reprendre mes fonctions pour m'aider à vivre. Autrefois je diſois la Meſſe avec la légereté qu'on met à la longue aux choſes les plus graves quand on les fait trop ſouvent. Depuis mes nouveaux principes, je la célebre avec plus de vénération : je me pénetre de la Majeſté de l'Etre ſuprême, de ſa préſence, de l'inſuffiſance de l'eſprit humain qui conçoit ſi peu ce qui ſe rapporte à ſon Auteur. En ſongeant que je lui porte les vœux du peuple ſous une forme preſcrite, je ſuis avec ſoin tous les Rites ; je récite attentivement : je m'applique à n'omettre jamais ni le moindre mot, ni la moindre cérémonie ; quand j'approche du moment de la conſécration, je me recueille pour la faire avec toutes les diſpoſitions qu'exige l'Egliſe & la grandeur du ſacrement ; je tâche d'anéantir ma raiſon devant la ſuprême Intelligence ; je me dis, qui es-tu, pour meſurer la Puiſſance infinie ? Je

101718

prononce avec respect les mots sacramentaux, & je donne à leur effet toute la foi qui dépend de moi. Quoiqu'il en soit de ce mystere inconcevable, je ne crains pas qu'au jour du jugement je sois puni pour l'avoir jamais profané dans mon cœur.

Honoré du ministere sacré, quoique dans le dernier rang, je ne ferai, ni ne dirai jamais rien qui me rende indigne d'en remplir les sublimes devoirs. Je prêcherai toujours la vertu aux hommes, je les exhorterai toujours à bien faire; & tant que je pourrai, je leur en donnerai l'exemple. Il ne tiendra pas à moi de leur rendre la religion aimable; il ne tiendra pas à moi d'affermir leur foi dans les dogmes vraiment utiles, & que tout homme est obligé de croire: mais à Dieu ne plaise que jamais je leur prêche le dogme cruel de l'intolérance; que jamais je les porte à détester leur prochain, à dire à d'autres hommes, vous serez damnés; à dire, hors de l'Eglise point de salut (40). Si j'étois dans un rang plus remarquable, cette réserve pourroit m'attirer des affaires; mais je suis trop petit pour avoir beaucoup à craindre, & je ne puis gueres tomber plus bas que je ne suis. Quoiqu'il arrive, je ne blasphémerai point contre la Justice divine, & ne mentirai point contre le Saint-Esprit.

J'ai long-tems ambitionné l'honneur d'être Curé; je l'am-

(40) Le devoir de suivre & d'aimer la religion de son pays ne s'étend pas jusqu'aux dogmes contraires à la bonne morale, tels que celui de l'intolérance. C'est ce dogme horrible qui arme les hommes les uns contre les autres, & les rend tous ennemis du genre humain. La distinction entre la tolérance civile & la tolérance théologique, est puérile & vaine. Ces deux tolérances sont inséparables, & l'on ne peut admettre l'une sans l'autre. Des Anges mêmes ne vivroient pas en paix avec des hommes qu'ils regarderoient comme les ennemis de Dieu.

bitionne encore, mais je ne l'espere plus. Mon bon ami, je ne trouve rien de si beau que d'être Curé. Un bon Curé est un Ministre de bonté, comme un bon Magistrat est un Ministre de justice. Un Curé n'a jamais de mal à faire; s'il ne peut pas toujours faire le bien par lui-même, il est toujours à sa place quand il le sollicite, & souvent il l'obtient quand il sait se faire respecter. O si jamais dans nos montagnes j'avois quelque pauvre Cure de bonnes gens à desservir, je serois heureux; car il me semble que je ferois le bonheur de mes paroissiens! Je ne les rendrois pas riches, mais je partagerois leur pauvreté; j'en ôterois la flétrissure & le mépris plus insupportable que l'indigence. Je leur ferois aimer la concorde & l'égalité qui chassent souvent la misere & la font toujours supporter. Quand ils verroient que je ne serois en rien mieux qu'eux, & que pourtant je vivrois content, ils apprendroient à se consoler de leur sort, & à vivre contens comme moi. Dans mes instructions je m'attacherois moins à l'esprit de l'Eglise, qu'à l'esprit de l'Evangile, où le dogme est simple & la morale sublime, où l'on voit peu de pratiques religieuses, & beaucoup d'œuvres de charité. Avant de leur enseigner ce qu'il faut faire, je m'efforcerois toujours de le pratiquer, afin qu'ils vissent bien que tout ce que je leur dis, je le pense. Si j'avois des Protestans dans mon voisinage ou dans ma paroisse, je ne les distinguerois point de mes vrais paroissiens en tout ce qui tient à la charité chrétienne; je les porterois tous également à s'entr'aimer, à se regarder comme freres, à respecter toutes les religions & à vivre en paix chacun dans la sienne. Je pense que solli-

citer quelqu'un de quitter celle où il eſt né, c'eſt le ſolliciter de mal faire, & par conſéquent faire mal ſoi-même. En attendant de plus grandes lumieres, gardons l'ordre public; dans tout pays reſpectons les loix, ne troublons point le culte qu'elles preſcrivent, ne portons point les Citoyens à la déſobéiſſance; car nous ne ſavons point certainement ſi c'eſt un bien pour eux de quitter leurs opinions pour d'autres, & nous ſavons très-certainement que c'eſt un mal de déſobéir aux loix.

Je viens, mon jeune ami, de vous réciter de bouche ma profeſſion de foi telle que Dieu la lit dans mon cœur: vous êtes le premier à qui je l'ai faite; vous êtes le ſeul peut-être à qui je la ferai jamais. Tant qu'il reſte quelque bonne croyance parmi les hommes, il ne faut point troubler les ames paiſibles, ni alarmer la foi des ſimples par des difficultés qu'ils ne peuvent réſoudre & qui les inquietent ſans les éclairer. Mais quand une fois tout eſt ébranlé, on doit conſerver le tronc aux dépens des branches; les conſciences agitées, incertaines, preſque éteintes, & dans l'état où j'ai vu la vôtre, ont beſoin d'être affermies & réveillées; & pour les rétablir ſur la baſe des vérités éternelles, il faut achever d'arracher les piliers flottans, auxquels elles penſent tenir encore.

Vous êtes dans l'âge critique où l'eſprit s'ouvre à la certitude, où le cœur reçoit ſa forme & ſon caractere, & où l'on ſe détermine pour toute la vie, ſoit en bien, ſoit en mal. Plus tard la ſubſtance eſt durcie, & les nouvelles empreintes ne marquent plus. Jeune homme, recevez dans votre

tre ame, encore flexible, le cachet de la vérité. Si j'étois plus sûr de moi-même, j'aurois pris avec vous un ton dogmatique & décisif; mais je suis homme, ignorant, sujet à l'erreur, que pouvois-je faire ? Je vous ai ouvert mon cœur sans réserve; ce que je tiens pour sûr, je vous l'ai donné pour tel; je vous ai donné mes doutes pour des doutes, mes opinions pour des opinions; je vous ai dit mes raisons de douter & de croire. Maintenant c'est à vous de juger : vous avez pris du tems; cette précaution est sage, & me fait bien penser de vous. Commencez par mettre votre conscience en état de vouloir être éclairée. Soyez sincere avec vous-même. Appropriez-vous de mes sentimens ce qui vous aura persuadé, rejettez le reste. Vous n'êtes pas encore assez dépravé par le vice, pour risquer de mal choisir. Je vous proposerois d'en conférer entre nous; mais sitôt qu'on dispute, on s'échauffe; la vanité, l'obstination s'en mêlent, la bonne foi n'y est plus. Mon ami, ne disputez jamais; car on n'éclaire par la dispute ni soi, ni les autres. Pour moi, ce n'est qu'après bien des années de méditation que j'ai pris mon parti; je m'y tiens, ma conscience est tranquille, mon cœur est content. Si je voulois recommencer un nouvel examen de mes sentimens, je n'y porterois pas un plus pur amour de la vérité, & mon esprit déjà moins actif seroit moins en état de la connoître. Je resterai comme je suis, de peur qu'insensiblement le goût de la contemplation devenant une passion oiseuse, ne m'attiédît sur l'exercice de mes devoirs, & de peur de retomber dans mon premier pyrrhonisme, sans retrouver la force d'en sortir. Plus de la moitié de ma vie est

écoulée ; je n'ai plus que le tems qu'il me faut pour en mettre à profit le reste, & pour effacer mes erreurs par mes vertus. Si je me trompe, c'est malgré moi. Celui qui lit au fond de mon cœur sait bien que je n'aime pas mon aveuglement. Dans l'impuissance de m'en tirer par mes propres lumieres, le seul moyen qui me reste pour en sortir est une bonne vie ; & si des pierres mêmes Dieu peut susciter des enfans à Abraham, tout homme a droit d'espérer d'être éclairé lorsqu'il s'en rend digne.

Si mes réflexions vous amenent à penser comme je pense ; que mes sentimens soient les vôtres, & que nous ayons la même profession de foi, voici le conseil que je vous donne. N'exposez plus votre vie aux tentations de la misere & du désespoir, ne la traînez plus avec ignominie à la merci des étrangers, & cessez de manger le vil pain de l'aumône. Retournez dans votre patrie, reprenez la religion de vos peres, suivez-la dans la sincérité de votre cœur, ne la quittez plus ; elle est très-simple & très-sainte ; je la crois de toutes les religions qui sont sur la terre, celle dont la morale est la plus pure, & dont la raison se contente le mieux. Quant aux frais du voyage n'en soyez point en peine, on y pourvoira. Ne craignez pas, non plus, la mauvaise honte d'un retour humiliant ; il faut rougir de faire une faute, & non de la réparer. Vous êtes encore dans l'âge où tout se pardonne, mais où l'on ne peche plus *impunément*. Quand vous voudrez écouter votre conscience, mille vains obstacles disparoîtront à sa voix. Vous sentirez que, dans l'incertitude où nous sommes, c'est une inexcusable présomption de professer une

autre religion que celle où l'on est né, & une fausseté de ne pas pratiquer sincerement celle qu'on professe. Si l'on s'égare, on s'ôte une grande excuse au tribunal du Souverain Juge. Ne pardonnera-t-il pas plutôt l'erreur où l'on fut nourri, que celle qu'on osa choisir soi-même ?

Mon fils, tenez votre ame en état de desirer toujours qu'il y ait un Dieu, & vous n'en douterez jamais. Au surplus, quelque parti que vous puissiez prendre, songez que les vrais devoirs de la religion sont indépendans des institutions des hommes ; qu'un cœur juste est le vrai temple de la Divinité ; qu'en tout pays & dans toute secte, aimer Dieu par dessus tout & son prochain comme soi-même, est le sommaire de la loi ; qu'il n'y a point de religion qui dispense des devoirs de la morale ; qu'il n'y a de vraiment essentiels que ceux-là ; que le culte intérieur est le premier de ces devoirs, & que sans la foi nulle véritable vertu n'existe.

Fuyez ceux qui, sous prétexte d'expliquer la Nature, sement dans les cœurs des hommes de désolantes doctrines, & dont le scepticisme apparent est cent fois plus affirmatif & plus dogmatique que le ton décidé de leurs adversaires. Sous le hautain prétexte qu'eux seuls sont éclairés, vrais, de bonne foi, ils nous soumettent impérieusement à leurs decisions tranchantes, & prétendent nous donner, pour les vrais principes des choses, les inintelligibles systêmes qu'ils ont bâtis dans leur imagination. Du reste, traversant, détruisant, foulant aux pieds tout ce que les hommes respectent, ils ôtent aux affligés la derniere consolation de leur misere, aux puissans & aux riches le seul frein de leurs passions ; ils arrachent du

fond des cœurs le remords du crime, l'espoir de la vertu, & se vantent encore d'être les bienfaicteurs du genre humain. Jamais, disent-ils, la vérité n'est nuisible aux hommes : je le crois comme eux, & c'est à mon avis une grande preuve que ce qu'ils enseignent n'est pas la vérité (41).

(41) Les deux partis s'attaquent réciproquement par tant de sophismes, que ce seroit une entreprise immense & téméraire de vouloir les relever tous ; c'est déjà beaucoup d'en noter quelques-uns à mesure qu'ils se présentent. Un des plus familiers au parti philosophiste est d'opposer un peuple supposé de bons Philosophes à un peuple de mauvais Chrétiens ; comme si un peuple de vrais Philosophes étoit plus facile à faire qu'un peuple de vrais Chrétiens ? Je ne sais si, parmi les individus, l'un est plus facile à trouver que l'autre ; mais je sais bien que, dès qu'il est question de peuples, il en faut supposer qui abuseront de la philosophie sans religion comme les nôtres abusent de la religion sans philosophie, & cela me paroit changer beaucoup l'état de la question.

Bayle a très-bien prouvé que le fanatisme est plus pernicieux que l'Athéisme, & cela est incontestable ; mais ce qu'il n'a eu garde de dire, & qui n'est pas moins vrai, c'est que le fanatisme, quoique sanguinaire & cruel, est pourtant une passion grande & forte qui éleve le cœur de l'homme, qui lui fait mépriser la mort, qui lui donne un ressort prodigieux, & qu'il ne faut que mieux diriger pour en tirer les plus sublimes vertus ; au lieu que l'irréligion, & en général l'esprit raisonneur & philosophique attache à la vie, efféminе, avilit les ames, concentre toutes les passions dans la bassesse de l'intérêt particulier ; dans l'abjection du *moi* humain, & sape ainsi à petit bruit les vrais fondemens de toute société ; car ce que les intérêts particuliers ont de commun est si peu de chose, qu'il ne balancera jamais ce qu'ils ont d'opposé.

Si l'Athéisme ne fait pas verser le sang des hommes, c'est moins par amour pour la paix que par indifférence pour le bien ; comme que tout aille, peu importe au prétendu sage, pourvu qu'il reste en repos dans son cabinet. Ses principes ne font pas tuer les hommes : mais ils les empêchent de naître, en détruisant les mœurs qui les multiplient, en les détachant de leur espece,

Bon jeune homme, ſoyez ſincere & vrai ſans orgueil; ſachez être ignorant, vous ne tromperez ni vous, ni les autres. Si jamais vos talens cultivés vous mettent en état de parler aux hommes, ne leur parlez jamais que ſelon votre conſcience, ſans vous embarraſſer s'ils vous applaudiront. L'abus

en réduiſant toutes leurs affections à un ſecret égoïſme, auſſi funeſte à la population qu'à la vertu. L'indifférence philoſophique reſſemble à la tranquillité de l'Etat ſous le deſpotiſme: c'eſt la tranquillité de la mort; elle eſt plus deſtructive que la guerre même.

Ainſi le Fanatiſme, quoique plus funeſte dans ſes effets immédiats, que ce qu'on appelle aujourd'hui l'eſprit philoſophique, l'eſt beaucoup moins dans ſes conſéquences. D'ailleurs il eſt aiſé d'étaler de belles maximes dans des livres: mais la queſtion eſt de ſavoir ſi elles tiennent bien à la doctrine, ſi elles en découlent néceſſairement; & c'eſt ce qui n'a point paru clair juſqu'ici. Reſte à ſavoir encore ſi la philoſophie à ſon aiſe & ſur le Trône commanderoit bien à la gloriole, à l'intérêt, à l'ambition, aux petites paſſions de l'homme, & ſi elle pratiqueroit cette *humanité ſi* douce qu'elle nous vante la plume à la main.

Par les principes, la philoſophie ne peut faire aucun bien, que la religion ne le faſſe encore mieux, & la religion en fait beaucoup, que la philoſophie ne ſauroit faire.

Par la pratique, c'eſt autre choſe; mais encore faut-il examiner. Nul homme ne *ſuit* de tout point ſa religion quand il en a une; cela eſt vrai: la plupart n'en ont gueres & ne ſuivent point du tout celle qu'ils ont; cela eſt encore vrai: mais enfin quelques-uns en ont une, la ſuivent du moins en partie, & il eſt indubitable que des motifs de religion les empêchent ſouvent de mal faire, & obtiennent d'eux des vertus, des actions louables, qui n'auroient point eu lieu ſans ces motifs.

Qu'un Moine nie un dépôt; que s'enſuit-il, ſinon qu'un ſot le lui avoit confié? Si Paſcal en eût nié un, cela prouveroit que Paſcal étoit un hypocrite, & rien de plus. Mais un Moine!...... Les gens qui font trafic de la religion ſont-ils donc ceux qui en ont? Tous les crimes qui ſe font dans le Clergé, comme ailleurs, ne prouvent point que la religion ſoit inutile, mais que très-

du favoir, produit l'incrédulité. Tout favant dédaigne le fentiment vulgaire; chacun en veut avoir un à foi. L'orgueilleufe philofophie mene à l'efprit fort, comme l'aveugle dévotion mene au fanatifme. Evitez ces extrêmités; reftez toujours ferme dans la voie de la vérité, ou de ce qui vous paroîtra

peu de gens ont de la religion.

Nos gouvernemens modernes doivent inconteftablement au Chriftianifme leur plus folide autorité, & leurs révolutions moins fréquentes; il les a rendu eux-mêmes moins fanguinaires; cela fe prouve par le fait en les comparant aux gouvernemens anciens. La religion mieux connue écartant le fanatifme a donné plus de douceur aux mœurs chrétiennes. Ce changement n'eft point l'ouvrage des lettres; car par-tout où elles ont brillé, l'humanité n'en a pas été plus refpectée; les cruautés des Athéniens, des Egyptiens, des Empereurs de Rome, des Chinois, en font foi. Que d'œuvres de miféricorde font l'ouvrage de l'Evangile! Que de reftitutions, de réparations la confeffion ne fait-elle ponit faire chez les Catholiques? Chez nous combien les approches des tems de communion n'operent-elles point de réconciliations & d'aumônes? Combien le jubilé des Hébreux ne rendoit-il pas les ufurpateurs moins avides? Que de miferes ne prévenoit-il pas? La fraternité légale uniffoit toute la nation; on ne voyoit pas un mendiant chez eux, on n'en voit point non plus chez les Turcs, où les fondations pieufes font innombrables. Ils font par principe de religion hofpitaliers même envers les ennemis de leur culte.

» Les Mahométans difent, felon » Chardin, qu'après l'examen qui „ fuivra la réfurrection univerfelle, „ tous les corps iront paffer un „ pont appellé *Poul-Serrho*, qui eft „ jetté fur le feu éternel, pont „ qu'on peut appeller, difent-ils, „ le troifieme & dernier examen & „ le vrai jugement final, parce que „ c'eft là où fe fera la féparation „ des bons d'avec les méchans....... „ &c.

» Les Perfans, (pourfuit Char» din,) font fort infatués de ce „ pont, & lorfque quelqu'un fouf„ fre une injure dont, par aucune „ voie, *ni dans aucun tems*, il „ ne peut avoir raifon, fa der„ niere confolation eft de dire: „ *Eh! bien, par le Dieu vivant*; „ *tu me le payeras au double au*

l'être dans la simplicité de votre cœur, sans jamais vous en détourner par vanité ni par foiblesse. Osez confesser Dieu chez les Philosophes ; osez prêcher l'humanité aux intolérans. Vous serez seul de votre parti, peut-être ; mais vous porterez en vous-même un témoignage qui vous dispensera de ceux des hommes. Qu'ils vous aiment ou vous haïssent, qu'ils lisent ou méprisent vos écrits, il n'importe. Dites ce qui est vrai, faites ce qui est bien ; ce qui importe à l'homme est de rem-

„ *dernier jour ; tu ne passeras point* „ *le Poul-Serrho, que tu ne me satisfasses auparavant, je mattacherai au bord de ta veste & me jetterai à tes jambes.* J'ai vu „ beaucoup de gens éminens, & „ de toutes sortes de professions, „ qui, appréhendant qu'on ne criât „ ainsi *Haro* sur eux au passage de „ ce pont redoutable, sollicitoient „ ceux qui se plaignoient d'eux de „ leur pardonner : cela m'est arrivé cent fois à moi-même. Des gens „ de qualité qui m'avoient fait faire, „ par importunité, des démarches „ autrement que je n'eusse voulu, „ m'abordoient au bout de quelque „ tems, qu'ils pensoient que le chagrin en étoit passé, & me disoient : *je te prie, halal becon antchisra*, c'est-à-dire, *rends-moi cette affaire licite ou juste*. Quelques-uns même m'ont fait des présens & rendu des services, afin „ que je leur pardonnasse en déclarant que je le faisois de bon „ cœur ; de quoi la cause n'est „ autre que cette créance qu'on ne „ passera point le pont de l'Enfer qu'on „ n'ait rendu le dernier quatrin à „ ceux qu'on a oppressés. T. 7. *in*-12. „ p. 50 ».

Croirai-je que l'idée de ce pont qui répare tant d'iniquités n'en prévient jamais ? Que si l'on ôtoit aux Persans cette idée, en leur persuadant qu'il n'y a ni *Poul-Serrho*, ni rien de semblable, où les opprimés soient vengés de leurs tyrans après la mort, n'est-il pas clair que cela mettroit ceux-ci fort à leur aise, & les délivreroit du soin d'appaiser ces malheureux ? Il est donc faux que cette doctrine ne fût pas nuisible ; elle ne seroit donc pas la vérité.

Philosophe, tes loix morales sont fort belles, mais montre m'en, de grace, la sanction. Cesse un moment de battre la campagne, & dis-moi nettement ce que tu mets à la place du *Poul-Serrho*.

plir ſes devoirs ſur la terre, & c'eſt en s'oubliant qu'on travaille pour ſoi. Mon enfant, l'intérêt particulier nous trompe; il n'y a que l'eſpoir du juſte qui ne trompe point.

AMEN.

J'AI tranſcrit cet écrit, non comme une regle des ſentimens qu'on doit ſuivre en matiere de religion, mais comme un exemple de la maniere dont on peut raiſonner avec ſon Eleve, pour ne point s'écarter de la méthode que j'ai tâché d'établir. Tant qu'on ne donne rien à l'autorité des hommes, ni aux préjugés du pays où l'on eſt né; les ſeules lumieres de la raiſon ne peuvent dans l'inſtitution de la Nature nous mener plus loin que la religion naturelle, & c'eſt à quoi je me borne avec mon Emile. S'il en doit avoir une autre, je n'ai plus en cela le droit d'être ſon guide; c'eſt à lui ſeul de la choiſir.

Nous travaillons de concert avec la Nature, & tandis qu'elle forme l'homme phyſique, nous tâchons de former l'homme moral; mais nos progrès ne ſont pas les mêmes. Le corps eſt déja robuſte & fort, que l'ame eſt encore languiſſante & foible; & quoique l'art humain puiſſe faire, le tempérament précede toujours la raiſon. C'eſt à retenir l'un & à exciter l'autre, que nous avons juſqu'ici donné tous nos ſoins, afin que l'homme fût toujours un, le plus qu'il étoit poſſible. En développant le naturel, nous avons donné le change à ſa ſenſibilité naiſſante; nous l'avons réglée en cultivant

cultivant la raiſon. Les objets intellectuels modéroient l'impreſſion des objets ſenſibles. En remontant au principe des choſes, nous l'avons ſouſtrait à l'empire des ſens; il étoit ſimple de s'élever de l'étude de la Nature à la recherche de ſon Auteur.

Quand nous en ſommes venus là, quelles nouvelles priſes nous nous ſommes données ſur notre Eleve! que de nouveaux moyens nous avons de parler à ſon cœur! C'eſt alors ſeulement qu'il trouve ſon véritable intérêt à être bon, à faire le bien loin des regards des hommes & ſans y être forcé par les loix, à être juſte entre Dieu & lui, à remplir ſon devoir, même aux dépens de ſa vie, & à porter dans ſon cœur la vertu, non-ſeulement pour l'amour de l'ordre auquel chacun préfere toujours l'amour de ſoi; mais pour l'amour de l'Auteur de ſon être, amour qui ſe confond avec ce même amour de ſoi; pour jouir enfin du bonheur durable que le repos d'une bonne conſcience & la contemplation de cet Etre ſuprême lui promettent dans l'autre vie, après avoir bien uſé de celle-ci. Sortez de-là, je ne vois plus qu'injuſtice, hypocriſie & menſonge parmi les hommes; l'intérêt particulier qui, dans la concurrence, l'emporte néceſſairement ſur toutes choſes, apprend à chacun d'eux à parer le vice du maſque de la vertu. Que tous les autres hommes faſſent mon bien aux dépens du leur, que tout ſe rapporte à moi ſeul, que tout le genre humain meure, s'il le faut, dans la peine & dans la miſere pour m'épargner un moment de douleur ou de faim; tel eſt le langage intérieur de tout incrédule qui raiſonne. Oui, je le ſoutiendrai toute

ma vie ; quiconque a dit dans son cœur, il n'y a point de Dieu, & parle autrement, n'est qu'un menteur, ou un insensé.

Lecteur, j'aurai beau faire, je sens bien que vous & moi ne verrons jamais mon Emile sous les mêmes traits ; vous vous le figurerez toujours semblable à vos jeunes gens ; toujours étourdi, pétulant, volage, errant de fête en fête, d'amusement en amusement, sans jamais pouvoir se fixer à rien. Vous rirez de me voir faire un contemplatif, un Philosophe, un vrai Théologien d'un jeune homme ardent, vif, emporté, fougueux dans l'âge le plus bouillant de la vie. Vous direz : ce rêveur poursuit toujours sa chimere ; en nous donnant un Elève de sa façon, il ne le forme pas seulement ; il le crée, il le tire de son cerveau, & croyant toujours suivre la Nature, il s'en écarte à chaque instant. Moi, comparant mon Eleve aux vôtres, je trouve à peine ce qu'ils peuvent avoir de commun. Nourri si différemment, c'est presque un miracle s'il leur ressemble en quelque chose. Comme il a passé son enfance dans toute la liberté qu'ils prennent dans leur jeunesse, il commence à prendre dans sa jeunesse la regle à laquelle on les a soumis enfans ; cette regle devient leur fléau, ils la prennent en horreur, ils n'y voient que la longue tyrannie des maîtres, ils croient ne sortir de l'enfance qu'en secouant toute espece de joug (42) ;

(42) Il n'y a personne qui voye l'enfance avec tant de mépris que ceux qui en sortent, comme il n'y a pas de pays où les rangs soient gardés avec plus d'affectation que ceux où l'inégalité n'est pas grande & où chacun craint toujours d'être confondu avec son inférieur.

ils se dédommagent alors de la longue contrainte où l'on les a tenus, comme un prisonnier délivré des fers, étend, agite & fléchit ses membres.

Emile, au contraire, s'honore de se faire homme & de s'assujettir au joug de la raison naissante; son corps déjà formé n'a plus besoin des mêmes mouvemens, & commence à s'arrêter de lui-même, tandis que son esprit à moitié développé cherche à son tour à prendre l'essor. Ainsi l'âge de raison n'est pour les uns que l'âge de la licence, pour l'autre il devient l'âge du raisonnement.

Voulez-vous savoir lesquels d'eux ou de lui sont mieux en cela dans l'ordre de la Nature? Considérez les différences dans ceux qui en sont plus ou moins éloignés: observez les jeunes gens chez les villageois, & voyez s'ils sont aussi pétulans que les vôtres. *Durant l'enfance des Sauvages*, dit le Sr. le Beau, *on les voit toujours actifs, & s'occupant à différens jeux qui leur agitent le corps; mais à peine ont-ils atteint l'âge de l'adolescence, qu'ils deviennent tranquilles, rêveurs: ils ne s'appliquent plus gueres qu'à des jeux sérieux ou de hazard* (43). Emile ayant été élevé dans toute la liberté des jeunes paysans & des jeunes sauvages, doit changer & s'arrêter comme eux en grandissant. Toute la différence est qu'au lieu d'agir uniquement pour jouer ou pour se nourrir, il a dans ses travaux & dans ses jeux appris à penser. Parvenu donc à ce terme par cette route, il se trouve tout disposé pour celle

(43) Aventures du Sieur C le Beau, Avocat au Parlement. T. II. pag. 70.

où je l'introduis; les sujets de réflexions que je lui présente irritent sa curiosité, parce qu'ils sont beaux par eux-mêmes, qu'ils sont tout nouveaux pour lui, & qu'il est en état de les comprendre. Au contraire, ennuyés, excédés de vos fades leçons, de vos longues morales, de vos éternels catéchismes, comment vos jeunes gens ne se refuseroient-ils pas à l'application d'esprit qu'on leur a rendu triste, aux lourds préceptes dont on n'a cessé de les accabler, aux méditations sur l'Auteur de leur être, dont on a fait l'ennemi de leurs plaisirs ? Ils n'ont conçu pour tout cela qu'aversion, dégoût; la contrainte les en a rebutés : le moyen désormais qu'ils s'y livrent quand ils commencent à disposer d'eux ? Il leur faut du nouveau pour leur plaire, il ne leur faut plus rien de ce qu'on dit aux enfans. C'est la même chose pour mon Eleve; quand il devient homme, je lui parle comme à un homme & ne lui dis que des choses nouvelles; c'est précisément parce qu'elles ennuient les autres qu'il doit les trouver de son goût.

Voilà comment je lui fais doublement gagner du tems, en retardant au profit de la raison le progrès de la Nature; mais ai-je en effet retardé ce progrès ? Non; je n'ai fait qu'empêcher l'imagination de l'accélérer; j'ai balancé par des leçons d'une autre espece les leçons précoces que le jeune homme reçoit d'ailleurs. Tandis que le torrent de nos institutions l'entraîne, l'attirer en sens *contraire* par d'autres institutions, ce n'est pas l'ôter de sa place, c'est l'y maintenir.

Le vrai moment de la Nature arrive enfin; il faut qu'il

arrive. Puiſqu'il faut que l'homme meure, il faut qu'il ſe reproduiſe, afin que l'eſpece dure & que l'ordre du monde ſoit conſervé. Quand par les ſignes dont j'ai parlé, vous preſſentirez le moment critique, à l'inſtant quittez avec lui pour jamais votre ancien ton. C'eſt votre diſciple encore, mais ce n'eſt plus votre Eleve. C'eſt votre ami, c'eſt un homme; traitez-le déſormais comme tel.

Quoi! faut-il abdiquer mon autorité lorſqu'elle m'eſt le plus néceſſaire? Faut-il abandonner l'adulte à lui-même au moment qu'il ſait le moins ſe conduire, & qu'il fait les plus grands écarts? Faut-il renoncer à mes droits quand il lui importe le plus que j'en uſe? Vos droits! Qui vous dit d'y renoncer? Ce n'eſt qu'à préſent qu'ils commencent pour lui. Juſqu'ici vous n'en obteniez rien que par force ou par ruſe; l'autorité, la loi du devoir lui étoient inconnues; il faloit le contraindre ou le tromper pour vous faire obéir. Mais voyez de combien de nouvelles chaînes vous avez environné ſon cœur. La raiſon, l'amitié, la reconnoiſſance, mille affections lui parlent d'un ton qu'il ne peut méconnoître. Le vice ne l'a point encore rendu ſourd à leur voix. Il n'eſt ſenſible encore qu'aux paſſions de la Nature. La premiere de toutes, qui eſt l'amour de ſoi, le livre à vous; l'habitude vous le livre encore. Si le tranſport d'un moment vous l'arrache, le regret vous le ramene à l'inſtant; le ſentiment qui l'attache à vous, eſt le ſeul permanent; tous les autres paſſent & s'effacent mutuellement. Ne le laiſſez point corrompre, il ſera toujours docile; il ne commence d'être rebelle que quand il eſt déjà perverti.

J'avoue bien que, si heurtant de front ses desirs naissans, vous alliez sottement traîter de crimes les nouveaux besoins qui se font sentir à lui, vous ne seriez pas longtems écouté; mais sitôt que vous quitterez ma méthode, je ne vous réponds plus de rien. Songez toujours que vous êtes le Ministre de la nature; vous n'en serez jamais l'ennemi.

Mais quel parti prendre? On ne s'attend ici qu'à l'alternative de favoriser ses penchans, ou de les combattre; d'être son tyran, ou son complaisant: & tous deux ont de si dangereuses conséquences, qu'il n'y a que trop à balancer sur le choix.

Le premier moyen qui s'offre pour résoudre cette difficulté, est de le marier bien vîte; c'est incontestablement l'expédient le plus sûr & le plus naturel. Je doute pourtant que ce soit le meilleur, ni le plus utile: je dirai ci-après mes raisons: en attendant, je conviens qu'il faut marier les jeunes gens à l'âge nubile; mais cet âge vient pour eux avant le tems; c'est nous qui l'avons rendu précoce; on doit le prolonger jusqu'à la maturité.

S'il ne faloit qu'écouter les penchans & suivre les indications, cela seroit bientôt fait; mais il y a tant de contradictions entre les droits de la Nature, & nos loix sociales, que pour les concilier, il faut gauchir & tergiverser sans cesse: il faut employer beaucoup d'art pour empêcher l'homme social d'être tout-à-fait artificiel.

Sur les raisons ci-devant exposées, j'estime que par les moyens que j'ai donnés, & d'autres semblables, on peut

au moins étendre jusqu'à vingt ans l'ignorance des desirs & la pureté des sens; cela est si vrai, que chez les Germains, un jeune homme qui perdoit sa virginité avant cet âge, en restoit diffamé: & les auteurs attribuent, avec raison, à la continence de ces peuples durant leur jeunesse, la vigueur de leur constitution & la multitude de leurs enfans.

On peut même beaucoup prolonger cette époque, & il y a peu de siecles que rien n'étoit plus commun dans la France même. Entre autres exemples connus, le pere de Montaigne, homme non moins scrupuleux & vrai que fort & bien constitué, juroit s'être marié vierge à trente-trois ans, après avoir servi long-tems, dans les guerres d'Italie; & l'on peut voir dans les écrits du fils quelle vigueur & quelle gaieté conservoit le pere à plus de soixante ans. Certainement l'opinion contraire tient plus à nos mœurs & à nos préjugés, qu'à la connoissance de l'espece en général.

Je puis donc laisser à part l'exemple de notre Jeunesse; il ne prouve rien pour qui n'a pas été élevé comme elle. Considérant que la Nature n'a point là-dessus de terme fixe qu'on ne puisse avancer ou retarder, je crois pouvoir, sans sortir de sa loi, supposer Emile resté jusques-là par mes soins dans sa primitive innocence, & je vois cette heureuse époque prête à finir. Entouré de périls toujours croissans, il va m'échapper, quoi que je fasse. A la premiere occasion, (& cette occasion ne tardera pas à naître,) il va suivre l'aveugle instinct des sens; il y a mille à parier contre un qu'il va se perdre. J'ai trop réfléchi sur les mœurs des hommes, pour ne pas voir l'influence invincible de ce pre-

mier moment sur le reste de sa vie. Si je dissimule & feins de ne rien voir, il se prévaut de ma foiblesse ; croyant me tromper, il me méprise, & je suis le complice de sa perte. Si j'essaye de le ramener, il n'est plus tems, il ne m'écoute plus ; je lui deviens incommode, odieux, insupportable ; il ne tardera gueres à se débarrasser de moi. Je n'ai donc plus qu'un parti raisonnable à prendre ; c'est de le rendre comptable de ses actions à lui-même ; de le garantir au moins des surprises de l'erreur, & de lui montrer à découvert les périls dont il est environné. Jusqu'ici je l'arrêtois par son ignorance ; c'est maintenant par ses lumieres qu'il faut l'arrêter.

Ces nouvelles instructions sont importantes, & il convient de reprendre les choses de plus haut. Voici l'instant de lui rendre, pour ainsi dire, mes comptes ; de lui montrer l'emploi de son tems & du mien ; de lui déclarer ce qu'il est & ce que je suis, ce que j'ai fait, ce qu'il a fait, ce que nous devons l'un à l'autre, toutes ses relations morales, tous les engagemens qu'il a contractés, tous ceux qu'on a contractés avec lui, à quel point il est parvenu dans le progrès de ses facultés, quel chemin lui reste à faire, les difficultés qu'il y trouvera, les moyens de franchir ces difficultés, en quoi je lui puis aider encore, en quoi lui seul peut désormais s'aider, enfin le point critique où il se trouve, les nouveaux périls qui l'environnent, & toutes les solides raisons qui doivent l'engager à veiller attentivement sur lui-même avant d'écouter ses desirs naissans.

Songez que pour conduire un adulte, il faut prendre le contre-pied de tout ce que vous avez fait pour conduire un

enfant.

enfant. Ne balancez point à l'inſtruire de ces dangereux myſteres que vous lui avez cachés ſi long-tems avec tant de ſoin. Puiſqu'il faut enfin qu'il les ſache, il importe qu'il ne les apprenne, ni d'un autre, ni de lui-même, mais de vous ſeul : puiſque le voilà déſormais forcé de combattre, il faut de peur de ſurpriſe, qu'il connoiſſe ſon ennemi.

Jamais les jeunes gens qu'on trouve ſavans ſur ces matieres, ſans ſavoir comment ils le ſont devenus, ne le ſont devenus impunément. Cette indiſcrete inſtruction ne pouvant avoir un objet honnête, ſouille au moins l'imagination de ceux qui la reçoivent, & les diſpoſe aux vices de ceux qui la donnent. Ce n'eſt pas tout ; des domeſtiques s'inſinuent ainſi dans l'eſprit d'un enfant, gagnent ſa confiance, lui font enviſager ſon gouverneur comme un perſonnage triſte & fâcheux, & l'un des ſujets favoris de leurs ſecrets colloques, eſt de médire de lui. Quand l'Eleve en eſt là, le maître peut ſe retirer, il n'a plus rien de bon à faire.

Mais pourquoi l'enfant ſe choiſit-il des confidens particuliers ? Toujours par la tyrannie de ceux qui le gouvernent. Pourquoi ſe cacheroit-il d'eux, s'il n'étoit forcé de s'en cacher ? Pourquoi s'en plaindroit-il, s'il n'avoit nul ſujet de s'en plaindre ? Naturellement ils ſont ſes premiers confidens ; on voit à l'empreſſement avec lequel il vient leur dire ce qu'il penſe, qu'il croit ne l'avoir penſé qu'à moitié juſqu'à ce qu'il le leur ait dit. Comptez que ſi l'enfant ne craint de votre part, ni ſermon, ni réprimande, il vous dira toujours tout, & qu'on n'oſera lui rien confier qu'il vous doive taire, quand on ſera bien ſûr qu'il ne vous taira rien.

Ce qui me fait le plus compter sur ma méthode, c'est qu'en suivant ses effets le plus exactement qu'il m'est possible, je ne vois pas une situation dans la vie de mon Eleve qui ne me laisse de lui quelque image agréable. Au moment même où les fureurs du tempérament l'entraînent, & où, révolté contre la main qui l'arrête, il se débat & commence à m'échapper, dans ses agitations, dans ses emportemens, je retrouve encore sa premiere simplicité; son cœur aussi pur que son corps ne connoit pas plus le déguisement que le vice; les reproches ni le mépris ne l'ont point rendu lâche; jamais la vile crainte ne lui apprit à se déguiser: il a toute l'indiscrétion de l'innocence, il est naïf sans scrupule, il ne sait encore à quoi sert de tromper. Il ne se passe pas un mouvement dans son ame, que sa bouche ou ses yeux ne le disent; & souvent les sentimens qu'il éprouve me sont connus plutôt qu'à lui.

Tant qu'il continue de m'ouvrir ainsi librement son ame, & de me dire avec plaisir ce qu'il sent, je n'ai rien à craindre; mais s'il devient plus timide, plus réservé, que j'apperçoive dans ses entretiens le premier embarras de la honte; déjà l'instinct se développe, il n'y a plus un moment à perdre; & si je ne me hâte de l'instruire, il sera bientôt instruit malgré moi.

Plus d'un lecteur, même en adoptant mes idées, pensera qu'il ne s'agit ici que d'une *conversation prise au hazard*, & que tout est fait. Oh! que ce n'est pas ainsi que le cœur humain se gouverne! ce qu'on dit ne signifie rien, si l'on n'a préparé le moment de le dire. Avant de semer il faut

labourer la terre : la ſemence de la vertu leve difficilement, il faut de longs apprêts pour lui faire prendre racine. Une des choſes qui rendent les prédications le plus inutiles, eſt qu'on les fait indifféremment à tout le monde ſans diſcernement & ſans choix. Comment peut-on penſer que le même ſermon convienne à tant d'auditeurs ſi diverſement diſpoſés, ſi différens d'eſprits, d'humeurs, d'âges, de ſexes, d'états & d'opinions? Il n'y en a peut-être pas deux auxquels ce qu'on dit à tous puiſſe être convenable; & toutes nos affections ont ſi peu de conſtance, qu'il n'y a peut-être pas deux momens dans la vie de chaque homme, où le même diſcours fît ſur lui la même impreſſion. Jugez ſi, quand les ſens enflammés aliénent l'entendement & tyranniſent la volonté, c'eſt le tems d'écouter les graves leçons de la ſageſſe. Ne parlez donc jamais raiſon aux jeunes gens, même en âge de raiſon, que vous ne les ayez premierement mis en état de l'entendre. La plupart des diſcours perdus le ſont bien plus par la faute des maîtres que par celle des diſciples. Le pédant & l'inſtituteur diſent à peu près les mêmes choſes; mais le premier les dit à tout propos; le ſecond ne les dit que quand il eſt ſûr de leur effet.

Comme un ſomnambule, errant durant ſon ſommeil, marche en dormant ſur les bords d'un précipice, dans lequel il tomberoit s'il étoit éveillé tout à coup, ainſi mon Emile, dans le ſommeil de l'ignorance, échappe à des périls qu'il n'apperçoit point; ſi je l'éveille en ſurſaut il eſt perdu. Tâchons premierement de l'éloigner du précipice, & puis nous l'éveillerons pour le lui montrer de plus loin.

La lecture, la solitude, l'oisiveté, la vie molle & sédentaire, le commerce des femmes & des jeunes gens ? voilà les sentiers dangereux à frayer à son âge, & qui le tiennent sans cesse à côté du péril. C'est par d'autres objets sensibles que je donne le change à ses sens ; c'est en traçant un autre cours aux esprits, que je les détourne de celui qu'ils commençoient à prendre ; c'est en exerçant son corps à des travaux pénibles, que j'arrête l'activité de l'imagination qui l'entraîne. Quand les bras travaillent beaucoup, l'imagination se repose ; quand le corps est bien las, le cœur ne s'échauffe point. La précaution la plus prompte & la plus facile, est de l'arracher au danger local. Je l'emmene d'abord hors des villes, loin des objets capables de le tenter. Mais ce n'est pas assez ; dans quel désert, dans quel sauvage asyle échappera-t-il aux images qui le poursuivent ? Ce n'est rien d'éloigner les objets dangereux, si je n'en éloigne aussi le souvenir, si je ne trouve l'art de le détacher de tout, si je ne le distrais de lui-même ; autant valoit le laisser où il étoit.

Emile sait un métier, mais ce métier, n'est pas ici notre ressource ; il aime & entend l'agriculture, mais l'agriculture ne nous suffit pas ; les occupations qu'il connoit deviennent une routine, en s'y livrant il est comme ne faisant rien ; il pense à toute autre chose, la tête & les bras agissent séparément. Il lui faut une occupation nouvelle qui l'intéresse par sa nouveauté, qui le tienne en haleine, qui lui plaise, qui l'applique, qui l'exerce ; une occupation dont il se passionne, & à laquelle il soit tout entier. Or la seule qui me paroit réunir toutes ces conditions est la chasse. Si la chasse est ja-

mais un plaiſir innocent, ſi jamais elle eſt convenable à l'homme, c'eſt à préſent qu'il y faut avoir recours. Emile a tout ce qu'il faut pour y réuſſir ; il eſt robuſte, adroit, patient, infatigable. Infailliblement il prendra du goût pour cet exercice ; il y mettra toute l'ardeur de ſon âge ; il y perdra, du moins pour un tems, les dangereux penchans qui naiſſent de la molleſſe. La chaſſe endurcit le cœur auſſi bien que le corps ; elle accoutume au ſang, à la cruauté. On a fait Diane ennemie de l'amour, & l'allégorie eſt très-juſte : les langueurs de l'amour ne naiſſent que dans un doux repos ; un violent exercice étouffe les ſentimens tendres. Dans les bois, dans les lieux champêtres, l'amant, le chaſſeur ſont ſi diverſement affectés, que ſur les mêmes objets ils portent des images toutes différentes. Les ombrages frais, les bocages, les doux aſyles du premier, ne ſont pour l'autre que des viandis, des forts, des remiſes : où l'un n'entend que roſſignols, que ramages, l'autre ſe figure les cors, & les cris des chiens ; l'un n'imagine que Dryades & Nymphes, l'autre que piqueurs, meutes & chevaux. Promenez-vous en campagne avec ces deux ſortes d'hommes, à la différence de leur langage, vous connoîtrez bientôt que la terre n'a pas pour eux un aſpect ſemblable, & que le tour de leurs idées eſt auſſi divers que le choix de leurs plaiſirs.

Je comprends comment ces goûts ſe réuniſſent, & comment on trouve enfin du tems pour tout. Mais les paſſions de la jeuneſſe ne ſe partagent pas ainſi ; donnez-lui une ſeule occupation qu'elle aime, & tout le reſte ſera bientôt oublié. La variété des deſirs vient de celle des connoiſſances, & les

premiers plaisirs qu'on connoit sont long-tems les seuls qu'on recherche. Je ne veux pas que toute la jeunesse d'Emile se passe à tuer des bêtes, & je ne prétends pas même justifier en tout cette féroce passion ; il me suffit qu'elle serve assez à suspendre une passion plus dangereuse pour me faire écouter de sang-froid parlant d'elle, & me donner le tems de la peindre sans l'exciter.

Il est des époques dans la vie humaine, qui sont faites pour n'être jamais oubliées. Telle est, pour Emile, celle de l'instruction dont je parle ; elle doit influer sur le reste de ses jours. Tâchons donc de la graver dans sa mémoire, en sorte qu'elle ne s'en affface point. Une des erreurs de notre âge, est d'employer la raison trop nue, comme si les hommes n'étoient qu'esprit. En négligeant la langue des signes qui parlent à l'imagination, l'on a perdu le plus énergique des langages. L'impression de la parole est toujours foible, & l'on parle au cœur par les yeux bien mieux que par les oreilles. En voulant tout donner au raisonnement, nous avons réduit en mots nos préceptes, nous n'avons rien mis dans les actions. La seule raison n'est point active ; elle retient quelquefois, rarement elle excite, & jamais elle n'a rien fait de grand. Toujours raisonner est la manie des petits esprits. Les ames fortes ont bien un autre langage ; c'est par ce langage qu'on persuade & qu'on fait agir.

J'observe que dans les siecles modernes, les hommes n'ont plus de prise les uns sur les autres que par la force & par l'intérêt, au lieu que les anciens agissoient beaucoup plus par la persuasion, par les affections de l'ame, parce qu'ils

ne négligeoient pas la langue des signes. Toutes les conventions se passoient avec solemnité pour les rendre plus inviolables : avant que la force fût établie, les Dieux étoient les Magistrats du genre humain ; c'est par devant eux que les particuliers faisoient leurs traités, leurs alliances, prononçoient leurs promesses ; la face de la terre étoit le livre où s'en conservoient les archives. Des rochers, des arbres, des monceaux de pierre consacrés par ces actes, & rendus respectables aux hommes barbares, étoient les feuillets de ce livre, ouvert sans cesse à tous les yeux. Le puits du serment le puits du vivant & voyant, le vieux chêne de Mambré, le monceau du témoin ; voilà quels étoient les monumens grossiers, mais augustes, de la sainteté des contrats ; nul n'eût osé d'une main sacrilege attenter à ces monumens, & la foi des hommes étoit plus assurée par la garantie de ces témoins muets, qu'elle ne l'est aujourd'hui par toute la vaine rigueur des loix.

Dans le gouvernement, l'auguste appareil de la puissance royale en imposoit aux sujets. Des marques de dignités, un trône, un sceptre, une robe de pourpre, une couronne, un bandeau, étoient pour eux des choses sacrées. Ces signes respectés leur rendoient vénérable l'homme qu'ils en voyoient orné ; sans soldats, sans menaces, sitôt qu'il parloit il étoit obéi. Maintenant qu'on affecte d'abolir ces signes (43) qu'ar-

(43) Le Clergé romain les a très-habilement conservés, & à son exemple quelques Républiques, entre autres celle de Venise. Aussi le Gouvernement Vénitien, malgré la chute de l'Etat, jouit-il encore sous l'appareil de son antique majesté, de toute l'affection, de toute l'adoration

rive-t-il de ce mépris ? Que la majesté royale s'efface de tous les cœurs, que les Rois ne se font plus obéir qu'à force de troupes, & que le respect des sujets n'est que dans la crainte du châtiment. Les Rois n'ont plus la peine de porter leur diadême, ni les Grands les marques de leurs dignités; mais il faut avoir cent mille bras toujours prêts pour faire exécuter leurs ordres. Quoique cela leur semble plus beau, peut-être, il est aisé de voir qu'à la longue cet échange ne leur tournera pas à profit.

Ce que les anciens ont fait avec l'éloquence est prodigieux; mais cette éloquence ne consistoit pas seulement en beaux discours bien arrangés, & jamais elle n'eût plus d'effet que quand l'orateur parloit le moins. Ce qu'on disoit le plus vivement ne s'exprimoit pas par des mots, mais par des signes; on ne le disoit pas, on le montroit. L'objet qu'on expose aux yeux ébranle l'imagination, excite la curiosité, tient l'esprit dans l'attente de ce qu'on va dire, & souvent cet objet seul a tout dit. Trasibule & Tarquin coupant des têtes de pavots, Alexandre appliquant son sceau sur la bouche de son favori, Diogene marchant devant Zénon, ne parloient-ils pas mieux que s'ils avoient fait de longs discours? Quel circuit de paroles eût aussi-bien rendu les mêmes idées!

du peuple; & après le Pape, orné de sa Tiare, il n'y a peut-être ni Roi, ni Potentat, ni homme au monde aussi respecté que le Doge de Venise, sans pouvoir, sans autorité, mais rendu sacré par sa pompe, & paré sous la corne ducale d'une coëffure de femme. Cette cérémonie du Bucentaure, qui fait tant rire les sots, feroit verser à la populace de Venise tout son sang pour le maintien de son tyrannique Gouvernement.

Darius

Darius engagé dans la Scythie avec ſon armée, reçoit de la part du Roi des Scythes un oiſeau, une grenouille, une ſouris & cinq fléches. L'Ambaſſadeur remet ſon préſent, & s'en retourne ſans rien dire. De nos jours cet homme eût paſſé pour fou. Cette terrible harangue fut entendue, & Darius n'eut plus grande hâte que de regagner ſon pays comme il put. Subſtituez une lettre à ces ſignes; plus elle ſera menaçante, & moins elle effrayera: ce ne ſera qu'une fanfaronnade dont Darius n'eût fait que rire.

Que d'attentions chez les Romains à la langue des ſignes! Des vêtemens divers ſelon les âges, ſelon les conditions; des toges, des ſayes, des prétextes, des bulles, des laticlaves, des chaires, des licteurs, des faiſceaux, des haches, des couronnes d'or, d'herbes, de feuilles, des ovations, des triomphes, tout chez eux étoit appareil, repréſentation, cérémonie, & tout faiſoit impreſſion ſur les cœurs des citoyens. Il importoit à l'Etat que le peuple s'aſſemblât en tel lieu plutôt qu'en tel autre; qu'il vît ou ne vît pas le Capitole; qu'il fût ou ne fût pas tourné du côté du Sénat; qu'il délibérât tel ou tel jour par préférence. Les accuſés changeoient d'habit, les Candidats en changeoient; les guerriers ne vantoient pas leurs exploits, ils montroient leurs bleſſures. A la mort de Céſar, j'imagine un de nos orateurs voulant émouvoir le peuple, épuiſer tous les lieux communs de l'art, pour faire une pathétique deſcription de ſes plaies, de ſon ſang, de ſon cadavre: Antoine, quoiqu'éloquent, ne dit point tout cela; il fait apporter le corps. Quelle rhétorique!

Mais cette digreſſion m'entraîne inſenſiblement loin de mon

ſujet, ainſi que font beaucoup d'autres, & mes écarts ſont trop fréquens pour pouvoir être longs & tolérables : je reviens donc.

Ne raiſonnez jamais ſéchement avec la Jeuneſſe. Revêtez la raiſon d'un corps, ſi vous voulez la lui rendre ſenſible. Faites paſſer par le cœur le langage de l'eſprit, afin qu'il ſe faſſe entendre. Je le répete, les argumens froids peuvent déterminer nos opinions, non nos actions ; ils nous font croire & non pas agir ; on démontre ce qu'il faut penſer, & non ce qu'il faut faire. Si cela eſt vrai pour tous les hommes, à plus forte raiſon l'eſt-il pour les jeunes gens, encore enveloppés dans leurs ſens, & qui ne penſent qu'autant qu'ils imaginent.

Je me garderai donc bien, même après les préparations dont j'ai parlé, d'aller tout d'un coup dans la chambre d'Emile, lui faire lourdement un long diſcours ſur le ſujet dont je veux l'inſtruire. Je commencerai par émouvoir ſon imagination ; je choiſirai le tems, le lieu, les objets les plus favorables à l'impreſſion que je veux faire : j'appellerai, pour ainſi dire, toute la Nature à témoin de nos entretiens ; j'atteſterai l'Etre éternel, dont elle eſt l'ouvrage, de la vérité de mes diſcours ; je la prendrai pour juge entre Emile & moi ; je marquerai la place où nous ſommes, les rochers, les bois, les montagnes qui nous entourent, pour monumens de ſes engagemens & des miens ; je mettrai dans mes yeux, dans mon accent, dans mon geſte, l'enthouſiaſme & l'ardeur que je lui veux inſpirer. Alors je lui parlerai & il m'écoutera, je m'attendrirai & il ſera ému. En me pénétrant de la ſainteté de mes devoirs,

je lui rendrai les siens plus respectables; j'animerai la force du raisonnement d'images & de figures ; je ne serai point long & diffus en froides maximes, mais abondant en sentimens qui débordent ; ma raison sera grave & sentencieuse, mais mon cœur n'aura jamais assez dit. C'est alors qu'en lui montrant tout ce que j'ai fait pour lui, je le lui montrerai comme fait pour moi-même : il verra dans ma tendre affection la raison de tous mes soins. Quelle surprise, quelle agitation je vais lui donner en changeant tout-à-coup de langage ! au lieu de lui rétrécir l'ame en lui parlant toujours de son intérêt, c'est du mien seul que je lui parlerai désormais, & je le toucherai davantage ; j'enflammerai son jeune cœur de tous les sentimens d'amitié, de générosité, de reconnoissance que j'ai déjà fait naître, & qui sont si doux à nourrir. Je le presserai contre mon sein, en versant sur lui des larmes d'attendrissement; je lui dirai : tu es mon bien, mon enfant, mon ouvrage, c'est de ton bonheur que j'attends le mien ; si tu frustres mes espérances, tu me voles vingt ans de ma vie, & tu fais le malheur de mes vieux jours. C'est ainsi qu'on se fait écouter d'un jeune homme, & qu'on grave au fond de son cœur le souvenir de ce qu'on lui dit.

Jusqu'ici j'ai tâché de donner des exemples de la maniere dont un gouverneur doit instruire son disciple dans les occasions difficiles. J'ai tâché d'en faire autant dans celle-ci; mais après bien des essais j'y renonce, convaincu que la langue Françoise est trop précieuse pour supporter jamais dans un livre la naïveté des premieres instructions sur certains sujets.

La langue Françoise est, dit-on, la plus chaste des lan-

gues ; je la crois, moi, la plus obſcene : car il me ſemble que la chaſteté d'une langue ne conſiſte pas à éviter avec ſoin les tours déshonnêtes, mais à ne les pas avoir. En effet, pour les éviter, il faut qu'on y penſe ; & il n'y a point de langue où il ſoit plus difficile de parler purement en tout ſens que la Françoiſe. Le Lecteur, toujours plus habile à trouver des ſens obſcenes que l'Auteur à les écarter, ſe ſcandaliſe & s'effarouche de tout. Comment ce qui paſſe par des oreilles impures ne contracteroit-il pas leur ſouillure ? Au contraire, un peuple de bonnes mœurs a des termes propres pour toutes choſes ; & ces termes ſont toujours honnêtes, parce qu'ils ſont toujours employés honnêtement. Il eſt impoſſible d'imaginer un langage plus modeſte que celui de la Bible, préciſément parce que tout y eſt dit avec naïveté. Pour rendre immodeſtes les mêmes choſes, il ſuffit de les traduire en François. Ce que je dois dire à mon Emile n'aura rien que d'honnête & de chaſte à ſon oreille ; mais pour le trouver tel à la lecture, il faudroit avoir un cœur auſſi pur que le ſien.

Je penſerois même que des réflexions ſur la véritable pureté du diſcours & ſur la fauſſe délicateſſe du vice, pourroient tenir une place utile dans les entretiens de morale où ce ſujet nous conduit ; car en apprenant le langage de l'honnêteté, il doit apprendre auſſi celui de la décence, & il faut bien qu'il ſache pourquoi ces deux langages ſont ſi différens. Quoiqu'il en ſoit, je ſoutiens qu'au lieu des vains préceptes dont on rebat avant le tems les oreilles de la Jeuneſſe, & dont elle ſe moque à l'âge où ils ſeroient de ſaiſon ; ſi l'on attend, ſi l'on prépare le moment de ſe faire entendre ; qu'alors on

lui expoſe les loix de la Nature dans toute leur vérité ; qu'on lui montre la ſanction de ces mêmes loix dans les maux phyſiques & moraux qu'attire leur infraction ſur les coupables ; qu'en lui parlant de cet inconcevable myſtere de la génération, l'on joigne à l'idée de l'attrait que l'Auteur de la Nature donne à cet acte, celle de l'attachement excluſif qui le rend délicieux, celle des devoirs de fidélité, de pudeur qui l'environnent, & qui redoublent ſon charme en rempliſſant ſon objet ; qu'en lui peignant le mariage, non-ſeulement comme la plus douce des ſociétés, mais comme le plus inviolable & le plus ſaint de tous les contrats, on lui diſe avec force toutes les raiſons qui rendent un nœud ſi ſacré reſpectable à tous les hommes, & qui couvre de haine & de malédictions quiconque oſe en ſouiller la pureté ; qu'on lui faſſe un tableau frappant & vrai des horreurs de la débauche, de ſon ſtupide abrutiſſement, de la pente inſenſible par laquelle un premier déſordre conduit à tous, & traîne enfin celui qui s'y livre, à ſa perte ; ſi, dis-je, on lui montre avec évidence comment, au goût de la chaſteté, tiennent la ſanté, la force, le courage, les vertus, l'amour même, & tous les vrais biens de l'homme ; je ſoutiens qu'alors on lui rendra cette même chaſteté déſirable & chére, & qu'on trouvera ſon eſprit docile aux moyens qu'on lui donnera pour la conſerver : car tant qu'on la conſerve, on la reſpecte ; on ne la mépriſe qu'après l'avoir perdue.

Il n'eſt point vrai que le penchant au mal ſoit indomptable, & qu'on ne ſoit pas maître de le vaincre avant d'avoir pris l'habitude d'y ſuccomber. Aurélius Victor dit que plu-

sieurs hommes transportés d'amour, acheterent volontairement de leur vie une nuit de Cléopatre, & ce sacrifice n'est pas impossible à l'ivresse de la passion. Mais supposons que l'homme le plus furieux, & qui commande le moins à ses sens, vît l'appareil du supplice, sûr d'y périr dans les tourmens un quart-d'heure après; non-seulement cet homme, dès cet instant, deviendroit supérieur aux tentations, il lui en coûteroit même peu de leur résister : bientôt l'image affreuse dont elles seroient accompagnées le distrairoit d'elles; & toujours rebutées, elles se lasseroient de revenir. C'est la seule tiédeur de notre volonté qui fait toute notre foiblesse, & l'on est toujours fort pour faire ce qu'on veut fortement : *Volenti nihil difficile.* Oh! si nous détestions le vice autant que nous aimons la vie, nous nous abstiendrions aussi aisément d'un crime agréable que d'un poison mortel dans un mets délicieux!

Comment ne voit-on pas que si toutes les leçons qu'on donne sur ce point à un jeune homme sont sans succès, c'est qu'elles sont sans raison pour son âge, & qu'il importe à tout âge de revêtir la raison de formes qui la fassent aimer. Parlez-lui gravement quand il le faut; mais que ce que vous lui dites ait toujours un attrait qui le force à vous écouter. Ne combattez pas ses desirs avec sécheresse, n'étouffez pas son imagination, guidez-la de peur qu'elle n'engendre des monstres. Parlez-lui de l'amour, des femmes, des plaisirs, faites qu'il trouve dans vos conversations un charme qui flatte son jeune cœur; n'épargnez rien pour devenir son confident, ce n'est qu'à ce titre que vous serez vraiment son

maître : alors ne craignez plus que vos entretiens l'ennuient ; il vous fera parler plus que vous ne voudrez.

Je ne doute pas un instant que, si sur ces maximes j'ai sçu prendre toutes les précautions nécessaires, & tenir à mon Emile les discours convenables à la conjonсture où le progrès des ans l'a fait arriver, il ne vienne de lui-même au point où je veux le conduire, qu'il ne se mette avec empressement sous ma sauve-garde, & qu'il ne me dise avec toute la chaleur de son âge, frappé des dangers dont il se voit environné : O mon ami, mon protecteur, mon maître ! reprenez l'autorité que vous voulez déposer au moment qu'il m'importe le plus qu'elle vous reste ; vous ne l'aviez jusqu'ici que par ma foiblesse, vous l'aurez maintenant par ma volonté, & elle m'en sera plus sacrée. Défendez-moi de tous les ennemis qui m'assiégent, & sur-tout de ceux que je porte avec moi, & qui me trahissent ; veillez sur votre ouvrage, afin qu'il demeure digne de vous. Je veux obéir à vos loix, je le veux toujours, c'est ma volonté constante ; si jamais je vous désobéis, ce sera malgré moi ; rendez-moi libre en me protégeant contre mes passions qui me font violence ; empêchez-moi d'être leur esclave, & forcez-moi d'être mon propre maître en n'obéissant point à mes sens, mais à ma raison.

Quand vous aurez amené votre Eleve à ce point, (& s'il n'y vient pas, ce sera votre faute ;) gardez-vous de le prendre *trop vîte* au mot, de peur que si jamais votre empire lui paroit trop rude, il ne se croye en droit de s'y soustraire en vous accusant de l'avoir surpris. C'est en ce moment que la réserve & la gravité sont à leur place ; &

ce ton lui en imposera d'autant plus, que ce sera la premiere fois qu'il vous l'aura vu prendre.

Vous lui direz donc : jeune homme, vous prenez légerement des engagemens pénibles : il faudroit les connoître pour être en droit de les former ; vous ne savez pas avec quelle fureur les sens entraînent vos pareils dans le gouffre des vices sous l'attrait du plaisir. Vous n'avez point une ame abjecte, je le sais bien ; vous ne violerez jamais votre foi, mais combien de fois, peut-être, vous vous repentirez de l'avoir donnée ! Combien de fois vous maudirez celui qui vous aime, quand, pour vous dérober aux maux qui vous menacent, il se verra forcé de vous déchirer le cœur ! Tel qu'Ulysse, ému du chant des Sirenes, crioit à ses conducteurs de le déchaîner ; séduit par l'attrait des plaisirs vous voudrez briser les liens qui vous gênent ; vous m'importunerez de vos plaintes ; vous me reprocherez ma tyrannie quand je serai le plus tendrement occupé de vous ; en ne songeant qu'à vous rendre heureux je m'attirerai votre haine. O mon Emile ! je ne supporterai jamais la douleur de t'être odieux ; ton bonheur même est trop cher à ce prix. Bon jeune homme, ne voyez-vous pas qu'en vous obligeant à m'obéir, vous m'obligez à vous conduire, à m'oublier pour me dévouer à vous, à n'écouter ni vos plaintes, ni vos murmures, à combattre incessamment vos desirs & les miens ? Vous m'imposez un joug plus dur que le vôtre. Avant de nous en charger tous deux, consultons nos forces ; prenez du tems, donnez-m'en pour y penser, & sachez que le plus lent à promettre est toujours le plus fidele à tenir.

Sachez

Sachez aussi vous-même que plus vous vous rendez difficile sur l'engagement, & plus vous en facilitez l'exécution. Il importe que le jeune homme sente qu'il promet beaucoup, & que vous promettez encore plus. Quand le moment sera venu, & qu'il aura, pour ainsi dire, signé le contrat, changez alors de langage, mettez autant de douceur dans votre empire que vous avez annoncé de sévérité. Vous lui direz : mon jeune ami, l'expérience vous manque, mais j'ai fait en sorte que la raison ne vous manquât pas. Vous êtes en état de voir par-tout les motifs de ma conduite ; il ne faut pour cela qu'attendre que vous soyez de sang-froid. Commencez toujours par obéir, & puis demandez-moi compte de mes ordres, je serai prêt à vous en rendre raison sitôt que vous serez en état de m'entendre, & je ne craindrai jamais de vous prendre pour juge entre vous & moi. Vous promettez d'être docile, & moi je promets de n'user de cette docilité que pour vous rendre le plus heureux des hommes. J'ai pour garant de ma promesse le sort dont vous avez joui jusqu'ici. Trouvez quelqu'un de votre âge qui ait passé une vie aussi douce que la vôtre, & je ne vous promets plus rien.

Après l'établissement de mon autorité, mon premier soin sera d'écarter la nécessité d'en faire usage. Je n'épargnerai rien pour m'établir de plus en plus dans sa confiance, pour me rendre de plus en plus le confident de son cœur & l'arbitre de ses plaisirs. Loin de combattre les penchans de son âge, je les consulterai pour en être le maître ; j'entrerai dans ses vues pour les diriger, je ne lui chercherai point,

aux dépens du préſent, un bonheur éloigné. Je ne veux point qu'il ſoit heureux une fois, mais toujours, s'il eſt poſſible.

Ceux qui veulent conduire ſagement la Jeuneſſe pour la garantir des piéges des ſens, lui font horreur de l'amour, & lui feroient volontiers un crime d'y ſonger à ſon âge, comme ſi l'amour étoit fait pour les vieillards. Toutes ces leçons trompeuſes que le cœur dément ne perſuadent point. Le jeune homme conduit par un inſtinct plus ſûr, rit en ſecret des triſtes maximes auxquelles il feint d'acquieſcer, & n'attend que le moment de les rendre vaines. Tout cela eſt contre la Nature. En ſuivant une route oppoſée, j'arriverai plus ſurement au même but. Je ne craindrai point de flatter en lui le doux ſentiment dont il eſt avide; je le lui peindrai comme le ſuprême bonheur de la vie, parce qu'il l'eſt en effet; en le lui peignant je veux qu'il s'y livre. En lui faiſant ſentir quel charme ajoute à l'attrait des ſens l'union des cœurs, je le dégoûterai du libertinage, & je le rendrai ſage en le rendant amoureux.

Qu'il faut être borné pour ne voir dans les deſirs naiſſans d'un jeune homme qu'un obſtacle aux leçons de la raiſon! Moi, j'y vois le vrai moyen de le rendre docile à ces mêmes leçons. On n'a de priſe ſur les paſſions, que par les paſſions; c'eſt par leur empire qu'il faut combattre leur tyrannie, & c'eſt toujours de la Nature elle-même qu'il faut tirer les inſtrumens propres à la régler.

Emile n'eſt pas fait pour reſter toujours ſolitaire; membre de la ſociété, il en doit remplir les devoirs. Fait pour

vivre avec les hommes, il doit les connoître. Il connoît l'homme en général; il lui reste à connoître les individus. Il sait ce qu'on fait dans le monde; il lui reste à voir comment on y vit. Il est tems de lui montrer l'extérieur de cette grande scene dont il connoît déjà tous les jeux cachés. Il n'y portera plus l'admiration stupide d'un jeune étourdi, mais le discernement d'un esprit droit & juste. Ses passions pourront l'abuser, sans doute; quand est-ce qu'elles n'abusent pas ceux qui s'y livrent? Mais au moins il ne sera point trompé par celles des autres. S'il les voit, il les verra de l'œil du sage, sans être entraîné par leurs exemples, ni séduit par leurs préjugés.

Comme il y a un âge propre à l'étude des sciences, il y en a un pour bien saisir l'usage du monde. Quiconque apprend cet usage trop jeune, le suit toute sa vie, sans choix, sans réflexion, & quoiqu'avec suffisance, sans jamais bien savoir ce qu'il fait. Mais celui qui l'apprend, & qui en voit les raisons, le suit avec plus de discernement, & par conséquent avec plus de justesse & de grace. Donnez-moi un enfant de douze ans qui ne sache rien du tout, à quinze ans je dois vous le rendre aussi savant que celui que vous avez instruit dès le premier âge, avec la différence que le savoir du vôtre ne sera que dans sa mémoire, & que celui du mien sera dans son jugement. De même, introduisez un jeune homme de vingt ans dans le monde; bien conduit, il sera dans un an plus aimable & plus judicieusement poli, que celui qu'on y aura nourri dès son enfance; car le premier étant capable de sentir les raisons de tous les procédés rela-

tifs à l'âge, à l'état, au sexe qui constituent cet usage, les peut réduire en principes, & les étendre aux cas non prévus ; au lieu que l'autre n'ayant que sa routine pour toute regle, est embarrassé sitôt qu'on l'en sort.

Les jeunes demoiselles françoises sont toutes élevées dans des Couvens jusqu'à ce qu'on les marie. S'apperçoit-on qu'elles aient peine alors à prendre ces manieres qui leur sont si nouvelles, & accusera-t-on les femmes de Paris d'avoir l'air gauche & embarrassé, d'ignorer l'usage du monde, pour n'y avoir pas été mises dès leur enfance ? Ce préjugé vient des gens du monde eux-mêmes, qui, ne connoissant rien de plus important que cette petite science, s'imaginent faussement qu'on ne peut s'y prendre de trop bonne heure pour l'acquérir.

Il est vrai qu'il ne faut pas non plus trop attendre. Quiconque a passé toute sa jeunesse loin du grand monde, y porte le reste de sa vie un air embarrassé, contraint, un propos toujours hors de propos, des manieres lourdes & mal-adroites, dont l'habitude d'y vivre ne le défait plus, & qui n'acquierent qu'un nouveau ridicule, par l'effort de s'en délivrer. Chaque sorte d'instruction a son tems propre qu'il faut connoître, & ses dangers qu'il faut éviter. C'est surement pour celle-ci qu'ils se réunissent, mais je n'y expose pas non plus mon Eleve sans précautions pour l'en garantir.

Quand ma méthode remplit d'un même objet toutes les vues, & quand parant un inconvénient elle en prévient un autre, je juge alors qu'elle est bonne, & que je suis dans

le vrai. C'eſt ce que je crois voir dans l'expédient qu'elle me ſuggere ici. Si je veux être auſtere & ſec avec mon diſciple, je perdrai ſa confiance, & bientôt il ſe cachera de moi. Si je veux être complaiſant, facile, ou fermer les yeux, de quoi lui ſert d'être ſous ma garde? Je ne fais qu'autoriſer ſon déſordre, & ſoulager ſa conſcience aux dépens de la mienne. Si je l'introduis dans le monde avec le ſeul projet de l'inſtruire, il s'inſtruira plus que je ne veux. Si je l'en tiens éloigné juſqu'à la fin, qu'aura-t-il appris de moi? Tout, peut-être, hors l'art le plus néceſſaire à l'homme & au citoyen, qui eſt de ſavoir vivre avec ſes ſemblables. Si je donne à ſes ſoins une utilité trop éloignée, elle ſera pour lui comme nulle, il ne fait cas que du préſent; ſi je me contente de lui fournir des amuſemens, quel bien lui fais-je? Il s'amollit & ne s'inſtruit point.

Rien de tout cela. Mon expédient ſeul pourvoit à tout. Ton cœur, dis-je au jeune homme, a beſoin d'une compagne: allons chercher celle qui te convient; nous ne la trouverons pas aiſément, peut-être, le vrai mérite eſt toujours rare; mais ne nous preſſons, ni ne nous rebutons point. Sans doute il en eſt une, & nous la trouverons à la fin, ou du moins celle qui en approche le plus. Avec un projet ſi flatteur pour lui je l'introduis dans le monde; qu'ai-je beſoin d'en dire davantage? Ne voyez-vous pas que j'ai tout fait?

En lui peignant la maîtreſſe que je lui deſtine, imaginez ſi je ſaurai m'en faire écouter; ſi je ſaurai lui rendre agréables & chéres les qualités qu'il doit aimer; ſi je ſaurai diſpoſer tous ſes ſentimens à ce qu'il doit rechercher ou fuir?

Il faut que je fois le plus mal-adroit des hommes, fi je ne le rends d'avance paffionné fans favoir de qui. Il n'importe que l'objet que je lui peindrai foit imaginaire, il fuffit qu'il le dégoûte de ceux qui pourroient le tenter; il fuffit qu'il trouve par-tout des comparaifons qui lui faffent préférer fa chimere aux objets réels qui le frapperont, & qu'eft-ce que le véritable amour lui-même, fi ce n'eft chimere, menfonge, illufion? On aime bien plus l'image qu'on fe fait, que l'objet auquel on l'applique. Si l'on voyoit ce qu'on aime exactement tel qu'il eft, il n'y auroit plus d'amour fur la terre. Quand on ceffe d'aimer, la perfonne qu'on aimoit refte la même qu'auparavant, mais on ne la voit plus la même. Le voile du preftige tombe & l'amour s'évanouit. Or, en fourniffant l'objet imaginaire, je fuis le maître des comparaifons, & j'empêche aifément l'illufion des objets réels.

Je ne veux pas pour cela qu'on trompe un jeune homme en lui peignant un modele de perfection qui ne puiffe exifter; mais je choifirai tellement les défauts de fa maîtreffe, qu'ils lui conviennent, qu'ils lui plaifent, & qu'ils fervent à corriger les fiens. Je ne veux pas non plus qu'on lui mente, en affirmant fauffement que l'objet qu'on lui peint exifte; mais s'il fe complait à l'image, il lui fouhaitera bientôt un original. Du fouhait à la fuppofition, le trajet eft facile; c'eft l'affaire de quelques defcriptions adroites, qui fous des traits plus fenfibles, donneront à cet objet imaginaire un plus grand air de vérité. Je voudrois aller jufqu'à la nommer: je dirois en riant, appellons *Sophie* votre future maîtreffe: *Sophie* eft un nom de bon augure; fi celle que vous choifirez ne

le porte pas, elle sera digne au moins de le porter; nous pouvons lui en faire honneur d'avance. Après tous ces détails, si, sans affirmer, sans nier, on s'échappe par des défaites, ses soupçons se changeront en certitude; il croira qu'on lui fait mystere de l'épouse qu'on lui destine, & qu'il la verra quand il sera tems. S'il en est une fois là, & qu'on ait bien choisi les traits qu'il faut lui montrer, tout le reste est facile; on peut l'exposer dans le monde presque sans risque; défendez-le seulement de ses sens, son cœur est en sureté.

Mais, soit qu'il personnifie ou non le modele que j'aurai sçu lui rendre aimable; ce modele, s'il est bien fait, ne l'attachera pas moins à tout ce qui lui ressemble, & ne lui donnera pas moins d'éloignement pour tout ce qui ne lui ressemble pas, que s'il avoit un objet réel. Quel avantage pour préserver son cœur des dangers auxquels sa personne doit être exposée, pour réprimer ses sens par son imagination, pour l'arracher sur-tout à ces donneuses d'éducation, qui la font payer si cher & ne forment un jeune homme à la politesse qu'en lui ôtant toute honnêteté! Sophie est si modeste! De quel œil verra-t-il leurs avances? Sophie a tant de simplicité! Comment aimera-t-il leurs airs? Il y a trop loin de ses idées à ses observations, pour que celles-ci lui soient jamais dangereuses.

Tous ceux qui parlent du gouvernement des enfans, suivent les mêmes préjugés & les mêmes maximes, parce qu'ils observent mal & réfléchissent plus mal encore. Ce n'est ni le tempérament, ni par les sens que commence l'égarement de la Jeunesse, c'est par l'opinion. S'il étoit ici quef-

tion des garçons qu'on éleve dans les Colleges, & des filles qu'on éleve dans les Couvens, je ferois voir que cela est vrai, même à leur égard; car les premieres leçons que prennent les uns & les autres, les seules qui fructifient, sont celles du vice, & ce n'est pas la Nature qui les corrompt, c'est l'exemple; mais abandonnons les pensionnaires des Colleges & des Couvens à leurs mauvaises mœurs, elles seront toujours sans remede. Je ne parle que de l'éducation domestique. Prenez un jeune homme élevé sagement dans la maison de son pere en province, & l'examinez au moment qu'il arrive à Paris, ou qu'il entre dans le monde; vous le trouverez pensant bien sur les choses honnêtes, & ayant la volonté même aussi saine que la raison. Vous lui trouverez du mépris pour le vice, & de l'horreur pour la débauche. Au nom seul d'une prostituée, vous verrez dans ses yeux le scandale de l'innocence. Je soutiens qu'il n'y en a pas un qui pût se résoudre à entrer seul dans les tristes demeures de ces malheureuses, quand même il en sauroit l'usage, & qu'il en sentiroit le besoin.

A six mois de-là, considérez de nouveau le même jeune homme; vous ne le reconnoîtrez plus. Des propos libres, des maximes du haut ton, des airs dégagés le feroient prendre pour un autre homme, si ses plaisanteries sur sa premiere simplicité, sa honte, quand on la lui rappelle, ne montroient qu'il est le même & qu'il en rougit. O combien *il s'est formé* dans peu de tems! D'où vient un changement si grand & si brusque? Du progrès du tempérament? Son tempérament n'eût-il pas fait le même progrès dans la maison paternelle, & surement il

n'y

n'y eût pris ni ce ton, ni ces maximes? Des premiers plaisirs des sens? Tout au contraire. Quand on commence à s'y livrer, on est craintif, inquiet, on fuit le grand jour & le bruit. Les premieres voluptés sont toujours mystérieuses ; la pudeur les assaisonne & les cache : la premiere maîtresse ne rend pas effronté, mais timide. Tout absorbé dans un état si nouveau pour lui, le jeune homme se recueille pour le goûter, & tremble toujours de le perdre. S'il est bruyant, il n'est ni voluptueux ni tendre; tant qu'il se vante, il n'a pas joui.

D'autres manieres de penser ont produit seules ces différences. Son cœur est encore le même; mais ses opinions ont changé. Ses sentimens, plus lents à s'altérer, s'altéreront enfin par elles, & c'est alors seulement qu'il sera véritablement corrompu. A peine est-il entré dans le monde qu'il y prend une seconde éducation toute opposée à la premiere, par laquelle il apprend à mépriser ce qu'il estimoit, & à estimer ce qu'il méprisoit : on lui fait regarder les leçons de ses parens & de ses maîtres, comme un jargon pédantesque, & les devoirs qu'ils lui ont prêchés, comme une morale puérile qu'on doit dédaigner étant grand. Il se croit obligé par honneur à changer de conduite; il devient entreprenant sans desirs & fat par mauvaise honte. Il raille les bonnes mœurs avant d'avoir pris du goût pour les mauvaises, & se pique de débauche sans savoir être débauché. Je n'oublierai jamais l'aveu d'un jeune Officier aux Gardes-Suisses qui s'ennuyoit beaucoup des plaisirs bruyans de ses camarades, & n'osoit s'y refuser de peur d'être moqué d'eux.

« Je m'exerce à cela, disoit-il, comme à prendre du tabac » malgré ma répugnance ; le goût viendra par l'habitude ; il » ne faut pas toujours être enfant ».

Ainsi donc c'est bien moins de la sensualité, que de la vanité qu'il faut préserver un jeune homme entrant dans le monde ; il cede plus aux penchans d'autrui qu'aux siens, & l'amour-propre fait plus de libertins que l'amour.

Cela posé, je demande s'il en est un sur la terre entiere mieux armé que le mien, contre tout ce qui peut attaquer ses mœurs, ses sentimens, ses principes ? S'il en est un plus en état de résister au torrent ? Car, contre quelle séduction n'est-il pas en défense ? Si ses desirs l'entraînent vers le sexe, il n'y trouve point ce qu'il cherche, & son cœur préoccupé le retient. Si ses sens l'agitent & le pressent, où trouvera-t-il à les contenter ? L'horreur de l'adultere & de la débauche l'éloigne également des filles publiques & des femmes mariées, & c'est toujours par l'un de ces deux états que commencent les désordres de la Jeunesse. Une fille à marier peut être coquette : mais elle ne sera pas effrontée, elle n'ira pas se jetter à la tête d'un jeune homme qui peut l'épouser s'il la croit sage ; d'ailleurs, elle aura quelqu'un pour la surveiller. Emile de son côté ne sera pas tout-à-fait livré à lui-même ; tous deux auront, au moins, pour gardes, la crainte & la honte, inséparables des premiers desirs ; ils ne passeront point tout d'un coup aux dernieres familiarités, & n'auront pas le tems d'y venir par degrés sans obstacles. Pour s'y prendre autrement, il faut qu'il ait déjà pris leçon de ses camarades, qu'il ait appris d'eux à se moquer de sa

retenue, à devenir insolent à leur imitation. Mais quel homme au monde est moins imitateur qu'Emile? Quel homme se mene moins par le ton plaisant, que celui qui n'a point de préjugés & ne sait rien donner à ceux des autres? J'ai travaillé vingt ans à l'armer contre les moqueurs, il leur faudra plus d'un jour pour en faire leur dupe; car le ridicule n'est à ses yeux que la raison des sots, & rien ne rend plus insensible à la raillerie, que d'être au-dessus de l'opinion. Au lieu de plaisanteries, il lui faut des raisons, & tant qu'il en sera là, je n'ai pas peur que de jeunes foux me l'enlevent; j'ai pour moi la conscience & la vérité. S'il faut que le préjugé s'y mêle, un attachement de vingt ans est aussi quelque chose: on ne lui fera jamais croire que je l'aye ennuyé de vaines leçons; &, dans un cœur droit & sensible, la voix d'un ami fidele & vrai saura bien effacer les cris de vingt séducteurs. Comme il n'est alors question que de lui montrer qu'ils le trompent & qu'en feignant de le traiter en homme, ils le traitent réellement en enfant; j'affecterai d'être toujours simple, mais grave & clair dans mes raisonnemens, afin qu'il sente que c'est moi qui le traite en homme. Je lui dirai: « vous voyez que votre seul intérêt, qui est le mien, » dicte mes discours, je n'en peux avoir aucun autre; mais » pourquoi ces jeunes gens veulent-ils vous persuader? C'est » qu'ils veulent vous séduire; ils ne vous aiment point, ils » ne prennent aucun intérêt à vous; ils ont pour tout motif, » un dépit secret de voir que vous valez mieux qu'eux; ils » veulent vous rabaisser à leur petite mesure, & ne vous » reproche de vous laisser gouverner, qu'afin de vous gou-

» verner eux-mêmes. Pouvez-vous croire qu'il y eût à » gagner pour vous dans ce changement ? Leur sagesse est-» elle donc si supérieure, & leur attachement d'un jour est-il » plus fort que le mien ? Pour donner quelque poids à leur » raillerie, il faudroit en pouvoir donner à leur autorité, & » quelle expérience ont-ils pour élever leurs maximes au-» dessus des nôtres ? Ils n'ont fait qu'imiter d'autres étour-» dis, comme ils veulent être imités à leur tour. Pour se » mettre au-dessus des prétendus préjugés de leurs peres, » ils s'asservissent à ceux de leurs camarades ; je ne vois point » ce qu'ils gagnent à cela, mais je vois qu'ils y perdent » surement deux grands avantages ; celui de l'affection pater-» nelle, dont les conseils sont tendres & sinceres, & celui » de l'expérience qui fait juger de ce qu'on connoit ; car les » peres ont été enfans, & les enfans n'ont pas été peres.

» Mais les croyez-vous sinceres au moins dans leurs folles » maximes ? Pas même cela, cher Emile ; ils se trompent » pour vous tromper, ils ne sont point d'accord avec eux-» mêmes. Leur cœur les dément sans cesse, & souvent leur » bouche les contredit. Tel d'entre eux tourne en dérision » tout ce qui est honnête, qui seroit au désespoir que sa » femme pensât comme lui. Tel autre poussera cette indiffé-» rence de mœurs, jusqu'à celles de la femme qu'il n'a point » encore, ou pour comble d'infamie, à celles de la femme » qu'il a déjà ; mais allez plus loin, parlez-lui de sa mere, » & voyez s'il passera volontiers pour être un enfant d'adul-» tere & le fils d'une femme de mauvaise vie, pour prendre » à faux le nom d'une famille, pour en voler le patrimoine

» à l'héritier naturel; enfin s'il se laissera patiemment traiter » de bâtard! Qui d'entre eux voudra qu'on rende à sa fille » le déshonneur dont il couvre celle d'autrui? il n'y en a » pas un qui n'attentât même à votre vie, si vous adoptiez » avec lui, dans la pratique, tous les principes qu'il s'efforce » de vous donner. C'est ainsi qu'ils décelent enfin leur incon- » séquence, & qu'on sent qu'aucun d'eux ne croit ce qu'il dit. » Voilà des raisons, cher Emile, pesez les leurs, s'ils en ont, » & comparez. Si je voulois user comme eux de mépris & » de raillerie, vous les verriez prêter le flanc au ridicule, » autant, peut-être, & plus que moi. Mais je n'ai pas » peur d'un examen sérieux. Le triomphe des moqueurs » est de courte durée; la vérité demeure & leur rire insensé » s'évanouit ».

Vous n'imaginez pas comment à vingt ans Emile peut être docile? Que nous pensons différemment! Moi je ne conçois pas comment il a pu l'être à dix; car quelle prise avois-je sur lui à cet âge? Il m'a falu quinze ans de soins pour me ménager cette prise. Je ne l'élevois pas alors, je le préparois pour être élevé; il l'est maintenant assez pour être docile, il reconnoit la voix de l'amitié, & il sait obéir à la raison. Je lui laisse, il est vrai, l'apparence de l'indépendance; mais jamais il ne me fut mieux assujetti, car il l'est parce qu'il veut l'être. Tant que je n'ai pu me rendre maître de sa volonté, je le suis demeuré de sa personne; je ne le quittois pas d'un pas. Maintenant je le laisse quelquefois à lui-même, parce que je le gouverne toujours. En le quittant je l'embrasse, & je lui dis d'un air assuré: Emile je te confie à mon

ami, je te livre à ſon cœur honnête; c'eſt lui qui me répondra de toi.

Ce n'eſt pas l'affaire d'un moment, de corrompre des affections ſaines qui n'ont reçu nulle altération précédente, & d'effacer des principes dérivés immédiatement des premieres lumieres de la raiſon. Si quelque changement s'y fait durant mon abſence, elle ne ſera jamais aſſez longue, il ne ſaura jamais aſſez bien ſe cacher de moi, pour que je n'apperçoive pas le danger avant le mal, & que je ne ſois pas à tems d'y porter remede. Comme on ne ſe déprave pas tout d'un coup, on n'apprend pas tout d'un coup à diſſimuler; & ſi jamais homme eſt mal-adroit en cet art, c'eſt Emile, qui n'eut de ſa vie une ſeule occaſion d'en uſer.

Par ces ſoins, & d'autres ſemblables, je le crois ſi bien garanti des objets étrangers & des maximes vulgaires, que j'aimerois mieux le voir au milieu de la plus mauvaiſe ſociété de Paris, que ſeul dans ſa chambre ou dans un parc, livré à toute l'inquiétude de ſon âge. On a beau faire, de tous les ennemis qui peuvent attaquer un jeune homme, le plus dangereux & le ſeul qu'on ne peut écarter, c'eſt lui-même: cet ennemi, pourtant, n'eſt dangereux que par notre faute; car comme je l'ai dit mille fois, c'eſt par la ſeule imagination que s'éveillent les ſens. Leur beſoin proprement n'eſt point un beſoin phyſique; il n'eſt pas vrai que ce ſoit un vrai beſoin. Si jamais objet laſcif n'eût frappé nos yeux; ſi jamais idée déshonnête ne fût entrée dans notre eſprit, jamais peut-être, ce prétendu beſoin ne ſe fût fait ſentir à nous, & nous ſerions demeurés chaſtes ſans tentations, ſans efforts & ſans mérite.

On ne ſait pas quelles fermentations ſourdes certaines ſituations & certains ſpectacles excitent dans le ſang de la Jeuneſſe, ſans qu'elle ſache démêler elle-même la cauſe de cette premiere inquiétude, qui n'eſt pas facile à calmer, & qui ne tarde pas à renaître. Pour moi, plus je réfléchis à cette importante criſe & à ſes cauſes prochaines ou éloignées, plus je me perſuade qu'un ſolitaire élevé dans un déſert ſans livres, ſans inſtructions & ſans femmes, y mourroit vierge à quelque âge qu'il fût parvenu.

Mais il n'eſt pas ici queſtion d'un ſauvage de cette eſpece. En élevant un *homme* parmi ſes ſemblables, & pour la ſociété, il eſt impoſſible, il n'eſt pas même à propos, de le nourrir toujours dans cette ſalutaire ignorance; & ce qu'il y a de pis pour la ſageſſe, eſt d'être ſavant à demi. Le ſouvenir des idées qui nous ont frappé, les idées que nous avons acquiſes, nous ſuivent dans la retraite, la peuplent, malgré nous, d'images plus ſéduiſantes que les objets mêmes, & rendent la ſolitude auſſi funeſte à celui qui les y porte, qu'elle eſt utile à celui qui s'y maintient toujours ſeul.

Veillez donc avec ſoin ſur le jeune homme, il pourra ſe garantir de tout le reſte; mais c'eſt à vous de le garantir de lui. Ne le laiſſez ſeul ni jour ni nuit, couchez, tout au moins, dans ſa chambre. Qu'il ne ſe mette au lit qu'accablé de ſommeil; & qu'il en ſorte à l'inſtant qu'il s'éveille. Défiez-vous de l'inſtinct ſitôt que vous ne vous y bornez *plus*, il eſt bon tant qu'il agit ſeul, il eſt ſuſpect dès qu'il ſe mêle aux inſtitutions des hommes; il ne faut pas le détruire, il faut le régler, & cela, peut-être, eſt plus difficile que de l'anéantir.

Il feroit très-dangereux qu'il apprît à votre Eleve à donner le change à ses sens, & à suppléer aux occasions de les satisfaire ; s'il connoît une fois ce dangereux supplément, il est perdu. Dès-lors il aura toujours le corps & le cœur énervés, il portera jusqu'au tombeau les tristes effets de cette habitude, la plus funeste à laquelle un jeune homme puisse être assujetti. Sans doute il vaudroit mieux encore..... Si les fureurs d'un tempérament ardent deviennent invincibles, mon cher Emile, je te plains ; mais je ne balancerai pas un moment, je ne souffrirai point que la fin de la Nature soit éludée. S'il faut qu'un tyran te subjugue, je te livre par préférence à celui dont je peux te délivrer ; quoi qu'il arrive, je t'arracherai plus aisément aux femmes qu'à toi.

Jusqu'à vingt ans le corps croît, il a besoin de toute sa substance ; la continence est alors dans l'ordre de la Nature, & l'on n'y manque gueres qu'aux dépens de sa constitution. Depuis vingt ans la continence est un devoir de morale ; elle importe pour apprendre à régner sur soi-même, à rester le maître de ses appétits ; mais les devoirs moraux ont leurs modifications, leurs exceptions, leurs regles. Quand la foiblesse humaine rend une alternative inévitable, de deux maux préférons le moindre ; en tout état de cause il vaut mieux commettre une faute que de contracter un vice.

Souvenez-vous que ce n'est plus de mon Eleve que je parle ici, c'est du vôtre. Ses passions que vous avez laissé fermenter vous subjuguent ; cédez-leur donc ouvertement, & sans lui déguiser sa victoire. Si vous savez la lui montrer dans son jour, il en sera moins fier que honteux, & vous

vous ménagerez le droit de le guider durant son égarement, pour lui faire, au moins, éviter les précipices. Il importe que le disciple ne fasse rien que le maître ne le sache & ne le veuille, pas même ce qui est mal; & il vaut cent fois mieux que le gouverneur approuve une faute & se trompe, que s'il étoit trompé par son Eleve, & que la faute se fît sans qu'il en sût rien. Qui croit devoir fermer les yeux sur quelque chose, se voit bientôt forcé de les fermer sur tout; le premier abus toléré en amene un autre, & cette chaîne ne finit plus qu'au renversement de tout ordre & au mépris de toute loi.

Une autre erreur que j'ai déjà combattue, mais qui ne sortira jamais des petits esprits, c'est d'affecter toujours la dignité magistrale, & de vouloir passer pour un homme parfait dans l'esprit de son disciple. Cette méthode est à contre-sens. Comment ne voient-ils pas qu'en voulant affermir leur autorité ils la détruisent, que pour faire écouter ce qu'on dit il faut se mettre à la place de ceux à qui l'on s'adresse, & qu'il faut être homme pour savoir parler au cœur humain? Tous ces gens parfaits ne touchent ni ne persuadent; on se dit toujours qu'il leur est bien aisé de combattre des passions qu'ils ne sentent pas. Montrez vos foiblesses à votre Eleve, si vous voulez le guérir des siennes; qu'il voye en vous les mêmes combats qu'il éprouve, qu'il apprenne à se vaincre à votre exemple, & qu'il ne dise pas comme les autres : ces vieillards dépités de n'être plus jeunes, veulent traiter les jeunes gens en vieillards, & parce que tous leurs desirs sont éteints, ils nous font un crime des nôtres.

Montaigne dit qu'il demandoit un jour au Seigneur de Langey combien de fois, dans ses négociations d'Allemagne, il s'étoit enivré pour le service du Roi. Je demanderois volontiers au gouverneur de certain jeune homme combien de fois il est entré dans un mauvais lieu pour le service de son Eleve. Combien de fois ? je me trompe. Si la premiere n'ôte à jamais au libertin le desir d'y rentrer ; s'il n'en rapporte le repentir & la honte ; s'il ne verse dans votre sein des torrens de larmes, quittez-le à l'instant ; il n'est qu'un monstre, ou vous n'êtes qu'un imbécille ; vous ne lui servirez jamais à rien. Mais laissons ces expédiens extrêmes aussi tristes que dangereux, & qui n'ont aucun rapport à notre éducation.

Que de précautions à prendre avec un jeune homme bien né, avant que de l'exposer au scandale des mœurs du siecle ! Ces précautions sont pénibles, mais elles sont indispensables ; c'est la négligence en ce point qui perd toute la jeunesse ; c'est par le désordre du premier âge que les hommes dégénerent, & qu'on les voit devenir ce qu'ils sont aujourd'hui. Vils & lâches dans leurs vices mêmes, ils n'ont que de petites ames, parce que leurs corps usés ont été corrompus de bonne heure ; à peine leur reste-t-il assez de vie pour se mouvoir. Leurs subtiles pensées marquent des esprits sans étoffe, ils ne savent rien sentir de grand & de noble ; ils n'ont ni simplicité ni vigueur. Abjects en toute chose, & bassement méchans, ils ne sont que vains, fripons, faux ; ils n'ont pas même assez de courage pour être d'illustres scélérats. Tels sont les méprisables hommes que forme la cra-

pule de la Jeuneſſe ; s'il s'en trouvoit un ſeul qui ſût être tempérant & ſobre, qui ſût, au milieu d'eux, préſerver ſon cœur, ſon ſang, ſes mœurs de la contagion de l'exemple, à trente ans il écraſeroit tous ces inſectes, & deviendroit leur maître avec moins de peine qu'il n'en eut à reſter le ſien.

Pour peu que la naiſſance ou la fortune eût fait pour Emile, il ſeroit cet homme s'il vouloit l'être : mais il les mépriſeroit trop pour daigner les aſſervir. Voyons-le maintenant au milieu d'eux entrant dans le monde, non pour y primer, mais pour le connoître, & pour y trouver une compagne digne de lui.

Dans quelque rang qu'il puiſſe être né, dans quelque ſociété qu'il commence à s'introduire, ſon début ſera ſimple & ſans éclat ; à Dieu ne plaiſe qu'il ſoit aſſez malheureux pour y briller : les qualités qui frappent au premier coup-d'œil ne ſont pas les ſiennes, il ne les a ni les veut avoir. Il met trop peu de prix aux jugemens des hommes pour en mettre à leurs préjugés, & ne ſe ſoucie point qu'on l'eſtime avant que de le connoître. Sa maniere de ſe préſenter n'eſt ni modeſte ni vaine, elle eſt naturelle & vraie; il ne connoît ni gêne, ni déguiſement, & il eſt au milieu d'un cercle, ce qu'il eſt ſeul & ſans témoin. Sera-t-il pour cela groſſier, dédaigneux, ſans attention pour perſonne ? Tout au contraire ; ſi ſeul il ne compte pas pour rien les autres hommes, pourquoi les compteroit-il pour rien, vivant avec eux ? Il ne les préfere point à lui dans ſes manieres, parce qu'il ne les préfere pas à lui dans ſon cœur ; mais il ne leur montre pas,

non plus, une indifférence qu'il est bien éloigné d'avoir : s'il n'a pas les formules de la politesse, il a les soins de l'humanité. Il n'aime à voir souffrir personne, il n'offrira pas sa place à un autre par simagrée, mais il la lui cédera volontiers par bonté, si, le voyant oublié, il juge que cet oubli le mortifie ; car, il en coûtera moins à mon jeune homme de rester debout volontairement, que de voir l'autre y rester par force.

Quoiqu'en général Emile n'estime pas les hommes, il ne leur montrera point de mépris, parce qu'il les plaint & s'attendrit sur eux. Ne pouvant leur donner le goût des biens réels, il leur laisse les biens de l'opinion dont ils se contentent, de peur que les leur ôtant à pure perte, il ne les rendît plus malheureux qu'auparavant. Il n'est donc point disputeur, ni contredisant ; il n'est pas, non plus, complaisant & flatteur ; il dit son avis sans combattre celui de personne, parce qu'il aime la liberté par-dessus toute chose, & que la franchise en est un des plus beaux droits.

Il parle peu parce qu'il ne se soucie gueres qu'on s'occupe de lui ; par la même raison, il ne dit que des choses utiles : autrement, qu'est-ce qui l'engageroit à parler ? Emile est trop instruit pour être jamais babillard. Le grand caquet vient nécessairement, ou de la prétention à l'esprit, dont je parlerai ci-après, ou du prix qu'on donne à des bagatelles, dont on croit sottement que les autres font autant de cas que nous. Celui qui connoît assez de choses, pour donner à toutes leur véritable prix, ne parle jamais trop ; car il sait apprécier aussi l'attention qu'on lui donne, & l'intérêt qu'on

peut prendre à ses discours. Généralement les gens qui savent peu, parlent beaucoup, & les gens qui savent beaucoup, parlent peu : il est simple qu'un ignorant trouve important tout ce qu'il fait, & le dise à tout le monde. Mais un homme instruit, n'ouvre pas aisément son répertoire : il auroit trop à dire, & il voit encore plus à dire après lui ; il se tait.

Loin de choquer les manieres des autres, Emile s'y conforme assez volontiers ; non, pour paroître instruit des usages, ni pour affecter les airs d'un homme poli, mais au contraire, de peur qu'on ne le distingue, pour éviter d'être apperçu ; & jamais il n'est plus à son aise, que quand on ne prend pas garde à lui.

Quoiqu'entrant dans le monde, il en ignore absolument les manieres : il n'est pas pour cela timide & craintif ; s'il se dérobe, ce n'est point par embarras, c'est que pour bien voir il faut n'être pas vu : car ce qu'on pense de lui, ne l'inquiete gueres, & le ridicule ne lui fait pas la moindre peur. Cela fait qu'étant toujours tranquille & de sang-froid, il ne se trouble point par la mauvaise honte. Soit qu'on le regarde ou non, il fait toujours de son mieux ce qu'il fait ; & toujours tout à lui pour bien observer les autres, il saisit leurs manieres avec une aisance que ne peuvent avoir les esclaves de l'opinion. On peut dire qu'il prend plutôt l'usage du monde, précisément parce qu'il en fait peu de cas.

Ne vous trompez pas, cependant, sur sa contenance, & n'allez pas la comparer à celle de vos jeunes agréables. Il est ferme & non suffisant ; ses manieres sont libres & non

dédaigneuses : l'air insolent n'appartient qu'aux esclaves, l'indépendance n'a rien d'affecté. Je n'ai jamais vu d'homme ayant de la fierté dans l'ame en montrer dans son maintien: cette affectation est bien plus propre aux ames viles & vaines, qui ne peuvent en imposer que par-là. Je lis dans un livre, qu'un étranger se présentant un jour dans la salle du fameux Marcel, celui-ci lui demanda de quel pays il étoit. *Je suis Anglois*, répond l'étranger. *Vous Anglois?* réplique le danseur ; *vous seriez de cette Isle où les Citoyens ont part à l'administration publique, & sont une portion de la puissance souveraine* (45). *Non, Monsieur ; ce front baissé, ce regard timide, cette démarche incertaine ne m'annoncent que l'esclave titré d'un Electeur.*

Je ne sais, si ce jugement montre une grande connoissance du vrai rapport qui est entre le caractere d'un homme & son extérieur. Pour moi qui n'ai pas l'honneur d'être maître à danser, j'aurois pensé tout le contraire. J'aurois dit, *cet Anglois n'est pas courtisan ; je n'ai jamais ouï dire que les courtisans eussent le front baissé, & la démarche incertaine : un homme timide chez un danseur, pourroit bien ne l'être pas dans la Chambre des Communes.* Assurément

(45) Comme s'il y avoit des Citoyens qui ne fussent pas membres de la Cité, & qui n'eussent pas, comme tels, part à l'autorité souveraine ! Mais les François ayant jugé à propos d'usurper ce respectable nom de Citoyens, dû jadis aux membres des Cités Gauloises, en ont dénaturé l'idée, au point qu'on n'y conçoit plus rien. Un homme qui vient de m'écrire beaucoup de bêtises contre la nouvelle Héloïse, a orné sa signature du titre de *Citoyen de Paimbœuf*, & a cru me faire une excellente plaisanterie.

ce M. Marcel-là doit prendre ses compatriotes pour autant de Romains!

Quand on aime on veut être aimé; Emile aime les hommes, il veut donc leur plaire. A plus forte raison, il veut plaire aux femmes. Son âge, ses mœurs, son projet, tout concourt à nourrir en lui ce desir. Je dis ses mœurs, car elles y font beaucoup; les hommes qui en ont, sont les vrais adorateurs des femmes. Ils n'ont pas comme les autres, je ne sais quel jargon moqueur de galanterie, mais ils ont un empressement plus vrai, plus tendre & qui part du cœur. Je connoîtrois près d'une jeune femme un homme qui a des mœurs & qui commande à la Nature, entre cent mille débauchés. Jugé de ce que doit être Emile avec un tempérament tout neuf, & tant de raisons d'y résister! Pour auprès d'elles, je crois qu'il sera quelquefois timide & embarrassé; mais surement cet embarras ne leur déplaira pas, & les moins friponnes n'auront encore que trop souvent l'art d'en jouir & de l'augmenter. Au reste, son empressement changera sensiblement de forme selon les états. Il sera plus modeste & plus respectueux pour les femmes, plus vif & plus tendre auprès des filles à marier. Il ne perd point de vue l'objet de ses recherches, & c'est toujours à ce qui les lui rappelle, qu'il marque le plus d'attention.

Personne ne sera plus exact à tous les égards fondés sur l'ordre de la Nature, & même sur le bon ordre de la société, mais les premiers seront toujours préférés aux autres, & il respectera davantage un particulier plus vieux que lui, qu'un Magistrat de son âge. Etant donc, pour l'ordinaire,

un des plus jeunes des sociétés où il se trouvera, il sera toujours un des plus modestes, non par la vanité de paroître humble, mais par un sentiment naturel & fondé sur la raison. Il n'aura point l'impertinent savoir-vivre d'un jeune fat, qui, pour amuser la compagnie, parle plus haut que les sages, & coupe la parole aux anciens : il n'autorisera point, pour sa part, la réponse d'un vieux Gentilhomme à Louis XV, qui lui demandoit lequel il préféroit de son siecle, ou de celui-ci. *Sire, j'ai passé ma jeunesse à respecter les vieillards, & il faut que je passe ma vieillesse à respecter les enfans.*

Ayant une ame tendre & sensible, mais n'appréciant rien sur le taux de l'opinion, quoiqu'il aime à plaire aux autres, il se souciera peu d'en être considéré. D'où il suit qu'il sera plus affectueux que poli, qu'il n'aura jamais d'airs ni de faste, & qu'il sera plus touché d'une caresse, que de mille éloges. Par les mêmes raisons, il ne négligera ni ses manieres, ni son maintien, il pourra même avoir quelque recherche dans sa parure, non pour paroître un homme de goût, mais pour rendre sa figure plus agréable ; il n'aura point recours au cadre doré, & jamais l'enseigne de la richesse ne souillera son ajustement.

On voit que tout cela n'exige point de ma part un étalage de préceptes, & n'est qu'un effet de sa premiere éducation. On nous fait un grand mystere de l'usage du monde, comme si dans l'âge où l'on prend cet usage, on ne le prenoit pas naturellement, & comme si ce n'étoit pas dans un cœur honnête qu'il faut chercher ses premieres loix ? La véritable politesse consiste à marquer de la bienveillance aux hommes ;

elle

elle se montre sans peine quand on en a ; c'est pour celui qui n'en a pas, qu'on est forcé de réduire en art ses apparences.

Le plus malheureux effet de la politesse d'usage, est d'enseigner l'art de se passer des vertus qu'elle imite. Qu'on nous inspire dans l'éducation l'humanité & la bienfaisance, nous aurons la politesse, ou nous n'en aurons plus besoin.

Si nous n'avons pas celle qui s'annonce par les graces, nous aurons celle qui annonce l'honnête homme & le citoyen ; nous n'aurons pas besoin de recourir à la fausseté.

Au lieu d'être artificieux pour plaire, il suffira d'être bon ; au lieu d'être faux pour flatter les foiblesses des autres, il suffira d'être indulgent.

Ceux avec qui l'on aura de tels procédés, n'en seront ni enorgueillis, ni corrompus ; ils n'en seront que reconnoissans, & en deviendront meilleurs (46).

Il me semble que si quelque éducation doit produire l'espece de politesse qu'exige ici M. Duclos, c'est celle dont j'ai tracé le plan jusqu'ici.

Je conviens pourtant qu'avec des maximes si différentes, Emile ne sera point comme tout le monde, & Dieu le préserve de l'être jamais ; mais en ce qu'il sera différent des autres, il ne sera ni fâcheux, ni ridicule ; la différence sera sensible sans être incommode. Emile sera, si l'on veut, un aimable étranger. D'abord on lui pardonnera ses singularités, en disant : *il se formera.* Dans la suite on sera tout accoutumé à ses manieres, & voyant qu'il n'en change pas,

(46) Considérations sur les mœurs de ce siecle, par M. Duclos, p. 65.

on les lui pardonnera encore, en disant : *il est fait ainsi.* Il ne sera point fêté comme un homme aimable, mais on l'aimera sans savoir pourquoi ; personne ne vantera son esprit, mais on le prendra volontiers pour juge entre les gens d'esprit ; le sien sera net & borné, il aura le sens droit, & le jugement sain. Ne courant jamais après les idées neuves, il ne sauroit se piquer d'esprit. Je lui ai fait sentir que toutes les idées salutaires & vraiement utiles aux hommes ont été les premieres connues, qu'elles sont de tout tems les seuls vrais liens de la société, & qu'il ne reste aux esprits transcendans qu'à se distinguer par des idées pernicieuses & funestes au genre humain. Cette maniere de se faire admirer ne le touche gueres : il sait où il doit trouver le bonheur de sa vie, & en quoi il peut contribuer au bonheur d'autrui. La sphere de ses connoissances ne s'étend pas plus loin que ce qui est profitable. Sa route est étroite & bien marquée ; n'étant point tenté d'en sortir, il reste confondu avec ceux qui la suivent ; il ne veut ni s'égarer, ni briller. Emile est un homme de bon sens, & ne veut pas être autre chose : on aura beau vouloir l'injurier par ce titre, il s'en tiendra toujours honoré.

Quoique le desir de plaire ne le laisse plus absolument indifférent sur l'opinion d'autrui, il ne prendra de cette opinion que ce qui se rapporte immédiatement à sa personne, sans se soucier des appréciations arbitraires, qui n'ont de loi que la mode ou les préjugés. Il aura l'orgueil de vouloir bien faire tout ce qu'il fait, même de le vouloir faire mieux qu'un autre. A la course il voudra être le plus léger, à la lutte le

plus fort, au travail le plus habile, aux jeux d'adresse le plus adroit; mais il recherchera peu les avantages qui ne sont pas clairs par eux-mêmes, & qui ont besoin d'être constatés par le jugement d'autrui, comme d'avoir plus d'esprit qu'un autre, de parler mieux, d'être plus savant, &c. encore moins ceux qui ne tiennent point du tout à la personne, comme d'être d'une plus grande naissance, d'être estimé plus riche, plus en crédit, plus considéré, d'en imposer par un plus grand faste.

Aimant les hommes parce qu'ils sont ses semblables, il aimera sur-tout ceux qui lui ressemblent le plus, parce qu'il se sentira bon, & jugeant de cette ressemblance par la conformité des goûts dans les choses morales, dans tout ce qui tient au bon caractere, il sera fort aise d'être approuvé. Il ne se dira pas précisément, je me réjouis parce qu'on m'approuve; mais je me réjouis parce qu'on approuve ce que j'ai fait de bien; je me réjouis de ce que les gens qui m'honorent se font honneur; tant qu'ils jugeront aussi sainement, il sera beau d'obtenir leur estime.

Etudiant les hommes par leurs mœurs dans le monde comme il les étudioit ci-devant par leurs passions dans l'Histoire, il aura souvent lieu de réfléchir sur ce qui flatte ou choque le cœur humain. Le voilà philosophant sur les principes du goût, & voilà l'étude qui lui convient durant cette époque.

Plus on va chercher loin les définitions du goût, & plus on s'égare; le goût n'est que la faculté de juger de ce qui plaît ou déplaît au plus grand nombre. Sortez de-là, vous ne savez plus ce que c'est que le goût. Il ne s'ensuit pas qu'il

y ait plus de gens de goût que d'autres ; car bien que la pluralité juge sainement de chaque objet, il y a peu d'hommes qui jugent comme elle sur tous ; & bien que le concours des goûts les plus généraux fasse le bon goût, il y a peu de gens de goût ; de même qu'il y a peu de belles personnes, quoique l'assemblage des traits les plus communs fasse la beauté.

Il faut remarquer qu'il ne s'agit pas ici de ce qu'on aime parce qu'il nous est utile, ni de ce qu'on hait parce qu'il nous nuit. Le goût ne s'exerce que sur les choses indifférentes, ou d'un intérêt d'amusement, tout au plus, & non sur celles qui tiennent à nos besoins ; pour juger de celles-ci, le goût n'est pas nécessaire, le seul appétit suffit. Voilà ce qui rend si difficiles, & ce semble si arbitraires, les pures décisions du goût ; car hors l'instinct qui le détermine, on ne voit plus la raison de ces décisions. On doit distinguer encore ses loix dans les choses morales, & ses loix dans les choses physiques. Dans celles-ci, les principes du goût semblent absolument inexplicables ; mais il importe d'observer qu'il entre du moral dans tout ce qui tient à l'imitation (47) : ainsi l'on explique des beautés qui paroissent physiques, & qui ne le sont réellement point. J'ajouterai que le goût a des regles locales, qui le rendent en mille choses dépendant des climats, des mœurs, du gouvernement, des choses d'institution ; qu'il en a d'autres qui tien-

(47) Cela est prouvé dans un essai sur *l'origine des langues*, qu'on trouvera dans le recueil de mes écrits.

nent à l'âge, au sexe, au caractere, & que c'est en ce sens qu'il ne faut pas disputer des goûts.

Le goût est naturel à tous les hommes; mais ils ne l'ont pas tous en même mesure, il ne se développe pas dans tous au même degré, & dans tous il est sujet à s'altérer par diverses causes. La mesure du goût qu'on peut avoir, dépend de la sensibilité qu'on a reçue; sa culture & sa forme dépendent des sociétés où l'on a vécu. Premiérement il faut vivre dans des sociétés nombreuses pour faire beaucoup de comparaisons: secondement il faut des sociétés d'amusement & d'oisiveté; car dans celles d'affaires on a pour regle, non le plaisir, mais l'intérêt: en troisieme lieu il faut des sociétés où l'inégalité ne soit pas trop grande, où la tyrannie de l'opinion soit modérée, & où regne la volupté plus que la vanité: car dans le cas contraire, la mode étouffe le goût, & l'on ne cherche plus ce qui plaît, mais ce qui distingue.

Dans ce dernier cas, il n'est plus vrai que le bon goût est celui du plus grand nombre. Pourquoi cela? Parce que l'objet change. Alors la multitude n'a plus de jugement à elle, elle ne juge plus que d'après ceux qu'elle croit plus éclairés qu'elle; elle approuve, non ce qui est bien, mais ce qu'ils ont approuvé. Dans tous les tems, faites que chaque homme ait son propre sentiment; & ce qui est le plus agréable en soi aura toujours la pluralité des suffrages.

Les hommes dans leurs travaux ne font rien de beau que par imitation. Tous les vrais modeles du goût sont dans la Nature. Plus nous nous éloignons du maître, plus nos ta-

bleaux sont défigurés. C'est alors des objets que nous aimons que nous tirons nos modeles ; & le beau de fantaisie, sujet au caprice & à l'autorité, n'est plus rien que ce qui plaît à ceux qui nous guident.

Ceux qui nous guident sont les artistes, les grands, les riches ; & ce qui les guide eux-mêmes, est leur intérêt ou leur vanité : ceux-ci pour étaler leurs richesses, & les autres pour en profiter, cherchent à l'envi, de nouveaux moyens de dépense. Par-là le grand luxe établit son empire, & fait aimer ce qui est difficile & coûteux ; alors le prétendu beau, loin d'imiter la Nature, n'est tel qu'à force de la contrarier. Voilà comment le luxe & le mauvais goût sont inséparables. Par-tout où le goût est dispendieux, il est faux.

C'est sur-tout dans le commerce des deux sexes que le goût, bon ou mauvais, prend sa forme ; sa culture est un effet nécessaire de l'objet de cette société. Mais quand la facilité de jouir attiédit le desir de plaire, le goût doit dégénérer ; & c'est-là, ce me semble, une autre raison des plus sensibles pourquoi le bon goût tient aux bonnes mœurs.

Consultez le goût des femmes dans les choses physiques, & qui tiennent au jugement des sens ; celui des hommes dans les choses morales, & qui dépendent plus de l'entendement. Quand les femmes seront ce qu'elles doivent être, elles se borneront aux choses de leur compétence, & jugeront toujours bien ; mais depuis qu'elles se sont établies les arbitres de la littérature, depuis qu'elles se sont mises à juger les livres & à en faire à toute force, elles ne se connoissent plus à rien. Les auteurs qui consultent les savantes sur leurs

ouvrages, sont toujours sûrs d'être mal conseillés : les galans qui les consultent sur leur parure sont toujours ridiculement mis. J'aurai bientôt occasion de parler des vrais talens de ce sexe, de la maniere de les cultiver, & des choses sur lesquelles ses décisions doivent alors être écoutées.

Voilà les considérations élémentaires que je poserai pour principes en raisonnant avec mon Emile sur une matiere qui ne lui est rien moins qu'indifférente dans la circonstance où il se trouve, & dans la recherche dont il est occupé; & à qui doit-elle être indifférente? La connoissance de ce qui peut être agréable ou désagréable aux hommes n'est pas seulement nécessaire à celui qui a besoin d'eux, mais encore à celui qui veut leur être utile; il importe même de leur plaire pour les servir; & l'art d'écrire n'est rien moins qu'une étude oiseuse, quand on l'emploie à faire écouter la vérité.

Si, pour cultiver le goût de mon disciple, j'avois à choisir entre des pays où cette culture est encore à naître, & d'autres où elle auroit déjà dégénéré, je suivrois l'ordre rétrograde; je commencerois sa tournée par ces derniers, & je finirois par les premiers. La raison de ce choix est que le goût se corrompt par une délicatesse excessive, qui rend sensible à des choses que le gros des hommes n'apperçoit pas: cette délicatesse mene à l'esprit de discussion; car plus on subtilise les objets, plus ils se multiplient : cette subtilité rend le tact plus délicat & moins uniforme. Il se forme alors autant de goûts qu'il y a de têtes. Dans les disputes sur la préférence, la philosophie & les lumieres s'étendent; & c'est ainsi qu'on apprend à penser. Les observations fines ne peu-

vent gueres être faites que par des gens très-répandus ; attendu qu'elles frappent après toutes les autres, & que les gens peu accoutumés aux sociétés nombreuses y épuisent leur attention sur les grands traits. Il n'y a pas, peut-être, à présent un lieu policé sur la terre, où le goût général soit plus mauvais qu'à Paris. Cependant c'est dans cette Capitale que le bon goût se cultive ; & il paroît peu de livres estimés dans l'Europe, dont l'auteur n'ait été se former à Paris. Ceux qui pensent qu'il suffit de lire les livres qui s'y font, se trompent ; on apprend beaucoup plus dans la conversation des auteurs que dans leurs livres ; & les auteurs eux-mêmes ne sont pas ceux avec qui l'on apprend le plus. C'est l'esprit des sociétés qui développe une tête pensante, & qui porte la vue aussi loin qu'elle peut aller. Si vous avez une étincelle de génie, allez passer une année à Paris. Bientôt vous serez tout ce que vous pouvez être, ou vous ne serez jamais rien.

On peut apprendre à penser dans les lieux où le mauvais goût regne ; mais il ne faut pas penser comme ceux qui ont ce mauvais goût, & il est bien difficile que cela n'arrive, quand on reste avec eux trop long-tems. Il faut perfectionner par leurs soins l'instrument qui juge, en évitant de l'employer comme eux. Je me garderai de polir le jugement d'Emile jusqu'à l'altérer ; & quand il aura le tact assez fin pour sentir & comparer les divers goûts des hommes, c'est sur des objets plus simples que je le ramenerai fixer le sien.

Je m'y prendrai de plus loin encore pour lui conserver un goût pur & sain. Dans le tumulte de la dissipation, je saurai me ménager avec lui des entretiens utiles ; & les dirigeant

toujours

toujours ſur des objets qui lui plaiſent, j'aurai ſoin de les lui rendre auſſi amuſans qu'inſtructifs. Voici le tems de la lecture & des livres agréables. Voici le tems de lui apprendre à faire l'analyſe du diſcours, de le rendre ſenſible à toutes les beautés de l'éloquence & de la diction. C'eſt peu de choſe d'apprendre les langues pour elles-mêmes, leur uſage n'eſt pas ſi important qu'on croit; mais l'étude des langues mene à celle de la grammaire générale. Il faut apprendre le Latin pour ſavoir le François; il faut étudier & comparer l'un & l'autre, pour entendre les regles de l'art de parler.

Il y a d'ailleurs une certaine ſimplicité de goût qui va au cœur, & qui ne ſe trouve que dans les écrits des anciens. Dans l'éloquence, dans la poéſie, dans toute eſpece de littérature, il les retrouvera, comme dans l'Hiſtoire, abondans en choſes, & ſobres à juger. Nos auteurs, au contraire, diſent peu & prononcent beaucoup. Nous donner ſans ceſſe leur jugement pour loi, n'eſt pas le moyen de former le nôtre. La différence des deux goûts ſe fait ſentir dans tous les monumens & juſques ſur les tombeaux. Les nôtres ſont couverts d'éloges; ſur ceux des anciens on liſoit des faits.

Sta, viator, Heroem calcas.

Quand j'aurois trouvé cette épitaphe ſur un monument antique, j'aurois d'abord deviné qu'elle étoit moderne; car rien n'eſt ſi commun que des Héros parmi nous, mais chez les anciens ils étoient rares. Au lieu de dire qu'un homme étoit un Héros, ils auroient dit ce qu'il avoit fait pour l'être.

A l'épitaphe de ce Héros, comparez celle de l'efféminé Sardanapale;

J'ai bâti Tarse & Anchiale en un jour, & maintenant je suis mort.

Laquelle dit plus à votre avis? Notre style lapidaire, avec son enflure, n'est bon qu'à souffler des nains. Les anciens montroient les hommes au naturel, & l'on voyoit que c'étoient des hommes. Xénophon honorant la mémoire de quelques guerriers tués en trahison dans la retraite des dix mille, *ils moururent*, dit-il, *irréprochables dans la guerre & dans l'amitié*. Voilà tout; mais considérez dans cet éloge si court & si simple, de quoi l'auteur devoit avoir le cœur plein. Malheur à qui ne trouve pas cela ravissant!

On lisoit ces mots gravés sur un marbre aux Thermopyles:

Passant, va dire à Sparte que nous sommes morts ici pour obéir à ses saintes loix.

On voit bien que ce n'est pas l'académie des inscriptions qui a composé celle-là.

Je suis trompé si mon Eleve, qui donne si peu de prix aux paroles, ne porte sa première attention sur ces différences, & si elles n'influent sur le choix de ses lectures. Entraîné par la mâle éloquence de Démosthene, il dira: c'est un Orateur; mais en lisant Cicéron, il dira: c'est un Avocat.

En général Emile prendra plus de goût pour les livres des anciens que pour les nôtres, par cela seul qu'étant les pre-

miers, les anciens ſont les plus près de la Nature, & que leur génie eſt plus à eux. Quoi qu'en aient pu dire la Motte & l'abbé Terraſſon, il n'y a point de vrai progrès de raiſon dans l'eſpece humaine, parce que tout ce qu'on gagne d'un côté, on le perd de l'autre; que tous les eſprits partent toujours du même point, & que le tems qu'on emploie à ſavoir ce que d'autres ont penſé étant perdu pour apprendre à penſer ſoi-même, on a plus de lumieres acquiſes & moins de vigueur d'eſprit. Nos eſprits ſont comme nos bras exercés à tout faire avec des outils, & rien par eux-mêmes. Fontenelle diſoit que toute cette diſpute ſur les anciens & les modernes ſe réduiſoit à ſavoir, ſi les arbres d'autrefois étoient plus grands que ceux d'aujourd'hui. Si l'agriculture avoit changé, cette queſtion ne feroit pas impertinente à faire.

Après l'avoir ainſi fait remonter aux ſources de la pure littérature, je lui en montre auſſi les égoûts dans les réſervoirs des modernes compilateurs; journaux, traductions, dictionnaires; il jette un coup-d'œil ſur tout cela, puis le laiſſe pour n'y jamais revenir. Je lui fais entendre, pour le réjouir, le bavardage des académies; je lui fait remarquer que chacun de ceux qui les compoſent vaut toujours mieux ſeul qu'avec le corps; là-deſſus il tirera de lui-même la conſéquence de l'utilité de tous ces beaux établiſſemens.

Je le mene aux ſpectacles pour étudier, non les mœurs, mais le goût; car c'eſt-là ſur-tout qu'il ſe montre à ceux qui ſavent réfléchir. Laiſſez les préceptes & la morale, lui dirois-je; ce n'eſt pas ici qu'il faut les apprendre. Le théâtre

n'eſt pas fait pour la vérité; il eſt fait pour flatter, pour amuſer les hommes; il n'y a point d'école où l'on apprenne ſi bien l'art de leur plaire, & d'intéreſſer le cœur humain. L'étude du théâtre mene à celle de la poéſie; elles ont exactement le même objet. Qu'il ait une étincelle de goût pour elle, avec quel plaiſir il cultivera les langues des Poëtes, le Grec, le Latin, l'Italien! Ces études ſeront pour lui des amuſemens ſans contrainte, & n'en profiteront que mieux; elles lui ſeront délicieuſes dans un âge & des circonſtances où le cœur s'intéreſſe avec tant de charme à tous les genres de beauté faits pour le toucher. Figurez-vous d'un côté mon Emile, & de l'autre un poliſſon de College liſant le quatrieme livre de l'Enéide, ou Tibulle, ou le banquet de Platon; quelle différence! Combien le cœur de l'un eſt remué de ce qui n'affecte pas même l'autre. O bon jeune homme! arrête, ſuſpends ta lecture, je te vois trop ému: je veux bien que le langage de l'amour te plaiſe, mais non pas qu'il t'égare; ſois homme ſenſible, mais ſois homme ſage. Si tu n'es que l'un des deux, tu n'es rien. Au reſte, qu'il réuſſiſſe ou non dans les langues mortes, dans les belles-lettres, dans la poéſie, peu m'importe. Il n'en vaudra pas moins s'il ne ſait rien de tout cela, & ce n'eſt pas de tous ces badinages qu'il s'agit dans ſon éducation.

Mon principal objet, en lui apprenant à ſentir & aimer le beau dans tous les genres, eſt d'y fixer ſes affections & ſes goûts, d'empêcher que ſes appétits naturels ne s'alterent, & qu'il ne cherche un jour dans ſa richeſſe les moyens d'être heureux, qu'il doit trouver plus près de lui. J'ai dit ailleurs

que le goût n'étoit que l'art de se connoître en petites choses, & cela est très-vrai; mais puisque c'est d'un tissu de petites choses que dépend l'agrément de la vie, de tels soins ne sont rien moins qu'indifférens; c'est par eux que nous apprenons à la remplir des biens mis à notre portée, dans toute la vérité qu'ils peuvent avoir pour nous. Je n'entends point ici les biens moraux qui tiennent à la bonne disposition de l'ame, mais seulement ce qui est de sensualité, de volupté réelle, mis à part les préjugés & l'opinion.

Qu'on me permette, pour mieux développer mon idée, de laisser un moment Emile, dont le cœur pur & sain ne peut plus servir de regle à personne, & de chercher en moi-même un exemple plus sensible & plus rapproché des mœurs du lecteur.

Il y a des états qui semblent changer la Nature & refondre, soit en mieux, soit en pis, les hommes qui les remplissent. Un poltron devient brave en entrant dans le régiment de Navarre; ce n'est pas seulement dans le militaire que l'on prend l'esprit du Corps, & ce n'est pas toujours en bien que ses effets se font sentir. J'ai pensé cent fois, avec effroi, que si j'avois le malheur de remplir aujourd'hui tel emploi que je pense en certain pays, demain je serois presque inévitablement tyran, concussionnaire, destructeur du peuple, nuisible au Prince, ennemi par état de toute humanité, de toute équité, de toute espece de vertu.

De même, si j'étois riche, j'aurois fait tout ce qu'il faut pour le devenir; je serois donc insolent & bas, sensible & délicat pour moi seul, impitoyable & dur pour tout le monde,

ſpectateur dédaigneux des miſeres de la canaille ; car je ne donnerois plus d'autre nom aux indigens, pour faire oublier qu'autrefois je fus de leur claſſe. Enfin je ferois de ma fortune l'inſtrument de mes plaiſirs dont je ſerois uniquement occupé, & juſques-là, je ſerois comme tous les autres.

Mais en quoi je crois que j'en différerois beaucoup, c'eſt que je ſerois ſenſuel & voluptueux plutôt qu'orgueilleux & vain, & que je me livrerois au luxe de molleſſe, bien plus qu'au luxe d'oſtentation. J'aurois même quelque honte d'étaler trop ma richeſſe, & je croirois toujours voir l'envieux que j'écraſerois de mon faſte, dire à ſes voiſins à l'oreille; *voilà un fripon qui a grand'peur de n'être pas connu pour tel !*

De cette immenſe profuſion de biens qui couvrent la terre, je chercherois ce qui m'eſt le plus agréable, & que je puis le mieux m'approprier. Pour cela, le premier uſage de ma richeſſe, ſeroit d'en acheter du loiſir & la liberté, à quoi j'ajouterois la ſanté, ſi elle étoit à prix ; mais comme elle ne s'achete qu'avec la tempérance, & qu'il n'y a point, ſans la ſanté, de vrai plaiſir dans la vie, je ſerois tempérant par ſenſualité.

Je reſterois toujours auſſi près de la Nature qu'il ſeroit poſſible, pour flatter les ſens que j'ai reçus d'elle ; bien ſûr que plus elle mettroit du ſien dans mes jouiſſances, plus j'y trouverois de réalité. Dans le choix des objets d'imitation, je la prendrois toujours pour modele ; dans mes appétits, je lui donnerois la préférence ; dans mes goûts, je la conſulterois toujours ; dans les mets, je voudrois toujours ceux

dont elle fait le meilleur apprêt, & qui paſſent par le moins de mains pour parvenir ſur nos tables. Je préviendrois les falſifications de la fraude, j'irois au-devant du plaiſir. Ma ſotte & groſſiere gourmandiſe n'enrichiroit point un maître-d'hôtel; il ne me vendroit point au poids de l'or du poiſon pour du poiſſon; ma table ne ſeroit point couverte avec appareil de magnifiques ordures, & de charognes lointaines; je prodiguerois ma propre peine pour ſatisfaire ma ſenſualité, puiſqu'alors cette peine eſt un plaiſir elle-même, & qu'elle ajoute à celui qu'on en attend. Si je voulois goûter un mets du bout du monde, j'irois, comme Apicius, plutôt l'y chercher, que de l'en faire venir : car les mets les plus exquis manquent toujours d'un aſſaiſonnement qu'on n'apporte pas avec eux, & qu'aucun cuiſinier ne leur donne; l'air du climat qui les a produits.

Par la même raiſon, je n'imiterois pas ceux qui ne ſe trouvant bien qu'où ils ne ſont point, mettent toujours les ſaiſons en contradiction avec elles-mêmes, & les climats en contradiction avec les ſaiſons; qui, cherchant l'été en hiver, & l'hiver en été, vont avoir froid en Italie, & chaud dans le Nord; ſans ſonger qu'en croyant fuir la rigueur des ſaiſons, ils la trouvent dans les lieux où l'on n'a point appris à s'en garantir. Moi, je reſterois en place, ou je prendrois tout le contre-pied: je voudrois tirer d'une ſaiſon tout ce qu'elle a d'agréable, & d'un climat tout ce qu'il a de particulier. J'aurois une diverſité de plaiſirs & d'habitudes, qui ne ſe reſſembleroient point, & qui ſeroient toujours dans la Nature; j'irois paſſer l'été à Naples, & l'hiver à Péters-

bourg ; tantôt respirant un doux zéphir à demi couché dans les fraîches grottes de Tarente ; tantôt dans l'illumination d'un palais de glace, hors d'haleine & fatigué des plaisirs du bal.

Je voudrois dans le service de ma table, dans la parure de mon logement, imiter par des ornemens très-simples la variété des saisons, & tirer de chacune toutes ses délices, sans anticiper sur celles qui la suivront. Il y a de la peine & non du goût à troubler ainsi l'ordre de la Nature ; à lui arracher des productions involontaires qu'elle donne à regret, dans sa malédiction, & qui, n'ayant ni qualité, ni saveur, ne peuvent ni nourrir l'estomac, ni flatter le palais. Rien n'est plus insipide que les primeurs ; ce n'est qu'à grands frais que tel riche de Paris avec ses fourneaux & ses serres chaudes vient à bout de n'avoir sur sa table toute l'année que de mauvais légumes & de mauvais fruits. Si j'avois des cerises quand il gele, & des melons ambrés au cœur de l'hiver, avec quel plaisir les goûterois-je, quand mon palais n'a besoin d'être humecté ni rafraîchi ? Dans les ardeurs de la canicule le lourd maron me seroit-il fort agréable ? le préférerois-je sortant de la poële, à la groseille, à la fraise, & aux fruits désaltérans qui me sont offerts sur la terre sans tant de soins? Couvrir sa cheminée au mois de Janvier de végétations forcées, de fleurs pâles & sans odeur, c'est moins parer l'hiver que déparer le printems ; c'est s'ôter le plaisir d'aller dans les bois chercher la premiere violette, épier le premier bourgeon, & s'écrier dans un saisissement de joie : mortels, vous n'êtes pas abandonnés, la Nature vit encore !

Pour

Pour être bien ſervi, j'aurois peu de domeſtiques ; cela a déjà été dit, & cela eſt bon à redire encore. Un bourgeois tire plus de vrai ſervice de ſon ſeul laquais, qu'un Duc des dix Meſſieurs qui l'entourent. J'ai penſé cent fois qu'ayant à table mon verre à côté de moi, je bois à l'inſtant qu'il me plaît ; au lieu que ſi j'avois un grand couvert, il faudroit que vingt voix répétaſſent à boire avant que je puſſe étancher ma ſoif. Tout ce qu'on fait par autrui ſe fait mal, comme qu'on s'y prenne. Je n'enverrois pas chez les Marchands, j'irois moi-même ; j'irois pour que mes gens ne traitaſſent pas avec eux avant moi, pour choiſir plus ſûrement, & payer moins cherement ; j'irois pour faire un exercice agréable, pour voir un peu ce qui ſe fait hors de chez moi ; cela récrée, & quelquefois cela inſtruit : enfin j'irois pour aller, c'eſt toujours quelque choſe : l'ennui commence par la vie trop ſédentaire ; quand on va beaucoup, on s'ennuie peu. Ce ſont de mauvais interpretes qu'un portier & des laquais ; je ne voudrois point avoir toujours ces gens-là entre moi & le reſte du monde, ni marcher toujours avec le fracas d'un carroſſe, comme ſi j'avois peur d'être abordé. Les chevaux d'un homme qui ſe ſert de ſes jambes ſont toujours prêts : s'ils ſont fatigués ou malades, il le ſait avant tout autre ; & il ne craint pas d'être obligé de garder le logis ſous ce prétexte, quand ſon cocher veut ſe donner du bon tems ; en chemin, mille embarras ne le font point ſécher d'impatience, ni reſter en place au moment qu'il voudroit voler. Enfin, ſi nul ne nous ſert jamais ſi bien que nous-mêmes, fût-on plus puiſſant qu'Alexandre & plus riche que Créſus, on ne doit rece-

voir des autres que les ſervices qu'on ne peut tirer de ſoi. Je ne voudrois point avoir un palais pour demeure; car dans ce palais je n'habiterois qu'une chambre; toute piece commune n'eſt à perſonne, & la chambre de chacun de mes gens me feroit auſſi étrangere que celle de mon voiſin. Les Orientaux, bien que très-voluptueux, ſont tous logés & meublés ſimplement. Ils regardent la vie comme un voyage, & leur maiſon comme un cabaret. Cette raiſon prend peu ſur nous autres riches, qui nous arrangeons pour vivre toujours, mais j'en aurois une différente qui produiroit le même effet. Il me ſembleroit que m'établir avec tant d'appareil dans un lieu, feroit me bannir de tous les autres, & m'empriſonner, pour ainſi dire, dans mon palais. C'eſt un aſſez beau palais que le monde; tout n'eſt-il pas au riche quand il veut jouir? *Ubi benè, ibi patria*; c'eſt-là ſa deviſe; ſes lares ſont les lieux où l'argent peut tout; ſon pays eſt par-tout où peut paſſer ſon coffre-fort, comme Philippe tenoit à lui toute place forte où pouvoit entrer un mulet chargé d'argent. Pourquoi donc s'aller circonſcrire par des murs & par des portes comme pour n'en ſortir jamais? Une épidémie, une guerre, une révolte me chaſſe-t-elle d'un lieu? je vais dans un autre, & j'y trouve mon hôtel arrivé avant moi. Pourquoi prendre le ſoin de m'en faire un moi-même, tandis qu'on en bâtit pour moi par tout l'Univers? Pourquoi, ſi preſſé de vivre, m'apprêter de ſi loin des jouiſſances que je puis trouver dès aujourd'hui? L'on ne ſauroit ſe faire un ſort agréable en ſe mettant ſans ceſſe en contradiction avec ſoi. C'eſt ainſi qu'Empédocle reprochoit

aux Agrigentins d'entaſſer les plaiſirs comme s'ils n'avoient qu'un jour à vivre, & de bâtir comme s'ils ne devoient jamais mourir.

D'ailleurs que me ſert un logement ſi vaſte, ayant ſi peu de quoi le peupler, & moins de quoi le remplir? Mes meubles ſeroient ſimples comme mes goûts; je n'aurois ni galerie, ni bibliothéque, ſur-tout ſi j'aimois la lecture & que je me connuſſe en tableaux. Je ſaurois alors que telles collections ne ſont jamais complettes, & que le défaut de ce qui leur manque donne plus de chagrin que de n'avoir rien. En ceci l'abondance fait la miſere; il n'y a pas un faiſeur de collections qui ne l'ait éprouvé. Quand on s'y connoît, on n'en doit point faire: on n'a gueres un cabinet à montrer aux autres, quand on ſait s'en ſervir pour ſoi.

Le jeu n'eſt point un amuſement d'homme riche, il eſt la reſſource d'un déſœuvré; & mes plaiſirs me donneroient trop d'affaires pour me laiſſer bien du tems à ſi mal remplir. Je ne joue point du tout, étant ſolitaire & pauvre, ſi ce n'eſt quelquefois aux échecs, & cela de trop. Si j'étois riche, je jouerois moins encore, & ſeulement un très-petit jeu, pour ne voir point de mécontent, ni l'être. L'intérêt du jeu manquant de motif dans l'opulence, ne peut jamais ſe changer en fureur que dans un eſprit mal-fait. Les profits qu'un homme riche peut faire au jeu, lui ſont toujours moins ſenſibles que les pertes; & comme la forme des jeux modérés, qui en uſe le bénéfice à la longue, fait qu'en général ils vont plus en pertes qu'en gains, on ne peut, en raiſonnant bien, s'affectionner beaucoup à un amuſement où les riſques

de toute espece sont contre soi. Celui qui nourrit sa vanité des préférences de la fortune, les peut chercher dans des objets beaucoup plus piquans; & ces préférences ne se marquent pas moins dans le plus petit jeu, que dans le plus grand. Le goût du jeu, fruit de l'avarice & de l'ennui, ne prend que dans un esprit & dans un cœur vuides; & il me semble que j'aurois assez de sentiment & de connoissances pour me passer d'un tel supplément. On voit rarement les penseurs se plaire beaucoup au jeu, qui suspend cette habitude ou la tourne sur d'arides combinaisons; aussi l'un des biens, & peut-être le seul qu'ait produit le goût des sciences, est d'amortir un peu cette passion sordide : on aimera mieux s'exercer à prouver l'utilité du jeu, que de s'y livrer. Moi je le combattrois parmi les joueurs, & j'aurois plus de plaisir à me moquer d'eux en les voyant perdre, qu'à leur gagner leur argent.

Je serois le même dans ma vie privée & dans le commerce du monde. Je voudrois que ma fortune mît par-tout de l'aisance, & ne fît jamais sentir d'inégalité. Le clinquant de la parure est incommode à mille égards. Pour garder parmi les hommes toute la liberté possible, je voudrois être mis de maniere que dans tous les rangs je parusse à ma place, & qu'on ne me distinguât dans aucun; que sans affectation, sans changement sur ma personne, je fusse peuple à la Guinguette & bonne compagnie au Palais-Royal. Par-là plus maître de ma conduite, je mettrois toujours à ma portée les plaisirs de tous les états. Il y a, dit-on, des femmes qui ferment leur porte aux manchettes brodées, &

ne reçoivent personne qu'en dentelle ; j'irois donc passer ma journée ailleurs : mais si ces femmes étoient jeunes & jolies, je pourrois quelquefois prendre de la dentelle pour y passer la nuit tout au plus.

Le seul lien de mes sociétés seroit l'attachement mutuel, la conformité des goûts, la convenance des caracteres ; je m'y livrerois comme homme & non comme riche ; je ne souffrirois jamais que leur charme fût empoisonné par l'intérêt. Si mon opulence m'avoit laissé quelque humanité, j'étendrois au loin mes services & mes bienfaits ; mais je voudrois avoir autour de moi une société & non une cour, des amis & non des protégés ; je ne serois point le patron de mes convives, je serois leur hôte. L'indépendance & l'égalité laisseroient à mes liaisons toute la candeur de la bienveillance ; & où le devoir ni l'intérêt n'entreroient pour rien, le plaisir & l'amitié feroient seuls la loi.

On n'achete ni son ami, ni sa maîtresse. Il est aisé d'avoir des femmes avec de l'argent ; mais c'est le moyen de n'être jamais l'amant d'aucune. Loin que l'amour soit à vendre, l'argent le tue infailliblement. Quiconque paie, fût-il le plus aimable des hommes, par cela seul qu'il paie, ne peut être long-tems aimé. Bientôt il paiera pour un autre, ou plutôt cet autre sera payé de son argent ; & dans ce double lien formé par l'intérêt, par la débauche, sans amour, sans honneur, sans vrai plaisir, la femme avide, infidelle & misérable, traitée par le vil qui reçoit comme elle traite le sot qui donne, reste ainsi quitte envers tous les deux. Il seroit doux d'être libéral envers ce qu'on aime, si cela ne faisoit

un marché. Je ne connois qu'un moyen de ſatisfaire ce penchant avec ſa maîtreſſe, ſans empoiſonner l'amour ; c'eſt de lui tout donner, & d'être enſuite nourri par elle. Reſte à ſavoir où eſt la femme avec qui ce procédé ne fût pas extravagant.

Celui qui diſoit : je poſſede Laïs ſans qu'elle me poſſede, diſoit un mot ſans eſprit. La poſſeſſion qui n'eſt pas réciproque n'eſt rien : c'eſt tout au plus la poſſeſſion du ſexe, mais non pas de l'individu. Or, où le moral de l'amour n'eſt pas, pourquoi faire une ſi grande affaire du reſte ? Rien n'eſt ſi facile à trouver. Un muletier eſt là-deſſus plus près du bonheur qu'un millionnaire.

Oh ! ſi l'on pouvoit développer aſſez les inconſéquences du vice, combien, lorſqu'il obtient ce qu'il a voulu, on le trouveroit loin de ſon compte ! Pourquoi cette barbare avidité de corrompre l'innocence ; de ſe faire une victime d'un jeune objet qu'on eût dû protéger, & que de ce premier pas on traîne inévitablement dans un gouffre de miſeres, dont il ne ſortira qu'à la mort ? Brutalité, vanité, ſottiſe, erreur & rien davantage. Ce plaiſir même n'eſt pas de la Nature, il eſt de l'opinion, & de l'opinion la plus vile, puiſqu'elle tient au mépris de ſoi. Celui qui ſe ſent le dernier des hommes, craint la comparaiſon de tout autre, & veut paſſer le premier pour être moins odieux. Voyez ſi les plus avides de ce ragoût imaginaire ſont jamais de jeunes gens aimables, dignes de plaire, & qui ſeroient plus excuſables d'être difficiles ? Non, avec de la figure, du mérite & des ſentimens, on craint peu l'expérience de ſa maî-

treſſe ; dans une juſte conſiance, on lui dit : tu connois les plaiſirs, n'importe ; mon cœur t'en promet que tu n'as jamais connus.

Mais un vieux Satyre uſé de débauche, ſans agrément, ſans ménagement, ſans égard, ſans aucune eſpece d'honnêteté ; incapable, indigne de plaire à toute femme qui ſe connoît en gens aimables, croit ſuppléer à tout cela chez une jeune innocente, en gagnant de vîteſſe ſur l'expérience, & lui donnant la premiere émotion des ſens. Son dernier eſpoir eſt de plaire à la faveur de la nouveauté ; c'eſt inconteſtablement là le motif ſecret de cette fantaiſie : mais il ſe trompe, l'horreur qu'il fait n'eſt pas moins de la Nature, que n'en ſont les deſirs qu'il voudroit exciter ; il ſe trompe auſſi dans ſa folle attente ; cette même Nature a ſoin de revendiquer ſes droits : toute fille qui ſe vend, s'eſt déjà donnée, & s'étant donnée à ſon choix, elle a fait la comparaiſon qu'il craint. Il achete donc un plaiſir imaginaire, & n'en eſt pas moins abhorré.

Pour moi, j'aurai beau changer étant riche, il eſt un point où je ne changerai jamais. S'il ne me reſte ni mœurs, ni vertu, il me reſtera du moins quelque goût, quelque ſens, quelque délicateſſe, & cela me garantira d'uſer ma fortune en dupe à courir après des chimeres ; d'épuiſer ma bourſe & ma vie à me faire trahir & moquer par des enfans. Si j'étois jeune, je chercherois les plaiſirs de la jeuneſſe, & les voulant dans toute leur volupté, je ne les chercherois pas en homme riche. Si je reſtois tel que je ſuis, ce ſeroit autre choſe ; je me bornerois prudemment aux plaiſirs de mon

âge ; je prendrois les goûts dont je peux jouir, & j'étoufferois ceux qui ne feroient plus que mon supplice. Je n'irois point offrir ma barbe grise aux dédains railleurs des jeunes filles ; je ne supporterois point de voir mes dégoûtantes caresses leur faire soulever le cœur, de leur préparer à mes dépens les récits les plus ridicules, de les imaginer décrivant les vilains plaisirs du vieux singe, de maniere à se venger de les avoir endurés. Que si des habitudes mal combattues avoient tourné mes anciens desirs en besoins, j'y satisferois peut-être, mais avec honte, mais en rougissant de moi. J'ôterois la passion du besoin, je m'assortirois le mieux qu'il me seroit possible, & m'en tiendrois-là ; je ne me ferois plus une occupation de ma foiblesse, & je voudrois sur-tout n'en avoir qu'un seul témoin. La vie humaine a d'autres plaisirs quand ceux-là lui manquent ; en courant vainement après ceux qui fuient, on s'ôte encore ceux qui nous sont laissés. Changeons de goûts avec les années, ne déplaçons pas plus les âges que les saisons : il faut être soi dans tous les tems, & ne point lutter contre la Nature : ces vains efforts usent la vie, & nous empêchent d'en user.

Le peuple ne s'ennuie gueres, sa vie est active ; si ses amusemens ne sont pas variés, ils sont rares ; beaucoup de jours de fatigue lui font goûter avec délices quelques jours de fêtes. Une alternative de longs travaux & de courts loisirs, tient lieu d'assaisonnement aux plaisirs de son état. Pour les riches, leur grand fléau c'est l'ennui : au sein de tant d'amusemens rassemblés à grands frais, au milieu de tant de gens

concourans

concourans à leur plaire, l'ennui les consume & les tue; ils passent leur vie à le fuir & à en être atteints; ils sont accablés de son poids insupportable : les femmes, sur-tout, qui ne savent plus s'occuper, ni s'amuser, en sont dévorées sous le nom de vapeurs; il se transforme pour elles en un mal horrible, qui leur ôte quelquefois la raison, & enfin la vie. Pour moi, je ne connois point de sort plus affreux que celui d'une jolie femme de Paris, après celui du petit agréable qui s'attache à elle, qui, changé de même en femme oisive, s'éloigne ainsi doublement de son état, & à qui la vanité d'être homme à bonnes fortunes, fait supporter la longueur des plus tristes jours qu'ait jamais passé créature humaine.

Les bienséances, les modes, les usages qui dérivent du luxe & du bon air, renferment le cours de la vie dans la plus maussade uniformité. Le plaisir qu'on veut avoir aux yeux des autres, est perdu pour tout le monde; on ne l'a ni pour eux, ni pour soi (48). Le ridicule que l'opinion redoute sur toute chose, est toujours à côté d'elle pour la tyranniser & pour la punir. On n'est jamais ridicule que par des formes déterminées; celui qui sait varier ses situations & ses plaisirs, efface aujourd'hui l'impression d'hier; il est comme nul dans l'esprit des hommes, mais il jouit; car il est tout

(48) Deux femmes du monde, pour avoir l'air de s'amuser beaucoup, se font une loi de ne jamais se coucher qu'à cinq heures du matin. Dans la rigueur de l'hiver, leurs gens passent la nuit dans la rue à les attendre, fort embarrassés à s'y garantir d'être gelés. On entre un soir, ou pour mieux dire, un matin, dans l'appartement où ces deux personnes si amusées laissoient couler les heures sans les compter : on les trouve exactement seules, dormant chacune dans son fauteuil.

entier à chaque heure & à chaque chose. Ma seule forme constante seroit celle-là ; dans chaque situation je ne m'occuperois d'aucune autre, & je prendrois chaque jour en lui-même, comme indépendant de la veille & du lendemain. Comme je serois peuple avec le peuple, je serois campagnard aux champs, & quand je parlerois d'agriculture, le paysan ne se moqueroit pas de moi. Je n'irois pas me bâtir une ville en campagne, & mettre au fond d'une Province les Tuileries devant mon appartement. Sur le penchant de quelque agréable colline bien ombragée, j'aurois une petite maison rustique, une maison blanche avec des contrevents verds; & quoiqu'une couverture de chaume soit en toute saison la meilleure, je préférerois magnifiquement, non la triste ardoise, mais la tuile, parce qu'elle a l'air plus propre & plus gai que le chaume, qu'on ne couvre pas autrement les maisons dans mon pays, & que cela me rappelleroit un peu l'heureux tems de ma jeunesse. J'aurois pour cour une basse-cour, & pour écurie une étable avec des vaches, pour avoir du laitage que j'aime beaucoup. J'aurois un potager pour jardin, & pour parc un joli verger, semblable à celui dont il sera parlé ci-après. Les fruits, à la discrétion des promeneurs, ne seroient ni comptés, ni cueillis par mon jardinier, & mon avare magnificence n'étaleroit point aux yeux des espaliers superbes, auxquels à peine on osât toucher. Or, cette petite prodigalité seroit peu coûteuse, parce que j'aurois choisi mon asyle dans quelque Province éloignée où l'on voit peu d'argent & beaucoup de denrées, & où regnent l'abondance & la pauvreté.

Là, je raſſemblerois une ſociété plus choiſie que nombreuſe, d'amis aimant le plaiſir & s'y connoiſſant, de femmes qui puſſent ſortir de leur fauteuil & ſe prêter aux jeux champêtres, prendre quelquefois, au lieu de la navette & des cartes, la ligne, les gluaux, le rateau des faneuſes, & le panier des vendangeurs. Là, tous les airs de la ville ſeroient oubliés, & devenus villageois au village, nous nous trouverions livrés à des foules d'amuſemens divers, qui ne nous donneroient chaque ſoir que l'embarras du choix pour le lendemain. L'exercice & la vie active nous feroient un nouvel eſtomac & de nouveaux goûts. Tous nos repas ſeroient des feſtins, où l'abondance plairoit plus que la délicateſſe. La gaieté, les travaux ruſtiques, les folâtres jeux, ſont les premiers cuiſiniers du monde, & les ragoûts fins ſont bien ridicules à des gens en haleine depuis le lever du ſoleil. Le ſervice n'auroit pas plus d'ordre que d'élégance; la ſalle à manger ſeroit par-tout, dans le jardin, dans un bateau, ſous un arbre; quelquefois au loin, près d'une ſource vive, ſur l'herbe verdoyante & fraîche, ſous des touffes d'aulnes & de coudriers, une longue proceſſion de gais convives porteroit en chantant l'apprêt du feſtin, on auroit le gazon pour table & pour chaiſe, les bords de la fontaine ſerviroient de buffet, & le deſſert pendroit aux arbres. Les mets ſeroient ſervis ſans ordre, l'appétit diſpenſeroit des façons; chacun ſe préférant ouvertement à tout autre, trouveroit bon que tout autre ſe préférât de même à lui; de cette familiarité cordiale & modérée naîtroit ſans groſſiéreté, ſans fauſſeté, ſans contrainte, un conflit badin, plus charmant cent fois

que la politeſſe, & plus fait pour lier les cœurs. Point d'importuns laquais épiant nos diſcours, critiquant tout bas nos maintiens, comptant nos morceaux d'un œil avide, s'amuſant à nous faire attendre à boire, & murmurant d'un trop long dîné. Nous ſerions nos valets pour être nos maîtres, chacun ſeroit ſervi par tous, le tems paſſeroit ſans le compter, le repas ſeroit le repos & dureroit autant que l'ardeur du jour. S'il paſſoit près de nous quelque payſan retournant au travail ſes outils ſur l'épaule, je lui réjouirois le cœur par quelques bons propos, par quelques coups de bon vin, qui lui feroient porter plus gaiement ſa miſere; & moi j'aurois auſſi le plaiſir de me ſentir émouvoir un peu les entrailles, & de me dire en ſecret; je ſuis encore homme.

Si quelque fête champêtre raſſembloit les habitans du lieu, j'y ſerois des premiers avec ma troupe; ſi quelques mariages, plus bénis du Ciel que ceux des villes, ſe faiſoient à mon voiſinage, on ſauroit que j'aime la joie, & j'y ſerois invité. Je porterois à ces bonnes gens quelques dons ſimples comme eux, qui contribueroient à la fête, j'y trouverois en échange des biens d'un prix ineſtimable, des biens ſi peu connus de mes égaux, la franchiſe & le vrai plaiſir. Je ſouperois avec eux au bout de leur longue table; j'y ferois chorus au refrain d'une vieille chanſon ruſtique, & je danſerois dans leur grange de meilleur cœur qu'au bal de l'Opéra.

Juſqu'ici tout eſt à merveille, me dira-t-on; mais la chaſſe? eſt-ce être en campagne que de n'y pas chaſſer? J'entends: je ne voulois qu'une métairie, & j'avois tort. Je me ſuppoſe riche, il me faut donc des plaiſirs excluſifs, des

plaiſirs deſtructifs ; voici de tout autres affaires. Il me faut des terres, des bois, des gardes, des redevances, des honneurs ſeigneuriaux, ſur-tout de l'encens & de l'eau-bénite.

Fort bien ; mais cette terre aura des voiſins jaloux de leurs droits, & deſireux d'uſurper ceux des autres : nos gardes ſe chamailleront, & peut-être les maîtres : voilà des altercations, des querelles, des haines, des procès tout au moins ; cela n'eſt déjà pas fort agréable. Mes vaſſaux ne verront point avec plaiſir labourer leurs bleds par mes lievres, & leurs feves par mes ſangliers ; chacun n'oſant tuer l'ennemi qui détruit ſon travail, voudra du moins le chaſſer de ſon champ : après avoir paſſé le jour à cultiver leurs terres, il faudra qu'ils paſſent la nuit à les garder ; ils auront des mâtins, des tambours, des cornets, des ſonnettes : avec tout ce tintamarre, ils troubleront mon ſommeil : je ſongerai malgré moi à la miſere de ces pauvres gens, & ne pourrai m'empêcher de me la reprocher. Si j'avois l'honneur d'être Prince, tout cela ne me toucheroit gueres ; mais moi, nouveau parvenu, nouveau riche, j'aurai le cœur encore un peu rôturier.

Ce n'eſt pas tout ; l'abondance du gibier tentera les chaſſeurs, j'aurai bientôt des braconniers à punir ; il me faudra des priſons, des geoliers, des archers, des galeres : tout cela me paroît aſſez cruel. Les femmes de ces malheureux viendront aſſiéger ma porte & m'importuner de leurs cris, ou bien il faudra qu'on les chaſſe, qu'on les maltraite. Les pauvres gens qui n'auront point braconné, & dont mon gibier aura fouragé la récolte, viendront ſe plaindre de leur côté ; les uns seront punis pour avoir tué le gibier, les autres

ruinés pour l'avoir épargné ; quelle triste alternative ! Je ne verrai de tous côtés qu'objets de misere, je n'entendrai que gémissemens : cela doit troubler beaucoup, ce me semble, le plaisir de massacrer à son aise des foules de perdrix & de lievres presque sous ses pieds.

Voulez-vous dégager les plaisirs de leurs peines ? Otez-en l'exclusion ; plus vous les laisserez communs aux hommes, plus vous les goûterez toujours purs. Je ne ferai donc point tout ce que je viens de dire ; mais sans changer de goûts, je suivrai celui que je me suppose, à moindres frais. J'établirai mon séjour champêtre dans un pays où la chasse soit libre à tout le monde, & où j'en puisse avoir l'amusement sans embarras. Le gibier sera plus rare ; mais il y aura plus d'adresse à le chercher & de plaisir à l'atteindre. Je me souviendrai des battemens de cœur qu'éprouvoit mon pere au vol de la premiere perdrix, & des transports de joie avec lesquels il trouvoit le lievre qu'il avoit cherché tout le jour. Oui, je soutiens que, seul avec son chien, chargé de son fusil, de son carnier, de son fourniment, de sa petite proie, il revenoit le soir, rendu de fatigue & déchiré des ronces, plus content de sa journée que tous vos chasseurs de ruelle, qui, sur un bon cheval, suivis de vingt fusils chargés, ne font qu'en changer, tirer & tuer autour d'eux, sans art, sans gloire, & presque sans exercice. Le plaisir n'est donc pas moindre ; & l'inconvénient est ôté, quand on n'a ni terre à garder ni braconnier à punir, ni misérable à tourmenter. Voilà donc une solide raison de préférence. Quoi qu'on fasse, on ne tourmente point sans fin les hommes, qu'on n'en reçoive aussi quelque mal-aise : & les longues

malédictions du peuple, rendent tôt ou tard le gibier amer.

Encore un coup, les plaisirs exclusifs sont la mort du plaisir. Les vrais amusemens, sont ceux qu'on partage avec le peuple ; ceux qu'on veut avoir à soi seul, on ne les a plus. Si les murs que j'éleve autour de mon parc m'en font une triste clôture, je n'ai fait à grands frais que m'ôter le plaisir de la promenade; me voilà forcé de l'aller chercher au loin. Le démon de la propriété infecte tout ce qu'il touche. Un riche veut être par-tout le maître, & ne se trouve bien qu'où il ne l'est pas; il est forcé de se fuir toujours. Pour moi, je ferai là-dessus, dans ma richesse, ce que j'ai fait dans ma pauvreté. Plus riche maintenant du bien des autres que je ne serai jamais du mien, je m'empare de tout ce qui me convient dans mon voisinage : il n'y a pas de conquérant plus déterminé que moi ; j'usurpe sur les Princes mêmes ; je m'accommode sans distinction de tous les terreins ouverts qui me plaisent; je leur donne des noms, je fais de l'un mon parc, de l'autre ma terrasse, & m'en voilà le maître; dès-lors je m'y promene impunément; j'y reviens souvent pour maintenir la possession; j'use autant que je veux le sol à force d'y marcher ; & l'on ne me persuadera jamais que le titulaire du fonds que je m'approprie, tire plus d'usage de l'argent qu'il lui produit, que j'en tire de son terrein. Que si l'on vient à me vexer par des fossés, par des haies, peu m'importe; je prends mon parc sur mes épaules, & je vais le poser ailleurs; les emplacemens ne manquent pas aux environs, & j'aurai long-tems à piller mes voisins avant que de manquer d'asyle.

Voilà quelque essai du vrai goût dans le choix des loisirs;

agréables : voilà dans quel esprit on jouit ; tout le reste n'est qu'illusion, chimere, sotte vanité. Quiconque s'écartera de ces regles, quelque riche qu'il puisse être, mangera son or en fumier, & ne connoîtra jamais le prix de la vie.

On m'objectera, sans doute, que de tels amusemens sont à la portée de tous les hommes, & qu'on n'a pas besoin d'être riche pour les goûter. C'est précisément à quoi j'en voulois venir. On a du plaisir quand on en veut avoir : c'est l'opinion seule qui rend tout difficile, qui chasse le bonheur devant nous ; & il est cent fois plus aisé d'être heureux, que de le paroître. L'homme de goût, & vraiment voluptueux, n'a que faire de richesse ; il lui suffit d'être libre & maître de lui. Quiconque jouit de la santé & ne manque pas du nécessaire, s'il arrache de son cœur les biens de l'opinion, est assez riche : c'est l'*aurea mediocritas* d'Horace. Gens à coffres-forts, cherchez donc quelque autre emploi de votre opulence ; car pour le plaisir, elle n'est bonne à rien. Emile ne saura pas tout cela mieux que moi ; mais ayant le cœur plus pur & plus sain, il le sentira mieux encore, & toutes ses observations dans le monde ne feront que le lui confirmer.

En passant ainsi le tems, nous cherchons toujours Sophie, & nous ne la trouvons point. Il importoit qu'elle ne se trouvât pas si vîte, & nous l'avons cherchée où j'étois bien sûr qu'elle n'étoit pas (49).

Enfin le moment presse ; il est tems de la chercher tout

(49) *Mulierem fortem quis inveniet? Procul & de ultimis finibus pretium ejus.* Prov. xxxj. 10.

de

de bon; de peur qu'il ne s'en fasse une qu'il prenne pour elle, & qu'il ne connoisse trop tard son erreur. Adieu donc Paris, Ville célebre, Ville de bruit, de fumée & de boue, où les femmes ne croient plus à l'honneur, ni les hommes à la vertu. Adieu Paris; nous cherchons l'amour, le bonheur, l'innocence; nous ne serons jamais assez loin de toi.

Fin du Livre quatrieme.

EMILE
OU
DE L'ÉDUCATION.

LIVRE CINQUIEME.

NOUS voici parvenus au dernier acte de la Jeunesse, mais nous ne sommes pas encore au dénouement.

Il n'est pas bon que l'homme soit seul. Emile est homme; nous lui avons promis une compagne, il faut la lui donner. Cette compagne est Sophie. En quels lieux est son asyle? Où la trouverons-nous? Pour la trouver il la faut connoître. Sachons premierement ce qu'elle est, nous jugerons mieux des lieux qu'elle habite; & quand nous l'aurons trouvée, encore tout ne sera-t-il pas fait. *Puisque notre jeune Gentilhomme*, dit Locke, *est prêt à se marier, il est tems de le laisser auprès de sa Maîtresse.* Et là-dessus il finit son ouvrage. Pour moi qui n'ai pas l'honneur d'élever un Gentilhomme, je me garderai d'imiter Locke en cela.

SOPHIE OU LA FEMME.

Sophie doit être femme comme Emile est homme ; c'est-à-dire, avoir tout ce qui convient à la constitution de son espece & de son sexe pour remplir sa place dans l'ordre physique & moral. Commençons donc par examiner les conformités & les différences de son sexe & du nôtre.

En tout ce qui ne tient pas au sexe, la femme est homme ; elle a les mêmes organes, les mêmes besoins, les mêmes facultés ; la machine est construite de la même maniere, les pieces en sont les mêmes, le jeu de l'une est celui de l'autre, la figure est semblable ; &, sous quelque rapport qu'on les considere, ils ne different entre eux que du plus au moins.

En tout ce qui tient au sexe, la femme & l'homme ont par-tout des rapports & par-tout des différences ; la difficulté de les comparer vient de celle de déterminer dans la constitution de l'un & de l'autre ce qui est du sexe & ce qui n'en est pas. Par l'anatomie comparée, & même à la seule inspection, l'on trouve entre eux des différences générales qui paroissent ne point tenir au sexe ; elles y tiennent pourtant, mais par des liaisons que nous sommes hors d'état d'apper-

cevoir ; nous ne ſavons juſqu'où ces liaiſons peuvent s'étendre ; la ſeule choſe que nous ſavons avec certitude, eſt que tout ce qu'ils ont de commun, eſt de l'eſpece ; & que tout ce qu'ils ont de différent, eſt du ſexe ; ſous ce double point de vue, nous trouvons entre eux tant de rapports & tant d'oppoſitions, que c'eſt peut-être une des merveilles de la nature d'avoir pu faire deux êtres ſi ſemblables en les conſtituant ſi différemment.

Ces rapports & ces différences doivent influer ſur le moral ; cette conſéquence eſt ſenſible, conforme à l'expérience, & montre la vanité des diſputes ſur la préférence ou l'égalité des ſexes ; comme ſi chacun des deux allant aux fins de la nature, ſelon ſa deſtination particuliere, n'étoit pas plus parfait en cela, que s'il reſſembloit davantage à l'autre ? En ce qu'ils ont de commun, ils ſont égaux ; en ce qu'ils ont de différent, ils ne ſont pas comparables : une femme parfaite & un homme parfait, ne doivent pas plus ſe reſſembler d'eſprit que de viſage, & la perfection n'eſt pas ſuſceptible de plus & de moins.

Dans l'union des ſexes chacun concourt également à l'objet commun, mais non pas de la même maniere. De cette diverſité naît la premiere différence aſſignable entre les rapports moraux de l'un & de l'autre. L'un doit être actif & fort, l'autre paſſif & foible ; il faut néceſſairement que l'un veuille & puiſſe, il ſuffit que l'autre réſiſte peu.

Ce principe établi, il s'enſuit que la femme eſt faite ſpécialement pour plaire à l'homme : ſi l'homme doit lui plaire à ſon tour, c'eſt d'une néceſſité moins directe : ſon

mérite eſt dans ſa puiſſance, il plaît par cela ſeul qu'il eſt fort. Ce n'eſt pas ici la loi de l'amour, j'en conviens; mais c'eſt celle de la nature, antérieure à l'amour même.

Si la femme eſt faite pour plaire & pour être ſubjuguée, elle doit ſe rendre agréable à l'homme au lieu de le provoquer : ſa violence à elle eſt dans ſes charmes; c'eſt par eux qu'elle doit le contraindre à trouver ſa force & à en uſer. L'art le plus ſûr d'animer cette force, eſt de la rendre néceſſaire par ſa réſiſtance. Alors l'amour-propre ſe joint au deſir, & l'un triomphe de la victoire que l'autre lui fait remporter. De-là naiſſent l'attaque & la défenſe, l'audace d'un ſexe & la timidité de l'autre, enfin la modeſtie & la honte dont la nature arma le foible pour aſſervir le fort.

Qui eſt-ce qui peut penſer qu'elle ait preſcrit indifféremment les mêmes avances aux uns & aux autres, & que le premier à former des deſirs, doive être auſſi le premier à les témoigner? Quelle étrange dépravation de jugement! L'entrepriſe ayant des conſéquences ſi différentes pour les deux ſexes, eſt-il naturel qu'ils aient la même audace à s'y livrer? Comment ne voit-on pas qu'avec une ſi grande inégalité dans la miſe commune, ſi la réſerve n'impoſoit à l'un la modération que la nature impoſe à l'autre, il en réſulteroit bientôt la ruïne de tous deux, & que le genre humain périroit par les moyens établis pour le conſerver? Avec la facilité qu'ont les femmes d'émouvoir les ſens des hommes, & d'aller réveiller au fond de leurs cœurs les reſtes d'un tempérament preſque éteint, s'il étoit quelque malheureux climat ſur la terre, où la Philoſophie eût introduit cet uſage,

ſur-tout dans les pays chauds où il naît plus de femmes que d'hommes, tyrannisés par elles ils ſeroient enfin leurs victimes, & ſe verroient tous traîner à la mort ſans qu'ils puſſent jamais s'en défendre.

Si les femelles des animaux n'ont pas la même honte, que s'enſuit-il ? Ont-elles comme les femmes les deſirs illimités auxquels cette honte ſert de frein ? Le deſir ne vient pour elles qu'avec le beſoin; le beſoin ſatisfait, le deſir ceſſe; elles ne repouſſent plus le mâle par feinte (1), mais tout de bon : elles font tout le contraire de ce que faiſoit la fille d'Auguſte, elles ne reçoivent plus de paſſagers quand le navire a ſa cargaiſon. Même quand elles ſont libres, leurs tems de bonne volonté ſont courts & bientôt paſſés, l'inſtinct les pouſſe & l'inſtinct les arrête ; où ſera le ſupplément de cet inſtinct négatif dans les femmes quand vous leur aurez ôté la pudeur ? Attendre qu'elles ne ſe ſoucient plus des hommes, c'eſt attendre qu'ils ne ſoient plus bons à rien.

L'Etre ſuprême a voulu faire en tout honneur à l'eſpèce humaine ; en donnant à l'homme des penchans ſans meſure, il lui donne en même tems la loi qui les regle, afin qu'il ſoit libre & ſe commande à lui-même ; en le livrant à des paſſions immodérées, il joint à ſes paſſions la raiſon pour les gouverner : en livrant la femme à des deſirs illimités, il joint à ces deſirs la pudeur pour les contenir. Pour ſur-

(1) J'ai déjà remarqué que les refus de ſimagrée & d'agacerie ſont communs à preſque toutes les femelles, même parmi les animaux, & même quand elles ſont le plus diſpoſées à ſe rendre ; il faut n'avoir jamais obſervé leur manege pour diſconvenir de cela.

croît, il ajoute encore une récompense actuelle au bon usage de ses facultés, savoir le goût qu'on prend aux choses honnêtes lorsqu'on en fait la regle de ses actions. Tout cela vaut bien, ce me semble, l'instinct des bêtes.

Soit donc que la femelle de l'homme partage ou non ses desirs & veuille ou non les satisfaire, elle le repousse & se défend toujours, mais non pas toujours avec la même force, ni par conséquent avec le même succès. Pour que l'attaquant soit victorieux, il faut que l'attaqué le permette ou l'ordonne; car que de moyens adroits n'a-t-il pas pour forcer l'aggresseur d'user de force? Le plus libre & le plus doux de tous les actes n'admet point de violence réelle, la nature & la raison s'y opposent: la nature, en ce qu'elle a pourvu le plus foible, d'autant de force qu'il en faut pour résister quand il lui plaît; la raison, en ce qu'une violence réelle est non-seulement le plus brutal de tous les actes, mais le plus contraire à sa fin, soit parce que l'homme déclare ainsi la guerre à sa compagne & l'autorise à défendre sa personne & sa liberté aux dépens même de la vie de l'aggresseur, soit parce que la femme seule est juge de l'état où elle se trouve, & qu'un enfant n'auroit point de pere, si tout homme en pouvoit usurper les droits.

Voici donc une troisieme conséquence de la constitution des sexes; c'est que le plus fort soit le maître en apparence & dépende en effet du plus foible; & cela, non par un frivole usage de galanterie, ni par une orgueilleuse générosité de protecteur, mais par une invariable loi de la Nature, qui, donnant à la femme plus de facilité d'exciter les desirs

qu'à l'homme de les satisfaire, fait dépendre celui-ci, malgré qu'il en ait, du bon plaisir de l'autre; & le contraint de chercher à son tour à lui plaire, pour obtenir qu'elle consente à le laisser être le plus fort. Alors ce qu'il y a de plus doux pour l'homme dans sa victoire, est de douter si c'est la foiblesse qui cède à la force, ou si c'est la volonté qui se rend; & la ruse ordinaire de la femme est de laisser toujours ce doute entre elle & lui. L'esprit des femmes répond en ceci parfaitement à leur constitution : loin de rougir de leur foiblesse, elles en font gloire; leurs tendres muscles sont sans résistance; elles affectent de ne pouvoir soulever les plus légers fardeaux; elles auroient honte d'être fortes : pourquoi cela ? Ce n'est pas seulement pour paroître délicates, c'est par une précaution plus adroite; elles se ménagent de loin des excuses, & le droit d'être foibles au besoin.

Le progrès des lumieres acquises par nos vices, a beaucoup changé sur ce point les anciennes opinions parmi nous, & l'on ne parle plus gueres de violences, depuis qu'elles sont si peu nécessaires, & que les hommes n'y croient plus (2); au lieu qu'elles sont très-communes dans les hautes antiquités Grecques & Juives, parce que ces mêmes opinions sont dans la simplicité de la Nature, & que la seule expérience du libertinage a pu les déraciner. Si l'on cite de nos jours moins d'actes de violence, ce n'est surement pas que

(2) Il peut y avoir une telle disproportion d'âge & de force qu'une violence réelle ait lieu, mais traitant ici de l'état relatif des sexes selon l'ordre de la nature, je les prends tous deux dans le rapport commun qui constitue cet état.

les hommes ſoient plus tempérans ; mais c'eſt qu'ils ont moins de crédulité, & que telle plainte qui jadis eût perſuadé des peuples ſimples, ne feroit de nos jours qu'attirer les ris des moqueurs ; on gagne davantage à ſe taire. Il y a dans le Deutéronome une loi par laquelle une fille abuſée étoit punie avec le ſéducteur, ſi le délit avoit été commis dans la ville ; mais s'il avoit été commis à la campagne ou dans des lieux écartés, l'homme ſeul étoit puni ; *car*, dit la Loi, *la fille a crié*, *& n'a point été entendue*. Cette bénigne interprétation apprenoit aux filles à ne pas ſe laiſſer ſurprendre en des lieux fréquentés.

L'effet de ces diverſités d'opinions ſur les mœurs eſt ſenſible. La galanterie moderne en eſt l'ouvrage. Les hommes, trouvant que leurs plaiſirs dépendoient plus de la volonté du beau ſexe qu'ils n'avoient cru, ont captivé cette volonté par des complaiſances dont il les a bien dédommagés.

Voyez comment le phyſique nous amene inſenſiblement au moral, & comment de la groſſiere union des ſexes naiſſent peu-à-peu les plus douces loix de l'amour. L'empire des femmes n'eſt point à elles, parce que les hommes l'ont voulu, mais parce qu'ainſi le veut la nature ; il étoit à elles avant qu'elles paruſſent l'avoir : ce même Hercule qui crut faire violence aux cinquante filles de Theſpitius, fut pourtant contraint de filer près d'Omphale, & le fort Samſon n'étoit pas ſi fort que Dalila. Cet empire eſt aux femmes & ne peut leur être ôté, même quand elles en abuſent ; ſi jamais elles pouvoient le perdre, il y a long-tems qu'elles l'auroient perdu.

Il n'y a nulle parité entre les deux sexes quant à la conséquence du sexe. Le mâle n'est mâle qu'en certains instans, la femelle est femelle toute sa vie, ou du moins toute sa jeunesse ; tout la rappelle sans cesse à son sexe, & pour en bien remplir les fonctions, il lui faut une constitution qui s'y rapporte. Il lui faut du ménagement durant sa grossesse, il lui faut du repos dans ses couches, il lui faut une vie molle & sédentaire pour allaiter ses enfans, il lui faut pour les élever de la patience & de la douceur, un zele, une affection que rien ne rebute ; elle sert de liaison entre eux & leur pere, elle seule les lui fait aimer & lui donne la confiance de les appeller siens. Que de tendresse & de soins ne lui faut-il point pour maintenir dans l'union toute la famille ! Et enfin tout cela ne doit pas être des vertus, mais des goûts, sans quoi l'espece humaine seroit bientôt éteinte.

La rigidité des devoirs relatifs des deux sexes n'est ni ne peut être la même. Quand la femme se plaint là-dessus de l'injuste inégalité qu'y met l'homme, elle a tort ; cette inégalité n'est point une institution humaine, ou du moins elle n'est point l'ouvrage du préjugé, mais de la raison : c'est à celui des deux que la nature a chargé du dépôt des enfans, d'en répondre à l'autre. Sans doute il n'est permis à personne de violer sa foi, & tout mari infidele qui prive sa femme du seul prix des austeres devoirs de son sexe, est un homme injuste & barbare ; mais la femme infidelle fait plus, elle dissout la famille, & brise tous les liens de la nature, en donnant à l'homme des enfans qui ne sont pas à lui, elle trahit les uns & les autres, elle joint la per-

fidie à l'infidélité. J'ai peine à voir quel désordre & quel crime ne tient pas à celui-là. S'il est un état affreux au monde, c'est celui d'un malheureux pere, qui sans confiance en sa femme, n'ose se livrer aux plus doux sentimens de son cœur, qui doute en embrassant son enfant s'il n'embrasse point l'enfant d'un autre, le gage de son déshonneur, le ravisseur du bien de ses propres enfans. Qu'est-ce alors que la famille, si ce n'est une société d'ennemis secrets qu'une femme coupable arme l'un contre l'autre en les forçant de feindre de s'entr'aimer?

Il n'importe donc pas seulement que la femme soit fidelle, mais qu'elle soit jugée telle par son mari, par ses proches, par tout le monde; il importe qu'elle soit modeste, attentive, réservée, & qu'elle porte aux yeux d'autrui, comme en sa propre conscience, le témoignage de sa vertu: s'il importe qu'un pere aime ses enfans, il importe qu'il estime leur mere. Telles sont les raisons qui mettent l'apparence même au nombre des devoirs des femmes, & leur rendent l'honneur & la réputation non moins indispensables que la chasteté. De ces principes dérive avec la différence morale des sexes un motif nouveau de devoir & de convenance, qui prescrit spécialement aux femmes l'attention la plus scrupuleuse sur leur conduite, sur leurs manieres, sur leur maintien. Soutenir vaguement que les deux sexes sont égaux & que leurs devoirs sont les mêmes, c'est se perdre en déclamations vaines, c'est ne rien dire tant qu'on ne répondra pas à cela.

N'est-ce pas une maniere de raisonner bien solide, de donner des exceptions pour réponse à des loix générales

aussi-bien fondées ? Les femmes, dites-vous, ne font pas toujours des enfans ? Non ; mais leur destination propre est d'en faire. Quoi ! parce qu'il y a dans l'Univers une centaine de grandes villes où les femmes vivant dans la licence font peu d'enfans, vous prétendez que l'état des femmes est d'en faire peu ! Et que deviendroient nos villes, si les campagnes éloignées, où les femmes vivent plus simplement & plus chastement, ne réparoient la stérilité des Dames ? Dans combien de Provinces les femmes qui n'ont fait que quatre ou cinq enfans passent pour peu fécondes (3) ! Enfin que telle ou telle femme fasse peu d'enfans, qu'importe ? L'état de la femme est-il moins d'être mere, & n'est-ce pas par des loix générales que la nature & les mœurs doivent pourvoir à cet état ?

Quand il y auroit entre les grossesses d'aussi longs intervalles qu'on le suppose, une femme changera-t-elle ainsi brusquement & alternativement de maniere de vivre sans péril & sans risque ? Sera-t-elle aujourd'hui nourrice & demain guerriere ? Changera-t-elle de tempérament & de goûts comme un caméléon de couleurs ? Passera-t-elle tout-à-coup de l'ombre de la clôture, & des soins domestiques, aux injures de l'air, aux travaux, aux fatigues, aux périls

(3) Sans cela l'espece dépériroit nécessairement : pour qu'elle se conserve, il faut, tout compensé, que chaque femme fasse à-peu-près quatre enfans : car des enfans qui naissent, il en meurt près de la moitié avant qu'ils puissent en avoir d'autres, & il en faut deux restans pour représenter le pere & la mere. Voyez si les villes vous fourniront cette population-là.

de la guerre ? Sera-t-elle tantôt craintive (4) & tantôt brave ; tantôt délicate & tantôt robuste ? Si les jeunes gens élevés dans Paris ont peine à supporter le métier des armes, des femmes qui n'ont jamais affronté le soleil, & qui savent à peine marcher, le supporteront-elles après cinquante ans de mollesse ? Prendront-elles ce dur métier à l'âge où les hommes le quittent.

Il y a des pays où les femmes accouchent presque sans peine, & nourrissent leurs enfans presque sans soin ; j'en conviens ; mais dans ces mêmes pays les hommes vont demi-nuds en tout tems, terrassent les bêtes féroces, portent un canot comme un havre-sac, font des chasses de sept ou huit cents lieues, dorment à l'air à plate-terre, supportent des fatigues incroyables, & passent plusieurs jours sans manger. Quand les femmes deviennent robustes, les hommes le deviennent encore plus ; quand les hommes s'amollissent, les femmes s'amollissent davantage ; quand les deux termes changent également, la différence reste la même.

Platon dans sa République donne aux femmes les mêmes exercices qu'aux hommes ; je le crois bien. Ayant ôté de son Gouvernement les familles particulieres, & ne sachant plus que faire des femmes, il se vit forcé de les faire hommes. Ce beau génie avoit tout combiné, tout prévu : il alloit audevant d'une objection que personne peut-être n'eût songé à lui faire, mais il a mal résolu celle qu'on lui fait. Je ne parle point de cette prétendue communauté de femmes dont

(4) La timidité des femmes est encore un instinct de la nature contre le double risque qu'elles courent durant leur grossesse.

le reproche tant répété, prouve que ceux qui le lui font ne l'ont jamais lu : je parle de cette promiſcuité civile qui confond par-tout les deux ſexes dans les mêmes emplois, dans les mêmes travaux, & ne peut manquer d'engendrer les plus intolérables abus ; je parle de cette ſubverſion des plus doux ſentimens de la nature, immolés à un ſentiment artificiel qui ne peut ſubſiſter que par eux ; comme s'il ne falloit pas une priſe naturelle pour former des liens de convention ; comme ſi l'amour qu'on a pour ſes proches n'étoit pas le principe de celui qu'on doit à l'Etat ; comme ſi ce n'étoit pas par la petite patrie, qui eſt la famille, que le cœur s'attache à la grande ; comme ſi ce n'étoit pas le bon fils, le bon mari, le bon pere, qui font le bon Citoyen ?

Dès qu'une fois il eſt démontré que l'homme & la femme ne ſont ni ne doivent être conſtitués de même, de caractere ni de tempérament, il s'enſuit qu'ils ne doivent pas avoir la même éducation. En ſuivant les directions de la nature, ils doivent agir de concert, mais ils ne doivent pas faire les mêmes choſes ; la fin des travaux eſt commune, mais les travaux ſont différens, & par conſéquent les goûts qui les dirigent. Après avoir tâché de former l'homme naturel, pour ne pas laiſſer imparfait notre ouvrage, voyons comment doit ſe former auſſi la femme qui convient à cet homme.

Voulez-vous toujours être bien guidé ? Suivez toujours les indications de la nature. Tout ce qui caractériſe le ſexe doit être reſpecté comme établi par elle. Vous dites ſans ceſſe ; les femmes ont tel & tel défaut que nous n'avons pas : votre orgueil vous trompe ; ce ſeroit des défauts pour vous, ce

ſont des qualités pour elles ; tout iroit moins bien ſi elles ne les avoient pas. Empêchez ces prétendus défauts de dégénérer ; mais gardez-vous de les détruire.

Les femmes de leur côté ne ceſſent de crier que nous les élevons pour être vaines & coquettes, que nous les amuſons ſans ceſſe à des puérilités pour reſter plus facilement les maîtres ; elles s'en prennent à nous des défauts que nous leur reprochons. Quelle folie ! Et depuis quand ſont-ce les hommes qui ſe mêlent de l'éducation des filles ? Qui eſt-ce qui empêche les meres de les élever comme il leur plaît ? Elles n'ont point de Colleges : grand malheur ! Eh, plût à Dieu qu'il n'y en eût point pour les garçons, ils ſeroient plus ſenſément & plus honnêtement élevés ! Force-t-on vos filles à perdre leur tems en niaiſeries ? Leur fait-on malgré elles paſſer la moitié de leur vie à leur toilette, à votre exemple ? Vous empêche-t-on de les inſtruire & faire inſtruire à votre gré ? Eſt-ce notre faute ſi elles nous plaiſent quand elles ſont belles, ſi leurs minauderies nous ſéduiſent, ſi l'art qu'elles apprennent de vous nous attire & nous flatte, ſi nous aimons à les voir miſes avec goût, ſi nous leur laiſſons affiler à loiſir les armes dont elles nous ſubjuguent ? Eh ! prenez le parti de les élever comme des hommes ; ils y conſentiront de bon cœur ! Plus elles voudront leur reſſembler, moins elles les gouverneront ; & c'eſt alors qu'ils ſeront vraiment les maîtres.

Toutes les facultés communes aux deux ſexes ne leur ſont pas également partagées ; mais priſes en tout, elles ſe compenſent ; la femme vaut mieux comme femme & moins

comme

comme homme; par-tout où elle fait valoir ses droits, elle a l'avantage; par-tout où elle veut usurper les nôtres, elle reste au-dessous de nous. On ne peut répondre à cette vérité générale que par des exceptions; constante maniere d'argumenter des galans partisans du beau sexe.

Cultiver dans les femmes les qualités de l'homme & négliger celles qui leur sont propres, c'est donc visiblement travailler à leur préjudice : les rusées le voient trop bien pour en être les dupes; en tâchant d'usurper nos avantages, elles n'abandonnent pas les leurs; mais il arrive de-là que, ne pouvant bien ménager les uns & les autres, parce qu'ils sont incompatibles, elles restent au-dessous de leur portée sans se mettre à la nôtre, & perdent la moitié de leur prix. Croyez-moi, mere judicieuse, ne faites point de votre fille un honnête homme, comme pour donner un démenti à la nature; faites-en une honnête femme, & soyez sûre qu'elle en vaudra mieux pour elle & pour nous.

S'ensuit-il qu'elle doive être élevée dans l'ignorance de toute chose & bornée aux seules fonctions du ménage? L'homme fera-t-il sa servante de sa compagne, se privera-t-il auprès d'elle du plus grand charme de la société? Pour mieux l'asservir l'empêchera-t-il de rien sentir, de rien connoître? En fera-t-il un véritable automate? Non, sans doute: ainsi ne l'a pas dit la nature, qui donne aux femmes un esprit si agréable & si délié; au contraire, elle veut qu'elles pensent, qu'elles jugent, qu'elles aiment, qu'elles connoissent, qu'elles cultivent leur esprit comme leur figure; ce sont les armes qu'elle leur donne pour suppléer à la force

qui leur manque & pour diriger la nôtre. Elles doivent apprendre beaucoup de choses, mais seulement celles qu'il leur convient de savoir.

Soit que je considere la destination particuliere du sexe, soit que j'observe ses penchans, soit que je compte ses devoirs, tout concourt également à m'indiquer la forme d'éducation qui lui convient. La femme & l'homme sont faits l'un pour l'autre, mais leur mutuelle dépendance n'est pas égale: les hommes dépendent des femmes par leurs desirs; les femmes dépendent des hommes, & par leurs desirs & par leurs besoins; nous subsisterions plutôt sans elles, qu'elles sans nous. Pour qu'elles aient le nécessaire, pour qu'elles soient dans leur état, il faut que nous le leur donnions, que nous voulions le leur donner, que nous les en estimions dignes; elles dépendent de nos sentimens, du prix que nous mettons à leur mérite, du cas que nous faisons de leurs charmes & de leurs vertus. Par la loi même de la nature les femmes, tant pour elles que pour leurs enfans, sont à la merci des jugemens des hommes: il ne suffit pas qu'elles soient estimables, il faut qu'elles soient estimées; il ne leur suffit pas d'être belles, il faut qu'elles plaisent; il ne leur suffit pas d'être sages, il faut qu'elles soient reconnues pour telles; leur honneur n'est pas seulement dans leur conduite, mais dans leur réputation, & il n'est pas possible que celle qui consent à passer pour infâme, puisse jamais être honnête. L'homme en bien faisant ne dépend que de lui-même & peut braver le jugement public, mais la femme en bien faisant n'a fait que la moitié de sa tâche, & ce que l'on pense

d'elle ne lui importe pas moins que ce qu'elle est en effet. Il suit de-là que le systême de son éducation doit être, à cet égard, contraire à celui de la nôtre : l'opinion est le tombeau de la vertu parmi les hommes, & son trône parmi les femmes.

De la bonne constitution des meres, dépend d'abord celle des enfans ; du soin des femmes, dépend la premiere éducation des hommes ; des femmes dépendent encore leurs mœurs, leurs passions, leurs goûts, leurs plaisirs, leur bonheur même. Ainsi toute l'éducation des femmes doit être relative aux hommes. Leur plaire, leur être utiles, se faire aimer & honorer d'eux, les élever jeunes, les soigner grands, les conseiller, les consoler, leur rendre la vie agréable & douce, voilà les devoirs des femmes dans tous les tems, & ce qu'on doit leur apprendre dès leur enfance. Tant qu'on ne remontera pas à ce principe, on s'écartera du but, & tous les préceptes qu'on leur donnera ne serviront de rien pour leur bonheur ni pour le nôtre.

Mais quoique toute femme veuille plaire aux hommes & doive le vouloir, il y a bien de la différence entre vouloir plaire à l'homme de mérite, à l'homme vraiment aimable, & vouloir plaire à ces petits agréables qui déshonorent leur sexe & celui qu'ils imitent. Ni la nature, ni la raison ne peuvent porter la femme à aimer dans les hommes ce qui lui ressemble, & ce n'est pas non plus en prenant leurs manieres qu'elle doit chercher à s'en faire aimer.

Lors donc que quittant le ton modeste & posé de leur sexe, elles prennent les airs de ces étourdis, loin de suivre

leur vocation elles y renoncent, elles s'ôtent à elles-mêmes les droits qu'elles pensent usurper : si nous étions autrement, disent-elles, nous ne plairions point aux hommes ; elles mentent. Il faut être folle pour aimer les foux ; le desir d'attirer ces gens-là montre le goût de celle qui s'y livre. S'il n'y avoit point d'hommes frivoles elle se presseroit d'en faire, & leurs frivolités sont bien plus son ouvrage, que les siennes ne sont le leur. La femme qui aime les vrais hommes & qui veut leur plaire, prend des moyens assortis à son dessein. La femme est coquette par état, mais sa coquetterie change de forme & d'objet selon ses vues ; réglons ces vues sur celles de la Nature, la femme aura l'éducation qui lui convient.

Les petites filles presque en naissant aiment la parure : non contentes d'être jolies, elles veulent qu'on les trouve telles ; on voit dans leurs petits airs que ce soin les occupe déjà ; & à peine sont-elles en état d'entendre ce qu'on leur dit, qu'on les gouverne en leur parlant de ce qu'on pensera d'elles. Il s'en faut bien que le même motif très-indiscrétement proposé aux petits garçons, n'ait sur eux le même empire. Pourvu qu'ils soient indépendans & qu'ils aient du plaisir, ils se soucient fort peu de ce qu'on pourra penser d'eux. Ce n'est qu'à force de tems & de peine qu'on les assujettit à la même loi.

De quelque part que vienne aux filles cette premiere leçon, elle est très-bonne. Puisque le corps naît, pour ainsi dire avant l'ame, la premiere culture doit être celle du corps : cet ordre est commun aux deux sexes, mais l'objet de cette

culture est différent ; dans l'un cet objet est le développement des forces, dans l'autre il est celui des agrémens ; non que ces qualités doivent être exclusives dans chaque sexe ; l'ordre seulement est renversé : il faut assez de force aux femmes pour faire tout ce qu'elles font avec grace ; il faut assez d'adresse aux hommes pour faire tout ce qu'ils font avec facilité.

Par l'extrême mollesse des femmes commence celle des hommes. Les femmes ne doivent pas être robustes comme eux, mais pour eux, pour que les hommes qui naîtront d'elles le soient aussi. En ceci les Couvens, où les Pensionnaires ont une nourriture grossiere, mais beaucoup d'ébats, de courses, de jeux en plein air & dans des jardins, sont à préférer à la maison paternelle où une fille délicatement nourrie, toujours flattée ou tancée, toujours assise sous les yeux de sa mere dans une chambre bien close, n'ose se lever ni marcher, ni parler, ni souffler, & n'a pas un moment de liberté pour jouer, sauter, courir, crier, se livrer à la pétulance naturelle à son âge : toujours ou relâchement dangereux, ou sévérité mal-entendue ; jamais rien selon la raison. Voilà comment on ruine le corps & le cœur de la Jeunesse.

Les filles de Sparte s'exerçoient comme les garçons aux jeux militaires, non pour aller à la guerre, mais pour porter un jour des enfans capables d'en soutenir les fatigues. Ce n'est pas-là ce que j'approuve : il n'est point nécessaire pour donner des soldats à l'Etat, que les meres aient porté le mousquet & fait l'exercice à la Prussienne ; mais je trouve qu'en général l'éducation grecque étoit très-bien entendue

en cette partie. Les jeunes filles paroissoient souvent en public, non pas mêlées avec les garçons, mais rassemblées entre elles. Il n'y avoit presque pas une fête, pas un sacrifice, pas une cérémonie où l'on ne vît des bandes de filles des premiers Citoyens couronnées de fleurs, chantant des hymnes, formant des chœurs de danses, portant des corbeilles, des vases, des offrandes, & présentant aux sens dépravés des Grecs un spectacle charmant & propre à balancer le mauvais effet de leur indécente gymnastique. Quelque impressiom que fît cet usage sur les cœurs des hommes, toujours étoit-il excellent pour donner au sexe une bonne constitution dans la jeunesse, par des exercices agréables, modérés, salutaires, & pour aiguiser & former son goût par le desir continuel de plaire, sans jamais exposer ses mœurs.

Sitôt que ces jeunes personnes étoient mariées, on ne les voyoit plus en public; renfermées dans leurs maisons, elles bornoient tous leurs soins à leur ménage & à leur famille. Telle est la maniere de vivre que la Nature & la raison prescrit au sexe; aussi de ces meres-là naissoient les hommes les plus sains, les plus robustes, les mieux faits de la terre: & malgré le mauvais renom de quelques Isles, il est constant que de tous les Peuples du monde, sans en excepter même les Romains, on n'en cite aucun où les femmes aient été à la fois plus sages & plus aimables, & aient mieux réuni les mœurs & la beauté, que l'ancienne Grece.

On sait que l'aisance des vêtemens qui ne gênoient point le corps, contribuoit beaucoup à lui laisser dans les deux sexes ces belles proportions qu'on voit dans leurs statues, &

qui servent encore de modele à l'art, quand la Nature défigurée a cessé de lui en fournir parmi nous. De toutes ces entraves gothiques, de ces multitudes de ligatures qui tiennent de toutes parts nos membres en presse, ils n'en avoient pas une seule. Leurs femmes ignoroient l'usage de ces corps de baleine par lesquels les nôtres contrefont leur taille plutôt qu'elles ne la marquent. Je ne puis concevoir que cet abus poussé en Angleterre à un point inconcevable, n'y fasse pas à la fin dégénérer l'espece, & je soutiens même que l'objet d'agrément qu'on se propose en cela est de mauvais goût. Il n'est point agréable de voir une femme coupée en deux comme une guêpe; cela choque la vue & fait souffrir l'imagination. La finesse de la taille a, comme tout le reste, ses proportions, sa mesure, passé laquelle elle est certainement un défaut: ce défaut seroit même frappant à l'œil sur le nud; pourquoi seroit-il une beauté sous le vêtement?

Je n'ose presser les raisons sur lesquelles les femmes s'obstinent à s'encuirasser ainsi: un sein qui tombe, un ventre qui grossit, &c. cela déplaît fort, j'en conviens, dans une personne de vingt ans, mais cela ne choque plus à trente; & comme il faut en dépit de nous être en tout tems ce qu'il plaît à la nature, & que l'œil de l'homme ne s'y trompe point, ces défauts sont moins déplaisans à tout âge, que la sotte affectation d'une petite fille de quarante ans.

Tout ce qui gêne & contraint la nature est de mauvais goût; cela est vrai des parures du corps comme des ornemens de l'esprit: la vie, la santé, la raison, le bien-être doivent aller avant tout; la grace ne va point sans l'aisance; la

délicateſſe n'eſt pas la langueur, & il ne faut pas être malſaine pour plaire. On excite la pitié quand on ſouffre, mais le plaiſir & le deſir cherchent la fraîcheur de la ſanté.

Les enfans des deux ſexes ont beaucoup d'amuſemens communs, & cela doit être ; n'en ont-ils pas de même étant grands ? Ils ont auſſi des goûts propres qui les diſtinguent. Les garçons cherchent le mouvement & le bruit ; des tambours, des ſabots, de petits carroſſes : les filles aiment mieux ce qui donne dans la vue & ſert à l'ornement ; des miroirs, des bijoux, des chiffons, & ſur-tout des poupées ; la poupée eſt l'amuſement ſpécial de ce ſexe ; voilà très-évidemment ſon goût déterminé ſur ſa deſtination. Le phyſique de l'art de plaire eſt dans la parure ; c'eſt tout ce que des enfans peuvent cultiver de cet art.

Voyez une petite fille paſſer la journée autour de ſa poupée, lui changer ſans ceſſe d'ajuſtement, l'habiller, la déshabiller cent & cent fois, chercher continuellement de nouvelles combinaiſons d'ornemens, bien ou mal aſſortis il n'importe : les doigts manquent d'adreſſe, le goût n'eſt pas formé, mais déjà le penchant ſe montre ; dans cette éternelle occupation le tems coule ſans qu'elle y ſonge, les heures paſſent, elle n'en ſait rien, elle oublie les repas mêmes, elle a plus faim de parure que d'aliment : mais, direz-vous, elle pare ſa poupée & non ſa perſonne ; ſans doute, elle voit ſa poupée & ne ſe voit pas, elle ne peut rien faire pour elle-même, elle n'eſt pas formée, elle n'a ni talent ni force, elle n'eſt rien encore, elle eſt toute dans ſa poupée, elle y met toute ſa coquetterie, elle ne l'y laiſſera pas tou-

jours

jours ; elle attend le moment d'être sa poupée elle-même.

Voilà donc un premier goût bien décidé : vous n'avez qu'à le suivre & le régler. Il est sûr que la petite voudroit de tout son cœur savoir orner sa poupée, faire ses nœuds de manche, son fichu, son falbala, sa dentelle ; en tout cela on la fait dépendre si durement du bon plaisir d'autrui, qu'il lui seroit plus commode de tout devoir à son industrie. Ainsi vient la raison des premieres leçons qu'on lui donne, ce ne sont pas des tâches qu'on lui prescrit, ce sont des bontés qu'on a pour elle. Et en effet, presque toutes les petites filles apprennent avec répugnance à lire & à écrire ; mais quant à tenir l'aiguille, c'est ce qu'elles apprennent toujours volontiers. Elles s'imaginent d'avance être grandes, & songent avec plaisir que ces talens pourront un jour leur servir à se parer.

Cette premiere route ouverte est facile à suivre : la couture, la broderie, la dentelle viennent d'elles-mêmes : la tapisserie n'est plus si fort à leur gré. Les meubles sont trop loin d'elles, ils ne tiennent point à la personne, ils tiennent à d'autres opinions. La tapisserie est l'amusement des femmes ; de jeunes filles n'y prendront jamais un fort grand plaisir.

Ces progrès volontaires s'étendront aisément jusqu'au dessin, car cet art n'est pas indifférent à celui de se mettre avec goût : mais je ne voudrois point qu'on les appliquât au paysage, encore moins à la figure. Des feuillages, des fruits, des fleurs, des draperies, tout ce qui peut servir à donner un contour élégant aux ajustemens ; & à faire soi-même un patron de broderie quand on n'en trouve pas à son gré, cela leur suffit. En général, s'il importe aux hommes de

borner leurs études à des connoissances d'usage, cela importe encore plus aux femmes ; parce que la vie de celles-ci, bien que moins laborieuse, étant ou devant être plus assidue à leurs soins & plus entre-coupée de soins divers, ne leur permet pas de se livrer par choix à aucun talent au préjudice de leurs devoirs.

Quoi qu'en disent les plaisans, le bon sens est également des deux sexes. Les filles en général sont plus dociles que les garçons, & l'on doit même user sur elles de plus d'autorité, comme je le dirai tout à l'heure : mais il ne s'ensuit pas que l'on doive exiger d'elles rien dont elles ne puissent voir l'utilité ; l'art des meres est de la leur montrer dans tout ce qu'elles leur prescrivent, & cela est d'autant plus aisé que l'intelligence dans les filles, est plus précoce que dans les garçons. Cette regle bannit de leur sexe, ainsi que du nôtre, non-seulement toutes les études oisives qui n'aboutissent à rien de bon, & ne rendent pas même plus agréables aux autres ceux qui les ont faites, mais même toutes celles dont l'utilité n'est pas de l'âge, & où l'enfant ne peut la prévoir dans un âge plus avancé. Si je ne veux pas qu'on presse un garçon d'apprendre à lire, à plus forte raison je ne veux pas qu'on y force de jeunes filles, avant de leur faire bien sentir à quoi sert la lecture, & dans la maniere dont on leur montre ordinairement cette utilité, on suit bien plus sa propre idée que la leur. Après tout, où est la nécessité qu'une fille sache lire & écrire de si bonne heure ? Aura-t-elle sitôt un ménage à gouverner ? Il y en a bien peu qui ne fassent plus d'abus que d'usage de cette fatale

ſcience, & toutes font un peu trop curieuſes pour ne pas l'apprendre ſans qu'on les y force, quand elles en auront le loiſir & l'occaſion. Peut-être devroient-elles apprendre à chiffrer avant tout, car rien n'offre une utilité plus ſenſible en tout tems, ne demande un plus long uſage, & ne laiſſe tant de priſe à l'erreur que les comptes. Si la petite n'avoit les ceriſes de ſon goûté que par une opération d'arithmétique, je vous réponds qu'elle ſauroit bientôt calculer.

Je connois une jeune perſonne qui apprit à écrire plutôt qu'à lire, & qui commença d'écrire avec l'aiguille avant que d'écrire avec la plume. De toute l'écriture elle ne voulut d'abord faire que des *O*. Elle faiſoit inceſſamment des *O* grands & petits, des *O* de toutes les tailles, des *O* les uns dans les autres, & toujours tracés à rebours. Malheureuſement, un jour qu'elle étoit occupée à cet utile exercice, elle ſe vit dans un miroir, & trouvant que cette attitude contrainte lui donnoit mauvaiſe grace, comme une autre Minerve, elle jetta la plume & ne voulut plus faire des *O*. Son frere n'aimoit pas plus à écrire qu'elle, mais ce qui le fâchoit étoit la gêne, & non pas l'air qu'elle lui donnoit. On prit un autre tour pour la ramener à l'écriture; la petite fille étoit délicate & vaine, elle n'entendoit point que ſon linge ſervît à ſes ſœurs : on le marquoit, on ne voulut plus le marquer ; il falut apprendre à marquer elle-même : on conçoit le reſte du progrès.

Juſtifiez toujours les ſoins que vous impoſez aux jeunes filles, mais impoſez-leur en toujours. L'oiſiveté & l'indoci-

lité font les deux défauts les plus dangereux pour elles, & dont on guérit le moins quand on les a contractés. Les filles doivent être vigilantes & laborieuses ; ce n'est pas tout, elles doivent être gênées de bonne heure. Ce malheur, si c'en est un pour elles, est inséparable de leur sexe, & jamais elles ne s'en délivrent que pour en souffrir de bien plus cruels. Elles seront toute leur vie asservies à la gêne la plus continuelle & la plus févere, qui est celle des bienséances : il faut les exercer d'abord à la contrainte, afin qu'elle ne leur coûte jamais rien ; à dompter toutes leurs fantaisies pour les soumettre aux volontés d'autrui. Si elles vouloient toujours travailler, on devroit quelquefois les forcer à ne rien faire. La dissipation, la frivolité, l'inconstance, sont des défauts qui naissent aisément de leurs premiers goûts corrompus & toujours suivis. Pour prévenir cet abus, apprenez-leur sur-tout à se vaincre. Dans nos insensés établissemens, la vie de l'honnête femme est un combat perpétuel contre elle-même ; il est juste que ce sexe partage la peine des maux qu'il nous a causés.

Empêchez que les filles ne s'ennuient dans leurs occupations & ne se passionnent dans leurs amusemens, comme il arrive toujours dans les éducations vulgaires, où l'on met, comme dit Fénelon, tout l'ennui d'un côté & tout le plaisir de l'autre. Le premier de ces deux inconvéniens n'aura lieu, si on suit les regles précédentes, que quand les personnes qui seront avec elles leur déplairont. Une petite fille qui aimera sa mere ou sa mie travaillera tout le jour à ses côtés sans ennui : le babil seul la dédommagera de toute sa gêne.

Mais si celle qui la gouverne lui est insupportable, elle prendra dans le même dégoût tout ce qu'elle fera sous ses yeux. Il est très-difficile que celles qui ne se plaisent pas avec leurs meres plus qu'avec personne au monde, puissent un jour tourner à bien : mais pour juger de leurs vrais sentimens, il faut les étudier, & non pas se fier à ce qu'elles disent ; car elles sont flatteuses, dissimulées, & savent de bonne heure se déguiser. On ne doit pas non plus leur prescrire d'aimer leur mere ; l'affection ne vient point par devoir, & ce n'est pas ici que sert la contrainte. L'attachement, les soins, la seule habitude feront aimer la mere de la fille, si elle ne fait rien pour s'attirer sa haine. La gêne même où elle la tient bien dirigée, loin d'affoiblir cet attachement, ne fera que l'augmenter, parce que la dépendance étant un état naturel aux femmes, les filles se sentent faites pour obéir.

Par la même raison qu'elles ont ou doivent avoir peu de liberté, elles portent à l'excès celle qu'on leur laisse ; extrêmes en tout, elles se livrent à leurs jeux avec plus d'emportement encore que les garçons : c'est le second des inconvéniens dont je viens de parler. Cet emportement doit être modéré ; car il est la cause de plusieurs vices particuliers aux femmes, comme entre autres, le caprice & l'engouement, par lesquels une femme se transporte aujourd'hui pour tel objet qu'elle ne regardera pas demain. L'inconstance des goûts leur est aussi funeste que leur excès, & l'un & l'autre leur vient de la même source. Ne leur ôtez pas la gaieté, les ris, le bruit, les folâtres jeux, mais empêchez qu'elles ne se rassasient de l'un pour courir à

l'autre ; ne souffrez pas qu'un seul instant dans leur vie elles ne connoissent plus de frein. Accoutumez-les à se voir interrompre au milieu de leurs jeux, & ramener à d'autres soins sans murmurer. La seule habitude suffit encore en ceci, parce qu'elle ne fait que seconder le nature.

Il résulte de cette contrainte habituelle une docilité dont les femmes ont besoin toute leur vie, puisqu'elles ne cessent jamais d'être assujetties ou à un homme, ou aux jugemens des hommes, & qu'il ne leur est jamais permis de se mettre au-dessus de ses jugemens. La premiere & la plus importante qualité d'une femme est la douceur : faite pour obéir à un être aussi imparfait que l'homme, souvent si plein de vices, & toujours si plein de défauts, elle doit apprendre de bonne heure à souffrir même l'injustice, & à supporter les torts d'un mari sans se plaindre ; ce n'est pas pour lui, c'est pour elle qu'elle doit être douce : l'aigreur & l'opiniâtreté des femmes ne font jamais qu'augmenter leurs maux & les mauvais procédés des maris ; ils sentent que ce n'est pas avec ces armes-là qu'elles doivent les vaincre. Le Ciel ne les fit point insinuantes & persuasives pour devenir acariâtres ; il ne les fit point foibles pour être impérieuses ; il ne leur donna point une voix si douce pour dire des injures ; il ne leur fit point des traits si délicats pour les défigurer par la colere. Quand elles se fâchent, elles s'oublient ; elles ont souvent raison de se plaindre, mais elles ont toujours tort de gronder. Chacun doit garder le ton de son sexe ; un mari trop doux peut rendre une femme impertinente ; mais, à moins qu'un homme ne soit un monstre, la douceur d'une femme le ramene, & triomphe de lui tôt ou tard.

Que les filles ſoient toujours ſoumiſes, mais que les meres ne ſoient pas toujours inexorables. Pour rendre docile une jeune perſonne, il ne faut pas la rendre malheureuſe; pour la rendre modeſte, il ne faut pas l'abrutir. Au contraire, je ne ſerois pas fâché qu'on lui laiſſât mettre un peu d'adreſſe, non pas à éluder la punition dans ſa déſobéiſſance, mais à ſe faire exempter d'obéir. Il n'eſt pas queſtion de lui rendre ſa dépendance pénible, il ſuffit de la lui faire ſentir. La ruſe eſt un talent naturel au ſexe; & perſuadé que tous les penchans naturels ſont bons & droits par eux-mêmes, je ſuis d'avis qu'on cultive celui-là comme les autres: il ne s'agit que d'en prévenir l'abus.

Je m'en rapporte ſur la vérité de cette remarque à tout obſervateur de bonne foi. Je ne veux point qu'on examine là-deſſus les femmes mêmes; nos gênantes inſtitutions peuvent les forcer d'aiguiſer leur eſprit. Je veux qu'on examine les filles, les petites filles qui ne ſont, pour ainſi dire, que de naître; qu'on les compare avec les petits garçons du même âge; & ſi ceux-ci ne paroiſſent lourds, étourdis, bêtes auprès d'elles, j'aurai tort inconteſtablement. Qu'on me permette un ſeul exemple pris dans toute la naïveté puérile.

Il eſt très-commun de défendre aux enfans de rien demander à table; car on ne croit jamais mieux réuſſir dans leur éducation qu'en les ſurchargeant de préceptes inutiles, comme ſi un morceau de ceci ou de cela n'étoit pas bientôt accordé ou refuſé (5), ſans faire mourir ſans ceſſe un pauvre enfant

(5) Un enfant ſe rend importun quand il trouve ſon compte à l'être: mais il ne demandera jamais deux fois la même choſe, ſi la premiere réponſe eſt toujours irrévocable.

d'une convoitise aiguisée par l'espérance. Tout le monde sait l'adresse d'un jeune garçon soumis à cette loi, lequel ayant été oublié à table s'avisa de demander du sel, &c. Je ne dirai pas qu'on pouvoit le chicaner pour avoir demandé directement du sel & indirectement de la viande; l'omission étoit si cruelle, que quand il eût enfreint ouvertement la loi & dit sans détour qu'il avoit faim, je ne puis croire qu'on l'en eût puni. Mais voici comment s'y prit en ma présence une petite fille de six ans dans un cas beaucoup plus difficile; car outre qu'il lui étoit rigoureusement défendu de demander jamais rien ni directement, ni indirectement, la désobéissance n'eût pas été graciable, puisqu'elle avoit mangé de tous les plats hormis un seul, dont on avoit oublié de lui donner, & qu'elle convoitoit beaucoup.

Or pour obtenir qu'on réparât cet oubli, sans qu'on pût l'accuser de désobéissance, elle fit, en avançant son doigt, la revue de tous les plats, disant tout haut à mesure qu'elle les montroit, *j'ai mangé de ça; j'ai mangé de ça:* mais elle affecta si visiblement de passer sans rien dire celui dont elle n'avoit point mangé, que quelqu'un s'en appercevant, lui dit: & de cela, en avez-vous mangé? *Oh! non*, reprit doucement la petite gourmande, en baissant les yeux. Je n'ajouterai rien; comparez: ce tour-ci est une ruse de fille; l'autre est une ruse de garçon.

Ce qui est, est bien, & aucune loi générale n'est mauvaise. Cette adresse particuliere donnée au sexe, est un dédommagement très-équitable de la force qu'il a de moins, sans quoi la femme ne seroit pas la compagne de l'homme,

elle

elle feroit fon efclave ; c'eft par cette fupériorité de talent qu'elle fe maintient fon égale, & qu'elle le gouverne en lui obéiffant. La femme a tout contre elle, nos défauts, fa timidité, fa foibleffe ; elle n'a pour elle que fon art & fa beauté. N'eft-il pas jufte qu'elle cultive l'un & l'autre ? Mais la beauté n'eft pas générale ; elle périt par mille accidens, elle paffe avec les années, l'habitude en détruit l'effet. L'efprit feul eft la véritable reffource du fexe ; non ce fot efprit auquel on donne tant de prix dans le monde, & qui ne fert à rien pour rendre la vie heureufe ; mais l'efprit de fon état, l'art de tirer parti du nôtre, & de fe prévaloir de nos propres avantages. On ne fait pas combien cette adreffe des femmes nous eft utile à nous-mêmes, combien elle ajoute de charme à la fociété des deux fexes, combien elle fert à réprimer la pétulance des enfans, combien elle contient de maris brutaux, combien elle maintient de bons ménages que la difcorde troubleroit fans cela. Les femmes artificieufes & méchantes en abufent, je le fais bien : mais de quoi le vice n'abufe-t-il pas ? Ne détruifons point les inftrumens du bonheur, parce que les méchans s'en fervent quelquefois à nuire.

On peut briller par la parure, mais on ne plaît que par la perfonne ; nos ajuftemens ne font point nous : fouvent ils déparent à force d'être recherchés, & fouvent ceux qui font le plus remarquer celle qui les porte, font ceux qu'on remarque le moins. L'éducation des jeunes filles eft en ce point tout-à-fait à contre-fens. On leur promet des ornemens pour récompenfe, on leur fait aimer les atours recher-

chés; *qu'elle est belle !* leur dit-on quand elles sont fort parées ; & tout au contraire, on devroit leur faire entendre que tant d'ajustement n'est fait que pour cacher des défauts, & que le vrai triomphe de la beauté est de briller par elle-même. L'amour des modes est de mauvais goût, parce que les visages ne changent pas avec elles, & que la figure restant la même, ce qui lui sied une fois lui sied toujours.

Quand je verrois la jeune fille se pavaner dans ses atours, je paroîtrois inquiet de sa figure ainsi déguisée & de ce qu'on en pourra penser : je dirois, tous ces ornemens la parent trop, c'est dommage ; croyez-vous qu'elle en pût supporter de plus simples ? Est-elle assez belle pour se passer de ceci ou de cela ? Peut-être sera-t-elle alors la premiere à prier qu'on lui ôte cet ornement, & qu'on juge : c'est le cas de l'applaudir s'il y a lieu. Je ne la louerois jamais tant que quand elle seroit le plus simplement mise. Quand elle ne regardera la parure que comme un supplément aux graces de la personne, & comme un aveu tacite qu'elle a besoin de secours pour plaire, elle ne sera point fiere de son ajustement, elle en sera humble ; & si, plus parée que de coutume, elle s'entend dire, *qu'elle est belle !* elle en rougira de dépit.

Au reste, il y a des figures qui ont besoin de parure ; mais il n'y en a point qui exigent de riches atours. Les parures ruineuses sont la vanité du rang & non de la personne, elles tiennent uniquement au préjugé. La véritable coquetterie est quelquefois recherchée, mais elle n'est jamais fastueuse, & Junon se mettoit plus superbement que Vénus. *Ne pouvant*

la faire belle, tu la fais riche, disoit Apelles à un mauvais Peintre, qui peignoit Hélene fort chargée d'atours. J'ai aussi remarqué que les plus pompeuses parures annonçoient le plus souvent de laides femmes : on ne sauroit avoir une vanité plus mal-adroite. Donnez à une jeune fille qui ait du goût & qui méprise la mode, des rubans, de la gaze, de la mousseline & des fleurs; sans diamans, sans pompons, sans dentelle (6), elle va se faire un ajustement qui la rendra cent fois plus charmante, que n'eussent fait tous les brillans chiffons de la Duchapt.

Comme ce qui est bien est toujours bien, & qu'il faut être toujours le mieux qu'il est possible, les femmes qui se connoissent en ajustemens choisissent les bons, s'y tiennent; & n'en changeant pas tous les jours, elles en sont moins occupées que celles qui ne savent à quoi se fixer. Le vrai soin de la parure demande peu de toilette : les jeunes Demoiselles ont rarement des toilettes d'appareil : le travail, les leçons remplissent leur journée; cependant en général elles sont mises, au rouge près, avec autant de soin que les Dames, & souvent de meilleur goût. L'abus de la toilette n'est pas ce qu'on pense, il vient bien plus d'ennui que de vanité. Une femme qui passe six heures à sa toilette, n'ignore point qu'elle n'en sort pas mieux mise que celle qui n'y passe qu'une demi-heure; mais c'est autant de pris sur l'assommante lon-

(6) Les femmes qui ont la peau assez blanche pour se passer de dentelle, donneroient bien du dépit aux autres si elles n'en portoient pas. Ce sont presque toujours les laides personnes qui amenent les modes auxquelles les belles ont la bêtise de s'assujettir.

gueur du tems, & il vaut mieux s'amuser de soi que de s'ennuyer de tout. Sans la toilette que feroit-on de la vie depuis midi jusqu'à neuf heures ? En rassemblant des femmes autour de soi on s'amuse à les impatienter, c'est déjà quelque chose ; on évite les tête-à-tête avec un mari qu'on ne voit qu'à cette heure-là, c'est beaucoup plus : & puis viennent les Marchandes, les Brocanteurs, les petits Messieurs, les petits Auteurs, les vers, les chansons, les brochures : sans la toilette, on ne réuniroit jamais si bien tout cela. Le seul profit réel qui tienne à la chose est le prétexte de s'étaler un peu plus que quand on est vêtue ; mais ce profit n'est peut-être pas si grand qu'on pense, & les femmes à toilette n'y gagnent pas tant qu'elles diroient bien. Donnez sans scrupule une éducation de femme aux femmes, faites qu'elles aiment les soins de leur sexe, qu'elles aient de la modestie, qu'elles sachent veiller à leur ménage & s'occuper dans leur maison, la grande toilette tombera d'elle-même, & elles n'en seront mises que de meilleur goût.

La premiere chose que remarquent en grandissant les jeunes personnes, c'est que tous ces agrémens étrangers ne leur suffisent pas, si elles n'en ont qui soient à elles. On ne peut jamais se donner la beauté, & l'on n'est pas sitôt en état d'acquérir la coquetterie ; mais on peut déjà chercher à donner un tour agréable à ses gestes, un accent flatteur à sa voix, à composer son maintien, à marcher avec légéreté, à prendre des attitudes gracieuses & à choisir par-tout ses avantages. La voix s'étend, s'affermit & prend du timbre, les bras se développent, la démarche s'assure, & l'on s'ap-

perçoit que, de quelque maniere qu'on soit mise, il y a un art de se faire regarder. Dès-lors il ne s'agit plus seulement d'aiguille & d'industrie ; de nouveaux talens se présentent, & font déjà sentir leur utilité.

Je sais que les séveres Instituteurs veulent qu'on n'apprenne aux jeunes filles ni chant, ni danse, ni aucun des arts agréables. Cela me paroît plaisant ! & à qui veulent-ils donc qu'on les apprenne ? aux garçons ? A qui des hommes ou des femmes appartient-il d'avoir ces talens par préférence ? A personne, répondront-ils. Les chansons profanes sont autant de crimes ; la danse est une invention du démon ; une jeune fille ne doit avoir d'amusement que son travail & la priere. Voilà d'étranges amusemens pour un enfant de dix ans ! Pour moi, j'ai grand'peur que toutes ces petites saintes qu'on force de passer leur enfance à prier Dieu, ne passent leur jeunesse à toute autre chose, & ne réparent de leur mieux, étant mariées, le tems qu'elles pensent avoir perdu filles. J'estime qu'il faut avoir égard à ce qui convient à l'âge aussi-bien qu'au sexe, qu'une jeune fille ne doit pas vivre comme sa grand'mere, qu'elle doit être vive, enjouée, folâtre, chanter, danser autant qu'il lui plaît, & goûter tous les innocens plaisirs de son âge : le tems ne viendra que trop tôt d'être posée, & de prendre un maintien plus sérieux.

Mais la nécessité de ce changement même est-elle bien réelle ? N'est-elle point peut-être encore un fruit de nos préjugés ? En n'asservissant les honnêtes femmes qu'à de tristes devoirs, on a banni du mariage tout ce qui pouvoit le ren-

dre agréable aux hommes. Faut-il s'étonner si la taciturnité qu'ils voient régner chez eux les en chasse, ou s'ils sont peu tentés d'embrasser un état si déplaisant ? A force d'outrer tous les devoirs, le Christianisme les rend impraticables & vains ; à force d'interdire aux femmes le chant, la danse & tous les amusemens du monde, il les rend maussades, grondeuses, insupportables dans leurs maisons. Il n'y a point de religion où le mariage soit soumis à des devoirs si séveres, & point où un engagement si saint soit si méprisé. On a tant fait pour empêcher les femmes d'être aimables, qu'on a rendus les maris indifférens. Cela ne devroit pas être ; j'entends fort bien : mais moi je dis que cela devoit être, puisqu'enfin les Chrétiens sont hommes. Pour moi, je voudrois qu'une jeune Angloise cultivât avec autant de soin les talens agréables pour plaire au mari qu'elle aura, qu'une jeune Albanoise les cultive pour le Harem d'Ispahan. Les maris, dira-t-on, ne se soucient point trop de tous ces talens : vraiment je le crois, quand ces talens, loin d'être employés à leur plaire, ne servent que d'amorce pour attirer chez eux de jeunes impudens qui les déshonorent. Mais pensez-vous qu'une femme aimable & sage, ornée de pareils talens, & qui les consacreroit à l'amusement de son mari, n'ajouteroit pas au bonheur de sa vie, & ne l'empêcheroit pas, sortant de son cabinet la tête épuisée, d'aller chercher des récréations hors de chez lui ? Personne n'a-t-il vu d'heureuses familles ainsi réunies, où chacun sait fournir du sien aux amusemens communs ? Qu'il dise si la confiance & la familiarité qui s'y joint, si l'innocence & la douceur des plaisirs

qu'on y goûte, ne rachetent pas bien ce que les plaisirs publics ont de plus bruyant.

On a trop réduit en art les talens agréables. On les a trop généralisés ; on a tout fait maxime & précepte, & l'on a rendu fort ennuyeux aux jeunes personnes ce qui ne doit être pour elles qu'amusement & folâtres jeux. Je n'imagine rien de plus ridicule que de voir un vieux maître-à-danser ou à chanter, aborder, d'un air refrogné, de jeunes personnes qui ne cherchent qu'à rire, & prendre pour leur enseigner sa frivole science, un ton plus pédantesque & plus magistral que s'il s'agissoit de leur catéchisme. Est-ce, par exemple, que l'art de chanter tient à la musique écrite ? Ne sauroit-on rendre sa voix flexible & juste, apprendre à chanter avec goût, même à s'accompagner, sans connoître une seule note ? Le même genre de chant va-t-il à toutes les voix ? La même méthode va-t-elle à tous les esprits ? On ne me fera jamais croire que les mêmes attitudes, les mêmes pas, les mêmes mouvemens, les mêmes gestes, les mêmes danses conviennent à une petite brune vive & piquante, & à une grande belle blonde aux yeux languissans. Quand donc je vois un maître donner exactement à toutes deux les mêmes leçons, je dis ; cet homme suit sa routine, mais il n'entend rien à son art.

On demande s'il faut aux filles des maîtres ou des maîtresses ? Je ne sais ; je voudrois bien qu'elles n'eussent besoin ni des uns ni des autres, qu'elles apprissent librement ce qu'elles ont tant de penchant à vouloir apprendre, & qu'on ne vît pas sans cesse errer dans nos villes tant de baladins

chamarrés. J'ai quelque peine à croire que le commerce de ces gens-là ne soit pas plus nuisible à de jeunes filles que leurs leçons ne leur sont utiles ; & que leur jargon, leur ton, leurs airs ne donnent pas à leurs écolieres le premier goût des frivolités, pour eux si importantes, dont elles ne tarderont gueres, à leur exemple, de faire leur unique occupation.

Dans les arts qui n'ont que l'agrément pour objet, tout peut servir de maître aux jeunes personnes. Leur pere, leur mere, leur frere, leur sœur, leurs amies, leurs gouvernantes, leur miroir, & sur-tout leur propre goût. On ne doit point offrir de leur donner leçon, il faut que ce soient elles qui la demandent ; on ne doit point faire une tâche d'une récompense, & c'est sur-tout dans ces sortes d'études que le premier succès est de vouloir réussir. Au reste, s'il faut absolument des leçons en regle, je ne déciderai point du sexe de ceux qui les doivent donner. Je ne sais s'il faut qu'un maître-à-danser prenne une jeune écoliere par sa main délicate & blanche ; qu'il lui fasse accourcir la jupe, lever les yeux, déployer les bras, avancer un sein palpitant ; mais je sais bien que pour rien au monde je ne voudrois être ce maître-là.

Par l'industrie & les talens le goût se forme ; par le goût l'esprit s'ouvre insensiblement aux idées du beau dans tous les genres, & enfin aux notions morales qui s'y rapportent. C'est peut-être une des raisons pourquoi le sentiment de la décence & de l'honnêteté s'insinue plutôt chez les filles que chez les garçons ; car pour croire que ce sentiment précoce soit l'ou-

vrage

vrage des Gouvernantes, il faudroit être fort mal inſtruit de la tournure de leurs leçons & de la marche de l'eſprit humain. Le talent de parler tient le premier rang dans l'art de plaire, c'eſt par lui ſeul qu'on peut ajouter de nouveaux charmes à ceux auxquels l'habitude accoutume les ſens. C'eſt l'eſprit qui non-ſeulement vivifie le corps, mais qui le renouvelle en quelque ſorte; c'eſt par la ſucceſſion des ſentimens & des idées qu'il anime & varie la phyſionomie; & c'eſt par les diſcours qu'il inſpire, que l'attention, tenue en haleine, ſoutient long-tems le même intérêt ſur le même objet. C'eſt, je crois, par toutes ces raiſons que les jeunes filles acquierent ſi vîte un petit babil agréable, qu'elles mettent de l'accent dans leurs propos, même avant que de les ſentir, & que les hommes s'amuſent ſitôt à les écouter, même avant qu'elles puiſſent les entendre; ils épient le premier moment de cette intelligence, pour pénétrer ainſi celui du ſentiment.

Les femmes ont la langue flexible; elles parlent plutôt, plus aiſément & plus agréablement que les hommes; on les accuſe auſſi de parler davantage: cela doit être, & je changerois volontiers ce reproche en éloge: la bouche & les yeux ont chez elles la même activité, & par la même raiſon. L'homme dit ce qu'il ſait, la femme dit ce qui plaît; l'un pour parler a beſoin de connoiſſance, & l'autre de goût; l'un doit avoir pour objet principal les choſes utiles, l'autre les agréables. Leurs diſcours ne doivent avoir de formes communes que celles de la vérité.

On ne doit donc pas contenir le babil des filles, comme celui des garçons, par cette interrogation dure; *à quoi cela*

eſt-il bon? mais par cette autre à laquelle il n'eſt pas plus aiſé de répondre ; *quel effet cela fera-t-il?* Dans ce premier âge, où, ne pouvant diſcerner encore le bien & le mal, elles ne ſont les juges de perſonne, elles doivent s'impoſer pour loi de ne jamais rien dire que d'agréable à ceux à qui elles parlent, & ce qui rend la pratique de cette regle plus difficile, eſt qu'elle reſte toujours ſubordonnée à la premiere, qui eſt de ne jamais mentir.

J'y vois bien d'autres difficultés encore, mais elles ſont d'un âge plus avancé. Quant à préſent, il n'en peut coûter aux jeunes filles pour être vraies que de l'être ſans groſſiereté, & comme naturellement cette groſſiereté leur répugne, l'éducation leur apprend aiſément à l'éviter. Je remarque en général dans le commerce du monde que la politeſſe des hommes eſt plus officieuſe, & celle des femmes plus careſſante. Cette différence n'eſt point d'inſtitution, elle eſt naturelle. L'homme paroit chercher davantage à vous ſervir, & la femme à vous agréer. Il ſuit de-là que, quoi qu'il en ſoit du caractere des femmes, leur politeſſe eſt moins fauſſe que la nôtre, elle ne fait qu'étendre leur premier inſtinct; mais quand un homme feint de préférer mon intérêt au ſien propre, de quelque démonſtration qu'il colore ce menſonge, je ſuis très-ſûr qu'il en fait un. Il n'en coûte donc gueres aux femmes d'être polies, ni par conſéquent aux filles d'apprendre à le devenir. La premiere leçon vient de la nature, l'art ne fait plus que la ſuivre, & déterminer ſuivant nos uſages ſous quelle forme elle doit ſe montrer. A l'égard de leur politeſſe entre elles, c'eſt toute autre choſe. Elles y mettent un air ſi contraint, & des attentions ſi

froides, qu'en ſe gênant mutuellement elles n'ont pas grand ſoin de cacher leur gêne, & ſemblent ſinceres dans leur menſonge, en ne cherchant gueres à le déguiſer. Cependant les jeunes perſonnes ſe font quelquefois tout de bon des amitiés plus franches. A leur âge la gaieté tient lieu de bon naturel, & contentes d'elles, elles le ſont de tout le monde. Il eſt conſtant auſſi qu'elles ſe baiſent de meilleur cœur, & ſe careſſent avec plus de grace devant les hommes, fieres d'aiguiſer impunément leur convoitiſe par l'image des faveurs qu'elles ſavent leur faire envier.

Si l'on ne doit pas permettre aux jeunes garçons des queſtions indiſcretes, à plus forte raiſon doit-on les interdire à de jeunes filles, dont la curioſité ſatisfaite ou mal éludée eſt bien d'une autre conſéquence, vû leur pénétration à preſſentir les myſteres qu'on leur cache, & leur adreſſe à les découvrir. Mais ſans ſouffrir leurs interrogations, je voudrois qu'on les interrogeât beaucoup elles-mêmes, qu'on eût ſoin de les faire cauſer, qu'on les agaçât pour les exciter à parler aiſément, pour les rendre vives à la ripoſte, pour leur délier l'eſprit & la langue tandis qu'on le peut ſans danger. Ces converſations, toujours tournées en gaieté, mais ménagées avec art & bien dirigées, feroient un amuſement charmant pour cet âge, & pourroient porter dans les cœurs innocens de ces jeunes perſonnes, les premieres & peut-être les plus utiles leçons de morale qu'elles prendront de leur vie, en leur apprenant ſous l'attrait du plaiſir & de la vanité à quelles qualités les hommes accordent véritablement leur eſtime, & en quoi conſiſte la gloire & le bonheur d'une honnête femme.

On comprend bien que si les enfans mâles sont hors d'état de se former aucune véritable idée de religion, à plus forte raison la même idée est-elle au-dessus de la conception des filles; c'est pour cela même que je voudrois en parler à celles-ci de meilleure heure; car s'il faloit attendre qu'elles fussent en état de discuter méthodiquement ces questions profondes, on courroit risque de ne leur en parler jamais. La raison des femmes est une raison pratique, qui leur fait trouver très-habilement les moyens d'arriver à une fin connûe, mais qui ne leur fait pas trouver cette fin. La relation sociale des sexes est admirable. De cette société résulte une personne morale dont la femme est l'œil & l'homme le bras, mais avec une telle dépendance l'une de l'autre, que c'est de l'homme que la femme apprend ce qu'il faut voir, & de la femme que l'homme apprend ce qu'il faut faire. Si la femme pouvoit remonter aussi bien que l'homme aux principes, & que l'homme eût aussi bien qu'elle l'esprit des détails, toujours indépendans l'un de l'autre, ils vivroient dans une discorde éternelle, & leur société ne pourroit subsister. Mais dans l'harmonie qui regne entre eux tout tend à la fin commune, on ne sait lequel met le plus du sien; chacun suit l'impulsion de l'autre; chacun obéit, & tous deux sont es maîtres.

Par cela même que la conduite de la femme est asservie à l'opinion publique, sa croyance est asservie à l'autorité. Toute fille doit avoir la religion de sa mere & toute femme celle de son mari. Quand cette religion seroit fausse, la docilité qui soumet la mere & la fille à l'ordre de la Nature, efface auprès de Dieu le péché de l'erreur. Hors d'état d'être

juges elles-mêmes, elles doivent recevoir la décision des peres & des maris comme celle de l'Eglise.

Ne pouvant tirer d'elles seules la regle de leur foi, les femmes ne peuvent lui donner pour bornes celles de l'évidence & de la raison, mais se laissant entraîner par mille impulsions étrangeres, elles sont toujours au-deçà ou au-delà du vrai. Toujours extrêmes, elles sont toutes libertines ou dévotes; on n'en voit point savoir réunir la sagesse à la piété. La source du mal n'est pas seulement dans le caractere outré de leur sexe, mais aussi dans l'autorité mal réglée du nôtre: le libertinage des mœurs la fait mépriser, l'effroi du repentir la rend tyrannique, & voilà comment on en fait toujours trop ou trop peu.

Puisque l'autorité doit régler la religion des femmes, il ne s'agit pas tant de leur expliquer les raisons qu'on a de croire, que de leur exposer nettement ce qu'on croit: car la foi qu'on donne à des idées obscures est la premiere source du fanatisme, & celle qu'on exige pour des choses absurdes mene à la folie ou à l'incrédulité. Je ne sais à quoi nos catéchismes portent le plus, d'être impie ou fanatique, mais je sais bien qu'ils sont nécessairement l'un ou l'autre.

Premiérement, pour enseigner la religion à de jeunes filles, n'en faites jamais pour elles un objet de tristesse & de gêne, jamais une tâche ni un devoir; par conséquent ne leur faites jamais rien apprendre par cœur qui s'y rapporte, pas même les prieres. Contentez-vous de faire réguliérement les vôtres devant elles, sans les forcer pourtant d'y assister. Faites-les courtes selon l'instruction de Jesus-Christ. Faites-

les toujours avec le recueillement & le respect convenables; songez qu'en demandant à l'Etre suprême de l'attention pour nous écouter, cela vaut bien qu'on en mette à ce qu'on va lui dire.

Il importe moins que de jeunes filles sachent sitôt leur religion, qu'il n'importe qu'elles la sachent bien, & sur-tout qu'elles l'aiment. Quand vous la leur rendez onéreuse, quand vous leur peignez toujours Dieu fâché contre elles, quand vous leur imposez en son nom mille devoirs pénibles qu'elles ne vous voient jamais remplir, que peuvent-elles penser, sinon que savoir son catéchisme & prier Dieu sont les devoirs des petites filles, & desirer d'être grandes pour s'exempter comme vous de tout cet assujettissement? L'exemple, l'exemple! sans cela jamais on ne réussit à rien auprès des enfans.

Quand vous leur expliquez des articles de foi, que ce soit en forme d'instruction directe, & non par demandes & par réponses. Elles ne doivent jamais répondre que ce qu'elles pensent & non ce qu'on leur a dicté. Toutes les réponses du catéchisme sont à contre-sens, c'est l'écolier qui instruit le maître; elles sont mêmes des mensonges dans la bouche des enfans, puisqu'ils expliquent ce qu'ils n'entendent point, & qu'ils affirment ce qu'ils sont hors d'état de croire. Parmi les hommes les plus intelligens, qu'on me montre ceux qui ne mentent pas en disant leur catéchisme.

La premiere question que je vois dans le nôtre est celle-ci: *Qui vous a créée & mise au monde?* A quoi la petite fille croyant bien que c'est sa mere, dit pourtant sans hésiter que c'est Dieu. La seule chose qu'elle voit là, c'est qu'à une

demande qu'elle n'entend gueres, elle fait une réponse qu'elle n'entend point du tout.

Je voudrois qu'un homme qui connoîtroit bien la marche de l'esprit des enfans, voulût faire pour eux un catéchisme. Ce seroit peut-être le livre le plus utile qu'on eût jamais écrit; & ce ne seroit pas, à mon avis, celui qui feroit le moins d'honneur à son Auteur. Ce qu'il y a de bien sûr, c'est que si ce livre étoit bon, il ne ressembleroit gueres aux nôtres.

Un tel catéchisme ne sera bon que quand sur les seules demandes l'enfant fera de lui-même les réponses sans les apprendre. Bien entendu qu'il sera quelquefois dans le cas d'interroger à son tour. Pour faire entendre ce que je veux dire, il faudroit une espece de modele, & je sens bien ce qui me manque pour le tracer. J'essayerai du moins d'en donner quelque légere idée.

Je m'imagine donc que pour venir à la premiere question de notre catéchisme, il faudroit que celui-là commençât à peu près ainsi.

La Bonne.

Vous souvenez-vous du tems que votre mere étoit fille?

La Petite.

Non, ma Bonne.

La Bonne.

Pourquoi non? vous qui avez si bonne mémoire?

La Petite.

C'eſt que je n'étois pas au monde.

La Bonne.

Vous n'avez donc pas toujours vécu?

La Petite.

Non.

La Bonne.

Vivrez-vous toujours?

La Petite.

Oui.

La Bonne.

Etes-vous jeune ou vieille?

La Petite.

Je ſuis jeune.

La Bonne.

Et votre grand-maman, eſt-elle jeune ou vieille?

La Petite.

Elle eſt vieille.

La Bonne.

A-t-elle été jeune?

La Petite.

Oui.

La Bonne.

Pourquoi ne l'eſt-elle plus?

La Petite.

C'est qu'elle a vieilli.

La Bonne.

Vieillirez-vous comme elle ?

La Petite.

Je ne sais (7).

La Bonne.

Où sont vos robes de l'année passée ?

La Petite.

On les a défaites.

La Bonne.

Et pourquoi les a-t-on défaites?

La Petite.

Parce qu'elles m'étoient trop petites.

La Bonne.

Et pourquoi vous étoient-elles trop petites ?

La Petite.

Parce que j'ai grandi.

(7) Si par-tout où j'ai mis, *je ne sais*, la Petite répond autrement, il faut se défier de sa réponse & la lui faire expliquer avec soin.

La Bonne.

Grandirez-vous encore ?

La Petite.

Oh ! oui.

La Bonne.

Et que deviennent les grandes filles ?

La Petite.

Elles deviennent femmes.

La Bonne.

Et que deviennent les femmes ?

La Petite.

Elles deviennent meres.

La Bonne.

Et les meres, que deviennent-elles ?

La Petite.

Elles deviennent vieilles.

La Bonne.

Vous deviendrez donc vieille ?

La Petite.

Quand je ſerai mere.

La Bonne.

Et que deviennent les vieilles gens ?

La Petite.

Je ne ſais.

La Bonne.

Qu'eſt devenu votre grand-papa ?

La Petite.

Il eſt mort (8).

La Bonne.

Et pourquoi eſt-il mort ?

La Petite.

Parce qu'il étoit vieux.

La Bonne.

Que deviennent donc les vieilles gens ?

La Petite.

Ils meurent.

La Bonne.

Et vous, quand vous ſerez vieille, que . . . . . .

(8) La Petite dira cela, parce qu'elle l'a entendu dire ; mais il faut vérifier ſi elle a quelque juſte idée de la mort, car cette idée n'eſt pas ſi ſimple ni ſi à la portée des enfans que l'on penſe. On peut voir dans le petit poëme d'Abel un exemple de la maniere dont on doit la leur donner. Ce charmant ouvrage reſpire une ſimplicité délicieuſe dont on ne peut trop ſe nourrir pour converſer avec les enfans.

La Petite, l'interrompant.

Oh ma bonne! je ne veux pas mourir.

La Bonne.

Mon enfant, personne ne veut mourir, & tout le monde meurt.

La Petite.

Comment? est-ce que maman mourra aussi?

La Bonne.

Comme tout le monde. Les femmes vieillissent ainsi que les hommes, & la vieillesse mene à la mort.

La Petite.

Que faut-il faire pour vieillir bien tard?

La Bonne.

Vivre sagement tandis qu'on est jeune.

La Petite.

Ma bonne, je serai toujours sage.

La Bonne.

Tant mieux pour vous. Mais, enfin, croyez-vous de vivre toujours?

La Petite.

Quand je serai bien vieille, bien vieille......

La Bonne.

Hé bien ?

La Petite.

Enfin quand on est si vieille, vous dites qu'il faut bien mourir.

La Bonne.

Vous mourrez donc une fois ?

La Petite.

Hélas ! oui.

La Bonne.

Qui est-ce qui vivoit avant vous ?

La Petite.

Mon pere & ma mere.

La Bonne.

Qui est-ce qui vivoit avant eux ?

La Petite.

Leur pere & leur mere.

La Bonne.

Qui est-ce qui vivra après vous ?

La Petite.

Mes enfans.

La Bonne.

Qui eſt-ce qui vivra après eux?

La Petite.

Leurs enfans, &c.

En ſuivant cette route on trouve à la race humaine, par des inductions ſenſibles, un commencement & une fin, comme à toutes choſes; c'eſt-à-dire, un pere & une mere qui n'ont eu ni pere ni mere, & des enfans qui n'auront point d'enfans (9). Ce n'eſt qu'après une longue ſuite de queſtions pareilles, que la premiere queſtion du catéchiſme eſt ſuffiſamment préparée. Alors ſeulement on peut la faire, & l'enfant peut l'entendre. Mais de-là juſqu'à la deuxieme réponſe, qui eſt, pour ainſi dire, la définition de l'eſſence divine, quel ſaut immenſe! Quand cet intervalle ſera-t-il rempli? Dieu eſt un eſprit! Et qu'eſt-ce qu'un eſprit? Irai-je embarquer celui d'un enfant dans cette obſcure *métaphyſique* dont les hommes ont tant de peine à ſe tirer? Ce n'eſt pas à une petite fille à réſoudre ces queſtions, c'eſt tout au plus à elle à les faire. Alors je lui répondrois ſimplement; vous me demandez ce que c'eſt que Dieu: cela n'eſt pas facile à dire. On ne peut entendre, ni voir, ni toucher Dieu; on ne le connoît que par ſes œuvres. Pour juger ce qu'il eſt, attendez de ſavoir ce qu'il a fait.

(9) L'idée de l'éternité ne ſauroit s'appliquer aux générations humaines avec le conſentement de l'eſprit. Toute ſucceſſion numérique réduite en acte eſt incompatible avec cette idée.

Si nos dogmes sont tous de la même vérité, tous ne sont pas pour cela de la même importance. Il est fort indifférent à la gloire de Dieu qu'elle nous soit connue en toutes choses, mais il importe à la société humaine & à chacun de ses membres, que tout homme connoisse & remplisse les devoirs que lui impose la loi de Dieu envers son prochain & envers soi-même. Voilà ce que nous devons incessamment nous enseigner les uns aux autres, & voilà sur-tout de quoi les peres & les meres sont tenus d'instruire leurs enfans. Qu'une Vierge soit la mere de son Créateur, qu'elle ait enfanté Dieu ou seulement un homme auquel Dieu s'est joint, que la substance du Pere & du Fils soit la même ou ne soit que semblable, que l'esprit procede de l'un des deux qui sont le même, ou de tous deux conjointement, je ne vois pas que la décision de ces questions en apparence essentielles, importe plus à l'espece humaine, que de savoir quel jour de la lune on doit célébrer la Pâque, s'il faut dire le chapelet, jeûner, faire maigre, parler latin ou françois à l'Eglise, orner les murs d'images, dire ou entendre la Messe, & n'avoir point de femme en propre. Que chacun pense là-dessus comme il lui plaira, j'ignore en quoi cela peut intéresser les autres; quant à moi, cela ne m'intéresse point du tout. Mais ce qui m'intéresse, moi & tous mes semblables, c'est que chacun sache qu'il existe un Arbitre du sort des humains duquel nous sommes tous les enfans, qui nous prescrit à tous d'être justes, de nous aimer les uns les autres, d'être bienfaisans & miséricordieux, de tenir nos engagemens envers tout le monde, même envers nos ennemis & les siens; que l'ap-

parent bonheur de cette vie n'eſt rien; qu'il en eſt une autre après elle, dans laquelle cet Etre ſuprême ſera le rémunérateur des bons & le Juge des méchans. Ces dogmes & les dogmes ſemblables ſont ceux qu'il importe d'enſeigner à la jeuneſſe & de perſuader à tous les Citoyens. Quiconque les combat mérite châtiment, ſans doute; il eſt le perturbateur de l'ordre & l'ennemi de la ſociété. Quiconque les paſſe, & veut nous aſſervir à ſes opinions particulieres, vient au même point par une route oppoſée; pour établir l'ordre à ſa maniere, il trouble la paix; dans ſon téméraire orgueil il ſe rend l'interprete de la Divinité, il exige en ſon nom les hommages & les reſpects des hommes, il ſe fait Dieu tant qu'il peut à ſa place; on devroit le punir comme ſacrilege, quand on ne le puniroit pas comme intolérant.

Négligez donc tous ces dogmes myſtérieux qui ne ſont pour nous que des mots ſans idées, toutes ces doctrines bizarres dont la vaine étude tient lieu de vertus à ceux qui s'y livrent, & ſert plutôt à les rendre foux que bons. Maintenez toujours vos enfans dans le cercle étroit des dogmes qui tiennent à la morale. Perſuadez-leur bien qu'il n'y a rien pour nous d'utile à ſavoir que ce qui nous apprend à bien faire. Ne faites point de vos filles des Théologiennes & des raiſonneuſes; ne leur apprenez des choſes du Ciel que ce qui ſert à la ſageſſe humaine; accoutumez-les à ſe ſentir toujours ſous les yeux de Dieu, à l'avoir pour témoin de leurs actions, de leurs penſées, de leur vertu, de leurs plaiſirs; à faire le bien ſans oſtentation, parce qu'il l'aime; à ſouffrir le mal ſans murmure, parce qu'il les en dédommagera;

gera; à être enfin, tous les jours de leur vie, ce qu'elles feront bien aises d'avoir été lorsqu'elles comparoîtront devant lui. Voilà la véritable religion, voilà la feule qui n'eft fufceptible ni d'abus, ni d'impiété, ni de fanatifme. Qu'on en prêche tant qu'on voudra de plus fublimes; pour moi, je je n'en connois point d'autre que celle-là.

Au refte, il eft bon d'obferver que jufqu'à l'âge où la raifon s'éclaire & où le fentiment naiffant fait parler la confcience, ce qui eft bien ou mal pour les jeunes perfonnes, eft ce que les gens qui les entourent ont décidé tel. Ce qu'on leur commande eft bien, ce qu'on leur défend eft mal; elles n'en doivent par favoir davantage; par où l'on voit de quelle importance eft, encore plus pour elles que pour les garçons, le choix des perfonnes qui doivent les approcher & avoir quelque autorité fur elles. Enfin, le moment vient où elles commencent à juger des chofes par elles-mêmes, & alors il eft tems de changer le plan de leur éducation.

J'en ai trop dit jufqu'ici peut-être. A quoi réduirons-nous les femmes, fi nous ne leur donnons pour loi que les préjugés publics? N'abaiffons pas à ce point le fexe qui nous gouverne, & qui nous honore quand nous ne l'avons pas avili. Il exifte pour toute l'efpece humaine une regle antérieure à l'opinion. C'eft à l'inflexible direction de cette regle, que fe doivent rapporter toutes les autres; elle juge le préjugé même, & ce n'eft qu'autant que l'eftime des hommes s'accorde avec elle, que cette eftime doit faire autorité pour nous.

Cette regle eſt le ſentiment intérieur. Je ne répéterai point ce qui en a été dit ci-devant : il me ſuffit de remarquer que ſi ces deux regles ne concourent à l'éducation des femmes, elle ſera toujours défectueuſe. Le ſentiment ſans l'opinion ne leur donnera point cette délicateſſe d'ame qui pare les bonnes mœurs de l'honneur du monde, & l'opinion ſans le ſentiment n'en fera jamais que des femmes fauſſes & déshonnêtes, qui mettent l'apparence à la place de la vertu.

Il leur importe donc de cultiver une faculté qui ſerve d'arbitre entre les deux guides, qui ne laiſſe point égarer la conſcience, & qui redreſſe les erreurs du préjugé. Cette faculté eſt la raiſon : mais à ce mot que de queſtions s'élevent! les femmes ſont-elles capables d'un ſolide raiſonnement ? Importe-t-il qu'elles le cultivent ? Le cultiveront-elles avec ſuccès ? Cette culture eſt-elle utile aux fonctions qui leur ſont impoſées, eſt-elle compatible avec la ſimplicité qui leur convient ?

Les diverſes manieres d'enviſager & de réſoudre ces queſtions, ſont que, donnant dans les excès contraires, les uns bornent la femme à coudre & filer dans ſon ménage avec ſes ſervantes, & n'en font ainſi que la premiere ſervante du maître : les autres, non contens d'aſſurer ſes droits, lui font encore uſurper les nôtres ; car, la laiſſer au-deſſus de nous dans les qualités propres à ſon ſexe, & la rendre notre égale dans tout le reſte, qu'eſt-ce autre choſe que transporter à la femme la primauté que la nature donne au mari?

La raiſon qui mene l'homme à la connoiſſance de ſes devoirs n'eſt pas fort compoſée ; la raiſon qui mene la femme

à la connoiſſance des ſiens eſt plus ſimple encore. L'obéiſſance & la fidélité qu'elle doit à ſon mari, la tendreſſe & les ſoins qu'elle doit à ſes enfans, ſont des conſéquences ſi naturelles & ſi ſenſibles de ſa condition, qu'elle ne peut ſans mauvaiſe foi refuſer ſon conſentement au ſentiment intérieur qui la guide, ni méconnoître le devoir dans le penchant qui n'eſt point encore altéré.

Je ne blâmerois pas ſans diſtinction qu'une femme fût bornée aux ſeuls travaux de ſon ſexe, & qu'on la laiſſât dans une profonde ignorance ſur tout le reſte; mais il faudroit pour cela des mœurs publiques très-ſimples, très-ſaines, ou une maniere de vivre très-retirée. Dans de grandes villes & parmi des hommes corrompus, cette femme ſeroit trop facile à ſéduire; ſouvent ſa vertu ne tiendroit qu'aux occaſions; dans ce ſiecle philoſophe il lui en faut une à l'épreuve. Il faut qu'elle ſache d'avance, & ce qu'on lui peut dire, & ce qu'elle en doit penſer.

D'ailleurs, ſoumiſe au jugement des hommes, elle doit mériter leur eſtime; elle doit ſur-tout obtenir celle de ſon époux; elle ne doit pas ſeulement lui faire aimer ſa perſonne, mais lui faire approuver ſa conduite; elle doit juſtifier devant le public le choix qu'il a fait, & faire honorer le mari, de l'honneur qu'on rend à la femme. Or comment s'y prendra-t-elle pour tout cela, ſi elle ignore nos inſtitutions, ſi elle ne ſait rien de nos uſages, de nos bienſéances, ſi elle ne connoît ni la ſource des jugemens humains, ni les paſſions qui les déterminent? Dès-là qu'elle dépend à la fois de ſa propre conſcience & des opinions des autres, il faut

qu'elle apprenne à comparer ces deux regles, à les concilier, & à ne préférer la premiere que quand elles sont en opposition. Elle devient le juge de ses juges, elle décide quand elle doit s'y soumettre & quand elle doit les récuser. Avant de rejetter ou d'admettre leurs préjugés, elle les pese; elle apprend à remonter à leur source, à les prévenir, à se les rendre favorables; elle a soin de ne jamais s'attirer le blâme quand son devoir lui permet de l'éviter. Rien de tout cela ne peut bien se faire sans cultiver son esprit & sa raison.

Je reviens toujours au principe, & il me fournit la solution de toutes mes difficultés. J'étudie ce qui est, j'en recherche la cause, & je trouve enfin que ce qui est, est bien. J'entre dans des maisons ouvertes dont le maître & la maîtresse font conjointement les honneurs. Tous deux ont eu la même éducation, tous deux sont d'une égale politesse, tous deux également pourvus de goût & d'esprit, tous deux animés du même desir de bien recevoir leur monde & de renvoyer chacun content d'eux. Le mari n'omet aucun soin pour être attentif à tout: il va, vient, fait la ronde & se donne mille peines; il voudroit être tout attention. La femme reste à sa place; un petit cercle se rassemble autour d'elle & semble lui cacher le reste de l'assemblée; cependant il ne s'y passe rien qu'elle n'apperçoive, il n'en sort personne à qui elle n'ait parlé; elle n'a rien omis de ce qui pouvoit intéresser tout le monde, elle n'a rien dit à chacun qui ne lui fût agréable, & sans rien troubler à l'ordre, le moindre de la compagnie n'est pas plus oublié que le

premier. On eſt ſervi, l'on ſe met à table ; l'homme, inſtruit des gens qui ſe conviennent, les placera ſelon ce qu'il ſait ; la femme ſans rien ſavoir ne s'y trompera pas. Elle aura déjà lu dans les yeux, dans le maintien toutes les convenances, & chacun ſe trouvera placé comme il veut l'être. Je ne dis point qu'au ſervice perſonne n'eſt oublié. Le maître de la maiſon en faiſant la ronde aura pu n'oublier perſonne. Mais la femme devine ce qu'on regarde avec plaiſir & vous en offre ; en parlant à ſon voiſin elle a l'œil au bout de la table ; elle diſcerne celui qui ne mange point, parce qu'il n'a pas faim, & celui qui n'oſe ſe ſervir ou demander parce qu'il eſt mal-adroit ou timide. En ſortant de table chacun croit qu'elle n'a ſongé qu'à lui ; tous ne penſent pas qu'elle ait eu le tems de manger un ſeul morceau : mais la vérité eſt, qu'elle a mangé plus que perſonne.

Quand tout le monde eſt parti, l'on parle de ce qui s'eſt paſſé. L'homme rapporte ce qu'on lui a dit, ce qu'ont dit & fait ceux avec leſquels il s'eſt entretenu. Si ce n'eſt pas toujours là-deſſus que la femme eſt la plus exacte, en revanche elle a vu ce qui s'eſt dit tout bas à l'autre bout de la ſalle ; elle ſait ce qu'un tel a penſé, à quoi tenoit tel propos ou tel geſte ; il s'eſt fait à peine un mouvement expreſſif, dont elle n'ait l'interprétation toute prête & preſque toujours conforme à la vérité.

Le même tour d'eſprit qui fait exceller une femme du monde dans l'art de tenir maiſon, fait exceller une coquette dans l'art d'amuſer pluſieurs ſoupirans. Le manege de la

coquetterie exige un discernement encore plus fin que celui de la politesse ; car pourvu qu'une femme polie le soit envers tout le monde, elle a toujours assez bien fait ; mais la coquette perdroit bientôt son empire par cette uniformité mal-adroite. A force de vouloir obliger tous ses amans, elle les rebuteroit tous. Dans la société les manieres qu'on prend avec tous les hommes ne laissent pas de plaire à chacun ; pourvu qu'on soit bien traité, l'on n'y regarde pas de si près sur les préférences : mais en amour une faveur qui n'est pas exclusive est une injure. Un homme sensible aimeroit cent fois mieux être seul maltraité que caressé avec tous les autres, & ce qui lui peut arriver de pis, est de n'être point distingué. Il faut donc qu'une femme qui veut conserver plusieurs amans, persuade à chacun d'eux qu'elle le préfere, & qu'elle le lui persuade sous les yeux de tous les autres, à qui elle en persuade autant sous les siens.

Voulez-vous voir un personnage embarrassé ? Placez un homme entre deux femmes avec chacune desquelles il aura des liaisons secretes, puis observez quelle sotte figure il y fera. Placez en même cas une femme entre deux hommes, (& sûrement l'exemple ne sera pas plus rare), vous serez émerveillé de l'adresse avec laquelle elle donnera le change à tous deux & fera que chacun se rira de l'autre. Or si cette femme leur témoignoit la même confiance & prenoit avec eux la même familiarité, comment seroient-ils un instant ses dupes ? En les traitant également, ne montreroit-elle pas qu'ils ont les mêmes droits sur elle ? Oh, qu'elle s'y prend bien mieux que cela ! Loin de les traiter de la même ma-

niere, elle affecte de mettre entre eux de l'inégalité ; elle fait si bien que celui qu'elle flatte croit que c'est par tendresse, & que celui qu'elle maltraite croit que c'est par dépit. Ainsi chacun content de son partage la voit toujours s'occuper de lui, tandis qu'elle ne s'occupe en effet que d'elle seule.

Dans le desir général de plaire, la coquetterie suggere de semblables moyens ; les caprices ne feroient que rebuter, s'ils n'étoient sagement ménagés ; & c'est en les dispensant avec art, qu'elle en fait les plus fortes chaînes de ses esclaves.

> Usa ogn'arte la donna, onde sia colto
> Nella sua rete alcun novello amante ;
> Ne con tutti, ne sempre un stesso volto
> Serba, ma cangia a tempo atto e sembiante.

A quoi tient tout cet art, si ce n'est à des observations fines & continuelles qui lui font voir à chaque instant ce qui se passe dans les cœurs des hommes, & qui la disposent à porter à chaque mouvement secret qu'elle apperçoit, la force qu'il faut pour le suspendre ou l'accélérer ? Or cet art s'apprend-il ? Non : il naît avec les femmes ; elles l'ont toutes, & jamais les hommes ne l'ont au même degré. Tel est un des caracteres distinctifs du sexe. La présence d'esprit, la pénétration, les observations fines sont la science des femmes ; l'habileté de s'en prévaloir est leur talent.

Voilà ce qui est, & l'on a vu pourquoi cela doit être. Les femmes sont fausses, nous dit-on : elles le deviennent. Le don qui leur est propre est l'adresse & non pas la fausseté ;

dans les vrais penchans de leur ſexe, même en mentant, elles ne ſont point fauſſes. Pourquoi conſultez-vous leur bouche, quand ce n'eſt pas elle qui doit parler? Conſultez leurs yeux, leur teint, leur reſpiration, leur air craintif, leur molle réſiſtance : voilà le langage que la nature leur donne pour vous répondre. La bouche dit toujours, non, & doit le dire; mais l'accent qu'elle y joint n'eſt pas toujours le même, & cet accent ne ſait point mentir. La femme n'a-t-elle pas les mêmes beſoins que l'homme, ſans avoir le même droit de les témoigner? Son ſort ſeroit trop cruel, ſi même, dans les deſirs légitimes, elle n'avoit un langage équivalent à celui qu'elle n'oſe tenir? Faut-il que ſa pudeur la rende malheureuſe? Ne lui faut-il pas un art de communiquer ſes penchans ſans les découvrir? De quelle adreſſe n'a-t-elle pas beſoin pour faire qu'on lui dérobe ce qu'elle brûle d'accorder? Combien ne lui importe-t-il point d'apprendre à toucher le cœur de l'homme ſans paroître ſonger à lui? Quel diſcours charmant n'eſt-ce pas que la pomme de Galathée & ſa fuite mal-adroite? Que faudra-t-il qu'elle ajoute à cela? Ira-t-elle dire au Berger qui la ſuit entre les ſaules, qu'elle n'y fuit qu'à deſſein de l'attirer? Elle mentiroit, pour ainſi dire; car alors elle ne l'attireroit plus. Plus une femme a de réſerve, plus elle doit avoir d'art, même avec ſon mari. Oui, je ſoutiens qu'en tenant la coquetterie dans ſes limites, on la rend modeſte & vraie, on en fait une loi de l'honnêteté.

La vertu eſt une, diſoit très-bien un de mes adverſaires; on ne la décompoſe pas pour admettre une partie & rejetter l'autre.

l'autre. Quand on l'aime, on l'aime dans toute son intégrité, & l'on refuse son cœur quand on peut, & toujours sa bouche aux sentimens qu'on ne doit point avoir. La vérité morale n'est pas ce qui est, mais ce qui est bien; ce qui est mal ne devroit point être, & ne doit point être avoué, surtout quand cet aveu lui donne un effet qu'il n'auroit pas eu sans cela. Si j'étois tenté de voler & qu'en le disant je tentasse un autre d'être mon complice, lui déclarer ma tentation, ne seroit-ce pas y succomber? Pourquoi dites-vous que la pudeur rend les femmes fausses? Celles qui la perdent le plus, sont-elles, au reste, plus vraies que les autres? Tant s'en faut; elles sont plus fausses mille fois. On n'arrive à ce point de dépravation qu'à force de vices qu'on garde tous, & qui ne regnent qu'à la faveur de l'intrigue & du mensonge (10). Au contraire, celles qui ont encore de la honte, qui ne s'enorgueillissent point de leurs fautes, qui savent cacher leurs desirs à ceux-mêmes qui les inspirent, celles dont ils en arrachent les aveux avec le plus de peine, sont d'ailleurs les plus vraies, les plus sinceres, les plus constantes

(10) Je sais que les femmes qui ont ouvertement pris leur parti sur un certain point, prétendent bien se faire valoir de cette franchise, & jurent qu'à cela prés il n'y a rien d'estimable qu'on ne trouve en elles; mais je sais bien aussi qu'elles n'ont jamais persuadé cela qu'à des sots. Le plus grand frein de leur sexe ôté, que reste-t-il qui les retienne, & de quel honneur feront-elles cas, après avoir renoncé à celui qui leur est propre? Ayant mis une fois leurs passions à l'aise, elles n'ont plus aucun intérêt d'y résister, *nec femina amissâ pudicitiâ alia abnuerit.* Jamais Auteur connut-il mieux le cœur humain dans les deux sexes, que celui qui a dit cela?

dans tous leurs engagemens, & celles ſur la foi desquelles on peut généralement le plus compter.

Je ne ſache que la ſeule Mademoiſelle de l'Enclos qu'on ait pu citer pour exception connue à ces remarques. Auſſi Mademoiſelle de l'Enclos a-t-elle paſſé pour un prodige. Dans le mépris des vertus de ſon ſexe, elle avoit, dit-on, conſervé celles du nôtre: on vante ſa franchiſe, ſa droiture, la ſureté de ſon commerce, ſa fidélité dans l'amitié. Enfin, pour achever le tableau de ſa gloire, on dit qu'elle s'étoit faite homme: à la bonne heure. Mais avec toute ſa haute réputation, je n'aurois pas plus voulu de cet homme-là pour mon ami que pour ma maîtreſſe.

Tout ceci n'eſt pas ſi hors de propos qu'il paroit être. Je vois où tendent les maximes de la Philoſophie moderne en tournant en déri ſion la pudeur du ſexe & ſa fauſſeté prétendue; & je vois que l'effet le plus aſſuré de cette Philoſophie, ſera d'ôter aux femmes de notre ſiecle le peu d'honneur qui leur eſt reſté.

Sur ces conſidérations je crois qu'on peut déterminer en général quelle eſpece de culture convient à l'eſprit des femmes, & ſur quels objets on doit tourner leurs réflexions dès leur jeuneſſe.

Je l'ai déjà dit, les devoirs de leur ſexe ſont plus aiſés à voir qu'à remplir. La premiere choſe qu'elles doivent apprendre eſt à les aimer par la conſidération de leurs avantages; c'eſt le ſeul moyen de les leur rendre faciles. Chaque état & chaque âge a ſes devoirs. On connoit bientôt les ſiens pourvu qu'on les aime. Honorez votre état de femme, & dans quel-

que rang que le Ciel vous place, vous ferez toujours une femme de bien. L'effentiel eft d'être ce que nous fit la Nature ; on n'eft toujours que trop ce que les hommes veulent que l'on foit.

La recherche des vérités abftraites & fpéculatives, des principes, des axiomes dans les fciences, tout ce qui tend à généralifer les idées n'eft point du reffort des femmes ; leurs études doivent fe rapporter toutes à la pratique ; c'eft à elles à faire l'application des principes que l'homme a trouvés, & c'eft à elles de faire les obfervations qui menent l'homme à l'établiffement des principes. Toutes les réflexions des femmes, en ce qui ne tient pas immédiatement à leurs devoirs, doivent tendre à l'étude des hommes ou aux connoiffances agréables qui n'ont que le goût pour objet ; car quant aux ouvrages de génie ils paffent leur portée ; elles n'ont pas, non plus, affez de jufteffe & d'attention pour réuffir aux fciences exactes, & quant aux connoiffances phyfiques, c'eft à celui des deux qui eft le plus agiffant, le plus allant, qui voit le plus d'objets, c'eft à celui qui a le plus de force, & qui l'exerce davantage, à juger des rapports des êtres fenfibles & des loix de la Nature. La femme, qui eft foible & qui ne voit rien au-dehors, apprécie & juge les mobiles qu'elle peut mettre en œuvre pour fuppléer à fa foibleffe, & ces mobiles font les paffions de l'homme. Sa méchanique à elle eft plus forte que la nôtre, tous fes léviers vont ébranler le cœur humain. Tout ce que fon fexe ne peut faire par lui-même & qui lui eft néceffaire ou agréable, il faut qu'il ait l'art de nous le faire vouloir : il faut donc qu'elle étudie à

fond l'esprit de l'homme, non par abstraction l'esprit de l'homme en général, mais l'esprit des hommes qui l'entourent, l'esprit des hommes auxquels elle est assujettie, soit par la loi, soit par l'opinion. Il faut qu'elle apprenne à pénétrer leurs sentimens par leurs discours, par leurs actions, par leurs regards, par leurs gestes. Il faut que par ses discours, par ses actions, par ses regards, par ses gestes, elle sache leur donner les sentimens qu'il lui plait, sans même paroître y songer. Ils philosopheront mieux qu'elle sur le cœur humain; mais elle lira mieux qu'eux dans les cœurs des hommes. C'est aux femmes à trouver, pour ainsi dire, la morale expérimentale, à nous à la réduire en systême. La femme a plus d'esprit, & l'homme plus de génie; la femme observe, & l'homme raisonne; de ce concours résultent la lumiere la plus claire & la science la plus complette que puisse acquérir de lui-même l'esprit humain, la plus sûre connoissance, en un mot, de soi & des autres qui soit à la portée de notre espece; & voilà comment l'art peut tendre incessamment à perfectionner l'instrument donné par la Nature.

Le monde est le livre des femmes; quand elles y lisent mal, c'est leur faute, ou quelque passion les aveugle. Cependant la véritable mere de famille, loin d'être une femme du monde, n'est gueres moins recluse dans sa maison que la Religieuse dans son cloître. Il faudroit donc faire, pour les jeunes personnes qu'on marie, comme on fait ou comme on doit faire pour celles qu'on met dans des Couvens; leur montrer les plaisirs qu'elles quittent avant de les y laisser renoncer, de peur que la fausse image de ces plaisirs qui

leur font inconnus, ne vienne un jour égarer leurs cœurs & troubler le bonheur de leur retraite. En France, les filles vivent dans des Couvens, & les femmes courent le monde. Chez les anciens, c'étoit tout le contraire : les filles avoient, comme je l'ai dit, beaucoup de jeux & de fêtes publiques : les femmes vivoient retirées. Cet usage étoit plus raisonnable & maintenoit mieux les mœurs. Une sorte de coquetterie est permise aux filles à marier, s'amuser est leur grande affaire. Les femmes ont d'autres soins chez elles, & n'ont plus de maris à chercher ; mais elles ne trouveroient pas leur compte à cette réforme, & malheureusement elles donnent le ton. Meres, faites du moins vos compagnes de vos filles. Donnez-leur un sens droit & une ame honnête, puis ne leur cachez rien de ce qu'un œil chaste peut regarder. Le bal, les festins, les jeux, même le théâtre ; tout ce qui, mal vu, fait le charme d'une imprudente jeunesse, peut être offert sans risque à des yeux sains. Mieux elles verront ces bruyans plaisirs, plutôt elles en seront dégoûtées.

J'entends la clameur qui s'éleve contre moi. Quelle fille résiste à ce dangereux exemple ? A peine ont-elles vu le monde que la tête leur tourne à toutes ; pas une d'elles ne veut le quitter. Cela peut être ; mais avant de leur offrir ce tableau trompeur, les avez-vous bien préparées à le voir sans émotion ? Leur avez-vous bien annoncé les objets qu'il représente ? Les leur avez-vous bien peints tels qu'ils sont ? Les avez-vous bien armées contre les illusions de la vanité ? Avez-vous porté dans leurs jeunes cœurs le goût des vrais plaisirs qu'on ne trouve point dans ce tumulte ? Quelles pré-

cautions, quelles mesures avez-vous prises pour les préserver du faux goût qui les égare ? Loin de rien opposer dans leur esprit à l'empire des préjugés publics, vous les y avez nourries. Vous leur avez fait aimer d'avance tous les frivoles amusemens qu'elles trouvent. Vous les leur faites aimer encore en s'y livrant. De jeunes personnes entrant dans le monde n'ont d'autre gouvernante que leur mere, souvent plus folle qu'elles, & qui ne peut leur montrer les objets autrement qu'elle ne les voit. Son exemple, plus fort que la raison même, les justifie à leurs propres yeux, & l'autorité de la mere est pour la fille une excuse sans réplique. Quand je veux qu'une mere introduise sa fille dans le monde, c'est en supposant qu'elle le lui fera voir tel qu'il est.

Le mal commence plutôt encore. Les Couvens sont les véritables écoles de la coquetterie ; non de cette coquetterie honnête dont j'ai parlé, mais de celle qui produit tous les travers des femmes, & fait les plus extravagantes petites-maîtresses. En sortant de-là pour entrer tout d'un coup dans des sociétés bruyantes, de jeunes femmes s'y sentent d'abord à leur place. Elles ont été élevées pour y vivre ; faut-il s'étonner qu'elles s'y trouvent bien. Je n'avancerai point ce que je vais dire sans crainte de prendre un préjugé pour une observation ; mais il me semble qu'en général dans les pays Protestans il y a plus d'attachement de famille, de plus dignes épouses & de plus tendres meres que dans les pays Catholiques ; & si cela est, on ne peut douter que cette différence ne soit due en partie à l'éducation des Couvens.

Pour aimer la vie paisible & domestique il faut la con-

noître; il faut en avoir senti les douceurs dès l'enfance. Ce n'est que dans la maison paternelle qu'on prend du goût pour sa propre maison, & toute femme que sa mere n'a point élevée n'aimera point élever ses enfans. Malheureusement il n'y a plus d'éducation privée dans les grandes Villes. La société y est si générale & si mêlée qu'il ne reste plus d'asyle pour la retraite, & qu'on est en public jusques chez soi. A force de vivre avec tout le monde on n'a plus de famille, à peine connoît-on ses parens; on les voit en étrangers, & la simplicité des mœurs domestiques s'éteint avec la douce familiarité qui en faisoit le charme. C'est ainsi qu'on suce avec le lait le goût des plaisirs du siecle & des maximes qu'on y voit régner.

On impose aux filles une gêne apparente pour trouver des dupes qui les épousent sur leur maintien. Mais étudiez un moment ces jeunes personnes; sous un air contraint elles déguisent mal la convoitise qui les dévore, & déjà on lit dans leurs yeux l'ardent desir d'imiter leurs meres. Ce qu'elles convoitent n'est pas un mari, mais la licence du mariage. Qu'a-t-on besoin d'un mari avec tant de ressources pour s'en passer? Mais on a besoin d'un mari pour couvrir ces ressources (11). La modestie est sur leur visage, & le libertinage est au fond de leur cœur; cette feinte modestie elle-même en est un signe. Elles ne l'affectent que pour pouvoir s'en

(11) La voie de l'homme dans sa jeunesse étoit une des quatre choses que le Sage ne pouvoit comprendre: la cinquieme étoit l'impudence de la femme adultere, *quæ comedit, & tergens os suum, dicit; non sum operata malum.* Prov. XXX. 20.

débarrasser plutôt. Femmes de Paris & de Londres, pardonnez-le-moi, je vous supplie. Nul séjour n'exclut les miracles, mais pour moi je n'en connois point; & si une seule d'entre vous a l'ame vraiment honnête, je n'entends rien à nos institutions.

Toutes ces éducations diverses livrent également de jeunes personnes au goût des plaisirs du grand monde, & aux passions qui naissent bientôt de ce goût. Dans les grandes villes la dépravation commence avec la vie, & dans les petites elle commence avec la raison. De jeunes provinciales instruites à mépriser l'heureuse simplicité de leurs mœurs, s'empressent à venir à Paris partager la corruption des nôtres; les vices ornés du beau nom de talens sont l'unique objet de leur voyage; & honteuses en arrivant de se trouver si loin de la noble licence des femmes du pays; elles ne tardent pas à mériter d'être aussi de la Capitale. Où commence le mal à votre avis? dans les lieux où l'on le projette, ou dans ceux où l'on l'accomplit?

Je ne veux pas que de la province une mere sensée amene sa fille à Paris pour lui montrer ces tableaux si pernicieux pour d'autres; mais je dis que quand cela seroit, ou cette fille est mal élevée, ou ces tableaux seront peu dangereux pour elle. Avec du goût, du sens, & l'amour des choses honnêtes, on ne les trouve pas si attrayans qu'ils le sont pour ceux qui s'en laissent charmer. On remarque à Paris les jeunes écervelées qui viennent se hâter de prendre le ton du pays, & se mettre à la mode six mois durant pour se faire siffler le reste de leur vie; mais qui est-ce qui remarque

que celles qui, rebutées de tout ce fracas, s'en retournent dans leur province, contentes de leur sort, après l'avoir comparé à celui qu'envient les autres ? Combien j'ai vu de jeunes femmes amenées dans la Capitale par des maris complaisans & maîtres de s'y fixer, les en détourner elles-mêmes, repartir plus volontiers qu'elles n'étoient venues, & dire avec attendrissement la veille de leur départ; ah! retournons dans notre chaumiere ! on y vit plus heureux que dans les palais d'ici ! On ne sait pas combien il reste encore de bonnes gens qui n'ont point fléchi le genou devant l'idole, & qui méprisent son culte insensé. Il n'y a de bruyantes que les folles; les femmes sages ne font point de sensation.

Que si, malgré la corruption générale, malgré les préjugés universels, malgré la mauvaise éducation des filles, plusieurs gardent encore un jugement à l'épreuve, que sera-ce quand ce jugement aura été nourri par des instructions convenables, ou, pour mieux dire, quand on ne l'aura point altéré par des instructions vicieuses; car tout consiste toujours à conserver ou rétablir les sentimens naturels ? Il ne s'agit point pour cela d'ennuyer de jeunes filles de vos longs prônes, ni de leur débiter vos séches moralités. Les moralités pour les deux sexes sont la mort de toute bonne éducation. De tristes leçons ne sont bonnes qu'à faire prendre en haine, & ceux qui les donnent & tout ce qu'ils disent. Il ne s'agit point en parlant à de jeunes personnes de leur faire peur de leurs devoirs, ni d'aggraver le joug qui leur est imposé par la nature. En leur exposant ces devoirs soyez précise & facile, ne leur laissez pas croire qu'on est chagrine quand on

les remplit ; point d'air fâché, point de morgue. Tout ce qui doit passer au cœur doit en sortir ; leur catéchisme de morale doit être aussi court & aussi clair que leur catéchisme de religion, mais il ne doit pas être aussi grave. Montrez-leur dans les mêmes devoirs la source de leurs plaisirs & le fondement de leurs droits. Est-il si pénible d'aimer pour être aimée, de se rendre aimable pour être heureuse, de se rendre estimable pour être obéie, de s'honorer pour se faire honorer? Que ces droits sont beaux ! qu'ils sont respectables ! qu'ils sont chers au cœur de l'homme quand la femme sait les faire valoir ! Il ne faut point attendre les ans ni la vieillesse pour en jouir. Son empire commence avec ses vertus ; à peine ses attraits se développent, qu'elle regne déjà par la douceur de son caractere & rend sa modestie imposante. Quel homme insensible & barbare n'adoucit pas sa fierté, & ne prend pas des manieres plus attentives près d'une fille de seize ans, aimable & sage, qui parle peu, qui écoute, qui met de la décence dans son maintien & de l'honnêteté dans ses propos, à qui sa beauté ne fait oublier ni son sexe ni sa jeunesse, qui sait intéresser par sa timidité même, & s'attirer le respect qu'elle porte à tout le monde ?

Ces témoignages, bien qu'extérieurs, ne sont point frivoles ; ils ne sont point fondés seulement sur l'attrait des sens ; ils partent de ce sentiment intime que nous avons tous, que les femmes sont les juges naturels du mérite des hommes. Qui est-ce qui veut être méprisé des femmes ? personne au monde ; non pas même celui qui ne veut plus les aimer. Et moi qui leur dis des vérités si dures ; croyez-vous

que leurs jugemens me ſoient indifférens? Non, leurs ſuffrages me ſont plus chers que les vôtres, Lecteurs ſouvent plus femmes qu'elles. En mépriſant leurs mœurs, je veux encore honorer leur juſtice : peu m'importe qu'elles me haïſſent, ſi je les force à m'eſtimer.

Que de grandes choſes on feroit avec ce reſſort, ſi l'on ſavoit le mettre en œuvre ! Malheur au ſiecle où les femmes perdent leur aſcendant, & où leurs jugemens ne font plus rien aux hommes ! C'eſt le dernier degré de la dépravation. Tous les peuples qui ont eu des mœurs ont reſpecté les femmes. Voyez Sparte, voyez les Germains, voyez Rome; Rome le ſiége de la gloire & de la vertu, ſi jamais elles en eurent un ſur la terre. C'eſt-là que les femmes honoroient les exploits des grands Généraux, qu'elles pleuroient publiquement les peres de la patrie, que leurs vœux ou leurs deuils étoient conſacrés comme le plus ſolemnel jugement de la République. Toutes les grandes révolutions y vinrent des femmes; par une femme Rome acquit la liberté, par une femme les Plébéiens obtinrent le Conſulat, par une femme finit la tyrannie des Décemvirs, par les femmes Rome aſſiégée fut ſauvée des mains d'un Proſcrit. Galans François, qu'euſſiez-vous dit en voyant paſſer cette proceſſion, ſi ridicule à vos yeux moqueurs? Vous l'euſſiez accompagnée de vos huées. Que nous voyons d'un œil différent les mêmes objets ! & peut-être avons-nous tous raiſon. Formez ce cortege de belles Dames Françoiſes; je n'en connois point de plus indécent : mais compoſez-le de Romaines, vous aurez, tous, les yeux des Volſques, & le cœur de Coriolan.

Je dirai davantage, & je soutiens que la vertu n'est pas moins favorable à l'amour qu'aux autres droits de la nature, & que l'autorité des maîtresses n'y gagne pas moins que celle des femmes & des meres. Il n'y a point de véritable amour sans enthousiasme, & point d'enthousiasme sans un objet de perfection réel ou chimérique, mais toujours existant dans l'imagination. De quoi s'enflammeront des amans pour qui cette perfection n'est plus rien, & qui ne voient dans ce qu'ils aiment que l'objet du plaisir des sens? Non, ce n'est pas ainsi que l'ame s'échauffe, & se livre à ces transports sublimes qui font le délire des amans & le charme de leur passion. Tout n'est qu'illusion dans l'amour, je l'avoue; mais ce qui est réel, ce sont les sentimens dont il nous anime pour le vrai beau qu'il nous fait aimer. Ce beau n'est point dans l'objet qu'on aime, il est l'ouvrage de nos erreurs. Eh! qu'importe? En sacrifie-t-on moins tous ses sentimens bas à ce modele imaginaire? En pénetre-t-on moins son cœur des vertus qu'on prête à ce qu'il chérit? S'en détache-t-on moins de la bassesse du moi humain? Où est le véritable amant qui n'est pas prêt à immoler sa vie à sa maîtresse, & où est la passion sensuelle & grossiere dans un homme qui veut mourir? Nous nous moquons des Paladins! c'est qu'ils connoissoient l'amour, & que nous ne connoissons plus que la débauche. Quand ces maximes romanesques commencerent à devenir ridicules, ce changement fut moins l'ouvrage de la raison que celui des mauvaises mœurs.

Dans quelque siecle que ce soit les relations naturelles ne changent point; la convenance ou disconvenance qui en ré-

ſulte reſte la même, les préjugés ſous le vain nom de raiſon n'en changent que l'apparence. Il ſera toujours grand & beau de régner ſur ſoi, fût-ce pour obéir à des opinions fantaſtiques; & les vrais motifs d'honneur parleront toujours au cœur de toute femme de jugement, qui ſaura chercher dans ſon état le bonheur de la vie. La chaſteté doit être une vertu délicieuſe pour un belle femme qui a quelque élévation dans l'ame. Tandis qu'elle voit toute la terre à ſes pieds, elle triomphe de tout & d'elle-même : elle s'éleve dans ſon propre cœur un trône auquel tout vient rendre hommage; les ſentimens tendres ou jaloux, mais toujours reſpectueux, des deux ſexes, l'eſtime univerſelle & la ſienne propre, lui paient ſans ceſſe en tribut de gloire les combats de quelques inſtans. Les privations ſont paſſageres, mais le prix en eſt permanent; quelle jouiſſance pour une ame noble, que l'orgueil de la vertu jointe à la beauté! Réaliſez une héroïne de Roman, elle goûtera des voluptés plus exquiſes que les Laïs & les Cléopatres; & quand ſa beauté ne ſera plus, ſa gloire & ſes plaiſirs reſteront encore; elle ſeule ſaura jouir du paſſé.

Plus les devoirs ſont grands & pénibles, plus les raiſons ſur leſquelles on les fonde doivent être ſenſibles & fortes. Il y a un certain langage dévot dont, ſur les ſujets les plus graves, on rebat les oreilles des jeunes perſonnes ſans produire la perſuaſion. De ce langage trop diſproportionné à leurs idées, & du peu de cas qu'elles en font en ſecret, naît la facilité de céder à leurs penchans, faute de raiſons d'y réſiſter tirées des choſes mêmes. Une fille élevée ſage-

ment & pieusement, a sans doute des fortes armes contre les tentations, mais celle dont on nourrit uniquement le cœur ou plutôt les oreilles du jargon mystique, devient infailliblement la proie du premier séducteur adroit qui l'entreprend. Jamais une jeune & belle personne ne méprisera son corps, jamais elle ne s'affligera de bonne foi des grands péchés que sa beauté fait commettre, jamais elle ne pleurera sincerement & devant Dieu d'être un objet de convoitise, jamais elle ne pourra croire en secret que le plus doux sentiment du cœur soit une invention de *Satan*. Donnez-lui d'autres raisons en-dedans & pour elle-même; car celles-là ne pénétreront pas. Ce sera pis encore si l'on met, comme on n'y manque gueres, de la contradiction dans ses idées, & qu'après l'avoir humiliée en avilissant son corps & ses charmes comme la souillure du péché, on lui fasse ensuite respecter comme le temple de Jesus-Christ, ce même corps qu'on lui a rendu si méprisable. Les idées trop sublimes & trop basses sont également insuffisantes & ne peuvent s'associer : il faut une raison à la portée du sexe & de l'âge. La considération du devoir n'a de force qu'autant qu'on y joint des motifs qui nous portent à le remplir :

Quæ quia non liceat non facit, illa facit :

On ne se douteroit pas que c'est Ovide qui porte un jugement si sévere.

Voulez-vous donc inspirer l'amour des bonnes mœurs aux jeunes personnes? sans leur dire incessamment, soyez sages, donnez-leur un grand intérêt à l'être, faites leur

ſentir tout le prix de la ſageſſe, & vous la leur ferez aimer. Il ne ſuffit pas de prendre cet intérêt au loin dans l'avenir; montrez-le leur dans le moment même, dans les relations de leur âge, dans le caractere de leurs amans. Dépeignez-leur l'homme de bien, l'homme de mérite; apprenez-leur à le reconnoître, à l'aimer, & à l'aimer pour elles; prouvez-leur qu'amies, femmes ou maîtreſſes, cet homme ſeul peut les rendre heureuſes. Amenez la vertu par la raiſon : faites-leur ſentir que l'empire de leur ſexe & tous ſes avantages ne tiennent pas ſeulement à ſa bonne conduite, à ſes mœurs, mais encore à celles des hommes; qu'elles ont peu de priſe ſur des ames viles & baſſes, & qu'on ne ſait ſervir ſa maîtreſſe que comme on ſait ſervir ſa vertu. Soyez ſûre qu'alors en leur dépeignant les mœurs de nos jours, vous leur en inſpirerez un dégoût ſincere; en leur montrant les gens à la mode vous les leur ferez mépriſer, vous ne leur donnerez qu'éloignement pour leurs maximes, averſion pour leurs ſentimens, dédain pour leurs vaines galanteries; vous leur ferez naître une ambition plus noble, celle de régner ſur des ames grandes & fortes, celle des femmes de Sparte, qui étoit de commander à des hommes. Une femme hardie, effrontée, intrigante, qui ne ſait attirer ſes amans que par la coquetterie, ni les conſerver que par les faveurs, les fait obéir comme des valets dans les choſes ſerviles & communes; dans les choſes importantes & graves elle eſt ſans autorité ſur eux. Mais la femme à la fois honnête, aimable & ſage, celle qui force les ſiens à la reſpecter, celle qui a de la réſerve & de la modeſtie, celle, en un mot, qui ſoutient

l'amour par l'estime, les envoie d'un signe au bout du monde; au combat, à la gloire, à la mort, où il lui plaît; cet empire est beau, ce me semble, & vaut bien la peine d'être acheté. (12)

Voilà dans quel esprit Sophie a été élevée avec plus de soin que de peine, & plutôt en suivant son goût qu'en le gênant. Disons maintenant un mot de sa personne, selon le portrait que j'en ai fait à Emile, & selon qu'il imagine lui-même l'épouse qui peut le rendre heureux.

Je ne dirai jamais trop que je laisse à part les prodiges. Emile n'en est pas un, Sophie n'en est pas un non plus. Emile est homme, & Sophie est femme; voilà toute leur gloire. Dans la confusion des sexes qui regne entre nous, c'est presque un prodige d'être du sien.

Sophie est bien née, elle est d'un bon naturel; elle a le cœur très-sensible, & cette extrême sensibilité lui donne quelquefois une activité d'imagination difficile à modérer. Elle a l'esprit moins juste que pénétrant, l'humeur facile & pourtant inégale, la figure commune, mais agréable; une physionomie qui promet une ame & qui ne ment pas; on peut

(12) Brantôme dit que, du tems de François premier, une jeune personne ayant un amant babillard, lui imposa un silence absolu & illimité, qu'il garda si fidellement deux ans entiers, qu'on le crut devenu muet par maladie. Un jour en pleine assemblée, sa maîtresse, qui, dans ces tems où l'amour se faisoit avec mystere, n'étoit point connue pour telle, se vanta de le guérir sur-le-champ, & le fit avec ce seul mot; *parlez.* N'y a-t-il pas quelque chose de grand & d'héroïque dans cet amour là? Qu'eût fait de plus la Philosophie de Pythagore avec tout son faste? Quelle femme aujourd'hui pourroit compter sur un pareil silence un seul jour, dût-elle le payer de tout le prix qu'elle y peut mettre?

l'aborder

l'aborder avec indifférence, mais non pas la quitter sans émotion. D'autres ont de bonnes qualités qui lui manquent; d'autres ont à plus grande mesure celles qu'elle a ; mais nulle n'a des qualités mieux assorties pour faire un heureux caractere. Elle sait tirer parti de ses défauts mêmes, & si elle étoit plus parfaite, elle plairoit beaucoup moins.

Sophie n'est pas belle, mais auprès d'elle les hommes oublient les belles femmes, & les belles femmes sont mécontentes d'elles-mêmes. A peine est-elle jolie au premier aspect, mais plus on la voit & plus elle s'embellit ; elle gagne où tant d'autres perdent, & ce qu'elle gagne elle ne le perd plus. On peut avoir de plus beaux yeux, une plus belle bouche, une figure plus imposante ; mais on ne sauroit avoir une taille mieux prise, un plus beau teint, une main plus blanche, un pied plus mignon, un regard plus doux, une phisionomie plus touchante. Sans éblouir elle intéresse, elle charme, & l'on ne sauroit dire pourquoi.

Sophie aime la parure & s'y connoît; sa mere n'a point d'autre femme-de-chambre qu'elle : elle a beaucoup de goût pour se mettre avec avantage, mais elle hait les riches habillemens ; on voit toujours dans le sien la simplicité jointe à l'élégance ; elle n'aime point ce qui brille, mais ce qui sied. Elle ignore quelles sont les couleurs à la mode, mais elle sait à merveille celles qui lui sont favorables. Il n'y a pas une jeune personne qui paroisse mise avec moins de recherche, & dont l'ajustement soit plus recherché ; pas une piece du sien n'est prise au hazard, & l'art ne paroît dans aucune. Sa parure est très-modeste en apparence & très-

coquette en effet; elle n'étale point ses charmes, elle les couvre; mais en les couvrant elle sait les faire imaginer. En la voyant on dit : voilà une fille modeste & sage; mais tant qu'on reste auprès d'elle, les yeux & le cœur errent sur toute sa personne, sans qu'on puisse les en détacher, & l'on diroit que tout cet ajustement si simple n'est mis à sa place, que pour en être ôté piece à piece par l'imagination.

Sophie a des talens naturels; elle les sent & ne les a pas négligés; mais n'ayant pas été à portée de mettre beaucoup d'art à leur culture, elle s'est contentée d'exercer sa jolie voix à chanter juste & avec goût, ses petits pieds à marcher légérement, facilement, avec grace, à faire la révérence en toutes sortes de situations sans gêne & sans mal-adresse. Du reste, elle n'a eu de maître à chanter que son pere, de maîtresse à danser que sa mere, & un organiste du voisinage lui a donné sur le clavecin quelques leçons d'accompagnement qu'elle a depuis cultivé seule. D'abord elle ne songeoit qu'à faire paroître sa main avec avantage sur ces touches noires; ensuite elle trouva que le son aigre & sec du clavecin rendoit plus doux le son de la voix, peu-à-peu elle devint sensible à l'harmonie; enfin en grandissant elle a commencé de sentir les charmes de l'expression, & d'aimer la musique pour elle-même. Mais c'est un goût plutôt qu'un talent; elle ne sait point déchiffrer un air sur la note.

Ce que Sophie sait le mieux, & qu'on lui a fait apprendre avec le plus de soin, ce sont les travaux de son sexe, même ceux dont on ne s'avise point, comme de tailler & coudre ses robes. Il n'y a pas un ouvrage à l'aiguille qu'elle ne sache

faire & qu'elle ne fasse avec plaisir ; mais le travail qu'elle préfere à tout autre est la dentelle, parce qu'il n'y en a pas un qui donne une attitude plus agréable, & où les doigts s'exercent avec plus de grace & de légéreté. Elle s'est appliquée aussi à tous les détails du ménage. Elle entend la cuisine & l'office ; elle sait les prix des denrées, elle en connoît les qualités ; elle sait fort bien tenir les comptes, elle sert de maître-d'hôtel à sa mere. Faite pour être un jour mere de famille elle-même, en gouvernant la maison paternelle, elle apprend à gouverner la sienne ; elle peut suppléer aux fonctions des domestiques & le fait toujours volontiers. On ne sait jamais bien commander que ce qu'on sait exécuter soi-même : c'est la raison de sa mere pour l'occuper ainsi ; pour Sophie, elle ne va pas si loin. Son premier devoir est celui de fille, & c'est maintenant le seul qu'elle songe à remplir. Son unique vue est de servir sa mere, de la soulager d'une partie de ses soins. Il est pourtant vrai qu'elle ne les remplit pas tous avec un plaisir égal. Par exemple, quoiqu'elle soit gourmande, elle n'aime pas la cuisine : le détail en a quelque chose qui la dégoûte ; elle n'y trouve jamais assez de propreté. Elle est là-dessus d'une délicatesse extrême, & cette délicatesse poussée à l'excès est devenue un de ses défauts : elle laisseroit plutôt aller tout le dîné par le feu, que de tacher sa manchette. Elle n'a jamais voulu de l'inspection du jardin par la même raison. La terre lui paroît mal-propre ; sitôt qu'elle voit du fumier, elle croit en sentir l'odeur.

Elle doit ce défaut aux leçons de sa mere. Selon elle,

entre les devoirs de la femme, un des premiers est la propreté; devoir spécial, indispensable, imposé par la nature; il n'y a pas au monde un objet plus dégoûtant qu'une femme mal-propre, & le mari qui s'en dégoûte n'a jamais tort. Elle a tant prêché ce devoir à sa fille dès son enfance, elle en a tant exigé de propreté sur sa personne, tant pour ses hardes, pour son appartement, pour son travail, pour sa toilette, que toutes ses attentions tournées en habitude prennent une assez grande partie de son tems & président encore à l'autre; en sorte que bien faire ce qu'elle fait, n'est que le second de ses soins; le premier est toujours de le faire proprement.

Cependant tout cela n'a point dégénéré en vaine affectation ni en mollesse; les rafinemens du luxe n'y sont pour rien. Jamais il n'entra dans son appartement que de l'eau simple; elle ne connoît d'autre parfum que celui des fleurs, & jamais son mari n'en respirera de plus doux que son haleine. Enfin l'attention qu'elle donne à l'extérieur ne lui fait pas oublier qu'elle doit sa vie & son tems à des soins plus nobles: elle ignore ou dédaigne cette excessive propreté du corps qui souille l'ame; Sophie est bien plus que propre, elle est pure.

J'ai dit que Sophie étoit gourmande. Elle l'étoit naturellement; mais elle est devenue sobre par habitude, & maintenant elle l'est par vertu. Il n'en est pas des filles comme des garçons, qu'on peut jusqu'à certain point gouverner par la gourmandise. Ce penchant n'est point sans conséquence pour le sexe; il est trop dangereux de le lui laisser. La petite Sophie

dans ſon enfance entrant ſeule dans le cabinet de ſa mere, n'en revenoit pas toujours à vuide, & n'étoit pas d'une fidélité à toute épreuve ſur les dragées & ſur les bonbons. Sa mere la ſurprit, la reprit, la punit, la fit jeûner. Elle vint enfin à bout de lui perſuader que les bonbons gâtoient les dents, & que de trop manger groſſiſſoit la taille. Ainſi Sophie ſe corrigea; en grandiſſant elle a pris d'autres goûts qui l'ont détournée de cette ſenſualité baſſe. Dans les femmes, comme dans les hommes, ſitôt que le cœur s'anime, la gourmandiſe n'eſt plus un vice dominant. Sophie a conſervé le goût propre de ſon ſexe; elle aime le laitage & les ſucreries; elle aime la pâtiſſerie & les entre-mets, mais fort peu la viande; elle n'a jamais goûté ni vin ni liqueurs fortes. Au ſurplus, elle mange de tout très-médiocrement; ſon ſexe moins laborieux que le nôtre a moins beſoin de réparation. En toute choſe elle aime ce qui eſt bon & le ſait goûter; elle ſait auſſi s'accommoder de ce qui ne l'eſt pas, ſans que cette privation lui coûte.

Sophie a l'eſprit agréable ſans être brillant, & ſolide ſans être profond, un eſprit dont on ne dit rien, parce qu'on ne lui en trouve jamais ni plus ni moins qu'à ſoi. Elle a toujours celui qui plaît aux gens qui lui parlent, quoiqu'il ne ſoit pas fort orné, ſelon l'idée que nous avons de la culture de l'eſprit des femmes: car le ſien ne s'eſt point formé par la lecture; mais ſeulement par les converſations de ſon pere & de ſa mere, par ſes propres réflexions, & par les obſervations qu'elle a faites dans le peu de monde qu'elle a vu. Sophie a naturellement de la gaieté; elle étoit même folâtre

dans son enfance; mais peu-à-peu sa mere a pris soin de réprimer ses airs évaporés, de peur que bientôt un changement trop subit n'instruisît du moment qui l'avoit rendu nécessaire. Elle est donc devenue modeste & réservée même avant le tems de l'être; & maintenant que ce tems est venu, il lui est plus aisé de garder le ton qu'elle a pris, qu'il ne lui seroit de le prendre sans indiquer la raison de ce changement : c'est une chose plaisante de la voir se livrer quelquefois par un reste d'habitude à des vivacités de l'enfance, puis tout-d'un-coup rentrer en elle-même, se taire, baisser les yeux & rougir : il faut bien que le terme intermédiaire entre les deux âges participe un peu de chacun des deux.

Sophie est d'une sensibilité trop grande pour conserver une parfaite égalité d'humeur, mais elle a trop de douceur pour que cette sensibilité soit fort importune aux autres; c'est à elle seule qu'elle fait du mal. Qu'on dise un seul mot qui la blesse, elle ne boude pas, mais son cœur se gonfle; elle tâche de s'échapper pour aller pleurer. Qu'au milieu de ses pleurs son pere ou sa mere la rappelle & dise un seul mot, elle vient à l'instant jouer & rire en s'essuyant adroitement les yeux, & tâchant d'étouffer ses sanglots.

Elle n'est pas, non plus, tout-à-fait exempte de caprice. Son humeur, un peu trop poussée, dégénere en mutinerie, & alors elle est sujette à s'oublier. Mais laissez-lui le tems de revenir à elle, & sa maniere d'effacer son tort lui en fera presque un mérite. Si on la punit, elle est docile & soumise, & l'on voit que sa honte ne vient pas tant du châtiment que de la faute. Si on ne lui dit rien, jamais elle ne manque de

la réparer d'elle-même, mais si franchement & de si bonne grace, qu'il n'est pas possible d'en garder la rancune. Elle baiseroit la terre devant le dernier domestique, sans que cet abaissement lui fît la moindre peine, & sitôt qu'elle est pardonnée, sa joie & ses caresses montrent de quel poids son bon cœur est soulagé. En un mot, elle souffre avec patience les torts des autres & répare avec plaisir les siens. Tel est l'aimable naturel de son sexe avant que nous l'ayons gâté. La femme est faite pour céder à l'homme & pour supporter même son injustice; vous ne réduirez jamais les jeunes garçons au même point. Le sentiment intérieur s'éleve & se révolte en eux contre l'injustice; la Nature ne les fit pas pour la tolérer:

gravem
Pelidæ stomachum cedere nescii.

Sophie a de la religion, mais une religion raisonnable & simple, peu de dogmes & moins de pratiques de dévotion, ou plutôt, ne connoissant de pratique essentielle que la morale, elle dévoue sa vie entiere à servir Dieu en faisant le bien. Dans toutes les instructions que ses parens lui ont données sur ce sujet, ils l'ont accoutumée à une soumission respectueuse, en lui disant toujours: « Ma fille, ces connois-» sances ne sont pas de votre âge; votre mari vous en ins-» truira quand il sera tems ». Du reste, au lieu de longs discours de piété, ils se contentent de la lui prêcher par leur exemple, & cet exemple est gravé dans son cœur.

Sophie aime la vertu; cet amour est devenu sa passion dominante. Elle l'aime parce qu'il n'y a rien de si beau que

la vertu; elle l'aime, parce que la vertu fait la gloire de la femme, & qu'une femme vertueuse lui paroît presque égale aux Anges; elle l'aime comme la seule route du vrai bonheur, & parce qu'elle ne voit que misere, abandon, malheur, ignominie dans la vie d'une femme déshonnête, elle l'aime enfin comme chere à son respectable pere, à sa tendre & digne mere; non contens d'être heureux de leur propre vertu, ils veulent l'être aussi de la sienne, & son premier bonheur à elle-même est l'espoir de faire le leur. Tous ces sentimens lui inspirent un enthousiasme qui lui éleve l'ame, & tient tous ses petits penchans asservis à une passion si noble. Sophie sera chaste & honnête jusqu'à son dernier soupir; elle l'a juré dans le fond de son ame, & elle l'a juré dans un tems où elle sentoit déjà tout ce qu'un tel serment coûte à tenir: elle l'a juré quand elle en auroit dû révoquer l'engagement, si ses sens étoient faits pour régner sur elle.

Sophie n'a pas le bonheur d'être une aimable Françoise, froide par tempérament & coquette par vanité, voulant plutôt briller que plaire, cherchant l'amusement & non le plaisir. Le seul besoin d'aimer la dévore, il vient la distraire & troubler son cœur dans les fêtes; elle a perdu son ancienne gaieté; les folâtres jeux ne sont plus faits pour elle; loin de craindre l'ennui de la solitude elle la cherche: elle y pense à celui qui doit la lui rendre douce; tous les indifférens l'importunent; il ne lui faut pas une cour, mais un amant; elle aime mieux plaire à un seul honnête homme, & lui plaire toujours, que d'élever en sa faveur le cri de la mode qui dure un jour, & le lendemain se change en huée.

Les

Les femmes ont le jugement plutôt formé que les hommes ; étant sur la défensive presque dès leur enfance, & chargées d'un dépôt difficile à garder, le bien & le mal leur sont nécessairement plutôt connus. Sophie, précoce en tout, parce que son tempérament la porte à l'être, a aussi le jugement plutôt formé que d'autres filles de son âge. Il n'y a rien à cela de fort extraordinaire : la maturité n'est pas par-tout la même en même-tems.

Sophie est instruite des devoirs & des droits de son sexe & du nôtre. Elle connoît les défauts des hommes & les vices des femmes ; elle connoît aussi les qualités, les vertus contraires, & les a toutes empreintes au fond de son cœur. On ne peut pas avoir une plus haute idée de l'honnête femme que celle qu'elle en a conçue, & cette idée ne l'épouvante point : mais elle pense avec plus de complaisance à l'honnête homme, à l'homme de mérite ; elle sent qu'elle est faite pour cet homme-là, qu'elle en est digne, qu'elle peut lui rendre le bonheur qu'elle recevra de lui ; elle sent qu'elle saura bien le reconnoître ; il ne s'agit que de le trouver.

Les femmes sont les juges naturels du mérite des hommes, comme ils le sont du mérite des femmes ; cela est de leur droit réciproque, & ni les uns ni les autres ne l'ignorent. Sophie connoît ce droit & en use, mais avec la modestie qui convient à sa jeunesse, à son inexpérience, à son état ; elle ne juge que des choses qui sont à sa portée, & elle n'en juge que quand cela sert à développer quelque maxime utile. Elle ne parle des absens qu'avec la plus grande circonspection, sur-tout si ce sont des femmes. Elle pense que ce qui les

rend médiſantes & ſatyriques, eſt de parler de leur ſexe : tant qu'elles ſe bornent à parler du nôtre, elles ne ſont qu'équitables. Sophie s'y borne donc. Quant aux femmes, elle n'en parle jamais que pour en dire le bien qu'elle ſait : c'eſt un honneur qu'elle croit devoir à ſon ſexe ; & pour celles dont elle ne ſait aucun bien à dire, elle n'en dit rien du tout & cela s'entend.

Sophie a peu d'uſage du monde ; mais elle eſt obligeante, attentive, & met de la grace à tout ce qu'elle fait. Un heureux naturel la ſert mieux que beaucoup d'art. Elle a une certaine politeſſe à elle qui ne tient point aux formules, qui n'eſt point aſſervie aux modes, qui ne change point avec elles, qui ne fait rien par uſage, mais qui vient d'un vrai deſir de plaire, & qui plaît. Elle ne ſait point les complimens triviaux, & n'en invente point de plus recherchés ; elle ne dit pas qu'elle eſt très-obligée, qu'on lui fait beaucoup d'honneur, qu'on ne prenne pas la peine, &c. Elle s'aviſe encore moins de tourner des phraſes. Pour une attention, pour une politeſſe établie, elle répond par une révérence ou par un ſimple, *je vous remercie ;* mais ce mot dit de ſa bouche en vaut bien un autre. Pour un vrai ſervice elle laiſſe parler ſon cœur, & ce n'eſt pas un compliment qu'il trouve. Elle n'a jamais ſouffert que l'uſage françois l'aſſervît au joug des ſimagrées, comme d'étendre ſa main en paſſant d'une chambre à l'autre, ſur un bras ſexagénaire qu'elle auroit grande envie de ſoutenir. Quand un galant muſqué lui offre cet impertinent ſervice, elle laiſſe l'officieux bras ſur l'eſcalier & s'élance en deux ſauts dans la

chambre, en disant qu'elle n'est pas boiteuse. En effet, quoiqu'elle ne soit pas grande, elle n'a jamais voulu de talons hauts : elle a les pieds assez petits pour s'en passer.

Non-seulement elle se tient dans le silence & dans le respect avec les femmes, mais même avec les hommes mariés, ou beaucoup plus âgés qu'elle ; elle n'acceptera jamais de place au-dessus d'eux que par obéissance, & reprendra la sienne au-dessous sitôt qu'elle le pourra ; car elle sait que les droits de l'âge vont avant ceux du sexe, comme ayant pour eux le préjugé de la sagesse, qui doit être honorée avant tout.

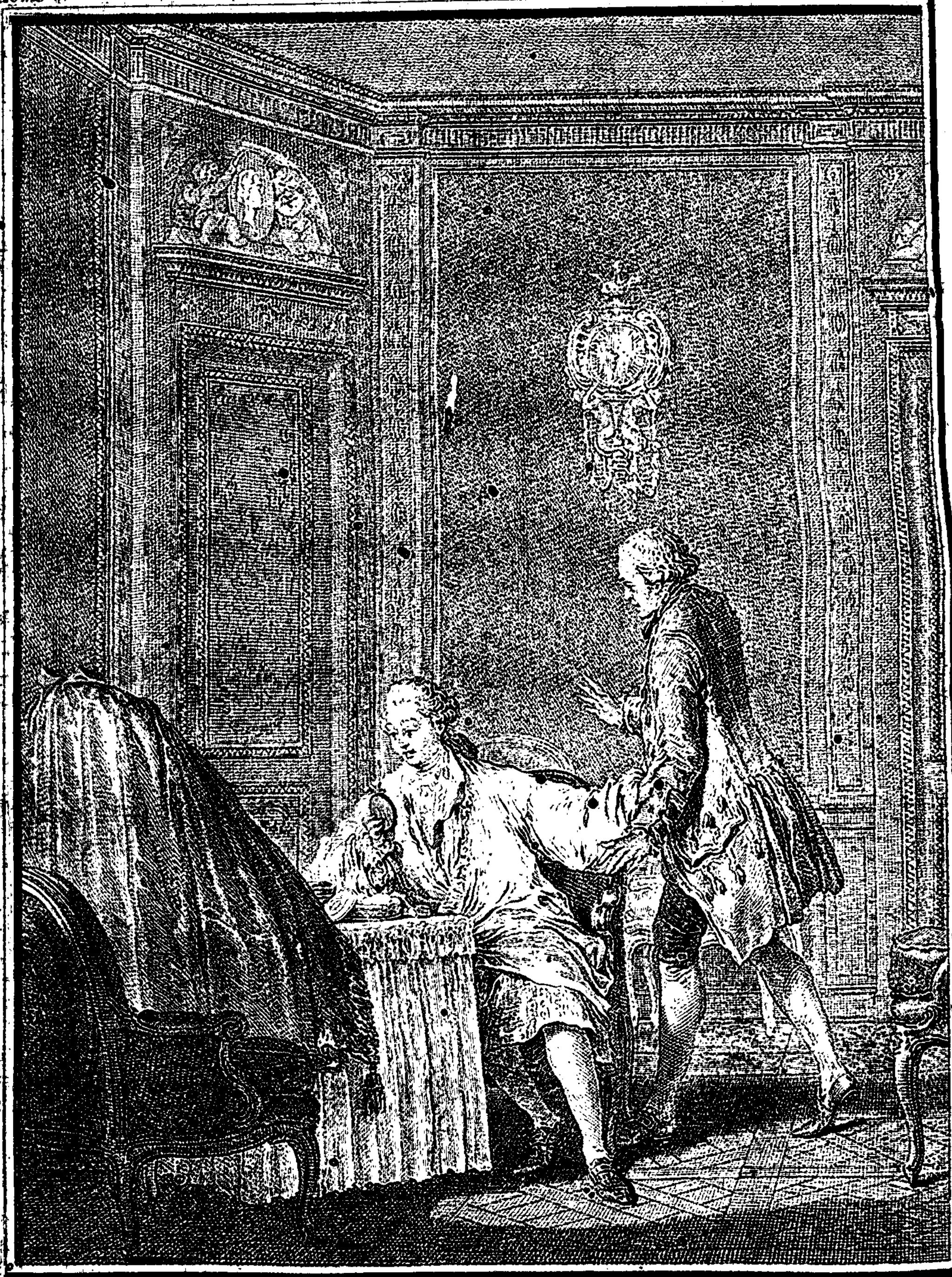
Avec les jeunes gens de son âge, c'est autre chose ; elle a besoin d'un ton différent pour leur en imposer, & elle sait le prendre sans quitter l'air modeste qui lui convient. S'ils sont modestes & réservés eux-mêmes, elle gardera volontiers avec eux l'aimable familiarité de la jeunesse ; leurs entretiens pleins d'innocence seront badins, mais décens ; s'ils deviennent sérieux, elle veut qu'ils soient utiles ; s'ils dégénerent en fadeurs, elle les fera bientôt cesser ; car elle méprise sur-tout le petit jargon de la galanterie, comme très-offensant pour son sexe. Elle sait bien que l'homme qu'elle cherche n'a pas ce jargon-là, & jamais elle ne souffre volontiers d'un autre ce qui ne convient pas à celui dont elle a le caractere empreint au fond du cœur. La haute opinion qu'elle a des droits de son sexe, la fierté d'ame que lui donne la pureté de ses sentimens, cette énergie de la vertu qu'elle sent en elle-même, & qui la rend respectable à ses propres yeux, lui font écouter avec indignation les propos doucereux dont

on prétend l'amuser. Elle ne les reçoit point avec une colere apparente, mais avec un ironique applaudissement qui déconcerte, ou d'un ton froid auquel on ne s'attend point. Qu'un beau Phébus lui débite ses gentillesses, la loue avec esprit sur le sien, sur sa beauté, sur ses graces, sur le prix du bonheur de lui plaire, elle est fille à l'interrompre, en lui disant poliment : « Monsieur, j'ai grand'peur de savoir ces » choses là mieux que vous ; si nous n'avons rien de plus » curieux à dire, je crois que nous pouvons finir ici l'en- » tretien ». Accompagner ces mots d'une grande révérence, & puis se trouver à vingt pas de lui n'est pour elle que l'affaire d'un instant. Demandez à vos agréables s'il est aisé d'étaler son caquet avec un esprit aussi rebours que celui-là.

Ce n'est pas pourtant qu'elle n'aime fort à être louée, pourvu que ce soit tout de bon, & qu'elle puisse croire qu'on pense en effet le bien qu'on lui dit d'elle. Pour paroître touché de son mérite, il faut commencer par en montrer. Un hommage fondé sur l'estime peut flatter son cœur altier, mais tout galant persiflage est toujours rebuté ; Sophie n'est pas faite pour exercer les petits talens d'un baladin.

Avec une si grande maturité de jugement & formée à tous égards comme une fille de vingt ans, Sophie à quinze ne sera point traitée en enfant par ses parens. A peine appercevront-ils en elle la premiere inquiétude de la jeunesse, qu'avant le progrès ils se hâteront d'y pourvoir ; ils lui tiendront des discours tendres & sensés. Les discours tendres & sensés sont de son âge & de son caractere. Si ce caractere est tel que je l'imagine, pourquoi son pere ne lui parleroit-il pas à-peu-près ainsi :

LIBRARY ... THE ... BAY ... BRANCH ... ROYAL ASIATIC SOCIETY



J. M. Moreau, inv. et del. J. B. Simonet. Sculp. 1778.

l'Amant de lui-mesme.

« Sophie, vous voilà grande fille, & ce n'est pas pour » l'être toujours qu'on le devient. Nous voulons que vous » soyez heureuse; c'est pour nous que nous le voulons, parce » que notre bonheur dépend du vôtre. Le bonheur d'une » honnête fille est de faire celui d'un honnête homme; il » faut donc penser à vous marier; il y faut penser de bonne » heure, car du mariage dépend le sort de la vie, & l'on » n'a jamais trop de tems pour y penser.

» Rien n'est plus difficile que le choix d'un bon mari, si » ce n'est peut-être celui d'une bonne femme. Sophie, vous » serez cette femme rare, vous serez la gloire de notre vie » & le bonheur de nos vieux jours: mais de quelque mé- » rite que vous soyez pourvue, la terre ne manque pas » d'hommes qui en ont encore plus que vous. Il n'y en a » pas un qui ne dût s'honorer de vous obtenir, il y en a » beaucoup qui vous honoreroient davantage. Dans ce nom- » bre, il s'agit d'en trouver un qui vous convienne, de le » connoître & de vous faire connoître à lui.

» Le plus grand bonheur du mariage dépend de tant de » convenances, que c'est une folie de les vouloir toutes ras- » sembler. Il faut d'abord s'assurer des plus importantes; » quand les autres s'y trouvent, on s'en prévaut; quand » elles manquent, on s'en passe. Le bonheur parfait n'est » pas sur la terre; mais le plus grand des malheurs & celui » qu'on peut toujours éviter, est d'être malheureux par sa » faute.

» Il y a des convenances naturelles, il y en a d'institu- » tion, il y en a qui ne tiennent qu'à l'opinion seule. Les

» parens sont juges des deux dernieres especes, les enfans » seuls le sont de la premiere. Dans les mariages qui se font » par l'autorité des peres, on se regle uniquement sur les » convenances d'institution & d'opinion; ce ne sont pas les » personnes qu'on marie, ce sont les conditions & les biens; » mais tout cela peut changer, les personnes seules restent » toujours, elles se portent par-tout avec elles; en dépit de » la fortune, ce n'est que par les rapports personnels qu'un » mariage peut être heureux ou malheureux.

» Votre mere étoit de condition, j'étois riche; voilà les » seules considérations qui porterent nos parens à nous unir. » J'ai perdu mes biens, elle a perdu son nom; oubliée de » sa famille, que lui sert aujourd'hui d'être née Demoi- » selle? Dans nos désastres, l'union de nos cœurs nous a » consolés de tout; la conformité de nos goûts nous a fait » choisir cette retraite; nous y vivons heureux dans la pau- » vreté, nous nous tenons lieu de tout l'un à l'autre: Sophie » est notre trésor commun; nous bénissons le Ciel de nous » avoir donné celui-là, & de nous avoir ôté tout le reste. » Voyez, mon enfant, où nous a conduit la Providence; » les convenances qui nous firent marier sont évanouies; » nous ne sommes heureux que par celles que l'on compta » pour rien.

» C'est aux époux à s'assortir. Le penchant mutuel doit » être leur premier lien: leurs yeux, leurs cœurs doivent » être leurs premiers guides; car comme leur premier de- » voir, étant unis, est de s'aimer, & qu'aimer ou n'aimer » pas ne dépend point de nous-mêmes, ce devoir en em-

» porte nécessairement un autre, qui est de commencer par
» s'aimer avant de s'unir. C'est-là le droit de la nature, que
» rien ne peut abroger : ceux qui l'ont gênée par tant de
» loix civiles, ont eu plus d'égard à l'ordre apparent qu'au
» bonheur du mariage & aux mœurs des Citoyens. Vous
» voyez, ma Sophie, que nous ne vous prêchons pas une
» morale difficile. Elle ne tend qu'à vous rendre maîtresse
» de vous-même, & à nous en rapporter à vous sur le choix
» de votre époux.

» Après vous avoir dit nos raisons pour vous laisser une
» entiere liberté, il est juste de vous parler aussi des vôtres
» pour en user avec sagesse. Ma fille, vous êtes bonne &
» raisonnable, vous avez de la droiture & de la piété, vous
» avez les talens qui conviennent à d'honnêtes femmes, &
» vous n'êtes pas dépourvue d'agrémens ; mais vous êtes
» pauvre ; vous avez les biens les plus estimables, & vous
» manquez de ceux qu'on estime le plus. N'aspirez donc
» qu'à ce que vous pouvez obtenir, & réglez votre ambition,
» non sur vos jugemens ni sur les nôtres, mais sur l'opi-
» nion des hommes. S'il n'étoit question que d'une égalité
» de mérite, j'ignore à quoi je devrois borner vos espéran-
» ces : mais ne les élevez point au-dessus de votre fortune,
» & n'oubliez pas qu'elle est au plus bas rang. Bien qu'un
» homme digne de vous ne compte pas cette inégalité pour
» un obstacle, vous devez faire alors ce qu'il ne fera pas :
» Sophie doit imiter sa mere, & n'entrer que dans une fa-
» mille qui s'honore d'elle. Vous n'avez point vu notre
» opulence, vous êtes née durant notre pauvreté ; vous

» nous la rendez douce & vous la partagez ſans peine!
» Croyez-moi, Sophie, ne cherchez point des biens
» dont nous béniſſons le Ciel de nous avoir délivrés;
» nous n'avons goûté le bonheur qu'après avoir perdu la
» richeſſe.

» Vous êtes trop aimable pour ne plaire à perſonne, &
» votre miſere n'eſt pas telle qu'un honnête homme ſe trouve
» embarraſſé de vous. Vous ſerez recherchée, & vous pour-
» rez l'être de gens qui ne vous vaudront pas. S'ils ſe mon-
» troient à vous tels qu'ils ſont, vous les eſtimeriez ce qu'ils
» valent, tout leur faſte ne vous en imposeroit pas long-
» tems; mais quoique vous ayez le jugement bon, & que
» vous vous connoiſſiez en mérite, vous manquez d'expé-
» rience & vous ignorez juſqu'où les hommes peuvent ſe con-
» trefaire. Un fourbe adroit peut étudier vos goûts pour
» vous ſéduire, & feindre auprès de vous des vertus qu'il
» n'aura point. Il vous perdroit, Sophie, avant que vous
» vous en fuſſiez apperçue, & vous ne connoîtriez votre
» erreur que pour la pleurer. Le plus dangereux de tous les
» piéges, & le ſeul que la raiſon ne peut éviter, eſt celui
» des ſens; ſi jamais vous avez le malheur d'y tomber,
» vous ne verrez plus qu'illuſions & chimeres, vos yeux ſe
» faſcineront, votre jugement ſe troublera, votre volonté
» ſera corrompue, votre erreur même vous ſera chere, &
» quand vous ſeriez en état de la connoître, vous n'en
» voudriez pas revenir. Ma fille, c'eſt à la raiſon de Sophie
» que je vous livre; je ne vous livre point au penchant de
» ſon cœur. Tant que vous ſerez de ſang-froid, reſtez votre

» propre

» propre juge ; mais sitôt que vous aimerez, rendez à votre » mere le soin de vous.

» Je vous propose un accord qui vous marque notre es» time & rétablisse entre nous l'ordre naturel. Les parens » choisissent l'époux de leur fille & ne la consultent que pour » la forme ; tel est l'usage. Nous ferons entre nous tout le » contraire ; vous choisirez & nous serons consultés. Usez de » votre droit, Sophie ; usez-en librement & sagement. » L'époux qui vous convient doit être de votre choix & » non pas du nôtre ; mais c'est à nous de juger si vous ne » vous trompez pas sur les convenances, & si sans le savoir » vous ne faites point autre chose que ce que vous voulez. » La naissance, les biens, le rang, l'opinion n'entreront » pour rien dans nos raisons. Prenez un honnête homme » dont la personne vous plaise & dont le caractere vous con» vienne, quel qu'il soit d'ailleurs, nous l'acceptons pour » notre gendre. Son bien sera toujours assez grand, s'il a » des bras, des mœurs, & qu'il aime sa famille. Son rang » sera toujours assez illustre, s'il l'ennoblit par la vertu. » Quand toute la terre nous blâmeroit, qu'importe ? nous » ne cherchons pas l'approbation publique ; il nous suffit de » votre bonheur ».

Lecteurs, j'ignore quel effet feroit un pareil discours sur les filles élevées à votre maniere. Quant à Sophie, elle pourra n'y pas répondre par des paroles. La honte & l'attendrissement ne la laisseroient pas aisément s'exprimer ; mais je suis bien sûr qu'il restera gravé dans son cœur le reste de sa vie, & que si l'on peut compter sur quelque résolution hu-

maine, c'eſt ſur celle qu'il lui fera faire d'être digne de l'eſtime de ſes parens.

Mettons la choſe au pis, & donnons-lui un tempérament ardent qui lui rende pénible une longue attente. Je dis que ſon jugement, ſes connoiſſances, ſon goût, ſa délicateſſe, & ſur-tout les ſentimens dont ſon cœur a été nourri dans ſon enfance, oppoſeront à l'impétuoſité des ſens un contre-poids qui lui ſuffira pour les vaincre, ou du moins pour leur réſiſter long-tems. Elle mourroit plutôt martyre de ſon état, que d'affliger ſes parens, d'épouſer un homme ſans mérite, & de s'expoſer aux malheurs d'un mariage mal aſſorti. La liberté même qu'elle a reçue ne fait que lui donner une nouvelle élévation d'ame, & la rendre plus difficile ſur le choix de ſon maître. Avec le tempérament d'une Italienne & la ſenſibilité d'une Angloiſe, elle a pour contenir ſon cœur & ſes ſens la fierté d'une Eſpagnole, qui, même en cherchant un amant, ne trouve pas aiſément celui qu'elle eſtime digne d'elle.

Il n'appartient pas à tout le monde de ſentir quel reſſort l'amour des choſes honnêtes peut donner à l'ame, & quelle force on peut trouver en ſoi quand on veut être ſincerement vertueux. Il y a des gens à qui tout ce qui eſt grand paroît chimérique, & qui dans leur baſſe & vile raiſon, ne connoîtront jamais ce que peut ſur les paſſions humaines la folie même de la vertu. Il ne faut parler à ces gens là que par des exemples: tant pis pour eux s'ils s'obſtinent à les nier. Si je leur diſois que Sophie n'eſt point un être imaginaire, que ſon nom ſeul eſt de mon invention, que ſon éducation,

ſes mœurs, ſon caractere, ſa figure même ont réellement exiſté, & que ſa mémoire coûte encore des larmes à toute une honnête famille, ſans doute ils n'en croiroient rien : mais enfin, que riſquerai-je d'achever ſans détour l'hiſtoire d'une fille ſi ſemblable à Sophie, que cette hiſtoire pourroit être la ſienne ſans qu'on dût en être ſurpris. Qu'on la croie véritable ou non ; peu importe ; j'aurai, ſi l'on veut, raconté des fictions, mais j'aurai toujours expliqué ma méthode, j'irai toujours à mes fins.

La jeune perſonne, avec le tempérament dont je viens de charger Sophie, avoit d'ailleurs avec elle toutes les conformités qui pouvoient lui en faire mériter le nom, & je le lui laiſſe. Après l'entretien que j'ai rapporté, ſon pere & ſa mere jugeant que les partis ne viendroient pas s'offrir dans le hameau qu'ils habitoient, l'envoyerent paſſer un hiver à la ville, chez une tante qu'on inſtruiſit en ſecret du ſujet de ce voyage. Car la fiere Sophie portoit au fond de ſon cœur le noble orgueil de ſavoir triompher d'elle, & quelque beſoin qu'elle eût d'un mari, elle fût morte fille plutôt que de ſe réſoudre à l'aller chercher.

Pour répondre aux vues de ſes parens, ſa tante la préſenta dans les maiſons, la mena dans les ſociétés, dans les fêtes ; lui fit voir le monde ou plutôt l'y fit voir, car Sophie ſe ſoucioit peu de tout ce fracas. On remarqua pourtant qu'elle ne fuyoit pas les jeunes gens d'une figure agréable qui paroiſſoient décens & modeſtes. Elle avoit dans ſa réſerve même un certain art de les attirer, qui reſſembloit aſſez à de la coquetterie : mais après s'être entretenue avec eux deux ou

trois fois elle s'en rebutoit. Bientôt à cet air d'autorité qui semble accepter les hommages, elle substituoit un maintien plus humble & une politesse plus repoussante. Toujours attentive sur elle-même, elle ne leur laissoit plus l'occasion de lui rendre le moindre service : c'étoit dire assez qu'elle ne vouloit pas être leur maîtresse.

Jamais les cœurs sensibles n'aimerent les plaisirs bruyans, vain & stérile bonheur des gens qui ne sentent rien, & qui croient qu'étourdir la vie c'est en jouir. Sophie ne trouvant point ce qu'elle cherchoit, & désespérant de le trouver ainsi, s'ennuya de la ville. Elle aimoit tendrement ses parens, rien ne la dédommageoit d'eux, rien n'étoit propre à les lui faire oublier; elle retourna les joindre long-tems avant le terme fixé pour son retour.

A peine eût-elle repris ses fonctions dans la maison paternelle, qu'on vit qu'en gardant la même conduite elle avoit changé d'humeur. Elle avoit des distractions, de l'impatience, elle étoit triste & rêveuse, elle se cachoit pour pleurer. On crut d'abord qu'elle aimoit & qu'elle en avoit honte : on lui en parla, elle s'en défendit. Elle protesta n'avoir vu personne qui pût toucher son cœur, & Sophie ne mentoit point.

Cependant sa langueur augmentoit sans cesse, & sa santé commençoit à s'altérer. Sa mere inquiete de ce changement résolut enfin d'en savoir la cause. Elle la prit en particulier & mit en œuvre auprès d'elle, ce langage insinuant & ces caresses invincibles que la seule tendresse maternelle sait employer. Ma fille, toi que j'ai portée dans mes entrailles &

que je porte inceſſamment dans mon cœur, verſe les ſecrets du tien dans le ſein de ta mere. Quels ſont donc ces ſecrets qu'une mere ne peut ſçavoir? Qui eſt-ce qui plaint tes peines? Qui eſt-ce qui les partage? Qui eſt-ce qui veut les ſoulager, ſi ce n'eſt ton pere & moi? Ah! mon enfant, veux-tu que je meure de ta douleur ſans la connoître?

Loin de cacher ſes chagrins à ſa mere, la jeune fille ne demandoit pas mieux que de l'avoir pour conſolatrice & pour confidente. Mais la honte l'empêchoit de parler, & ſa modeſtie ne trouvoit point de langage pour décrire un état ſi peu digne d'elle, que l'émotion qui troubloit ſes ſens malgré qu'elle en eût. Enfin, ſa honte même ſervant d'indice à la mere, elle lui arracha ces humilians aveux. Loin de l'affliger par d'injuſtes réprimandes, elle la conſola, la plaignit, pleura ſur elle; elle étoit trop ſage pour lui faire un crime d'un mal que ſa vertu ſeule rendoit ſi cruel. Mais pourquoi ſupporter ſans néceſſité un mal dont le remede étoit ſi facile & ſi *légitime*? Que n'uſoit-elle de la liberté qu'on lui avoit donnée? Que n'acceptoit-elle un mari, que ne le choiſiſſoit-elle? Ne ſavoit-elle pas que ſon ſort dépendoit d'elle ſeule, & que, quel que fût ſon choix, il ſeroit confirmé, puiſqu'elle n'en pouvoit faire un qui ne fût honnête? On l'avoit envoyée à la ville, elle n'y avoit point voulu reſter; pluſieurs partis s'étoient préſentés, elle les avoit tous rebutés. Qu'attendoit-elle donc? Que vouloit-elle? Quelle inexplicable contradiction!

La réponſe étoit ſimple. S'il ne s'agiſſoit que d'un ſecours pour la jeuneſſe, le choix ſeroit bientôt fait: mais un maître

pour toute la vie n'est pas si facile à choisir ; & puisqu'on ne peut séparer ces deux choix, il faut bien attendre, & souvent perdre sa jeunesse, avant de trouver l'homme avec qui l'on veut passer ses jours. Tel étoit le cas de Sophie : elle avoit besoin d'un amant, mais cet amant devoit être un mari ; & pour le cœur qu'il faloit au sien, l'un étoit presque aussi difficile à trouver que l'autre. Tous ces jeunes gens si brillans n'avoient avec elle que la convenance de l'âge, les autres leur manquoient toujours ; leur esprit superficiel, leur vanité, leur jargon, leurs mœurs sans regle, leurs frivoles imitations la dégoûtoient d'eux. Elle cherchoit un homme & ne trouvoit que des singes ; elle cherchoit une ame & n'en trouvoit point.

Que je suis malheureuse, disoit-elle à sa mere ! J'ai besoin d'aimer & ne vois rien qui me plaise. Mon cœur repousse tous ceux qu'attirent mes sens. Je n'en vois pas un qui n'excite mes desirs, & pas un qui ne les reprime ; un goût sans estime ne peut durer. Ah ! ce n'est pas-là l'homme qu'il faut à votre Sophie ! son charmant modele est empreint trop avant dans son ame. Elle ne peut aimer que lui, elle ne peut rendre heureux que lui, elle ne peut être heureuse qu'avec lui seul. Elle aime mieux se consumer & combattre sans cesse, elle aime mieux mourir malheureuse & libre, que désespérée auprès d'un homme qu'elle n'aimeroit pas & qu'elle rendroit malheureux lui-même ; il vaut mieux n'être plus, que de n'être que pour souffrir.

Frappée de ces singularités, sa mere les trouva trop bizarres pour n'y pas soupçonner quelque mystere. Sophie

n'étoit ni précieuſe, ni ridicule. Comment cette délicateſſe outrée avoit-elle pu lui convenir, à elle à qui l'on n'avoit rien tant appris dès ſon enfance qu'à s'accommoder des gens avec qui elle avoit à vivre, & à faire de nécéſſité vertu? Ce modele de l'homme aimable, duquel elle étoit ſi enchantée, & qui revenoit ſi ſouvent dans tous ſes entretiens, fit conjecturer à ſa mere que ce caprice avoit quelque autre fondement qu'elle ignoroit encore, & que Sophie n'avoit pas tout dit. L'infortunée, ſurchargée de ſa peine ſecrete, ne cherchoit qu'à s'épancher. Sa mere la preſſe; elle héſite, elle ſe rend enfin, & ſortant ſans rien dire, elle rentre un moment après un livre à la main. Plaignez votre malheureuſe fille, ſa triſteſſe eſt ſans remede, ſes pleurs ne peuvent tarir. Vous en voulez ſavoir la cauſe: eh bien! la voilà, dit-elle en jettant le livre ſur la table. La mere prend le livre & l'ouvre: c'étoit les aventures de Télémaque. Elle ne comprend rien d'abord à cette énigme: à force de queſtions & de réponſes obſcures, elle voit enfin avec une ſurpriſe facile à concevoir, que ſa fille eſt la rivale d'Eucharis.

Sophie aimoit Télémaque, & l'aimoit avec une paſſion dont rien ne put la guérir. Sitôt que ſon pere & ſa mere connurent ſa manie, ils en rirent & crurent la ramener par la raiſon. Ils ſe tromperent: la raiſon n'étoit pas toute de leur côté; Sophie avoit auſſi la ſienne & ſavoit la faire valoir. Combien de fois elle les réduiſit au ſilence en ſe ſervant contre eux de leurs propres raiſonnemens, en leur montrant qu'ils avoient fait tout le mal eux-mêmes, qu'ils ne l'avoient point formée pour un homme de ſon ſiecle, qu'il faudroit

néceffairement qu'elle adoptât les manieres de penfer de fon mari ou qu'elle lui donnât les fiennes; qu'ils lui avoient rendu le premier moyen impoffible par la maniere dont ils l'avoient élevée, & que l'autre étoit précifément ce qu'elle cherchoit. Donnez-moi, difoit-elle, un homme imbu de mes maximes, ou que j'y puiffe amener, & je l'époufe; mais jufques-là pourquoi me grondez-vous? Plaignez-moi. Je fuis malheureufe & non pas folle. Le cœur dépend-il de la volonté? Mon pere ne l'a-t-il pas dit lui-même? Eft-ce ma faute fi j'aime ce qui n'eft pas? Je ne fuis point vifionnaire; je ne veux point un Prince, je ne cherche point Télémaque, je fais qu'il n'eft qu'une fiction: je cherche quelqu'un qui lui reffemble; & pourquoi ce quelqu'un ne peut-il exifter, puifque j'exifte, moi qui me fens un cœur fi femblable au fien? Non, ne déshonorons pas ainfi l'humanité; ne penfons pas qu'un homme aimable & vertueux ne foit qu'une chimere. Il exifte, il vit, il me cherche peut-être; il cherche une ame qui le fache aimer. Mais qu'eft-il? Où eft-il? Je l'ignore; il n'eft aucun de ceux que j'ai vus; fans doute il n'eft aucun de ceux que je verrai. O ma mere! pourquoi m'avez-vous rendu la vertu trop aimable? Si je ne puis aimer qu'elle, le tort en eft moins à moi qu'à vous.

Amenerai-je ce trifte récit jufqu'à fa cataftrophe? Dirai-je les longs débats qui la précéderent? Repréfenterai-je une mere impatientée changeant en rigueurs fes premieres careffes? Montrerai-je un pere irrité oubliant fes premiers engagemens, & traitant comme une folle la plus vertueufe des filles? Peindrai-je enfin l'infortunée, encore plus attachée à

fa

sa chimere par la persécution qu'elle lui fait souffrir, marchant à pas lents vers la mort, & descendant dans la tombe au moment qu'on croit l'entraîner à l'autel ? Non, j'écarte ces objets funestes. Je n'ai pas besoin d'aller si loin pour montrer par un exemple assez frappant, ce me semble, que malgré les préjugés qui naissent des mœurs du siecle, l'enthousiasme de l'honnête & du beau n'est pas plus étranger aux femmes qu'aux hommes, & qu'il n'y a rien que, sous la direction de la nature, on ne puisse obtenir d'elles comme de nous.

On m'arrête ici pour me demander si c'est la nature qui nous prescrit de prendre tant de peines pour réprimer des desirs immodérés ? Je réponds que non, mais qu'aussi ce n'est point la nature qui nous donne tant de desirs immodérés. Or tout ce qui n'est pas d'elle est contre elle; j'ai prouvé cela mille fois.

Rendons à notre Emile sa Sophie; ressuscitons cette aimable fille pour lui donner une imagination moins vive & un destin plus heureux. Je voulois peindre une femme ordinaire, & à force de lui élever l'ame j'ai troublé sa raison; je me suis égaré moi-même. Revenons sur nos pas. Sophie n'a qu'un bon naturel dans une ame commune; tout ce qu'elle a de plus que les autres, est l'effet de son éducation.

JE me suis proposé dans ce Livre de dire tout ce qui se pouvoit faire, laissant à chacun le choix de ce qui est à sa portée dans ce que je puis avoir dit de bien. J'avois pensé dès le commencement à former de loin la compagne d'Emile, & à les élever l'un pour l'autre & l'un avec l'autre. Mais en

y réfléchissant, j'ai trouvé que tous ces arrangemens trop prématurés étoient mal-entendus, & qu'il étoit absurde de destiner deux enfans à s'unir, avant de pouvoir connoître si cette union étoit dans l'ordre de la Nature, & s'ils auroient entre eux les rapports convenables pour la former. Il ne faut pas confondre ce qui est naturel à l'état sauvage & ce qui est naturel à l'état civil. Dans le premier état toutes les femmes conviennent à tous les hommes, parce que les uns & les autres n'ont encore que la forme primitive & commune; dans le second, chaque caractere étant développé par les institutions sociales, & chaque esprit ayant reçu sa forme propre & déterminée, non de l'éducation seule, mais du concours bien ou mal ordonné du naturel & de l'éducation, on ne peut plus les assortir qu'en les présentant l'un à l'autre pour voir s'ils se conviennent à tous égards, ou pour préférer au moins le choix qui donne le plus de ces convenances.

Le mal est qu'en développant les caracteres, l'état social distingue les rangs, & que l'un de ces deux ordres n'étant point semblable à l'autre, plus on distingue les conditions, plus on confond les caracteres. De-là les mariages mal-assortis & tous les désordres qui en dérivent; d'où l'on voit, par une conséquence évidente, que plus on s'éloigne de l'égalité, plus les sentimens naturels s'alterent; plus l'intervalle des grands aux petits s'accroît, plus le lien conjugal se relâche; plus il y a de riches & de pauvres, moins il y a de peres & de maris. Le maître ni l'esclave n'ont plus de famille, chacun des deux ne voit que son état.

Voulez-vous prévenir les abus & faire d'heureux mariages,

étouffez les préjugés, oubliez les institutions humaines, & consultez la Nature. N'unissez pas des gens qui ne se conviennent que dans une condition donnée, & qui ne se conviendront plus, cette condition venant à changer; mais des gens qui se conviendront dans quelque situation qu'ils se trouvent, dans quelque pays qu'ils habitent, dans quelque rang qu'ils puissent tomber. Je ne dis pas que les rapports conventionnels soient indifférens dans le mariage, mais je dis que l'influence des rapports naturels l'emporte tellement sur la leur, que c'est elle seule qui décide du sort de la vie, & qu'il y a telle convenance de goûts, d'humeurs, de sentimens, de caracteres qui devroit engager un pere sage, fût-il Prince, fût-il Monarque, à donner sans balancer à son fils la fille avec laquelle il auroit toutes ces convenances, fût-elle née dans une famille déshonnête, fût-elle la fille du Bourreau. Oui, je soutiens que, tous les malheurs imaginables dussent-ils tomber sur deux époux bien unis, ils jouiront d'un plus vrai bonheur à pleurer ensemble, qu'ils n'en auroient dans toutes les fortunes de la terre empoisonnées par la désunion des cœurs.

Au lieu donc de destiner dès l'enfance une épouse à mon Emile, j'ai attendu de connoître celle qui lui convient. Ce n'est point moi qui fais cette destination, c'est la Nature; mon affaire est de trouver le choix qu'elle a fait. Mon affaire, je dis la mienne & non celle du pere; car en me confiant son fils il me cede sa place, il substitue mon droit au sien; c'est moi qui suis le vrai pere d'Emile, c'est moi qui l'ai fait homme. J'aurois refusé de l'élever si je n'avois

pas été le maître de le marier à son choix, c'est-à-dire au mien. Il n'y a que le plaisir de faire un heureux, qui puisse payer ce qu'il en coûte pour mettre un homme en état de le devenir.

Mais ne croyez pas, non plus, que j'aye attendu pour trouver l'épouse d'Emile, que je le misse en devoir de la chercher. Cette feinte recherche n'est qu'un prétexte pour lui faire connoître les femmes, afin qu'il sente le prix de celle qui lui convient. Dès long-tems Sophie est trouvée; peut-être Emile l'a-t-il déjà vue; mais il ne la reconnoîtra que quand il en sera tems.

Quoique l'égalité des conditions ne soit pas nécessaire au mariage, quand cette égalité se joint aux autres convenances, elle leur donne un nouveau prix; elle n'entre en balance avec aucune, mais la fait pencher quand tout est égal.

Un homme, à moins qu'il ne soit Monarque, ne peut pas chercher une femme dans tous les états; car les préjugés qu'il n'aura pas, il les trouvera dans les autres, & telle fille lui conviendroit peut-être qu'il ne l'obtiendroit pas pour cela. Il y a donc des maximes de prudence qui doivent borner les recherches d'un pere judicieux. Il ne doit point vouloir donner à son Eleve un établissement au-dessus de son rang, car cela ne dépend pas de lui. Quand il le pourroit, il ne devroit pas le vouloir encore; car qu'importe le rang au jeune homme, du moins au mien? Et cependant, en montant, il s'expose à mille maux réels qu'il sentira toute sa vie. Je dis même qu'il ne doit pas vouloir compenser des

biens de différentes natures, comme la nobleſſe & l'argent, parce que chacun des deux ajoute moins de prix à l'autre qu'il n'en reçoit d'altération; que de plus on ne s'accorde jamais ſur l'eſtimation commune; qu'enfin la préférence que chacun donne à ſa miſe prépare la diſcorde entre deux familles, & ſouvent entre deux époux.

Il eſt encore fort différent pour l'ordre du mariage, que l'homme s'allie au-deſſus ou au-deſſous de lui. Le premier cas eſt tout-à-fait contraire à la raiſon, le ſecond y eſt plus conforme : comme la famille ne tient à la ſociété que par ſon chef, c'eſt l'état de ce chef qui regle celui de la famille entiere. Quand il s'allie dans un rang plus bas, il ne deſcend point, il éleve ſon épouſe; au contraire, en prenant une femme au-deſſus de lui, il s'abaiſſe ſans s'élever: ainſi, dans le premier cas il y a du bien ſans mal, & dans le ſecond du mal ſans bien. De plus, il eſt dans l'ordre de la Nature que la femme obéiſſe à l'homme. Quand donc il la prend dans un rang inférieur, l'ordre naturel & l'ordre civil s'accordent, & tout va bien. C'eſt le contraire quand, s'alliant au-deſſus de lui, l'homme ſe met dans l'alternative de bleſſer ſon droit ou ſa reconnoiſſance, & d'être ingrat ou mépriſé. Alors la femme, prétendant à l'autorité, ſe rend le tyran de ſon chef; & le maître devenu l'eſclave ſe trouve la plus ridicule & la plus miſérable des créatures. Tels ſont ces malheureux favoris que les Rois de l'Aſie honorent & tourmentent de leur alliance, & qui, dit-on, pour coucher avec leurs femmes, n'oſent entrer dans le lit que par le pied.

Je m'attends que beaucoup de Lecteurs, se souvenant que je donne à la femme un talent naturel pour gouverner l'homme, m'accuseront ici de contradiction ; ils se tromperont pourtant. Il y a bien de la différence entre s'arroger le droit de commander, & gouverner celui qui commande. L'empire de la femme est un empire de douceur, d'adresse & de complaisance ; ses ordres sont des caresses, ses menaces sont des pleurs. Elle doit régner dans la maison comme un Ministre dans l'Etat, en se faisant commander ce qu'elle veut faire. En ce sens, il est constant que les meilleurs ménages sont ceux où la femme a le plus d'autorité. Mais quand elle méconnoît la voix du chef, qu'elle veut usurper ses droits & commander elle-même, il ne résulte jamais de ce désordre que misere, scandale & déshonneur.

Reste le choix entre ses égales & ses inférieures, & je crois qu'il y a encore quelque restriction à faire pour ces dernieres ; car il est difficile de trouver dans la lie du peuple une épouse capable de faire le bonheur d'un honnête homme : non qu'on soit plus vicieux dans les derniers rangs que dans les premiers, mais parce qu'on y a peu d'idée de ce qui est beau & honnête, & que l'injustice des autres états fait voir à celui-ci la justice dans ses vices mêmes.

Naturellement l'homme ne pense gueres. Penser est un art qu'il apprend comme tous les autres & même plus difficilement. Je ne connois pour les deux sexes que deux classes réellement distinguées ; l'une des gens qui pensent, l'autre des gens qui ne pensent point, & cette différence vient pres-

que uniquement de l'éducation. Un homme de la premiere de ces deux classes ne doit point s'allier dans l'autre; car le plus grand charme de la société manque à la sienne, lorsqu'ayant une femme il est réduit à penser seul. Les gens qui passent exactement la vie entiere à travailler pour vivre, n'ont d'autre idée que celle de leur travail ou de leur intérêt, & tout leur esprit semble être au bout de leurs bras. Cette ignorance ne nuit ni à la probité ni aux mœurs; souvent même elle y sert; souvent on compose avec ses devoirs à force d'y réfléchir, & l'on finit par mettre un jargon à la place des choses. La conscience est le plus éclairé des Philosophes: on n'a pas besoin de savoir les offices de Ciceron pour être homme de bien; & la femme du monde la plus honnête sait peut-être le moins ce que c'est qu'honnêteté. Mais il n'en est pas moins vrai qu'un esprit cultivé rend seul le commerce agréable, & c'est une triste chose pour un pere de famille qui se plaît dans sa maison, d'être forcé de s'y renfermer en lui-même, & de ne pouvoir s'y faire entendre à personne.

D'ailleurs, comment une femme qui n'a nulle habitude de réfléchir élevera-t-elle ses enfans? Comment discernera-t-elle ce qui leur convient? Comment les disposera-t-elle aux vertus qu'elle ne connoît pas, au mérite dont elle n'a nulle idée? Elle ne saura que les flatter ou les menacer, les rendre insolens ou craintifs; elle en fera des singes maniérés ou d'étourdis polissons, jamais de bons esprits ni des enfans aimables.

Il ne convient donc pas à un homme qui a de l'éducation,

de prendre une femme qui n'en ait point, ni par conséquent dans un rang où l'on ne sauroit en avoir. Mais j'aimerois encore cent fois mieux une fille simple & grossiérement élevée, qu'une fille savante & bel-esprit qui viendroit établir dans ma maison un tribunal de littérature dont elle se feroit la présidente. Une femme bel-esprit est le fléau de son mari, de ses enfans, de ses amis, de ses valets, de tout le monde. De la sublime élévation de son beau génie, elle dédaigne tous ses devoirs de femme, & commence toujours par se faire homme à la maniere de Mademoiselle de l'Enclos. Au-dehors elle est toujours ridicule & très-justement critiquée, parce qu'on ne peut manquer de l'être aussi-tôt qu'on sort de son état, & qu'on n'est point fait pour celui qu'on veut prendre. Toutes ces femmes à grands talens n'en imposent jamais qu'aux sots. On sait toujours quel est l'artiste ou l'ami qui tient la plume ou le pinceau quand elles travaillent. On sait quel est le discret homme de lettres qui leur dicte en secret leurs oracles. Toute cette charlatanerie est indigne d'une honnête femme. Quand elle auroit de vrais talens, sa prétention les aviliroit. Sa dignité est d'être ignorée : sa gloire est dans l'estime de son mari; ses plaisirs sont dans le bonheur de sa famille. Lecteur, je m'en rapporte à vous-même: soyez de bonne foi. Lequel vous donne meilleure opinion d'une femme en entrant dans sa chambre, lequel vous la fait aborder avec plus de respect, de la voir occupée des travaux de son sexe, des soins de son ménage, environnée des hardes de ses enfans, ou de la trouver écrivant des vers sur sa toilette, entourée de brochures de toutes les sortes, & de

petits

petits billets peints de toutes les couleurs? Toute fille lettrée restera fille toute sa vie, quand il n'y aura que des hommes sensés sur la terre :

Quæris cur nolim te ducere, Galla? diserta es.

Après ces considérations vient celle de la figure; c'est la premiere qui frappe & la derniere qu'on doit faire, mais encore ne la faut-il pas compter pour rien. La grande beauté me paroît plutôt à fuir qu'à rechercher dans le mariage. La beauté s'use promptement par la possession; au bout de six semaines elle n'est plus rien pour le possesseur, mais ses dangers durent autant qu'elle. A moins qu'une belle femme ne soit un ange, son mari est le plus malheureux des hommes; & quand elle seroit un ange, comment empêchera-t-elle qu'il ne soit sans cesse entouré d'ennemis? Si l'extrême laideur n'étoit pas dégoûtante, je la préférerois à l'extrême beauté; car en peu de tems l'une & l'autre étant nulle pour le mari, la beauté devient un inconvénient & la laideur un avantage : mais la laideur qui produit le dégoût est le plus grand des malheurs; ce sentiment, loin de s'effacer, augmente sans cesse & se tourne en haine. C'est un enfer qu'un pareil mariage; il vaudroit mieux être morts qu'unis ainsi.

Desirez en tout la médiocrité, sans en excepter la beauté même. Une figure agréable & prévenante, qui n'inspire pas l'amour, mais la bienveillance, est ce qu'on doit préférer; elle est sans préjudice pour le mari, & l'avantage en tourne au profit commun. Les graces ne s'usent pas comme la beauté; elles ont de la vie, elles se renouvellent sans cesse;

& au bout de trente ans de mariage, une honnête femme avec des graces plaît à son mari comme le premier jour.

Telles sont les réflexions qui m'ont déterminé dans le choix de Sophie. Eleve de la Nature, ainsi qu'Emile, elle est faite pour lui plus qu'aucune autre; elle sera la femme de l'homme. Elle est son égale par la naissance & par le mérite, son inférieure par la fortune. Elle n'enchante pas au premier coup-d'œil, mais elle plaît chaque jour davantage. Son plus grand charme n'agit que par degrés, il ne se déploie que dans l'intimité du commerce, & son mari le sentira plus que personne au monde; son éducation n'est ni brillante ni négligée; elle a du goût sans étude, des talens sans art, du jugement sans connoissance. Son esprit ne sait pas, mais il est cultivé pour apprendre; c'est une terre bien préparée qui n'attend que le grain pour rapporter. Elle n'a jamais lu de livre que Barrême, & Télémaque qui lui tomba par hazard dans les mains; mais une fille capable de se passionner pour Télémaque a-t-elle un cœur sans sentiment & un esprit sans délicatesse? O l'aimable ignorante! Heureux celui qu'on destine à l'instruire. Elle ne sera point le Professeur de son mari, mais son disciple; loin de vouloir l'assujettir à ses goûts, elle prendra les siens. Elle vaudra mieux pour lui que si elle étoit savante: il aura le plaisir de lui tout enseigner. Il est tems, enfin, qu'ils se voient; travaillons à les rapprocher.

Nous partons de Paris tristes & rêveurs. Ce lieu de babil n'est pas notre centre. Emile tourne un œil de dédain vers cette grande ville & dit avec dépit; que de jours perdus

en vaines recherches ! Ah ! ce n'eſt pas là qu'eſt l'épouſe de mon cœur : mon ami, vous le ſaviez bien ; mais mon tems ne vous coûte gueres, & mes maux vous font peu ſouffrir. Je le regarde fixement & lui dis ſans m'émouvoir : Emile, croyez-vous ce que vous dites ? A l'inſtant il me ſaute au cou tout confus, & me ſerre dans ſes bras ſans répondre. C'eſt toujours ſa réponſe quand il a tort.

Nous voici par les champs en vrais Chevaliers errans ; non pas comme eux cherchant les aventures ; nous les fuyons, au contraire, en quittant Paris ; mais imitant aſſez leur allure errante, inégale, tantôt piquant des deux, & tantôt marchant à petits pas. A force de ſuivre ma pratique, on en aura pris enfin l'eſprit ; & je n'imagine aucun Lecteur encore aſſez prévenu par les uſages, pour nous ſuppoſer tous deux endormis dans une bonne chaiſe de poſte bien fermée, marchant ſans rien voir, ſans rien obſerver, rendant nul pour nous l'intervalle du départ à l'arrivée, & dans la viteſſe de notre marche, perdant le tems pour le ménager.

Les hommes diſent que la vie eſt courte, & je vois qu'ils s'efforcent de la rendre telle. Ne ſachant pas l'employer, ils ſe plaignent de la rapidité du tems, & je vois qu'il coule trop lentement à leur gré. Toujours pleins de l'objet auquel ils tendent, ils voient à regret l'intervalle qui les en ſépare : l'un voudroit être à demain, l'autre au mois prochain, l'autre à dix ans de-là ; nul ne veut vivre aujourd'hui ; nul n'eſt content de l'heure préſente, tous la trouvent trop lente à paſſer. Quand ils ſe plaignent que le tems coule trop vîte, ils mentent ; ils paieroient volontiers le pouvoir de l'accé-

lérer. Ils emploieroient volontiers leur fortune à consumer leur vie entiere, & il n'y en a peut-être pas un qui n'eût réduit ses ans à très-peu d'heures, s'il eût été le maître d'en ôter au gré de son ennui celles qui lui étoient à charge, & au gré de son impatience celles qui le séparoient du moment desiré. Tel passe la moitié de sa vie à se rendre de Paris à Versailles, de Versailles à Paris, de la Ville à la campagne, de la campagne à la Ville, & d'un quartier à l'autre, qui seroit fort embarrassé de ses heures s'il n'avoit le secret de les perdre ainsi, & qui s'éloigne exprès de ses affaires pour s'occuper à les aller chercher : il croit gagner le tems qu'il y met de plus, & dont autrement il ne sauroit que faire ; ou bien, au contraire, il court pour courir, & vient en poste sans autre objet que de retourner de même. Mortels, ne cesserez-vous jamais de calomnier la nature ? Pourquoi vous plaindre que la vie est courte, puisqu'elle ne l'est pas encore assez à votre gré ? S'il est un seul d'entre vous qui sache mettre assez de tempérance à ses desirs pour ne jamais souhaiter que le tems s'écoule, celui-là ne l'estimera point trop courte. Vivre & jouir seront pour lui la même chose ; & dût-il mourir jeune, il ne mourra que rassasié de jours.

Quand je n'aurois que cet avantage dans ma méthode, par cela seul il la faudroit préférer à toute autre. Je n'ai point élevé mon Emile pour desirer ni pour attendre, mais pour jouir ; & quand il porte ses desirs au-delà du présent, ce n'est point avec une ardeur assez impétueuse pour être importuné de la lenteur du tems. Il ne jouira pas seulement du plaisir de desirer, mais de celui d'aller à l'objet qu'il desire ;

& ſes paſſions ſont tellement modérées, qu'il eſt toujours plus où il eſt, qu'où il ſera.

Nous ne voyageons donc point en courriers, mais en voyageurs. Nous ne ſongeons pas ſeulement aux deux termes, mais à l'intervalle qui les ſépare. Le voyage même eſt un plaiſir pour nous. Nous ne le faiſons point triſtement aſſis & comme empriſonnés dans une petite cage bien fermée. Nous ne voyageons point dans la molleſſe & dans le repos des femmes. Nous ne nous ôtons ni le grand air, ni la vue des objets qui nous environnent, ni la commodité de les contempler à notre gré quand il nous plaît. Emile n'entra jamais dans une chaiſe de poſte, & ne court gueres en poſte s'il n'eſt preſſé. Mais de quoi jamais Emile peut-il être preſſé ? D'une ſeule choſe, de jouir de la vie. Ajouterai-je, & de faire du bien quand il le peut ? Non, car cela même eſt jouir de la vie.

Je ne conçois qu'une maniere de voyager plus agréable que d'aller à cheval ; c'eſt d'aller à pied. On part à ſon moment, on s'arrête à ſa volonté, on fait tant & ſi peu d'exercice qu'on veut. On obſerve tout le pays ; on ſe détourne à droite, à gauche ; on examine tout ce qui nous flatte ; on s'arrête à tous les points de vue. Apperçois-je une riviere ? je la côtoye ; un bois touffu ? je vais ſous ſon ombre ; une grotte ? je la viſite ; une carriere ? j'examine les minéraux. Par-tout où je me plais, j'y reſte. A l'inſtant que je m'ennuie, je m'en vais. Je ne dépends ni des chevaux ni du poſtillon. Je n'ai pas beſoin de choiſir des chemins tout faits, des routes commodes, je paſſe par-tout où un homme peut

passer; je vois tout ce qu'un homme peut voir, & ne dépendant que de moi-même, je jouis de toute la liberté dont un homme peut jouir. Si le mauvais tems m'arrête & que l'ennui me gagne, alors je prends des chevaux. Si je suis las........ mais Emile ne se lasse gueres; il est robuste; & pourquoi se lasseroit-il? Il n'est point pressé. S'il s'arrête, comment peut-il s'ennuyer? Il porte par-tout de quoi s'amuser. Il entre chez un maître, il travaille; il exerce ses bras pour reposer ses pieds.

Voyager à pied c'est voyager comme Thalès, Platon, Pythagore. J'ai peine à comprendre comment un Philosophe peut se résoudre à voyager autrement, & s'arracher à l'examen des richesses qu'il foule aux pieds, & que la terre prodigue à sa vue. Qui est-ce qui, aimant un peu l'agriculture, ne veut pas connoître les productions particulieres au climat des lieux qu'il traverse, & la maniere de les cultiver? Qui est-ce qui, ayant un peu de goût pour l'histoire naturelle, peut se résoudre à passer un terrein sans l'examiner, un rocher sans l'écorner, des montagnes sans herboriser, des cailloux sans chercher des fossiles? Vos Philosophes de ruelles étudient l'histoire naturelle dans des cabinets; ils ont des colifichets, savent des noms & n'ont aucune idée de la nature. Mais le cabinet d'Emile est plus riche que ceux des Rois; ce cabinet est la terre entiere. Chaque chose y est à sa place: le Naturaliste qui en prend soin a rangé le tout dans un fort bel ordre; d'Aubenton ne feroit pas mieux.

Combien de plaisirs différens on rassemble par cette agréable maniere de voyager! sans compter la santé qui s'affermit,

l'humeur qui s'égaye. J'ai toujours vu ceux qui voyageoient dans de bonnes voitures bien douces, rêveurs, tristes, grondans ou souffrans ; & les piétons toujours gais, légers, & contens de tout. Combien le cœur rit quand on approche du gîte! Combien un repas grossier paroît savoureux! Avec quel plaisir on se repose à table! Quel bon sommeil on fait dans un mauvais lit! Quand on ne veut qu'arriver, on peut courir en chaise de poste; mais quand on veut voyager, il faut aller à pied.

Si, avant que nous ayons fait cinquante lieues de la maniere que j'imagine, Sophie n'est pas oubliée, il faut que je ne sois gueres adroit, ou qu'Emile soit bien peu curieux : car avec tant de connoissances élémentaires, il est difficile qu'il ne soit pas tenté d'en acquérir davantage. On n'est curieux qu'à proportion qu'on est instruit; il sait précisément assez pour vouloir apprendre.

Cependant un objet en attire un autre, & nous avançons toujours. J'ai mis à notre premiere course un terme éloigné : le prétexte en est facile; en sortant de Paris, il faut aller chercher une femme au loin.

Quelque jour, après nous être égarés plus qu'à l'ordinaire dans des vallons, dans des montagnes où l'on n'apperçoit aucun chemin, nous ne savons retrouver le nôtre. Peu nous importe, tous chemins sont bons pourvu qu'on arrive : mais encore faut-il arriver quelque part quand on a faim. Heureusement nous trouvons un paysan qui nous mene dans sa chaumiere; nous mangeons de grand appétit son maigre dîné. En nous voyant si fatigués, si affamés, il nous dit : si le bon

Dieu vous eût conduits de l'autre côté de la colline, vous eussiez été mieux reçus....... vous auriez trouvé une maison de paix..... des gens si charitables.... de si bonnes gens!... Ils n'ont pas meilleur cœur que moi, mais ils sont plus riches, quoiqu'on dise qu'ils l'étoient bien plus autrefois.... ils ne pâtissent pas, Dieu merci; & tout le pays se sent de ce qui leur reste.

A ce mot de bonnes gens, le cœur du bon Emile s'épanouit. Mon ami, dit-il en me regardant, allons à cette maison dont les maîtres sont bénis dans le voisinage : je serois bien aise de les voir; peut-être seront-ils bien aises de nous voir aussi. Je suis sûr qu'ils nous recevront bien : s'ils sont des nôtres, nous serons des leurs.

La maison bien indiquée, on part, on erre dans les bois; une grande pluie nous surprend en chemin, elle nous retarde sans nous arrêter. Enfin l'on se retrouve, & le soir nous arrivons à la maison désignée. Dans le hameau qui l'entoure, cette seule maison, quoique simple, a quelque apparence; nous nous présentons, nous demandons l'hospitalité : l'on nous fait parler au maître, il nous questionne, mais poliment : sans dire le sujet de notre voyage, nous disons celui de notre détour. Il a gardé de son ancienne opulence la facilité de connoître l'état des gens dans leurs manieres : quiconque a vécu dans le grand monde se trompe rarement là-dessus; sur ce passe-port nous sommes admis.

On nous montre un appartement fort petit, mais propre & commode, on y fait du feu, nous y trouvons du linge, des nippes, tout ce qu'il nous faut. Quoi! dit Emile tout surpris,

ſurpris ; on diroit que nous étions attendus. O que le payſan avoit bien raiſon ! quelle attention, quelle bonté, quelle prévoyance ! & pour des inconnus ! je crois être au tems d'Homere. Soyez ſenſible à tout cela, lui dis-je, mais ne vous en étonnez pas ; par-tout où les étrangers ſont rares, ils ſont bien venus ; rien ne rend plus hoſpitalier que de n'avoir pas ſouvent beſoin de l'être : c'eſt l'affluence des hôtes qui détruit l'hoſpitalité. Du tems d'Homere on ne voyageoit gueres, & les voyageurs étoient bien reçus par-tout. Nous ſommes peut-être les ſeuls paſſagers qu'on ait vus ici de toute l'année. N'importe, reprend-il, cela même eſt un éloge, de ſavoir ſe paſſer d'hôtes, & de les recevoir toujours bien.

Séchés & rajuſtés, nous allons rejoindre le maître de la maiſon ; il nous préſente à ſa femme ; elle nous reçoit, non pas ſeulement avec politeſſe, mais avec bonté. L'honneur de ſes coups-d'œil eſt pour Emile. Une mere dans le cas où elle eſt, voit rarement ſans inquiétude, ou du moins ſans curioſité, entrer chez elle un homme de cet âge.

On fait hâter le ſouper pour l'amour de nous. En entrant dans la ſalle à manger nous voyons cinq couverts ; nous nous plaçons, il en reſte un vuide. Une jeune perſonne entre, fait une grande révérence, & s'aſſied modeſtement ſans parler. Emile occupé de ſa faim ou de ſes réponſes, la ſalue, parle & mange. Le principal objet de ſon voyage, eſt auſſi loin de ſa penſée, qu'il ſe croit lui-même encore loin du terme. L'entretien roule ſur l'égarement de nos voyageurs. Monſieur, lui dit le maître de la maiſon, vous me paroiſſez un jeune homme aimable & ſage ; & cela me

fait songer que vous êtes arrivés ici, votre Gouverneur & vous, las & mouillés, comme Télémaque & Mentor dans l'Isle de Calypso. Il est vrai, répond Emile, que nous trouvons ici l'hospitalité de Calypso. Son Mentor ajoute; & les charmes d'Eucharis. Mais Emile connoît l'Odyssée, & n'a point lu Télémaque; il ne sait ce que c'est qu'Eucharis. Pour la jeune personne, je la vois rougir jusqu'aux yeux, les baisser sur son assiette, & n'oser souffler. La mere, qui remarque son embarras, fait signe au pere, & celui-ci change de conversation. En parlant de sa solitude, il s'engage insensiblement dans le récit des événemens qui l'y ont confiné; les malheurs de sa vie, la constance de son épouse, les consolations qu'ils ont trouvées dans leur union, la vie douce & paisible qu'ils menent dans leur retraite, & toujours sans dire un mot de la jeune personne; tout cela forme un récit agréable & touchant, qu'on ne peut entendre sans intérêt. Emile ému, attendri, cesse de manger pour écouter. Enfin, à l'endroit où le plus honnête des hommes s'étend avec plus de plaisir sur l'attachement de la plus digne des femmes, le jeune voyageur hors de lui serre une main du mari qu'il a saisie, & de l'autre prend aussi la main de la femme, sur laquelle il se penche avec transport en l'arrosant de pleurs. La naïve vivacité du jeune homme enchante tout le monde: mais la fille, plus sensible que personne à cette marque de son bon cœur, croit voir Télémaque affecté des malheurs de Philoctete. Elle porte à la dérobée les yeux sur lui pour mieux examiner sa figure; elle n'y trouve rien qui démente la comparaison. Son air

aisé avec la liberté sans arrogance; ses manieres sont vives sans étourderie; sa sensibilité rend son regard plus doux, sa physionomie plus touchante: la jeune personne le voyant pleurer est prête de mêler ses larmes aux siennes. Dans un si beau prétexte, une honte secrete la retient: elle se reproche déjà les pleurs prêts à s'échapper de ses yeux, comme s'il étoit mal d'en verser pour sa famille.

La mere, qui dès le commencement du soupé n'a cessé de veiller sur elle, voit sa contrainte, & l'en délivre en l'envoyant faire une commission. Une minute après la jeune fille rentre, mais si mal remise que son désordre est visible à tous les yeux. La mere lui dit avec douceur; Sophie, remettez-vous; ne cesserez-vous point de pleurer les malheurs de vos parens? Vous qui les en consolez, n'y soyez pas plus sensible qu'eux-mêmes.

A ce nom de Sophie, vous eussiez vu tressaillir Emile. Frappé d'un nom si cher, il se réveille en sursaut, & jette un regard avide sur celle qui l'ose porter. Sophie, ô Sophie! est-ce vous que mon cœur cherche? est-ce vous que mon cœur aime? Il l'observe, il la contemple avec une sorte de crainte & de défiance. Il ne voit point exactement la figure qu'il s'étoit peinte; il ne sait si celle qu'il voit vaut mieux ou moins. Il étudie chaque trait, il épie chaque mouvement, chaque geste, il trouve à tout mille interprétations confuses; il donneroit la moitié de sa vie pour qu'elle voulût dire un seul mot. Il me regarde inquiet & troublé; ses yeux me font à la fois cent questions, cent reproches. Il semble me dire à chaque regard; guidez-moi, tandis

qu'il eſt tems; ſi mon cœur ſe livre & ſe trompe, je n'en reviendrai de mes jours.

Emile eſt l'homme du monde qui ſait le moins ſe déguiſer. Comment ſe déguiſeroit-il dans le plus grand trouble de ſa vie, entre quatre ſpectateurs qui l'examinent, & dont le plus diſtrait en apparence eſt en effet le plus attentif? Son déſordre n'échappe point aux yeux pénétrans de Sophie; les ſiens l'inſtruiſent de reſte qu'elle en eſt l'objet: elle voit que cette inquiétude n'eſt pas de l'amour encore, mais qu'importe? il s'occupe d'elle, & cela ſuffit; elle ſera bien malheureuſe s'il s'en occupe impunément.

Les meres ont des yeux comme leurs filles, & l'expérience de plus. La mere de Sophie ſourit du ſuccès de nos projets. Elle lit dans les cœurs des deux jeunes gens; elle voit qu'il eſt tems de fixer celui du nouveau Télémaque; elle fait parler ſa fille. Sa fille, avec ſa douceur naturelle, répond d'un ton timide, qui ne fait que mieux ſon effet. Au premier ſon de cette voix, Emile eſt rendu; c'eſt Sophie, il n'en doute plus. Ce ne la ſeroit pas, qu'il ſeroit trop tard pour s'en dédire.

C'eſt alors que les charmes de cette fille enchantereſſe vont par torrens à ſon cœur, & qu'il commence d'avaler à longs traits le poiſon dont elle l'enivre. Il ne parle plus, il ne répond plus, il ne voit que Sophie, il n'entend que Sophie: ſi elle dit un mot, il ouvre la bouche; ſi elle baiſſe les yeux, il les baiſſe; s'il la voit ſoupirer, il ſoupire; c'eſt l'ame de Sophie qui paroît l'animer. Que la ſienne a changé dans peu d'inſtans! Ce n'eſt plus le tour de Sophie de trembler, c'eſt celui d'E-

mile. Adieu la liberté, la naïveté, la franchise. Confus, embarrassé, craintif, il n'ose plus regarder autour de lui, de peur de voir qu'on le regarde. Honteux de se laisser pénétrer, il voudroit se rendre invisible à tout le monde, pour se rassasier de la contempler sans être observé. Sophie, au contraire, se rassure de la crainte d'Emile ; elle voit son triomphe, elle en jouit.

Nol mostra già, ben che in suo cor ne rida.

Elle n'a pas changé de contenance ; mais malgré cet air modeste, & ces yeux baissés, son tendre cœur palpite de joie, & lui dit que Télémaque est trouvé.

Si j'entre ici dans l'histoire trop naïve & trop simple, peut-être, de leurs innocentes amours, on regardera ces détails comme un jeu frivole, & l'on aura tort. On ne considere pas assez l'influence que doit avoir la premiere liaison d'un homme avec une femme dans le cours de la vie de l'un & de l'autre. On ne voit pas qu'une premiere impression, aussi vive que celle de l'amour ou du penchant qui tient sa place, a de longs effets dont on n'apperçoit point la chaîne dans le progrès des ans, mais qui ne cessent d'agir jusqu'à la mort. On nous donne dans les traités d'éducation de grands verbiages inutiles & pédantesques sur les chimériques devoirs des enfans ; & l'on ne nous dit pas un mot de la partie la plus importante & la plus difficile de toute l'éducation : savoir la crise qui sert de passage de l'enfance à l'état d'homme. Si j'ai pu rendre ces essais utiles par quelque endroit, ce sera sur-tout pour m'y être étendu fort au

long ſur cette partie eſſentielle omiſe par tous les autres, & pour ne m'être point laiſſé rebuter dans cette entrepriſe par de fauſſes délicateſſes, ni effrayer par des difficultés de langue. Si j'ai dit ce qu'il faut faire, j'ai dit ce que j'ai dû dire : il m'importe fort peu d'avoir écrit un Roman. C'eſt un aſſez beau Roman que celui de la nature humaine. S'il ne ſe trouve que dans cet écrit, eſt-ce ma faute ? Ce devroit être l'hiſtoire de mon eſpece : vous qui la dépravez, c'eſt vous qui faites un Roman de mon Livre.

Une autre conſidération, qui renforce la premiere, eſt qu'il ne s'agit pas ici d'un jeune homme livré dès l'enfance à la crainte, à la convoitiſe, à l'envie, à l'orgueil, & à toutes les paſſions qui ſervent d'inſtrument aux éducations communes ; qu'il s'agit d'un jeune homme dont c'eſt ici, non-ſeulement le premier amour, mais la premiere paſſion de toute eſpece ; que de cette paſſion, l'unique, peut-être, qu'il ſentira vivement dans toute ſa vie, dépend la derniere forme que doit prendre ſon caractere. Ses manieres de penſer, ſes ſentimens, ſes goûts fixés par une paſſion durable, vont acquérir une conſiſtance qui ne leur permettra plus de s'altérer.

On conçoit qu'entre Emile & moi, la nuit qui ſuit une pareille ſoirée ne ſe paſſe pas toute à dormir. Quoi donc ? la ſeule conformité d'un nom doit-elle avoir tant de pouvoir ſur un homme ſage ? N'y a-t-il qu'une Sophie au monde ? Se reſſemblent-elles toutes d'ame comme de nom ? Toutes celles qu'il verra ſont-elles la ſienne ? Eſt-il fou, de ſe paſſionner ainſi pour une inconnue à laquelle il n'a jamais parlé ?

Attendez, jeune homme, examinez, obſervez. Vous ne ſavez pas même encore chez qui vous êtes ; & à vous entendre, on vous croiroit déjà dans votre maiſon.

Ce n'eſt pas le tems des leçons, & celles-ci ne ſont pas faites pour être écoutées. Elles ne font que donner au jeune homme un nouvel intérêt pour Sophie, par le deſir de juſtifier ſon penchant. Ce rapport des noms, cette rencontre qu'il croit fortuite, ma réſerve même, ne font qu'irriter ſa vivacité : déjà Sophie lui paroît trop eſtimable pour qu'il ne ſoit pas ſûr de me la faire aimer.

Le matin, je me doute bien que dans ſon mauvais habit de voyage, Emile tâchera de ſe mettre avec plus de ſoin. Il n'y manque pas : mais je ris de ſon empreſſement à s'accommoder du linge de la maiſon. Je pénetre ſa penſée ; j'y lis avec plaiſir qu'il cherche, en ſe préparant des reſtitutions, des échanges, à s'établir une eſpece de correſpondance qui le mette en droit d'y renvoyer & d'y revenir.

Je m'étois attendu de trouver Sophie un peu plus ajuſtée auſſi de ſon côté ; je me ſuis trompé. Cette vulgaire coquetterie eſt bonne pour ceux à qui l'on ne veut que plaire. Celle du véritable amour eſt plus rafinée ; elle a bien d'autres prétentions. Sophie eſt miſe encore plus ſimplement que la veille, & même plus négligemment, quoiqu'avec une propreté toujours ſcrupuleuſe. Je ne vois de la coquetterie dans cette négligence, que parce que j'y vois de l'affectation. Sophie ſait bien qu'une parure plus recherchée eſt une déclaration, mais elle ne ſait pas qu'une parure plus négligée en eſt une autre ; elle montre qu'on ne ſe contente pas de plaire par l'ajuſte-

ment, qu'on veut plaire aussi par la personne. Eh! qu'importe à l'amant comment on soit mise, pourvu qu'il voye qu'on s'occupe de lui? Déjà sûre de son empire, Sophie ne se borne pas à frapper par ses charmes les yeux d'Emile, si son cœur ne va les chercher; il ne lui suffit plus qu'il les voye, elle veut qu'il les suppose. N'en a-t-il pas assez vu pour être obligé de deviner le reste?

Il est à croire que durant nos entretiens de cette nuit, Sophie & sa mere n'ont pas non plus resté muettes. Il y a eu des aveux arrachés, des instructions données. Le lendemain on se rassemble bien préparés. Il n'y a pas douze heures que nos jeunes gens se sont vus; ils ne se sont pas dit encore un seul mot, & déjà l'on voit qu'ils s'entendent. Leur abord n'est pas familier; il est embarrassé, timide; ils ne se parlent point; leurs yeux baissés semblent s'éviter, & cela même est un signe d'intelligence: ils s'évitent, mais de concert; ils sentent déjà le besoin du mystere avant de s'être rien dit. En partant, nous demandons la permission de venir nous-mêmes rapporter ce que nous emportons. La bouche d'Emile demande cette permission au pere, à la mere, tandis que ses yeux inquiets tournés sur la fille, la lui demandent beaucoup plus instamment. Sophie ne dit rien, ne fait aucun signe, ne paroît rien voir, rien entendre; mais elle rougit, & cette rougeur est une réponse encore plus claire que celle de ses parens.

On nous permet de revenir, sans nous inviter à rester. Cette conduite est convenable; on donne le couvert à des passans embarrassés de leur gîte, mais il n'est pas

décent qu'un amant couche dans la maison de sa maîtresse.

A peine sommes-nous hors de cette maison chérie, qu'Emile songe à nous établir aux environs ; la chaumiere la plus voisine lui semble déjà trop éloignée. Il voudroit coucher dans les fossés du Château. Jeune étourdi ! lui dis-je, d'un ton de pitié ; quoi ! déjà la passion vous aveugle ? Vous ne voyez déjà plus ni les bienséances ni la raison ? Malheureux ! vous croyez aimer, & vous voulez déshonorer votre maîtresse ! Que dira-t-on d'elle, quand on saura qu'un jeune homme qui sort de sa maison couche aux environs ? Vous l'aimez, dites-vous ! Est-ce donc à vous de la perdre de réputation ? Est-ce là le prix de l'hospitalité que ses parens vous ont accordée ? Ferez-vous l'opprobre de celle dont vous attendez votre bonheur ? Eh ! qu'importent, répond-il avec vivacité, les vains discours des hommes & leurs injustes soupçons ? Ne m'avez-vous pas appris vous-même à n'en faire aucun cas ? Qui sait mieux que moi combien j'honore Sophie, combien je la veux respecter ? Mon attachement ne fera point sa honte, il fera sa gloire, il sera digne d'elle. Quand mon cœur & mes soins lui rendront par-tout l'hommage qu'elle mérite, en quoi puis-je l'outrager ? Cher Emile, reprends-je en l'embrassant, vous raisonnez pour vous ; apprenez à raisonner pour elle. Ne comparez point l'honneur d'un sexe à celui de l'autre ; ils ont des principes tout différens. Ces principes sont également solides & raisonnables, parce qu'ils dérivent également de la Nature, & que la même vertu qui vous fait mépriser pour vous les discours des hommes, vous oblige à les respecter

pour votre maîtresse. Votre honneur est en vous seul; & le sien dépend d'autrui. Le négliger seroit blesser le vôtre même ; & vous ne vous rendez point ce que vous vous devez, si vous êtes cause qu'on ne lui rende pas ce qui lui est dû.

Alors lui expliquant les raisons de ces différences, je lui fais sentir quelle injustice il y auroit à vouloir les compter pour rien. Qui est-ce qui lui a dit qu'il sera l'époux de Sophie, elle dont il ignore les sentimens, elle dont le cœur ou les parens ont peut-être des engagemens antérieurs, elle qu'il ne connoît point, & qui n'a peut-être avec lui pas une des convenances qui peuvent rendre un mariage heureux? Ignore-t-il que tout scandale est pour une fille une tache indélébile, que n'efface pas même son mariage avec celui qui l'a causé? Eh! quel est l'homme sensible qui veut perdre celle qu'il aime? Quel est l'honnête homme qui veut faire pleurer à jamais à une infortunée le malheur de lui avoir plu.

Le jeune homme, effrayé des conséquences que je lui fais envisager, & toujours extrême dans ses idées, croit déjà n'être jamais assez loin du séjour de Sophie : il double le pas pour fuir plus promptement; il regarde autour de nous si nous ne sommes point écoutés; il sacrifieroit mille fois son bonheur à l'honneur de celle qu'il aime; il aimeroit mieux ne la revoir de sa vie, que de lui causer un seul déplaisir. C'est le premier fruit des soins que j'ai pris dès sa jeunesse de lui former un cœur qui sache aimer.

Il s'agit donc de trouver un asyle éloigné, mais à por-

tée. Nous cherchons, nous nous informons : nous apprenons qu'à deux grandes lieues eſt une ville ; nous allons chercher à nous y loger, plutôt que dans des villages plus proches où notre ſéjour deviendroit ſuſpect. C'eſt-là qu'arrive enfin le nouvel amant plein d'amour, d'eſpoir, de joie, & ſur-tout de bons ſentimens ; & voilà comment dirigeant peu-à-peu ſa paſſion naiſſante vers ce qui eſt bon & honnête, je diſpoſe inſenſiblement tous ſes penchans à prendre le même pli.

J'approche du terme de ma carriere ; je l'apperçois déjà de loin. Toutes les grandes difficultés ſont vaincues, tous les grands obſtacles ſont ſurmontés ; il ne me reſte plus rien de pénible à faire que de ne pas gâter mon ouvrage en me hâtant de le conſommer. Dans l'incertitude de la vie humaine, évitons ſur-tout la fauſſe prudence d'immoler le préſent à l'avenir ; c'eſt ſouvent immoler ce qui eſt à ce qui ne ſera point. Rendons l'homme heureux dans tous les âges, de peur qu'après bien des ſoins il ne meure avant de l'avoir été. Or, s'il eſt un tems pour jouir de la vie, c'eſt aſſurément la fin de l'adoleſcence, où les facultés du corps & de l'ame ont acquis leur plus grande vigueur, & où l'homme au milieu de ſa courſe voit de plus loin les deux termes qui lui en font ſentir la briéveté. Si l'imprudente jeuneſſe ſe trompe, ce n'eſt pas en ce qu'elle veut jouir, c'eſt en ce qu'elle cherche la jouiſſance où elle n'eſt point, & qu'en s'apprêtant un avenir miſérable, elle ne ſait pas même uſer du moment préſent.

Conſidérez mon Emile, à vingt ans paſſés, bien formé,

bien constitué d'esprit & de corps, fort, sain, dispos; adroit, robuste, plein de sens, de raison, de bonté, d'humanité, ayant des mœurs, du goût, aimant le beau, faisant le bien, libre de l'empire des passions cruelles, exempt du joug de l'opinion, mais soumis à la loi de la sagesse, & docile à la voix de l'amitié, possédant tous les talens utiles, & plusieurs talens agréables, se souciant peu des richesses, portant sa ressource au bout de ses bras, & n'ayant pas peur de manquer de pain, quoi qu'il arrive. Le voilà maintenant enivré d'une passion naissante: son cœur s'ouvre aux premiers feux de l'amour; ses douces illusions lui font un nouvel univers de délice & de jouissance; il aime un objet aimable, & plus aimable encore par son caractere que par sa personne; il espere, il attend un retour qu'il sent lui être dû; c'est du rapport des cœurs, c'est du concours des sentimens honnêtes, que s'est formé leur premier penchant. Ce penchant doit être durable: il se livre avec confiance, avec raison même, au plus charmant délire, sans crainte, sans regret, sans remords, sans autre inquiétude que celle dont le sentiment du bonheur est inséparable. Que peut-il manquer au sien? Voyez, cherchez, imaginez ce qu'il lui faut encore, & qu'on puisse accorder avec ce qu'il a? Il réunit tous les biens qu'on peut obtenir à la fois; on n'y en peut ajouter aucun qu'aux dépens d'un autre; il est heureux autant qu'un homme peut l'être. Irai-je en ce moment abréger un destin si doux? Irai-je troubler une volupté si pure? Ah! tout le prix de la vie est dans la félicité qu'il goûte. Que pourrois-je lui rendre qui valût ce que je lui au-

rois ôté ? Même en mettant le comble à son bonheur, j'en détruirois le plus grand charme. Ce bonheur suprême est cent fois plus doux à espérer qu'à obtenir; on en jouit mieux quand on l'attend que quand on le goûte. O bon Emile, aime & sois aimé ! Jouis long-tems avant que de posséder; jouis à la fois de l'amour & de l'innocence ; fais ton paradis sur la terre en attendant l'autre : je n'abrégerai point cet heureux tems de ta vie : j'en filerai pour toi l'enchantement ; je le prolongerai le plus qu'il sera possible. Hélas ! il faut qu'il finisse, & qu'il finisse en peu de tems; mais je ferai du moins qu'il dure toujours dans ta mémoire, & que tu ne te repentes jamais de l'avoir goûté.

Emile n'oublie pas que nous avons des restitutions à faire. Sitôt qu'elles sont prêtes, nous prenons des chevaux, nous allons grand train; pour cette fois, en partant il voudroit être arrivé. Quand le cœur s'ouvre aux passions, il s'ouvre à l'ennui de la vie. Si je n'ai pas perdu mon tems, la sienne entiere ne se passera pas ainsi.

Malheureusement la route est fort coupée & le pays difficile. Nous nous égarons, il s'en apperçoit le premier, &, sans s'impatienter, sans se plaindre, il met toute son attention à retrouver son chemin; il erre long-tems avant de se reconnoître, & toujours avec le même sang-froid. Ceci n'est rien pour vous, mais c'est beaucoup pour moi qui connois son naturel emporté : je vois le fruit des soins que j'ai mis dès son enfance à l'endurcir aux coups de la nécessité.

Nous arrivons enfin. La réception qu'on nous fait est bien plus simple & plus obligeante que la premiere fois; nous

fommes déjà d'anciennes connoiffances. Emile & Sophie fe faluent avec un peu d'embarras, & ne fe parlent toujours point : que fe diroient-ils en notre préfence? L'entretien qu'il leur faut n'a pas befoin de témoins. L'on fe promene dans le jardin, ce jardin a pour parterre un potager très-bien entendu, pour parc un verger couvert de grands & beaux arbres fruitiers de toute efpece, coupé en divers fens de jolis ruiffeaux, & de platebandes pleines de fleurs. Le beau lieu ! s'écrie Emile, plein de fon Homere & toujours dans l'enthoufiafme; je crois voir le jardin d'Alcinoüs. La fille voudroit favoir ce que c'eft qu'Alcinoüs, & la mere le demande. Alcinoüs, leur dis-je, étoit un Roi de Corcyre, dont le jardin décrit par Homere eft critiqué par les gens de goût, comme trop fimple & trop peu paré (13). Cet Alcinoüs avoit une fille aimable, qui, la veille qu'un Etranger reçut l'hofpitalité, fongea qu'elle auroit bientôt un mari. Sophie, interdite, rougit, baiffe les yeux, fe mord la langue; on ne peut imaginer une pareille confufion. Le pere, qui fe plaît à l'augmenter, prend la parole & dit, que la jeune Princeffe alloit

(13) « En fortant du Palais on „ trouve un vafte jardin de quatre „ arpens, enceint & clos tout à l'en„ tour, planté de grands arbres fleu„ ris, produifans des poires, des „ pommes de grenade & d'autres des „ plus belles efpeces, des figuiers au „ doux fruit, & des oliviers verdoyans. „ Jamais durant l'année entiere ces „ beaux arbres ne reftent fans fruits : „ l'hiver & l'été, la douce haleine du „ vent d'oueft fait à la fois nouer les „ uns & mûrir les autres. On voit „ la poire & la pomme vieillir & „ fécher fur leur arbre, la figue fur „ le figuier & la grappe fur la fouche. „ La vigne inépuifable ne ceffe d'y „ porter de nouveaux raifins ; on „ fait cuire & confire les uns au „ foleil fur une aire, tandis qu'on

elle-même laver le linge à la riviere ; croyez-vous, pourſuit-il, qu'elle eût dédaigné de toucher aux ſerviettes ſales, en diſant qu'elles ſentoient le graillon ? Sophie, ſur qui le coup porte, oubliant ſa timidité naturelle, s'excuſe avec vivacité ; ſon papa ſait bien que tout le menu linge n'eût point eu d'autre blanchiſſeuſe qu'elle, ſi on l'avoit laiſſé faire (14), & qu'elle en eût fait davantage avec plaiſir, ſi on le lui eût ordonné. Durant ces mots, elle me regarde à la dérobée avec une inquiétude dont je ne puis m'empêcher de rire, en liſant dans ſon cœur ingénu les alarmes qui la font parler. Son pere a la cruauté de relever cette étourderie ; en lui demandant d'un ton railleur à quel propos elle parle ici pour elle, & ce qu'elle a de commun avec la fille d'Alcinoüs ? Honteuſe & tremblante, elle n'oſe plus ſouffler, ni regarder perſonne. Fille charmante ! il n'eſt plus tems de feindre ; vous voilà déclarée en dépit de vous.

Bientôt cette petite ſcene eſt oubliée ou paroît l'être ; très-

„ en vendange d'autres, laiſſant ſur „ la plante ceux qui ſont encore en „ fleurs, en verjus, ou qui commencent à noircir. A l'un des „ bouts, deux quarrés bien cultivés „ & couverts de fleurs toute l'année, „ ſont ornés de deux fontaines, dont „ l'une eſt diſtribuée dans tout le „ jardin, & l'autre, après avoir „ traverſé le Palais, eſt conduite à „ un bâtiment élevé dans la ville pour abreuver les Citoyens. „

Telle eſt la deſcription du jardin royal d'Alcinoüs au ſeptieme livre de l'Odyſſée, dans lequel, à la honte de ce vieux rêveur d'Homere & des Princes de ſon tems, on ne voit ni treillages, ni ſtatues, ni caſcades, ni boulingrins.

(14) J'avoue que je ſais quelque gré à la mere de Sophie de ne lui avoir pas laiſſé gâter dans le ſavon des mains auſſi douces que les ſiennes, & qu'Emile doit baiſer ſi ſouvent.

heureusement pour Sophie, Emile est le seul qui n'y a rien compris. La promenade se continue, & nos jeunes gens, qui d'abord étoient à nos côtés, ont peine à se régler sur la lenteur de notre marche ; insensiblement ils nous précedent, ils s'approchent, ils s'accostent à la fin, & nous les voyons assez loin devant nous. Sophie semble attentive & posée ; Emile parle & gesticule avec feu : il ne paroît pas que l'entretien les ennuie. Au bout d'une grande heure on retourne, on les rappelle, ils reviennent, mais lentement à leur tour, & l'on voit qu'ils mettent le tems à profit. Enfin, tout-à-coup leur entretien cesse avant qu'on soit à portée de les entendre, & ils doublent le pas pour nous rejoindre. Emile nous aborde avec un air ouvert & caressant ; ses yeux pétillent de joie ; il les tourne pourtant avec un peu d'inquiétude vers la mere de Sophie pour voir la réception qu'elle lui fera. Sophie n'a pas, à beaucoup près, un maintien si dégagé ; en approchant elle semble toute confuse de se voir tête-à-tête avec un jeune homme, elle qui s'y est souvent trouvée avec d'autres sans en être embarrassée, & sans qu'on l'ait jamais trouvé mauvais. Elle se hâte d'accourir à sa mere, un peu essoufflée, en disant quelques mots qui ne signifient pas grand'chose, comme pour avoir l'air d'être-là depuis long-tems.

A la sérénité qui se peint sur le visage de ces aimables enfans, on voit que cet entretien a soulagé leurs jeunes cœurs d'un grand poids. Ils ne sont pas moins réservés l'un avec l'autre, mais leur réserve est moins embarrassée. Elle ne vient plus que du respect d'Emile, de la modestie de Sophie, & de l'honnêteté de tous deux. Emile ose lui adresser quelques mots,

mots, quelquefois elle ose répondre; mais jamais elle n'ouvre la bouche pour cela sans jetter les yeux sur ceux de sa mere. Le changement qui paroît le plus sensible en elle est envers moi. Elle me témoigne une considération plus empressée, elle me regarde avec intérêt, elle me parle affectueusement, elle est attentive à ce qui peut me plaire; je vois qu'elle m'honore de son estime, & qu'il ne lui est pas indifférent d'obtenir la mienne. Je comprends qu'Emile lui a parlé de moi; on diroit qu'ils ont déjà comploté de me gagner: il n'en est rien pourtant, & Sophie elle-même ne se gagne pas si vîte. Il aura peut-être plus besoin de ma faveur auprès d'elle, que de la sienne auprès de moi. Couple charmant!... En songeant que le cœur sensible de mon jeune ami m'a fait entrer pour beaucoup dans son premier entretien avec sa maîtresse, je jouis du prix de ma peine; son amitié m'a tout payé.

Les visites se réiterent. Les conversations entre nos jeunes gens deviennent plus fréquentes. Emile enivré d'amour croit déjà toucher à son bonheur. Cependant il n'obtient point d'aveu formel de Sophie; elle l'écoute & ne lui dit rien. Emile connoît toute sa modestie; tant de retenue l'étonne peu; il sent qu'il n'est pas mal auprès d'elle; il sait que ce sont les peres qui marient les enfans; il suppose que Sophie attend un ordre de ses parens, il lui demande la permission de le solliciter; elle ne s'y oppose pas. Il m'en parle, j'en parle en son nom, même en sa présence. Quelle surprise pour lui d'apprendre que Sophie dépend d'elle seule, & que pour le rendre heureux elle n'a qu'à le vouloir! Il commence à ne plus rien comprendre à sa conduite. Sa confiance diminue.

Il s'alarme, il se voit moins avancé qu'il ne pensoit l'être, & c'est alors que l'amour le plus tendre emploie son langage le plus touchant pour la fléchir.

Emile n'est pas fait pour deviner ce qui lui nuit; si on ne le lui dit, il ne le saura de ses jours, & Sophie est trop fiere pour le lui dire. Les difficultés qui l'arrêtent feroient l'empressement d'une autre; elle n'a pas oublié les leçons de ses parens. Elle est pauvre; Emile est riche, elle le sait. Combien il a besoin de se faire estimer d'elle! Quel mérite ne lui faut-il point pour effacer cette inégalité? Mais comment songeroit-il à ces obstacles? Emile sait-il s'il est riche? Daigne-t-il même s'en informer? Graces au Ciel il n'a nul besoin de l'être, il sait être bienfaisant sans cela. Il tire le bien qu'il fait de son cœur & non de sa bourse. Il donne aux malheureux son tems, ses soins, ses affections, sa personne; & dans l'estimation de ses bienfaits, à peine ose-t-il compter pour quelque chose l'argent qu'il répand sur les indigens.

Ne sachant à quoi s'en prendre de sa disgrace, il l'attribue à sa propre faute: car qui oseroit accuser de caprice l'objet de ses adorations? L'humiliation de l'amour-propre augmente les regrets de l'amour éconduit. Il n'approche plus de Sophie avec cette aimable confiance d'un cœur qui se sent digne du sien; il est craintif & tremblant devant elle. Il n'espere plus la toucher par la tendresse, il cherche à la fléchir par la pitié. Quelquefois sa patience se lasse; le dépit est prêt à lui succéder. Sophie semble pressentir ces emportemens, & le regarde. Ce seul regard le désarme & l'intimide: il est plus soumis qu'auparavant.

Troublé de cette résistance obstinée & de ce silence invincible, il épanche son cœur dans celui de son ami. Il y dépose les douleurs de ce cœur navré de tristesse; il implore son assistance & ses conseils. Quel impénétrable mystere! Elle s'intéresse à mon sort, je n'en puis douter: loin de m'éviter elle se plaît avec moi. Quand j'arrive elle marque de la joie, & du regret quand je pars; elle reçoit mes soins avec bonté; mes services paroissent lui plaire; elle daigne me donner des avis, quelquefois même des ordres. Cependant elle rejette mes sollicitations, mes prieres. Quand j'ose parler d'union, elle m'impose impérieusement silence, & si j'ajoute un mot, elle me quitte à l'instant. Par quelle étrange raison veut-elle bien que je sois à elle sans vouloir entendre parler d'être à moi? Vous qu'elle honore, vous qu'elle aime & qu'elle n'osera faire taire, parlez, faites-la parler; servez votre ami, couronnez votre ouvrage; ne rendez pas vos soins funestes à votre Eleve: Ah! ce qu'il tient de vous fera sa misere, si vous n'achevez son bonheur.

Je parle à Sophie, & j'en arrache avec peu de peine un secret que je savois avant qu'elle me l'eût dit. J'obtiens plus difficilement la permission d'en instruire Emile; je l'obtiens enfin, & j'en use. Cette explication le jette dans un étonnement dont il ne peut revenir. Il n'entend rien à cette délicatesse; il n'imagine pas ce que des écus de plus ou de moins font au caractere & au mérite. Quand je lui fais entendre ce qu'ils font aux préjugés, il se met à rire; & transporté de joie, il veut partir à l'instant, aller tout déchirer, tout jetter, renoncer à tout, pour avoir l'honneur

d'être auſſi pauvre que Sophie, & revenir digne d'être ſon époux.

Hé quoi! dis-je en l'arrêtant, & riant à mon tour de ſon impétuoſité, cette jeune tête ne mûrira-t-elle point, & après avoir philoſophé toute votre vie, n'apprendrez-vous jamais à raiſonner? Comment ne voyez-vous pas qu'en ſuivant votre inſenſé projet, vous allez empirer votre ſituation & rendre Sophie plus intraitable? C'eſt un petit avantage d'avoir quelques biens de plus qu'elle, c'en ſeroit un très-grand de les lui avoir tous ſacrifiés, & ſi ſa fierté ne peut ſe réſoudre à vous avoir la premiere obligation, comment ſe réſoudroit-elle à vous avoir l'autre? Si elle ne peut ſouffrir qu'un mari puiſſe lui reprocher de l'avoir enrichie, ſouffrira-t-elle qu'il puiſſe lui reprocher de s'être appauvri pour elle? Eh malheureux! tremblez qu'elle ne vous ſoupçonne d'avoir eu ce projet. Devenez au contraire économe & ſoigneux pour l'amour d'elle, de peur qu'elle ne vous accuſe de vouloir la gagner par adreſſe, & de lui ſacrifier volontairement ce que vous perdrez par négligence.

Croyez-vous au fond que de grands biens lui faſſent peur, & que ſes oppoſitions viennent préciſément des richeſſes? Non, cher Emile, elles ont une cauſe plus ſolide & plus grave dans l'effet que produiſent ces richeſſes dans l'ame du poſſeſſeur. Elle ſait que les biens de la fortune ſont toujours préférés à tout par ceux qui les ont. Tous les riches comptent l'or avant le mérite. Dans la miſe commune de l'argent & des ſervices, ils trouvent toujours que ceux-ci n'acquittent jamais l'autre, & penſent qu'on leur en doit de reſte

quand on a paſſé ſa vie à les ſervir en mangeant leur pain. Qu'avez-vous donc à faire, ô Emile, pour la raſſurer ſur ſes craintes ? Faites-vous bien connoître à elle ; ce n'eſt pas l'affaire d'un jour. Montrez-lui dans les tréſors de votre ame noble de quoi racheter ceux dont vous avez le malheur d'être partagé. A force de conſtance & de tems, ſurmontez ſa réſiſtance : à force de ſentimens grands & généreux, forcez-la d'oublier vos richeſſes. Aimez-la, ſervez-la, ſervez ſes reſpectables parens. Prouvez-lui que ces ſoins ne ſont pas l'effet d'une paſſion folle & paſſagere, mais des principes ineffaçables gravés au fond de votre cœur. Honorez dignement le mérite outragé par la fortune ; c'eſt le ſeul moyen de le réconcilier avec le mérite qu'elle a favoriſé.

On conçoit quels tranſports de joie ce diſcours donne au jeune homme, combien il lui rend de confiance & d'eſpoir ; combien ſon honnête cœur ſe félicite d'avoir à faire, pour plaire à Sophie, tout ce qu'il feroit de lui-même quand Sophie n'exiſteroit pas, ou qu'il ne feroit pas amoureux d'elle. Pour peu qu'on ait compris ſon caractere, qui eſt-ce qui n'imaginera pas ſa conduite en cette occaſion ?

Me voilà donc le confident de mes deux bonnes gens & le médiateur de leurs amours ! Bel emploi pour un gouverneur ! ſi beau que je ne fis de ma vie rien qui m'élevât tant à mes propres yeux, & qui me rendît ſi content de moi-même. Au reſte, cet emploi ne laiſſe pas d'avoir ſes agrémens : je ne ſuis pas mal venu dans la maiſon ; l'on s'y fie à moi du ſoin d'y tenir les amans dans l'ordre : Emile, toujours tremblant de me déplaire, ne fut jamais

ſi docile. La petite perſonne m'accable d'amitiés dont je ne ſuis pas la dupe, & dont je ne prends pour moi que ce qui m'en revient. C'eſt ainſi qu'elle ſe dédommage indirectement du reſpect dans lequel elle tient Emile. Elle lui fait en moi mille tendres careſſes, qu'elle aimeroit mieux mourir que de lui faire à lui-même; & lui qui ſait que je ne veux pas nuire à ſes intérêts, eſt charmé de ma bonne intelligence avec elle. Il ſe conſole quand elle refuſe ſon bras à la promenade & que c'eſt pour lui préférer le mien. Il s'éloigne ſans murmure en me ſerrant la main, & me diſant tout bas de la voix & de l'œil: ami, parlez pour moi. Il nous ſuit des yeux avec intérêt: il tâche de lire nos ſentimens ſur nos viſages, & d'interpréter nos diſcours par nos geſtes: il ſait que rien de ce qui ſe dit entre nous ne lui eſt indifférent. Bonne Sophie, combien votre cœur ſincere eſt à ſon aiſe, quand ſans être entendue de Télémaque vous pouvez vous entretenir avec ſon Mentor! Avec quelle aimable franchiſe vous lui laiſſez lire dans ce tendre cœur tout ce qui s'y paſſe! Avec quel plaiſir vous lui montrez toute votre eſtime pour ſon Eleve! avec quelle ingénuité touchante vous lui laiſſez pénétrer des ſentimens plus doux! avec quelle feinte colere vous renvoyez l'importun quand l'impatience le force à vous interrompre! avec quel charmant dépit vous lui reprochez ſon indiſcrétion quand il vient vous empêcher de dire du bien de lui, d'en entendre, & de tirer toujours de mes réponſes quelque nouvelle raiſon de l'aimer!

Ainſi parvenu à ſe faire ſouffrir comme amant déclaré, Emile en fait valoir tous les droits; il parle, il preſſe, il

sollicite, il importune. Qu'on lui parle durement, qu'on le maltraite, peu lui importe pourvu qu'il se fasse écouter. Enfin, il obtient, non sans peine, que Sophie de son côté veuille bien prendre ouvertement sur lui l'autorité d'une maîtresse, qu'elle lui prescrive ce qu'il doit faire, qu'elle commande au lieu de prier, qu'elle accepte au lieu de remercier, qu'elle regle le nombre & le tems des visites, qu'elle lui défende de venir jusqu'à tel jour & de rester passé telle heure. Tout cela ne se fait point par jeu, mais très-sérieusement, & si elle accepta ces droits avec peine, elle en use avec une rigueur qui réduit souvent le pauvre Emile au regret de les lui avoir donnés. Mais quoi qu'elle ordonne, il ne réplique point, & souvent en partant pour obéir, il me regarde avec des yeux pleins de joie qui me disent : vous voyez qu'elle a pris possession de moi. Cependant l'orgueilleuse l'observe en dessous, & sourit en secret de la fierté de son esclave.

Albane & Raphaël, prêtez-moi le pinceau de la volupté. Divin Milton, apprends à ma plume grossiere à décrire les plaisirs de l'amour & de l'innocence. Mais non, cachez vos arts mensongers devant la sainte vérité de la nature. Ayez seulement des cœurs sensibles, des ames honnêtes; puis laissez errer votre imagination sans contrainte sur les transports de deux jeunes amans, qui sous les yeux de leurs parens & de leurs guides, se livrent sans trouble à la douce illusion qui les flatte, &, dans l'ivresse des desirs s'avançant lentement vers le terme, entrelacent de fleurs & de guirlandes l'heureux lien qui doit les unir jusqu'au tombeau. Tant d'images

charmantes m'enivrent moi-même, je les rassemble sans ordre & sans suite, le délire qu'elles me causent m'empêche de les lier. Oh ! qui est-ce qui a un cœur, & qui ne saura pas faire en lui-même le tableau délicieux des situations diverses du pere, de la mere, de la fille, du gouverneur, de l'Eleve, & du concours des uns & des autres à l'union du plus charmant couple dont l'amour & la vertu puissent faire le bonheur ?

C'est à présent que devenu véritablement empressé de plaire, Emile commence à sentir le prix des talens agréables qu'il s'est donnés. Sophie aime à *chanter*, il *chante* avec elle; il fait plus, il lui apprend la musique. Elle est vive & légere, elle aime à sauter, il *danse* avec elle; il change ses sauts en pas, il la perfectionne. Ces leçons sont charmantes, la gaieté folâtre les anime, elle adoucit le timide respect de l'amour; il est permis à un amant de donner ces leçons avec volupté; il est permis d'être le maître de sa maîtresse.

On a un vieux clavecin tout dérangé. Emile l'accommode & l'accorde. Il est facteur, il est luthier aussi-bien que menuisier; il eut toujours pour maxime d'apprendre à se passer du secours d'autrui dans tout ce qu'il pouvoit faire lui-même. La maison est dans une situation pittoresque, il en tire différentes vues auxquelles Sophie a quelquefois mis la main, & dont elle orne le cabinet de son pere. Les cadres n'en sont point dorés & n'ont point besoin de l'être. En voyant dessiner Emile, en l'imitant, elle se perfectionne à son exemple, elle cultive tous les talens, & son charme les

embellit

embellit tous. Son pere & ſa mere ſe rappellent leur ancienne opulence en revoyant briller autour d'eux les beaux arts qui ſeuls la leur rendoient chere ; l'amour a paré toute leur maiſon ; lui ſeul y fait régner ſans frais & ſans peine les mêmes plaiſirs qu'ils n'y raſſembloient autrefois qu'à force d'argent & d'ennui.

Comme l'idolâtre enrichit des tréſors qu'il eſtime l'objet de ſon culte, & pare ſur l'autel le Dieu qu'il adore ; l'amant a beau voir ſa maîtreſſe parfaite, il lui veut ſans ceſſe ajouter de nouveaux ornemens. Elle n'en a pas beſoin pour lui plaire ; mais il a beſoin lui de la parer : c'eſt un nouvel hommage qu'il croit lui rendre ; c'eſt un nouvel intérêt qu'il donne au plaiſir de la contempler. Il lui ſemble que rien de beau n'eſt à ſa place quand il n'orne pas la ſuprême beauté. C'eſt un ſpectacle à la fois touchant & riſible, de voir Emile empreſſé d'apprendre à Sophie tout ce qu'il ſait, ſans conſulter ſi ce qu'il lui veut apprendre eſt de ſon goût ou lui convient. Il lui parle de tout, il lui explique tout avec un empreſſement puérile ; il croit qu'il n'a qu'à dire, & qu'à l'inſtant elle l'entendra : il ſe figure d'avance le plaiſir qu'il aura de raiſonner, de philoſopher avec elle ; il regarde comme inutile tout l'acquis qu'il ne peut point étaler à ſes yeux : il rougit preſque de ſavoir quelque choſe qu'elle ne ſait pas.

Le voilà donc lui donnant leçon de philoſophie, de phyſique, de mathématique, d'hiſtoire, de tout en un mot. Sophie ſe prête avec plaiſir à ſon zele, & tâche d'en profiter. Quand il peut obtenir de donner ſes leçons à genoux devant elle, qu'Emile eſt content ! Il croit voir les Cieux ouverts. Cependant cette ſitua-

tion plus gênante pour l'écoliere que pour le maître, n'est pas la plus favorable à l'instruction. L'on ne sait pas trop alors que faire de ses yeux pour éviter ceux qui les poursuivent, & quand ils se rencontrent la leçon n'en va pas mieux.

L'art de penser n'est pas étranger aux femmes, mais elles ne doivent faire qu'effleurer les sciences de raisonnement. Sophie conçoit tout & ne retient pas grand'chose. Ses plus grands progrès sont dans la morale & les choses de goût; pour la physique, elle n'en retient que quelque idée des loix générales & du système du monde; quelquefois dans leurs promenades en contemplant les merveilles de la Nature, leurs cœurs innocens & purs osent s'élever jusqu'à son Auteur. Ils ne craignent pas sa présence, ils s'épanchent conjointement devant lui.

Quoi! deux amans dans la fleur de l'âge emploient leur tête-à-tête à parler de Religion! Ils passent leur tems à dire leur catéchisme! Que sert d'avilir ce qui est sublime? Oui, sans doute, ils le disent dans l'illusion qui les charme; ils se voient parfaits, ils s'aiment, ils s'entretiennent avec enthousiasme de ce qui donne un prix à la vertu. Les sacrifices qu'ils lui font la leur rendent chere. Dans des transports qu'il faut vaincre, ils versent quelquefois ensemble des larmes plus pures que la rosée du Ciel, & ces douces larmes font l'enchantement de leur vie; ils sont dans le plus charmant délire qu'aient jamais éprouvé des ames humaines. Les privations mêmes ajoutent à leur bonheur & les honorent à leurs propres yeux de leurs sacrifices. Hommes sensuels, corps sans ames, ils connoîtront un jour vos plaisirs, & regret-

teront toute leur vie l'heureux tems où ils se les sont refusés.

Malgré cette bonne intelligence, il ne laisse pas d'y avoir quelquefois des dissentions, même des querelles; la maîtresse n'est pas sans caprice, ni l'amant sans emportement; mais ces petits orages passent rapidement & ne font que raffermir l'union; l'expérience même apprend à Emile à ne les plus tant craindre, les raccommodemens lui sont toujours plus avantageux que les brouilleries ne lui sont nuisibles. Le fruit de la premiere lui en a fait espérer autant des autres; il s'est trompé: mais enfin, s'il n'en rapporte pas toujours un profit aussi sensible, il y gagne toujours de voir confirmer par Sophie l'intérêt sincere qu'elle prend à son cœur. On veut savoir quel est donc ce profit. J'y consens d'autant plus volontiers, que cet exemple me donnera lieu d'exposer une maxime très-utile, & d'en combattre une très-funeste.

Emile aime; il n'est donc pas téméraire; & l'on conçoit encore mieux que l'impérieuse Sophie n'est pas fille à lui passer des familiarités. Comme la sagesse a son terme en toute chose, on la taxeroit bien plutôt de trop de dureté que de trop d'indulgence, & son pere lui-même craint quelquefois que son extrême fierté ne dégénere en hauteur. Dans les tête-à-tête les plus secrets, Emile n'oseroit solliciter la moindre faveur, pas même y paroître aspirer; & quand elle veut bien passer son bras sous le sien à la promenade, grace qu'elle ne laisse pas changer en droit, à peine ose-t-il, quelquefois en soupirant, presser ce bras contre sa poitrine. Cependant, après une longue contrainte, il se hazarde à baiser furtivement sa robe, & plusieurs fois il est assez heureux pour

qu'elle veuille bien ne s'en pas appercevoir. Un jour qu'il veut prendre un peu plus ouvertement la même liberté, elle s'avise de le trouver très-mauvais. Il s'obstine, elle s'irrite, le dépit lui dicte quelques mots piquans; Emile ne les endure pas sans réplique : le reste du jour se passe en bouderie, & l'on se sépare très-mécontens.

Sophie est mal à son aise. Sa mere est sa confidente; comment lui cacheroit-elle son chagrin ? C'est sa premiere brouillerie ; & une brouillerie d'une heure est une si grande affaire! Elle se repent de sa faute; sa mère lui permet de la réparer, son pere le lui ordonne.

Le lendemain, Emile inquiet, revient plutôt qu'à l'ordinaire. Sophie est à la toilette de sa mere; le pere est aussi dans la même chambre : Emile entre avec respect, mais d'un air triste. A peine le pere & la mere l'ont-ils salué, que Sophie se retourne; & lui présentant la main, lui demande, d'un ton caressant, comment il se porte. Il est clair que cette jolie main ne s'avance ainsi que pour être baisée : il la reçoit, & ne la baise pas. Sophie, un peu honteuse, la retire d'aussi bonne grace qu'il lui est possible. Emile, qui n'est pas fait aux manieres des femmes, & qui ne sait à quoi le caprice est bon, ne l'oublie pas aisément, & ne s'appaise pas si vîte. Le pere de Sophie la voyant embarrassée, acheve de la déconcerter par des railleries. La pauvre fille, confuse, humiliée, ne sait plus ce qu'elle fait, & donneroit tout au monde pour oser pleurer. Plus elle se contraint, plus son cœur se gonfle; une larme s'échappe enfin malgré qu'elle en ait. Emile voit cette larme, se précipite à ses genoux, lui prend la main,

la baise plusieurs fois avec saisissement. Ma foi, vous êtes trop bon, dit le pere en éclatant de rire ; j'aurois moins d'indulgence pour toutes ces folles, & je punirois la bouche qui m'auroit offensé. Emile, enhardi par ce discours, tourne un œil suppliant vers la mere ; & croyant voir un signe de consentement, s'approche, en tremblant du visage de Sophie, qui détourne la tête, &, pour sauver la bouche, expose une joue de roses. L'indiscret ne s'en contente pas ; on résiste foiblement. Quel baiser, s'il n'étoit pas pris sous les yeux d'une mere ! Sévere Sophie, prenez garde à vous : on vous demandera souvent votre robe à baiser, à condition que vous la refuserez quelquefois.

Après cette exemplaire punition, le pere sort pour quelque affaire, la mere envoie Sophie sous quelque prétexte, puis elle adresse la parole à Emile, lui dit d'un ton assez sérieux : « Monsieur, je crois qu'un jeune homme aussi-bien » né, aussi-bien élevé que vous, qui a des sentimens & des » mœurs, ne voudroit pas payer du déshonneur d'une fa- » mille, l'amitié qu'elle lui témoigne. Je ne suis ni farouche, » ni prude ; je sais ce qu'il faut passer à la jeunesse folâtre, » & ce que j'ai souffert sous mes yeux, vous le prouve assez. » Consultez votre ami sur vos devoirs, il vous dira quelle » différence il y a entre les jeux que la présence d'un pere » & d'une mere autorise, & les libertés qu'on prend loin » d'eux en abusant de leur confiance, & tournant en piéges » les mêmes faveurs qui, sous leurs yeux, ne sont qu'in- » nocentes. Il vous dira, Monsieur, que ma fille n'a eu » d'autre tort avec vous, que celui de ne pas voir, dès la

„ premiere fois, ce qu'elle ne devoit jamais souffrir : il
„ vous dira que tout ce qu'on prend pour faveur, en de-
„ vient une, & qu'il est indigne d'un homme d'honneur
„ d'abuser de la simplicité d'une jeune fille, pour usur-
„ per en secret les mêmes libertés qu'elle peut souffrir de-
„ vant tout le monde. Car on sait ce que la bienséance
„ peut tolérer en public; mais on ignore où s'arrête dans
„ l'ombre du mystere, celui qui se fait seul juge de ses
„ fantaisies „.

Après cette juste réprimande, bien plus adressée à moi qu'à mon Eleve, cette sage mere nous quitte, & me laisse dans l'admiration de sa rare prudence, qui compte pour peu qu'on baise devant elle la bouche de sa fille, & qui s'effraye qu'on ose baiser sa robe en particulier. En réfléchissant à la folie de nos maximes, qui sacrifient toujours à la décence la véritable honnêteté, je comprends pourquoi le langage est d'autant plus chaste, que les cœurs sont plus corrompus, & pourquoi les procédés sont d'autant plus exacts, que ceux qui les ont sont plus malhonnêtes.

En pénétrant, à cette occasion, le cœur d'Emile, des devoirs que j'aurois dû plutôt lui dicter, il me vient une réflexion nouvelle, qui fait peut-être le plus d'honneur à Sophie, & que je me garde pourtant bien de communiquer à son amant. C'est qu'il est clair que cette prétendue fierté qu'on lui reproche, n'est qu'une précaution très-sage pour se garantir d'elle-même. Ayant le malheur de se sentir un tempérament combustible, elle redoute la premiere étincelle, & l'éloigne de tout son pouvoir. Ce n'est pas par fierté qu'elle

eſt ſévere; c'eſt par humilité. Elle prend ſur Emile l'empire qu'elle craint de n'avoir pas ſur Sophie; elle ſe ſert de l'un pour combattre l'autre. Si elle étoit plus confiante, elle ſeroit bien moins fiere. Otez ce ſeul point, quelle fille au monde eſt plus facile & plus douce? Qui eſt-ce qui ſupporte plus patiemment une offenſe? Qui eſt-ce qui craint plus d'en faire à autrui? Qui eſt-ce qui a moins de prétentions en tout genre, hors la vertu? Encore n'eſt-ce pas de ſa vertu qu'elle eſt fiere, elle ne l'eſt que pour la conſerver; & quand elle peut ſe livrer ſans riſque au penchant de ſon cœur, elle careſſe juſqu'à ſon amant. Mais ſa diſcrete mere ne fait pas tous ces détails à ſon pere même: les hommes ne doivent pas tout ſavoir.

Loin même qu'elle ſemble s'enorgueillir de ſa conquête, Sophie en eſt devenue encore plus affable, & moins exigeante avec tout le monde, hors peut-être le ſeul qui produit ce changement. Le ſentiment de l'indépendance n'enfle plus ſon noble cœur. Elle triomphe avec modeſtie d'une victoire qui lui coûte ſa liberté. Elle a le maintien moins libre & le parler plus timide, depuis qu'elle n'entend plus le mot d'amant ſans rougir. Mais le contentement perce à travers ſon embarras, & cette honte elle-même n'eſt pas un ſentiment fâcheux. C'eſt ſur-tout avec les jeunes ſurvenans que la différence de ſa conduite eſt le plus ſenſible. Depuis qu'elle ne les craint plus, l'extrême réſerve qu'elle avoit avec eux s'eſt beaucoup relâchée. Décidée dans ſon choix, elle ſe montre ſans ſcrupule gracieuſe aux indifférens; moins difficile ſur leur mérite depuis qu'elle n'y prend plus d'intérêt, elle les

trouve toujours assez aimables pour des gens qui ne lui seront jamais rien.

Si le véritable amour pouvoit user de coquetterie, j'en croirois même voir quelques traces dans la maniere dont Sophie se comporte avec eux en présence de son amant. On diroit que, non contente de l'ardente passion dont elle l'embrase par un mêlange exquis de réserve & de caresse, elle n'est pas fâchée encore d'irriter cette même passion par un peu d'inquiétude. On diroit qu'égayant à dessein ses jeunes hôtes, elle destine au tourment d'Emile les graces d'un enjouement qu'elle n'ose avoir avec lui : mais Sophie est trop attentive, trop bonne, trop judicieuse pour le tourmenter en effet. Pour tempérer ce dangereux stimulant, l'amour & l'honnêteté lui tiennent lieu de prudence : elle sait l'alarmer & le rassurer précisément quand il faut; & si quelquefois elle l'inquiete, elle ne l'attriste jamais. Pardonnons le souci qu'elle donne à ce qu'elle aime, à la peur qu'elle a qu'il ne soit jamais assez enlacé.

Mais quel effet ce petit manége fera-t-il sur Emile ? Sera-t-il jaloux, ne le sera-t-il pas ? C'est ce qu'il faut examiner; car de telles digressions entrent aussi dans l'objet de mon livre, & m'éloignent peu de mon sujet.

J'ai fait voir précédemment comment dans les choses qui ne tiennent qu'à l'opinion, cette passion s'introduit dans le cœur de l'homme. Mais en amour c'est autre chose; la jalousie paroît alors tenir de si près à la Nature, qu'on a bien de la peine à croire qu'elle n'en vienne pas, & l'exemple même des animaux, dont plusieurs sont jaloux jusqu'à la fureur, semble

ſemble établir le ſentiment oppoſé ſans réplique. Eſt-ce l'opinion des hommes qui apprend aux coqs à ſe mettre en pieces, & aux taureaux à ſe battre juſqu'à la mort ?

L'averſion contre tout ce qui trouble & combat nos plaiſirs eſt un mouvement naturel, cela eſt inconteſtable. Juſqu'à certain point le deſir de poſſéder excluſivement ce qui nous plaît eſt encore dans le même cas. Mais quand ce deſir devenu paſſion ſe transforme en fureur ou en une fantaiſie ombrageuſe & chagrine, appellée jalouſie, alors c'eſt autre choſe; cette paſſion peut être naturelle ou ne l'être pas; il faut diſtinguer.

L'exemple tiré des animaux a été ci-devant examiné dans le diſcours ſur l'inégalité; & maintenant que j'y réfléchis de nouveau, cet examen me paroît aſſez ſolide pour oſer y renvoyer les Lecteurs. J'ajouterai ſeulement aux diſtinctions que j'ai faites dans cet écrit, que la jalouſie qui vient de la nature tient beaucoup à la puiſſance du ſexe, & que quand cette puiſſance eſt ou paroît être illimitée, cette jalouſie eſt à ſon comble: car le mâle alors meſurant ſes droits ſur ſes beſoins, ne peut jamais voir un autre mâle que comme un importun concurrent. Dans ces mêmes eſpeces les femelles obéiſſant toujours au premier venu, n'appartiennent aux mâles que par droit de conquête, & cauſent entre eux des combats éternels.

Au contraire, dans les eſpeces où un s'unit avec une, où l'accouplement produit une ſorte de lien moral, une ſorte de mariage, la femelle appartenant par ſon choix au mâle qu'elle s'eſt donné, ſe refuſe communément à tout autre, &

le mâle ayant pour garant de sa fidélité cette affection de préférence, s'inquiete aussi moins de la vue des autres mâles, & vit plus paisiblement avec eux. Dans ces especes le mâle partage le soin des petits, & par une de ces loix de la nature, qu'on n'observe point sans attendrissement, il semble que la femelle rende au pere l'attachement qu'il a pour ses enfans.

Or, à considérer l'espece humaine dans sa simplicité primitive, il est aisé de voir par la puissance bornée du mâle, & par la tempérance de ses desirs, qu'il est destiné par la nature à se contenter d'une seule femelle ; ce qui se confirme par l'égalité numérique des individus des deux sexes, au moins dans nos climats ; égalité qui n'a pas lieu, à beaucoup près, dans les especes où la plus grande force des mâles réunit plusieurs femelles à un seul. Et, bien que l'homme ne couve pas comme le pigeon, & que, n'ayant pas non plus des mamelles pour allaiter, il soit à cet égard dans la classe des quadrupedes, les enfans sont si long-tems rampans & foibles, que la mere & eux se passeroient difficilement de l'attachement du pere, & des soins qui en sont l'effet.

Toutes les observations concourent donc à prouver que la fureur jalouse des mâles dans quelques especes d'animaux, ne conclut point du tout pour l'homme ; & l'exception même des climats méridionaux où la polygamie est établie, ne fait que mieux confirmer le principe, puisque c'est de la pluralité des femmes, que vient la tyrannique précaution des maris ; & que le sentiment de sa propre foiblesse porte l'homme à recourir à la contrainte, pour éluder les loix de la Nature.

Parmi nous, où ces mêmes loix, en cela moins éludées, le font dans un sens contraire & plus odieux, la jalousie a son motif dans les passions sociales, plus que dans l'instinct primitif. Dans la plupart des liaisons de galanterie, l'Amant hait bien plus ses Rivaux, qu'il n'aime sa Maîtresse; s'il craint de n'être pas seul écouté, c'est l'effet de cet amour-propre dont j'ai montré l'origine, & la vanité pâtit en lui bien plus que l'amour. D'ailleurs nos mal-adroites institutions ont rendu les femmes si dissimulées (15), & ont si fort allumé leurs appétits, qu'on peut à peine compter sur leur attachement le mieux prouvé, & qu'elles ne peuvent plus marquer de préférences qui rassurent sur la crainte des concurrens.

Pour l'amour véritable, c'est autre chose. J'ai fait voir dans l'Ecrit déjà cité, que ce sentiment n'est pas aussi naturel que l'on pense; & il y a bien de la différence entre la douce habitude qui affectionne l'homme à sa compagne, & cette ardeur effrénée qui l'enivre des chimériques attraits d'un objet qu'il ne voit plus tel qu'il est. Cette passion, qui ne respire qu'exclusions & préférences, ne differe en ceci de la vanité, qu'en ce que la vanité exigeant tout & n'accordant rien, est toujours inique; au lieu que l'amour donnant autant qu'il exige, est par lui-même un sentiment rempli d'équité. D'ailleurs plus il est exigeant, plus il est crédule : la même illusion qui le

(15) L'espece de dissimulation que j'entends ici, est opposée à celle qui leur convient & qu'elles tiennent de la Nature; l'une consiste à déguiser les sentimens qu'elles ont, & l'autre à feindre ceux qu'elles n'ont pas. Toutes les femmes du monde passent leur vie à faire trophée de leur prétendue sensibilité, & n'aiment jamais rien qu'elles-mêmes.

cauſe, le rend facile à perſuader. Si l'amour eſt inquiet; l'eſtime eſt confiante; & jamais l'amour ſans l'eſtime n'exiſta dans un cœur honnête, parce que nul n'aime dans ce qu'il aime, que les qualités dont il fait cas.

Tout ceci bien éclairci, l'on peut dire, à coup ſûr, de quelle ſorte de jalouſie Emile ſera capable; car puiſqu'à peine cette paſſion a-t-elle un germe dans le cœur humain, ſa forme eſt déterminée uniquement par l'éducation. Emile amoureux & jaloux ne ſera point colere, ombrageux, méfiant; mais délicat, ſenſible & craintif: il ſera plus alarmé qu'irrité; il s'attachera bien plus à gagner ſa Maîtreſſe, qu'à menacer ſon Rival; il l'écartera, s'il peut, comme un obſtacle, ſans le haïr comme un ennemi; s'il le hait, ce ne ſera pas pour l'audace de lui diſputer un cœur auquel il prétend, mais pour le danger réel qu'il lui fait courir de le perdre; ſon injuſte orgueil ne s'offenſera point ſottement qu'on oſe entrer en concurrence avec lui; comprenant que le droit de préférence eſt uniquement fondé ſur le mérite, & que l'honneur eſt dans le ſuccès, il redoublera de ſoins pour ſe rendre aimable, & probablement il réuſſira. La généreuſe Sophie, en irritant ſon amour par quelques alarmes, ſaura bien les régler, l'en dédommager; & ces concurrens, qui n'étoient ſoufferts que pour le mettre à l'épreuve, ne tarderont pas d'être écartés.

Mais où me ſens-je inſenſiblement entraîné? O Emile! qu'es-tu devenu? Puis-je reconnoître en toi mon Eleve? Combien je te vois déchu! Où eſt ce jeune homme formé ſi durement, qui bravoit les rigueurs des ſaiſons, qui livroit ſon corps aux plus rudes travaux, & ſon ame aux ſeules

loix de la ſageſſe ; inacceſſible aux préjugés, aux paſſions ; qui n'aimoit que la vérité, qui ne cédoit qu'à la raiſon, & ne tenoit à rien de ce qui n'étoit pas lui ? Maintenant amolli dans une vie oiſive, il ſe laiſſe gouverner par des femmes ; leurs amuſemens ſont ſes occupations, leurs volontés ſont ſes loix ; une jeune fille eſt l'arbitre de ſa deſtinée ; il rampe & fléchit devant elle : le grave Emile eſt le jouet d'un enfant !

Tel eſt le changement des ſcenes de la vie ; chaque âge a ſes reſſorts qui le font mouvoir ; mais l'homme eſt toujours le même. A dix ans, il eſt mené par des gâteaux ; à vingt, par une maîtreſſe ; à trente, par les plaiſirs ; à quarante, par l'ambition ; à cinquante, par l'avarice : quand ne court-il qu'après la ſageſſe ? Heureux celui qu'on y conduit malgré lui ! Qu'importe de quel guide on ſe ſerve, pourvu qu'il le mene au but ? Les héros, les ſages eux-mêmes ont payé ce tribut à la foibleſſe humaine ; & tel dont les doigts ont caſſé des fuſeaux, n'en fut pas pour cela moins grand homme.

Voulez-vous étendre ſur la vie entiere l'effet d'une heureuſe éducation ? Prolongez durant la jeuneſſe les bonnes habitudes de l'enfance ; & quand votre Eleve eſt ce qu'il doit être, faites qu'il ſoit le même dans tous les tems. Voilà la derniere perfection qui vous reſte à donner à votre ouvrage. C'eſt pour cela ſur-tout qu'il importe de laiſſer un Gouverneur aux jeunes hommes ; car d'ailleurs il eſt peu à craindre qu'ils ne ſachent pas faire l'amour ſans lui. Ce qui trompe les inſtituteurs, & ſur-tout les peres, c'eſt qu'ils

croient qu'une maniere de vivre en exclud une autre, & qu'aussi-tôt qu'on est grand, on doit renoncer à tout ce qu'on faisoit étant petit. Si cela étoit, à quoi serviroit de soigner l'enfance, puisque le bon ou le mauvais usage qu'on en feroit s'évanouiroit avec elle, & qu'en prenant des manieres de vivre absolument différentes, on prendroit nécessairement d'autres façons de penser?

Comme il n'y a que de grandes maladies qui fassent solution de continuité dans la mémoire, il n'y a gueres que de grandes passions qui la fassent dans les mœurs. Bien que nos goûts & nos inclinations changent, ce changement, quelquefois assez brusque, est adouci par les habitudes. Dans la succession de nos penchans, comme dans une bonne dégradation de couleurs, l'habile Artiste doit rendre les passages imperceptibles, confondre & mêler les teintes, & pour qu'aucune ne tranche, en étendre plusieurs sur tout son travail. Cette regle est confirmée par l'expérience: les gens immodérés changent tous les jours d'affections, de goûts, de sentimens, & n'ont pour toute constance que l'habitude du changement; mais l'homme réglé revient toujours à ses anciennes pratiques, & ne perd pas même dans sa vieillesse le goût des plaisirs qu'il aimoit enfant.

Si vous faites qu'en passant dans un nouvel âge, les jeunes gens ne prennent point en mépris celui qui l'a précédé; qu'en contractant de nouvelles habitudes, ils n'abandonnent point les anciennes; & qu'ils aiment toujours à faire ce qui est bien, sans égard au tems où ils ont commencé; alors seulement vous aurez sauvé votre ouvrage, & vous serez sûrs

d'eux jusqu'à la fin de leurs jours : car la révolution la plus à craindre, est celle de l'âge sur lequel vous veillez maintenant. Comme on le regrette toujours, on perd difficilement dans la suite les goûts qu'on y a conservés : au lieu que quand ils sont interrompus, on ne les reprend de la vie.

La plupart des habitudes que vous croyez faire contracter aux enfans & aux jeunes gens, ne sont point de véritables habitudes, parce qu'ils ne les ont prises que par force, & que les suivant malgré eux, ils n'attendent que l'occasion de s'en délivrer. On ne prend point le goût d'être en prison, à force d'y demeurer : l'habitude alors, loin de diminuer l'aversion, l'augmente. Il n'en est pas ainsi d'Emile, qui n'ayant rien fait dans son enfance que volontairement & avec plaisir, ne fait, en continuant d'agir de même étant homme, qu'ajouter l'empire de l'habitude aux douceurs de la liberté. La vie active, le travail des bras, l'exercice, le mouvement lui sont tellement devenus nécessaires, qu'il n'y pourroit renoncer sans souffrir. Le réduire tout-à-coup à une vie molle & sédentaire, seroit l'emprisonner, l'enchaîner, le tenir dans un état violent & contraint ; je ne doute pas que son humeur & sa santé n'en fussent également altérées. A peine peut-il respirer à son aise dans une chambre bien fermée ; il lui faut le grand air, le mouvement, la fatigue. Aux genoux même de Sophie, il ne peut s'empêcher de regarder quelquefois la campagne du coin de l'œil, & de desirer de la parcourir avec elle. Il reste pourtant quand il faut rester ; mais il est inquiet, agité ; il semble se débattre ; il reste,

parce qu'il eſt dans les fers. Voilà donc, allez-vous dire, des beſoins auxquels je l'ai ſoumis, des aſſujettiſſemens que je lui ai donnés : & tout cela eſt vrai; je l'ai aſſujetti à l'état d'homme.

Emile aime Sophie, mais quels ſont les premiers charmes qui l'ont attaché? La ſenſibilité, la vertu, l'amour des choſes honnêtes. En aimant cet amour dans ſa maîtreſſe, l'auroit-il perdu pour lui-même? A quel prix à ſon tour Sophie s'eſt-elle miſe? A celui de tous les ſentimens qui ſont naturels au cœur de ſon amant. L'eſtime des vrais biens, la frugalité, la ſimplicité, le généreux déſintéreſſement, le mépris du faſte & des richeſſes. Emile avoit ces vertus avant que l'amour les lui eût impoſées. En quoi donc Emile eſt-il véritablement changé? Il a de nouvelles raiſons d'être lui-même; c'eſt le ſeul point où il ſoit différent de ce qu'il étoit.

Je n'imagine pas qu'en liſant ce livre avec quelque attention, perſonne puiſſe croire que toutes les circonſtances de la ſituation où il ſe trouve ſe ſoient ainſi raſſemblées autour de lui par hazard. Eſt-ce par hazard que les Villes fourniſſant tant de filles aimables, celle qui lui plaît ne ſe trouve qu'au fond d'une retraite éloignée? Eſt-ce par hazard qu'il la rencontre? Eſt-ce par hazard qu'ils ſe conviennent? Eſt-ce par hazard qu'ils ne peuvent loger dans le même lieu? Eſt-ce par hazard qu'il ne trouve un aſyle que ſi loin d'elle? Eſt-ce par hazard qu'il la voit ſi rarement, & qu'il eſt forcé d'acheter par tant de fatigues le plaiſir de la voir quelquefois? Il s'efféмine, dites-vous? Il s'endurcit, au contraire;

traire; il faut qu'il ſoit auſſi robuſte que je l'ai fait, pour réſiſter aux fatigues que Sophie lui fait ſupporter.

Il loge à deux grandes lieues d'elle. Cette diſtance eſt le ſoufflet de la forge; c'eſt par elle que je trempe les traits de l'amour. S'ils logeoient porte à porte, ou qu'il pût l'aller voir mollement aſſis dans un bon carroſſe, il l'aimeroit à ſon aiſe, il l'aimeroit en Pariſien. Léandre eût-il voulu mourir pour Héro, ſi la mer ne l'eût ſéparé d'elle? Lecteur, épargnez-moi des paroles; ſi vous êtes fait pour m'entendre, vous ſuivrez aſſez mes regles dans mes détails.

Les premieres fois que nous ſommes allés voir Sophie, nous avons pris des chevaux pour aller plus vîte. Nous trouvons cet expédient commode, & à la cinquieme fois nous continuons de prendre des chevaux. Nous étions attendus; à plus d'une demi-lieue de la maiſon, nous appercevons du monde ſur le chemin. Emile obſerve, le cœur lui bat, il approche, il reconnoît Sophie, il ſe précipite à bas de ſon cheval, il part, il vole, il eſt aux pieds de l'aimable famille. Emile aime les beaux chevaux; le ſien eſt vif, il ſe ſent libre, il s'échappe à travers champs: je le ſuis, je l'atteins avec peine, je le ramene. Malheureuſement Sophie a peur des chevaux, je n'oſe approcher d'elle. Emile ne voit rien; mais Sophie l'avertit à l'oreille de la peine qu'il a laiſſé prendre à ſon ami. Emile accourt tout honteux, prend les chevaux, reſte en arriere; il eſt juſte que chacun ait ſon tour. Il part le premier pour ſe débarraſſer de nos montures. En laiſſant ainſi Sophie derriere lui, il ne trouve plus le cheval une voi-

ture auſſi commode. Il revient eſſoufflé, & nous rencontre à moitié chemin.

Au voyage ſuivant, Emile ne veut plus de chevaux. Pourquoi, lui dis-je ? Nous n'avons qu'à prendre un laquais pour en avoir ſoin. Ah ! dit-il, ſurchargerons-nous ainſi la reſpectable famille ? Vous voyez bien qu'elle veut tout nourrir, hommes & chevaux. Il eſt vrai, reprends-je, qu'ils ont la noble hoſpitalité de l'indigence. Les riches, avares dans leur faſte, ne logent que leurs amis : mais les pauvres logent auſſi les chevaux de leurs amis. Allons à pied, dit-il ; n'en avez-vous pas le courage, vous qui partagez de ſi bon cœur les fatigans plaiſirs de votre enfant ? Très-volontiers, reprends-je à l'inſtant ; auſſi-bien l'amour, à ce qu'il me ſemble, ne veut pas être fait avec tant de bruit.

En approchant, nous trouvons la mere & la fille plus loin encore que la premiere fois. Nous ſommes venus comme un trait. Emile eſt tout en nage : une main chérie daigne lui paſſer un mouchoir ſur les joues. Il y auroit bien des chevaux au monde, avant que nous fuſſions déſormais tentés de nous en ſervir.

Cependant il eſt aſſez cruel de ne pouvoir jamais paſſer la ſoirée enſemble. L'été s'avance, les jours commencent à diminuer. Quoique nous puiſſions dire ; on ne nous permet jamais de nous en retourner de nuit, & quand nous ne venons pas dès le matin, il faut preſque repartir auſſi-tôt qu'on eſt arrivé. A force de nous plaindre & de s'inquiéter de nous, la mere penſe enfin qu'à la vérité l'on ne peut nous loger décemment dans la maiſon, mais qu'on peut nous trouver

un gîte au village pour y coucher quelquefois. A ces mots Emile frappe des mains, tressaillit de joie; & Sophie, sans y songer, baise un peu plus souvent sa mere le jour qu'elle a trouvé cet expédient.

Peu-à-peu la douceur de l'amitié, la familiarité de l'innocence s'établissent & s'affermissent entre nous. Les jours prescrits par Sophie ou par sa mere, je viens ordinairement avec mon ami; quelquefois aussi je le laisse aller seul. La confiance éleve l'ame, & l'on ne doit plus traiter un homme en enfant; & qu'aurois-je avancé jusques-là, si mon Eleve ne méritoit pas mon estime? Il m'arrive aussi d'aller sans lui; alors il est triste & ne murmure point; que serviroient ses murmures? Et puis, il sait bien que je ne vais pas nuire à ses intérêts. Au reste, que nous allions ensemble ou séparément, on conçoit qu'aucun tems ne nous arrête, tout fiers d'arriver dans un état à pouvoir être plaints. Malheureusement Sophie nous interdit cet honneur, & défend qu'on vienne par le mauvais tems. C'est la seule fois que je la trouve rebelle aux regles que je lui dicte en secret.

Un jour qu'il est allé seul, & que je ne l'attends que le lendemain, je le vois arriver le soir même, & je lui dis en l'embrassant; quoi! cher Emile, tu reviens à ton ami! Mais au lieu de répondre à mes caresses, il me dit avec un peu d'humeur; ne croyez pas que je revienne sitôt de mon gré, je viens malgré moi. Elle a voulu que je vinsse; je viens pour elle & non pas pour vous. Touché de cette naïveté, je l'embrasse derechef, en lui disant; ame franche, ami sincere, ne me dérobe pas ce qui m'appartient. Si tu viens

pour elle, c'eſt pour moi que tu le dis ; ton retour eſt ſon ouvrage : mais ta franchiſe eſt le mien. Garde à jamais cette noble candeur des belles ames. On peut laiſſer penſer aux indifférens ce qu'ils veulent : mais c'eſt un crime de ſouffrir qu'un ami nous faſſe un mérite de ce que nous n'avons pas fait pour lui.

Je me garde bien d'avilir à ſes yeux le prix de cet aveu, en y trouvant plus d'amour que de générosité, & en lui diſant qu'il veut moins s'ôter le mérite de ce retour, que le donner à Sophie. Mais voici comment il me dévoile le fond de ſon cœur ſans y ſonger : s'il eſt venu à ſon aiſe à petits pas, & rêvant à ſes amours, Emile n'eſt que l'amant de Sophie ; s'il arrive à grands pas, échauffé, quoiqu'un peu grondeur, Emile eſt l'ami de ſon Mentor.

On voit par ces arrangemens que mon jeune homme eſt bien éloigné de paſſer ſa vie auprès de Sophie & de la voir autant qu'il voudroit. Un voyage ou deux par ſemaine bornent les permiſſions qu'il reçoit ; & ſes viſites, ſouvent d'une ſeule demi-journée, s'étendent rarement au lendemain. Il emploie bien plus de tems à eſpérer de la voir ou à ſe féliciter de l'avoir vue, qu'à la voir en effet. Dans celui même qu'il donne à ſes voyages, il en paſſe moins auprès d'elle qu'à s'en approcher ou s'en éloigner. Ses plaiſirs vrais, purs, délicieux, mais moins réels qu'imaginaires, irritent ſon amour ſans efféminer ſon cœur.

Les jours qu'il ne la voit point, il n'eſt pas oiſif & ſédentaire. Ces jours-là, c'eſt Emile encore ; il n'eſt point du tout transformé. Le plus ſouvent il court les campagnes des

environs, il suit son histoire naturelle, il observe, il examine les terres, leurs productions, leur culture; il compare les travaux qu'il voit à ceux qu'il connoît; il cherche les raisons des différences; quand il juge d'autres méthodes préférables à celles du lieu, il les donne aux cultivateurs; s'il propose une meilleure forme de charrue, il en fait faire sur ses dessins; s'il trouve une carriere de marne, il leur en apprend l'usage inconnu dans le pays; souvent il met lui-même la main à l'œuvre; ils sont tous étonnés de lui voir manier leurs outils plus aisément qu'ils ne font eux-mêmes, tracer des sillons plus profonds & plus droits que les leurs, semer avec plus d'égalité, diriger des ados avec plus d'intelligence. Ils ne se moquent pas de lui comme d'un beau diseur d'agriculture; ils voient qu'il la sait en effet. En un mot, il étend son zele & ses soins à tout ce qui est d'utilité premiere & générale; même il ne s'y borne pas. Il visite les maisons des paysans, s'informe de leur état, de leurs familles, du nombre de leurs enfans, de la quantité de leurs terres, de la nature du produit, de leurs débouchés, de leurs facultés, de leurs charges, de leurs dettes, &c. Il donne peu d'argent, sachant que pour l'ordinaire il est mal employé; mais il en dirige l'emploi lui-même, & le leur rend utile malgré qu'ils en aient. Il leur fournit des ouvriers, & souvent leur paye leurs propres journées pour les travaux dont ils ont besoin. A l'un il fait relever ou couvrir sa chaumiere à demi tombée, à l'autre il fait défricher sa terre abandonnée faute de moyens, à l'autre il fournit une vache, un cheval, du bétail de toute espece à la place de celui qu'il a

perdu : deux voisins sont près d'entrer en procès, il les gagne, il les accommode; un paysan tombe malade, il le fait soigner, il le soigne lui-même (16); un autre est vexé par un voisin puissant, il le protege & le recommande; de pauvres jeunes gens se recherchent, il aide à les marier; une bonne femme a perdu son enfant chéri, il va la voir, il la console, il ne sort point aussi-tôt qu'il est entré; il ne dédaigne point les indigens, il n'est point pressé de quitter les malheureux; il prend souvent son repas chez les paysans qu'il assiste, il l'accepte aussi chez ceux qui n'ont pas besoin de lui; en devenant le bienfaicteur des uns & l'ami des autres, il ne cesse point d'être leur égal. Enfin, il fait toujours de sa personne autant de bien que de son argent.

Quelquefois il dirige ses tournées du côté de l'heureux séjour : il pourroit espérer de voir Sophie à la dérobée, de la voir à la promenade sans en être vu. Mais Emile est toujours sans détour dans sa conduite, il ne sait & ne veut rien éluder. Il a cette aimable délicatesse qui flatte & nourrit l'amour-propre du bon témoignage de soi. Il garde à la rigueur son ban, & n'approche jamais assez pour tenir du hazard ce qu'il ne veut devoir qu'à Sophie. En revanche il

(16) Soigner un paysan malade, ce n'est pas le purger, lui donner des drogues, lui envoyer un Chirurgien. Ce n'est pas de tout cela qu'ont besoin ces pauvres gens dans leurs maladies; c'est de nourriture meilleure & plus abondante. Jeûnez, vous autres, quand vous avez la fievre; mais quand vos paysans l'ont, donnez-leur de la viande & du vin : presque toutes leurs maladies viennent de misere & d'épuisement : leur meilleure tisanne est dans votre cave; leur seul Apothicaire doit être votre Boucher.

erre avec plaiſir dans les environs, recherchant les traces des pas de ſa maîtreſſe, s'attendriſſant ſur les peines qu'elle a priſes & ſur les courſes qu'elle a bien voulu faire par complaiſance pour lui. La veille des jours qu'il doit la voir, il ira dans quelque ferme voiſine ordonner une colation pour le lendemain. La promenade ſe dirige de ce côté ſans qu'il y paroiſſe; on entre comme par hazard, on trouve des fruits, des gâteaux, de la crême. La friande Sophie n'eſt pas inſenſible à ces attentions, & fait volontiers honneur à notre prévoyance; car j'ai toujours ma part au compliment, n'en euſſé-je aucune au ſoin qui l'attire; c'eſt un détour de petite fille pour être moins embarraſſée en remerciant. Le pere & moi mangeons des gâteaux & buvons du vin: mais Emile eſt de l'écot des femmes, toujours au guet pour voler quelque aſſiette de crême où la cuiller de Sophie ait trempé.

A propos de gâteaux, je parle à Emile de ſes anciennes courſes. On veut ſavoir ce que c'eſt que ces courſes: je l'explique, on en rit; on lui demande s'il ſait courir encore? Mieux que jamais, répond-il; je ſerois bien fâché de l'avoir oublié. Quelqu'un de la compagnie auroit grande envie de le voir courir, & n'oſe le dire; quelqu'autre ſe charge de la propoſition; il accepte: on fait raſſembler deux ou trois jeunes gens des environs; on décerne un prix, & pour mieux imiter les anciens jeux, on met un gâteau ſur le but; chacun ſe tient prêt; le papa donne le ſignal en frappant des mains. L'agile Emile fend l'air, & ſe trouve au bout de la carriere, qu'à peine mes trois lourdauts ſont partis. Emile reçoit le prix des

mains de Sophie, & non moins généreux qu'Enée, fait des préſens à tous les vaincus.

Au milieu de l'éclat du triomphe, Sophie oſe défier le vainqueur, & ſe vante de courir auſſi-bien que lui. Il ne refuſe point d'entrer en lice avec elle; &, tandis qu'elle s'apprête à l'entrée de la carriere, qu'elle retrouſſe ſa robe des deux côtés, & que, plus curieuſe d'étaler une jambe fine aux yeux d'Emile, que de le vaincre à ce combat, elle regarde ſi ſes jupes ſont aſſez courtes, il dit un mot à l'oreille de la mere; elle ſourit & fait un ſigne d'approbation. Il vient alors ſe placer à côté de ſa concurrente, & le ſignal n'eſt pas plutôt donné, qu'on la voit partir & voler comme un oiſeau.

Les femmes ne ſont pas faites pour courir; quand elles fuient, c'eſt pour être atteintes. La courſe n'eſt pas la ſeule choſe qu'elles faſſent mal-adroitement, mais c'eſt la ſeule qu'elles faſſent de mauvaiſe grace : leurs coudes en arriere & collés contre leur corps leur donnent une attitude riſible, & les hauts talons ſur leſquels elles ſont juchées, les font paroître autant de ſauterelles qui voudroient courir ſans ſauter.

Emile n'imaginant point que Sophie coure mieux qu'une autre femme, ne daigne pas ſortir de ſa place & la voit partir avec un ſourire moqueur. Mais Sophie eſt légere & porte des talons bas; elle n'a pas beſoin d'artifice pour paroître avoir le pied petit; elle prend les devans d'une telle rapidité, que, pour atteindre cette nouvelle Atalante, il n'a que le tems qu'il lui faut quand il l'apperçoit ſi loin devant lui. Il part donc à ſon tour, ſemblable à l'aigle qui fond ſur ſa proie; il la pourſuit, la talonne, l'atteint enfin toute eſſoufflée,

paſſe

passe doucement son bras gauche autour d'elle, l'enleve comme une plume, & pressant sur son cœur cette douce charge, il acheve ainsi la course, lui fait toucher le but la premiere; puis criant, *victoire à Sophie*, met devant elle un genou en terre, & se reconnoît le vaincu.

A ces occupations diverses se joint celle du métier que nous avons appris. Au moins un jour par semaine, & tous ceux où le mauvais tems ne nous permet pas de tenir la campagne, nous allons Emile & moi travailler chez un Maître. Nous n'y travaillons pas pour la forme, en gens au-dessus de cet état, mais tout de bon & en vrais Ouvriers. Le pere de Sophie nous venant voir nous trouve une fois à l'ouvrage, & ne manque pas de rapporter avec admiration à sa femme & à sa fille ce qu'il a vu. Allez voir, dit-il, ce jeune homme à l'attelier, & vous verrez s'il méprise la condition du pauvre! On peut imaginer si Sophie entend ce discours avec plaisir! On en reparle, on voudroit le surprendre à l'ouvrage. On me questionne sans faire semblant de rien, & après s'être assurées d'un de nos jours, la mere & la fille prennent une caleche & viennent à la ville le même jour.

En entrant dans l'attelier Sophie apperçoit à l'autre bout un jeune homme en veste, les cheveux négligemment attachés, & si occupé de ce qu'il fait qu'il ne la voit point; elle s'arrête & fait signe à sa mere. Emile un ciseau d'une main & le maillet de l'autre acheve une mortaise. Puis il scie une planche & en met une piece sous le valet pour la polir. Ce spectacle ne fait point rire Sophie; il la touche, il est respectable. Femme, honore ton chef; c'est lui qui travaille pour

toi, qui te gagne ton pain, qui te nourrit; voilà l'homme.

Tandis qu'elles sont attentives à l'observer, je les apperçois, je tire Emile par la manche; il se retourne, les voit, jette ses outils & s'élance avec un cri de joie; après s'être livré à ses premiers transports, il les fait asseoir & reprend son travail. Mais Sophie ne peut rester assise; elle se leve avec vivacité, parcourt l'attelier, examine les outils, touche le poli des planches, ramasse des copeaux par terre, regarde à nos mains, & puis dit qu'elle aime ce métier, parce qu'il est propre. La folâtre essaye même d'imiter Emile. De sa blanche & débile main, elle pousse un rabot sur la planche; le rabot glisse & ne mord point. Je crois voir l'amour dans les airs rire & battre des aîles; je crois l'entendre pousser des cris d'allégresse & dire; *Hercule est vengé.*

Cependant la mere questionne le Maître. Monsieur, combien payez-vous ces garçons-là? Madame, je leur donne à chacun vingt sols par jour & je les nourris; mais si ce jeune homme vouloit il gagneroit bien davantage; car c'est le meilleur ouvrier du pays. Vingt sols par jour, & vous les nourrissez! dit la mere en nous regardant avec attendrissement. Madame, il est ainsi, reprend le Maître. A ces mots, elle court à Emile, l'embrasse, le presse contre son sein en versant sur lui des larmes, & sans pouvoir dire autre chose que de répéter plusieurs fois; mon fils! ô mon fils!

Après avoir passé quelque tems à causer avec nous, mais sans nous détourner: allons-nous-en, dit la mere à la fille; il se fait tard, il ne faut pas nous faire attendre. Puis, s'approchant d'Emile, elle lui donne un petit coup sur la joue en

lui disant : Hé bien, bon ouvrier, ne voulez-vous pas venir avec nous? Il lui répond d'un ton fort triste, je suis engagé, demandez au Maître. On demande au Maître s'il veut bien se passer de nous. Il répond qu'il ne peut. J'ai, dit-il, de l'ouvrage qui presse & qu'il faut rendre après-demain. Comptant sur ces Messieurs, j'ai refusé des Ouvriers qui se sont présentés; si ceux-ci me manquent, je ne sais plus où en prendre d'autres, & je ne pourrai rendre l'ouvrage au jour promis. La mere ne réplique rien; elle attend qu'Emile parle. Emile baisse la tête & se tait. Monsieur, lui dit-elle un peu surprise de ce silence, n'avez-vous rien à dire à cela? Emile regarde tendrement la fille & ne répond que ces mots; vous voyez bien qu'il faut que je reste. Là-dessus les Dames partent & nous laissent. Emile les accompagne jusqu'à la porte, les suit des yeux autant qu'il peut, soupire, & revient se mettre au travail sans parler.

En chemin, la mere piquée parle à sa fille de la bizarrerie de ce procédé. Quoi! dit-elle, étoit-il si difficile de contenter le Maître sans être obligé de rester, & ce jeune homme si prodigue qui verse l'argent sans nécessité, n'en sait-il plus trouver dans les occasions convenables? O maman! répond Sophie, à Dieu ne plaise qu'Emile donne tant de force à l'argent, qu'il s'en serve pour rompre un engagement personnel, pour violer impunément sa parole, & faire violer celle d'autrui! Je sais qu'il dédommageroit aisément l'Ouvrier du léger préjudice que lui causeroit son absence; mais cependant il asserviroit son ame aux richesses, il s'accoutumeroit à les mettre à la place de ses devoirs, & à croire qu'on est dis-

penſé de tout pourvu qu'on paye. Emile a d'autres manieres de penſer, & j'eſpere de n'être pas cauſe qu'il en change. Croyez-vous qu'il ne lui en ait rien coûté de reſter? Maman, ne vous y trompez pas; c'eſt pour moi qu'il reſte; je l'ai bien vu dans ſes yeux.

Ce n'eſt pas que Sophie ſoit indulgente ſur les vrais ſoins de l'amour. Au contraire, elle eſt impérieuſe, exigeante; elle aimeroit mieux n'être point aimée que de l'être modérément. Elle a le noble orgueil du mérite qui ſe ſent, qui s'eſtime, & qui veut être honoré comme il s'honore. Elle dédaigneroit un cœur qui ne ſentiroit pas tout le prix du ſien, qui ne l'aimeroit pas pour ſes vertus, autant & plus que pour ſes charmes; un cœur qui ne lui préféreroit pas ſon propre devoir, & qui ne la préféreroit pas à toute autre choſe. Elle n'a point voulu d'amant qui ne connût de loi que la ſienne: elle veut régner ſur un homme qu'elle n'ait point défiguré. C'eſt ainſi qu'ayant avili les compagnons d'Ulyſſe, Circé les dédaigne, & ſe donne à lui ſeul qu'elle n'a pu changer.

Mais ce droit inviolable & ſacré mis à part; jalouſe à l'excès de tous les ſiens, elle épie avec quel ſcrupule Emile les reſpecte, avec quel zele il accomplit ſes volontés, avec quelle adreſſe il les devine, avec quelle vigilance il arrive au moment preſcrit; elle ne veut ni qu'il retarde ni qu'il anticipe; elle veut qu'il ſoit exact. Anticiper c'eſt ſe préférer à elle; retarder c'eſt la négliger. Négliger Sophie! cela n'arriveroit pas deux fois. L'injuſte ſoupçon d'une a failli tout perdre, mais Sophie eſt équitable & ſait bien réparer ſes torts.

Un soir nous sommes attendus : Emile a reçu l'ordre. On vient au-devant de nous ; nous n'arrivons point. Que sont-ils devenus ? Quel malheur leur est arrivé ? Personne de leur part ! La soirée s'écoule à nous attendre. La pauvre Sophie nous croit morts ; elle se désole, elle se tourmente, elle passe la nuit à pleurer. Dès le soir on a expédié un messager pour aller s'informer de nous, & rapporter de nos nouvelles le lendemain matin. Le messager revient accompagné d'un autre de notre part qui fait nos excuses de bouche & dit que nous nous portons bien. Un moment après nous paroissons nous-mêmes. Alors la scene change ; Sophie essuie ses pleurs, ou si elle en verse, ils sont de rage. Son cœur altier n'a pas gagné à se rassurer sur notre vie : Emile vit & s'est fait attendre inutilement.

A notre arrivée elle veut s'enfermer. On veut qu'elle reste ; il faut rester : mais prenant à l'instant son parti, elle affecte un air tranquille & content qui en imposeroit à d'autres. Le pere vient au-devant de nous & nous dit : vous avez tenu vos amis en peine ; il y a ici des gens qui ne vous le pardonneront pas aisément. Qui donc, mon Papa ? dit Sophie avec une maniere de sourire le plus gracieux qu'elle puisse affecter. Que vous importe, répond le pere, pourvu que ce ne soit pas vous ? Sophie ne réplique point & baisse les yeux sur son ouvrage. La mere nous reçoit d'un air froid & composé. Emile embarrassé n'ose aborder Sophie. Elle lui parle la premiere, lui demande comment il se porte, l'invite à s'asseoir, & se contrefait si bien que le pauvre jeune homme, qui n'entend rien encore au langage des passions violentes,

eſt la dupe de ce ſang-froid, & preſque ſur le point d'en être piqué lui-même.

Pour le déſabuſer je vais prendre la main de Sophie, j'y veux porter mes levres comme je fais quelquefois : elle la retire bruſquement avec un mot de *Monſieur* ſi ſinguliérement prononcé, que ce mouvement involontaire la décele à l'inſtant aux yeux d'Emile.

Sophie elle-même voyant qu'elle s'eſt trahie ſe contraint moins. Son ſang-froid apparent ſe change en un mépris ironique. Elle répond à tout ce qu'on lui dit par des monoſyllabes prononcés d'une voix lente & mal-aſſurée, comme craignant d'y laiſſer trop percer l'accent de l'indignation. Emile demi-mort d'effroi la regarde avec douleur, & tâche de l'engager à jetter les yeux ſur les ſiens, pour y mieux lire ſes vrais ſentimens. Sophie plus irritée de ſa confiance lui lance un regard qui lui ôte l'envie d'en ſolliciter un ſecond. Emile interdit, tremblant, n'oſe plus, très-heureuſement pour lui, ni lui parler, ni la regarder : car, n'eût-il pas été coupable, s'il eût pu ſupporter ſa colere, elle ne lui eût jamais pardonné.

Voyant alors que c'eſt mon tour, & qu'il eſt tems de s'expliquer, je reviens à Sophie. Je reprends ſa main qu'elle ne retire plus, car elle eſt prête à ſe trouver mal. Je lui dis avec douceur : chere Sophie, nous ſommes malheureux, mais vous êtes raiſonnable & juſte; vous ne nous jugerez pas ſans nous entendre : écoutez-nous. Elle ne répond rien, & je parle ainſi.

« Nous ſommes partis hier à quatre heures; il nous étoit

» prescrit d'arriver à sept, & nous prenons toujours plus de » tems qu'il ne nous est nécessaire, afin de nous reposer en » approchant d'ici. Nous avions déjà fait les trois quarts du » chemin quand des lamentations douloureuses nous frappent » l'oréille; elles partoient d'une gorge de la colline à quel- » que distance de nous. Nous accourons aux cris; nous trou- » vons un malheureux paysan, qui revenant de la ville un » peu pris de vin sur son cheval, en étoit tombé si lour- » dement qu'il s'étoit cassé la jambe. Nous crions, nous ap- » pellons du secours; personne ne répond; nous essayons de » remettre le blessé sur son cheval, nous n'en pouvons venir » à bout : au moindre mouvement le malheureux souffre des » douleurs horribles; nous prenons le parti d'attacher le » cheval dans le bois à l'écart, puis faisant un brancard de » nos bras, nous y posons le blessé & le portons le plus » doucement qu'il est possible, en suivant ses indications sur » la route qu'il faloit tenir pour aller chez lui. Le trajet » étoit long, il falut nous reposer plusieurs fois. Nous arri- » vons enfin rendus de fatigue; nous trouvons avec une sur- » prise amere que nous connoissions déjà la maison, & que » ce misérable que nous rapportions avec tant de peine, » étoit le même qui nous avoit si cordialement reçus le jour » de notre premiere arrivée ici. Dans le trouble où nous » étions tous, nous ne nous étions point reconnus jusqu'à » ce moment.

» Il n'avoit que deux petits enfans. Prête à lui en donner » un troisieme, sa femme fut si saisie en le voyant arriver, » qu'elle sentit des douleurs aiguës & accoucha peu d'heures

» après. Que faire en cet état dans une chaumiere écartée » où l'on ne pouvoit espérer aucun secours? Emile prit le » parti d'aller prendre le cheval que nous avions laissé dans » le bois, de le monter, de courir à toute bride chercher » un chirurgien à la ville. Il donna le cheval au chirurgien, » & n'ayant pu trouver assez tôt une garde, il revint à » pied avec un domestique, après vous avoir expédié un » exprès; tandis qu'embarrassé, comme vous pouvez croire, » entre un homme ayant une jambe cassée & une femme » en travail, je préparois dans la maison tout ce que je pou- » vois prévoir être nécessaire pour le secours de tous les » deux.

» Je ne vous ferai point le détail du reste; ce n'est pas » de cela qu'il est question. Il étoit deux heures après minuit » avant que nous ayons eu ni l'un ni l'autre un moment de » relâche. Enfin nous sommes revenus avant le jour dans » notre asyle ici proche, où nous avons attendu l'heure » de votre réveil pour vous rendre compte de notre ac- » cident ».

Je me tais sans rien ajouter. Mais avant que personne parle, Emile s'approche de sa maîtresse, éleve la voix, & lui dit avec plus de fermeté que je ne m'y serois attendu; Sophie, vous êtes l'arbitre de mon sort, vous le savez bien. Vous pouvez me faire mourir de douleur; mais n'espérez pas me faire oublier les droits de l'humanité : ils me sont plus sacrés que les vôtres; je n'y renoncerai jamais pour vous.

Sophie, à ces mots, au lieu de répondre se leve, lui passe un

un bras autour du cou, lui donne un baiser sur la joue, puis lui tendant la main avec une grace inimitable, elle lui dit : Emile, prends cette main, elle est à toi. Sois quand tu voudras mon époux & mon maître. Je tâcherai de mériter cet honneur.

A peine l'a-t-elle embrassé, que le pere enchanté frappe des mains en criant *bis*, *bis*; & Sophie sans se faire presser lui donne aussi-tôt deux baisers sur l'autre joue; mais presque au même instant, effrayée de tout ce qu'elle vient de faire, elle se sauve dans les bras de sa mere, & cache dans ce sein maternel son visage enflammé de honte.

Je ne décrirai point la commune joie; tout le monde la doit sentir. Après le dîné, Sophie demande s'il y auroit trop loin pour aller voir ces pauvres malades. Sophie le desire, & c'est une bonne œuvre : on y va. On les trouve dans deux lits séparés; Emile en avoit fait apporter un : on trouve autour d'eux du monde pour les soulager; Emile y avoit pourvu. Mais au surplus tous deux sont si mal en ordre, qu'ils souffrent autant du mal-aise que de leur état. Sophie se fait donner un tablier de la bonne femme, & va la ranger dans son lit; elle en fait ensuite autant à l'homme; sa main douce & légere sait aller chercher tout ce qui les blesse, & faire poser plus mollement leurs membres endoloris. Ils se sentent déjà soulagés à son approche, on diroit qu'elle devine tout ce qui leur fait mal. Cette fille si délicate ne se rebute ni de la mal-propreté ni de la mauvaise odeur, & sait faire disparoître l'une & l'autre sans mettre personne en œuvre, & sans que les malades soient tourmentés. Elle

qu'on voit toujours ſi modeſte & quelquefois ſi dédaigneuſe; elle qui pour tout au monde n'auroit pas touché du bout du doigt le lit d'un homme, retourne & change le bleſſé ſans aucun ſcrupule, & le met dans une ſituation plus commode pour y pouvoir reſter long-tems. Le zele de la charité vaut bien la modeſtie; ce qu'elle fait, elle le fait ſi légérement & avec tant d'adreſſe, qu'il ſe ſent ſoulagé ſans preſque s'être apperçu qu'on l'ait touché. La femme & le mari béniſſent de concert l'aimable fille qui les ſert, qui les plaint, qui les conſole. C'eſt un Ange du Ciel que Dieu leur envoie; elle en a la douceur & la bonté. Emile attendri la contemple en ſilence. Homme, aime ta compagne: Dieu te la donne pour te conſoler dans tes peines, pour te ſoulager dans tes maux: voilà la femme.

On fait baptiſer le nouveau-né. Les deux amans le préſentent, brûlant au fond de leurs cœurs d'en donner autant à faire à d'autres. Ils aſpirent au moment deſiré; ils croient y toucher, tous les ſcrupules de Sophie ſont levés, mais les miens viennent. Ils n'en ſont pas encore où ils penſent: il faut que chacun ait ſon tour.

Un matin qu'ils ne ſe ſont vus depuis deux jours, j'entre dans la chambre d'Emile une lettre à la main, & je lui dis en le regardant fixement; que feriez-vous ſi l'on vous apprenoit que Sophie eſt morte? Il fait un grand cri, ſe leve en frappant des mains, &, ſans dire un ſeul mot, me regarde d'un œil égaré. Répondez donc, pourſuis-je avec la même tranquillité. Alors irrité de mon ſang-froid, il s'approche les yeux enflammés de colere, s'arrêtant dans une

attitude preſque menaçante ; ce que je ferois...... je n'en ſais rien ; mais ce que je ſais, c'eſt que je ne reverrois de ma vie celui qui me l'auroit appris. Raſſurez-vous, réponds-je en ſouriant : elle vit, elle ſe porte bien, elle penſe à vous, & nous ſommes attendus ce ſoir. Mais allons faire un tour de promenade, & nous cauſerons.

La paſſion dont il eſt préoccupé ne lui permet plus de ſe livrer comme auparavant à des entretiens purement raiſonnés ; il faut l'intéreſſer par cette paſſion même à ſe rendre attentif à mes leçons. C'eſt ce que j'ai fait par ce terrible préambule ; je ſuis bien ſûr maintenant qu'il m'écoutera.

« Il faut être heureux, cher Emile ; c'eſt la fin de tout » être ſenſible ; c'eſt le premier deſir que nous imprima la » Nature, & le ſeul qui ne nous quitte jamais. Mais où eſt » le bonheur ? Qui le ſait ? Chacun le cherche, & nul ne » le trouve. On uſe la vie à le pourſuivre, & l'on meurt » ſans l'avoir atteint. Mon jeune ami, quand à ta naiſſance » je te pris dans mes bras, & qu'atteſtant l'Etre ſuprême » de l'engagement que j'oſai contracter, je vouai mes jours » au bonheur des tiens, ſavois-je moi-même à quoi je » m'engageois. Non : je ſavois ſeulement qu'en te ren- » dant heureux j'étois ſûr de l'être. En faiſant pour toi » cette utile recherche, je la rendois commune à tous » deux.

» Tant que nous ignorons ce que nous devons faire, la » ſageſſe conſiſte à reſter dans l'inaction. C'eſt de toutes les » maximes celle dont l'homme a le plus grand beſoin, & » celle qu'il ſait le moins ſuivre. Chercher le bonheur ſans

» savoir où il est, c'est s'exposer à le fuir, c'est courir autant » de risques contraires qu'il y a de routes pour s'égarer. » Mais il n'appartient pas à tout le monde de savoir ne point » agir. Dans l'inquiétude où nous tient l'ardeur du bien-être, » nous aimons mieux nous tromper à le poursuivre, que de » ne rien faire pour le chercher, & sortis une fois de la » place où nous pouvons le connoître, nous n'y savons plus » revenir.

» Avec la même ignorance j'essayai d'éviter la même faute. » En prenant soin de toi, je résolus de ne pas faire un pas » inutile & de t'empêcher d'en faire. Je me tins dans la route » de la nature, en attendant qu'elle me montrât celle du » bonheur. Il s'est trouvé qu'elle étoit la même, & qu'en » n'y pensant pas je l'avois suivie.

» Sois mon témoin, sois mon juge, je ne te récuserai » jamais. Tes premiers ans n'ont point été sacrifiés à ceux » qui les devoient suivre; tu as joui de tous les biens que la » nature t'avoit donnés. Des maux auxquels elle t'assujettit, » & dont j'ai pu te garantir, tu n'as senti que ceux qui pou- » voient t'endurcir aux autres. Tu n'en as jamais souffert » aucun que pour en éviter un plus grand. Tu n'as connu ni » la haine, ni l'esclavage. Libre & content, tu es resté juste » & bon: car la peine & le vice sont inséparables, & jamais » l'homme ne devient méchant que lorsqu'il est malheureux. » Puisse le souvenir de ton enfance se prolonger jusqu'à tes » vieux jours: je ne crains pas que jamais ton cœur se la » rappelle sans donner quelques bénédictions à la main qui » la gouverna.

» Quand tu es entré dans l'âge de raison, je t'ai garanti » de l'opinion des hommes; quand ton cœur est devenu sen- » sible, je t'ai préservé de l'empire des passions. Si j'avois » pu prolonger ce calme intérieur jusqu'à la fin de ta vie, » j'aurois mis mon ouvrage en sureté, & tu serois toujours » heureux autant qu'un homme peut l'être : mais cher Emile, » j'ai eu beau tremper ton ame dans le styx, je n'ai pu la » rendre par-tout invulnérable; il s'éleve un nouvel ennemi » que tu n'as pas encore appris à vaincre, & dont je ne » puis plus te sauver. Cet ennemi, c'est toi-même. La nature » & la fortune t'avoient laissé libre. Tu pouvois endurer la » misere; tu pouvois supporter les douleurs du corps, celles » de l'ame t'étoient inconnues; tu ne tenois à rien qu'à la » condition humaine, & maintenant tu tiens à tous les atta- » chemens que tu t'es donnés; en apprenant à desirer, tu » t'es rendu l'esclave de tes desirs. Sans que rien change en » toi, sans que rien t'offense, sans que rien touche à ton » être, que de douleurs peuvent attaquer ton ame! Que de » maux tu peux sentir sans être malade! Que de morts tu » peux souffrir sans mourir! Un mensonge, une erreur, un » doute, peut te mettre au désespoir.

» Tu voyois au théâtre les héros livrés à des douleurs » extrêmes, faire retentir la scene de leurs cris insensés, » s'affliger comme des femmes, pleurer comme des enfans, » & mériter ainsi les applaudissemens publics. Souviens-toi » du scandale que te causoient ces lamentations, ces cris, » ces plaintes, dans des hommes dont on ne devoit attendre » que des actes de constance & de fermeté. Quoi! disois-tu

» tout indigné, ce ſont-là les exemples qu'on nous donne à » ſuivre, les modeles qu'on nous offre à imiter! A-t-on » peur que l'homme ne ſoit pas aſſez petit, aſſez malheu- » reux, aſſez foible, ſi l'on ne vient encore encenſer ſa foi- » bleſſe ſous la fauſſe image de la vertu? Mon jeune ami, » ſois plus indulgent déſormais pour la ſcene: te voilà devenu » l'un de ſes héros.

» Tu ſais ſouffrir & mourir; tu ſais endurer la loi de la » néceſſité dans les maux phyſiques, mais tu n'as point » encore impoſé de loix aux appétits de ton cœur, & c'eſt » de nos affections, bien plus que de nos beſoins, que naît » le trouble de notre vie. Nos deſirs ſont étendus, notre » force eſt preſque nulle. L'homme tient par ſes vœux à mille » choſes, & par lui-même il ne tient à rien, pas même à ſa » propre vie; plus il augmente ſes attachemens, plus il » multiplie ſes peines. Tout ne fait que paſſer ſur la terre: » tout ce que nous aimons nous échappera tôt ou tard, & » nous y tenons comme s'il devoit durer éternellement. Quel » effroi ſur le ſeul ſoupçon de la mort de Sophie! As-tu » donc compté qu'elle vivroit toujours? Ne meurt-il per- » ſonne à ſon âge? Elle doit mourir, mon enfant, & » peut-être avant toi. Qui ſait ſi elle eſt vivante à préſent » même? La nature ne t'avoit aſſervi qu'à une ſeule mort; » tu t'aſſervis à une ſeconde; te voilà dans le cas de mourir » deux fois.

» Ainſi ſoumis à tes paſſions déréglées, que tu vas reſter à » plaindre! Toujours des privations, toujours des pertes, » toujours des alarmes; tu ne jouiras pas même de ce qui

» te sera laissé. La crainte de tout perdre t'empêchera de » rien posséder ; pour n'avoir voulu suivre que tes passions, » jamais tu ne les pourras satisfaire. Tu chercheras toujours » le repos, il fuira toujours devant toi ; tu seras misérable » & tu deviendras méchant ; & comment pourrois-tu ne » pas l'être, n'ayant de loi que tes desirs effrénés ? Si tu ne » peux supporter des privations involontaires, comment t'en » imposeras-tu volontairement ? Comment sauras-tu sacrifier » le penchant au devoir, & résister à ton cœur pour écouter » ta raison ? Toi qui ne veux déjà plus voir celui qui t'ap- » prendra la mort de ta maîtresse, comment verrois-tu celui » qui voudroit te l'ôter vivante ? celui qui t'oseroit dire, elle » est morte pour toi, la vertu te sépare d'elle ? S'il faut » vivre avec elle quoiqu'il arrive, que Sophie soit mariée ou » non, que tu sois libre ou ne le sois pas, qu'elle t'aime ou » te haïsse, qu'on te l'accorde ou qu'on te la refuse, n'im- » porte, tu la veux, il la faut posséder à quelque prix que » ce soit. Apprends-moi donc à quel crime s'arrête celui qui » n'a de loix que les vœux de son cœur, & ne sait résister » à rien de ce qu'il desire ?

» Mon enfant, il n'y a point de bonheur sans courage, » ni de vertu sans combat. Le mot de *vertu* vient de *force* ; » la force est la base de toute vertu. La vertu n'appartient » qu'à un être foible par sa nature & fort par sa volonté ; » c'est en cela que consiste le mérite de l'homme juste ; » & quoique nous appellions Dieu bon, nous ne l'appellons » pas vertueux, parce qu'il n'a pas besoin d'effort pour bien » faire. Pour t'expliquer ce mot si profané, j'ai attendu que

» tu fusses en état de m'entendre. Tant que la vertu ne coûte » rien à pratiquer, on a peu besoin de la connoître. Ce be- » soin vient quand les passions s'éveillent : il est déjà venu » pour toi.

» En t'élevant dans toute la simplicité de la nature, au » lieu de te prêcher de pénibles devoirs, je t'ai garanti des » vices qui rendent ces devoirs pénibles, je t'ai moins » rendu le mensonge odieux qu'inutile, je t'ai moins appris à » rendre à chacun ce qui lui appartient, qu'à ne te sou- » cier que de ce qui est à toi. Je t'ai fait plutôt bon » que vertueux : mais celui qui n'est que bon, ne de- » meure tel qu'autant qu'il a du plaisir à l'être : la bonté » se brise & périt sous le choc des passions humaines ; » l'homme qui n'est que bon, n'est bon que pour lui.

» Qu'est-ce donc que l'homme vertueux ? C'est celui » qui sait vaincre ses affections. Car alors il suit sa rai- » son, sa conscience, il fait son devoir, il se tient dans » l'ordre, & rien ne l'en peut écarter. Jusqu'ici tu n'étois » libre qu'en apparence ; tu n'avois que la liberté précaire » d'un esclave à qui l'on n'a rien commandé. Maintenant sois » libre en effet ; apprends à devenir ton propre maître ; » commande à ton cœur, ô Emile ! & tu seras vertueux.

» Voilà donc un autre apprentissage à faire, & cet ap- » prentissage est plus pénible que le premier ; car la nature » nous délivre des maux qu'elle nous impose, ou nous » apprend à les supporter ; mais elle ne nous dit rien » pour ceux qui nous viennent de nous ; elle nous aban- » donne à nous-mêmes ; elle nous laisse, victimes de

» nos

» nos paſſions, ſuccomber à nos vaines douleurs, & nous
» glorifier encore des pleurs dont nous aurions dû rougir.

» C'eſt ici ta premiere paſſion. C'eſt la ſeule, peut-être,
» qui ſoit digne de toi. Si tu la ſais régir en homme, elle
» ſera la derniere; tu ſubjugueras toutes les autres, & tu
» n'obéiras qu'à celle de la vertu.

» Cette paſſion n'eſt pas criminelle, je le ſais bien; elle
» eſt auſſi pure que les ames qui la reſſentent. L'honnêteté
» la forma, l'innocence l'a nourrie. Heureux amans! Les
» charmes de la vertu ne font qu'ajouter pour vous à ceux
» de l'amour; & le doux lien qui vous attend, n'eſt pas
» moins le prix de votre ſageſſe, que celui de votre atta-
» chement. Mais dis-moi, homme ſincere; cette paſſion ſi
» pure t'en a-t-elle moins ſubjugué? T'en es-tu moins
» rendu l'eſclave, & ſi demain elle ceſſoit d'être innocente,
» l'étoufferois-tu dès demain? C'eſt à préſent le moment
» d'eſſayer tes forces; il n'eſt plus tems quand il les faut
» employer. Ces dangereux eſſais doivent ſe faire loin du
» péril. On ne s'exerce point au combat devant l'ennemi;
» on s'y prépare avant la guerre; on s'y préſente déjà tout
» préparé.

» C'eſt une erreur de diſtinguer les paſſions en permiſes
» & défendues, pour ſe livrer aux premieres & ſe refuſer
» aux autres. Toutes ſont bonnes quand on en reſte le
» maître, toutes ſont mauvaiſes quand on s'y laiſſe aſſu-
» jettir. Ce qui nous eſt défendu par la nature, c'eſt d'é-
» tendre nos attachemens plus loin que nos forces; ce
» qui nous eſt défendu par la raiſon, c'eſt de vouloir ce

» que nous ne pouvons obtenir ; ce qui nous est défendu
» par la conscience, n'est pas d'être tentés, mais de nous
» laisser vaincre aux tentations. Il ne dépend pas de nous
» d'avoir ou de n'avoir pas des passions : mais il dépend
» de nous de régner sur elles. Tous les sentimens que
» nous dominons sont légitimes, tous ceux qui nous do-
» minent sont criminels. Un homme n'est pas coupa-
» ble d'aimer la femme d'autrui, s'il tient cette passion
» malheureuse asservie à la loi du devoir : il est coupable
» d'aimer sa propre femme au point d'immoler tout à cet
» amour.

» N'attends pas de moi de longs préceptes de morale,
» je n'en ai qu'un seul à te donner, & celui-là comprend
» tous les autres. Sois homme ; retire ton cœur dans les
» bornes de ta condition. Etudie & connois ces bornes ;
» quelque étroites qu'elles soient, on n'est point malheu-
» reux tant qu'on s'y renferme : on ne l'est que quand on
» veut les passer ; on l'est quand, dans ses desirs insensés,
» on met au rang des possibles ce qui ne l'est pas ; on l'est
» quand on oublie son état d'homme pour s'en forger d'ima-
» ginaires, desquels on retombe toujours dans le sien. Les
» seuls biens dont la privation coûte, sont ceux auxquels on
» croit avoir droit. L'évidente impossibilité de les obtenir
» en détache, les souhaits sans espoir ne tourmentent point.
» Un gueux n'est point tourmenté du desir d'être Roi ;
» un Roi ne veut être Dieu que quand il croit n'être plus
» homme.

» Les illusions de l'orgueil sont la source de nos plus

» grands maux : mais la contemplation de la misere humaine » rend le sage toujours modéré. Il se tient à sa place, il » ne s'agite point pour en sortir, il n'use point inutilement » ses forces pour jouir de ce qu'il ne peut conserver, & les » employant toutes à bien posséder ce qu'il a, il est en effet » plus puissant & plus riche de tout ce qu'il desire de moins » que nous. Etre mortel & périssable, irai-je me former des » nœuds éternels sur cette terre, où tout change, où tout » passe, & dont je disparoîtrai demain ? O Emile, ô mon » fils, en te perdant que me resteroit-il de moi ? Et » pourtant il faut que j'apprenne à te perdre : car qui sait » quand tu me seras ôté ?

» Veux-tu donc vivre heureux & sage ? N'attache ton » cœur qu'à la beauté qui ne périt point : que ta condition » borne tes desirs, que tes devoirs aillent avant tes pen- » chans ; étends la loi de la nécessité aux choses morales : » apprends à perdre ce qui peut t'être enlevé ; apprends à » tout quitter quand la vertu l'ordonne, à te mettre au- » dessus des événemens, à détacher ton cœur sans qu'ils le » déchirent, à être courageux dans l'adversité, afin de n'être » jamais misérable ; à être ferme dans ton devoir, afin de » n'être jamais criminel. Alors tu seras heureux malgré la » fortune, & sage malgré les passions. Alors tu trouveras » dans la possession même des biens fragiles, une volupté » que rien ne pourra troubler ; tu les posséderas sans qu'ils » te possedent, & tu sentiras que l'homme à qui tout » échappe, ne jouit que de ce qu'il sait perdre. Tu n'auras » point, il est vrai, l'illusion des plaisirs imaginaires ; tu

» n'auras point aussi les douleurs qui en sont le fruit. Tu » gagneras beaucoup à cet échange, car ces douleurs sont » fréquentes & réelles, & ces plaisirs sont rares & vains. » Vainqueur de tant d'opinions trompeuses, tu le seras encore » de celle qui donne un si grand prix à la vie. Tu passeras » la tienne sans trouble & la termineras sans effroi : tu t'en » détacheras comme de toutes choses. Que d'autres, saisis » d'horreur, pensent en la quittant cesser d'être ; instruit de » son néant, tu croiras commencer. La mort est la fin » de la vie du méchant, & le commencement de celle du » juste ».

Emile m'écoute avec une attention mêlée d'inquiétude. Il craint à ce préambule quelque conclusion sinistre. Il pressent qu'en lui montrant la nécessité d'exercer la force de l'ame, je veux le soumettre à ce dur exercice, & comme un blessé qui frémit en voyant approcher le Chirurgien, il croit déjà sentir sur sa plaie la main douloureuse, mais salutaire, qui l'empêche de tomber en corruption.

Incertain, troublé, pressé de savoir où j'en veux venir, au lieu de répondre, il m'interroge, mais avec crainte. Que faut-il faire, me dit-il, presqu'en tremblant, & sans oser lever les yeux ? Ce qu'il faut faire, réponds-je d'un ton ferme ! il faut quitter Sophie. Que dites-vous ? s'écrie-t-il avec emportement : quitter Sophie ! la quitter, la tromper, être un traître, un fourbe, un parjure !..... Quoi ! réponds-je, en l'interrompant ; c'est de moi qu'Emile craint d'apprendre à mériter de pareils noms ? Non, continue-t-il avec la même impétuosité, ni de vous ni d'un autre : je saurai,

malgré vous, conserver votre ouvrage ; je saurai ne les pas mériter.

Je me suis attendu à cette premiere furie : je la laisse passer sans m'émouvoir. Si je n'avois pas la modération que je lui prêche, j'aurois bonne grace à la lui prêcher ! Emile me connoît trop pour me croire capable d'exiger de lui rien qui soit mal, & il sait bien qu'il feroit mal de quitter Sophie, dans le sens qu'il donne à ce mot. Il attend donc enfin que je m'explique. Alors, je reprends mon discours.

» Croyez-vous, cher Emile, qu'un homme, en quelque » situation qu'il se trouve, puisse être plus heureux que vous » l'êtes depuis trois mois ? Si vous le croyez, détrompez-» vous. Avant de goûter les plaisirs de la vie, vous en » avez épuisé le bonheur. Il n'y a rien au-delà de ce que » vous avez senti. La félicité des sens est passagere. L'état » habituel du cœur y perd toujours. Vous avez plus joui » par l'espérance, que vous ne jouirez jamais en réalité. » L'imagination qui pare ce qu'on desire, l'abandonne dans » la possession. Hors le seul être existant par lui-même, il » n'y a rien de beau que ce qui n'est pas. Si cet état eût » pu durer toujours, vous auriez trouvé le bonheur suprême. » Mais tout ce qui tient à l'homme se sent de sa caducité ; » tout est fini, tout est passager dans la vie humaine, & » quand l'état qui nous rend heureux dureroit sans cesse, » l'habitude d'en jouir nous en ôteroit le goût. Si rien » ne change au-dehors, le cœur change ; le bonheur nous » quitte, ou nous le quittons.

» Le tems que vous ne mesuriez pas, s'écouloit durant

» votre délire. L'été finit, l'hiver s'approche. Quand nous
» pourrions continuer nos courses dans une saison si rude,
» on ne le souffriroit jamais. Il faut bien, malgré nous,
» changer de maniere de vivre; celle-ci ne peut plus durer.
» Je vois dans vos yeux impatiens que cette difficulté ne
» vous embarrasse gueres : l'aveu de Sophie & vos propres
» desirs vous suggerent un moyen facile d'éviter la neige,
» & de n'avoir plus de voyage à faire pour l'aller voir.
» L'expédient est commode sans doute; mais le printems
» venu, la neige fond & le mariage reste; il y faut penser
» pour toutes les saisons.

» Vous voulez épouser Sophie, & il n'y a pas cinq mois
» que vous la connoissez! Vous voulez l'épouser, non par-
» ce qu'elle vous convient, mais parce qu'elle vous plaît;
» comme si l'amour ne se trompoit jamais sur les conve-
» nances, & que ceux qui commencent par s'aimer ne
» finissent jamais par se haïr. Elle est vertueuse, je le sais;
» mais en est-ce assez? suffit-il d'être honnêtes gens pour
» se convenir? ce n'est pas sa vertu que je mets en doute,
» c'est son caractere. Celui d'une femme se montre-t-il en
» un jour? Savez-vous en combien de situations il faut
» l'avoir vue pour connoître à fond son humeur? Quatre
» mois d'attachement vous répondent-ils de toute la vie?
» Peut-être deux mois d'absence vous feront-ils oublier d'elle;
» peut-être un autre n'attend-il que votre éloignement pour
» vous effacer de son cœur; peut-être à votre retour la
» trouverez-vous aussi indifférente que vous l'avez trouvée
» sensible jusqu'à présent. Les sentimens ne dépendent pas

» des principes ; elle peut rester fort honnête, & cesser de
» vous aimer. Elle sera constante & fidelle, je penche à le
» croire ; mais qui vous répond d'elle & qui lui répond de
» vous, tant que vous ne vous êtes point mis à l'épreuve ?
» Attendrez-vous pour cette épreuve, qu'elle vous devienne
» inutile ? Attendrez-vous pour vous connoître, que vous
» ne puissiez plus vous séparer ?

» Sophie n'a pas dix-huit ans, à peine en passez-vous
» vingt-deux ; cet âge est celui de l'amour, mais non celui
» du mariage. Quel pere & quelle mere de famille ! Eh !
» pour savoir élever des enfans, attendez au moins de cesser
» ser de l'être ! Savez-vous à combien de jeunes personnes
» les fatigues de la grossesse supportées avant l'âge ont af-
» foibli la constitution, ruiné la santé, abrégé la vie ? Sa-
» vez-vous combien d'enfans sont restés languissans & foi-
» bles, faute d'avoir été nourris dans un corps assez formé ?
» Quand la mere & l'enfant croissent à la fois, & que la
» substance nécessaire à l'accroissement de chacun des deux
» se partage, ni l'un ni l'autre n'a ce que lui destinoit la
» nature : comment se peut-il que tous deux n'en souffrent
» pas ? Ou je connois fort mal Emile, ou il aimera mieux
» avoir une femme & des enfans robustes, que de con-
» tenter son impatience aux dépens de leur vie & de leur
» santé.

» Parlons de vous. En aspirant à l'état d'époux & de pere,
» en avez-vous bien médité les devoirs ? En devenant chef
» de famille, vous allez devenir membre de l'Etat, & qu'est-ce
» qu'être membre de l'Etat, le savez-vous ? savez-vous ce

» que c'eſt que gouvernement, loix, patrie ? Savez-vous à » quel prix il vous eſt permis de vivre, & pour qui vous » devez mourir ? Vous croyez avoir tout appris, & vous » ne ſavez rien encore. Avant de prendre une place dans » l'ordre civil, apprenez à le connoître & à ſavoir quel rang » vous y convient.

» Emile, il faut quitter Sophie ; je ne dis pas l'abandonner: » ſi vous en étiez capable, elle ſeroit trop heureuſe de ne vous » avoir point épouſé ; il la faut quitter pour revenir digne » d'elle. Ne ſoyez pas aſſez vain pour croire déjà la mériter. » O combien il vous reſte à faire ! Venez remplir cette noble » tâche ; venez apprendre à ſupporter l'abſence ; venez gagner » le prix de la fidélité, afin qu'à votre retour vous puiſſiez » vous honorer de quelque choſe auprès d'elle, & demander » ſa main, non comme une grace, mais comme une » récompenſe ».

Non encore exercé à lutter contre lui-même, non encore accoutumé à deſirer une choſe & à en vouloir une autre, le jeune homme ne ſe rend pas ; il réſiſte, il diſpute. Pourquoi ſe refuſeroit-il au bonheur qui l'attend ? Ne ſeroit-ce pas dédaigner la main qui lui eſt offerte que de tarder à l'accepter ? Qu'eſt-il beſoin de s'éloigner d'elle pour s'inſtruire de ce qu'il doit ſavoir ? Et quand cela ſeroit néceſſaire, pourquoi ne lui laiſſeroit-il pas, dans des nœuds indiſſolubles, le gage aſſuré de ſon retour ? Qu'il ſoit ſon époux, & il eſt prêt à me ſuivre ; qu'ils ſoient unis, & il la quitte ſans crainte.... Vous unir pour vous quitter, cher Emile, quelle contradiction ! Il eſt beau qu'un amant puiſſe vivre ſans ſa

maîtreſſe,

maîtresse; mais un mari ne doit jamais quitter sa femme sans nécessité. Pour guérir vos scrupules, je vois que vos délais doivent être involontaires : il faut que vous puissiez dire à Sophie que vous la quittez malgré vous. Hé bien, soyez content, & puisque vous n'obéissez pas à la raison, reconnoissez un autre maître. Vous n'avez pas oublié l'engagement que vous avez pris avec moi. Emile, il faut quitter Sophie, je le veux.

A ce mot il baisse la tête, se tait, rêve un moment, & puis me regardant avec assurance, il me dit; quand partons-nous ? Dans huit jours, lui dis-je; il faut préparer Sophie à ce départ. Les femmes sont plus foibles, on leur doit des ménagemens, & cette absence n'étant pas un devoir pour elle, comme pour vous, il lui est permis de la supporter avec moins de courage.

Je ne suis que trop tenté de prolonger jusqu'à la séparation de mes jeunes gens le journal de leurs amours; mais j'abuse depuis long-tems de l'indulgence des Lecteurs : abrégeons pour finir une fois. Emile osera-t-il porter aux pieds de sa maîtresse la même assurance qu'il vient de montrer à son ami ? Pour moi, je le crois; c'est de la vérité même de son amour qu'il doit tirer cette assurance. Il seroit plus confus devant elle, s'il lui en coûtoit moins de la quitter; il la quitteroit en coupable, & ce rôle est toujours embarrassant pour un cœur honnête. Mais plus le sacrifice lui coûte, plus il s'en honore aux yeux de celle qui le lui rend pénible. Il n'a pas peur qu'elle prenne le change sur le motif qui le détermine. Il semble lui dire à chaque regard : ô Sophie ! lis dans mon

cœur, & fois fidelle; tu n'as pas un amant fans vertu.

La fiere Sophie, de fon côté, tâche de fupporter avec dignité le coup imprévu qui la frappe. Elle s'efforce d'y paroître infenfible; mais comme elle n'a pas, ainfi qu'Emile, l'honneur du combat & de la victoire, fa fermeté fe foutient moins. Elle pleure, elle gémit en dépit d'elle, & la frayeur d'être oubliée, aigrit la douleur de la féparation. Ce n'eft pas devant fon amant qu'elle pleure, ce n'eft pas à lui qu'elle montre fes frayeurs; elle étoufferoit plutôt, que de laiffer échapper un foupir en fa préfence; c'eft moi qui reçois fes plaintes, qui vois fes larmes, qu'elle affecte de prendre pour confident. Les femmes font adroites & favent fe déguifer: plus elle murmure en fecret contre ma tyrannie, plus elle eft attentive à me flatter; elle fent que fon fort eft dans mes mains.

Je la confole, je la raffure, je lui réponds de fon amant, ou plutôt de fon époux: qu'elle lui garde la même fidélité qu'il aura pour elle, & dans deux ans il le fera, je le jure. Elle m'eftime affez, pour croire que je ne veux pas la tromper. Je fuis garant de chacun des deux envers l'autre. Leurs cœurs, leur vertu, ma probité, la confiance de leurs parens, tout les raffure; mais que fert la raifon contre la foibleffe? Ils fe féparent comme s'ils ne devoient plus fe voir.

C'eft alors que Sophie fe rappelle les regrets d'Eucharis, & fe croit réellement à fa place. Ne laiffons point durant l'abfence réveiller ces fantafques amours. Sophie, lui dis-je un jour, faites avec Emile un échange de livres. Donnez-lui votre Télémaque, afin qu'il apprenne à lui reffembler, &

qu'il vous donne le Spectateur, dont vous aimez la lecture. Etudiez-y les devoirs des honnêtes femmes, & songez que dans deux ans ces devoirs seront les vôtres. Cet échange plaît à tous deux, & leur donne de la confiance. Enfin, vient le triste jour, il faut se séparer.

Le digne pere de Sophie, avec lequel j'ai tout concerté, m'embrasse en recevant mes adieux; puis me prenant à part, il me dit ces mots d'un ton grave & d'un accent un peu appuyé. « J'ai tout fait pour vous complaire; je savois que je trai-„ tois avec un homme d'honneur : il ne me reste qu'un mot „ à vous dire. Souvenez-vous que votre Eleve a signé son „ contrat de mariage sur la bouche de ma Fille „.

Quelle différence dans la contenance des deux Amans? Emile impétueux, ardent, agité, hors de lui, pousse des cris, verse des torrens de pleurs sur les mains du pere, de la mere, de la fille, embrasse en sanglottant tous les gens de la maison, & répete mille fois les mêmes choses avec un désordre qui feroit rire en toute autre occasion. Sophie morne, pâle, l'œil éteint, le regard sombre, reste en repos, ne dit rien, ne pleure point, ne voit personne, pas même Emile. Il a beau lui prendre les mains, la presser dans ses bras; elle reste immobile, insensible à ses pleurs, à ses caresses, à tout ce qu'il fait; il est déjà parti pour elle. Combien cet objet est plus touchant que la plainte importune & les regrets bruyans de son amant! Il le voit, il le sent, il en est navré : je l'entraîne avec peine : si je le laisse encore un moment, il ne voudra plus partir. Je suis charmé qu'il emporte avec lui cette triste image. Si jamais il est

tenté d'oublier ce qu'il doit à Sophie, en la lui rappellant telle qu'il la vit au moment de son départ, il faudra qu'il ait le cœur bien aliéné, si je ne le ramene pas à elle.

DES VOYAGES.

On demande s'il est bon que les jeunes gens voyagent, & l'on dispute beaucoup là-dessus. Si l'on proposoit autrement la question, & qu'on demandât s'il est bon que les hommes aient voyagé, peut-être ne disputeroit-on pas tant.

L'abus des livres tue la science. Croyant savoir ce qu'on a lu, on se croit dispensé de l'apprendre. Trop de lecture ne sert qu'à faire de présomptueux ignorans. De tous les siecles de littérature, il n'y en a point eu où l'on lût tant que dans celui-ci, & point où l'on fût moins savant : de tous les pays de l'Europe, il n'y en a point où l'on imprime tant d'histoires, de relations, de voyages, qu'en France, & point où l'on connoisse moins le génie & les mœurs des autres Nations. Tant de livres nous font négliger le livre du monde, où, si nous y lisons encore, chacun s'en tient à son feuillet. Quand le mot *peut-on être Persan* me seroit inconnu, je devinerois, à l'entendre dire, qu'il vient du pays où les préjugés nationaux sont le plus en regne, & du sexe qui les propage le plus.

Un Parisien croit connoître les hommes & ne connoît que les François; dans sa ville, toujours pleine d'étrangers,

il regarde chaque étranger comme un phénomene extraordinaire qui n'a rien d'égal dans le reste de l'Univers. Il faut avoir vu de près les Bourgeois de cette grande ville, il faut avoir vécu chez eux pour croire qu'avec tant d'esprit on puisse être aussi stupides. Ce qu'il y a de bizarre est que chacun d'eux a lu dix fois, peut-être, la description du pays dont un habitant va si fort l'émerveiller.

C'est trop d'avoir à percer à la fois les préjugés des Auteurs & les nôtres pour arriver à la vérité. J'ai passé ma vie à lire des relations de voyages, & je n'en ai jamais trouvé deux qui m'aient donné la même idée du même peuple. En comparant le peu que je pouvois observer avec ce que j'avois lu, j'ai fini par laisser là les Voyageurs, & regretter le tems que j'avois donné pour m'instruire à leur lecture, bien convaincu qu'en fait d'observations de toute espece il ne faut pas lire, il faut voir. Cela seroit vrai dans cette occasion, quand tous les Voyageurs seroient sinceres, qu'ils ne diroient que ce qu'ils ont vu ou ce qu'ils croient, & qu'ils ne déguiseroient la vérité que par les fausses couleurs qu'elle prend à leurs yeux. Que doit-ce être quand il la faut démêler encore à travers leurs mensonges & leur mauvaise foi?

Laissons donc la ressource des livres qu'on nous vante, à ceux qui sont faits pour s'en contenter. Elle est bonne, ainsi que l'art de Raimond Lulle, pour apprendre à babiller de ce qu'on ne sait point. Elle est bonne pour dresser des Platons de quinze ans à philosopher dans des cercles, & à instruire une compagnie des usages de l'Egypte & des Indes, sur la foi de Paul-Lucas ou de Tavernier.

Je tiens pour maxime inconteſtable que quiconque n'a vu qu'un peuple, au lieu de connoître les hommes, ne connoît que les gens avec leſquels il a vécu. Voici donc encore une autre maniere de poſer la même queſtion des voyages. Suffit-il qu'un homme bien élevé ne connoiſſe que ſes compatriotes, ou s'il lui importe de connoître les hommes en général? Il ne reſte plus ici ni diſpute ni doute. Voyez combien la ſolution d'une queſtion difficile dépend quelquefois de la maniere de la poſer.

Mais pour étudier les hommes faut-il parcourir la terre entiere? Faut-il aller au Japon obſerver les Européens? Pour connoître l'eſpece faut-il connoître tous les individus? Non, il y a des hommes qui ſe reſſemblent ſi fort, que ce n'eſt pas la peine de les étudier ſéparément. Qui a vu dix François les a tous vus; quoiqu'on n'en puiſſe pas dire autant des Anglois & de quelques autres peuples; il eſt pourtant certain que chaque Nation a ſon caractere propre & ſpécifique qui ſe tire par induction, non de l'obſervation d'un ſeul de ſes membres, mais de pluſieurs. Celui qui a comparé dix peuples connoît les hommes, comme celui qui a vu dix François connoît les François.

Il ne ſuffit pas, pour s'inſtruire, de courir les pays; il faut ſavoir voyager. Pour obſerver il faut avoir des yeux, & les tourner vers l'objet qu'on veut connoître. Il y a beaucoup de gens que les voyages inſtruiſent encore moins que les livres; parce qu'ils ignorent l'art de penſer, que dans la lecture leur eſprit eſt au moins guidé par l'Auteur, & que dans leurs voyages, ils ne ſavent rien voir d'eux-mêmes.

D'autres ne s'inſtruiſent point, parce qu'ils ne veulent pas s'inſtruire. Leur objet eſt ſi différent, que celui-là ne les frappe gueres; c'eſt grand hazard ſi l'on voit exactement ce qu'on ne ſe ſoucie point de regarder. De tous les peuples du monde le François eſt celui qui voyage le plus, mais plein de ſes uſages, il confond tout ce qui n'y reſſemble pas. Il y a des François dans tous les coins du monde. Il n'y a point de pays où l'on trouve plus de gens qui aient voyagé, qu'on en trouve en France. Avec cela pourtant, de tous les peuples de l'Europe celui qui en voit le plus, les connoît le moins. L'Anglois voyage auſſi, mais d'une autre maniere; il faut que ces deux peuples ſoient contraires en tout. La Nobleſſe Angloiſe voyage, la Nobleſſe Françoiſe ne voyage point: le peuple François voyage, le peuple Anglois ne voyage point. Cette différence me paroît honorable au dernier. Les François ont preſque toujours quelque vue d'intérêt dans leurs voyages: mais les Anglois ne vont point chercher fortune chez les autres Nations, ſi ce n'eſt par le commerce, & les mains pleines; quand ils y voyagent, c'eſt pour y verſer leur argent, non pour vivre d'induſtrie; ils ſont trop fiers pour aller ramper hors de chez eux. Cela fait auſſi qu'ils s'inſtruiſent mieux chez l'étranger que ne font les François qui ont un tout autre objet en tête. Les Anglois ont pourtant auſſi leurs préjugés nationaux; ils en ont même plus que perſonne; mais ces préjugés tiennent moins à l'ignorance qu'à la paſſion. L'Anglois a les préjugés de l'orgueil, & le François ceux de la vanité.

Comme les peuples les moins cultivés ſont généralement

les plus ſages ; ceux qui voyagent le moins, voyagent le mieux; parce qu'étant moins avancés que nous dans nos recherches frivoles, & moins occupés des objets de notre vaine curioſité, ils donnent toute leur attention à ce qui eſt véritablement utile. Je ne connois gueres que les Eſpagnols qui voyagent de cette maniere. Tandis qu'un François court chez les Artiſtes d'un pays, qu'un Anglois en fait deſſiner quelque antique, & qu'un Allemand porte ſon *album* chez tous les Savans, l'Eſpagnol étudie en ſilence le gouvernement, les mœurs, la police, & il eſt le ſeul des quatre qui de retour chez lui, rapporte de ce qu'il a vu quelque remarque utile à ſon pays.

Les Anciens voyageoient peu, liſoient peu, faiſoient peu de livres, & pourtant on voit dans ceux qui nous reſtent d'eux, qu'ils s'obſervoient mieux les uns les autres que nous n'obſervons nos contemporains. Sans remonter aux écrits d'Homere, le ſeul Poëte qui nous tranſporte dans les pays qu'il décrit, on ne peut refuſer à Hérodote l'honneur d'avoir peint les mœurs dans ſon Hiſtoire, quoiqu'elle ſoit plus en narrations qu'en réflexions, mieux que ne font tous nos Hiſtoriens, en chargeant leurs livres de portraits & de caracteres. Tacite a mieux décrit les Germains de ſon tems, qu'aucun Ecrivain n'a décrit les Allemands d'aujourd'hui. Inconteſtablement ceux qui ſont verſés dans l'hiſtoire ancienne connoiſſent mieux les Grecs, les Carthaginois, les Romains, les Gaulois, les Perſes, qu'aucun peuple de nos jours ne connoît ſes voiſins.

Il faut avouer auſſi que les caracteres originaux des peuples s'effaçant

s'effaçant de jour en jour, deviennent en même raison plus difficiles à saisir. A mesure que les races se mêlent, & que les peuples se confondent, on voit peu-à-peu disparoître ces différences nationales qui frappoient jadis au premier coup-d'œil. Autrefois que chaque nation restoit plus renfermée en elle-même, il y avoit moins de communications, moins de voyages, moins d'intérêts communs ou contraires, moins de liaisons politiques & civiles de peuple à peuple; point tant de ces tracasseries royales appellées négociations, point d'Ambassadeurs ordinaires ou résidens continuellement; les grandes navigations étoient rares, il y avoit peu de commerce éloigné, & le peu qu'il y en avoit, étoit fait par le Prince même qui s'y servoit d'étrangers, ou par des gens méprisés qui ne donnoient le ton à personne, & ne rapprochoient point les nations. Il y a cent fois plus de liaison maintenant entre l'Europe & l'Asie, qu'il n'y en avoit jadis entre la Gaule & l'Espagne: l'Europe seule étoit plus éparse que la terre entiere ne l'est aujourd'hui.

Ajoutez à cela que les anciens peuples se regardant la plupart comme Autochthones, ou originaires de leur propre pays, l'occupoient depuis assez long-tems, pour avoir perdu la mémoire des siecles reculés où leurs ancêtres s'y étoient établis, & pour avoir laissé le tems au climat de faire sur eux des impressions durables; au lieu que parmi nous, après les invasions des Romains, les récentes émigrations des Barbares ont tout mêlé, tout confondu. Les François d'aujourd'hui ne sont plus ces grands corps blonds & blancs d'autrefois; les Grecs ne sont plus ces beaux hommes faits pour

servir de modele à l'art; la figure des Romains eux-mêmes a changé de caractere, ainsi que leur naturel: les Persans, originaires de Tartarie, perdent chaque jour de leur laideur primitive, par le mêlange du sang Circassien. Les Européens ne sont plus Gaulois, Germains, Ibériens, Allobroges; ils ne sont tous que des Scytes diversement dégénérés quant à la figure, & encore plus quant aux mœurs.

Voilà pourquoi les antiques distinctions des races, les qualités de l'air & du terroir, marquoient plus fortement de peuple à peuple les tempéramens, les figures, les mœurs, les caracteres, que tout cela ne peut se marquer de nos jours, où l'inconstance Européenne ne laisse à nulle cause naturelle le tems de faire ses impressions, & où les forêts abattues, les marais desséchés, la terre plus uniformément, quoique plus mal cultivée, ne laissent plus, même au physique, la même différence de terre à terre, & de pays à pays.

Peut-être avec de semblables réflexions se presseroit-on moins de tourner en ridicule Hérodote, Ctésias, Pline, pour avoir représenté les habitans de divers pays, avec des traits originaux & des différences marquées que nous ne leur voyons plus. Il faudroit retrouver les mêmes hommes, pour reconnoître en eux les mêmes figures; il faudroit que rien ne les eût changés, pour qu'ils fussent restés les mêmes. Si nous pouvions considérer à la fois tous les hommes qui ont été, peut-on douter que nous ne les trouvassions plus variés de siecle à siecle, qu'on ne les trouve aujourd'hui de nation à nation?

En même-temps que les obſervations deviennent plus difficiles, elles ſe font plus négligemment & plus mal; c'eſt une autre raiſon du peu de ſuccès de nos recherches dans l'Hiſtoire naturelle du genre humain. L'inſtruction qu'on retire des voyages ſe rapporte à l'objet qui les fait entreprendre. Quand cet objet eſt un ſyſtême de Philoſophie, le voyageur ne voit jamais que ce qu'il veut voir: quand cet objet eſt l'intérêt, il abſorbe toute l'attention de ceux qui s'y livrent. Le commerce & les arts, qui mêlent & confondent les peuples, les empêchent auſſi de s'étudier. Quand ils ſavent le profit qu'ils peuvent faire l'un avec l'autre, qu'ont-ils de plus à ſavoir?

Il eſt utile à l'homme de connoître tous les lieux où l'on peut vivre, afin de choiſir enſuite ceux où l'on peut vivre le plus commodément. Si chacun ſe ſuffiſoit à lui-même, il ne lui importeroit de connoître que le pays qui peut le nourrir. Le Sauvage qui n'a beſoin de perſonne, & ne convoite rien au monde, ne connoît & ne cherche à connoître d'autres pays que le ſien. S'il eſt forcé de s'étendre pour ſubſiſter, il fuit les lieux habités par les hommes; il n'en veut qu'aux bêtes, & n'a beſoin que d'elles pour ſe nourrir. Mais pour nous à qui la vie civile eſt néceſſaire, & qui ne pouvons plus nous paſſer de manger des hommes, l'intérêt de chacun de nous eſt de fréquenter les pays où l'on en trouve le plus. Voilà pourquoi tout afflue à Rome, à Paris, à Londres. C'eſt toujours dans les Capitales que le ſang humain ſe vend à meilleur marché. Ainſi l'on ne connoît que les grands peuples, & les grands peuples ſe reſſemblent tous.

Nous avons, dit-on, des Savans qui voyagent pour s'instruire; c'eſt une erreur. Les Savans voyagent par intérêt comme les autres. Les Platons, les Pythagores, ne ſe trouvent plus, ou s'il y en a, c'eſt bien loin de nous. Nos Savans ne voyagent que par ordre de la Cour; on les dépêche, on les défraye, on les paye pour voir tel ou tel objet, qui, très-ſûrement, n'eſt pas un objet moral. Ils doivent tout leur tems à cet objet unique, ils ſont trop honnêtes gens pour voler leur argent. Si dans quelque pays que ce puiſſe être, des curieux voyagent à leurs dépens, ce n'eſt jamais pour étudier les hommes, c'eſt pour les inſtruire. Ce n'eſt pas de ſcience qu'ils ont beſoin, mais d'oſtentation. Comment apprendroient-ils dans leurs voyages à ſecouer le joug de l'opinion? Ils ne les font que pour elle.

Il y a bien de la différence entre voyager pour voir du pays, ou pour voir des peuples. Le premier objet eſt toujours celui des curieux, l'autre n'eſt pour eux qu'acceſſoire. Ce doit être tout le contraire pour celui qui veut philoſopher. L'enfant obſerve les choſes, en attendant qu'il puiſſe obſerver les hommes. L'homme doit commencer par obſerver ſes ſemblables, & puis il obſerve les choſes s'il en a le tems.

C'eſt donc mal raiſonner, que de conclure que les voyages ſont inutiles, de ce que nous voyageons mal. Mais l'utilité des voyages reconnue, s'enſuivra-t-il qu'ils conviennent à tout le monde? Tant s'en faut; ils ne conviennent, au contraire, qu'à très-peu de gens: ils ne conviennent qu'aux hommes aſſez fermes ſur eux-mêmes, pour écouter les leçons de l'erreur ſans ſe laiſſer ſéduire, & pour voir l'exemple du vice

ſans ſe laiſſer entraîner. Les voyages pouſſent le naturel vers ſa pente, & achevent de rendre l'homme bon ou mauvais. Quiconque revient de courir le monde, eſt, à ſon retour, ce qu'il ſera toute ſa vie; il en revient plus de méchans que de bons, parce qu'il en part plus d'enclins au mal qu'au bien. Les jeunes gens mal élevés & mal conduits, contractent dans leurs voyages tous les vices des peuples qu'ils fréquentent, & pas une des vertus dont ces vices ſont mêlés: mais ceux qui ſont heureuſement nés, ceux dont on a bien cultivé le bon naturel, & qui voyagent dans le vrai deſſein de s'inſtruire, reviennent tous, meilleurs & plus ſages qu'ils n'étoient partis. Ainſi voyagera mon Emile: ainſi avoit voyagé ce jeune homme, digne d'un meilleur ſiecle, dont l'Europe étonnée admira le mérite, qui mourut pour ſon pays à la fleur de ſes ans, mais qui méritoit de vivre, & dont la tombe ornée de ſes ſeules vertus, attendoit pour être honorée qu'une main étrangere y ſemât des fleurs.

Tout ce qui ſe fait par raiſon, doit avoir ſes regles. Les voyages, pris comme une partie de l'éducation, doivent avoir les leurs. Voyager pour voyager, c'eſt errer, être vagabond; voyager pour s'inſtruire, eſt encore un objet trop vague: l'inſtruction qui n'a pas un but déterminé, n'eſt rien. Je voudrois donner au jeune homme un intérêt ſenſible à s'inſtruire, & cet intérêt bien choiſi fixeroit encore la nature de l'inſtruction. C'eſt toujours la ſuite de la méthode que j'ai tâché de pratiquer.

Or, après s'être conſidéré par ſes rapports phyſiques avec les autres êtres, par ſes rapports moraux avec les autres hom-

mes, il lui reste à se considérer par ses rapports civils avec ses concitoyens. Il faut, pour cela, qu'il commence par étudier la nature du gouvernement en général, les diverses formes de gouvernement, & enfin le gouvernement particulier sous lequel il est né, pour savoir s'il lui convient d'y vivre : car, par un droit que rien ne peut abroger, chaque homme, en devenant majeur & maître de lui-même, devient maître aussi de renoncer au contrat par lequel il tient à la communauté, en quittant le pays dans lequel elle est établie. Ce n'est que par le séjour qu'il y fait après l'âge de raison, qu'il est censé confirmer tacitement l'engagement qu'ont pris ses ancêtres. Il acquiert le droit de renoncer à sa patrie, comme à la succession de son pere : encore le lieu de la naissance étant un don de la nature, cede-t-on du sien en y renonçant. Par le droit rigoureux chaque homme reste libre à ses risques en quelque lieu qu'il naisse, à moins qu'il ne se soumette volontairement aux loix, pour acquérir le droit d'en être protégé.

Je lui dirois donc, par exemple ; jusqu'ici vous avez vécu sous ma direction, vous étiez hors d'état de vous gouverner vous-même. Mais vous approchez de l'âge où les loix vous laissant la disposition de votre bien, vous rendent maître de votre personne. Vous allez vous trouver seul dans la société, dépendant de tout, même de votre patrimoine. Vous avez en vue un établissement. Cette vue est louable, elle est un des devoirs de l'homme ; mais avant de vous marier, il faut savoir quel homme vous voulez être, à quoi vous voulez passer votre vie, quelles mesures vous voulez prendre pour assurer du pain

à vous & à votre famille; car bien qu'il ne faille pas faire d'un tel ſoin ſa principale affaire, il y faut pourtant ſonger une fois. Voulez-vous vous engager dans la dépendance des hommes que vous mépriſez? voulez-vous établir votre fortune & fixer votre état par des relations civiles qui vous mettront ſans ceſſe à la diſcrétion d'autrui, & vous forceront, pour échapper aux fripons, de devenir fripon vous-même?

Là-deſſus je lui décrirai tous les moyens poſſibles de faire valoir ſon bien, ſoit dans le commerce, ſoit dans les charges, ſoit dans la finance, & je lui montrerai qu'il n'y en a pas un qui ne lui laiſſe des riſques à courir, qui ne le mette dans un état précaire & dépendant, & ne le force de régler ſes mœurs, ſes ſentimens, ſa conduite, ſur l'exemple & les préjugés d'autrui.

Il y a, lui dirai-je, un autre moyen d'employer ſon tems & ſa perſonne; c'eſt de ſe mettre au ſervice, c'eſt-à-dire de ſe louer à très-bon compte, pour aller tuer des gens qui ne nous ont point fait de mal. Ce métier eſt en grande eſtime parmi les hommes, & ils font un cas extraordinaire de ceux qui ne ſont bons qu'à cela. Au ſurplus, loin de vous diſpenſer des autres reſſources, il ne vous les rend que plus néceſſaires; car il entre auſſi dans l'honneur de cet état de ruiner ceux qui s'y dévouent. Il eſt vrai qu'ils ne s'y ruinent pas tous. La mode vient même inſenſiblement de s'y enrichir comme dans les autres. Mais je doute qu'en vous expliquant comment s'y prennent pour cela ceux qui réuſſiſſent, je vous rende curieux de les imiter.

Vous ſaurez encore que dans ce métier même il ne s'agit

plus de courage ni de valeur, ſi ce n'eſt peut-être auprès des femmes; qu'au contraire le plus rampant, le plus bas, le plus ſervile eſt toujours le plus honoré; que ſi vous vous aviſez de vouloir faire tout de bon votre métier, vous ſerez mépriſé, haï, chaſſé peut-être, tout au moins accablé de paſſe-droits & ſupplanté par tous vos camarades, pour avoir fait votre ſervice à la tranchée, tandis qu'ils faiſoient le leur à la toilette.

On ſe doute bien que tous ces emplois divers ne ſeront pas fort du goût d'Emile. Eh quoi! me dira-t-il, ai-je oublié les jeux de mon enfance? ai-je perdu mes bras? ma force eſt-elle épuiſée? ne ſais-je plus travailler? Que m'importent tous vos beaux emplois, & toutes les ſottes opinions des hommes? Je ne connois point d'autre gloire que d'être bienfaiſant & juſte; je ne connois point d'autre bonheur que de vivre indépendant avec ce qu'on aime, en gagnant tous les jours de l'appétit & de la ſanté par ſon travail. Tous ces embarras dont vous me parlez ne me touchent gueres. Je ne veux pour tout bien qu'une petite métairie dans quelque coin du monde. Je mettrai toute mon avarice à la faire valoir, & je vivrai ſans inquiétude. Sophie & mon champ, & je ſerai riche.

Oui, mon ami, c'eſt aſſez pour le bonheur du ſage d'une femme & d'un champ qui ſoient à lui. Mais ces tréſors, bien que modeſtes, ne ſont pas ſi communs que vous penſez. Le plus rare eſt trouvé pour vous; parlons de l'autre.

Un champ qui ſoit à vous, cher Emile! & dans quel lieu le choiſirez-vous? En quel coin de la terre pourrez-vous dire; je

je suis ici mon maître & celui du terrein qui m'appartient. On sait en quels lieux il est aisé de se faire riches, mais qui sait où l'on peut se passer de l'être? Qui sait où l'on peut vivre indépendant & libre, sans avoir besoin de faire mal à personne & sans crainte d'en recevoir? Croyez-vous que le pays où il est toujours permis d'être honnête homme soit si facile à trouver? S'il est quelque moyen légitime & sûr de subsister sans intrigue, sans affaire, sans dépendance; c'est, j'en conviens, de vivre du travail de ses mains, en cultivant sa propre terre; mais où est l'Etat où l'on peut se dire, la terre que je foule est à moi? Avant de choisir cette heureuse terre, assurez-vous bien d'y trouver la paix que vous cherchez; gardez qu'un gouvernement violent, qu'une religion persécutante, que des mœurs perverses ne vous y viennent troubler. Mettez-vous à l'abri des impôts sans mesure qui dévoreroient le fruit de vos peines, des procès sans fin qui consumeroient votre fonds. Faites en sorte qu'en vivant justement, vous n'ayez point à faire votre cour à des Intendans, à leurs Substituts, à des Juges, à des Prêtres, à de puissans voisins, à des fripons de toute espece, toujours prêts à vous tourmenter si vous les négligez. Mettez-vous sur-tout à l'abri des vexations des grands & des riches; songez que par-tout leurs terres peuvent confiner à la vigne de Naboth. Si votre malheur veut qu'un homme en place achete ou bâtisse une maison près de votre chaumiere, répondez-vous qu'il ne trouvera pas le moyen, sous quelque prétexte, d'envahir votre héritage pour s'arrondir, ou que vous ne verrez pas, dès demain peut-être, absorber toutes vos ressources dans un

large grand chemin. Que si vous vous conservez du crédit pour parer à tous ces inconvéniens, autant vaut conserver aussi vos richesses, car elles ne vous coûteront pas plus à garder. La richesse & le crédit s'étayent mutuellement; l'un se soutient toujours mal sans l'autre.

J'ai plus d'expérience que vous, cher Emile, je vois mieux la difficulté de votre projet. Il est beau, pourtant, il est honnête, il vous rendroit heureux en effet; efforçons-nous de l'exécuter. J'ai une proposition à vous faire. Consacrons les deux ans que nous avons pris jusqu'à votre retour, à choisir un asyle en Europe où vous puissiez vivre heureux avec votre famille à l'abri de tous les dangers dont je viens de vous parler. Si nous réussissons, vous aurez trouvé le vrai bonheur vainement cherché par tant d'autres, & vous n'aurez pas regret à votre tems. Si nous ne réussissons pas, vous serez guéri d'une chimere; vous vous consolerez d'un malheur inévitable, & vous vous soumettrez à la loi de la nécessité.

Je ne sais si tous mes Lecteurs appercevront jusqu'où va nous mener cette recherche ainsi proposée; mais je sais bien que si, au retour de ses voyages commencés & continués dans cette vue, Emile n'en revient pas versé dans toutes les matieres de gouvernement, de mœurs publiques, & de maximes d'Etat de toute espece, il faut que lui ou moi soyons bien dépourvus, l'un d'intelligence, & l'autre de jugement.

Le droit politique est encore à naître, & il est à présumer qu'il ne naîtra jamais. Grotius, le maître de tous nos

Savans en cette partie, n'eſt qu'un enfant, & qui pis eſt, un enfant de mauvaiſe foi. Quand j'entends élever Grotius juſqu'aux nues & couvrir Hobbes d'exécration, je vois combien d'hommes ſenſés liſent ou comprennent ces deux Auteurs. La vérité eſt que leurs principes ſont exactement ſemblables, ils ne different que par les expreſſions. Ils different auſſi par la méthode. Hobbes s'appuye ſur des ſophiſmes, & Grotius ſur des Poëtes : tout le reſte leur eſt commun.

Le ſeul moderne, en état de créer cette grande & inutile ſcience, eût été l'illuſtre Monteſquieu. Mais il n'eut garde de traiter des principes du droit politique ; il ſe contenta de traiter du droit poſitif des gouvernemens établis ; & rien au monde n'eſt plus différent que ces deux études.

Celui pourtant qui veut juger ſainement des gouvernemens tels qu'ils exiſtent, eſt obligé de les réunir toutes deux ; il faut ſavoir ce qui doit être, pour bien juger de ce qui eſt. La plus grande difficulté pour éclaircir ces importantes matieres, eſt d'intéreſſer un particulier à les diſcuter, de répondre à ces deux queſtions ; que m'importe ? &, qu'y puis-je faire ? Nous avons mis notre Emile en état de ſe répondre à toutes deux.

La deuxieme difficulté vient des préjugés de l'enfance, des maximes dans leſquelles on a été nourri, ſur-tout de la partialité des Auteurs, qui, parlant toujours de la vérité dont ils ne ſe ſoucient gueres, ne ſongent qu'à leur intérêt dont ils ne parlent point. Or, le peuple ne donne ni chaires, ni penſions, ni places d'Académies ; qu'on juge comment ſes droits doivent être établis par ces gens-là ! J'ai fait en ſorte

que cette difficulté fût encore nulle pour Emile. A peine sait-il ce que c'est que gouvernement ; la seule chose qui lui importe est de trouver le meilleur ; son objet n'est point de faire des livres, & si jamais il en fait, ce ne sera point pour faire sa cour aux puissances, mais pour établir les droits de l'humanité.

Il reste une troisieme difficulté plus spécieuse que solide, & que je ne veux ni résoudre, ni proposer : il me suffit qu'elle n'effraye point mon zele ; bien sûr qu'en des recherches de cette espece, de grands talens sont moins nécessaires qu'un sincere amour de la justice & un vrai respect pour la vérité. Si donc les matieres de gouvernement peuvent être équitablement traitées, en voici, selon moi, le cas ou jamais.

Avant d'observer, il faut se faire des regles pour ses observations : il faut se faire une échelle pour y rapporter les mesures qu'on prend. Nos principes de droit politique sont cette échelle. Nos mesures sont les loix politiques de chaque pays.

Nos élémens seront clairs, simples, pris immédiatement dans la nature des choses. Ils se formeront des questions discutées entre nous, & que nous ne convertirons en principes que quand elles seront suffisamment résolues.

Par exemple, remontant d'abord à l'état de nature, nous examinerons si les hommes naissent esclaves ou libres, associés ou indépendans ; s'ils se réunissent volontairement ou par force ; si jamais la force qui les réunit peut former un droit permanent, par lequel cette force antérieure oblige, même quand elle est surmontée par une autre ; en sorte que

depuis la force du Roi Nembrot, qui, dit-on, lui soumit les premiers Peuples, toutes les autres forces qui ont détruit celle-là soient devenues iniques & usurpatoires, & qu'il n'y ait plus de légitimes Rois que les descendans de Nembrot ou ses ayans-cause? ou bien si cette premiere force venant à cesser, la force qui lui succede oblige à son tour, & détruit l'obligation de l'autre, en sorte qu'on ne soit obligé d'obéir qu'autant qu'on y est forcé, & qu'on en soit dispensé sitôt qu'on peut faire résistance : droit qui, ce semble, n'ajouteroit pas grand'chose à la force, & ne seroit gueres qu'un jeu de mots?

Nous examinerons si l'on ne peut pas dire que toute maladie vient de Dieu, & s'il s'ensuit pour cela que ce soit un crime d'appeller le Médecin?

Nous examinerons encore si l'on est obligé en conscience de donner sa bourse à un bandit qui nous la demande sur le grand chemin, quand même on pourroit la lui cacher? car enfin, le pistolet qu'il tient est aussi une puissance.

Si ce mot de puissance en cette occasion veut dire autre chose qu'une puissance légitime, & par conséquent soumise aux loix dont elle tient son être?

Supposé qu'on rejette ce droit de force, & qu'on admette celui de la nature ou l'autorité paternelle comme principe des sociétés, nous rechercherons la mesure de cette autorité, comment elle est fondée dans la nature, & si elle a d'autre raison que l'utilité de l'enfant, sa foiblesse, & l'amour naturel que le pere a pour lui? Si donc la foiblesse de l'enfant venant à cesser, & sa raison à mûrir, il ne devient

pas ſeul juge naturel de ce qui convient à ſa conſervation; par conſéquent ſon propre maître, & indépendant de tout autre homme, même de ſon pere? car il eſt encore plus ſûr que le fils s'aime lui-même, qu'il n'eſt ſûr que le pere aime le fils.

Si, le pere mort, les enfans ſont tenus d'obéir à leur aîné, ou à quelque autre qui n'aura pas pour eux l'attachement naturel d'un pere; & ſi, de race en race, il y aura toujours un chef unique, auquel toute la famille ſoit tenue d'obéir? Auquel cas on chercheroit comment l'autorité pourroit jamais être partagée, & de quel droit il y auroit ſur la terre entiere, plus d'un chef qui gouvernât le genre humain?

Suppoſé que les peuples ſe fuſſent formés par choix, nous diſtinguerons alors le droit, du fait; & nous demanderons ſi s'étant ainſi ſoumis à leurs freres, oncles ou parens, non qu'ils y fuſſent obligés, mais parce qu'ils l'ont bien voulu, cette ſorte de ſociété ne rentre pas toujours dans l'aſſociation libre & volontaire?

Paſſant enſuite au droit d'eſclavage, nous examinerons ſi un homme peut légitimement s'aliéner à un autre, ſans reſtriction, ſans réſerve, ſans aucune eſpece de condition? C'eſt-à-dire, s'il peut renoncer à ſa perſonne, à ſa vie, à ſa raiſon, à ſon *moi*, à toute moralité dans ſes actions, & ceſſer, en un mot, d'exiſter avant ſa mort, malgré la nature qui le charge immédiatement de ſa propre conſervation, & malgré ſa conſcience & ſa raiſon qui lui preſcrivent ce qu'il doit faire & ce dont il doit s'abſtenir?

Que s'il y a quelque réſerve, quelque reſtriction dans l'acte

d'esclavage, nous discuterons si cet acte ne devient pas alors un vrai contrat, dans lequel chacun des deux contractans, n'ayant point en cette qualité de Supérieur commun *(17)*, restent leurs propres juges quant aux conditions du contrat, par conséquent libres chacun dans cette partie, & maîtres de le rompre sitôt qu'ils s'estiment lézés ?

Que si donc un esclave ne peut s'aliéner sans réserve à son maître, comment un Peuple peut-il s'aliéner sans réserve à son chef; & si l'esclave reste juge de l'observation du contrat par son maître, comment le peuple ne restera-t-il pas juge de l'observation du contrat par son chef?

Forcés de revenir ainsi sur nos pas, & considérant le sens de ce mot collectif de *peuple*, nous chercherons si pour l'établir il ne faut pas un contrat, au moins tacite, antérieur à celui que nous supposons ?

Puisqu'avant de s'élire un Roi, le peuple est un peuple, qu'est-ce qui l'a fait tel sinon le contrat social ? Le contrat social est donc la base de toute société civile, & c'est dans la nature de cet acte qu'il faut chercher celle de la société qu'il forme.

Nous rechercherons quelle est la teneur de ce contrat, & si l'on ne peut pas à-peu-près l'énoncer par cette formule : *Chacun de nous met en commun ses biens, sa personne, sa vie & toute sa puissance sous la suprême direction de la volonté générale, & nous recevons en corps chaque membre, comme partie indivisible du tout.*

(17) S'ils en avoient un, ce Supérieur commun ne seroit autre que le Souverain, & alors le droit d'esclavage fondé sur le droit de souveraineté, n'en seroit pas le principe.

Ceci ſuppoſé, pour définir les termes dont nous avons beſoin, nous remarquerons qu'au lieu de la perſonne particuliere de chaque contractant, cet acte d'aſſociation produit un corps moral & collectif, compoſé d'autant de membres que l'aſſemblée a de voix. Cette perſonne publique prend en général le nom de *corps politique :* lequel eſt appellé par ſes membres, *Etat* quand il eſt paſſif, *Souverain* quand il eſt actif, *Puiſſance* en le comparant à ſes ſemblables. A l'égard des membres eux-mêmes, ils prennent le nom de *peuple* collectivement, & s'appellent en particulier, *Citoyens*, comme membres de la *Cité*, ou participans à l'autorité ſouveraine ; & *Sujets* comme ſoumis à la même autorité.

Nous remarquerons que cet acte d'aſſociation renferme un engagement réciproque du public & des particuliers, & que chaque individu, contractant, pour ainſi dire, avec lui-même, ſe trouve engagé ſous un double rapport ; ſavoir comme membre du Souverain, envers les particuliers ; & comme membre de l'Etat, envers le Souverain.

Nous remarquerons encore, que nul n'étant tenu aux engagemens qu'on n'a pris qu'avec ſoi, la délibération publique qui peut obliger tous les ſujets envers le Souverain, à cauſe des deux différens rapports ſous leſquels chacun d'eux eſt enviſagé, ne peut obliger l'Etat envers lui-même. Par où l'on voit qu'il n'y a ni ne peut y avoir d'autre loi fondamentale proprement dite, que le ſeul pacte ſocial. Ce qui ne ſignifie pas que le corps politique ne puiſſe, à certains égards, s'engager envers autrui ; car par rapport à l'Etranger, il devient alors un être ſimple, un individu.

Les

Les deux parties contractantes, savoir chaque particulier & le public, n'ayant aucun Supérieur commun qui puisse juger leurs différends, nous examinerons si chacun des deux reste le maître de rompre le contrat quand il lui plaît ; c'est-à-dire d'y renoncer pour sa part sitôt qu'il se croit lézé ?

Pour éclaircir cette question, nous observerons que selon le pacte social, le Souverain ne pouvant agir que par des volontés communes & générales, ses actes ne doivent de même avoir que des objets généraux & communs ; d'où il suit qu'un particulier ne sauroit être lézé directement par le Souverain, qu'ils ne le soient tous, ce qui ne se peut, puisque ce seroit vouloir se faire du mal à soi-même. Ainsi le contrat social n'a jamais besoin d'autre garant que la force publique ; parce que la lézion ne peut jamais venir que des particuliers, & alors ils ne sont pas pour cela libres de leur engagement, mais punis de l'avoir violé.

Pour bien décider toutes les questions semblables, nous aurons soin de nous rappeller toujours que le pacte social est d'une nature particuliere, & propre à lui seul, en ce que le peuple ne contracte qu'avec lui-même, c'est-à-dire le peuple en corps comme Souverain, avec les particuliers comme sujets. Condition qui fait tout l'artifice & le jeu de la machine politique, & qui seule rend légitimes, raisonnables & sans danger, des engagemens qui sans cela seroient absurdes, tyranniques, & sujets aux plus énormes abus.

Les particuliers ne s'étant soumis qu'au Souverain, &

l'autorité ſouveraine n'étant autre choſe que la volonté générale, nous verrons comment chaque homme obéiſſant au Souverain, n'obéit qu'à lui-même, & comment on eſt plus libre dans le pacte ſocial, que dans l'état de Nature.

Après avoir fait la comparaiſon de la liberté naturelle avec la liberté civile quant aux perſonnes, nous ferons quant aux biens, celle du droit de propriété avec le droit de ſouveraineté, du domaine particulier avec le domaine éminent. Si c'eſt ſur le droit de propriété qu'eſt fondée l'autorité ſouveraine, ce droit eſt celui qu'elle doit le plus reſpecter; il eſt inviolable & ſacré pour elle, tant qu'il demeure un droit particulier & individuel: ſitôt qu'il eſt conſidéré comme commun à tous les Citoyens, il eſt ſoumis à la volonté générale, & cette volonté peut l'anéantir. Ainſi le Souverain n'a nul droit de toucher au bien d'un particulier, ni de pluſieurs; mais il peut légitimement s'emparer du bien de tous, comme cela ſe fit à Sparte au tems de Lycurgue; au lieu que l'abolition des dettes par Solon, fut un acte *illégitime*.

Puiſque rien n'oblige les ſujets que la volonté générale, nous rechercherons comment ſe manifeſte cette volonté, à quels ſignes on eſt ſûr de la reconnoître, ce que c'eſt qu'une loi, & quels ſont les vrais caracteres de la loi? Ce ſujet eſt tout neuf: la définition de la loi eſt encore à faire.

A l'inſtant que le peuple conſidere en particulier un ou pluſieurs de ſes membres, le peuple ſe diviſe. Il ſe forme entre le tout & ſa partie, une relation qui en fait deux êtres ſéparés, dont la partie eſt l'un, & le tout moins cette partie eſt l'autre. Mais le tout moins une partie n'eſt pas

le tout ; tant que ce rapport ſubſiſte, il n'y a donc plus de tout, mais deux parties inégales.

Au contraire, quand tout le peuple ſtatue ſur tout le peuple, il ne conſidere que lui-même, & s'il ſe forme un rapport, c'eſt de l'objet entier ſous un point de vue à l'objet entier ſous un autre point de vue, ſans aucune diviſion du tout. Alors l'objet ſur lequel on ſtatue eſt général, & la volonté qui ſtatue eſt auſſi générale. Nous examinerons s'il y a quelque autre eſpece d'acte qui puiſſe porter le nom de loi.

Si le Souverain ne peut parler que par des loix, & ſi la loi ne peut jamais avoir qu'un objet général & relatif également à tous les membres de l'Etat ; il s'enſuit que le Souverain n'a jamais le pouvoir de rien ſtatuer ſur un objet particulier ; & comme il importe cependant à la conſervation de l'Etat, qu'il ſoit auſſi décidé des choſes particulieres, nous rechercherons comment cela ſe peut faire ?

Les actes du Souverain ne peuvent être que des actes de volonté générale, des loix : il faut enſuite des actes déterminans, des actes de force ou de gouvernement pour l'exécution de ces mêmes loix, & ceux-ci, au contraire, ne peuvent avoir que des objets particuliers. Ainſi l'acte par lequel le Souverain ſtatue qu'on élira un chef eſt une loi, & l'acte par lequel on élit ce chef en exécution de la loi, n'eſt qu'un acte de gouvernement.

Voici donc un troiſieme rapport ſous lequel le peuple aſſemblé peut être conſidéré ; ſavoir, comme Magiſtrat ou exécuteur de la loi qu'il a portée comme Souverain (18).

(18) Ces queſtions & propoſitions ſont la plupart extraites *du contrat ſocial*, extrait lui-même d'un plus grand ouvrage entrepris ſans conſul-

Nous examinerons s'il est possible que le peuple se dépouille de son droit de souveraineté pour en revêtir un homme ou plusieurs ; car l'acte d'élection n'étant pas une loi, & dans cet acte le peuple n'étant pas souverain lui-même, on ne voit point comment alors il peut transférer un droit qu'il *n'a pas*.

L'essence de la souveraineté consistant dans *la volonté générale*, on ne voit point non plus comment on peut s'assurer qu'une volonté particuliere sera toujours d'accord avec cette volonté générale. On doit bien plutôt présumer qu'elle y sera souvent contraire ; *car l'intérêt privé tend toujours aux préférences & l'intérêt public à l'égalité ; & quand* cet accord seroit possible, il suffiroit qu'il ne fût pas nécessaire & indestructible pour que le droit souverain n'en pût résulter.

Nous rechercherons si, sans violer le pacte social les chefs du peuple, sous quelque nom qu'ils soient élus, peuvent jamais être autre chose que les officiers du peuple, auxquels il ordonne de faire exécuter les loix ? si ces chefs ne lui doivent pas compte de leur administration, & ne sont pas soumis eux-mêmes aux loix qu'ils sont chargés de faire observer ?

Si le peuple ne peut aliéner son droit suprême, peut-il le confier pour un tems ? s'il ne peut se donner un maître, peut-il se donner des représentans ? Cette question est importante & mérite discussion.

ter mes forces, & abandonné depuis long-tems. Le petit traité que j'en ai détaché, & dont c'est ici le sommaire, sera publié à part. *Note faite en 1761.*

Si le peuple ne peut avoir ni Souverain ni repréſentans, nous examinerons comment il peut porter ſes loix lui-même; s'il doit avoir beaucoup de loix, s'il doit les changer ſouvent; s'il eſt aiſé qu'un grand peuple ſoit ſon propre Légiſlateur?

Si le Peuple Romain n'étoit pas un grand Peuple?

S'il eſt bon qu'il y ait de grands Peuples?

Il ſuit des conſidérations précédentes, qu'il y a dans l'Etat un corps intermédiaire entre les Sujets & le Souverain; & ce corps intermédiaire formé d'un ou de pluſieurs membres eſt chargé de l'adminiſtration publique, de l'exécution des loix, & du maintien de la liberté civile & politique.

Les membres de ce corps s'appellent *Magiſtrats* ou *Rois*, c'eſt-à-dire, Gouverneurs. Le corps entier conſidéré par les hommes qui le compoſent s'appelle *Prince*, & conſidéré par ſon action, il s'appelle *Gouvernement*.

Si nous conſidérons l'action du corps entier agiſſant ſur lui-même, c'eſt-à-dire, le rapport du tout au tout, ou du Souverain à l'Etat, nous pouvons comparer ce rapport à celui des extrêmes d'une proportion continue, dont le gouvernement donne le moyen terme. Le Magiſtrat reçoit du Souverain les ordres qu'il donne au peuple; &, tout compenſé, ſon produit ou ſa puiſſance eſt au même degré que le produit ou la puiſſance des Citoyens qui ſont ſujets d'un côté & ſouverains de l'autre. On ne ſauroit altérer aucun des trois termes ſans rompre à l'inſtant la proportion. Si le Souverain veut gouverner, ou ſi le Prince veut donner des loix, ou ſi le Sujet refuſe d'obéir, le déſordre ſuccede à la

regle, & l'Etat dissout, tombe dans le despotisme ou dans l'anarchie.

Supposons que l'Etat soit composé de dix mille Citoyens. Le Souverain ne peut être considéré que collectivement & en corps; mais chaque particulier a, comme Sujet, une existence individuelle & indépendante. Ainsi le Souverain est au Sujet comme dix mille à un: c'est-à-dire, que chaque membre de l'Etat n'a pour sa part que la dix millieme partie de l'autorité souveraine, quoiqu'il lui soit soumis tout entier. Que le peuple soit composé de cent mille hommes; l'état des Sujets ne change pas, & chacun porte toujours tout l'empire des loix, tandis que son suffrage réduit à un cent-millieme a dix fois moins d'influence dans leur rédaction. Ainsi le Sujet restant toujours un, le rapport du Souverain augmente en raison du nombre des Citoyens. D'où il suit, que plus l'Etat s'agrandit, plus la liberté diminue.

Or, moins les volontés particulieres se rapportent à la volonté générale, c'est-à-dire les mœurs aux loix, plus la force réprimante doit augmenter. D'un autre côté, la grandeur de l'Etat donnant aux dépositaires de l'autorité publique plus de tentations & de moyens d'en abuser; plus le Gouvernement a de force pour contenir le peuple, plus le Souverain doit en avoir à son tour pour contenir le gouvernement.

Il suit de ce double rapport que la proportion continue entre le souverain, le Prince & le Peuple, n'est point une idée arbitraire, mais une conséquence de la nature de l'Etat. Il suit encore que l'un des extrêmes, savoir le peuple, étant

fixe, toutes les fois que la raison doublée augmente ou diminue, la raison simple augmente ou diminue à son tour ; ce qui ne peut se faire sans que le moyen terme change autant de fois. D'où nous pouvons tirer cette conséquence, qu'il n'y a pas une constitution de gouvernement unique & absolue ; mais qu'il doit y avoir autant de gouvernemens différens en nature qu'il y a d'Etats différens en grandeur.

Si plus le peuple est nombreux, moins les mœurs se rapportent aux loix, nous examinerons si par une analogie assez évidente on ne peut pas dire aussi que plus les Magistrats sont nombreux, plus le gouvernement est foible? Pour éclaircir cette maxime, nous distinguerons dans la personne de chaque Magistrat trois volontés essentiellement différentes. Premierement, la volonté propre de l'individu qui ne tend qu'à son avantage particulier; secondement, la volonté commune des Magistrats, qui se rapporte uniquement au profit du Prince; volonté qu'on peut appeller volonté de corps, laquelle est générale par rapport au gouvernement, & particuliere par rapport à l'Etat dont le gouvernement fait partie; en troisieme lieu, la volonté du peuple ou la volonté souveraine, laquelle est générale, tant par rapport à l'Etat considéré comme le tout, que par rapport au gouvernement considéré comme partie du tout. Dans une législation parfaite la volonté particuliere & individuelle doit être presque nulle, la volonté de corps propre au gouvernement très-subordonnée, & par conséquent la volonté générale & souveraine est la regle de toutes les autres. Au contraire, selon l'ordre naturel, ces différentes volontés deviennent plus actives

à mesure qu'elles se concentrent ; la volonté générale est toujours la plus foible ; la volonté de corps a le second rang, & la volonté particuliere est préférée à tout. En sorte que chacun est premierement soi-même, & puis Magistrat, & puis Citoyen. Gradation directement opposée à celle qu'exige l'ordre social.

Cela posé : nous supposerons le gouvernement entre les mains d'un seul homme. Voilà la volonté particuliere & la volonté de corps parfaitement réunies, & par conséquent celle-ci au plus haut degré d'intensité qu'elle puisse avoir. Or, comme c'est de ce degré que dépend l'usage de la force, & que la force absolue du gouvernement *étant toujours* celle du peuple ne varie point, il s'ensuit que le plus actif des gouvernemens est celui d'un seul.

Au contraire, unissons le gouvernement à l'autorité suprême : faisons le Prince du Souverain, & des Citoyens autant de Magistrats. Alors la volonté de corps parfaitement confondue avec la volonté générale, n'aura *pas plus* d'activité qu'elle, & laissera la volonté particuliere dans toute sa force. Ainsi le gouvernement, toujours avec la même force absolue, sera dans son *minimum* d'activité.

Ces regles sont incontestables, & d'autres considérations servent à les confirmer. On voit, par exemple, que les Magistrats sont plus actifs dans leur corps que le Citoyen n'est dans le sien, & que par conséquent la volonté particuliere y a beaucoup plus d'influence. Car chaque Magistrat est presque toujours chargé de quelque fonction particuliere de gouvernement ; au lieu que chaque *Citoyen pris* à part n'a aucune

fonction

fonction de la souveraineté. D'ailleurs, plus l'Etat s'étend, plus sa force réelle augmente, quoiqu'elle n'augmente pas en raison de son étendue : mais l'Etat restant le même, les Magistrats ont beau se multiplier, le gouvernement n'en acquiert pas une plus grande force réelle, parce qu'il est dépositaire de celle de l'Etat que nous supposons toujours égale. Ainsi, par cette pluralité, l'activité du gouvernement diminue, sans que sa force puisse augmenter.

Après avoir trouvé que le gouvernement se relâche à mesure que les Magistrats se multiplient, & que, plus le peuple est nombreux, plus la force réprimante du gouvernement doit augmenter, nous conclurons que le rapport des Magistrats au gouvernement doit être inverse de celui des Sujets au Souverain : c'est-à-dire, que plus l'Etat s'agrandit, plus le gouvernement doit se resserrer, tellement que le nombre des chefs diminue en raison de l'augmentation du peuple.

Pour fixer ensuite cette diversité de formes sous des dénominations plus précises, nous remarquerons, en premier lieu, que le Souverain peut commettre le dépôt du gouvernement à tout le peuple ou à la plus grande partie du peuple, en sorte qu'il y ait plus de Citoyens Magistrats que de Citoyens simples particuliers. On donne le nom de Démocratie à cette forme de gouvernement.

Ou bien il peut resserrer le gouvernement entre les mains d'un moindre nombre, en sorte qu'il y ait plus de simples Citoyens que de Magistrats, & cette forme porte le nom d'Aristocratie.

Enfin, il peut concentrer tout le gouvernement entre les

mains d'un Magiſtrat unique. Cette troiſieme forme eſt la plus commune, & s'appelle Monarchie ou gouvernement royal.

Nous remarquerons que toutes ces formes, ou du moins les deux premieres, ſont ſuſceptibles de plus & de moins, & ont même une aſſez grande latitude. Car la Démocratie peut embraſſer tout le peuple ou ſe reſſerrer juſqu'à la moitié. L'Ariſtocratie, à ſon tour, peut de la moitié du peuple ſe reſſerrer indéterminément juſqu'aux plus petits nombres : la Royauté même admet quelquefois un partage, ſoit entre le pere & le fils, ſoit entre deux freres, ſoit autrement. Il y avoit toujours deux Rois à *Sparte*, & l'on a vu dans l'Empire *Romain jusqu'à huit Empereurs à la fois*, ſans qu'on pût dire que l'empire fût diviſé. Il y a un point où chaque forme de gouvernement ſe confond avec la ſuivante; & ſous trois dénominations ſpécifiques, le gouvernement eſt réellement capable d'autant de formes que l'Etat a de Citoyens.

Il y a plus; chacun de ces gouvernemens pouvant à certains égards ſe ſubdiviſer en diverſes parties, l'une adminiſtrée d'une maniere & l'autre d'une autre, il peut réſulter de ces trois formes combinées une multitude de formes mixtes dont chacune eſt multipliable par toutes les formes ſimples.

On a de tout tems beaucoup diſputé ſur la meilleure forme de gouvernement, ſans conſidérer que chacune eſt la meilleure en certains cas, & la pire en d'autres. Pour nous, ſi dans les différens Etats le nombre des Magiſtrats (19) doit

(19) On ſe ſouviendra que je n'entends parler ici que des Magiſtrats ſuprêmes ou chefs de la Nation; les autres n'étant que leurs Subſtituts en telle ou telle partie.

être inverſe de celui des Citoyens, nous conclurons qu'en général, le gouvernement démocratique convient aux petits Etats, l'ariſtocratique aux médiocres, & le monarchique aux grands.

C'eſt par le fil de ces recherches que nous parviendrons à ſavoir quels ſont les devoirs & les droits des Citoyens, & ſi l'on peut ſéparer les uns des autres? Ce que c'eſt que la patrie, en quoi préciſément elle conſiſte, & à quoi chacun peut connoître s'il a une patrie ou s'il n'en a point.

Après avoir ainſi conſidéré chaque eſpece de ſociété civile en elle-même, nous les comparerons pour en obſerver les divers rapports. Les unes grandes, les autres petites; les unes fortes, les autres foibles; s'attaquant, s'offenſant, s'entre-détruiſant, & dans cette action & réaction continuelle, faiſant plus de miſérables, & coûtant la vie à plus d'hommes, que s'ils avoient tous gardé leur premiere liberté. Nous examinerons ſi l'on n'en a pas fait trop ou trop peu dans l'inſtitution ſociale. Si les individus ſoumis aux loix & aux hommes, tandis que les ſociétés gardent entre elles l'indépendance de la nature, ne reſtent pas expoſés aux maux des deux états, ſans en avoir les avantages, & s'il ne vaudroit pas mieux qu'il n'y eût point de ſociété civile au monde, que d'y en avoir pluſieurs, n'eſt-ce pas cet état mixte qui participe à tous les deux, & n'aſſure ni l'un ni l'autre, *per quem neutrum licet, nec tanquam in bello paratum eſſe, nec tanquam in pace ſecurum*? N'eſt-ce pas cette aſſociation partielle & imparfaite qui produit la tyrannie & la guerre; & la tyrannie & la guerre ne ſont-elles pas les plus grands fléaux de l'humanité?

Nous examinerons enfin l'espece de remedes qu'on a cherchés à ces inconvéniens, par les ligues & confédérations, qui, laissant chaque Etat son maître au-dedans, l'arme au dehors contre tout aggresseur injuste. Nous rechercherons comment on peut établir une bonne association fédérative, ce qui peut la rendre durable, & jusqu'à quel point on peut étendre le droit de la confédération, sans nuire à celui de la souveraineté?

L'Abbé de St. Pierre avoit proposé une association de tous les Etats de l'Europe, pour maintenir entre eux une paix perpétuelle. Cette association étoit-elle praticable? & supposant qu'elle eût été établie, étoit-il à présumer qu'elle eût duré (20)? Ces recherches nous menent directement à toutes les questions de droit public, qui peuvent achever d'éclaircir celles du droit politique.

Enfin nous poserons les vrais principes du droit de la guerre, & nous examinerons pourquoi Grotius & les autres n'en ont donné que de faux.

Je ne serois pas étonné qu'au milieu de tous nos raisonnemens, mon jeune homme, qui a du bon sens, me dît en m'interrompant: on diroit que nous bâtissons notre édifice avec du bois, & non pas avec des hommes, tant nous alignons exactement chaque piece à la regle! Il est vrai, mon ami, mais songez que le droit ne se plie point aux passions des

(20) Depuis que j'écrivois ceci, les raisons *pour* ont été exposées dans l'extrait de ce projet; les raisons *contre*, du moins celles qui m'ont paru solides, se trouveront dans le Recueil de mes écrits à la suite de ce même extrait.

hommes ; & qu'il s'agissoit entre nous d'établir d'abord les vrais principes du droit politique. A présent que nos fondemens sont posés, venez examiner ce que les hommes ont bâti dessus, & vous verrez de belles choses !

Alors je lui fais lire Télémaque & poursuivre sa route : nous cherchons l'heureuse Salente, & le bon Idoménée rendu sage à force de malheurs. Chemin faisant nous trouvons beaucoup de Protésilas & point de Philoclès. Adraste, Roi des Dauniens, n'est pas non plus introuvable. Mais laissons les Lecteurs imaginer nos voyages, ou les faire à notre place un Télémaque à la main ; & ne leur suggérons point des applications affligeantes, que l'Auteur même écarte, ou fait malgré lui.

Au reste, Emile n'étant pas Roi, ni moi Dieu, nous ne nous tourmentons point de ne pouvoir imiter Télémaque & Mentor, dans le bien qu'ils faisoient aux hommes : personne ne sait mieux que nous se tenir à sa place, & ne desire moins d'en sortir. Nous savons que la même tâche est donnée à tous ; que quiconque aime le bien de tout son cœur, & le fait de tout son pouvoir, l'a remplie. Nous savons que Télémaque & Mentor sont des chimeres. Emile ne voyage pas en homme oisif, & fait plus de bien que s'il étoit Prince. Si nous étions Rois, nous ne serions plus bienfaisans ; si nous étions Rois & bienfaisans, nous ferions sans le savoir mille maux réels pour un bien apparent que nous croirions faire. Si nous étions Rois & sages, le premier bien que nous voudrions faire à nous-mêmes & aux autres, seroit d'abdiquer la royauté, & de redevenir ce que nous sommes.

J'ai dit ce qui rend les voyages infructueux à tout le monde. Ce qui les rend encore plus infructueux à la jeunesse, c'est la maniere dont on les lui fait faire. Les Gouverneurs, plus curieux de leur amusement que de son instruction, la menent de Ville en Ville, de Palais en Palais, de Cercle en Cercle, ou, s'ils sont Savans & Gens de Lettres, ils lui font passer son tems à courir des Bibliotheques, à visiter des antiquaires, à fouiller de vieux monumens, à transcrire de vieilles inscriptions. Dans chaque pays, ils s'occupent d'un autre siecle; c'est comme s'ils s'occupoient d'un autre pays; en sorte qu'après avoir à grands frais parcouru l'Europe, livrés aux frivolités ou à l'ennui, ils reviennent sans avoir rien vu de ce qui peut les intéresser, ni rien appris de ce qui peut leur être utile.

Toutes les Capitales se ressemblent, tous les Peuples s'y mêlent, toutes les mœurs s'y confondent; ce n'est pas-là qu'il faut aller étudier les Nations. Paris & Londres ne sont à mes yeux que la même Ville. Leurs habitans ont quelques préjugés différens, mais ils n'en ont pas moins les uns que les autres, & toutes leurs maximes-pratiques sont les mêmes. On sait quelles especes d'hommes doivent se rassembler dans les Cours. On sait quelles mœurs l'entassement du peuple & l'inégalité des fortunes doit par-tout produire. Sitôt qu'on me parle d'une Ville composée de deux cents mille ames, je sais d'avance comment on y vit. Ce que je saurois de plus sur les lieux, ne vaut pas la peine d'aller l'apprendre.

C'est dans les provinces reculées, où il y a moins de mouvemens, de commerce, où les Etrangers voyagent moins,

dont les habitans ſe déplacent moins, changent moins de fortune & d'état, qu'il faut aller étudier le génie & les mœurs d'une Nation. Voyez en paſſant la Capitale, mais allez obſerver au loin le pays. Les François ne ſont pas à Paris, ils ſont en Touraine; les Anglois ſont plus Anglois en Mercie, qu'à Londres, & les Eſpagnols plus Eſpagnols en Galice qu'à Madrid. C'eſt à ces grandes diſtances qu'un peuple ſe caractériſe & ſe montre tel qu'il eſt ſans mélange: c'eſt-là que les bons & les mauvais effets du gouvernement ſe font mieux ſentir; comme au bout d'un plus grand rayon la meſure des arcs eſt plus exacte.

Les rapports néceſſaires des mœurs au gouvernement ont été ſi bien expoſés dans le livre de l'Eſprit des Loix, qu'on ne peut mieux faire que de recourir à cet ouvrage pour étudier ces rapports. Mais, en général, il y a deux regles faciles & ſimples, pour juger de la bonté rélative des gouvernemens. L'une eſt la population. Dans tout pays qui ſe dépeuple, l'Etat tend à ſa ruine, & le pays qui peuple le plus, fût-il le plus pauvre, eſt infailliblement le mieux gouverné.

Mais il faut pour cela que cette population ſoit un effet naturel du gouvernement & des mœurs: car ſi elle ſe faiſoit par des colonies, ou par d'autres voies accidentelles & paſſageres, alors elles prouveroient le mal par le remede. Quand Auguſte porta des loix contre le célibat, ces loix montroient déjà le déclin de l'Empire Romain. Il faut que la bonté du gouvernement porte les Citoyens à ſe marier, & non pas que la loi les y contraigne; il ne faut pas examiner ce qui ſe fait par force, car la loi, qui combat la conſtitution,

s'élude & devient vaine, mais ce qui se fait par l'influence des mœurs & par la pente naturelle du gouvernement ; car ces moyens ont seuls un effet constant. C'étoit la politique du bon Abbé de St. Pierre, de chercher toujours un petit remede à chaque mal particulier, au lieu de remonter à leur source commune, & de voir qu'on ne les pouvoit guérir que tous à la fois. Il ne s'agit pas de traiter séparément chaque ulcere qui vient sur le corps d'un malade, mais d'épurer la masse du sang qui les produit tous. On dit qu'il y a des prix en Angleterre pour l'agriculture ; je n'en veux pas davantage; cela seul me prouve qu'elle n'y brillera pas long-tems.

La seconde marque de la bonté relative du gouvernement & des loix, se tire aussi de la population, mais d'une autre maniere; c'est-à-dire, de sa distribution, & non pas de sa quantité. Deux Etats égaux en grandeur & en nombre d'hommes peuvent être fort inégaux en force, & le plus puissant des deux est toujours celui dont les habitans sont le plus également répandus sur le territoire : celui qui n'a pas de si grandes Villes, & qui, par conséquent, brille le moins, battra toujours l'autre. Ce sont les grandes Villes qui épuisent un Etat & font sa foiblesse : la richesse qu'elles produisent est une richesse apparente & illusoire : c'est beaucoup d'argent & peu d'effet. On dit que la Ville de Paris vaut une Province au Roi de France ; moi je crois qu'elle lui en coûte plusieurs, que c'est à plus d'un égard que Paris est nourri par les Provinces, & que la plupart de leurs revenus se versent dans cette Ville & y restent, sans jamais retourner au peuple ni au Roi. Il est inconcevable que dans ce siecle de calculateurs,

lateurs, il n'y en ait pas un qui sache voir que la France seroit beaucoup plus puissante, si Paris étoit anéanti. Non-seulement le peuple mal distribué n'est pas avantageux à l'Etat; mais il est plus ruineux que la dépopulation même, en ce que la dépopulation ne donne qu'un produit nul, & que la consommation mal-entendue donne un produit négatif. Quand j'entends un François & un Anglois, tout fiers de la grandeur de leurs Capitales, disputer entre eux, lequel de Paris ou de Londres contient le plus d'habitans, c'est pour moi comme s'ils disputoient ensemble, lequel des deux peuples a l'honneur d'être le plus mal gouverné.

Etudiez un Peuple hors de ses Villes, ce n'est qu'ainsi que vous le connoîtrez. Ce n'est rien de voir la forme apparente d'un gouvernement, fardée par l'appareil de l'administration & par le jargon des Administrateurs, si l'on n'en étudie aussi la nature par les effets qu'il produit sur le Peuple, & dans tous les degrés de l'administration. La différence de la forme au fond, se trouvant partagée entre tous ces degrés, ce n'est qu'en les embrassant tous, qu'on connoît cette différence. Dans tel pays, c'est par les manœuvres des Subdélégués qu'on commence à sentir l'esprit du Ministere; dans tel autre, il faut voir élire les membres du Parlement, pour juger s'il est vrai que la Nation soit libre; dans quelque pays que ce soit, il est impossible que qui n'a vu que les Villes connoisse le gouvernement, attendu que l'esprit n'en est jamais le même, pour la Ville & pour la campagne. Or, c'est la campagne qui fait le pays, & c'est le Peuple de la campagne qui fait la Nation.

Cette étude des divers Peuples dans leurs Provinces reculées, & dans la simplicité de leur génie originel, donne une observation générale bien favorable à mon épigraphe, & bien consolante pour le cœur humain. C'est que toutes les Nations ainsi observées paroissent en valoir beaucoup mieux; plus elles se rapprochent de la Nature, plus la bonté domine dans leur caractere; ce n'est qu'en se renfermant dans les Villes, ce n'est qu'en s'altérant à force de culture, qu'elles se dépravent, & qu'elles changent en vices agréables & pernicieux, quelques défauts plus grossiers que malfaisans.

De cette observation, résulte un nouvel avantage dans la maniere de voyager que je propose, en ce que les jeunes gens, séjournant peu dans les grandes Villes où regne une horrible corruption, sont moins exposés à la contracter, & conservent parmi des hommes plus simples, & dans des sociétés moins nombreuses, un jugement plus sûr, un goût plus sain, des mœurs plus honnêtes. Mais au reste, cette contagion n'est gueres à craindre pour mon Emile; il a tout ce qu'il faut pour s'en garantir. Parmi toutes les précautions que j'ai prises pour cela, je compte pour beaucoup l'attachement qu'il a dans le cœur.

On ne sait plus ce que peut le véritable amour sur les inclinations des jeunes gens, parce que ne le connoissant pas mieux qu'eux, ceux qui les gouvernent les en détournent. Il faut pourtant qu'un jeune homme aime ou qu'il soit débauché. Il est aisé d'en imposer par les apparences. On me citera mille jeunes gens qui, dit-on, vivent fort chastement sans amour; mais qu'on me cite un homme *fait*, un véritable homme qui

dise avoir ainsi passé sa jeunesse, & qui soit de bonne-foi. Dans toutes les vertus, dans tous les devoirs on ne cherche que l'apparence; moi je cherche la réalité, & je suis trompé, s'il y a, pour y parvenir, d'autres moyens que ceux que je donne.

L'idée de rendre Emile amoureux avant de le faire voyager, n'est pas de mon invention. Voici le trait qui me l'a suggérée.

J'étois à Venise en visite chez le Gouverneur d'un jeune Anglois. C'étoit en hiver, nous étions autour du feu. Le Gouverneur reçoit ses lettres de la poste. Il les lit, & puis en relit une tout haut à son Eleve. Elle étoit en Anglois: je n'y compris rien; mais durant la lecture, je vis le jeune homme déchirer de très-belles manchettes de point qu'il portoit, & les jetter au feu l'une après l'autre, le plus doucement qu'il put, afin qu'on ne s'en apperçût pas: surpris de ce caprice, je le regarde au visage & crois y voir de l'émotion; mais les signes extérieurs des passions, quoiqu'assez semblables chez tous les hommes, ont des différences nationales, sur lesquelles il est facile de se tromper. Les Peuples ont divers langages sur le visage, aussi-bien que dans la bouche. J'attends la fin de la lecture, & puis montrant au Gouverneur les poignets nuds de son Eleve, qu'il cachoit pourtant de son mieux, je lui dis; peut-on savoir ce que cela signifie?

Le Gouverneur voyant ce qui s'étoit passé, se mit à rire, embrassa son Eleve d'un air de satisfaction, & après avoir obtenu son consentement, il me donna l'explication que je souhaitois.

Les manchettes, me dit-il, que M. John vient de déchirer, font un présent qu'une Dame de cette Ville lui a fait il n'y a pas long-tems. Or, vous ſaurez que M. John eſt promis dans ſon pays à une jeune Demoiſelle pour laquelle il a beaucoup d'amour, & qui en mérite encore davantage. Cette Lettre eſt de la mere de ſa maîtreſſe, & je vais vous en traduire l'endroit qui a cauſé le dégât dont vous avez été le témoin.

« Luci ne quitte point les manchettes de Lord John. » Miſſ Betti Roldham vint hier paſſer l'après-midi avec elle » & voulut à toute force travailler à ſon ouvrage. Sachant » que Luci s'étoit levée aujourd'hui plutôt qu'à l'ordinaire, » j'ai voulu voir ce qu'elle faiſoit, & je l'ai trouvée occupée » à défaire tout ce qu'avoit fait hier Miſſ Betti. Elle ne » veut pas qu'il y ait dans ſon préſent un ſeul point d'une » autre main que la ſienne ».

M. John ſortit un moment après pour prendre d'autres manchettes, & je dis à ſon Gouverneur; vous avez un Eleve d'un excellent naturel, mais parlez-moi vrai. La lettre de la mere de Miſſ Luci, n'eſt-elle point arrangée? N'eſt-ce point un expédient de vôtre façon contre la Dame aux manchettes? Non, me dit-il, la choſe eſt réelle; je n'ai pas mis tant d'art à mes ſoins; j'y ai mis de la ſimplicité, du zele, & Dieu a béni mon travail.

Le trait de ce jeune homme n'eſt point ſorti de ma mémoire; il n'étoit pas propre à ne rien produire dans la tête d'un rêveur comme moi.

Il eſt tems de finir. Ramenons Lord John à Miſſ Luci,

c'eſt-à-dire, Emile à Sophie. Il lui rapporte avec un cœur non moins tendre qu'avant ſon départ un eſprit plus éclairé, & il rapporte dans ſon pays l'avantage d'avoir connu les gouvernemens par tous leurs vices, & les peuples par toutes leurs vertus. J'ai même pris ſoin qu'il ſe liât dans chaque Nation avec quelque homme de mérite, par un traité d'hoſpitalité à la maniere des Anciens, & je ne ſerai pas fâché qu'il cultive ces connoiſſances par un commerce de lettres. Outre qu'il peut être utile & qu'il eſt toujours agréable d'avoir des correſpondances dans les pays éloignés, c'eſt une excellente précaution contre l'empire des préjugés nationaux, qui, nous attaquant toute la vie, ont tôt ou tard quelque priſe ſur nous. Rien n'eſt plus propre à leur ôter cette priſe que le commerce déſintéreſſé de gens ſenſés qu'on eſtime, leſquels n'ayant point ces préjugés & les combattant par les leurs, nous donnent les moyens d'oppoſer ſans ceſſe les uns aux autres, & de nous garantir ainſi de tous. Ce n'eſt point la même choſe de commercer avec les Etrangers chez nous ou chez eux. Dans le premier cas, ils ont toujours pour le pays où ils vivent un ménagement qui leur fait déguiſer ce qu'ils en penſent ou qui leur en fait penſer favorablement, tandis qu'ils y ſont : de retour chez eux, ils en rabattent & ne ſont que juſtes. Je ſerois bien aiſe que l'Etranger que je conſulte eût vu mon pays, mais je ne lui en demanderai ſon avis que dans le ſien.

APRÈS avoir presque employé deux ans à parcourir quelques-uns des grands Etats de l'Europe & beaucoup plus des petits ; après en avoir appris les deux ou trois principales langues ; après y avoir vu ce qu'il y a de vraiment curieux, soit en Histoire naturelle, soit en Gouvernement, soit en Arts, soit en Hommes, Emile dévoré d'impatience m'avertit que notre terme approche. Alors je lui dis : Hé bien, mon ami, vous vous souvenez du principal objet de nos voyages ; vous avez vu, vous avez observé. Quel est enfin le résultat de vos observations ? A quoi vous fixez-vous ? Ou je me suis trompé dans ma méthode, ou il doit me répondre à-peu-près ainsi :

« A quoi je me fixe ? A rester tel que vous m'avez fait » être, & à n'ajouter volontairement aucune autre chaîne » à celle dont me charge la nature & les loix. Plus j'examine » l'ouvrage des hommes dans leurs institutions, plus » je vois qu'à force de vouloir être indépendans ils se font » esclaves, & qu'ils usent leur liberté même en vains efforts » pour l'assurer. Pour ne pas céder au torrent des choses, » ils se font mille attachemens ; puis sitôt qu'ils veulent » faire un pas ils ne peuvent, & sont étonnés de tenir à » tout. Il me semble que pour se rendre libre on n'a rien » à faire ; il suffit de ne pas vouloir cesser de l'être. C'est » vous, ô mon maître, qui m'avez fait libre en m'apprenant » à céder à la nécessité. Qu'elle vienne quand il lui

» plaît, je m'y laiſſe entraîner ſans contrainte, & comme » je ne veux pas la combattre, je ne m'attache à rien » pour me retenir. J'ai cherché dans nos voyages ſi je » trouverois quelque coin de terre où je puſſe être abſo- » lument mien ; mais en quel lieu parmi les hommes ne » dépend-on plus de leurs paſſions ? Tout bien examiné, » j'ai trouvé que mon ſouhait même étoit contradictoire ; » car duſſé-je ne tenir à autre choſe, je tiendrois au moins » à la terre où je me ſerois fixé : ma vie ſeroit attachée » à cette terre, comme celle des Dryades l'étoit à leurs » arbres ; j'ai trouvé qu'empire & liberté étant deux mots » incompatibles, je ne pouvois être maître d'une chaumiere » qu'en ceſſant de l'être de moi.

Hoc erat in votis modus agri non ita magnus.

» Je me ſouviens que mes biens furent la cauſe de nos » recherches. Vous prouviez très-ſolidement que je ne pou- » vois garder à la fois ma richeſſe & ma liberté, mais quand » vous vouliez que je fuſſe à la fois libre & ſans beſoins, » vous vouliez deux choſes incompatibles, car je ne ſaurois » me tirer de la dépendance des hommes, qu'en rentrant » ſous celle de la nature. Que ferai-je donc avec la fortune » que mes parens m'ont laiſſée ? Je commencerai par n'en » point dépendre ; je relâcherai tous les liens qui m'y atta- » chent : ſi on me la laiſſe, elle me reſtera ; ſi on me l'ôte, » on ne m'entraînera point avec elle. Je ne me tourmenterai » point pour la retenir, mais je reſterai ferme à ma place. » Riche ou pauvre, je ſerai libre. Je ne le ſerai point ſeule-

» ment en tel pays, en telle contrée, je le ferai par toute
» la terre. Pour moi, toutes les chaînes de l'opinion sont
» brisées, je ne connois que celles de la nécessité. J'appris
» à les porter dès ma naissance & je les porterai jusqu'à la
» mort, car je suis homme; & pourquoi ne saurois-je pas
» les porter étant libre, puisqu'étant esclave il les faudroit
» bien porter encore, & celles de l'esclavage pour surcroît?

» Que m'importe ma condition sur la terre? que m'im-
» porte où que je sois? Par tout où il y a des hommes,
» je suis chez mes freres; par-tout où il n'y en a pas, je
» suis chez moi. Tant que je pourrai rester indépendant &
» riche, j'ai du bien pour vivre, & je vivrai. Quand mon
» bien m'assujettira, je l'abandonnerai sans peine; j'ai des
» bras pour travailler, & je vivrai. Quand mes bras me
» manqueront, je vivrai si l'on me nourrit, je mourrai si
» l'on m'abandonne; je mourrai bien aussi quoiqu'on ne
» m'abandonne pas; car la mort n'est pas une peine de la
» pauvreté, mais une loi de la nature. Dans quelque tems
» que la mort vienne, je la défie; elle ne me surprendra
» jamais faisant des préparatifs pour vivre, elle ne m'empê-
» chera jamais d'avoir vécu.

» Voilà, mon pere, à quoi je me fixe. Si j'étois sans
» passions, je serois, dans mon état d'homme, indé-
» pendant comme Dieu même, puisque ne voulant que ce
» qui est, je n'aurois jamais à lutter contre la destinée. Au
» moins, je n'ai qu'une chaîne, c'est la seule que je por-
» terai jamais, & je puis m'en glorifier. Venez donc, don-
» nez-moi Sophie, & je suis libre.

» Cher

» Cher Emile, je ſuis bien aiſe d'entendre ſortir de ta » bouche des diſcours d'homme, & d'en voir les ſentimens » dans ton cœur. Ce déſintéreſſement outré ne me déplaît » pas à ton âge. Il diminuera quand tu auras des enfans, & » tu ſeras alors précisément ce que doit être un bon pere de » famille & un homme ſage. Avant tes voyages, je ſavois » quel en ſeroit l'effet; je ſavois qu'en regardant de près nos » inſtitutions, tu ſerois bien éloigné d'y prendre la confiance » qu'elles ne méritent pas. C'eſt en vain qu'on aſpire à la » liberté ſous la ſauve-garde des loix. Des loix! où eſt-» ce qu'il y en a, & où eſt-ce qu'elles ſont reſpectées? Par-» tout tu n'as vu régner ſous ce nom que l'intérêt particulier » & les paſſions des hommes. Mais les loix éternelles de la » nature & de l'ordre exiſtent. Elles tiennent lieu de loi » poſitive au ſage; elles ſont écrites au fond de ſon cœur » par la conſcience & par la raiſon; c'eſt à celles-là qu'il » doit s'aſſervir pour être libre, & il n'y a d'eſclave que » celui qui fait mal, car il le fait toujours malgré lui. La » liberté n'eſt dans aucune forme de gouvernement, elle eſt » dans le cœur de l'homme libre, il la porte par-tout avec » lui. L'homme vil porte par-tout la ſervitude. L'un ſeroit » eſclave à Geneve, & l'autre libre à Paris.

» Si je te parlois des devoirs du Citoyen, tu me deman-» derois peut-être où eſt la patrie, & tu croirois m'avoir » confondu. Tu te tromperois, pourtant, cher Emile, car » qui n'a pas une patrie a du moins un pays. Il y a toujours » un gouvernement & des ſimulacres de loix ſous leſquels » il a vécu tranquille. Que le contrat ſocial n'ait point été

» observé, qu'importe? si l'intérêt particulier l'a protégé
» comme auroit fait la volonté générale, si la violence publi-
» que l'a garanti des violences particulieres, si le mal qu'il
» a vu faire lui a fait aimer ce qui étoit bien, & si nos
» institutions mêmes lui ont fait connoître & haïr leurs pro-
» pres iniquités? O Emile! où est l'homme de bien qui ne
» doit rien à son pays? Quel qu'il soit, il lui doit ce qu'il
» y a de plus précieux pour l'homme, la moralité de ses
» actions & l'amour de la vertu. Né dans le fond d'un bois,
» il eût vécu plus heureux & plus libre; mais n'ayant rien
» à combattre pour suivre ses penchans il eût été bon sans
» mérite, il n'eût point été vertueux, & maintenant il sait
» l'être malgré ses passions. La seule apparence de l'ordre le
» porte à le connoître, à l'aimer. Le bien public, qui ne
» sert que de prétexte aux autres, est pour lui seul un motif
» réel. Il apprend à se combattre, à se vaincre, à sacrifier son
» intérêt à l'intérêt commun. Il n'est pas vrai qu'il ne tire
» aucun profit des loix; elles lui donnent le courage d'être
» juste, même parmi les méchans. Il n'est pas vrai qu'elles
» ne l'ont pas rendu libre, elles lui ont appris à régner sur lui.
» Ne dis donc pas, que m'importe où que je sois? Il
» t'importe d'être où tu peux remplir tous tes devoirs, &
» l'un de ces devoirs est l'attachement pour le lieu de ta
» naissance. Tes compatriotes te protégerent enfant, tu dois
» les aimer étant homme. Tu dois vivre au milieu d'eux,
» ou du moins en lieu d'où tu puisses leur être utile autant
» que tu peux l'être, & où ils sachent où te prendre si
» jamais ils ont besoin de toi. Il y a telle circonstance où

„ un homme peut être plus utile à ſes concitoyens hors de
„ ſa patrie, que s'il vivoit dans ſon ſein. Alors il doit n'é-
„ couter que ſon zele & ſupporter ſon exil ſans murmure ;
„ cet exil même eſt un de ſes devoirs. Mais toi, bon Emile,
„ à qui rien n'impoſe ces douloureux ſacrifices, toi qui n'as
„ pas pris le triſte emploi de dire la vérité aux hommes ; va
„ vivre au milieu d'eux, cultive leur amitié dans un doux
„ commerce, ſois leur bienfaicteur, leur modele : ton exem-
„ ple leur ſervira plus que tous nos livres, & le bien qu'ils te
„ verront faire les touchera plus que tous nos vains diſcours.

„ Je ne t'exhorte pas pour cela d'aller vivre dans les gran-
„ des Villes ; au contraire, un des exemples que les bons doi-
„ vent donner aux autres eſt celui de la vie patriarchale &
„ champêtre, la premiere vie de l'homme, la plus paiſible,
„ la plus naturelle, & la plus douce à qui n'a pas le cœur
„ corrompu. Heureux, mon jeune ami, le pays où l'on n'a
„ pas beſoin d'aller chercher la paix dans un déſert ! Mais
„ où eſt ce pays ? Un homme bienfaiſant ſatisfait mal ſon
„ penchant au milieu des Villes, où il ne trouve preſque à
„ exercer ſon zele que pour des intrigans ou pour des fri-
„ pons. L'accueil qu'on y fait aux fainéans qui viennent y
„ chercher fortune, ne fait qu'achever de dévaſter le pays,
„ qu'au contraire il faudroit repeupler aux dépens des Villes.
„ Tous les hommes qui ſe retirent de la grande ſociété ſont
„ utiles préciſément parce qu'ils s'en retirent, puiſque tous
„ ſes vices lui viennent d'être trop nombreuſe. Ils ſont encore
„ utiles lorſqu'ils peuvent ramener dans les lieux déſerts la
„ vie, la culture, & l'amour de leur premier état. Je m'at-

„ tendris en ſongeant combien de leur ſimple retraite Emile „ & Sophie peuvent répandre de bienfaits autour d'eux ; „ combien ils peuvent vivifier la campagne & ranimer le zele „ éteint de l'infortuné villageois! Je crois voir le peuple ſe „ multiplier, les champs ſe fertiliſer, la terre prendre une „ nouvelle parure, la multitude & l'abondance transformer „ les travaux en fêtes; les cris de joie & les bénédictions „ s'élever du milieu des jeux autour du couple aimable qui „ les a ranimés. On traite l'âge d'or de chimere, & c'en „ ſera toujours une pour quiconque a le cœur & le goût „ gâtés. Il n'eſt pas même vrai qu'on le regrette, puiſque „ ces regrets ſont toujours vains. Que faudroit-il donc pour „ le faire renaître ? Une ſeule choſe, mais impoſſible ; ce „ ſeroit de l'aimer.

„ Il ſemble déjà renaître autour de l'habitation de Sophie; „ vous ne ferez qu'achever enſemble ce que ſes dignes parens „ ont commencé. Mais, cher Emile, qu'une vie ſi douce ne „ te dégoûte pas des devoirs pénibles, ſi jamais ils te ſont „ impoſés : ſouviens-toi que les Romains paſſoient de la „ charrue au Conſulat. Si le Prince ou l'Etat t'appelle au „ ſervice de la patrie, quitte tout pour aller remplir, dans „ le poſte qu'on t'aſſigne, l'honorable fonction de Citoyen. Si „ cette fonction t'eſt onéreuſe, il eſt un moyen honnête & „ ſûr de t'en affranchir; c'eſt de la remplir avec aſſez d'inté- „ grité pour qu'elle ne te ſoit pas long-tems laiſſée. Au „ reſte, crains peu l'embarras d'une pareille charge : tant qu'il „ y aura des hommes de ce ſiecle, ce n'eſt pas toi qu'on „ viendra chercher pour ſervir l'Etat „.

Que ne m'eſt-il permis de peindre le retour d'Emile auprès de Sophie & la fin de leurs amours, ou plutôt le commencement de l'amour conjugal qui les unit? Amour fondé ſur l'eſtime qui dure autant que la vie, ſur les vertus qui ne s'effacent point avec la beauté, ſur les convenances des caracteres qui rendent le commerce aimable & prolongent dans la vieilleſſe le charme de la premiere union. Mais tous ces détails pourroient plaire ſans être utiles, & juſqu'ici je ne me ſuis permis de détails agréables que ceux dont j'ai cru voir l'utilité. Quitterois-je cette regle à la fin de ma tâche? Non, je ſens auſſi bien, que ma plume eſt laſſée. Trop foible pour des travaux de ſi longue haleine, j'abandonnerois celui-ci s'il étoit moins avancé: pour ne pas le laiſſer imparfait, il eſt tems que j'acheve.

Enfin, je vois naître le plus charmant des jours d'Emile & le plus heureux des miens; je vois couronner mes ſoins & je commence d'en goûter le fruit. Le digne couple s'unit d'une chaîne indiſſoluble, leur bouche prononce & leur cœur confirme des ſermens qui ne ſeront point vains: ils ſont époux. En revenant du Temple ils ſe laiſſent conduire; ils ne ſavent où ils ſont, où ils vont, ce qu'on fait autour d'eux. Ils n'entendent point, ils ne répondent que des mots confus, leurs yeux troublés ne voient plus rien. O délire! ô foibleſſe humaine! Le ſentiment du bonheur écraſe l'homme; il n'eſt pas aſſez fort pour le ſupporter.

Il y a bien peu de gens qui ſachent, un jour de mariage, prendre un ton convenable avec les nouveaux époux. La morne décence des uns & le propos léger des autres me ſemblent

également déplacés. J'aimerois mieux qu'on laissât ces jeunes cœurs se replier sur eux-mêmes, & se livrer à une agitation qui n'est pas sans charme, que de les en distraire si cruellement pour les attrister par une fausse bienséance, ou pour les embarrasser par de mauvaises plaisanteries qui, dussent-elles leur plaire en tout autre tems, sont très-surement importunes un pareil jour.

Je vois mes deux jeunes gens dans la douce langueur qui les trouble, n'écouter aucun des discours qu'on leur tient : moi, qui veux qu'on jouisse de tous les jours de la vie, leur en laisserai-je perdre un si précieux ? Non, je veux qu'ils le goûtent, qu'ils le savourent, qu'il ait pour eux ses voluptés. Je les arrache à la foule indiscrete qui les accable ; & les menant promener à l'écart, je les rappelle à eux-mêmes en leur parlant d'eux. Ce n'est pas seulement à leurs oreilles que je veux parler, c'est à leurs cœurs ; & je n'ignore pas quel est le sujet unique dont ils peuvent s'occuper ce jour-là.

Mes enfans, leur dis-je en les prenant tous deux par la main, il y a trois ans que j'ai vu naître cette flamme vive & pure qui fait votre bonheur aujourd'hui. Elle n'a fait qu'augmenter sans cesse ; je vois dans vos yeux qu'elle est à son dernier degré de véhémence ; elle ne peut plus que s'affoiblir. Lecteurs, ne voyez-vous pas les transports, les emportemens, les sermens d'Emile, l'air dédaigneux dont Sophie dégage sa main de la mienne, & les tendres protestations que leurs yeux se font mutuellement de s'adorer jusqu'au dernier soupir ? Je les laisse faire, & puis je reprends.

J'ai souvent pensé que si l'on pouvoit prolonger le bon-

heur de l'amour dans le mariage, on auroit le paradis ſur la terre. Cela ne s'eſt jamais vu juſqu'ici. Mais ſi la choſe n'eſt pas tout-à-fait impoſſible, vous êtes bien dignes l'un & l'autre de donner un exemple que vous n'aurez reçu de perſonne, & que peu d'époux ſauront imiter. Voulez-vous, mes enfans, que je vous diſe un moyen que j'imagine pour cela, & que je crois être le ſeul poſſible?

Ils ſe regardent en ſouriant & ſe moquant de ma ſimplicité. Emile me remercie nettement de ma recette, en diſant qu'il croit que Sophie en a une meilleure, & que, quant à lui, celle-là lui ſuffit. Sophie approuve, & paroît tout auſſi confiante. Cependant à travers ſon air de raillerie je crois démêler un peu de curioſité. J'examine Emile : ſes yeux ardens dévorent les charmes de ſon épouſe : c'eſt la ſeule choſe dont il ſoit curieux, & tous mes propos ne l'embarraſſent gueres. Je ſouris à mon tour en diſant en moi-même : je ſaurai bientôt te rendre attentif.

La différence preſque imperceptible de ces mouvemens ſecrets, en marque une bien caractériſtique dans les deux ſexes, & bien contraire aux préjugés reçus : c'eſt que généralement les hommes ſont moins conſtans que les femmes, & ſe rebutent plutôt qu'elles de l'amour heureux. La femme preſſent de loin l'inconſtance de l'homme, & s'en inquiete; c'eſt ce qui la rend auſſi plus jalouſe. Quand il commence à s'attiédir, forcée à lui rendre pour le garder tous les ſoins qu'il prit autrefois pour lui plaire, elle pleure, elle s'humilie à ſon tour, & rarement avec le même ſuccès. L'attachement & les ſoins gagnent les cœurs : mais ils

ne les recouvrent gueres. Je reviens à ma recette contre le refroidiſſement de l'amour dans le mariage.

Elle eſt ſimple & facile, reprends-je; c'eſt de continuer d'être amans quand on eſt époux. En effet, dit Emile en riant du ſecret, elle ne nous ſera pas pénible.

Plus pénible à vous qui parlez que vous ne penſez, peut-être. Laiſſez-moi, je vous prie, le tems de m'expliquer.

Les nœuds qu'on veut trop ſerrer rompent. Voilà ce qui arrive à celui du mariage, quand on veut lui donner plus de force qu'il n'en doit avoir. La fidélité qu'il impoſe aux deux époux eſt le plus ſaint de tous les droits, mais le pouvoir qu'il donne à chacun des deux ſur l'autre eſt de trop. La contrainte & l'amour vont mal enſemble, & le plaiſir ne ſe commande pas. Ne rougiſſez point, ô Sophie, & ne ſongez pas à fuir. A Dieu ne plaiſe que je veuille offenſer votre modeſtie; mais il s'agit du deſtin de vos jours. Pour un ſi grand objet ſouffrez entre un époux & un pere, des diſcours que vous ne ſupporteriez pas ailleurs.

Ce n'eſt pas tant la poſſeſſion que l'aſſujettiſſement qui raſſaſie, & l'on garde pour une fille entretenue un bien plus long attachement que pour une femme. Comment a-t-on pu faire un devoir des plus tendres careſſes, & un droit des plus doux témoignages de l'amour? C'eſt le deſir mutuel qui fait le droit, la nature n'en connoît point d'autre. La loi peut reſtreindre ce droit, mais elle ne ſauroit l'étendre. La volupté eſt ſi douce par elle-même! doit-elle recevoir de la triſte gêne la force qu'elle n'aura pu tirer de ſes propres attraits? Non, mes enfans, dans le mariage les cœurs

ſont

font liés, mais les corps ne font point asservis. Vous vous devez la fidélité, non la complaisance. Chacun des deux ne peut être qu'à l'autre; mais nul des deux ne doit être à l'autre qu'autant qu'il lui plaît.

S'il est donc vrai, cher Emile, que vous vouliez être l'amant de votre femme, qu'elle soit toujours votre maîtresse & la sienne; soyez amant heureux, mais respectueux; obtenez tout de l'amour sans rien exiger du devoir, & que les moindres faveurs ne soient jamais pour vous des droits, mais des graces. Je sais que la pudeur fuit les aveux formels & demande d'être vaincue; mais avec de la délicatesse & du véritable amour, l'amant se trompe-t-il sur la volonté secrete? Ignore-t-il quand le cœur & les yeux accordent ce que la bouche feint de refuser? Que chacun des deux, toujours maître de sa personne & de ses caresses, ait droit de ne les dispenser à l'autre qu'à sa propre volonté. Souvenez-vous toujours, que même dans le mariage le plaisir n'est légitime que quand le desir est partagé. Ne craignez pas, mes enfans, que cette loi vous tienne éloignés; au contraire, elle vous rendra tous deux plus attentifs à vous plaire, & préviendra la satiété. Bornés uniquement l'un à l'autre, la Nature & l'amour vous rapprocheront assez.

A ces propos & d'autres semblables Emile se fâche, se récrie; Sophie honteuse tient son éventail sur ses yeux & ne dit rien. Le plus mécontent des deux, peut-être, n'est pas celui qui se plaint le plus. J'insiste impitoyablement: je fais rougir Emile de son peu de délicatesse; je me rends caution pour Sophie qu'elle accepte pour sa part le traité. Je

la provoque à parler, on se doute bien qu'elle n'ose me démentir. Emile inquiet consulte les yeux de sa jeune épouse: il les voit, à travers leur embarras, pleins d'un trouble voluptueux qui le rassure contre le risque de la confiance. Il se jette à ses pieds, baise avec transport la main qu'elle lui tend, & jure qu'hors la fidélité promise, il renonce à tout autre droit sur elle. Sois, lui dit-il, chere épouse, l'arbitre de mes plaisirs comme tu l'es de mes jours & de ma destinée. Dût ta cruauté me coûter la vie, je te rends mes droits les plus chers. Je ne veux rien devoir à ta complaisance; je veux tout tenir de ton cœur.

Bon Emile, rassure-toi: Sophie est trop généreuse elle-même pour te laisser mourir victime de ta générosité.

Le soir, prêt à les quitter, je leur dis, du ton le plus grave qu'il m'est possible: souvenez-vous tous deux que vous êtes libres & qu'il n'est pas ici question des devoirs d'époux; croyez-moi, point de fausse déférence. Emile, veux-tu venir? Sophie le permet. Emile en fureur voudra me battre. Et vous, Sophie, qu'en dites-vous? Faut-il que je l'emmene? La menteuse en rougissant dira qu'oui. Charmant & doux mensonge, qui vaut mieux que la vérité!

Le lendemain..... L'image de la félicité ne flatte plus les hommes; la corruption du vice n'a pas moins dépravé leur goût que leurs cœurs. Ils ne savent plus sentir ce qui est touchant, ni voir ce qui est aimable. Vous qui, pour peindre la volupté, n'imaginez jamais que d'heureux amans nageant dans le sein des délices, que vos tableaux sont encore imparfaits! Vous n'en avez que la moitié la plus grossiere; les plus

doux attraits de la volupté n'y sont point. O qui de vous n'a jamais vu deux jeunes époux unis sous d'heureux auspices sortant du lit nuptial, & portant à la fois dans leurs regards languissans & chastes l'ivresse des doux plaisirs qu'ils viennent de goûter, l'aimable sécurité de l'innocence, & la certitude alors si charmante de couler ensemble le reste de leurs jours? Voilà l'objet le plus ravissant qui puisse être offert au cœur de l'homme; voilà le vrai tableau de la volupté! vous l'avez vu cent fois sans le reconnoître; vos cœurs endurcis ne sont plus faits pour l'aimer. Sophie heureuse & paisible passe le jour dans les bras de sa tendre mere; c'est un repos bien doux à prendre, après avoir passé la nuit dans ceux d'un époux.

Le surlendemain j'apperçois déjà quelque changement de scene. Emile veut paroître un peu mécontent : mais à travers cette affectation je remarque un empressement si tendre & même tant de soumission, que je n'en augure rien de bien fâcheux. Pour Sophie, elle est plus gaie que la veille; je vois briller dans ses yeux un air satisfait. Elle est charmante avec Emile; elle lui fait presque des agaceries dont il n'est que plus dépité.

Ces changemens sont peu sensibles, mais ils ne m'échappent pas; je m'en inquiete, j'interroge Emile en particulier, j'apprends qu'à son grand regret & malgré toutes ses instances, il a falu faire lit à part la nuit précédente. L'impérieuse s'est hâtée d'user de son droit. On a un éclaircissement : Emile se plaint amerement, Sophie plaisante; mais enfin le voyant prêt à se fâcher tout de bon, elle lui jette un regard plein de douceur & d'amour, & me serrant la main ne prononce

que ce ſeul mot, mais d'un ton qui va chercher l'ame ; *l'ingrat !* Emile eſt ſi bête qu'il n'entend rien à cela. Moi je l'entends ; j'écarte Emile, & je prends à ſon tour Sophie en particulier.

Je vois, lui dis-je, la raiſon de ce caprice. On ne ſauroit avoir plus de délicateſſe ni l'employer plus mal-à-propos. Chere Sophie, raſſurez-vous ; c'eſt un homme que je vous ai donné, ne craignez pas de le prendre pour tel : vous avez eu les prémices de ſa jeuneſſe ; il ne l'a prodiguée à perſonne, il la conſervera long-tems pour vous.

" Il faut, ma chere enfant, que je vous explique mes vues
„ dans la converſation que nous eûmes tous trois avant-hier.
„ Vous n'y avez peut-être apperçu qu'un art de ménager vos
„ plaiſirs pour les rendre durables. O Sophie ! elle eut un
„ autre objet plus digne de mes ſoins. En devenant votre époux,
„ Emile eſt devenu votre chef ; c'eſt à vous *d'obéir*, ainſi
„ l'a voulu la Nature. Quand la femme reſſemble à Sophie,
„ il eſt pourtant bon que l'homme ſoit conduit par elle ; c'eſt
„ encore une loi de la Nature ; & c'eſt pour vous rendre
„ autant d'autorité ſur ſon cœur, que ſon ſexe lui en donne
„ ſur votre perſonne, que je vous ai fait l'arbitre de ſes plai-
„ ſirs. Il vous en coûtera des privations pénibles, mais vous
„ regnerez ſur lui, ſi vous ſavez régner ſur vous ; & ce qui
„ s'eſt déjà paſſé me montre que cet art difficile n'eſt pas
„ au-deſſus de votre courage. Vous regnerez long-tems par
„ l'amour, ſi vous rendez vos faveurs rares & précieuſes, ſi
„ vous ſavez les faire valoir. Voulez-vous voir votre mari
„ continuellement à vos pieds ? tenez-le toujours à quelque
„ diſtance de votre perſonne. Mais dans votre ſévérité mettez

„ de la modestie, & non du caprice; qu'il vous voye réser-
„ vée, & non pas fantasque; gardez qu'en ménageant son
„ amour, vous ne le fassiez douter du vôtre. Faites-vous
„ chérir par vos faveurs, & respecter par vos refus; qu'il
„ honore la chasteté de sa femme, sans avoir à se plaindre
„ de sa froideur.

„ C'est ainsi, mon enfant, qu'il vous donnera sa confiance,
„ qu'il écoutera vos avis, qu'il vous consultera dans ses affai-
„ res, & ne résoudra rien sans en délibérer avec vous. C'est
„ ainsi que vous pouvez le rappeller à la sagesse, quand il
„ s'égare, le ramener par une douce persuasion, vous rendre
„ aimable pour vous rendre utile; employer la coquetterie aux
„ intérêts de la vertu, & l'amour au profit de la raison.

„ Ne croyez pas, avec tout cela, que cet art même puisse
„ vous servir toujours. Quelque précaution qu'on puisse pren-
„ dre, la jouissance use les plaisirs, & l'amour avant tous
„ les autres. Mais quand l'amour a duré long-tems, une
„ douce habitude en remplit le vuide, & l'attrait de la con-
„ fiance succede aux transports de la passion. Les enfans for-
„ ment entre ceux qui leur ont donné l'être, une liaison non
„ moins douce & souvent plus forte que l'amour même.
„ Quand vous cesserez d'être la maîtresse d'Emile, vous serez
„ sa femme & son amie; vous serez la mere de ses enfans.
„ Alors, au lieu de votre premiere réserve, établissez entre
„ vous la plus grande intimité; plus de lit à part, plus de
„ refus, plus de caprice. Devenez tellement sa moitié, qu'il
„ ne puisse plus se passer de vous, & que sitôt qu'il vous
„ quitte, il se sente loin de lui-même. Vous qui fîtes si bien

„ régner les charmes de la vie domeſtique dans la maiſon „ paternelle, faites les régner ainſi dans la vôtre. Tout homme „ qui ſe plaît dans ſa maiſon, aime ſa femme. Souvenez-„ vous que ſi votre époux vit heureux chez lui, vous ſerez „ une femme heureuſe.

„ Quant-à-préſent, ne ſoyez pas ſi ſévere à votre amant: „ il a mérité plus de complaiſance; il s'offenſeroit de vos „ alarmes; ne ménagez plus ſi fort ſa ſanté aux dépens de „ ſon bonheur, & jouiſſez du vôtre. Il ne faut point attendre „ le dégoût, ni rebuter le deſir; il ne faut point refuſer pour „ refuſer, mais pour faire valoir ce qu'on accorde „.

Enſuite les réuniſſant, je dis devant elle à ſon jeune époux: il faut bien ſupporter le joug qu'on s'eſt impoſé. Méritez qu'il vous ſoit rendu léger. Sur-tout, ſacrifiez aux graces, & n'imaginez pas vous rendre plus aimable en boudant. La paix n'eſt pas difficile à faire, & chacun ſe doute aiſément des conditions. Le traité ſe ſigne par un baiſer; après quoi je dis à mon Eleve: Cher Emile, un homme a beſoin toute ſa vie de conſeil & de guide. J'ai fait de mon mieux pour remplir juſqu'à préſent ce devoir envers vous; ici finit ma longue tâche, & commence celle d'un autre. J'abdique aujourd'hui l'autorité que vous m'avez confiée, & voici déſormais votre Gouverneur.

Peu-à-peu le premier délire ſe calme, & leur laiſſe goûter en paix les charmes de leur nouvel état. Heureux amans, dignes époux! Pour honorer leurs vertus, pour peindre leur félicité, il faudroit faire l'hiſtoire de leur vie. Combien de fois contemplant en eux mon ouvrage, je me ſens ſaiſi d'un

raviſſement qui fait palpiter mon cœur ! Combien de fois je joins leurs mains dans les miennes, en béniſſant la Providence & pouſſant d'ardens ſoupirs ! Que de baiſers j'applique ſur ces deux mains qui ſe ſerrent ! De combien de larmes de joie ils me les ſentent arroſer ! Ils s'attendriſſent à leur tour, en partageant mes tranſports. Leurs reſpectables parens jouiſſent encore une fois de leur jeuneſſe dans celle de leurs enfans ; ils recommencent, pour ainſi dire, de vivre en eux, ou plutôt ils connoiſſent pour la premiere fois le prix de la vie : ils maudiſſent leurs anciennes richeſſes, qui les empêcherent, au même âge, de goûter un ſort ſi charmant. S'il y a du bonheur ſur la terre, c'eſt dans l'aſyle où nous vivons qu'il faut le chercher.

Au bout de quelques mois, Emile entre un matin dans ma chambre, & me dit en m'embraſſant : mon maître, félicitez votre enfant ; il eſpere avoir bientôt l'honneur d'être pere. O quels ſoins vont être impoſés à notre zele, & que nous allons avoir beſoin de vous ! A Dieu ne plaiſe que je vous laiſſe encore élever le fils, après avoir élevé le pere. A Dieu ne plaiſe qu'un devoir ſi ſaint & ſi doux ſoit jamais rempli par un autre que moi, duſſé-je auſſi-bien choiſir pour lui, qu'on a choiſi pour moi-même : mais reſtez le maître des jeunes maîtres. Conſeillez-nous, gouvernez-nous, nous ſerons dociles : tant que je vivrai, j'aurai beſoin de vous. J'en ai plus beſoin que jamais, maintenant que mes fonctions d'homme commencent. Vous avez rempli les vôtres ; guidez-moi pour vous imiter, & repoſez-vous : il en eſt tems.

FIN.

EMILE
ET
SOPHIE,
OU
LES SOLITAIRES.

AVIS DES EDITEURS

Sur le Fragment qui suit.

Il faut en convenir, les seuls biens sur lesquels les hommes puissent compter, sont ceux qu'ils ont mis en réserve au fond de leur ame; aussi le moyen, unique peut-être, de pourvoir efficacement à leur bonheur, c'est de leur donner des ressources sûres contre les coups du sort, soit pour les réparer à force de talens, soit pour les supporter à force de vertus. Ce fut le grand objet que M. Rousseau *se proposa dans son* Traité de l'Education; *l'Ouvrage suivant étoit destiné à prouver qu'il l'avoit rempli. En mettant* Emile *aux prises avec la fortune, en le plaçant dans une suite de situations effrayantes, que le mortel le plus intrépide n'envisageroit pas sans frémir, il vouloit montrer que les principes dont il fut nourri depuis sa naissance, pouvoient seuls l'élever au-dessus de ces situations. Ce plan étoit beau, l'exécution en auroit été aussi intéressante qu'utile; c'étoit mettre en action la morale d'*Emile, *la justifier & la faire aimer: mais la mort ne permit pas à M.* Rousseau *d'élever ce nouveau monument à sa gloire, & de reprendre cet Ouvrage, qu'il avoit interrompu pour ses Confessions.*

Nous donnons au Public le seul morceau qu'il en ait écrit & nous le disons sans détour; nous le donnons avec une forte

de répugnance. Plus le tableau qu'il nous présente est empreint du génie de son sublime Auteur, & plus il est révoltant. Emile *désespéré*, Sophie *avilie ! Qui pourroit supporter ces odieuses images ! J'ai du moins la ressource des larmes, quand je vois la vertu malheureuse gémir; mais que me reste-t-il quand elle est en proie aux remords ? Et puis, quelle confiance prendroit-on dans des préceptes qui n'ont abouti qu'à faire une femme adultere ? S'il est vrai cependant que les éducations austeres ne font que des hypocrites de vertu, l'éducation seule de* Sophie *doit faire des filles vertueuses; mais des filles vertueuses deviennent-elles des épouses perfides & parjures? Gardons-nous d'imputer à M.* ROUSSEAU *ces contradictions: Nous le savons; elles n'existoient point dans son plan. Auroit-il voulu défigurer lui-même son plus bel ouvrage?* Sophie *fut coupable, elle ne fut point vile, d'imprudentes liaisons firent ses fautes & ses malheurs : une femme vicieuse & jalouse de ses vertus, sans altérer son ame pure, surprit sa simplicité : un breuvage empoisonné n'égara ses sens qu'en troublant sa raison; l'infortunée cédoit à son époux, en se livrant au vil séducteur qui outrageoit son innocence; elle succomba comme* Clarisse, *& se releva plus sublime qu'elle. Mais si* Emile *devoit connoître l'excès du malheur, ne faloit-il pas que* Sophie *fût infidelle ? Auprès d'elle pouvoit-il être malheureux ? Et qui pouvoit l'en séparer ? Les hommes.... La mort.... Non : le crime seul de* Sophie.

Pourquoi M. ROUSSEAU *n'a-t-il pas achevé ces tristes récits ? Pourquoi ce long tissu d'objets funestes, de traverses, de calamités, de fautes, de remords, de désespoir & de re-*

pentir, ne nous a-t-il pas conduits à ces jours de paix & de gloire, où, vainqueurs du ſort, des hommes & d'eux-mêmes, Emile & Sophie, *ivres d'amour & brillans de vertus, auroient, loin des humains & dans le calme de l'innocence, retrouvé le bonheur de leurs premiers ans.*

Quel cœur flétri par le ſentiment de leurs peines, ne ſe ſeroit pas ranimé aux doux accens de leur félicité!

Oui, ma Sophie, *retraçons le cours fortuné de nos beaux jours, n'en laiſſons point effacer la mémoire, après les avoir rendus ſi charmans. Rappellons leurs tranſports, leurs délices; rappellons juſqu'à leurs traverſes, juſqu'à ces tems cruels de ta faute & de mon déſeſpoir. Tems de douleurs & de larmes, que l'amour, les vertus, le bonheur ont ſi bien rachetés! Oh! qui voudroit à ce prix n'avoir pas ſouffert, n'avoir pas gémi, n'avoir pas déteſté ſa vie & n'avoir pas vécu!*

Pleurs de douleur & de rage, qu'êtes-vous dans ces torrens de joie & de plaiſirs qui vous ont abſorbés!

Souvenirs amers & délicieux, ne vous dérobez jamais à nos cœurs, dont rien ne peut plus troubler la paix.

Tenez-nous lieu de tout maintenant que, bornés à jamais l'un à l'autre, nous ſommes ſeuls ſur la terre, & que le genre humain n'eſt plus rien pour nous.

Sophie, *ma chere* Sophie, *que ne puis-je revivre tous les jours de ma vie dans chacun de ceux que je paſſe avec toi, je n'en aurois jamais aſſez pour goûter ma félicité!*

ÉMILE ET SOPHIE OU LES SOLITAIRES.

LETTRE PREMIERE.

J'ETOIS libre, j'étois heureux, ô mon maître ! Vous m'aviez fait un cœur propre à goûter le bonheur, & vous m'aviez donné Sophie. Aux délices de l'amour, aux épanchemens de l'amitié, une famille naissante ajoutoit les charmes de la tendresse paternelle : tout m'annonçoit une vie agréable, tout me promettoit une douce vieillesse & une mort paisible dans les bras de mes enfans. Hélas ! qu'est devenu ce tems heureux de jouissance & d'espérance, où l'avenir embellissoit le présent; où mon cœur, ivre de sa joie, s'abreuvoit chaque jour d'un siecle de félicité ? Tout s'est évanoui comme un songe; jeune encore j'ai tout perdu, femme, enfans, amis, tout enfin, jusqu'au commerce de

mes ſemblables. Mon cœur a été déchiré par tous ſes attachemens ; il ne tient plus qu'au moindre de tous, au tiede amour d'une vie ſans plaiſirs, mais exempte de remords. Si je ſurvis long-tems à mes pertes, mon ſort eſt de vieillir & mourir ſeul ſans jamais revoir un viſage d'homme, & la ſeule Providence me fermera les yeux.

En cet état, qui peut m'engager encore à prendre ſoin de cette triſte vie que j'ai ſi peu de raiſon d'aimer ? Des ſouvenirs, & la conſolation d'être dans l'ordre en ce monde, en m'y ſoumettant ſans murmure aux décrets éternels. Je ſuis mort dans tout ce qui m'étoit cher : J'attends ſans impatience & ſans crainte que ce qui reſte de moi rejoigne ce que j'ai perdu.

Mais vous, mon cher maître, vivez-vous ? êtes-vous mortel encore ſur cette terre d'exil avec votre Emile, ou ſi déjà vous habitez avec Sophie la patrie des ames juſtes ? Hélas ! où que vous ſoyez vous êtes mort pour moi, mes yeux ne vous verront plus ; mais mon cœur s'occupera de vous ſans ceſſe. Jamais je n'ai mieux connu le prix de vos ſoins qu'après que la dure néceſſité m'a ſi cruellement fait ſentir ſes coups & m'a tout ôté excepté moi. Je ſuis ſeul, j'ai tout perdu, mais je me reſte, & le déſeſpoir ne m'a point anéanti. Ces papiers ne vous parviendront pas, je ne puis l'eſpérer. Sans doute ils périront ſans avoir été vus d'aucun homme : mais n'importe, ils ſont écrits, je les raſſemble, je les lie, je les continue, & c'eſt à vous que je les adreſſe : c'eſt à vous que je veux tracer ces précieux ſouvenirs qui nourriſſent & navrent mon cœur ; c'eſt à vous

que je veux rendre compte de moi, de mes ſentimens, de ma conduite, de ce cœur que vous m'avez donné. Je dirai tout, le bien, le mal, mes douleurs, mes plaiſirs, mes fautes; mais je crois n'avoir rien à dire qui puiſſe déshonorer votre ouvrage.

Mon bonheur a été précoce; il commença dès ma naiſſance, il devoit finir avant ma mort. Tous les jours de mon enfance ont été des jours fortunés, paſſés dans la liberté, dans la joie, ainſi que dans l'innocence: je n'appris jamais à diſtinguer mes inſtructions de mes plaiſirs. Tous les hommes ſe rappellent avec attendriſſement les jeux de leur enfance, mais je ſuis le ſeul peut-être qui ne mêle point à ces doux ſouvenirs ceux des pleurs qu'on lui fit verſer. Hélas! ſi je fuſſe mort enfant, j'aurois déjà joui de la vie, & n'en aurois pas connu les regrets!

Je devins jeune homme & ne ceſſai point d'être heureux. Dans l'âge des paſſions je formois ma raiſon par mes ſens; ce qui ſert à tromper les autres fut pour moi le chemin de la vérité. J'appris à juger ſainement des choſes qui m'environnoient & de l'intérêt que j'y devois prendre; j'en jugeois ſur des principes vrais & ſimples; l'autorité, l'opinion n'altéroient point mes jugemens. Pour découvrir les rapports des choſes entre elles, j'étudiois les rapports de chacune d'elles à moi: Par deux termes connus j'apprenois à trouver le troiſieme: Pour connoître l'univers par tout ce qui pouvoit m'intéreſſer, il me ſuffit de me connoître; ma place aſſignée, tout fut trouvé.

J'appris ainſi que la premiere ſageſſe eſt de vouloir ce qui

eſt, & de régler ſon cœur ſur ſa deſtinée. Voilà tout ce qui dépend de nous, me diſiez-vous; tout le reſte eſt de néceſſité. Celui qui lutte le plus contre ſon ſort eſt le moins ſage & toujours le plus malheureux; ce qu'il peut changer à ſa ſituation le ſoulage moins que le trouble intérieur qu'il ſe donne pour cela ne le tourmente. Il réuſſit rarement, & ne gagne rien à réuſſir. Mais quel être ſenſible peut vivre toujours ſans paſſions, ſans attachemens? Ce n'eſt pas un homme, c'eſt une brute ou c'eſt un Dieu. Ne pouvant donc me garantir de toutes les affections qui nous lient aux choſes, vous m'apprîtes du moins à les choiſir, à n'ouvrir mon ame qu'aux plus nobles, à ne l'attacher qu'aux plus dignes objets qui ſont mes ſemblables, à étendre pour ainſi dire, le moi humain ſur toute l'humanité, & à me préſerver ainſi des viles paſſions qui le concentrent.

Quand mes ſens éveillés par l'âge me demanderent une compagne, vous épurâtes leur feu par les ſentimens; c'eſt par l'imagination qui les anime que j'appris à les ſubjuguer. J'aimois Sophie avant même que de la connoître; cet amour préſervoit mon cœur des piéges du vice, il y portoit le goût des choſes belles & honnêtes, il y gravoit en traits ineffaçables les ſaintes loix de la vertu. Quand je vis enfin ce digne objet de mon culte, quand je ſentis l'empire de ſes charmes, tout ce qui peut entrer de doux, de raviſſant dans une ame pénétra la mienne d'un ſentiment exquis que rien ne peut exprimer. Jours chéris de mes premieres amours, jours délicieux, que ne pouvez-vous recommencer ſans ceſſe & remplir déſormais tout mon être! je ne voudrois point d'autre éternité.

Vains

Vains regrets ! souhaits inutiles ! Tout est disparu, tout est disparu sans retour...... Après tant d'ardens soupirs, j'en obtins le prix, tous mes vœux furent comblés. Epoux, & toujours amant, je trouvai dans la tranquille possession un bonheur d'une autre espece, mais non moins vrai que dans le délire des desirs. Mon maître, vous croyez avoir connu cette fille enchanteresse. O combien vous vous trompez ! Vous avez connu ma maîtresse, ma femme; mais vous n'avez pas connu Sophie. Ses charmes de toute espece étoient inépuisables, chaque instant sembloit les renouveller, & le dernier jour de sa vie m'en montra que je n'avois pas connus.

Déjà pere de deux enfans, je partageois mon tems entre une épouse adorée & les chers fruits de sa tendresse; vous m'aidiez à préparer à mon fils une éducation semblable à la mienne, & ma fille, sous les yeux de sa mere, eût appris à lui ressembler. Toutes mes affaires se bornoient au soin du patrimoine de Sophie; j'avois oublié ma fortune pour jouir de ma félicité. Trompeuse félicité ! trois fois j'ai senti ton inconstance. Ton terme n'est qu'un point, & lorsqu'on est au comble il faut bientôt décliner. Etoit-ce par vous, pere cruel, que devoit commencer ce déclin ? Par quelle fatalité pûtes-vous quitter cette vie paisible que nous menions ensemble, comment mes empressemens vous rebuterent-ils de moi ? Vous vous complaisiez dans votre ouvrage; je le voyois, je le sentois, j'en étois sûr. Vous paroissiez heureux de mon bonheur; les tendres caresses de Sophie sembloient flatter votre cœur paternel; vous nous aimiez, vous vous plaisiez

avec nous, & vous nous quittâtes! Sans votre retraite je serois heureux encore; mon fils vivroit peut-être, ou d'autres mains n'auroient point fermé ses yeux. Sa mere, vertueuse & chérie, vivroit elle-même dans les bras de son époux. Retraite funeste, qui m'a livré sans retour aux horreurs de mon sort! non, jamais sous vos yeux le crime & ses peines n'eussent approché de ma famille; en l'abandonnant vous m'avez fait plus de maux que vous ne m'aviez fait de biens en toute ma vie.

Bientôt le Ciel cessa de bénir une maison que vous n'habitiez plus. Les maux, les afflictions se succédoient sans relâche. En peu de mois nous perdîmes le pere, la mere de Sophie, & enfin sa fille, sa charmante fille qu'elle avoit tant desirée, qu'elle idolâtroit, qu'elle vouloit suivre. A ce dernier coup sa constance ébranlée acheva de l'abandonner. Jusqu'à ce tems, contente & paisible dans sa solitude, elle avoit ignoré les amertumes de la vie, elle n'avoit point armé contre les coups du sort cette ame sensible & facile à s'affecter. Elle sentit ces pertes comme on sent ses premiers malheurs: aussi ne furent-elles que les commencemens des nôtres. Rien ne pouvoit tarir ses pleurs; la mort de sa fille lui fit sentir plus vivement celle de sa mere: elle appelloit sans cesse l'une ou l'autre en gémissant; elle faisoit retentir de leurs noms & de ses regrets tous les lieux où jadis elle avoit reçu leurs innocentes caresses: tous les objets qui les lui rappelloient aigrissoient ses douleurs; je résolus de l'éloigner de ces tristes lieux. J'avois dans la capitale ce qu'on appelle des affaires & qui n'en avoient jamais été pour moi

jusqu'alors : je lui proposai d'y suivre une amie qu'elle s'étoit faite au voisinage & qui étoit obligée de s'y rendre avec son mari. Elle y consentit pour ne point se séparer de moi, ne pénétrant pas mon motif. Son affliction lui étoit trop chere pour chercher à la calmer. Partager ses regrets, pleurer avec elle, étoit la seule consolation qu'on pût lui donner.

En approchant de la capitale, je me sentis frappé d'une impression funeste que je n'avois jamais éprouvée auparavant. Les plus tristes pressentimens s'élevoient dans mon sein : tout ce que j'avois vu, tout ce que vous m'aviez dit des grandes villes me faisoit trembler sur le séjour de celle-ci. Je m'effrayois d'exposer une union si pure à tant de dangers qui pouvoient l'altérer. Je frémissois en regardant la triste Sophie, de songer que j'entraînois moi-même tant de vertus & de charmes dans ce gouffre de préjugés & de vices où vont se perdre de toutes parts l'innocence & le bonheur.

Cependant, sûr d'elle & de moi, je méprisois cet avis de la prudence que je prenois pour un vain pressentiment; en m'en laissant tourmenter, je le traitois de chimere. Hélas! je n'imaginois pas le voir sitôt & si cruellement justifié. Je ne songeois gueres que je n'allois pas chercher le péril dans la capitale, mais qu'il m'y suivoit.

Comment vous parler des deux ans que nous passâmes dans cette fatale Ville, & de l'effet cruel que fit sur mon ame & sur mon sort ce séjour empoisonné? Vous avez trop sçu ces tristes catastrophes dont le souvenir, effacé dans des jours plus heureux, vient aujourd'hui redoubler mes regrets, en me ramenant à leur source. Quel changement produisit en moi

ma complaiſance pour des liaiſons trop aimables, que l'habitude commençoit à tourner en amitié! Comment l'exemple & l'imitation contre leſquels vous aviez ſi bien armé mon cœur, l'amenerent-ils inſenſiblement à ces goûts frivoles que, plus jeune, j'avois ſçu dédaigner? Qu'il eſt différent de voir les choſes diſtrait par d'autres objets ou ſeulement occupé de ceux qui nous frappent! Ce n'étoit plus le tems où mon imagination échauffée ne cherchoit que Sophie, & rebutoit tout ce qui n'étoit pas elle. Je ne la cherchois plus, je la poſſédois, & ſon charme embelliſſoit alors autant les objets qu'il les avoit défigurés dans ma premiere jeuneſſe. Mais bientôt ces mêmes objets affoiblirent mes goûts en les partageant. Uſé peu-à-peu ſur tous ces amuſemens frivoles, mon cœur perdoit inſenſiblement ſon premier reſſort & devenoit incapable de chaleur & de force; j'errois avec inquiétude d'un plaiſir à l'autre; je recherchois tout & je m'ennuyois de tout; je ne me plaiſois qu'où je n'étois pas, & m'étourdiſſois pour m'amuſer. Je ſentois une révolution dont je ne voulois point me convaincre; je ne me laiſſois pas le tems de rentrer en moi, crainte de ne m'y plus retrouver. Tous mes attachemens s'étoient relâchés, toutes mes affections s'étoient attiédies: j'avois mis un jargon de ſentiment & de morale à la place de la réalité. J'étois un homme galant ſans tendreſſe, un Stoïcien ſans vertus, un ſage occupé de folies, je n'avois plus de votre Emile que le nom & quelques diſcours. Ma franchiſe, ma liberté, mes plaiſirs, mes devoirs, vous, mon fils, Sophie elle-même, tout ce qui jadis animoit, élevoit mon eſprit & faiſoit la plénitude de mon exiſtence, en ſe

détachant peu-à-peu de moi, sembloit m'en détacher moi-même, & ne laissoit plus dans mon ame affaissée qu'un sentiment importun de vuide & d'anéantissement. Enfin, je n'aimois plus ou croyois ne plus aimer. Ce feu terrible, qui paroissoit presque éteint, couvoit sous la cendre, pour éclater bientôt avec plus de fureur que jamais.

Changement cent fois plus inconcevable ! Comment celle qui faisoit la gloire & le bonheur de ma vie en fit-elle la honte & le désespoir ? Comment décrirois-je un si déplorable égarement ? Non jamais ce détail affreux ne sortira de ma plume ni de ma bouche ; il est trop injurieux à la mémoire de la plus digne des femmes, trop accablant, trop horrible à mon souvenir, trop décourageant pour la vertu ; j'en mourrois cent fois avant qu'il fût achevé. Morale du monde, piéges du vice & de l'exemple, trahisons d'une fausse amitié, inconstance & foiblesse humaine, qui de nous est à votre épreuve ? Ah ! si Sophie a souillé sa vertu, quelle femme osera compter sur la sienne ? Mais de quelle trempe unique dût être une ame qui put revenir de si loin à tout ce qu'elle fut auparavant ?

C'est de vos enfans régénérés que j'ai à vous parler. Tous leurs égaremens vous ont été connus : je n'en dirai que ce qui tient à leur retour à eux-mêmes & sert à lier les événemens.

Sophie consolée, ou plutôt distraite par son amie & par les sociétés où elle l'entraînoit, n'avoit plus ce goût décidé pour la vie privée & pour la retraite : elle avoit oublié ses pertes & presque ce qui lui étoit resté. Son fils en grandissant

alloit devenir moins dépendant d'elle, & déjà la mere apprenoit à s'en passer. Moi-même je n'étois plus son Emile; je n'étois que son mari, & le mari d'une honnête femme dans les grandes Villes, est un homme avec qui l'on garde en public toutes sortes de bonnes manieres, mais qu'on ne voit point en particulier. Long-tems nos coteries furent les mêmes. Elles changerent insensiblement. Chacun des deux pensoit se mettre à son aise loin de la personne qui avoit droit d'inspection sur lui. Nous n'étions plus un, nous étions deux : le ton du monde nous avoit divisés, & nos cœurs ne se rapprochoient plus. Il n'y avoit que nos voisins de Campagne & amis de Ville qui nous réunissent quelquefois. La femme, après m'avoir fait souvent des agaceries auxquelles je ne résistois pas toujours sans peine se rebuta, & s'attachant tout-à-fait à Sophie en devint inséparable. Le mari vivoit fort lié avec son épouse, & par conséquent avec la mienne. Leur conduite extérieure étoit réguliere & décente, mais leurs maximes auroient dû m'effrayer. Leur bonne intelligence venoit moins d'un véritable attachement, que d'une indifférence commune sur les devoirs de leur état. Peu jaloux des droits qu'ils avoient l'un sur l'autre, ils prétendoient s'aimer beaucoup plus en se passant tous leurs goûts sans contrainte, & ne s'offensant point de n'en être pas l'objet. Que mon mari vive heureux, sur toute chose, disoit la femme; que j'aie ma femme pour amie, je suis content, *disoit* le mari. Nos sentimens, poursuivoient-ils, ne dépendent pas de nous, mais nos procédés en dépendent : chacun met du sien tout ce qu'il peut au bonheur de l'autre. Peut-on mieux

aimer ce qui nous eſt cher, que de vouloir tout ce qu'il deſire ? On évite la cruelle néceſſité de ſe fuir.

Ce ſyſtême ainſi mis à découvert tout d'un coup nous eût fait horreur. Mais on ne ſait pas combien les épanchemens de l'amitié font paſſer de choſes qui révolteroient ſans elle ; on ne ſait pas combien une philoſophie ſi bien adaptée aux vices du cœur humain, une philoſophie qui n'offre au lieu des ſentimens qu'on n'eſt plus maître d'avoir, au lieu du devoir caché qui tourmente, & qui ne profite à perſonne, que ſoins, procédés, bienſéances, attentions, que franchiſe, liberté, ſincérité, confiance ; on ne ſait pas, dis-je, combien tout ce qui maintient l'union entre les perſonnes, quand les cœurs ne ſont plus unis, a d'attrait pour les meilleurs naturels, & devient ſéduiſant ſous le maſque de la ſageſſe : la raiſon même auroit peine à ſe défendre, ſi la conſcience ne venoit au ſecours. C'étoit-là ce qui maintenoit entre Sophie & moi, la honte de nous montrer un empreſſement que nous n'avions plus. Le couple qui nous avoit ſubjugués s'outrageoit ſans contrainte & croyoit s'aimer : mais un ancien reſpect l'un pour l'autre, que nous ne pouvions vaincre, nous forçoit à nous fuir pour nous outrager. En paroiſſant nous être mutuellement à charge, nous étions plus près de nous réunir qu'eux qui ne ſe quittoient point. Ceſſer de s'éviter quand on s'offenſe, c'eſt être ſûrs de ne ſe rapprocher jamais.

Mais au moment où l'éloignement entre nous étoit le plus marqué, tout changea de la maniere la plus bizarre. Tout-à-coup Sophie devint auſſi ſédentaire & retirée qu'elle avoit été diſſipée juſqu'alors. Son humeur, qui n'étoit pas toujours

égale, devint constamment triste & sombre. Enfermée depuis le matin jusqu'au soir dans sa chambre, sans parler, sans pleurer, sans se soucier de personne, elle ne pouvoit souffrir qu'on l'interrompît. Son amie elle-même lui devint insupportable; elle le lui dit & la reçut mal sans la rebuter : elle me pria plus d'une fois de la délivrer d'elle. Je lui fis la guerre de ce caprice dont j'accusois un peu de jalousie; je le lui dis même un jour en plaisantant. Non, Monsieur, je ne suis point jalouse, me dit-elle d'un air froid & résolu; mais j'ai cette femme en horreur : je ne vous demande qu'une grace; c'est que je ne la revoye jamais. Frappé de ces mots, je voulus savoir la raison de sa haine : elle refusa de répondre. Elle avoit déjà fermé sa porte au mari; je fus obligé de la fermer à la femme, & nous ne les vîmes plus.

Cependant sa tristesse continuoit & devenoit inquiétante. Je commençai de m'en alarmer; mais comment en savoir la cause qu'elle s'obstinoit à taire? Ce n'étoit pas à cette ame fiere qu'on en pouvoit imposer par l'autorité : nous avions cessé depuis si long-tems d'être les confidens l'un de l'autre, que je fus peu surpris qu'elle dédaignât de m'ouvrir son cœur; il faloit mériter cette confiance, & soit que sa touchante mélancolie eût réchauffé le mien, soit qu'il fût moins guéri qu'il n'avoit cru l'être, je sentis qu'il m'en coûtoit peu pour lui rendre des soins avec lesquels j'espérois vaincre enfin son silence.

Je ne la quittois plus : mais j'eus beau revenir à elle, & marquer ce retour par les plus tendres empressemens, je vis avec douleur que je n'avançois rien. Je voulus rétablir les droits

droits d'Epoux, trop négligés depuis long-tems; j'éprouvai la plus invincible résistance. Ce n'étoient plus ces refus agaçans, faits pour donner un nouveau prix à ce qu'on accorde : ce n'étoient pas non plus ces refus tendres, modestes, mais absolus qui m'enivroient d'amour & qu'il faloit pourtant respecter. C'étoient les refus sérieux d'une volonté décidée qui s'indigne qu'on puisse douter d'elle. Elle me rappelloit avec force les engagemens pris jadis en votre présence. Quoi qu'il en soit de moi, disoit-elle, vous devez vous estimer vous-même & respecter à jamais la parole d'Emile. Mes torts ne vous autorisent point à violer vos promesses. Vous pouvez me punir, mais vous ne pouvez me contraindre, & soyez sûr que je ne le souffrirai jamais. Que répondre, que faire? sinon tâcher de la fléchir, de la toucher, de vaincre son obstination à force de persévérance? Ces vains efforts irritoient à la fois mon amour & mon amour-propre. Les difficultés enflammoient mon cœur, & je me faisois un point d'honneur de les surmonter. Jamais peut-être après dix ans de mariage, après un si long refroidissement, la passion d'un Epoux ne se ralluma si brûlante & si vive; jamais durant mes premieres amours je n'avois tant versé de pleurs à ses pieds : tout fut inutile, elle demeura inébranlable.

J'étois aussi surpris qu'affligé, sachant bien que cette dureté de cœur n'étoit pas dans son caractere. Je ne me rebutai point, & si je ne vainquis pas son opiniâtreté, j'y crus voir enfin moins de sécheresse. Quelques signes de regret & de pitié tempéroient l'aigreur de ses refus, je jugeois quelquefois qu'ils lui coûtoient; ses yeux éteints laissoient tomber sur moi quel-

ques regards non moins tristes; mais moins farouches, & qui sembloient portés à l'attendrissement. Je pensai que la honte d'un caprice aussi outré l'empêchoit d'en revenir, qu'elle le soutenoit faute de pouvoir l'excuser, & qu'elle n'attendoit peut-être qu'un peu de contrainte pour paroître céder à la force ce qu'elle n'osoit plus accorder de bon gré. Frappé d'une idée qui flattoit mes desirs, je m'y livre avec complaisance : c'est encore un égard que je veux avoir pour elle, de lui sauver l'embarras de se rendre après avoir si longtems résisté.

Un jour qu'entraîné par mes transports je joignois aux plus tendres supplications les plus ardentes caresses, je la vis émue; je voulus achever ma victoire. Oppressée & palpitante, elle étoit prête à succomber; quand tout-à-coup changeant de ton, de maintien, de visage, elle me repousse avec une promptitude, avec une violence incroyable, & me regardant d'un œil que la fureur & le désespoir rendoient effrayant, arrêtez, Emile, me dit-elle, & sachez que je ne vous suis plus rien. Un autre a souillé votre lit, je suis enceinte; vous ne me toucherez de ma vie; & sur-le-champ elle s'élance avec impétuosité dans son cabinet, dont elle ferme la porte sur elle.

Je demeure écrasé......

Mon maître, ce n'est pas ici l'histoire des événemens de ma vie; ils valent peu la peine d'être écrits; c'est l'histoire de mes passions, de mes sentimens, de mes idées. Je dois m'étendre sur la plus terrible révolution que mon cœur éprouva jamais.

Les grandes plaies du corps & de l'ame ne saignent pas

à l'instant qu'elles sont faites; elles n'impriment pas sitôt leurs plus vives douleurs. La nature se recueille pour en soutenir toute la violence, & souvent le coup mortel est porté long-tems avant que la blessure se fasse sentir. A cette scene inattendue, à ces mots que mon oreille sembloit repousser, je reste immobile, anéanti; mes yeux se ferment, un froid mortel court dans mes veines; sans être évanoui je sens tous mes sens arrêtés, toutes mes fonctions suspendues; mon ame bouleversée est dans un trouble universel, semblable au cahos de la scene au moment qu'elle change, au moment que tout fuit & va prendre un nouvel aspect.

J'ignore combien de tems je demeurai dans cet état, à genoux comme j'étois, & sans oser presque remuer, de peur de m'assurer que ce qui se passoit n'étoit point un songe. J'aurois voulu que cet étourdissement eût duré toujours. Mais enfin réveillé malgré moi, la premiere impression que je sentis fut un saisissement d'horreur pour tout ce qui m'environnoit. Tout-à-coup je me leve, je m'élance hors de la chambre, je franchis l'escalier sans rien voir, sans rien dire à personne, je sors, je marche à grands pas, je m'éloigne avec la rapidité d'un cerf qui croit fuir par sa vîtesse le trait qu'il porte enfoncé dans son flanc.

Je cours ainsi sans m'arrêter, sans ralentir mon pas, jusques dans un jardin public. L'aspect du jour & du Ciel m'étoit à charge; je cherchois l'obscurité sous les arbres; enfin, me trouvant hors d'haleine, je me laissai tomber demi-mort sur un gazon...... Où suis-je? Que suis-je devenu? Qu'ai-je entendu? Quelle catastrophe? Insensé! quelle chimere as-tu

poursuivie ? Amour, honneur, foi, vertus, où êtes-vous ? La sublime, la noble Sophie n'est qu'une infame ! Cette exclamation que mon transport fit éclater, fut suivie d'un tel déchirement de cœur, qu'oppressé par les sanglots, je ne pouvois ni respirer ni gémir : sans la rage & l'emportement qui succéderent, ce saisissement m'eût sans doute étouffé. O qui pourroit démêler, exprimer cette confusion de sentimens divers que la honte, l'amour, la fureur, les regrets, l'attendrissement, la jalousie, l'affreux désespoir me firent éprouver à la fois? Non, cette situation, ce tumulte ne peut se décrire. L'épanouissement de l'extrême joie, qui, d'un mouvement uniforme semble étendre & raréfier tout notre être, se conçoit, s'imagine aisément. Mais quand l'excessive douleur rassemble dans le sein d'un misérable toutes les furies des enfers ; quand mille tiraillemens opposés le déchirent sans qu'il puisse en distinguer un seul ; quand il se sent mettre en pieces par cent forces diverses qui l'entraînent en sens contraire, il n'est plus un, il est tout entier à chaque point de douleur, il semble se multiplier pour souffrir. Tel étoit mon état, tel il fut durant plusieurs heures ; comment en faire le tableau ? Je ne dirois pas en des volumes ce que je sentois à chaque instant. Hommes heureux, qui dans une ame étroite & dans un cœur tiede ne connoissez de revers que ceux de la fortune, ni de passions qu'un vil intérêt, puissiez-vous traiter toujours cet horrible état de chimere & n'éprouver jamais les tourmens cruels que donnent de plus dignes attachemens, quand ils se rompent, aux cœurs faits pour les sentir.

Nos forces sont bornées & tous les transports violens ont

des intervalles. Dans un de ces momens d'épuisement où la nature reprend haleine pour souffrir, je vins tout-à-coup à penser à ma jeunesse, à vous mon maître, à mes leçons; je vins à penser que j'étois homme, & je me demande aussitôt, quel mal ai-je reçu dans ma personne? Quel crime ai-je commis? Qu'ai-je perdu de moi? Si dans cet instant, tel que je suis, je tombois des nues pour commencer d'exister, serois-je un être malheureux? Cette réflexion, plus prompte qu'un éclair, jetta dans mon ame un instant de lueur que je reperdis bientôt, mais qui me suffit pour me reconnoître. Je me vis clairement à ma place; & l'usage de ce moment de raison fut de m'apprendre que j'étois incapable de raisonner. L'horrible agitation qui régnoit dans mon ame n'y laissoit à nul objet le tems de se faire appercevoir: j'étois hors d'état de rien voir, de rien comparer, de délibérer, de résoudre, de juger de rien. C'étoit donc me tourmenter vainement que de vouloir rêver à ce que j'avois à faire, c'étoit sans fruit aigrir mes peines, & mon seul soin devoit être de gagner du tems pour raffermir mes sens & rasseoir mon imagination. Je crois que c'est le seul parti que vous auriez pu prendre vous-même, si vous eussiez été là pour me guider.

Résolu de laisser exhaler la fougue des transports que je ne pouvois vaincre, je m'y livre avec une furie empreinte de je ne sais quelle volupté, comme ayant mis ma douleur à son aise. Je me leve avec précipitation; je me mets à marcher comme auparavant, sans suivre de route déterminée: je cours, j'erre de part & d'autre, j'abandonne mon corps à toute l'agitation de mon cœur; j'en suis les impressions

ſans contrainte ; je me mets hors d'haleine, & mêlant mes ſoupirs tranchans à ma reſpiration gênée, je me ſentois quelquefois prêt à ſuffoquer.

Les ſecouſſes de cette marche précipitée ſembloient m'étourdir & me ſoulager. L'inſtinct dans les paſſions violentes dicte des cris, des mouvemens, des geſtes, qui donnent un cours aux eſprits & font diverſion à la paſſion : tant qu'on s'agite, on n'eſt qu'emporté ; le morne repos eſt plus à craindre, il eſt voiſin du déſeſpoir. Le même ſoir je fis de cette différence une épreuve preſque riſible, ſi tout ce qui montre la folie & la miſere humaine devoit jamais exciter à rire quiconque y peut être aſſujetti.

Après mille tours & retours faits ſans m'en être apperçu, je me trouve au milieu de la Ville entouré de carroſſes à l'heure des ſpectacles, & dans une rue où il y en avoit un. J'allois être écraſé dans l'embarras, ſi quelqu'un, me tirant par le bras, ne m'eût averti du danger : je me jette dans une porte ouverte ; c'étoit un Café. J'y ſuis accoſté par des gens de ma connoiſſance ; on me parle, on m'entraîne je ne ſais où. Frappé d'un bruit d'inſtrumens & d'un éclat de lumieres, je reviens à moi, j'ouvre les yeux, je regarde : je me trouve dans la ſalle du ſpectacle un jour de premiere repréſentation, preſſé par la foule, & dans l'impuiſſance de ſortir.

Je frémis ; mais je pris mon parti. Je ne dis *rien*, je me tins tranquille, quelque cher que me coûtât cette apparente tranquillité. On fit beaucoup de bruit, on parloit beaucoup, on me parloit ; n'entendant rien, que pouvois-je ré-

pondre ? Mais un de ceux qui m'avoient amené ayant par hazard nommé ma femme, à ce nom funeste je fis un cri perçant qui fut ouï de toute l'assemblée & causa quelque rumeur. Je me remis promptement, & tout s'appaisa. Cependant ayant attiré par ce cri l'attention de ceux qui m'environnoient, je cherchai le moment de m'évader, & m'approchant peu-à-peu de la porte, je sortis enfin avant qu'on eût achevé.

En entrant dans la rue & retirant machinalement ma main, que j'avois tenue dans mon sein durant toute la représentation, je vis mes doigts pleins de sang, & j'en crus sentir couler sur ma poitrine. J'ouvre mon sein, je regarde, je le trouve sanglant & déchiré comme le cœur qu'il enfermoit. On peut penser qu'un spectateur tranquille à ce prix, n'étoit pas fort bon juge de la Piece qu'il venoit d'entendre.

Je me hâtai de fuir, tremblant d'être encore rencontré. La nuit favorisant mes courses, je me remis à parcourir les rues, comme pour me dédommager de la contrainte que je venois d'éprouver; je marchai plusieurs heures sans me reposer un moment : enfin ne pouvant presque plus me soutenir & me trouvant près de mon quartier, je rentre chez moi, non sans un affreux battement de cœur : je demande ce que fait mon fils; on me dit qu'il dort; je me tais & soupire : mes gens veulent me parler; je leur impose silence; je me jette sur un lit, ordonnant qu'on s'aille coucher. Après quelques heures d'un repos pire que l'agitation de la veille, je me leve avant le jour, & traversant sans bruit les appartemens, j'approche de la chambre de Sophie; là sans

pouvoir me retenir, je vais avec la plus déteſtable lâcheté couvrir de cent baiſers & baigner d'un torrent de pleurs le ſeuil de ſa porte, puis m'échappant avec la crainte & les précautions d'un coupable, je ſors doucement du logis réſolu de n'y rentrer de mes jours.

Ici finit ma vive mais courte folie, & je rentrai dans mon bon ſens. Je crois même avoir fait ce que j'avois dû faire en cédant d'abord à la paſſion que je ne pouvois vaincre, pour pouvoir la gouverner enſuite après lui avoir laiſſé quelque eſſor. Le mouvement que je venois de ſuivre m'ayant diſpoſé à l'attendriſſement, la rage qui m'avoit tranſporté juſqu'alors fit place à la triſteſſe, & je commençai à lire aſſez au fond de mon cœur pour y voir gravée en traits ineffaçables la plus profonde affliction. Je marchois cependant, je m'éloignois du lieu redoutable, moins rapidement que la veille, mais auſſi ſans faire aucun détour. Je ſortis de la ville, & prenant le premier grand chemin, je me mis à le ſuivre d'une démarche lente & mal aſſurée qui marquoit la défaillance & l'abattement. A meſure que le jour croiſſant éclairoit les objets, je croyois voir un autre Ciel, une autre Terre, un autre Univers; tout étoit changé pour moi. Je n'étois plus le même que la veille, ou plutôt, je n'étois plus; c'étoit ma propre mort que j'avois à pleurer. O combien de délicieux ſouvenirs vinrent aſſiéger mon cœur ſerré de détreſſe, & le forcer de s'ouvrir à leurs douces images pour le noyer de vains regrets! Toutes mes jouiſſances paſſées venoient aigrir le ſentiment de mes pertes, & me rendoient plus de tourmens qu'elles ne m'avoient donné de voluptés.

Ah!

Ah! qui est-ce qui connoît le contraste affreux de sauter tout d'un coup de l'excès du bonheur à l'excès de la misere, & de franchir cet immense intervalle, sans avoir un moment pour s'y préparer? Hier, hier même, aux pieds d'une épouse adorée, j'étois le plus heureux des êtres; c'étoit l'amour qui m'asservissoit à ses loix, qui me tenoit dans sa dépendance; son tyrannique pouvoir étoit l'ouvrage de ma tendresse, & je jouissois même de ses rigueurs. Que ne m'étoit-il donné de passer le cours des siecles dans cet état trop aimable, à l'estimer, la respecter, la chérir, à gémir de sa tyrannie, à vouloir la fléchir sans y parvenir jamais, à demander, implorer, supplier, desirer sans cesse, & jamais ne rien obtenir. Ces tems, ces tems charmans de retour attendu, d'espérance trompeuse, valoient ceux mêmes où je la possédois. Et maintenant haï, trahi, déshonoré, sans espoir, sans ressource, je n'ai pas même la consolation d'oser former des souhaits...... Je m'arrêtois, effrayé d'horreur à l'objet qu'il faloit substituer à celui qui m'occupoit avec tant de charmes. Contempler Sophie avilie & méprisable! Quels yeux pouvoient souffrir cette profanation? Mon plus cruel tourment n'étoit pas de m'occuper de ma misere, c'étoit d'y mêler la honte de celle qui l'avoit causée. Ce tableau désolant étoit le seul que je ne pouvois supporter.

La veille, ma douleur stupide & forcenée m'avoit garanti de cette affreuse idée; je ne songeois à rien qu'à souffrir. Mais à mesure que le sentiment de mes maux s'arrangeoit, pour ainsi dire, au fond de mon cœur; forcé de remonter à leur source, je me retraçois malgré moi ce fatal objet. Les

mouvemens qui m'étoient échappés en sortant ne marquoient que trop l'indigne penchant qui m'y ramenoit. La haine que je lui devois me coûtoit moins que le dédain qu'il y faloit joindre, & ce qui me déchiroit le plus cruellement, n'étoit pas tant de renoncer à elle que d'être forcé de la mépriser.

Mes premieres réflexions sur elle furent ameres. Si l'infidélité d'une femme ordinaire est un crime, quel nom faloit-il donner à la sienne ? Les ames viles ne s'abaissent point en faisant des bassesses, elles restent dans leur état; il n'y a point pour elles d'ignominie parce qu'il n'y a point d'élévation. Les adulteres des femmes du monde ne sont que des galanteries; mais Sophie adultere est le plus odieux de tous les monstres : la distance de ce qu'elle est à ce qu'elle fut est immense; non, il n'y a point d'abaissement, point de crime pareil au sien.

Mais moi, reprenois-je, moi qui l'accuse, & qui n'en ai que trop le droit, puisque c'est moi qu'elle offense, puisque c'est à moi que l'ingrate a donné la mort, de quel droit osé-je la juger si sévérement avant de m'être jugé moi-même, avant de savoir ce que je dois me reprocher de ses torts ? Tu l'accuses de n'être plus la même ! O Emile, & toi n'as-tu point changé ? Combien je t'ai vu dans cette grande ville différent près d'elle de ce que tu fus jadis ! Ah ! son inconstance est l'ouvrage de la tienne. Elle avoit juré de t'être fidelle; & toi n'avois-tu pas juré de l'adorer toujours ? Tu l'abandonnes, & tu veux qu'elle te reste; tu la méprises, & tu veux en être toujours honoré ! C'est ton refroi-

dissement, ton oubli, ton indifférence qui t'ont arraché de son cœur; il ne faut point cesser d'être aimable quand on veut être toujours aimé. Elle n'a violé ses sermens qu'à ton exemple; il faloit ne la point négliger, & jamais elle ne t'eût trahi.

Quels sujets de plainte t'a-t-elle donnés dans la retraite où tu l'as trouvée, & où tu devois toujours la laisser? Quel attiédissement as-tu remarqué dans sa tendresse? Est-ce elle qui t'a prié de la tirer de ce lieu fortuné? Tu le sais, elle l'a quitté avec le plus mortel regret. Les pleurs qu'elle y versoit lui étoient plus doux que les folâtres jeux de la Ville. Elle y passoit son innocente vie à faire le bonheur de la tienne: mais elle t'aimoit mieux que sa propre tranquillité; après t'avoir voulu retenir, elle quitta tout pour te suivre: c'est toi qui du sein de la paix & de la vertu l'entraînas dans l'abyme de vices & de miseres où tu t'es toi-même précipité. Hélas! il n'a tenu qu'à toi seul qu'elle ne fût toujours sage, & qu'elle ne te rendît toujours heureux.

O Emile! tu l'as perdue, tu dois te haïr & la plaindre; mais quel droit as-tu de la mépriser? Es-tu resté toi-même irréprochable? Le monde n'a-t-il rien pris sur tes mœurs? Tu n'as point partagé son infidélité, mais ne l'as-tu pas excusée, en cessant d'honorer sa vertu? Ne l'as-tu pas excitée en vivant dans des lieux où tout ce qui est honnête est en dérision, où les femmes rougiroient d'être chastes, où le seul prix des vertus de leur sexe est la raillerie & l'incrédulité? La foi que tu n'as point violée a-t-elle été exposée aux mêmes risques? As-tu reçu comme elle ce tempérament de

feu qui fait les grandes foibleſſes, ainſi que les grandes vertus? As-tu ce corps trop formé par l'amour, trop expoſé aux périls par ſes charmes & aux tentations par ſes ſens? O que le ſort d'une telle femme eſt à plaindre! Quels combats n'a-t-elle point à rendre, ſans relâche, ſans ceſſe, contre autrui, contre elle-même? Quel courage invincible, quelle opiniâtre réſiſtance, quelle héroïque fermeté lui ſont néceſſaires! Que de dangereuſes victoires n'a-t-elle pas à remporter tous les jours ſans autre témoin de ſes triomphes que le Ciel & ſon propre cœur? Et après tant de belles années ainſi paſſées à ſouffrir, combattre & vaincre inceſſamment, un inſtant de foibleſſe, un ſeul inſtant de relâche & d'oubli ſouille à jamais cette vie irréprochable, & déshonore tant de vertus. Femme infortunée! hélas! un moment d'égarement fait tous tes malheurs & les miens. Oui, ſon cœur eſt reſté pur, tout me l'aſſure; il m'eſt trop connu pour pouvoir m'abuſer. Eh qui ſait dans quels piéges adroits les perfides ruſes d'une femme vicieuſe & jalouſe de ſes vertus a pu ſurprendre ſon innocente ſimplicité? N'ai-je pas vu ſes regrets, ſon repentir dans ſes yeux? N'eſt-ce pas ſa triſteſſe qui m'a ramené moi-même à ſes pieds? N'eſt-ce pas ſa touchante douleur qui m'a rendu toute ma tendreſſe? Ah! ce n'eſt pas là la conduite artificieuſe d'une infidelle qui trompe ſon mari & qui ſe complaît dans ſa trahiſon!

Puis venant enſuite à réfléchir plus en détail ſur ſa conduite & ſur ſon étonnante déclaration, que ne ſentois-je point en voyant cette femme timide & modeſte vaincre la honte par la franchiſe, rejetter une eſtime démentie par ſon cœur,

dédaigner de conserver ma confiance & sa réputation en cachant une faute que rien ne la forçoit d'avouer, en la couvrant des caresses qu'elle a rejettées, & crainte d'usurper ma tendresse de pere pour un enfant qui n'étoit pas de mon sang? Quelle force n'admirois-je pas dans cette invincible hauteur de courage qui, même au prix de l'honneur & de la vie, ne pouvoit s'abaisser à la fausseté & portoit jusques dans le crime l'intrépide audace de la vertu? Oui, me disois-je avec un applaudissement secret, au sein même de l'ignominie, cette ame forte conserve encore tout son ressort; elle est coupable sans être vile; elle a pu commettre un crime, mais non pas une lâcheté.

C'est ainsi que peu-à-peu le penchant de mon cœur me ramenoit en sa faveur à des jugemens plus doux & plus supportables. Sans la justifier je l'excusois; sans pardonner ses outrages, j'approuvois ses bons procédés. Je me complaisois dans ces sentimens. Je ne pouvois me défaire de tout mon amour, il eût été trop cruel de le conserver sans estime. Sitôt que je crus lui en devoir encore, je sentis un soulagement inespéré. L'homme est trop foible pour pouvoir conserver long-tems des mouvemens extrêmes. Dans l'excès même du désespoir la Providence nous ménage des consolations. Malgré l'horreur de mon sort, je sentois une sorte de joie à me représenter Sophie estimable & malheureuse; j'aimois à fonder ainsi l'intérêt que je ne pouvois cesser de prendre à elle. Au lieu de la seche douleur qui me consumoit auparavant, j'avois la douceur de m'attendrir jusqu'aux larmes. Elle est perdue à jamais pour moi, je le sais, me disois-je; mais du moins

j'oſerai penſer encore à elle, j'oſerai la regretter; j'oſerai quelquefois encore gémir & ſoupirer ſans rougir.

Cependant j'avois pourſuivi ma route, &, diſtrait par ces idées, j'avois marché tout le jour ſans m'en appercevoir, juſqu'à ce qu'enfin revenant à moi & n'étant plus ſoutenu par l'animoſité de la veille, je me ſentis d'une laſſitude & d'un épuiſement qui demandoient de la nourriture & du repos. Graces aux exercices de ma jeuneſſe j'étois robuſte & fort, je ne craignois ni la faim ni la fatigue; mais mon eſprit malade avoit tourmenté mon corps, & vous m'aviez bien plus garanti des paſſions violentes qu'appris à les ſupporter. J'eus peine à gagner un village qui étoit encore à une lieue de moi. Comme il y avoit près de trente-ſix heures que je n'avois pris aucun aliment, je ſoupai, & même avec appétit : je me couchai délivré des fureurs qui m'avoient tant tourmenté, content d'oſer penſer à Sophie, & preſque joyeux de l'imaginer moins défigurée & plus digne de mes regrets que je n'avois eſpéré.

Je dormis paiſiblement juſqu'au matin. La triſteſſe & l'infortune reſpectent le ſommeil & laiſſent du relâche à l'ame; il n'y a que les remords qui n'en laiſſent point. En me levant je me ſentis l'eſprit aſſez calme & en état de délibérer ſur ce que j'avois à faire. Mais c'étoit ici la plus mémorable ainſi que la plus cruelle époque de ma vie. Tous mes attachemens étoient rompus ou altérés, tous mes devoirs étoient changés; je ne tenois plus à rien de la même maniere qu'auparavant, je devenois, pour ainſi dire, un nouvel être. Il étoit important de peſer mûrement le parti

que j'avois à prendre. J'en pris un provisionnel pour me donner le loisir d'y réfléchir. J'achevai le chemin qui restoit à faire jusqu'à la Ville la plus prochaine ; j'entrai chez un maître, & je me mis à travailler de mon métier, en attendant que la fermentation de mes esprits fût tout-à-fait appaisée, & que je pusse voir les objets tels qu'ils étoient.

Je n'ai jamais mieux senti la force de l'éducation que dans cette cruelle circonstance. Né avec une ame foible, tendre à toutes les impressions, facile à troubler, timide à me résoudre, après les premiers momens cédés à la nature, je me trouvai maître de moi-même & capable de considérer ma situation avec autant de sang-froid que celle d'un autre. Soumis à la loi de la nécessité je cessai mes vains murmures, je pliai ma volonté sous l'inévitable joug, je regardai le passé comme étranger à moi, je me supposai commencer de naître, & tirant de mon état présent les regles de ma conduite, en attendant que j'en fusse assez instruit, je me mis paisiblement à l'ouvrage, comme si j'eusse été le plus content des hommes.

Je n'ai rien tant appris de vous dès mon enfance, qu'à être toujours tout entier où je suis, à ne jamais faire une chose & rêver à une autre ; ce qui proprement est ne rien faire & n'être tout entier nulle part. Je n'étois donc attentif qu'à mon travail durant la journée : le soir je reprenois mes réflexions, & relayant ainsi l'esprit & le corps l'un par l'autre, j'en tirois le meilleur parti qu'il m'étoit possible, sans jamais fatiguer aucun des deux.

Dès le premier soir, suivant le fil de mes idées de la

veille, j'examinai si peut-être je ne prenois point trop à cœur le crime d'une femme, & si ce qui me paroissoit une catastrophe de ma vie n'étoit point un événement trop commun pour devoir être pris si gravement. Il est certain, me disois-je, que par-tout où les mœurs sont en estime, les infidélités des femmes déshonorent les maris : mais il est sûr aussi que dans toutes les grandes Villes, & par-tout où les hommes, plus corrompus, se croient plus éclairés, on tient cette opinion pour ridicule & peu sensée. L'honneur d'un homme, disent-ils, dépend-il de sa femme ? Son malheur doit-il faire sa honte, & peut-il être déshonoré des vices d'autrui ? L'autre morale a beau être sévere, celle-ci paroît plus conforme à la raison.

D'ailleurs, quelque jugement qu'on portât de mes procédés, n'étois-je pas par mes principes au-dessus de l'opinion publique ? Que m'importoit ce qu'on penseroit de moi, pourvu que dans mon propre cœur je ne cessasse point d'être bon, juste, honnête ? Etoit-ce un crime d'être miséricordieux ? Etoit-ce une lâcheté de pardonner une offense ? Sur quels devoirs allois-je donc me régler ? Avois-je si long-tems dédaigné le préjugé des hommes pour lui sacrifier enfin mon bonheur ?

Mais quand ce préjugé seroit fondé, quelle influence peut-il avoir dans un cas si différent des autres ? Quel rapport d'une infortunée au désespoir à qui le remords seul arrache l'aveu de son crime, à ces perfides qui couvrent le leur du mensonge & de la fraude, ou qui mettent l'effronterie à la place de la franchise & se vantent de leur déshonneur ?

honneur ? Toute femme vicieuse, toute femme qui méprise encore plus son devoir qu'elle ne l'offense, est indigne de ménagement ; c'est partager son infamie que la tolérer. Mais celle à qui l'on reproche plutôt une faute qu'un vice, & qui l'expie par ses regrets, est plus digne de pitié que de haine ; on peut la plaindre & la pardonner sans honte ; le malheur même qu'on lui reproche est garant d'elle pour l'avenir. Sophie restée estimable jusques dans le crime, sera respectable dans son repentir ; elle sera d'autant plus fidelle que son cœur fait pour la vertu a senti ce qu'il en coûte à l'offenser ; elle aura tout à la fois la fermeté qui la conserve & la modestie qui la rend aimable ; l'humiliation du remords adoucira cette ame orgueilleuse & rendra moins tyrannique l'empire que l'amour lui donna sur moi ; elle en sera plus soigneuse & moins fiere ; elle n'aura commis une faute que pour se guérir d'un défaut.

Quand les passions ne peuvent nous vaincre à visage découvert, elles prennent le masque de la sagesse pour nous surprendre, & c'est en imitant le langage de la raison qu'elles nous y font renoncer. Tous ces sophismes ne m'en imposoient que parce qu'ils flattoient mon penchant. J'aurois voulu pouvoir revenir à Sophie infidelle, & j'écoutois avec complaisance tout ce qui sembloit autoriser ma lâcheté. Mais j'eus beau faire, ma raison moins traitable que mon cœur ne put adopter ces folies. Je ne pus me dissimuler que je raisonnois pour m'abuser, non pour m'éclairer. Je me disois avec douleur, mais avec force, que les maximes du monde ne font point loi pour qui veut vivre pour soi-même, &

que préjugés pour préjugés ceux des bonnes mœurs en ont un de plus qui les favorise : que c'est avec raison qu'on impute à un mari le désordre de sa femme, soit pour l'avoir mal choisie, soit pour la mal gouverner ; que j'étois moi-même un exemple de la justice de cette imputation, & que, si Emile eût été toujours sage, Sophie n'eût jamais failli ; qu'on a droit de présumer que celle qui ne se respecte pas elle-même, respecte au moins son mari s'il en est digne, & s'il sait conserver son autorité ; que le tort de ne pas prévenir le déréglement d'une femme est aggravé par l'infamie de le souffrir ; que les conséquences de l'impunité sont effrayantes, & qu'en pareil cas cette impunité marque dans l'offensé une indifférence pour les mœurs honnêtes, & une bassesse d'ame indigne de tout honneur.

Je sentois sur-tout en mon fait particulier, que ce qui rendoit Sophie encore estimable en étoit plus désespérant pour moi : car on peut soutenir ou renforcer une ame foible, & celle que l'oubli du devoir y fait manquer, y peut être ramenée par la raison ; mais comment ramener celle qui garde en péchant tout son courage, qui sait avoir des vertus dans le crime & ne fait le mal que comme il lui plaît ? Oui, Sophie est coupable parce qu'elle a voulu l'être. Quand cette ame hautaine a pu vaincre la honte, elle a pu vaincre toute autre passion ; il ne lui en eût pas plus coûté pour m'être fidelle que pour me déclarer son forfait.

En vain je reviendrois à mon épouse, elle ne reviendroit plus à moi. Si celle qui m'a tant aimé, si celle qui m'étoit si chere a pu m'outrager, si ma *Sophie* a pu rompre les

premiers nœuds de son cœur, si la mere de mon fils a pu violer la foi conjugale encore entiere, si les feux d'un amour que rien n'avoit offensé, si le noble orgueil d'une vertu que rien n'avoit altérée n'ont pu prévenir sa premiere faute, qu'est-ce qui préviendroit des rechûtes qui ne coûtent plus rien ? Le premier pas vers le vice est le seul pénible ; on poursuit sans même y songer. Elle n'a plus ni amour, ni vertu, ni estime à ménager ; elle n'a plus rien à perdre en m'offensant, pas même le regret de m'offenser. Elle connoît mon cœur, elle m'a rendu tout aussi malheureux que je puis l'être ; il ne lui en coûtera plus rien d'achever.

Non, je connois le sien ; jamais Sophie n'aimera un homme à qui elle ait donné droit de la mépriser.... Elle ne m'aime plus.... l'ingrate ne l'a-t-elle pas dit elle-même ? Elle ne m'aime plus, la perfide ! Ah ! c'est-là son plus grand crime : j'aurois pu tout pardonner, hors celui-là.

Hélas ! reprenois-je avec amertume, je parle toujours de pardonner, sans songer que souvent l'offensé pardonne, mais que l'offenseur ne pardonne jamais. Sans doute elle me veut tout le mal qu'elle m'a fait. Ah ! combien elle doit me haïr !

Emile, que tu t'abuses quand tu juges de l'avenir sur le passé ! Tout est changé. Vainement tu vivrois encore avec elle ; les jours heureux qu'elle t'a donnés ne reviendront plus. Tu ne retrouverois plus ta Sophie, & Sophie ne te retrouveroit plus. Les situations dépendent des affections qu'on y porte : quand les cœurs changent tout change ; tout a beau demeurer le même, quand on n'a plus les

mêmes yeux on ne voit plus rien comme auparavant.

Ses mœurs ne font point déſeſpérées, je le fais bien : elle peut être encore digne d'eſtime, mériter toute ma tendreſſe; elle peut me rendre ſon cœur, mais elle ne peut n'avoir point failli, ni perdre & m'ôter le ſouvenir de ſa faute. La fidélité, la vertu, l'amour, tout peut revenir, hors la confiance, & ſans la confiance il n'y a plus que dégoût, triſteſſe, ennui dans le mariage ; le délicieux charme de l'innocence eſt évanoui. C'en eſt fait, c'en eſt fait, ni près, ni loin, Sophie ne peut plus être heureuſe, & je ne puis être heureux que de ſon bonheur. Cela ſeul me décide; *j'aime mieux ſouffrir loin d'elle que par elle : j'aime mieux la regretter que la tourmenter.*

Oui, tous nos liens ſont rompus, ils le ſont par elle. En violant ſes engagemens elle m'affranchit des miens. Elle ne m'eſt plus rien, ne l'a-t-elle pas dit encore? Elle n'eſt plus ma femme : la reverrois-je comme étrangere? Non, je ne la reverrai jamais. Je ſuis libre; au moins je dois l'être : que mon cœur ne l'eſt-il autant que ma foi!

Mais quoi! mon affront reſtera-t-il impuni? Si l'infidelle en aime un autre, quel mal lui fais-je en la délivrant de moi? C'eſt moi que je punis & non pas elle : je remplis ſes vœux à mes dépens. Eſt-ce là le reſſentiment de l'honneur outragé? Où eſt la juſtice, où eſt la vengeance?

Eh! malheureux, de qui veux-tu te venger? De celle que ton plus grand déſeſpoir eſt de ne pouvoir plus rendre heureuſe. Du moins ne ſois pas la victime de ta vengeance. Fais-lui, s'il ſe peut, quelque mal que tu ne ſentes pas. Il eſt des

crimes qu'il faut abandonner aux remords des coupables; c'est presque les autoriser que les punir. Un mari cruel mérite-t-il une femme fidelle ? D'ailleurs, de quel droit la punir, à quel titre ? Es-tu son juge, n'étant même plus son époux ? Lorsqu'elle a violé ses devoirs de femme, elle ne s'en est point conservé les droits. Dès l'instant qu'elle a formé d'autres nœuds elle a brisé les tiens & ne s'en est point cachée ; elle ne s'est point parée à tes yeux d'une fidélité qu'elle n'avoit plus; elle ne t'a ni trahi, ni menti ; en cessant d'être à toi seul elle a déclaré ne t'être plus rien : quelle autorité peut te rester sur elle ? S'il t'en restoit tu devrois l'abdiquer pour ton propre avantage. Crois-moi, sois bon par sagesse & clément par vengeance. Défie-toi de la colere ; crains qu'elle ne te ramene à ses pieds.

Ainsi tenté par l'amour qui me rappelloit ou par le dépit qui vouloit me séduire, que j'eus de combats à rendre avant d'être bien déterminé ; & quand je crus l'être, une réflexion nouvelle ébranla tout. L'idée de mon fils m'attendrit pour sa mere plus que rien n'avoit fait auparavant. Je sentis que ce point de réunion l'empêcheroit toujours de m'être étrangere, que les enfans forment un nœud vraiment indissoluble entre ceux qui leur ont donné l'être, & une raison naturelle & invincible contre le divorce. Des objets si chers, dont aucun des deux ne peut s'éloigner, les rapprochent nécessairement ; c'est un intérêt commun si tendre qu'il leur tiendroit lieu de société, quand ils n'en auroient point d'autre. Mais que devenoit cette raison, qui plaidoit pour la mere de mon fils, appliquée à celle d'un enfant qui n'étoit pas à moi ? Quoi!

la nature elle-même autorisera le crime, & ma femme, en partageant sa tendresse à ses deux fils, sera forcée à partager son attachement aux deux peres ! Cette idée, plus horrible qu'aucune qui m'eût passé dans l'esprit m'embrasoit d'une rage nouvelle; toutes les furies revenoient déchirer mon cœur en songeant à cet affreux partage. Oui, j'aurois mieux aimé voir mon fils mort que d'en voir à Sophie un d'un autre pere. Cette imagination m'aigrit plus, m'aliéna plus d'elle que tout ce qui m'avoit tourmenté jusqu'alors. Dès cet instant je me décidai sans retour, & pour ne laisser plus de prise au doute, je cessai de délibérer.

Cette résolution bien formée éteignit tout mon ressentiment. Morte pour moi je ne la vis plus coupable; je ne la vis plus qu'estimable & malheureuse, & sans penser à ses torts, je me rappellois avec attendrissement tout ce qui me la rendoit regrettable. Par une suite de cette disposition, je voulus mettre à ma démarche tous les bons procédés qui peuvent consoler une femme abandonnée; car, quoique j'eusse affecté d'en penser dans ma colere, & quoi qu'elle en eût dit dans son désespoir, je ne doutois pas qu'au fond du cœur elle n'eût encore de l'attachement pour moi, & qu'elle ne sentît vivement ma perte. Le premier effet de notre séparation devoit être de lui ôter mon fils. Je frémis seulement d'y songer, & après avoir été en peine d'une vengeance, je pouvois à peine supporter l'idée de celle-là. J'avois beau me dire en m'irritant que cet enfant seroit bientôt remplacé par un autre, j'avois beau appuyer avec toute la force de la jalousie sur ce cruel supplément; tout cela ne tenoit point devant l'image de Sophie

au désespoir en se voyant arracher son enfant. Je me vainquis toutefois ; je formai, non sans déchirement, cette résolution barbare, & la regardant comme une suite nécessaire de la premiere où j'étois sûr d'avoir bien raisonné, je l'aurois certainement exécuté malgré ma répugnance, si un événement imprévu ne m'eût contraint à la mieux examiner.

Il me restoit à faire une autre délibération que je comptois pour peu de chose, après celle dont je venois de me tirer. Mon parti étoit pris par rapport à Sophie, il me restoit à le prendre par rapport à moi, & à voir ce que je voulois devenir me retrouvant seul. Il y avoit long-tems que je n'étois plus un être isolé sur la terre : mon cœur tenoit, comme vous me l'aviez prédit, aux attachemens qu'il s'étoit donnés, il s'étoit accoutumé à ne faire qu'un avec ma famille ; il faloit l'en détacher, du moins en partie, & cela même étoit plus pénible que de l'en détacher tout-à-fait. Quel vuide il se fait en nous, combien on perd de son existence quand on a tenu à tant de choses, & qu'il faut ne tenir plus qu'à soi, ou qui pis est, à ce qui nous fait sentir incessamment le détachement du reste. J'avois à chercher si j'étois cet homme encore, qui sait remplir sa place dans son espece, quand nul individu ne s'y intéresse plus.

Mais où est-elle cette place pour celui dont tous les rapports sont détruits ou changés ? Que faire, que devenir, où porter mes pas, à quoi employer une vie qui ne devoit plus faire mon bonheur ni celui de ce qui m'étoit cher, & dont le sort m'ôtoit jusqu'à l'espoir de contribuer au bonheur

de personne ? car si tant d'instrumens préparés pour le mien n'avoient fait que ma misere, pouvois-je espérer d'être plus heureux pour autrui que vous ne l'aviez été pour moi ? Non, j'aimois mon devoir encore, mais je ne le voyois plus. En rappeller les principes & les regles, les appliquer à mon nouvel état, n'étoit pas l'affaire d'un moment, & mon esprit fatigué avoit besoin d'un peu de relâche pour se livrer à de nouvelles méditations.

J'avois fait un grand pas vers le repos. Délivré de l'inquiétude de l'espérance, & sûr de perdre ainsi peu-à-peu celle du desir, en voyant que le passé ne m'étoit plus rien, je tâchois de me mettre tout-à-fait dans l'état d'un homme qui commence à vivre. Je me disois qu'en effet nous ne faisons jamais que commencer, & qu'il n'y a point d'autre liaison dans notre existence qu'une succession de momens présens, dont le premier est toujours celui qui est en acte. Nous mourons & nous naissons chaque instant de notre vie, & quel intérêt la mort peut-elle nous laisser ? S'il n'y a rien pour nous que ce qui sera, nous ne pouvons être heureux ou malheureux que par l'avenir, & se tourmenter du passé c'est tirer du néant les sujets de notre misere. Emile, sois un homme nouveau, tu n'auras pas plus à te plaindre du sort que de la nature. Tes malheurs sont nuls, l'abyme du néant les a tous engloutis ; mais ce qui est réel, ce qui est existant pour toi, c'est ta vie, ta santé, ta jeunesse, ta raison, tes talens, tes lumieres, tes vertus, enfin, si tu le veux, & par conséquent ton bonheur.

Je repris mon travail, attendant paisiblement que mes idées

s'arrangeassent

s'arrangeassent assez dans ma tête pour me montrer ce que j'avois à faire, & cependant en comparant mon état à celui qui l'avoit précédé, j'étois dans le calme; c'est l'avantage que procure indépendamment des événemens toute conduite conforme à la raison. Si l'on n'est pas heureux malgré la fortune, quand on sait maintenir son cœur dans l'ordre, on est tranquille au moins en dépit du sort. Mais que cette tranquillité tient à peu de chose dans une ame sensible! Il est bien aisé de se mettre dans l'ordre, ce qui est difficile c'est d'y rester. Je faillis voir renverser toutes mes résolutions au moment que je les croyois le plus affermies.

J'étois entré chez le maître sans m'y faire beaucoup remarquer. J'avois toujours conservé dans mes vêtemens la simplicité que vous m'aviez fait aimer; mes manieres n'étoient pas plus recherchées, & l'air aisé d'un homme qui se sent par-tout à sa place, étoit moins remarquable chez un menuisier qu'il ne l'eût été chez un Grand. On voyoit pourtant bien que mon équipage n'étoit pas celui d'un ouvrier; mais à ma maniere de me mettre à l'ouvrage on jugea que je l'avois été, & qu'ensuite avancé à quelque petit poste j'en étois déchu pour rentrer dans mon premier état. Un petit parvenu retombé n'inspire pas une grande considération, & l'on me prenoit à peu près au mot sur l'égalité où je m'étois mis. Tout-à-coup je [illegible] avec moi le ton de toute la famille. La familiarité p[illegible] de réserve, on me regardoit au travail avec une sorte d'étonnement; tout ce que je faisois dans l'attelier (& j'y faisois tout mieux

que le maître) excitoit l'admiration ; l'on ſembloit épier tous mes mouvemens, tous mes geſtes. On tâchoit d'en uſer avec moi comme à l'ordinaire ; mais cela ne ſe faiſoit plus ſans effort, & l'on eût dit que c'étoit par reſpect qu'on s'abſtenoit de m'en marquer davantage. Les idées dont j'étois préoccupé m'empêcherent de m'appercevoir de ce changement auſſi-tôt que j'aurois fait dans un autre tems : mais mon habitude en agiſſant d'être toujours à la choſe, me ramenant bientôt à ce qui ſe faiſoit autour de moi, ne me laiſſa pas long-tems ignorer que j'étois devenu pour ces bonnes gens un objet de curioſité qui les intéreſſoit beaucoup.

Je remarquai ſur-tout que la femme ne me quittoit pas des yeux. Ce ſexe a une ſorte de droits ſur les aventuriers qui les lui rend en quelque ſorte plus intéreſſans. Je ne pouſſois pas un coup d'échope qu'elle ne parût effrayée, & je la voyois toute ſurpriſe de ce que je ne m'étois pas bleſſé. Madame, lui dis-je une fois, je vois que vous vous défiez de mon adreſſe ; avez-vous peur que je ne ſache pas mon métier ? Monſieur, me dit-elle, je vois que vous ſavez bien le nôtre ; on diroit que vous n'avez fait que cela toute votre vie. A ce mot je vis que j'étois connu : je voulus ſavoir comment je l'étois. Après bien des myſteres, j'appris qu'une jeune Dame étoit venue, il y avoit deux jours, deſcendre à [illegible] maître, que ſans permettre qu'on m'avertît, elle [illegible] voulu me voir, qu'elle s'étoit arrêtée derriere une porte vitrée d'où elle pouvoit m'appercevoir au fond de l'attelier, qu'elle s'étoit miſe à genoux à cette porte,

ayant à côté d'elle un petit enfant qu'elle serroit avec transport dans ses bras par intervalles, poussant de longs sanglots à demi étouffés, versant des torrens de larmes, & donnant divers signes d'une douleur dont tous les témoins avoient été vivement émus : qu'on l'avoit vue plusieurs fois sur le point de s'élancer dans l'attelier, qu'elle avoit paru ne se retenir que par de violens efforts sur elle-même : qu'enfin après m'avoir considéré long-tems avec plus d'attention & de recueillement elle s'étoit levée tout d'un coup, &, collant le visage de l'enfant sur le sien, elle s'étoit écriée à demi-voix ; *non, jamais il ne voudra têter ta mere ; viens, nous n'avons rien à faire ici.* A ces mots elle étoit sortie avec précipitation ; puis après avoir obtenu qu'on ne me parleroit de rien, remonter dans son carrosse & partir comme un éclair n'avoit été pour elle que l'affaire d'un instant.

Ils ajouterent que le vif intérêt dont ils ne pouvoient se défendre pour cette aimable Dame, les avoit rendus fideles à la promesse qu'ils lui avoient faite & qu'elle avoit exigée avec tant d'instances, qu'ils n'y manquoient qu'à regret, qu'ils voyoient aisément à son équipage & plus encore à sa figure que c'étoit une personne d'un haut rang, & qu'ils ne pouvoient présumer autre chose de sa démarche & de son discours sinon que cette femme étoit la mienne, car il étoit impossible de la prendre pour une fille.

Jugez de ce qui se passoit en moi durant ce récit ! Que de choses tout cela supposoit ! Quelles inquiétudes n'avoit-il pas falu avoir, quelles recherches n'avoit-il point falu faire

pour retrouver ainsi mes traces ! Tout cela est-il de quelqu'un qui n'aime plus ? Quel voyage ! quel motif l'avoit pu faire entreprendre ! dans quelle occupation elle m'avoit surpris ! Ah ! ce n'étoit pas la premiere fois : mais alors elle n'étoit pas à genoux, elle ne fondoit pas en larmes. O tems, tems heureux ! Qu'est devenu cet ange du Ciel ?..... Mais que vient donc faire ici cette femme..... elle amene son fils.... mon fils..... & pourquoi ?..... Vouloit-elle me voir, me parler ? Pourquoi s'enfuir ?..... me braver ?.... Pourquoi ces larmes ? Que me veut-elle, la perfide ? vient-elle insulter à ma misere ? A-t-elle oublié qu'elle ne m'est plus rien ? Je cherchois en quelque sorte à m'irriter de ce voyage pour vaincre l'attendrissement qu'il me causoit, pour résister aux tentations de courir après l'infortunée qui m'agitoient malgré moi. Je demeurai néanmoins. Je vis que cette démarche ne prouvoit autre chose sinon que j'étois encore aimé, & cette supposition même étant entrée dans ma délibération ne devoit rien changer au parti qu'elle m'avoit fait prendre.

Alors examinant plus posément toutes les circonstances de ce voyage, pesant sur-tout les derniers mots qu'elle avoit prononcés en partant, j'y crus démêler le motif qui l'avoit amenée & celui qui l'avoit fait repartir tout-d'un-coup sans s'être laissé voir. Sophie parloit simplement ; mais tout ce qu'elle disoit portoit dans mon cœur des traits de lumiere, & c'en fut [illegible] de mots. *Il ne t'ôtera pas ta mere*, avoit-elle dit. C'étoit donc la crainte qu'on ne la lui ôtât qui l'avoit amenée, & c'étoit la persuasion que cela n'arriveroit pas qui l'avoit fait repartir : & d'où la tiroit-elle, cette

persuasion ? qu'avoit-elle vu ? Emile en paix, Emile au travail. Quelle preuve pouvoit-elle tirer de cette vue, sinon qu'Emile en cet état n'étoit point subjugué par ses passions & ne formoit que des résolutions raisonnables ? Celle de la séparer de son fils ne l'étoit donc pas selon elle, quoi qu'elle le fût selon moi : lequel avoit tort ? Le mot de Sophie décidoit encore ce point, & en effet en considérant le seul intérêt de l'enfant, cela pouvoit-il même être mis en doute ? Je n'avois envisagé que l'enfant ôté à la mere, & il faloit envisager la mere ôtée à l'enfant. J'avois donc tort. Oter une mere à son fils, c'est lui ôter plus qu'on ne peut lui rendre sur-tout à cet âge ; c'est sacrifier l'enfant pour se venger de la mere : c'est un acte de passion, jamais de raison, à moins que la mere ne soit folle ou dénaturée. Mais Sophie est celle qu'il faudroit desirer à mon fils quand il en auroit une autre. Il faut que nous l'élevions elle ou moi ne pouvant plus l'élever ensemble, ou bien pour contenter ma colere il faut le rendre orphelin. Mais que ferai-je d'un enfant dans l'état où je suis ? J'ai assez de raison pour voir ce que je puis ou ne puis faire, non pour faire ce que je dois. Traînerai-je un enfant de cet âge en d'autres contrées, ou le tiendrai-je sous les yeux de sa mere, pour braver une femme que je dois fuir ? Ah ! pour ma sureté je ne serai jamais assez loin d'elle ! Laissons-lui l'enfant de peur qu'il ne lui ramene à la fin le pere. Qu'il lui reste seul pour ma vengeance ; que [illegible] sa vie il rappelle à l'infidelle le bonheur dont il fut [illegible] & l'époux qu'elle s'est ôté.

Il est certain que la résolution d'ôter mon fils à sa mere

avoit été l'effet de ma colere. Sur ce ſeul point la paſſion m'avoit aveuglé, & ce fut le ſeul point auſſi ſur lequel je changeai de réſolution. Si ma famille eût ſuivi mes intentions, Sophie eût élevé cet enfant, & peut-être vivroit-il encore; mais peut-être auſſi dès-lors Sophie étoit-elle morte pour moi, conſolée dans cette chere moitié de moi-même, elle n'eût plus ſongé à rejoindre l'autre, & j'aurois perdu les plus beaux jours de ma vie. Que de douleurs devoient nous faire expier nos fautes avant que notre réunion nous les fît oublier!

Nous nous connoiſſions ſi bien mutuellement qu'il ne me falut pour deviner le motif de ſa bruſque retraite que ſentir qu'elle avoit prévu ce qui ſeroit arrivé ſi nous nous fuſſions revus. J'étois raiſonnable mais foible, elle le ſavoit; & je ſavois encore mieux combien cette ame ſublime & fiere conſervoit d'inflexibilité juſques dans ſes fautes. L'idée de Sophie rentrée en grace lui étoit inſupportable. Elle ſentoit que ſon crime étoit de ceux qui ne peuvent s'oublier; elle aimoit mieux être punie que pardonnée : un tel pardon n'étoit pas fait pour elle; la punition même l'aviliſſoit moins à ſon gré. Elle croyoit ne pouvoir effacer ſa faute qu'en l'expiant, ni s'acquitter avec la juſtice qu'en ſouffrant tous les maux qu'elle avoit mérités. C'eſt pour cela qu'intrépide & barbare dans ſa franchiſe elle dit ſon crime à vous, à toute ma famille, taiſant en même tems ce qui l'excuſoit, ce qui la juſtifioit pe[illegible]chant, dis-je, avec une telle obſtination, qu[illegible]ne m'en a jamais dit un mot à moi-même, & que je ne l'ai ſçu qu'après ſa mort.

D'ailleurs, raſſurée ſur la crainte de perdre ſon fils elle

n'avoit plus rien à desirer de moi pour elle-même. Me fléchir eût été m'avilir, & elle étoit d'autant plus jalouse de mon honneur qu'il ne lui en restoit point d'autre. Sophie pouvoit être criminelle, mais l'époux qu'elle s'étoit choisi devoit être au-dessus d'une lâcheté. Ces rafinemens de son amour-propre ne pouvoient convenir qu'à elle, & peut-être n'appartenoit-il qu'à moi de les pénétrer.

Je lui eus encore cette obligation, même après m'être séparé d'elle, de m'avoir ramené d'un parti peu raisonné que la vengeance m'avoit fait prendre. Elle s'étoit trompée en ce point dans la bonne opinion qu'elle avoit de moi, mais cette erreur n'en fut plus une aussi-tôt que j'y eus pensé; en ne considérant que l'intérêt de mon fils je vis qu'il faloit le laisser à sa mere, & je m'y déterminai. Du reste, confirmé dans mes sentimens, je résolus d'éloigner son malheureux pere des risques qu'il venoit de courir. Pouvois-je être assez loin d'elle, puisque je ne devois plus m'en rapprocher? C'étoit elle encore, c'étoit son voyage qui venoit de me donner cette sage leçon; il m'importoit pour la suivre de ne pas rester dans le cas de la recevoir deux fois.

Il faloit fuir; c'étoit-là ma grande affaire, & la conséquence de tous mes précédens raisonnemens. Mais où fuir? C'étoit à cette délibération que j'en étois demeuré, & je n'avois pas vu que rien n'étoit plus indifférent que le choix du lieu pourvu que je m'éloignasse. A[illegible] balancer sur ma retraite, puisque par-tout je trou[illegible] à vivre ou mourir, & que c'étoit tout ce qui me restoit à faire? Quelle bêtise de l'amour-propre de nous montrer toujours toute la

nature intéreſſée aux petits événemens de notre vie? N'eût-on pas dit à me voir délibérer ſur mon ſéjour qu'il importoit beaucoup au genre humain que j'allaſſe habiter un pays plutôt qu'un autre, & que le poids de mon corps alloit rompre l'équilibre du globe? Si je n'eſtimois mon exiſtence que ce qu'elle vaut pour mes ſemblables, je m'inquiéterois moins d'aller chercher des devoirs à remplir, comme s'ils ne me ſuivoient pas en quelque lieu que je fuſſe, & qu'il ne s'en préſentât pas toujours autant qu'en peut remplir celui qui les aime; je me dirois qu'en quelque lieu que je vive, en quelque ſituation que je ſois, je trouverai toujours à faire ma tâche d'homme, & que nul n'auroit beſoin des autres ſi chacun vivoit convenablement pour ſoi.

Le ſage vit au jour la journée, & trouve tous ſes devoirs quotidiens autour de lui. Ne tentons rien au-delà de nos forces & ne nous portons point en avant de notre exiſtence. Mes devoirs d'aujourd'hui ſont ma ſeule tâche, ceux de demain ne ſont pas encore venus. Ce que je dois faire à préſent eſt de m'éloigner de Sophie, & le chemin que je dois choiſir eſt celui qui m'en éloigne le plus directement. Tenons-nous en là.

Cette réſolution priſe, je mis l'ordre qui dépendoit de moi à tout ce que je laiſſois en arriere; je vous écrivis, j'écrivis à ma famille, j'écrivis à Sophie elle-même. Je réglai tout, je n'oubl[illegible] qui pouvoient regarder ma perſonne; aucun ne [illegible] néceſſaire, & ſans valet, ſans argent, ſans équipage, mais ſans deſirs & ſans ſoins je partis ſeul & à pied. Chez les Peuples où j'ai vécu, ſur les mers que j'ai

parcourues,

parcourues, dans les déserts que j'ai traversés, errant durant tant d'années, je n'ai regretté qu'une seule chose, & c'étoit celle que j'avois à fuir. Si mon cœur m'eût laissé tranquille, mon corps n'eût manqué de rien.

LETTRE II.

J'Ai bu l'eau d'oubli; le passé s'efface de ma mémoire & l'univers s'ouvre devant moi. Voilà ce que je me disois en quittant ma Patrie dont j'avois à rougir, & à laquelle je ne devois que le mépris & la haine, puisqu'heureux & digne d'honneur par moi-même, je ne tenois d'elle & de ses vils habitans que les maux dont j'étois la proie, & l'opprobre où j'étois plongé. En rompant les nœuds qui m'attachoient à mon pays, je l'étendois sur toute la terre, & j'en devenois d'autant plus homme en cessant d'être Citoyen.

J'ai remarqué dans mes longs voyages qu'il n'y a que l'éloignement du terme qui rende le trajet difficile. Il ne l'est jamais d'aller à une journée du lieu où l'on est, & pourquoi vouloir faire plus, si de journée en journée on peut aller au bout du monde? Mais en comparant les extrêmes on s'effarouche de l'intervalle; il semble qu'on doive le franchir tout d'un saut; au lieu qu'en le prenant par parties on ne fait que des promenades & l'on arrive. Les voyageurs, s'environnant toujours de leurs usages, de leurs habitudes, de leurs préjugés, de tous leurs besoins factices, ont, pour ainsi dire, une atmosphere qui les sépare des lieux où ils sont, comme d'autant d'autres mondes différens du leur. Un Fran-

çois voudroit porter avec lui toute la France; sitôt que quelque chose de ce qu'il avoit lui manque, il compte pour rien les équivalens, & se croit perdu. Toujours comparant ce qu'il trouve à ce qu'il a quitté, il croit être mal quand il n'est pas de la même maniere, & ne sauroit dormir aux Indes si son lit n'est fait tout comme à Paris.

Pour moi, je suivois la direction contraire à l'objet que j'avois à fuir, comme autrefois j'avois suivi l'opposé de l'ombre dans la forêt de Montmorenci. La vîtesse que je ne mettois pas à mes courses se compensoit par la ferme résolution de ne point rétrograder. Deux jours de marche avoient déjà fermé derriere moi la barriere en me laissant le tems de réfléchir durant mon retour, si jeusse été tenté d'y songer. Je respirois en m'éloignant, & je marchois plus à mon aise à mesure que j'échappois au danger. Borné pour tout projet à celui que j'exécutois, je suivois le même air de vent pour toute regle; je marchois tantôt vîte & tantôt lentement selon ma commodité, ma santé, mon humeur, mes forces. Pourvu, non avec moi, mais en moi, de plus de ressources que je n'en avois besoin pour vivre, je n'étois embarrassé ni de ma voiture, ni de ma subsistance. Je ne craignois point les voleurs; ma bourse & mon passe-port étoient dans mes bras: mon vêtement formoit toute ma garde-robe; il étoit commode & bon pour un ouvrier. Je le renouvellois sans peine à mesure qu'il s'usoit. Comme je ne marchois ni avec l'appareil ni avec l'inquiétude d'un voyageur, je n'excitois l'attention de personne; je passois par-tout pour un homme du pays. Il étoit rare qu'on m'arrêtât sur des frontieres, & quand

cela m'arrivoit, peu m'importoit; je restois-là sans impatience, j'y travaillois tout comme ailleurs; j'y aurois sans peine passé ma vie si l'on m'y eût toujours retenu, & mon peu d'empressement d'aller plus loin m'ouvroit enfin tous les passages. L'air affairé & soucieux est toujours suspect, mais un homme tranquille inspire de la confiance; tout le monde me laissoit libre en voyant qu'on pouvoit disposer de moi sans me fâcher.

Quand je ne trouvois pas à travailler de mon métier, ce qui étoit rare, j'en faisois d'autres. Vous m'aviez fait acquérir l'instrument universel. Tantôt paysan, tantôt artisan, tantôt artiste, quelquefois même homme à talens, j'avois par-tout quelque connoissance de mise, & je me rendois maître de leur usage par mon peu d'empressement à les montrer. Un des fruits de mon éducation étoit d'être pris au mot sur ce que je me donnois pour être, & rien de plus; parce que j'étois simple en toute chose, & qu'en remplissant un poste je n'en briguois pas un autre. Ainsi, j'étois toujours à ma place & l'on m'y laissoit toujours.

Si je tombois malade, accident bien rare à un homme de mon tempérament qui ne fait excès ni d'alimens, ni de soucis, ni de travail, ni de repos, je restois coi sans me tourmenter de guérir, ni m'effrayer de mourir. L'animal malade jeûne, reste en place, & guérit ou meurt; je faisois de même, & je m'en trouvois bien. Si je me fusse inquiété de mon état, si j'eusse importuné les gens de mes craintes & de mes plaintes, ils se seroient ennuyés de moi, j'eusse inspiré moins d'intérêt & d'empressement que n'en donnoit ma patience. Voyant

que je n'inquiétois personne, que je ne me lamentois point, on me prévenoit par des soins qu'on m'eût refusés peut-être si je les eusse implorés.

J'ai cent fois observé que plus on veut exiger des autres, plus on les dispose au refus : ils aiment agir librement, & quand ils font tant que d'être bons, ils veulent en avoir tout le mérite. Demander un bienfait c'est y acquérir une espece de droit, l'accorder est presque un devoir, & l'amour-propre aime mieux faire un don gratuit que payer une dette.

Dans ces pélerinages, qu'on eût blâmés dans le monde comme la vie d'un vagabond, parce que je ne les faisois pas avec le faste d'un voyageur opulent, si quelquefois je me demandois; que fais-je? où vais-je? quel est mon but? Je me répondois; qu'ai-je fait en naissant que commencer un voyage qui ne doit finir qu'à ma mort? Je fais ma tâche, je reste à ma place, j'use avec innocence & simplicité cette courte vie, je fais toujours un grand bien par le mal que je ne fais pas parmi mes semblables, je pourvois à mes besoins en pourvoyant aux leurs, je les sers sans jamais leur nuire, je leur donne l'exemple d'être heureux & bons sans soins & sans peine : j'ai répudié mon patrimoine, & je vis; je ne fais rien d'injuste, & je vis; je ne demande point l'aumône, & je vis. Je suis donc utile aux autres en proportion de ma subsistance : car les hommes ne donnent rien pour rien.

Comme je n'entreprends pas l'histoire de mes voyages, je passe tout ce qui n'est qu'événement. J'arrive à Mar-

ſeille : pour ſuivre toujours la même direction je m'embarque pour Naples ; il s'agit de payer mon paſſage ; vous y aviez pourvu en me faiſant apprendre la manœuvre : elle n'eſt pas plus difficile ſur la Méditerranée que ſur l'Océan, quelques mots changés en font toute la différence. Je me fais matelot. Le Capitaine du bâtiment, eſpece de Patron renforcé, étoit un renégat qui s'étoit rapatrié. Il avoit été pris depuis lors par les Corſaires, & diſoit s'être échappé de leurs mains ſans avoir été reconnu. Des marchands Napolitains lui avoient confié un autre vaiſſeau & il faiſoit ſa ſeconde courſe depuis ce rétabliſſement. Il contoit ſa vie à qui vouloit l'entendre, & ſavoit ſi bien ſe faire valoir qu'en amuſant il donnoit de la confiance. Ses goûts étoient auſſi bizarres que ſes aventures. Il ne ſongeoit qu'à divertir ſon équipage : il avoit ſur ſon bord deux méchans pierriers qu'il tirailloit tout le jour ; toute la nuit il tiroit des fuſées ; on n'a jamais vu Patron de navire auſſi gai.

Pour moi, je m'amuſois à m'exercer dans la marine, & quand je n'étois pas de quart, je n'en demeurois pas moins à la manœuvre ou au gouvernail. L'attention me tenoit lieu d'expérience, & je ne tardai pas à juger que nous dérivions beaucoup à l'oueſt. Le compas étoit pourtant au rumb convenable ; mais le cours du ſoleil & des étoiles me ſembloit contrarier ſi fort ſa direction qu'il faloit, ſelon moi, que l'aiguille déclinât prodigieuſement. Je le dis au Capitaine ; il battit la campagne en ſe moquant de moi, & comme la mer devint haute & le tems nébuleux, il ne me fut pas poſſible de vérifier mes obſervations. Nous eûmes un vent

forcé qui nous jetta en pleine mer ; il dura deux jours : le troisième nous apperçûmes la terre à notre gauche. Je demandai au Patron ce que c'étoit. Il me dit, terre de l'Eglise. Un matelot soutint que c'étoit la côte de Sardaigne; il fut hué, & paya de cette façon sa bienvenue ; car quoique vieux matelot, *il étoit* nouvellement *sur* ce bord, ainsi que moi.

Il ne m'importoit gueres où que nous fussions ; mais ce qu'avoit dit cet homme ayant ranimé ma curiosité, je me mis à fureter autour de l'habitacle, pour voir si quelque fer mis là par mégarde ne faisoit point décliner l'aiguille. Quelle fut ma surprise de trouver un gros aimant caché dans un coin! En l'ôtant de sa place, je vis l'aiguille en mouvement reprendre sa direction. Dans le même instant quelqu'un cria; Voile. Le Patron regarda avec sa lunette, & dit que c'étoit un petit bâtiment françois; comme il avoit le cap sur nous & que nous ne l'évitions pas, il ne tarda pas d'être à pleine vue, & chacun vit alors que c'étoit une voile barbaresque. Trois marchands Napolitains que nous avions à bord avec tout leur bien, pousserent des cris jusqu'au Ciel. L'énigme alors me devint claire. Je m'approchai du Patron, & lui dis à l'oreille : *Patron, si nous sommes pris, tu es mort ; compte là-dessus.* J'avois paru si peu ému, & je lui tins ce discours d'un ton si posé, qu'il ne s'en alarma gueres & feignit même de ne l'avoir pas entendu.

Il donna quelques ordres pour la défense, mais il ne se trouva pas une arme en état, & nous avions tant brûlé de poudre, que quand on voulut charger les pierriers, à peine

en reſta-t-il pour deux coups. Elle nous eût même été fort inutile ; ſitôt que nous fûmes à portée, au lieu de daigner tirer ſur nous on nous cria d'amener, & nous fûmes abordés preſque au même inſtant. Juſqu'alors le Patron, ſans en faire ſemblant, m'obſervoit avec quelque défiance : mais ſitôt qu'il vit les Corſaires dans notre bord, il ceſſa de faire attention à moi & s'avança vers eux ſans précaution. En ce moment je me crus juge, exécuteur, pour venger mes compagnons d'eſclavage, en purgeant le genre humain d'un traître & la mer d'un de ſes monſtres. Je courus à lui, & lui criant ; *je te l'ai promis, je te tiens parole*, d'un ſabre dont je m'étois ſaiſi je lui fis voler la tête. A l'inſtant, voyant le chef des barbareſques venir impétueuſement à moi, je l'attendis de pied ferme, & lui préſentant le ſabre par la poignée, *tiens, Capitaine*, lui dis-je en langue franque, *je viens de faire juſtice ; tu peux la faire à ton tour.* Il prit le ſabre, il le leva ſur ma tête ; j'attendis le coup en ſilence : il ſourit, & me tendant la main, il défendit qu'on me mît aux fers avec les autres, mais il ne me parla point de l'expédition qu'il m'avoit vu faire ; ce qui me confirma qu'il en ſavoit aſſez la raiſon. Cette diſtinction, au reſte, ne dura que juſqu'au port d'Alger, & nous fûmes envoyés au bagne en débarquant, couplés comme des chiens de chaſſe.

Juſqu'alors, attentif à tout ce que je voyois, je m'occupois peu de moi. Mais enfin la premiere agitation ceſſée me laiſſa réfléchir ſur mon changement d'état, & le ſentiment qui m'occupoit encore dans toute ſa force me fit dire

en moi-même avec une forte de fatisfaction. Que m'ôtera cet événement ? Le pouvoir de faire une fottife. Je fuis plus libre qu'auparavant. Emile efclave ! reprenois-je, eh dans quel fens ? Qu'ai-je perdu de ma liberté primitive ? Ne naquis-je pas efclave de la néceffité ? Quel nouveau joug peuvent m'impofer les hommes ? Le travail ? ne travaillois-je pas quand j'étois libre ? La faim ? combien de fois je l'ai foufferte volontairement ! La douleur ? toutes les forces humaines ne m'en donneront pas plus que ne m'en fit fentir un grain de fable. La contrainte ? fera-t-elle plus rude que celle de mes premiers fers ? & je n'en voulois pas fortir. Soumis par ma naiffance aux paffions humaines, que leur joug me foit impofé par un autre ou par moi, ne faut-il pas toujours le porter, & qui fait de quelle part il me fera plus fupportable ? J'aurai du moins toute ma raifon pour les modérer dans un autre, combien de fois ne m'a-t-elle pas abandonné dans les miennes ? Qui pourra me faire porter deux chaînes ? N'en portois-je pas une auparavant ? Il n'y a de fervitude réelle que celle de la nature. Les hommes n'en font que les inftrumens. Qu'un maître m'affomme ou qu'un rocher m'écrafe, c'eft le même événement à mes yeux, & tout ce qui peut m'arriver de pis dans l'efclavage eft de ne pas plus fléchir un tyran qu'un caillou. Enfin fi j'avois ma liberté, qu'en ferois-je ? Dans l'état où je fuis, que puis-je vouloir ? Eh ! pour ne pas tomber dans l'anéantiffement, j'ai befoin d'être animé par la volonté d'un autre au défaut de la mienne.

Je tirai de ces réflexions la conféquence que mon chan-

gement

gement d'état étoit plus apparent que réel ; que, si la liberté consistoit à faire ce qu'on veut, nul homme ne seroit libre ; que tous sont foibles, dépendans des choses, de la dure nécessité ; que celui qui sait le mieux vouloir tout ce qu'elle ordonne est le plus libre, puisqu'il n'est jamais forcé de faire ce qu'il ne veut pas.

Oui, mon pere, je puis le dire ; le tems de ma servitude fut celui de mon regne, & jamais je n'eus tant d'autorité sur moi que quand je portai les fers des barbares. Soumis à leurs passions sans les partager, j'appris à mieux connoître les miennes. Leurs écarts furent pour moi des instructions plus vives que n'avoient été vos leçons, & je fis sous ces rudes maîtres un cours de Philosophie encore plus utile que celui que j'avois fait près de vous.

Je n'éprouvai pas pourtant dans leur servitude toutes les rigueurs que j'en attendois. J'essuyai de mauvais traitemens, mais moins, peut-être, qu'ils n'en eussent essuyés parmi nous, & je connus que ces noms de Maures & de Pirates portoient avec eux des préjugés dont je ne m'étois pas assez défendu. Ils ne sont pas pitoyables, mais ils sont justes, & s'il faut n'attendre d'eux ni douceur ni clémence, on n'en doit craindre non plus ni caprice ni méchanceté. Ils veulent qu'on fasse ce qu'on peut faire, mais ils n'exigent rien de plus, & dans leurs châtimens ils ne punissent jamais l'impuissance, mais seulement la mauvaise volonté. Les Négres seroient trop heureux en Amérique, si l'Européen les traitoit avec la même équité ; mais comme il ne voit dans ces malheureux que des instrumens de travail, sa conduite

envers eux dépend uniquement de l'utilité qu'il en tire ; il mesure sa justice sur son profit.

Je changeai plusieurs fois de Patron : l'on appelloit cela me vendre, comme si jamais on pouvoit vendre un homme. On vendoit le travail de mes mains ; mais ma volonté, mon entendement, mon être, tout ce par quoi j'étois moi & non pas un autre, ne se vendoit assurément pas ; & la preuve de cela est que la premiere fois que je voulus le contraire de ce que vouloit mon prétendu maître, ce fut moi qui fus le vainqueur. Cet événement mérite d'être raconté.

Je fus d'abord assez doucement traité ; l'on comptoit sur mon rachat, & je vécus plusieurs mois dans une inaction qui m'eût ennuyé, si je pouvois connoître l'ennui. Mais enfin voyant que je n'intriguois point auprès des Consuls Européens & des Moines, que personne ne parloit de ma rançon & que je ne paroissois pas y songer moi-même, on voulut tirer parti de moi de quelque maniere, & l'on me fit travailler. Ce changement ne me surprit ni ne me fâcha. Je craignois peu les travaux pénibles, mais j'en aimois mieux de plus amusans. Je trouvai le moyen d'entrer dans un attelier dont le maître ne tarda pas à comprendre que j'étois le sien dans son métier. Ce travail devenant plus lucratif pour mon Patron que celui qu'il me faisoit faire, il m'établit pour son compte & s'en trouva bien.

J'avois vu disperser presque tous mes anciens camarades du bagne, ceux qui pouvoient être rachetés l'avoient été. Ceux qui ne pouvoient l'être avoient eu le même sort que

moi, mais tous n'y avoient pas trouvé le même adoucissement. Deux chevaliers de Malte entre autres avoient été délaissés. Leurs familles étoient pauvres. La Religion ne rachete point ses captifs, & les Peres ne pouvant racheter tout le monde, donnoient ainsi que les Consuls, une préférence fort naturelle & qui n'est pas inique à ceux dont la reconnoissance leur pouvoit être plus utile. Ces deux chevaliers, l'un jeune & l'autre vieux, étoient instruits & ne manquoient pas de mérite ; mais ce mérite étoit perdu dans leur situation présente. Ils savoient le génie, la tactique, le latin, les belles-lettres. Ils avoient des talens pour briller, pour commander, qui n'étoient pas d'une grande ressource à des esclaves. Pour surcroît, ils portoient fort impatiemment leurs fers, & la philosophie dont ils se piquoient extrêmement, n'avoit point appris à ces fiers gentilshommes à servir de bonne grace des pieds-plats & des bandits ; car ils n'appelloient pas autrement leurs maîtres. Je plaignois ces deux pauvres gens ; ayant renoncé par leur noblesse à leur état d'hommes, à Alger ils n'étoient plus rien ; même ils étoient moins que rien. Car parmi les corsaires, un corsaire ennemi fait esclave est fort au-dessous du néant. Je ne pus servir le vieux que de mes conseils qui lui étoient superflus, car plus savant que moi, du moins de cette science qui s'étale, il savoit à fond toute la morale, & ses préceptes lui étoient très-familiers ; il n'y avoit que la pratique qui lui manquât, & l'on ne sauroit porter de plus mauvaise grace le joug de la nécessité. Le jeune encore plus impatient, mais ardent, actif, intrépide, se perdoit

en projets de révoltes & de conspirations impossibles à exécuter, & qui toujours découverts ne faisoient qu'aggraver sa misere. Je tentai de l'exciter à s'évertuer à mon exemple & à tirer parti de ses bras pour rendre son état plus supportable, mais il méprisa mes conseils & me dit fiérement qu'il savoit mourir. Monsieur, lui dis-je, il vaudroit encore mieux savoir vivre. Je parvins pourtant à lui procurer quelques soulagemens qu'il reçut de bonne grace, & en ame noble & sensible; mais qui ne lui firent pas goûter mes vues. Il continua ses trames pour se procurer la liberté par un coup hardi, mais son esprit remuant lassa la patience de son maître qui étoit le mien. Cet homme se défit de lui & de moi, nos liaisons lui avoient paru suspectes, & il crut que j'employois à l'aider dans ses manœuvres les entretiens par lesquels je tâchois de l'en détourner. Nous fûmes vendus à un entrepreneur d'ouvrages publics, & condamnés à travailler sous les ordres d'un surveillant barbare, esclave comme nous, mais qui pour se faire valoir à son maître nous accabloit de plus de travaux, que la force humaine n'en pouvoit porter.

Les premiers jours ne furent pour moi que des jeux. Comme on nous partageoit également le travail & que j'étois plus robuste & plus ingambe que tous mes camarades, j'avois fait ma tâche avant eux, après quoi j'aidois les plus foibles & les allégeois d'une partie de la leur. Mais notre piqueur ayant remarqué ma diligence & la supériorité de mes forces, m'empêcha de les employer pour d'autres en doublant ma tâche, &, toujours augmentant par degrés, finit par

me ſurcharger à tel point & de travail & de coups, que malgré ma vigueur, j'étois menacé de ſuccomber bientôt ſous le faix; tous mes compagnons, tant forts que foibles, mal nourris & plus maltraités dépériſſoient ſous l'excès du travail.

Cet état devenant tout-à-fait inſupportable, je réſolus de m'en délivrer à tout riſque, mon jeune chevalier à qui je communiquai ma réſolution la partagea vivement. Je le connoiſſois homme de courage, capable de conſtance pourvu qu'il fût ſous les yeux des hommes, & dès qu'il s'agiſſoit d'actes brillans & de vertus héroïques, je me tenois ſûr de lui. Mes reſſources néanmoins étoient toutes en moi-même & je n'avois beſoin du concours de perſonne pour exécuter mon projet; mais il étoit vrai qu'il pouvoit avoir un effet beaucoup plus avantageux, exécuté de concert par mes compagnons de miſeres, & je réſolus de le leur propoſer, conjointement avec le chevalier.

J'eus peine à obtenir de lui que cette propoſition ſe feroit ſimplement & ſans intrigues préliminaires. Nous prîmes le tems du repas où nous étions plus raſſemblés & moins ſurveillés. Je m'adreſſai d'abord dans ma langue à une douzaine de compatriotes que j'avois-là, ne voulant pas leur parler en langue franque de peur d'être entendu des gens du pays. Camarades, leur dis-je, écoutez-moi. Ce qui me reſte de force ne peut ſuffire à quinze jours encore du travail dont on me ſurcharge, & je ſuis un des plus robuſtes de la troupe; il faut qu'une ſituation ſi violente prenne une prompte fin, ſoit par un épuiſement total, ſoit par une réſolution qui le prévienne. Je choiſis le dernier parti, & je ſuis déterminé à

me refuſer dès demain à tout travail au péril de ma vie, & de tous les traitemens que doit m'attirer ce refus. Mon choix eſt une affaire de calcul. Si je reſte comme je ſuis, il faut périr infailliblement en très-peu de tems & ſans aucune reſſource; je m'en ménage une par ce ſacrifice de peu de jours. Le parti que je prends peut effrayer notre inſpecteur & éclairer ſon maître ſur ſon véritable intérêt. Si cela n'arrive pas, mon ſort quoiqu'accéleré ne ſauroit être empiré. Cette reſſource ſeroit tardive & nulle quand mon corps épuiſé ne ſeroit plus capable d'aucun travail, alors en me ménageant ils n'auroient rien à gagner, en m'achevant ils ne feroient qu'épargner ma nourriture. Il me convient donc de choiſir le moment où ma perte en eſt auſſi une pour eux. Si quelqu'un d'entre vous trouve mes raiſons bonnes, & veut, à l'exemple de cet homme de courage prendre le même *parti* que moi, notre nombre fera plus d'effet & rendra nos tyrans plus traitables. Mais fuſſions-nous ſeuls lui & moi, nous n'en ſommes pas moins réſolus à perſiſter dans notre refus, & nous vous prenons tous à témoins de la façon dont il ſera ſoutenu.

Ce diſcours ſimple & ſimplement prononcé, fut écouté ſans beaucoup d'émotion. Quatre ou cinq de la troupe me dirent cependant de compter ſur eux & qu'ils feroient comme moi. Les autres ne dirent mot & tout reſta calme. Le chevalier mécontent de cette tranquillité parla aux ſiens dans ſa langue avec plus de véhémence, leur nombre étoit grand, il leur fit à haute voix des deſcriptions animées de l'état où nous étions réduits & de la cruauté de nos bourreaux. Il excita leur indignation par la peinture de notre aviliſſement, & leur

ardeur par l'espoir de la vengeance : enfin il enflamma tellement leur courage par l'admiration de la force d'ame qui fait braver les tourmens & qui triomphe de la puissance même, qu'ils l'interrompirent par des cris, & tous jurerent de nous imiter & d'être inébranlables jusqu'à la mort.

Le lendemain, sur notre refus de travailler, nous fûmes, comme nous nous y étions attendus, très-maltraités les uns & les autres, inutilement toutefois quant à nous deux & à mes trois ou quatre compagnons de la veille, à qui nos bourreaux n'arracherent pas même un seul cri. Mais l'œuvre du chevalier ne tint pas si bien. La constance de ses bouillans compatriotes fut épuisée en quelques minutes, & bientôt à coups de nerf de bœuf, on les ramena tous au travail, doux comme des agneaux. Outré de cette lâcheté, le chevalier tandis qu'on le tourmentoit lui-même, les chargeoit de reproches & d'injures qu'ils n'écoutoient pas. Je tâchai de l'appaiser sur une désertion que j'avois prévue & que je lui avois prédite. Je savois que les effets de l'éloquence sont vifs mais momentanées. Les hommes qui se laissent si facilement émouvoir se calment avec la même facilité. Un raisonnement froid & fort ne fait point d'effervescence, mais quand il prend il pénetre, & l'effet qu'il produit ne s'efface plus.

La foiblesse de ces pauvres gens en produisit un autre auquel je ne m'étois pas attendu, & que j'attribue à une rivalité nationale plus qu'à l'exemple de notre fermeté. Ceux de mes compatriotes qui ne m'avoient point imité les voyant revenir au travail, les huerent, le quitterent à leur tour, & comme pour insulter à leur couardise, vinrent se ranger autour

de moi, cet exemple en entraîna d'autres & bientôt la révolte devint si générale que le maître attiré par le bruit & les cris, vint lui-même pour y mettre ordre.

Vous comprenez ce que notre inspecteur put lui dire pour s'excuser & pour l'irriter contre nous. Il ne manqua pas de me désigner comme l'auteur de l'émeute, comme un chef de mutins qui cherchoit à se faire craindre par le trouble qu'il vouloit exciter. Le maître me regarda & me dit; c'est donc toi qui débauches mes esclaves ? Tu viens d'entendre l'accusation. Si tu as quelque chose à répondre, parle. Je fus frappé de cette modération dans le premier emportement d'un homme âpre au gain, menacé de sa ruine; dans un moment où tout maître Européen, touché jusqu'au vif par son intérêt, eût commencé sans vouloir m'entendre, par me condamner à mille tourmens. Patron, lui dis-je en langue franque; tu ne peux nous haïr; tu ne nous connois pas même; nous ne te haïssons pas non plus, tu n'es pas l'auteur de nos maux, tu les ignores. Nous savons porter le joug de la nécessité qui nous a soumis à toi. Nous ne refusons point d'employer nos forces pour ton service, puisque le sort nous y condamne; mais en les excédant ton esclave nous les ôte & va te ruiner par notre perte. Crois-moi, transporte à un homme plus sage l'autorité dont il abuse à ton préjudice. Mieux distribué ton ouvrage ne se fera pas moins, & tu conserveras des esclaves laborieux dont tu tireras avec le tems un profit beaucoup plus grand que celui qu'il te veut procurer en nous accablant. Nos plaintes sont justes; nos demandes sont modérées. Si tu ne les écoutes pas, notre parti est pris; ton homme

homme vient d'en faire l'épreuve ; tu peux la faire à ton tour.

Je me tus; le piqueur voulut répliquer. Le Patron lui imposa silence. Il parcourut des yeux mes camarades dont le teint hâve & la maigreur attestoient la vérité de mes plaintes, mais dont la contenance au surplus n'annonçoit point du tout des gens intimidés. Ensuite m'ayant considéré derechef. Tu parois, dit-il, un homme sensé : je veux savoir ce qui en est. Tu tances la conduite de cet esclave ; voyons la tienne à sa place; je te la donne & le mets à la tienne. Aussi-tôt il ordonna qu'on m'ôtât mes fers & qu'on les mît à notre chef; cela fut fait à l'instant.

Je n'ai pas besoin de vous dire comment je me conduisis dans ce nouveau poste, & ce n'est pas de cela qu'il s'agit ici. Mon aventure fit du bruit, le soin qu'il prit de la répandre fit nouvelle dans Alger : le Dey même entendit parler de moi & voulut me voir. Mon Patron m'ayant conduit à lui & voyant que je lui plaisois lui fit présent de ma personne. Voilà votre Emile esclave du Dey d'Alger.

Les regles sur lesquelles j'avois à me conduire dans ce nouveau poste, découloient de principes qui ne m'étoient pas inconnus. Nous les avions discutés durant mes voyages, & leur application bien qu'imparfaite & très-en petit, dans le cas où je me trouvois, étoit sûre & infaillible dans ses effets. Je ne vous entretiendrai pas de ces menus détails, ce n'est pas de cela qu'il s'agit entre vous & moi. Mes succès m'attirerent la considération de mon Patron.

Assem Oglou étoit parvenu à la suprême puissance par la route la plus honorable qui puisse y conduire : car de sim-

ple matelot paſſant par tous les grades de la marine & de la milice, il s'étoit ſucceſſivement élevé aux premieres places de l'Etat, & après la mort de ſon prédéceſſeur il fut élu pour lui ſuccéder par les ſuffrages unanimes des Turcs & des Maures, des gens de guerre & des gens de loi. Il y avoit douze ans qu'il rempliſſoit avec honneur ce poſte difficile, ayant à gouverner un peuple indocile & barbare, une ſoldateſque inquiete & mutine, avide de déſordre & de trouble, qui, ne ſachant ce qu'elle deſiroit elle-même, ne vouloit que remuer & ſe ſoucioit peu que les choſes allaſſent mieux pourvu qu'elles allaſſent autrement. On ne pouvoit pas ſe plaindre de ſon administration, quoiqu'elle ne répondît pas à l'eſpérance qu'on en avoit conçue. Il avoit maintenu ſa régence aſſez tranquille : tout étoit en meilleur état qu'auparavant, le commerce & l'agriculture alloient bien, la marine étoit en vigueur, le peuple avoit du pain. Mais on n'avoit point de ces opérations éclatantes..........

FIN.

TABLE

TABLE DES MATIERES

CONTENUES EN CE VOLUME.

n. Désigne les notes.

Abel (poëme d'). 243
Académies, inutiles. 171
Adolescence (la fin de l'), l'âge le plus heureux. 323
Adolescens ne doivent pas être traités en enfans. 117
Instruits des mysteres qu'on leur a cachés. Voyez *Emile*. 121
Adultere, commencement des désordres de la jeunesse. 146
Ses conséquences. 203
Age, chaque âge a ses ressorts qui le font mouvoir. 349
Age d'or sera toujours une chimere pour ceux qui ont le coeur & le goût gâtés. 436
Agrémens, objets de l'éducation des femmes par rapport au corps. 213
Agrigentins. 179
Album des voyageurs allemands. 392
Alcinoüs, son jardin. 326 *n.*
Alexandre. 128
Amatus Lusitanus. 31 *n.*
Ame (comment se forme l'idée de l'). 37
Survit au corps. 45
Doit-elle durer toujours? 46
Pourquoi unie à un corps mortel. 66
Amour, est fondé sur des illusions. 142
Son influence sur les moeurs. 268
Est-il susceptible de jalousie? Voyez *Jalousie*.
Moyen de prévenir son réfroidissement dans le mariage. 440 *& suiv.*

Anciens, vrais modeles de goût. 169
Voyageoient peu. 392
Angloises, usage immodéré qu'elles font des baleines dans leurs habillemens. 215
Anglois & *François* comparés par rapport aux voyages. 391
Antoine, comment il émut le peuple à la mort de César. 129
Appelles. 227
Apicius. 175
Apparence (on ne cherche que l') dans les devoirs & les vertus. 427
Argent, tue l'amour. 181
Aristide. 99
Aristocratie. 417
Convient aux Etats médiocres. 419
Arts agréables, conviennent aux jeunes filles. 229
Athéisme, ses effets comparés à ceux du fanatisme. 108
Atomes. 28
Aubenton (M. d'). 310
Aurelius Victor, cité. 133
Auteurs; leur conversation plus instructive que leurs livres. 168
Qui consultent les savantes, mal conseillés. 166
Autochthones, ce que c'est. 393

*B*AYLE. 108 *n.*
Babil (le grand), d'où il vient. 156
Babil des petites filles, par quelle interrogation doit être retenu. 234
Barbares, effet de leurs émigrations. 393
Beau (le Sr. le), cité sur les Sauvages. 115
Beauté. 225
N'est pas à rechercher dans le mariage. 305
Brille par elle-même. 226
Bible, son langage modeste. 132
Bibliotheque. 179
Bienséances, ce qu'elles exigent pour les femmes. 321
Biens (les) du monde, moyen d'en jouir. 379
Bonheur, fin de tout être sensible. 371
On ne doit pas le chercher sans savoir où il est. 372
Sa route est celle de la nature. *Ibid.*
Bon (il ne suffit pas d'être). 376
Bonté, naturelle à l'homme. 54
Bossuet. 88
Brantome. 272 *n.*
Bucentaure. 128 *n.*

CAPITALES (villes), se ressemblent toutes. 422
Pourquoi tout y afflue. 395
Voyez *Villes*.
Campagne, quelle société y convient. 187
Catéchisme. 238
Ses réponses à contre-sens. *Ibid.*
Modele d'introduction, la *Bonne* & la *Petite*. 239
Catholiques, font grand bruit de l'autorité de l'Eglise. 90
Catilina. 56
Caton. 55
César. *Ibid.*
Charron, cité. 74 *n.*
Chasse, (quel est pour les jeunes gens le vrai tems de la). 125
Ennemie de l'amour. *Ibid.*
(Le droit exclusif de la), source de peines. 189
Chasse libre, ses plaisirs. 190
Chasteté, ses fruits. 133
Vertu délicieuse pour une belle femme. 269
Chrétiens, n'examinent pas ce que les Juifs alléguent contre eux. 90
Christianisme, son influence sur les Gouvernemens. 110 *n.*
A outré les devoirs. 230
Chymistes, (absurdités de quelques) 31 *n.*
Ciceron. 170
Circé. 364
Citoyens, sens de ce mot. 408
Les François en ont dénaturé l'idée. 158 *n.*
Clarke, annonçant l'Etre des Etres. 17
Classes, le monde n'est proprement divisé qu'en deux. 28
Cléopatre. 134
Combinaisons de la matiere, (la multitude des) n'explique pas l'harmonie du monde. 30
Compilateurs. 171
Condamine (M. de la) cité, sur quoi. 20 *n.*
Conscience. 12, 37
Sera la source des peines & des plaisirs dans l'autre vie. 47 *& suiv.*
Est le meilleur des casuistes. 52
Dépose pour elle-même. 61
Fait l'excellence de l'homme. 62
Pourquoi nous n'entendons pas toujours sa voix. *Ibid.*
Contrat social, base de toute société civile. 407
Contrat, produit un corps moral & collectif. 408

Teneur du *contrat.* 407
Seule loi fondamentale. 408
N'a jamais besoin d'autre garant que de la force publique. 409
Rend l'homme plus libre qu'il ne seroit dans l'état de nature. 410
Convenances, il y en a de deux sortes. 285
Les naturelles sont seules les heureux mariages. 299
Voyez *Mariage.*
Coquetterie, change de forme & d'objet selon ses vues. 212
Tenue dans ses limites devient une loi de l'honnêteté. 256
Discernement qu'elle exige. 254
Coquettes, leur manege entre deux hommes avec chacun desquels elles ont des liaisons secretes. *Ibid.*
Sans autorité sur leurs amans dans les choses importantes. 271
Coriolan. 267
Corps, qu'est-ce que j'appelle des corps? 19
Corps intermédiaire entre les sujets & le Souverain : ses différens noms selon ses différentes relations. 413
Corps politique, & ses différens noms par rapport à ses différentes fonctions. 408
Couvens, en quoi préférables pour les filles à la maison paternelle. 213
Véritables écoles de coquetterie. 262
Ctésias. 394
Culte, principe du premier *culte* que je rends à la Divinité. 36
Que Dieu demande. 72
Culte extérieur, affaire de police. 73
Curé, ministre de bonté; ses devoirs. 103

D

DALILA. 202
Darius en Scythie, quel présent reçoit des Scythes. 129
Décemvirs. 267
Démocratie. 417
Convient aux petits Etats. 419
Démosthene. 170
Descartes. 13, 25
Dessin, à quoi doit se borner pour les jeunes filles. 217
Deutéronome. 79 *n.*
Loi qu'il contenoit sur les filles abusées. 202
Devoirs, plus ils sont pénibles, plus ils doivent être soutenus de fortes raisons. 269
Comment on apprend à les aimer. 258
Diane, pourquoi on l'a faite ennemie de l'amour. 125

Dieu, (quel eſt l'Etre que j'appelle). 33
Incompréhenſible. 34
Bon, Juſte, Puiſſant. 44
Immatériel. 50
Eternel, Intelligent. *Ibid.*
L'idée d'un Dieu, ſource de courage & de conſolation. 65
Diogene. 128
Diſputes, (l'inutilité des). 105
Diſſimulation, quelle eſt celle qui convient aux femmes. 347 *n.*
Dogmes, ne ſont pas tous de la même importance. 247
Les ſeuls utiles ſont ceux qui tiennent à la morale. 248
Domeſtiques. Voyez *Laquais.*
Douceur, la plus importante qualité d'une femme. 222
Droit politique, eſt à naître. 402
Difficultés qui naiſſent à l'éclairciſſement de cette matiere. 403
Comment il faut s'y prendre pour l'étudier. 404
Droit de force, jeu de mots. 405
Droit de nature ou autorité paternelle.
Sa meſure. *Ibid.*
Droit d'eſclavage, impoſſible. 406
Droit de propriété. 410
Duclos, cité ſur la politeſſe. 161

E

EDUCATION, moyen d'en étendre l'effet ſur la vie entiere. 349
Différente pour les deux ſexes. 207
Des femmes doit être relative aux hommes. 211
Des femmes doit être dirigée ſur deux regles, le ſentiment intérieur & l'opinion. 250
Emile, vertueux ſolidement depuis qu'il connoît Dieu. 113
L'âge de licence pour les autres eſt pour lui l'âge de raiſon : d'où vient cette différence. 115
Adulte, ſera plus docile qu'enfant. 117
Sa franchiſe. 122
Doit être inſtruit des myſteres qu'on lui avoit cachés. 121
Ne doit pas l'être ſubitement. 130
Comment j'évite ce qui pourroit échauffer ſon cœur, ou éveiller ſon imagination. 124
Occupations pour le diſtraire. *Ibid.*
Précautions dont je me ſers pour lui donner les premieres inſtructions ſur les myſteres qu'on lui avoit cachés. 130 & *ſuiv.*

Emile, me conjure lui-même de rester son maître. 135
Discours où je lui fais sentir le poids de ses engagemens & des miens. 136
Comment je gagne sa confiance. 137
Je l'invite à chercher avec moi la compagne qui lui convient. 141
Bien armé contre tout ce qui peut attaquer ses mœurs. 146
Leçon que je lui donne contre les séducteurs. 147 *& suiv.*
Son entrée dans le monde. 155
Sa maniere de s'y comporter. 156 *& suiv.*
Sa contenance ferme & non suffisante. 157
Ses manieres auprès du sexe. 159
Exact à tous les égards fondés sur l'ordre de la nature. *Ibid.*
Sa tournure d'esprit. 162
Quitte Paris avec moi. 306
Sa maniere de voyager. 309
Dans quel esprit il a été élevé. 308
Son cabinet d'histoire naturelle. 310
S'égare dans les montagnes. 311
Est bien reçu dans une maison. 312
Sur quoi roule l'entretien. 313
Comment il entend le nom de Sophie. 315
Devient amoureux. 316
Conversation qu'il a le soir avec moi. 318
S'empresse à s'accommoder du linge de la maison. 319
Demande la permission de revenir. 320
Fixe son séjour à deux lieues. 323
Tableau de son bonheur. 324
Revient chez Sophie. 325
Demande Sophie à ses parens. 329
Ses richesses, obstacle pour obtenir Sophie d'elle-même. 331
Il y veut renoncer. *Ibid.*
Comment je lui explique ce qui arrête Sophie. 332 *& suiv.*
A son gouverneur pour médiateur de ses amours. 333
Amant déclaré. 334
Donne différentes leçons à Sophie. 336
Brouillerie, à quel sujet. 340
Raccommodement, à quel prix. 341
La nature de sa jalousie. 348
Est fait pour la vie active. 351
Pourquoi ne va plus voir Sophie à cheval. 354
N'est point efféminé par l'amour. 352
Ses occupations, les jours où il

il ne va pas voir Sophie. 356
Emile, sa conduite avec les paysans. 357
Vaincu à la course par Sophie. 361
Est visité à l'attelier par le pere de Sophie. *Ibid.*
Ensuite par Sophie & sa mere. *Ibid.*
Refuse de les suivre & par quel motif. 363
Justifié de son refus par Sophie. *Ibid.*
Attendu chez Sophie ne s'y étoit pas rendu. 365
Pourquoi. 366
Présente avec Sophie un enfant au baptême. 379
Discours que je lui fais pour le préparer à partir & avec quel terrible préambule. 371 *& suiv.*
Son inquiétude & son trouble. 380
Reçoit l'ordre de quitter pour un tems Sophie. 384
Sa situation au moment du départ. 387
Aura pour objet dans ses voyages d'étudier les Gouvernemens. 398
Trait qui m'a suggéré l'idée de le rendre amoureux avant que de le faire voyager. 427
Sentimens qu'il rapporte de ses voyages. 430
Emile, Son retour auprès de Sophie. 437
Son mariage. *Ibid.*
Conseils que je lui donne pour prévenir le refroidissement de l'amour. 440 *& suiv.*
Laisse Sophie l'arbitre de ses plaisirs. 442
Son mécontentement quand elle use du droit qu'il lui a cédé. 443
Prêt à devenir pere. 447
M'invite à me reposer de mes travaux, mais à rester le maître des jeunes maîtres. *Ibid.*
Empédocle, cité. 178
Enclos (Mlle. Ninon de l'). 258
Enfans, s'ils ne font pas de leurs gouverneurs leurs confidens, c'est la faute de ceux-ci. 121
Ont des amusemens communs & des goûts particuliers. 216
Ennui (l'), par où commence. 177
Grand fléau des riches. 184
Dévore les femmes sous le nom de vapeurs. 185
Epitaphes des anciens & des modernes. 169
Epoux, c'est à eux à s'assortir. 286
Doivent continuer d'être amans. 440
(Jeunes), tableau de leur vo-

lupté. 443
Espagnole. 290
Espagnols, voyagent utilement. 392
Espérance, fait plus jouir que la réalité. 381
Esprit (l'). 232
Etats, sens de ce mot en politique. 408
Eternité, (l'idée de l') ne sauroit s'appliquer aux générations humaines. 246 *n.*
Evangile, sa sainteté. 98
Ses caracteres de vérité. 100
Existe (j'), premiere vérité connue. 18
Existence (l') des objets de nos sensations, seconde vérité connue. 19

F*ANATISME*, sa premiere source. 257
Ses effets comparés à ceux de l'athéisme. 108 *n.*
Femelles des animaux, sans honte. 199
Leur exemple ne conclut rien pour les femmes. *Ibid.*
Leur refus de simagrée & d'agacerie. *Ibid. n.*
Accouplement exclusif dans certaines especes. 345
Femme (la) ou Sophie. 196
Conformités & différences de son sexe & du nôtre. 196
Femmes du monde, ennuyées pour avoir l'air de s'amuser. 185 *n.*
Femmes, sont hommes & en quoi. 196
Faites pour plaire à l'homme. 197
Leur timidité & leur réserve nécessaires pour la conservation du genre humain. 198
Font gloire de leur foiblesse & pourquoi. 201
Leur empire. 202
Conséquences de leurs infidélités dans le mariage. 203
Raisons qui mettent l'apparence même au nombre de leurs devoirs. 204
Plus fécondes dans les campagnes que dans les villes. 205
Ne peuvent pas être successivement nourrices & guerrieres. *Ibid.*
Ne doivent pas avoir la même éducation que les hommes. 207.
Ont tort de se plaindre que nous les élevons pour être vaines & coquettes. 208
Ne doivent pas rester dans l'ignorance. 209
La dépendance mutuelle des hommes & des femmes n'est pas égale. 210

Femmes, ne doivent pas chercher à plaire à de petits agréables, mais à l'homme de mérite. 211
Leur plus importante qualité. 222
Doivent avoir des talens agréables. 230
L'esprit est leur véritable ressource. 225
Leur politesse. 234
Leur raison est une raison pratique. 236
Doivent avoir la religion de leurs maris. *Ibid.*
Toujours extrêmes. 237
Faut-il cultiver leur raison. 250
Simplicité de leurs devoirs. 251
Pourquoi il faut les instruire. *Ibid.*
Leur politesse comparée à celle des hommes. 252 *& suiv.*
Les observations fines sont leur science. 255
Sont moins fausses qu'adroites. *Ibid.*
Ne sont point faites pour les recherches abstraites. 259
Juges naturels des hommes. 266
Ont été respectées chez tous les peuples qui ont eu des moeurs. 267
Leur empire à Rome. *Ibid.*
Ont un jugement plutôt formé que les hommes. 281
Femmes, ne sont pas faites pour courir. 360
Sont susceptibles de l'enthousiasme, de l'honnête & du beau. 297
De quelle nature est leur empire. 302
Pressentent de loin l'inconstance des hommes. 439
Femmes sans pudeur, plus fausses que les autres. 257 & *n.*
Femmes honnêtes, sont les seules qui aient un empire réel sur les hommes. 271
Femmes beaux-esprits, fléaux de leurs maisons. 304
Ridicules au-dehors. *Ibid.*
Festins, description d'un *festin* de campagne. 187
Filles, leur goût pour la parure dès l'enfance. 212, 216
Filles lettrées. 305
Filles de Sparte s'exerçoient comme des garçons. 213
Filles (les petites), leur amour pour la parure donne un moyen facile de leur apprendre à tenir l'aiguille. 217
Nécessité de les exercer à la contrainte. 220
Plutôt dociles & intelligentes que les petits garçons. 218
Exemple de l'adresse qu'on peut employer pour leur faire apprendre ce qu'elles ont de la

répugnance à étudier. 219
Filles (les petites, ne doivent pas être pressées sur la lecture & l'écriture. 218
Il faut empêcher qu'elles ne s'ennuient dans leurs occupations. 220
Et qu'elles ne se passionnent dans leurs amusemens. *Ibid.*
Plus rusées que les petits garçons. 223 & *suiv.*
Doivent apprendre des arts agréables. 229
Leur faut-il des maîtres ou des maîtresses. 231
Ont plutôt le sentiment de la décence que les petits garçons. 232
Doivent être instruites à ne dire que des choses agréables. 234
Filles (les jeunes), on doit les agacer pour les exercer à parler aisément. 235
Leur politesse entre elles froide & gênée. 234
Se caressent avec plus de grace devant les hommes. 235
Pourquoi il faut leur parler de la religion de meilleure heure qu'aux enfans mâles. 236
Doivent voir le monde & être les compagnes de leurs meres. 261
Pourquoi desirent de se marier. 263
Filles (les jeunes) comment il faut leur présenter leur devoirs. 266
Gêne apparente qu'on leur impose & dans quel but. 263
D'où naît la facilité de céder à leurs penchans. 269
Moyens de les rendre vraiment sages. 271
Ce qui les rend médisantes. 282
Flogistique, ce que c'est selon les chymistes. 24 *n.*
Fontenelle, sophisme qu'il faisoit dans la dispute des anciens & des modernes. 171
Forces, il faut les essayer avant le péril. 377
Leur développement est l'objet de l'éducation des hommes par rapport au corps. 213
François, qui en a vu dix les a tous vus. 390
François & *Anglois* comparés par rapport aux voyages. 391

GALANTERIE, son origine. 202
Galerie. 179
Garçons (les petits), moins rusés que les petites filles. 223 & *suiv.*
Se révoltent contre l'injustice. 279

Germains, continence de leur jeunesse. 119, 267
Gourmandise. 276
Goût, ce que c'est. 163
Ce qui rend ses décisions arbitraires. 164
Dans quelles sociétés il faut vivre pour le former. 165
Où sont ses vrais modeles. *Ibid.*
Le bon tient aux bonnes mœurs. 166
Comment il se corrompt. 167
Différence de celui des anciens & des modernes. 169 *& suiv.*
Où doit être étudié. 171
Gouvernement, ses actes différens de ceux de la souveraineté. 411
Doivent différer en nature suivant que les Etats different en grandeur. 415
Il est d'autant plus foible qu'il y a plus de magistrats. *Ibid.*
Le plus fort est celui d'un seul. 416
Quel seroit son *minimum* d'activité. *Ibid.*
Ses différentes formes. 417
Des regles faciles pour juger de leur bonté relative. 423 *& suiv.*
Grecs, en quoi leur éducation étoit bien entendue. 214
Grecques (les femmes), une fois mariées ne paroissoient plus en public. *Ibid.*
Grossesses, leur danger avant l'âge. 383
Grotius. 402, 420
Gymnastique, comment les Grecs cherchoient à en balancer les mauvais effets. 214

H

HABITUDES de l'enfance doivent être prolongées dans la jeunesse. 349
Leur effet. 350
On n'en fait pas contracter de véritables aux jeunes gens ni aux enfans. 351
Habitude de jouir en ôte le goût. 381
Hercule. 202
Héro. 353
Hérodote, a peint les mœurs. 392
Ne doit pas être tourné en ridicule à ce sujet. 394
Historiens anciens, sont meilleurs peintres des mœurs que les modernes. 392
Hobbes. 403
Homere. 326
Homme, sa supériorité sur les autres hommes. 34 *& suiv.*
Malheureux & méchant par l'abus de ses facultés. 43
Composé de deux substances. 38, 46
Auteur du mal. 44

Homme bon naturellement. 54
Son mérite eſt dans ſa puiſſance. 198 & *ſuiv.*
Dépend à ſon tour de la femme. 201
Hommes (les) dégénerent par les déſordres du premier âge. 154
Ne doivent pas avoir la même éducation que les femmes. 207
La dépendance mutuelle des hommes & des femmes n'eſt pas égale. 210
Leur politeſſe. 234
Plus fauſſe que celle des femmes. *Ibid.*
Mentent quand ils ſe plaignent que la vie eſt trop courte. 307
Toujours les mêmes dans chaque âge. 349
Tiennent par leurs vœux à mille choſes & par eux-mêmes ne tiennent à rien. 374
On ne les connoît qu'après avoir voyagé. 390
Honnêteté (la véritable) eſt toujours ſacrifiée à la décence. 342
Horace. 192
Hoſpitalité, ce qui la détruit. 313

I

IDÉALISTES, leurs diſtinctions ſont des chimeres. 19
Idées, comparatives & numériques ne ſont pas des ſenſations 20
Abſtraites, ſources d'erreurs. 28
Acquiſes, diſtinguées des ſentimens naturels. 61
Ignorance, ne nuit pas aux mœurs. 303
Imitation de la nature, ſource unique du beau dans les travaux des hommes. 165
Intelligence (il exiſte une). 29
Intérêt, n'agit-on que par intérêt. 59
Intolérans, argument auquel ils ne peuvent répondre. 96
Inſpiré (dialogue de l') & du raiſonneur. 82
Inſtinct. 53 *n.*
Inſtituteurs, ont tort de faire horreur de l'amour aux jeunes gens. 138
Le jeune homme ne doit rien faire à leur inſçu. 153
Ne doivent pas vouloir paſſer pour parfaits dans l'eſprit de leurs Eleves. *Ibid.*
Ce qui les trompe. 349
Jalouſie, de deux ſortes. 344
Explication de celle des animaux. 345 & *ſuiv.*
N'eſt pas naturelle à l'homme. 346
Son origine. 347
A-t-elle lieu dans le véritable

amour. *Ibid.*
Jésus, son portrait. 98
Jeu, ressource d'un désœuvré. 179
La passion du *jeu* a été amortie par le goût des sciences. 180
Jeunesse, par où commencent ses désordres. 143
Exemple. 144 & *suiv.*
La solitude est dangereuse pour elle. 150
Précaution qu'on doit prendre pour la préserver d'une habitude fatale. 151
En quoi se trompe. 323
Juger & *sentir* ne sont pas la même chose. 19
Juifs, n'osent dire leurs raisons contre le christianisme. 9
Justes, leur bonheur dans l'autre vie sur quoi fondé. 48
Leur sérénité. 57
Justice, sa notion la même chez tous les peuples. *Ibid.*

LANGUE *Françoise*, obscene. 132
Langues, à quoi mene leur étude. 169
Laïs. 269
Laquais, il en faut peu pour être bien servi. 177
Nuisent à la gaieté des repas. 188
Léandre. 353
Leçons, leurs mauvais effets quand elles sont tristes. 265
Législation parfaite, ce qui la constitue. 415
Léonidas. 99
Liberté, je suis libre. 40 & *suiv.*
Son principe immatériel. 41
Comment elle ennoblit l'homme. 42
Liberté (la) *politique* diminue à mesure que l'Etat s'agrandit. 414
Est dans le cœur de l'homme, non dans la forme du Gouvernement. 433
Libre, comment on peut l'être. 430
Livre, celui de la nature est seul ouvert à tous les yeux. 97
Livres, ne suffisent pas pour former le goût. 168
Leur abus. 388
Locke, quand il quitte son Eleve. 195
Refuté sur ce qu'il a dit touchant la matiere. 38
Loi, sa définition est encore à faire. 410
Quel acte peut porter le nom de *loi*. 411
Lucrece. 57
Luxe, inséparable du mauvais goût. 166
Comment s'établit. *Ibid.*

MAGICIENS de Pharaon. 79
Magistrats, sens de ce mot. 413
Chacun d'eux a trois volontés. 415
Maison rustique (description d'une) 186
Mal physique, ne seroit rien sans nos vices. 43
Mal moral, ouvrage de l'homme. *Ibid.*
Malheureux, dans quel cas on l'est. 378
Marcel. 158
Mariage, la plus sainte institution. 12
Le plus saint des contrats. 133
Une des causes de ce qu'ils sont mal assortis. 298
Moyens d'en faire d'heureux. 299
Egalité des conditions doit faire pencher la balance quand tout est égal. 300
Raisons pour qu'un homme ne s'allie ni au-dessus ni au-dessous de lui. 301
Moyen de prévenir le refroidissement de l'amour dans le mariage. 440 *& suiv.*
Maris, pourquoi sont indifférens. 230
Pourquoi ont moins d'attachement pour leurs femmes que pour une fille entretenue. 440
Matérialistes, leurs distinctions sont des chimeres. 16
Comparés à des sourds qui nient l'existence des sons. 38 *& suiv.*
Matiere (qu'est-ce que j'appelle) 19
Quelles sont ses propriétés essentielles. 23
Le repos ni le mouvement ne lui sont pas essentiels. *Ibid.* 38 & *n.*
Ne peut penser. & *n.*
Méchans (les) seront-ils éternellement punis. 48
Se craignent & se fuient eux-mêmes. 57
Quand ils se disent forcés au crime sont menteurs. 66
Médisance des femmes, son origine. 282
Meres, ne doivent pas être inexorables avec les jeunes filles. 223
Doivent dans le monde avoir leurs filles pour compagnes. 261
Métaphysique, ses effets. 28
Miracles, difficultés de la preuve qu'on en tire en faveur de la révélation. 79
Missionnaires, ne vont pas partout. 92
Objections que peuvent leur

faire

faire les peuples éloignés auxquels ils annoncent l'Evangile. 93 *& suiv.*
Modes. 226
Quelles sont les femmes qui les amenent. 227 *n.*
Molécule vivante, inconcevable. 25 *n.*
Monarchie, ce que c'est. 418
Convient aux grands Etats. 419
Montaigne. 58
Continence de son pere. 119
Cité. 154
Montesquieu. 403
Morale (précepte de) qui les contient tous. 378
Moralité de nos actions. 54 *& suiv.*
Mort (la). 43
Ce qu'elle est par rapport au juste & au méchant. 380
Mothe (la), supposoit faussement un progrès de raison dans l'espece humaine. 171
Mouvement, il y en a deux sortes. 23
Ses causes ne sont pas dans la matiere. 26
N'est pas nécessaire à la matiere. 28

NATION, chacune a un caractere spécifique. 390
Comment les differences nationales plus frappantes chez les anciens s'effacent de jour en jour. 393
Nécessité, il faut étendre sa loi aux choses morales. 379
Newton. 26
Nieuventit, que penser de son livre des merveilles de la nature. 31

OFFICIER aux Gardes-Suisses; (aveu d'un). 145
Omphale. 202
Opinions (diversité d'), qu'elles en sont les causes. 15
Ont divers degrés de vraisemblance. 17
La plus commune est aussi la plus simple. *Ibid.*
Opinion (l'), n'est pas indifférente aux femmes. 211
A beaucoup plus de prise sur les petites filles que sur les petits garçons. 212
C'est par elle que commence l'égarement de la jeunesse. 143
Chasse le bonheur devant nous. 192
Ordre du monde, comment j'en juge. 29
Orgueil, ses illusions, source de maux. 378
Orientaux, logés simplement. 178
Orphée. 69

Ovide. 70

PAGANISME, ses Dieux abominables. 57

Paix de l'ame, en quoi consiste. 9

Paladins, connoissoient l'amour. 268.

Palais. 178

Paracelse. 31 *n.*

Paris, nulle part le goût général n'est plus mauvais. 168.

C'est-là que le bon goût se cultive. *Ibid.*

Coûte plusieurs Provinces au Roi. 424

Les jeunes Provinciales viennent s'y corrompre. 264

Parure, incommode à mille égards. 180

Moyen d'en diminuer le goût dans les jeunes filles. 226

Supplément aux graces. *Ibid.*

Ruineuse, vanité du rang. *Ibid.*

Passions déréglées, leurs peines. 374

Source de crimes. 375

C'est une erreur de les distinguer en permises & en défendues. 377

Pays (on doit toujours à son). 434

Paysans, comment on doit soigner ceux qui sont malades. 358 *n.*

Pédant, en quoi ses discours different de ceux d'un Instituteur. 123

Peres, ce qui les trompe. 349

Peuple, sens de ce mot collectif. 407

Peut-il se dépouiller de son droit de souveraineté. 412

Autres questions qui lui sont relatives. *Ibid.*

Pourquoi ne connoît pas l'ennui. 184

Philippe. 178

Philosophie, son pouvoir relativement aux mœurs comparé à celui de la religion. 109 *n.*

Philosophes (portrait des). 14

Philosophes, pourquoi ils soutiennent chacun son systême, sans s'intéresser à la vérité 16

Pierre (Abbé de St.), cité. 420

Défaut de sa politique. 424

Plaisirs de l'ame, il est difficile d'en prendre le goût quand on ne l'a jamais eu. 63

Plaisirs exclusifs sont la mort du plaisir. 191

Plaisirs bruyans ne sont pas aimés des cœurs sensibles. 292

Plaisirs, doivent se diversifier selon les âges. 183

Platon, son juste imaginaire. 98
Réfuté sur la promiscuité civile des deux sexe. 207
Plébéiens, par qui obtinrent le Consulat. 267
Plutarque. 45
Politesse, en quoi consiste. 160
Comment differe celle des hommes & celle des femmes. 234
Des jeunes personnes, entre elles. *Ibid.*
Polygamie. 346
Poupées, amusement spécial des jeunes filles. 216
Poul-Serrho, ce que c'est. 110 *n.*
Population, marque d'un bon Gouvernement, mais à quelles conditions. 423
Préjugés. 269
Nationaux, maniere de s'en garantir. 429
Primeurs, leur insipidité. 176
Profession de foi du Vicaire Savoyard. *& suiv.* 11
Prophéties, ne font pas autorité. 86
Propriété, mal assurée sans le crédit. 401
Providence, considérée relativement à la liberté de l'homme. 42
Justifiée. 45
Provinces reculées, c'est-là qu'il faut étudier les mœurs d'une nation. 422
Provinciales, ne se corrompent pas toutes à Paris. 265
Puberté, influence de ce premier moment sur le reste de la vie. 119
Pudeur, distingue la femme de l'instinct des animaux & fait honneur à l'espece humaine. 199
Puissance, sens de ce mot en politique. 408

R

RAYMOND *Lulle*. 389
Raillerie, (qu'est-ce qui rend insensible à la). 147
Raisonner, on ne doit pas le faire séchement avec la jeunesse. 130
Raisonneur (dialogue du) & de l'inspiré. 82
Réflexion, force active. 22
Religion, comment on doit l'enseigner aux jeunes filles. 237
Quel mal font ceux qui la détruisent. *& suiv.* 107
Religions, il y en a trois principales dans l'Europe. 89
Religion naturelle, il est étrange qu'il en faille une autre. 71
Remords. 56
Réponse d'un vieux gentilhomme à Louis XV. 160
Reuchlin. 91 *n.*

Révélations, ne donnent pas une plus grande idée de Dieu que la raison. 72
Sont la cause de la diversité des cultes loin de la prévenir. *Ibid.*
La raison seule est juge de leur vérité. 75
Quelle doit être la doctrine d'une *révélation* qui vient de Dieu. 80
Quels doivent être ses dogmes. 81
Les trois principales sont écrites en des langues qui sont inconnues aux peuples qui les suivent. 89
Richesses, leur effet sur l'ame du possesseur. 332
Riches, ce qu'ils sont. 173
Toujours ennuyés. 184
Tableau d'un riche qui sait user de ses richesses. 174 & *suiv.*
Il n'est pas nécessaire de l'être pour être heureux. 192
Ridicule, moyen de l'éviter. 185
Toujours à côté de l'opinion. *Ibid.*
Roi, sens de ce mot. 413
Royauté, susceptible de partage. 418
Romains, leur attention à la langue des signes. 129
Rome, ses grandes révolutions furent l'ouvrage des femmes. 267
Ruse, talent naturel au sexe. 223
Dédommagement de la force qu'il a de moins. 224
Saisons, ne point anticiper sur elles pour le service de la table. 176
Salente, (une autre) objet des recherches d'Emile. 421
Samson. 202
Sardanapale, son épitaphe. 170
Sauvages, leur enfance & leur adolescence. 115
Différence de l'état sauvage & de l'état social. 298
Se suffisent à eux-mêmes. 395
Savans, voyagent par intérêt. 396
Sceptiques, comment peut-on l'être de bonne foi. 14
Scythes. 129
Sensations, distinctes de l'objet qui les fait naître. 19
Comment distinguées par l'être sensitif. 21
Sens, dans leur usage nous ne sommes pas purement passifs. 22
Sens (le piége des) est le plus dangereux. 288
Sentir & juger ne sont pas la même chose. 19
Sentimens naturels qu'on doit

distinguer des idées acquises. 60 & *suiv.*

Sermons, raison qui les rend inutiles. 123

Service (ce que c'est que le). 299

Il ne s'agit plus de valeur dans ce métier. *Ibid.*

Sexes (conformité & différence des). 196

Elles influent sur le moral. 197

Sont également parfaits. *Ibid.*

Dans leur union chacun concourt différemment à l'objet commun. *Ibid.*

Premiere différence entre les rapports moraux de l'un & de l'autre. *Ibid.*

Le plus fort maître en apparence dépend en effet du plus foible. 200

De leur grossiere union naissent les plus douces loix de l'amour. 202

Il n'y a nulle parité entre eux quant à la conséquence du sexe. 203

La rigidité de leurs devoirs relatifs n'est ni ne peut être la même. *Ibid.*

Ce qui les caractérise doit être respecté dans l'éducation. 207

Leur relation sociale, admirable. 236

Signes, langage énergique. 126

Usage que les anciens en faisoient dans la Religion & le Gouvernement. 127

Dans l'Eloquence. 128

Sociétés civiles sont imparfaites, maux qu'elles produisent. 419

Socrate, distance de Jésus à *Socrate*. 99

Solon, acte illégitime de ce législateur. 410

Sophie, compagne future d'Emile. 195

Son portrait. 272

Aime la parure. 273

A des talens naturels. 274

Sait tous les travaux de son sexe. *Ibid.*

Appliquée aux détails du ménage. 275

Sa délicatesse excessive sur la propreté. *Ibid.*

Mais non rafinée. 276

D'abord gourmande, mais corrigée. *Ibid.*

La tournure de son esprit. 277

Sa sensibilité ne dégénere pas en humeur. 278

A des caprices, sa maniere de les réparer. *Ibid.*

Sa religion. 279

Aime la vertu. *Ibid.*

Dévorée du besoin d'aimer. 280

Sophie, connoît les devoirs & les droits de son sexe & du nôtre. 281
Sa réserve à juger. *Ibid.*
Point médisante. 282
Sa politesse ne tient pas aux formes, mais au desir de plaire. *Ibid.*
N'est point asservie aux simagrées de l'usage françois. *Ibid.*
Son respect pour les droits de l'âge. 283
Sa conduite avec les jeunes gens. *Ibid.*
Maniere dont elle reçoit les propos doucereux. *Ibid.*
Aime les louanges de ceux qu'elle estime. 284
Discours que lui fait son pere sur le mariage. 285
Ancienne opulence de ses parens. 286
Heureux dans leur pauvreté. *Ibid.*
Libre de choisir son époux. 287
Effet du discours de son pere, même en lui supposant un tempérament ardent. 290
N'est pas un être imaginaire. *Ibid.*
Avoit été envoyée chez une tante & pourquoi. 291
Sa conduite avec les jeunes gens décens. *Ibid.*
Revient chez ses parens. 292
Sa langueur & l'aveu que lui arrache sa mere de la cause qui la produit. *Ibid. & suiv.*
Raisons qui la rendoient difficile sur le choix d'un époux. 294
Rivale d'Eucharis. 295
Comment elle défend son amour pour Télémaque. 296
Victime de sa chimere. *Ibid.*
Rendue à Emile. 297
N'est pas savante. 306
Voit Emile chez son pere. 313
Croit avoir trouvé Télémaque. 317
Comment paroît sa coquetterie. 319
Ses manieres plus empressées avec moi. 329
Quelle difficulté l'arrête pour épouser Emile. 330
Prend ouvertement sur lui l'autorité d'une maîtresse. 335
D'où vient sa fierté. 342
Gracieuse aux indifférens. 343
Irrite la passion d'Emile par un peu d'inquiétude. 344
Sa course & sa victoire. 360
Le visite avec sa mere à l'attelier. 361
Y essaye d'imiter Emile. 362
N'est pas indulgente sur les

vrais soins de l'amour. 364
Injuste soupçon qu'elle conçoit de ce qu'Emile attendu n'est pas arrivé. Voyez *Emile*. 365
L'accepte pour époux. 369
Va voir le paysan estropié. *Ibid.*
Présente avec Emile un enfant au baptême. 370
Ses douleurs secrettes quand elle est préparée à l'absence de son amant. 386
Sa situation au moment du départ. 387
Voit revenir Emile & l'épouse. Voyez *Emile*.
Conseils que je lui donne & sur quoi. 444 *& suiv.*
Souverains, sens de ce mot en politique. 408
N'agit que par des volontés communes & générales. 409
Spectacles, écoles de goût, & non de mœurs. 171
Spontanéité. 24
Stoïciens, l'un de leurs paradoxes. 87 *n.*
Substances, ce que j'entends par-là. 37
Sujets, sens de ce mot en politique. 408
Systêmes, objections insolubles communes à tous. 17

T

Tacite, cité. 392
Talens agréables, trop réduits en arts. 231
Lequel tient le premier rang dans l'art de plaire. 233
Tarquin. 128
Tentations, nous sommes toujours maîtres de leur résister. 133
Terrasson (l'Abbé) supposoit faussement un progrès de raison dans l'espece humaine. 171
Théâtres, voyez *Spectacles*.
Ses héros pleurant comme des enfans. 373
Théologiens, ne se piquent pas de bonne-foi. 87
Thermopyles, inscriptions qu'on y lisoit. 170
Toilette, d'où en vient l'abus. 227
Tolérance civile, ne peut pas être distinguée de la tolérance théologique. 102 *n.*

V

Venise, pourquoi son gouvernement sans autorité est respecté du peuple. 127 *n.*
Vérité (la) morale, ce que c'est. 257
Vertu, il y en a un principe inné dans les cœurs. 58 *& suiv.*
Comparée au Protée de la fable. 64

Vertu, eſt aimable, mais il faut en jouir pour la trouver telle. *Ibid.*
On ne peut pas l'établir par la raiſon ſeule. *Ibid.*
Eſt une. 256
Eſt favorable à l'amour. 268
Etymologie de ce mot. 375
Qu'eſt-ce que l'homme vertueux? 376
Vêtemens des femmes grecques, mieux entendus que les nôtres. 114
Vicaire Savoyard, ſon hiſtoire. 3
Service qu'il rend à un jeune homme né Calviniſte qui avoit changé de religion. 2
Maniere dont il s'y prend pour gagner ſa confiance. 5
Fait ſa profeſſion de foi. 11 *& ſuiv.*
Pourquoi deſtiné à la Prêtriſe. 12
Son reſpect pour le mariage, cauſe de ſa perte. *Ibid.*
Son incrédulité. 13
Déſagrément de ſon état dans cette diſpoſition d'eſprit. *Ibid.*
Son premier pas à la vérité, c'eſt de borner ſes recherches. 16
Il conſulte la lumiere intérieure. *Ibid.*
Ne prie pas Dieu, pourquoi. 68
Vicaire Savoyard, ſon ſcepticiſme involontaire. 100
Sa méthode dans l'examen de la vérité. 18
De quelle maniere il s'acquitte du ſervice de l'Egliſe. 101 *& ſuiv.*
Ambitionne l'honneur d'être Curé. 102
Vice, ſes inconſéquences. 182
Villes, ſervices qu'on peut rendre en ſe retirant des grandes *villes*. 435
(Les grandes) épuiſent un Etat. 424
Les jeunes gens y doivent peu ſéjourner dans leurs voyages. 426
(Dans les grandes), il n'y a point d'éducation privée. 263
Violence; ne peut avoir lieu dans l'union des ſexes. 200
Pourquoi l'on en cite moins d'actes à préſent que dans les anciens tems. 201
Volonté, il faut recourir à une *volonté* pour expliquer le mouvement. 16
Connue par ſes actes, non par ſa nature. 27
Volſques. 267
Voluptueux (tableau d'un) qui met à part l'opinion & ne cherche que la volupté réelle. 174

Reſte

Reste toujours aussi près de la nature qu'il lui est possible. *Ibid.*

Voyager, non en courriers, mais en voyageurs. 309

Manieres dont les anciens philosophes voyageoient. 310

Il faut savoir voyager. 390

Différence de voyager pour voir du pays ou des peuples. 396

Voyageurs à pied, plus gais que les autres. 311

Ne s'accordent pas dans leurs narrations. 389

Voyages, raison du peu d'instruction qu'on tire des voyages. 395, 422

Ne conviennent pas à tout le monde. 396

Pris comme une partie de l'éducation, ont leurs regles. 397

Ulysse, ému du chant des Sirenes. 136

Ses compagnons avilis par Circé. 364

Univers, son mouvement est spontanée. 25

Son harmonie dépose en faveur d'une Intelligence. 30, 32

Usage du monde, quel âge est propre à le saisir. 139

XÉNOCRATE. 59

Xénophon, cité. 170

ZENON. 128

FIN de la Table du second & dernier Volume.

00101718

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 19 September, 2016